



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

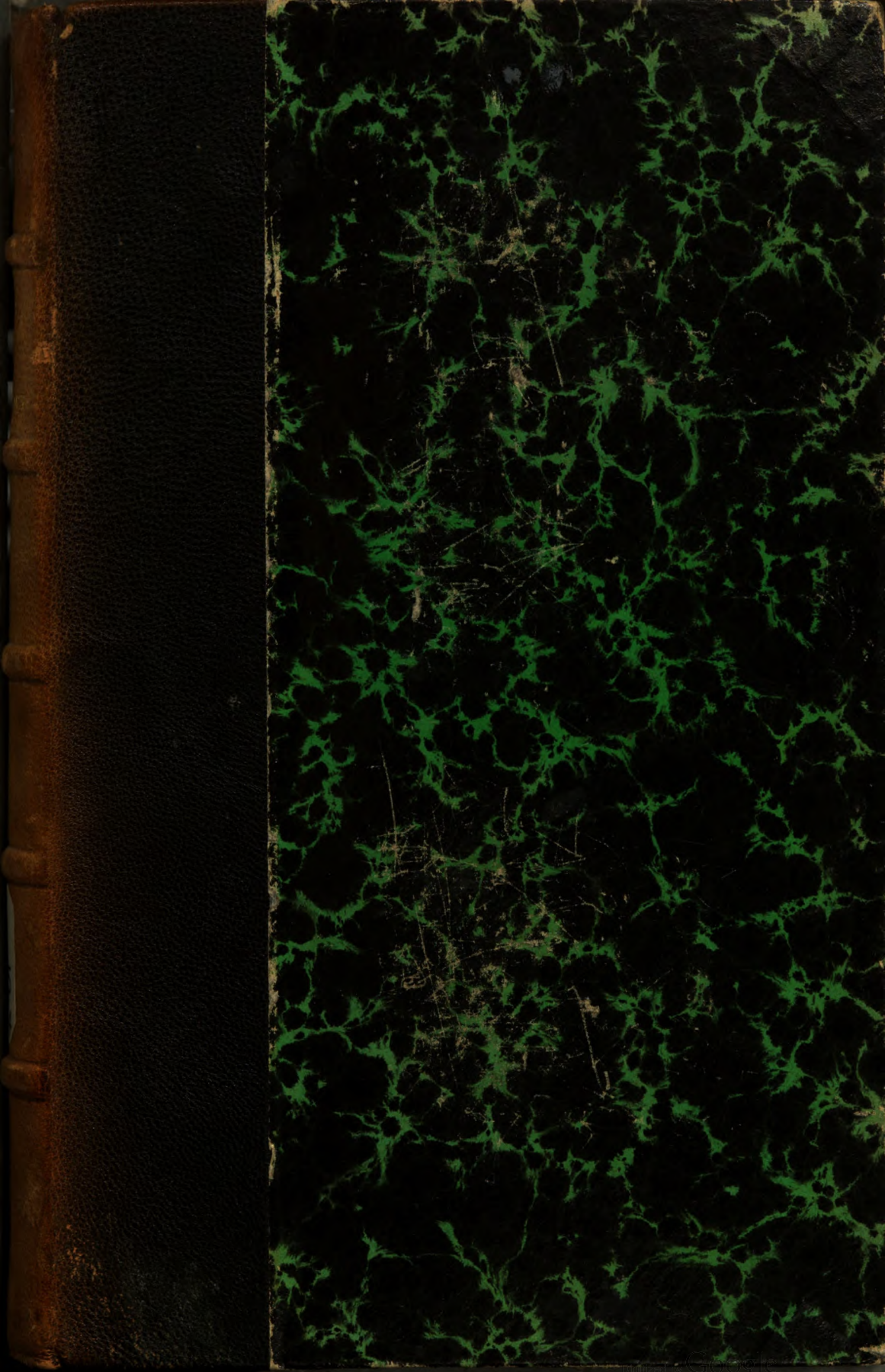
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



CORNELL  
UNIVERSITY  
LIBRARY



LAWRENCE AND JEAN PUMPELLY  
ENDOWMENT

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY



3 1924 092 333 198

BR  
65  
C55  
1864  
v. 10





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

**SAINT JEAN CHRYSOSTOME**



---

ANGERS, IMP. P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU.

OEUVRES COMPLÈTES  
DE  
S. JEAN CHRYSOSTOME

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

M. L'ABBÉ J. BAREILLE

Chanoine honoraire de Toulouse et de Lyon

—  
TOME DIXIÈME



PARIS  
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
Rue Delambre, 9  
1867



13611833  
164

2

# EXPLICATION

## DES PSAUMES

(Suite).

---

### PSAUME CXLIV.

« Je vous exalterai, ô mon Dieu, ô mon Roi ; et je bénirai votre nom dans les siècles et dans les siècles des siècles. » *Ps.* 1.

I. Il est juste de porter une attention spéciale sur ce psaume. C'est celui qui renferme les paroles que redisent incessamment les initiés à nos divins mystères : « Vers vous sont dirigés les yeux de tous les hommes, et vous leur distribuez la nourriture dans le temps opportun. » *Ibid.*, 15. Quand on a la dignité de fils, quand on peut s'asseoir à la table spirituelle, c'est à bon droit qu'on glorifie son père. « Le père est glorifié par le fils, le maître est craint par le serviteur. » *Malach.*, I, 6. Vous avez acquis l'honneur de la filiation, vous avez votre place au banquet sacré, vous prenez pour nourriture la chair et le sang de celui qui vous a régénéré ; rendez-lui donc grâces pour un si grand bienfait, glorifiez-le de sa munificence, et, quand vous lisez les paroles du texte, conformez-y vos pensées. Lorsque vous dites : « Je vous exalterai, ô mon Dieu, ô mon Roi, » montrez à Dieu la plus vive tendresse, afin qu'il dise de vous ce qu'il a dit des patriarches : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » *Exod.*, III, 6. En prononçant ces paroles : « Mon Dieu et mon Roi, » si vous ne les

prononcez pas seulement de bouche et qu'elles soient l'expression de vos sentiments, lui-même dira de son côté : Mon serviteur et mon enfant ; ce que du reste il a dit de Moïse. « Et je bénirai votre nom dans les siècles, et dans les siècles des siècles. » Vous le voyez, il vous montre là les récompenses de la vie future. La bénédiction dont il s'agit n'est pas celle qui se traduit par des paroles, mais bien celle qui se manifeste par les œuvres. Voilà comment nous pouvons exalter Dieu, le bénir. C'est ce qu'il nous est ordonné de dire dans la prière : « Que votre nom soit sanctifié, » ou bien glorifié. *Matth.*, VI, 9.

« Chaque jour je vous bénirai, je louerai votre nom dans les siècles, et dans les siècles des siècles. » *Psalm.*, CXLIV, 2. Une autre version porte : « Dans les siècles sans fin. » Le propre d'une âme pieuse, c'est de s'abstraire des choses de la vie pour s'adonner aux saints cantiques. Il serait honteux que l'homme étant doué de raison et le plus élevé de tous les êtres visibles, fût le dernier de tous en ce qui concerne les divines louanges ; ce ne serait pas seulement honteux, ce serait encore déraisonnable. Et comment pourrait-il en être autrement, puisque toute créature glorifie le Seigneur à chaque instant du jour ? « Les cieus, dit le même prophète, racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce la puissance de ses mains. Le jour transmet la parole au jour, et la nuit lègue à la nuit la science. » *Psalm.*, XVIII, 2, 3. Le soleil, la lune, tous les chœurs des astres, cette magnifique harmonie de l'univers, célèbrent à l'envi l'Ouvrier suprême. Dès lors, si celui qui l'emporte sur tous ces êtres n'accomplit pas ce devoir, s'il vit même de manière à faire maudire son Créateur, comment serait-il digne de pardon, quel moyen de défense pourrait-il invoquer ? Il a reçu l'existence pour plaire à Dieu, à ce Dieu plein d'amour pour les hommes, et pour posséder le royaume des cieus ; et voilà qu'il ne tient aucun compte de cette distinction, qu'il se plonge tout entier dans les affaires du temps et les sollicitudes du monde. Telle n'était pas la conduite de David ; durant tout le cours de sa vie il rendait gloire à Dieu par ses paroles et par ses œuvres.

Nous sommes en toutes choses les débiteurs de la Bonté suprême : elle nous a tirés du néant, elle nous a faits ce que nous

sommes, elle dirige cette vie qu'elle nous a donnée, chaque jour elle pourvoit à nos besoins généraux ou particuliers, d'une manière ouverte ou secrète, que nous le sachions ou que nous ne le sachions pas. Est-il nécessaire de dire les bienfaits qui tombent sous nos yeux, les services que nous rendent toutes les créatures, l'organisation du corps, la noblesse de l'âme, l'ordre constant de la Providence, son action par les miracles, par les lois, par les châtimens même, par tant d'autres moyens que nous ne pouvons embrasser, tous les biens réunis dans un seul, Dieu n'épargnant pas son Fils unique par amour pour nous, ce que nous avons déjà reçu dans le baptême et les autres sacrements, les dons ineffables que nous avons à recevoir encore, l'éternel royaume, la résurrection, l'héritage de la complète félicité? Qu'on parcoure chacune de ces choses, et l'on sera entraîné dans un immense océan de bienfaits, et l'on verra combien nous sommes redevables à la bonté du Seigneur. Ce n'est pas seulement là-dessus que repose notre dette, elle est encore basée sur la grandeur de la majesté divine, sur l'excellence de cette nature qui subsiste à jamais; car sous ce rapport nous lui devons aussi la gloire, la bénédiction, d'immortelles actions de grâces, l'adoration, une infatigable obéissance.

C'est également là ce que le prophète nous enseigne quand il dit : « Grand est le Seigneur, et digne à jamais de nos louanges; sa grandeur ne connaît pas de bornes. » *Ibid.*, 3. « Je le bénirai et je le louerai, » avait-il dit; et maintenant il montre que Dieu n'a nullement besoin de nos louanges et de nos bénédictions, que les hymnes de ceux qui le servent ne peuvent rien ajouter à sa gloire; car sa substance est à l'abri de tout amoindrissement et de toute nécessité, et les louanges dont il est l'objet tournent uniquement à notre gloire. Ce n'est donc pas seulement à cause du bien qu'il nous fait, c'est encore et surtout à cause de sa grandeur infinie que nous lui devons nos louanges; c'est la pensée du prophète quand il dit : « Grand est le Seigneur, et digne éminemment d'être loué; » rien ne lui manque; mais il a droit à nos louanges, à nos hymnes d'adoration et d'amour. Il n'en est pas seulement digne, il en est infiniment digne. Tel est le sens de ce verset.

Puis, le prophète désespérant d'exprimer cette dignité, ajoute : « Et sa grandeur n'a pas de bornes. » Au lieu de grandeur, une autre version porte invention. Voici la leçon renfermée dans ces mots : Puisque vous avez un Maître si grand, soyez grand vous aussi, et dégagez-vous des choses de la vie présente. Prenez des sentiments qui s'élèvent au-dessus des grossiers intérêts de la terre, non certes, pour vous enfler et vous enorgueillir, mais pour donner à notre âme l'ampleur et l'élévation qui lui conviennent. Autre chose est l'arrogance de l'orgueil, autre chose la grandeur d'âme. L'orgueilleux arrogant est celui qui se glorifie de choses de néant et qui méprise ses semblables : une âme grande est celle qui possède la véritable humilité et qui regarde comme rien toutes les pompes du monde.

2. Où sont maintenant ceux qui prétendent connaître Dieu comme Dieu se connaît lui-même ? Qu'ils entendent le prophète, quand il dit : « Sa grandeur n'a pas de bornes ; » et qu'ils rougissent de leur folie. « Chaque génération en passant admirera vos œuvres. » *Ibid.*, 4. Ce qu'il a coutume de faire David, le fait encore ici : Après avoir célébré la grandeur et la gloire de Dieu, il en vient à célébrer ses œuvres. Vous l'entendez maintenant : « Chaque génération en passant, admirera vos œuvres. » Par les œuvres, il donne à comprendre la grandeur de l'Ouvrier. Ces œuvres n'ont pas été faites pour subsister un temps seulement et disparaître ensuite ; leur existence ne se borne pas à deux ou trois années, elles s'étendent à tout le siècle présent, de telle sorte que chaque génération puisse les contempler à son tour. « La génération et la génération, » porte le texte ; la génération actuelle et celle qui la suit, celle qui devra venir après, toutes les générations, en un mot, qui se remplaceront sur la terre. Et ces œuvres qui doivent avoir la même durée sont le ciel, la terre, la mer, l'air, les lacs, les fontaines, les fleurs, les semences, les plantes, la végétation tout entière avec tous les bienfaits dont elle est la source, ce cours de la nature qui n'est jamais interrompu, les pluies, les changements de saisons si régulières dans leur marche, la nuit et le jour, le soleil et la lune, tous les astres et toutes les autres créatures du même genre ; outre cela, ce qui s'accomplit

chaque jour, en public ou en particulier, pour la conversion et le salut du genre humain tout entier, les signes et les prodiges constamment opérés chez les Juifs, les victoires que la Providence leur faisait remporter, les moissons abondantes qu'elle leur ménageait, toutes les autres faveurs dont elle a comblé les hommes, soit à l'avènement du Christ, soit au temps des apôtres, soit à l'époque des persécutions, soit même dans la génération présente, quoique ses bienfaits aient été beaucoup plus nombreux et signalés chez les anciens. Il n'est pas d'époque qui n'ait reçu quelque preuve éclatante de son amour, indépendamment des grâces communes et ordinaires. « Elles publieront sa puissance, » cette puissance qui se manifeste par les châtimens aussi bien que par les bienfaits ; car Dieu ne cesse dans aucun temps de pourvoir par tous les moyens au bien de notre nature.

« Elles rediront la magnificence et l'éclat de votre sainteté, elles raconteront vos merveilles. » *Ibid.*, 5. On lit dans une autre version : « Elles raconteront la beauté de votre gloire et les discours de vos prodiges. » A peine le prophète a-t-il nommé la puissance divine, qu'il nous la montre comme infinie : elle n'agit pas en vain ni pour accomplir des choses vulgaires ; son action est toujours admirable et merveilleuse, elle renverse toutes nos idées en dépassant notre intelligence, elle éblouit nos regards par le rayonnement du miracle et de la gloire. Considérez ce qui s'est fait en Égypte et dans la Palestine, au temps d'Abraham, d'Isaac et de Joseph ; en Égypte encore, au temps de Moïse, dans le désert, dans la terre promise elle-même ; puis, durant la captivité, sous Nabuchodonosor, dans la fournaise de Babylone, dans la fosse aux lions ; au retour des Juifs dans la patrie, dans ce qui regarde les prophètes. Toutes ces choses proclamaient la puissance, la gloire et la magnificence de celui qui les avait accomplies ; elles jettent dans l'étonnement, elles frappent de stupeur.

« Elles annonceront votre force redoutable, elles publieront votre grandeur, » *Ibid.*, 6. On voit là les deux effets principaux de la puissance divine : elle se manifeste par les châtimens comme par les faveurs, et les faits énumérés portent ce double caractère. Et ce n'est pas dans les événements seuls qu'on peut le remarquer,



il existe aussi dans les créatures, qui servent d'instruments pour l'un et l'autre de ces deux genres de bienfaits : il y en a de terribles, comme les éclairs, le tonnerre, la foudre, les tourbillons de feu, la peste, la grêle, les insectes, la gelée, les incendies, les inondations ; parmi les reptiles, les dragons, les scorpions, les serpents venimeux ; parmi les animaux qui volent dans l'air, les sauterelles, et dans un ordre plus vil encore, les mouches et les chenilles ; car tout cela vient aussi de la Providence, qui s'en sert pour rappeler les hommes à la vertu, les réveiller de leur indolence et les arracher à ce léthargique sommeil qui les empêche de travailler à leur salut. Dans les choses contraires se révèle aussi son action toute puissante. C'est donc pour nous montrer ce double aspect de son amour, que le prophète dit : « Elles publieront votre force redoutable et votre magnificence. »

« Elles rediront les abondantes effusions de votre douceur (de votre bonté, lisons-nous dans une autre version) ; elles tressailliront dans votre justice. » Un autre interprète dit : « Elles loueront vos miséricordes. » *Ibid.*, 7. Pour nous, après avoir passé en revue les choses capables d'inspirer la frayeur, nous devons parler aussi de celles qui nous inspirent un sentiment opposé : dans ce qui frappe nos yeux et nous touche de plus près, les diverses saisons, les jours, les jardins, les prairies, les fleurs sans nombre, l'eau si douce dont nous nous abreuvons, les pluies qui nous sont si profitables, les moissons, les divers fruits, les arbres de différentes espèces, le souffle agréable des vents, les rayons du soleil, la douce clarté de la lune, les chœurs variés des étoiles, le calme heureux de la nuit ; dans les animaux domestiques, les brebis, les chèvres et les bœufs ; dans les bêtes fauves, les chevreuils, les cerfs, les lièvres et tant d'autres ; dans les oiseaux, ceux qui nous viennent de l'Inde. Dans les œuvres du Créateur, nous ne voyons donc pas seulement le châtement qui s'exerce, nous voyons encore et surtout le bienfait qui se répand et se multiplie. Les premières ont pour objet de nous ramener à Dieu par la crainte, comme nous l'avons déjà dit ; et, si parfois le châtement est réellement infligé, c'est à cause de ceux qui sont assez insensibles pour que la crainte ne puisse les corriger. Dans

les secondes, il se montre plein de magnificence, d'une magnificence sans bornes, puisqu'elle éclate également sur ceux qui en sont dignes et sur ceux qui n'en sont pas.

3. Cherchant notre salut par tous les moyens possibles, il accomplit tantôt les œuvres de la justice et tantôt celles de l'amour, mais plus souvent ces dernières, parce que ce sont les seules de son choix. Il nous menace de la géhenne, non pour nous l'infliger, mais pour ne pas nous l'infliger au contraire; c'est pour le diable qu'il l'a préparée : « Allez au feu, dira-t-il, qui a été préparé pour le diable. » *Matth.*, xxv, 41. Pour les hommes, c'est le royaume qu'il a préparé, montrant ainsi que sa volonté n'est pas qu'un homme tombe dans la géhenne. « Le Seigneur est miséricordieux et clément, il est plein de patience et de mansuétude. Le Seigneur a pitié de tous ceux qui souffrent, et ses miséricordes sont pardessus toutes ses œuvres. » *Ibid.*, 8, 9. Vous le voyez, le prophète s'arrête davantage sur ce qui regarde les bienfaits, il en parle avec prédilection; car il n'ignore pas que la bonté divine aime surtout à se manifester de la sorte. Aucun espoir de salut, si l'amour de Dieu pour les hommes n'eût pas été ce qu'il est; supposez sa bonté moins grande, et nous ne subsisterions plus. C'est pour cela qu'il disait : « C'est moi qui efface tes iniquités et qui te protège dans tes péchés. » *Isa.*, XLIII, 25.

« Le Seigneur est miséricordieux et clément. » Comme il fait ressortir l'ineffable bonté de Dieu pour les hommes ! Non-seulement il a pitié de ceux qui pèchent, semble-t-il dire, mais encore, leur donnant une autre preuve non moins touchante de sa clémence, il se montre envers eux plein de longanimité, en leur donnant le temps de venir à résipiscence, et de joindre ainsi le concours de leur zèle à l'action de sa bonté pour accomplir l'œuvre de leur salut, et par là même les élever à la noble confiance d'une vie vertueuse. Ce n'est pas inutilement qu'après avoir dit que le Seigneur est miséricordieux, le prophète ajoute qu'il est plein de miséricorde; il veut nous enseigner que cet attribut divin se refuse spécialement à toute mesure comme à toute expression. Lui-même cependant s'efforce de l'exprimer, autant qu'il est possible, dans la suite de ce texte : « Le Seigneur a pitié de tous ceux qui souffrent. »

frent, et ses miséricordes sont par-dessus toutes ses œuvres. » Il a pitié de tous, sans en excepter les pécheurs, les hommes qui vivent dans le crime. En effet, les justes ne sont pas les seuls témoins de son amour, ni ceux qui se corrigent et font pénitence ; tous les hommes sans exception, par les souffrances mêmes qu'ils endurent, proclament sa clémence et sa bonté. Voulez-vous des exemples ? je vous les donnerai. Ce n'est pas pour Abel seul, c'est aussi pour Caïn ; ce n'est pas pour Noé seul et sa famille, c'est encore pour ceux qui furent engloutis par le déluge, que Dieu se montra bon ; car tout ce qu'il fait provient de sa miséricorde. Soyez attentifs, et vous verrez comment il se montra bon pour tous. Quelle bonté n'était-ce pas, je vous le demande, à l'égard de ce fratricide, d'un homme qui s'était rendu coupable d'un tel forfait, dont les mains s'étaient baignées dans le sang et qui s'était à ce point joué des lois divines, de lui infliger un châtiement ou l'on pouvait voir une leçon plutôt qu'une peine, puisqu'il avait pour but de donner au coupable le temps d'expier son péché, tout en instruisant les autres par la vue de son infirmité ? Quelle bonté n'était-ce pas, je vous le demande encore, à l'égard de cette génération si profondément corrompue et dont le mal était incurable, que n'avaient pu corriger ni les menaces ni les raisonnements, de l'arrêter dans le cours de ses désordres par la loi commune qui pèse sur le genre humain, par la plus douce de toutes les morts, en la faisant périr dans les eaux ? La pensée du prophète ne s'arrête pas même aux hommes, elle s'étend à tous les êtres visibles, à tous les genres d'animaux. Je dis plus, élevez-vous jusqu'aux rangs des anges et des archanges, et vous verrez éclater la même bonté, la même miséricorde : pas une œuvre de Dieu qui ne soit l'expression de son amour infini.

David le remarque lui-même, quand il dit après cela : « Que toutes vos œuvres, Seigneur, vous louent, et que vos saints vous bénissent. » *Ibid.*, 10. Qu'ils vous rendent grâces, qu'ils élèvent vers vous une hymne d'adoration, et les êtres qui possèdent la parole, et ceux qui ne la possèdent pas. Chacun de ces derniers, en effet, est constitué de telle manière qu'il bénit Dieu, sans pouvoir élever la voix, par sa seule nature ; il a pour interprètes les

hommes qui le voient et qui le font servir à leur avantage : les êtres insensibles louent Dieu parce qu'ils sont, et les hommes le louent par ce qu'ils font, par le caractère de leur vie. C'est la leçon que le prophète nous donne, en ajoutant : « Et que vos saints vous bénissent. » Il appelle saints les hommes fidèles à la loi de Dieu, ceux qui repoussent le mal et dont le cœur est inaccessible à l'iniquité. « Ils publieront la gloire de votre royaume. » *Ibid.*, 11. Que veut-il dire par là ? Ils proclameront que vous n'avez nul besoin des créatures, que vous êtes plein d'amour et de sollicitude pour les hommes, que les êtres soumis à votre empire sont l'objet d'un amour gratuit et ne peuvent rien faire pour vous, que votre lumière se dérobe à leurs regards, qu'ils ne sauraient exprimer ni comprendre votre substance. « Ils célébreront votre pouvoir. » Ils chanteront votre force irrésistible, votre puissance infinie ; ce n'est pas que vous ayez besoin de ces hymnes et de ces louanges ; c'est pour leur propre bien et pour l'instruction des autres qu'ils vous louent. Ils amèneront ainsi leurs semblables à vous chanter avec eux. Ecoutez encore le prophète : « Pour manifester votre puissance aux enfants des hommes, la gloire et les splendeurs de votre règne. » *Ibid.*, 12. C'est bien nous faire voir que le Seigneur accepte nos louanges pour que les autres soient instruits de sa grandeur. Grande est donc la puissance de Dieu, grande est sa gloire, ineffable est sa majesté ; elle ne défie pas seulement toute parole, elle triomphe encore de toute pensée. Et cependant, toute grande, tout ineffable qu'elle est, il faut des bouches qui la proclament à cause de l'ignorance de la plupart des mortels. Le soleil est bien le plus éclatant de tous les astres ; mais ceux dont les yeux sont malades ne jouissent pas de sa clarté : la providence de Dieu l'emporte en éclat sur le soleil lui-même ; mais ceux dont la raison est pervertie, dont les oreilles sont fermées, ne sauraient la reconnaître si le zèle ne les en instruit pas.

4. Voilà donc un enseignement qu'il faut sans cesse leur prodiguer. Après avoir parlé de la gloire et de la magnificence du règne de Dieu, le prophète juge qu'il n'en a pas assez dit ; il y revient, il tâche d'exprimer, autant qu'il est en lui, ce qu'est cette gloire divine : « Votre règne, s'écrie-t-il, est un règne de tous les

siècles. » *Ibid.*, 13. Il ne se renferme pas dans le présent, il s'étend à l'avenir ; car c'est un règne sans limites, infini, ayant pour domaine l'éternité. « Et votre domination ira de génération en génération. » Cela veut toujours dire qu'elle n'aura pas de fin, qu'elle embrasse tous les êtres et tous les siècles, qu'elle subsiste partout et à jamais. « Le Seigneur est fidèle dans toutes ses paroles, et saint dans toutes ses œuvres. » Après avoir proclamé la grandeur infinie et l'inébranlable stabilité de son règne, le prophète rend encore hommage à la stabilité de sa parole. « Le Seigneur est fidèle ; » rien ne saurait ébranler sa vérité. Or, s'il est ainsi fidèle, tout ce qu'il a dit s'accomplira. Autant son règne est à l'abri de toute secousse et de tout changement, autant sa parole est à l'abri de toute défaillance ; ni celui-là, ni celle-ci ne chancelleront jamais ; et dire que la parole ne chancelle pas, c'est affirmer tout ce qu'elle annonce. Pourrait-on citer une chose qui ne se serait pas réalisée, cela même est une preuve de sa vérité : « Soudain je parlerai contre une nation et contre un royaume, pour annoncer leur renversement et leur totale destruction ; mais, s'ils font pénitence de leurs désordres, moi aussi je me repentirai de mes menaces. » La même chose a lieu pour les bons : « Je leur annoncerai des biens, ajoute-t-il, mais, s'ils changent de conduite, moi aussi je changerai ce que j'aurai dit. » *Jerem.*, xviii, 7, 10. « Il est saint dans toutes ses œuvres. » Qu'est-ce à dire, saint ? Irréprochable, droit, pur, infiniment supérieur à toute accusation comme à toute souillure.

« Le Seigneur relève tous ceux qui tombent et rétablit tous ceux qui sont brisés. » *Psalms.*, cXLIV, 14. Le prophète a donc attesté la grandeur du règne de Dieu, la vérité de sa parole, l'inaltérable pureté de sa conduite, sa gloire et sa splendeur ; maintenant il parle de nouveau de sa clémence, qui fait par-dessus tout la gloire de son règne : il nous le représente donc soutenant ceux qui sont encore debout, prévenant la chute de ceux qui sont sur le point de tomber, relevant enfin ceux qui sont déjà à terre ; et, ce qu'il y a de plus admirable, ce n'est pas à celui-ci ou à celui-là, c'est à tous qu'il accorde une telle grâce, à tous sans en excepter les esclaves, les pauvres, les hommes de la dernière condition. Il

est le seigneur de tous, il ne saurait passer à côté d'un homme tombé, ni fermer les yeux sur celui qui chancelle. Ce qu'il a fait pour l'humanité tout entière, il le fait pour chaque homme en particulier. S'il en est parmi les déchus qui ne se relèvent pas, ce n'est pas que son secours leur manque, c'est qu'ils ne veulent pas en profiter. Judas lui-même, après sa chute horrible, Dieu l'aurait relevé, il ne négligea rien dans ce but ; c'est le coupable qui ne voulut pas. La main divine releva David et l'affermir dans la justice ; elle retint Pierre qui menaçait de tomber. Voici de quelle manière : « Simon, Simon, Satan a demandé que vous lui fussiez livré pour vous passer au crible ; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille jamais. » *Luc.*, xxii, 31, 32.

Le prophète passe ensuite à un autre genre de bienfaits ; car les soins de la Providence sont multiples et divers. « Les yeux de tous espèrent en vous, Seigneur, et vous donnez à tous leur nourriture dans le temps opportun. » *Psalm.*, cxliv, 13. Avez-vous remarqué toutes ses œuvres ? L'Évangile a dit : « Il fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes. » *Matth.*, v, 45. C'est la même pensée que nous voyons ici : « Et vous donnez à tous leur nourriture dans le temps opportun. » Ce n'est pas précisément la pluie, la terre ou l'air, c'est l'ordre même de Dieu qui produit les moissons et les fruits. « Dans le temps opportun, » dit le prophète, pour nous rappeler que toute chose a son temps déterminé, que les productions de la terre changent avec les saisons. Rien ne manifeste d'une manière plus évidente la sagesse de Dieu, que cette attention à ne pas nous donner tout en même temps, à distribuer nos ressources dans tout le cours de l'année, pour que le laboureur ait des moments de trêve et que les fruits de ses labeurs ne périssent pas. Cette expression, « dans le temps opportun, » ou bien veut dire que chaque chose a son temps déterminé, comme nous l'avons interprété déjà, ou bien signifie que Dieu donne leur nourriture à ceux qui sont dans le besoin. Comment le prophète a-t-il pu dire, me demandera-t-on : « Les yeux de tous espèrent en vous ? » Car enfin beaucoup prétendent que tout dépend du hasard : ainsi pensent et parlent les impies. — Le prophète veut seulement parler de la nature même

des choses, comme lorsqu'il dit ailleurs : « Aux petits des corbeaux qui l'invoquent, » *Psalm.*, CXLVI, 9, bien que les êtres privés de raison ne puissent invoquer Dieu. Il dit encore ailleurs : « Les petits des lions rugissent, appelant la proie et demandant à Dieu leur nourriture. » *Psalm.*, CIII, 21. Ils ne demandent rien, eux non plus, n'ayant pas la raison en partage. C'est toujours de la nature des choses que le prophète entend parler : il n'attribue pas aux animaux une pensée délibérée, il fait allusion à l'irrésistible instinct de la nature.

« Vous ouvrez votre main et vous comblez tout animal de vos bienfaits. » *Psalm.*, CXLIV, 16. Il appelle main l'action par laquelle Dieu nous fournit son secours ; c'est toujours nous enseigner que les fruits de la terre proviennent, non de la force des éléments, mais de la divine Providence. Nous y voyons encore l'admirable facilité de cette action : « Vous ouvrez votre main, » vous n'avez qu'à l'ouvrir. Comme les hommes d'alors, laissant de côté la cause première de tous les êtres, adoraient l'air et le soleil, parce qu'ils y reconnaissaient le principe de tous les fruits, le Roi-prophète s'efforce de les ramener au principe suprême, à la cause universelle, au Seigneur ; et c'est pour cela qu'il revient sans cesse à de tels enseignements, qu'il nous montre tous les biens découlant de la main de Dieu, de sa bonté paternelle.

5. Il comble tout animal de ses bénédictions ou de ses bienfaits, est-il dit encore, parce qu'il traite chaque animal selon les vues de sa providence, de la manière qu'il juge convenable ; il ne se borne pas à donner les aliments, il les distribue selon la nature et les besoins des diverses espèces. Expliquons encore cela : vous donnez aux bêtes, aux hommes, à tous, ce qui convient et suffit à chacun ; vous ne donnez pas seulement, vous remplissez, si bien que rien ne manque. Voilà le sens de ces mots : « Vous comblez tout animal de vos bienfaits. » Puis il continue : « Juste est le Seigneur dans toutes ses voies, et saint dans toutes ses œuvres. » *Ibid.*, 17. Il appelle voies du Seigneur la conduite de sa providence, la sollicitude avec laquelle il dispose tout l'univers. — Oui, toutes ses œuvres sont des hymnes de louange, des miracles d'amour ; elles ne fournissent aucun prétexte au blasphème, bien qu'il y ait tant de

furieux et d'insensés. — Les œuvres de Dieu sont donc telles, qu'elles brillent et resplendissent, qu'elles vont proclamant partout la prévoyante bonté, la clémence, la justice et la sainteté de celui qui les a faites.

« Le Seigneur est près de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent dans la vérité. » *Ibid.*, 18. C'est ici une autre manifestation de la Providence divine et la source de tous les biens. Après avoir signalé ceux que Dieu répand sur tous les hommes en général, même sur les infidèles, comme les moissons et les pluies, l'auteur sacré parle des bienfaits accordés aux fidèles seuls. Quels sont ces bienfaits? Que Dieu soit près de ceux qui le servent, qu'il les couvre de sa protection, qu'il ait pour eux des soins particuliers, une bienveillance spéciale, un amour de prédilection, des faveurs que les autres ignorent. « Il accomplira la volonté de ceux qui le craignent, il exaucera leurs prières, il les sauvera. » *Ibid.*, 19. Quelqu'un me dira peut-être : Mais Paul voulait que l'ange de Satan s'éloignât de lui, c'est-à-dire la tentation, les tribulations, les embûches ; et Dieu ne se rendit pas à ses vœux. — Il fit mieux que cela : dès que l'Apôtre eut compris qu'il demandait des choses contraires à ses véritables intérêts, il se prit à désirer avec une ardeur extrême son bien réel ; et ce nouveau sentiment était l'œuvre de Dieu. De là cette parole : « Je me trouve heureux dans les infirmités, dans les peines, dans les persécutions. » *II Corinth.*, XII, 10. La volonté qu'il exprimait auparavant n'était qu'un effet de son ignorance ; mais, quand il eut reconnu la volonté de Dieu, il y conforma désormais la sienne. Ce que Dieu veut, les âmes qui le craignent le veulent aussi, et, s'il arrive qu'elles veuillent autre chose par suite de la faiblesse humaine, elles se hâtent de revenir à de meilleurs sentiments.

« Le Seigneur protège tous ceux qui l'aiment ; il dispersera tous les pécheurs. » *Psalm.*, CXLIV, 20. Voilà le rôle important de sa providence : conserver, défendre, pourvoir à tout. Les pécheurs dont il s'agit dans ce texte sont ceux dont le mal est incurable, ceux qui refusent de se corriger. Si Dieu permet quelquefois que la mort frappe ceux qui l'aiment, c'est encore un effet de sa protection : Abel en est un exemple frappant. Leurs corps périssent ;



mais leurs âmes jettent un plus vif éclat ; ils reprendront même leurs corps, qui seront alors devenus immortels. Quand il a donc exposé les diverses formes que revêt la prévoyance divine, autant du moins qu'il était en lui, quand il nous l'a montrée s'occupant de tous les hommes en général et de chaque homme en particulier, des justes et des pécheurs, de ceux qui chancellent et de ceux qui sont déjà tombés, la patience que Dieu met à raffermir les uns comme à relever les autres ; le prophète termine par un élan d'admiration et de louange : il appelle tout l'univers à bénir le Seigneur avec lui. « Ma bouche ne cessera de louer le Seigneur ; et que toute chair bénisse son saint nom dans les siècles, et dans les siècles des siècles. » *Ibid.*, 21. Dans la sainte ardeur qui l'anime, il convoque en même temps, et ceux qui sont comblés de bienfaits, et ceux qui subissent des châtements, cette autre marque de la bonté divine, et non-seulement les hommes, mais encore les animaux, les éléments, toute la nature insensible, puisque tout est rempli de cette même bonté. Ne cessons donc jamais nous-mêmes de louer par nos paroles et par nos actes ce Dieu si bon, dont la bienveillance et l'amour embrassent tous les temps et tous les êtres ; et nous obtiendrons les biens présents avec l'espérance des biens à venir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

### PSAUME CXLV.

« Mon âme loue le Seigneur. Je louerai le Seigneur durant ma vie ; je chanterai mon Dieu tant que je resterai sur la terre. » *Ps.* 2.

1. Il commence encore comme il avait fini, par la louange. Au fond, rien ne saurait mieux purifier le cœur. Mais la louange dont il parle, est celle que les actes font éclater, comme je me plais à le redire. C'est bien celle que le Christ voulait aussi. « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les

cieux. » *Matth.*, v, 16. Paul dit à son tour : « Glorifiez Dieu dans votre corps et dans votre âme. » *I Corinth.*, vi, 20. Dans le psaume précédent le saint roi disait : « Je vous bénirai chaque jour de ma vie ; » et maintenant il dit : « Je chanterai mon Dieu tant que je resterai sur la terre. » Après cela, poussé par le désir de voir encore une fois tous les hommes participer à ses hommages, il entre dans le détail des miséricordes du Seigneur ; le feu dont il est enflammé lui fait parcourir l'univers entier pour les entraîner tous dans ses pieux cantiques. On ne saurait offrir à Dieu de plus magnifiques louanges, ni mieux le glorifier, qu'en cherchant de la sorte à sauver avec soi le plus d'hommes possible. « Ne mettez pas votre confiance dans les puissants, dans les enfants des hommes ; en eux n'est pas le salut. » *Ibid.*, 3. Une autre version porte : « En celui qui ne peut pas sauver. » Qu'ils écoutent ce conseil, qu'ils profitent de cette leçon, ceux dont les regards s'attachent aux secours humains, si vains et si fragiles.

Que signifient ces mots : « En eux n'est pas le salut ? » Il n'est pas en leur pouvoir de se sauver eux-mêmes, ils n'ont pas la force de se défendre ; sitôt que la mort survient, les voilà gisant plus muets que les pierres. Le prophète exprime cette pensée quand il ajoute : « L'esprit de l'homme s'évanouira, et lui-même retournera dans la terre. En ce jour périront toutes ses pensées, » ou bien, d'après une autre version, « tous ses projets. » Or, voici la portée de ce langage : Celui qui ne peut pas se défendre lui-même, comment pourrait-il arracher les autres au danger ? Rien n'est faible, rien n'est dénué de fondement comme une telle espérance. Nous le voyons par la nature même des choses. C'est pour cela que Paul disait de l'espérance qui repose sur Dieu : « Et l'espérance ne confond pas. » *Rom.*, v, 5. Mais ainsi ne vont pas les choses humaines ; elles n'ont pas plus de consistance qu'une ombre.

Ne me dites donc pas : C'est un homme puissant. — Celui qui commande n'a rien de plus que le dernier des sujets ; sa condition n'est pas moins incertaine. Devrais-je même vous étonner, j'ajoute que c'est précisément à cause de ce haut rang que vous ne devez pas reposer en lui vos espérances. De telles positions sont toujours

les plus périlleuses. Supposez que cet homme n'éprouve aucun revers, peut-être est-il sujet à la colère, peut-être aussi son pouvoir le rendra-t-il ingrat et lui fera-t-il perdre la mémoire des services qui lui furent rendus. S'il est juste et reconnaissant, il court par là-même plus de dangers qu'un simple particulier, il est entouré de pièges plus nombreux et plus funestes ; sa défaite et sa chute sont d'autant plus probables qu'il a plus d'envieux. Que signifient donc les gardes qui l'entourent, tant de précautions pour sauvegarder sa vie ? Comment un homme qui n'a pas de sécurité dans un peuple où règnent cependant l'ordre et les lois, qui vit au milieu de ses concitoyens comme au milieu des ennemis, toujours en sollicitude pour lui-même, pourrait-il sauver les autres ? Comment un homme qui dans la paix éprouve de plus fortes terreurs qu'on n'en éprouve dans la guerre, pourrait-il mettre en sûreté l'existence d'autrui, la délivrer du danger ? Beaucoup qui par eux-mêmes eussent pu couler des jours calmes et tranquilles, ont été pris comme dans un piège en se reposant sur de tels appuis : ils sont tombés en même temps que tombaient leurs protecteurs, et c'étaient les gardes eux-mêmes qui souvent trahissaient ces derniers. Mais, plusieurs ayant le bonheur d'échapper à ces périls, le prophète laisse tout cela de côté pour rappeler une chose qui, celle-là, n'est pas douteuse, la mort. — Je veux que tout vous succède, que votre protecteur soit reconnaissant et généreux ; s'il vient à mourir quand il n'a pas encore accompli ses promesses, c'est une cruelle déception qu'il vous a ménagée, du moment où la durée de sa vie n'était pas égale à l'étendue de ses vœux.

Puisqu'il en est ainsi et que cette disproportion n'est que trop évidente, avouez que vous avez mis votre espoir dans un bien faible auxiliaire. Ignorez-vous que beaucoup ont fait la triste expérience de cette vérité, que plus ils ont compté sur un secours aussi ruineux, plus leur chute a été désastreuse ? Ai-je besoin de dire que les promesses s'en vont en fumée, lorsque celui qui les a faites et qui seul pouvait les accomplir a lui-même disparu ? « Il retournera dans la terre d'où il est sorti. » S'il périt, à plus forte raison tout le reste. Voilà pourquoi la parole qui suit : « En ce jour-là périront toutes leurs pensées ; » ce qui signifie non-seule-

ment que les promesses seront sans effet, mais encore que l'auteur de ces promesses sera lui-même exterminé. Que fait après cela le prophète? Quand il nous a détournés des secours humains, il nous montre un port assuré, une tour inexpugnable, et nous conseille de nous y réfugier. On ne saurait imaginer de conseil plus salutaire : éloigner des choses faibles pour conduire à celles que rien ne peut ébranler, détruire les illusions pour établir la vérité, repousser ce qui trompe pour présenter ce qui sert. « Heureux celui dont le Dieu de Jacob est le soutien, et dont l'espoir repose sur le Seigneur son Dieu. » *Ibid.*, 5. Quelle effusion de lumière et d'amour ! La béatitude renferme ici tous les biens, elle est l'objet d'une espérance inébranlable. Après avoir proclamé heureux celui qui met son espoir dans le Seigneur, il dit la puissance d'un tel auxiliaire : d'un côté, c'est un homme ; de l'autre, c'est Dieu : celui-là va disparaître ; celui-ci demeure à jamais. Il ne se borne pas à parler de Dieu, il nous donne encore ses œuvres pour garant de notre espoir : « Qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils renferment. » *Ibid.*, 6.

Si les œuvres de Dieu sont permanentes, à plus forte raison l'est-il lui-même, aussi bien que sa puissance ; et c'est par ses œuvres qu'il se montre à nous sous ce même rapport. S'il a pour lui la durée et la puissance, n'aurait-il pas la volonté? C'est ce que beaucoup d'insensés osent dire. Mais voyez comme le prophète dissipe ce soupçon. A peine a-t-il dit : « Qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, » qu'il ajoute : « Qui maintient la vérité dans tous les siècles, et rend justice aux opprimés. » *Ibid.*, 7. Voici le sens de ces paroles : Il appartient à Dieu, c'est son œuvre par excellence, de venir au secours des opprimés, de ne pas oublier ceux qu'on persécute, de tendre la main à ceux qui sont entourés de pièges ; et cela, pour toujours. C'est ce que signifie l'expression : « Dans tous les siècles. »

Voici maintenant la suite du psaume : « Il donne la nourriture à ceux qui ont faim. Le Seigneur délie ceux qui sont chargés de fers, le Seigneur rend sages les aveugles. » Une autre version dit : « Illumine. Le Seigneur relève ceux qui sont tombés, le Seigneur aime les justes, le Seigneur protège les étrangers, il prendra la

veuve et l'orphelin sous sa défense, il bouleversera la route des pécheurs. » *Ibid.*, 7-9. Avez-vous remarqué d'abord comme le prophète nous montre la divine providence s'étendant à tout, mais s'appliquant en particulier à secourir les malheureux, à soulager la faim, à briser les chaînes? Tout cela cependant, les hommes le peuvent dans une certaine mesure; mais il n'en est plus ainsi de ce qui vient après: Il corrige les vices de la nature elle-même, il relève ceux qui se sont brisés dans leur chute, il glorifie ceux qui brillent par leur vertu, il sauve les malheureux qu'on délaisse, il essuie les larmes et calme les douleurs des orphelins et des veuves. En ajoutant après cela: « Il aime les justes, » le prophète nous fait voir que le Seigneur a porté secours aux autres uniquement à raison de leur malheur: ceux qu'il nourrit, il les nourrit parce qu'ils ont faim, ce qui certes n'a pas de rapport avec la vertu; il délivre les captifs parce qu'il a pitié de leurs chaînes, ce qui ne tient pas non plus à la vertu, mais à l'infortune; s'il éclaire les aveugles, c'est encore pour guérir leur infirmité, non pour récompenser leurs bonnes œuvres. Il en est de même de l'homme brisé par sa chute, de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve. Or, si Dieu vient au secours des infortunés, à plus forte raison des amis de la vertu.

S'il est donc vrai que sa bienveillance égale son pouvoir, des tout est permanent en lui, qu'il accueille favorablement la vertu, qu'il a pitié de l'infortune, pourquoi ne laissez-vous pas de côté l'être faible et sujet à la mort, pour chercher un asile auprès de celui qui possède une force invincible, qui ne repousse jamais le malheur, qui le relève au contraire, qui peut tout ce qu'il veut? Examinez la fin de ce cantique, et voyez quelle en est la précision. Il ne dit pas que Dieu dispersera les pécheurs, mais bien qu'il dissipera leurs voies, c'est-à-dire leurs actes. Ce n'est pas la nature, en effet, c'est le vice qu'il a en horreur. « Le Seigneur régnera dans tous les siècles; ton Dieu régnera, ô Sion, de génération en génération. » La perpétuité de son règne, aussi bien que de son existence, ne saurait être révoquée en doute; et, s'il n'accorde pas ici-bas la récompense, il la réserve pour un monde meilleur.

Ne nous laissons donc pas abattre et troubler dans les épreuves,

quand nous n'en voyons pas de sitôt la fin ; reposons-nous sur le Seigneur du soin de les terminer. Si nous faisons quelque bien, ne demandons pas aussitôt notre récompense ; encore en cela conformons-nous au bon plaisir de Dieu : plus il diffère, plus il donne avec magnificence. En toute occasion rendons-lui grâces et ne cessons de le louer. Ainsi nous passerons avec une pleine sécurité le temps de la vie présente, et nous acquerrons les biens ineffables de l'éternité, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, en même temps qu'au Père, principe sans principe, et au Saint-Esprit, source de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## PSAUME CXLVI.

« Louez le Seigneur, parce qu'il fait bon le louer. » 7. 1.

1. Plus haut, dans le cent quarante-quatrième psaume, le prophète a dit : « Grand est le Seigneur et digne de louanges infinies ; » puis il a beaucoup parlé de la gloire de Dieu. Ici, c'est l'acte même de la louange qu'il proclame un bien, c'est le psaume qu'il nous montre comme une source intarissable de grâces. Il détache l'âme de la terre, il lui donne des ailes embrasées, il la tient à d'incomparables hauteurs. Voilà pourquoi Paul disait : « Chantez dans vos cœurs des hymnes et des psaumes au Seigneur. » *Ephes.*, v, 19. « Que la louange soit agréable à votre Dieu. » Une autre version porte : « Alleluia, parce qu'il est bon de chanter Dieu. » Pourquoi cette parole : « Que la louange soit agréable à votre Dieu ? » — Qu'elle soit favorablement accueillie ; mais pour cela, pour que la louange soit réellement agréable à Dieu, il ne suffit pas que la voix chante, il y faut aussi la vie, la prière, la vigilance et l'amour. — Pour moi, j'ai la pensée que ce psaume s'applique au retour de la captivité ; c'est ce que me paraissent montrer les paroles qui suivent : « C'est le Seigneur qui relève les murs de Jérusalem ; il réunira les restes dispersés d'Israël. » *Psal.*, cXLVI, 2. C'est bien Cyrus qui les renvoya dans leur patrie, mais

sans avoir conscience de ce qu'il faisait; tout arrivait par la volonté divine. Un autre interprète dit simplement : « Le Seigneur bâtitra... » et remplace ensuite l'idée de dispersion par celle d'expulsion. Tout cela s'explique : ils ne furent pas tous ramenés à la fois; après l'ordre du retour, ils se réunirent peu à peu.

« C'est lui qui guérit ceux dont le cœur est broyé et qui bande leurs blessures. » *Ibid.*, 3. Une autre version : « Toutes leurs fractures. » Comme le Prophète connaissait la fragilité de la vie, l'image du malheur et celle de la divine miséricorde sont invoquées de nouveau par lui. C'est en quelque sorte la fonction propre de Dieu de consoler ceux qui sont humiliés; Paul le désigne comme étant celui « qui vivifie les morts, » *Rom.*, iv, 17, et qui de plus « appelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont. » C'est encore la fonction propre de Dieu qu'il désigne, comme le Prophète quand il disait : « Qui guérit ceux dont le cœur est broyé, » nous montrant par là que, malgré notre indignité, du moment où nous sommes son œuvre, Dieu n'abandonnera pas ce qu'il a lui-même créé et sera toujours semblable à lui-même. Paul dit aussi : « Celui qui console les humbles, nous a consolés. » *II Corinth.*, vii, 6. Isaïe avait dit avant lui : « C'est lui qui donne la confiance à ceux dont l'âme est affaiblie. » *Isa.*, lvii, 15. David lui-même s'exprime ailleurs en ces termes : « Dieu ne méprisera pas un cœur contrit et humilié. » *Psal.*, l, 19. Voulez-vous obtenir les divines consolations, humiliez-vous, courbez votre intelligence.

Ce qui précède regarde la bienveillance de Dieu, sa libéralité, son amour pour les hommes; nous y voyons que c'est comme la fonction de sa providence de secourir ceux qui sont dans le malheur. Ce qui suit regarde sa puissance. « Il compte la multitude des astres; » *Psal.*, cxlvi, 4; il en sait le nombre. Comme il s'agissait d'une multitude dispersée et qui ne paraissait nulle part, c'est avec à-propos que l'auteur sacré choisit cet exemple, son intention étant de montrer que Dieu pouvait réunir sans peine son peuple dispersé, lui qui relève et console les affligés, lui qui compte exactement l'innombrable multitude des étoiles. — Il pourra donc aussi nous ramener et nous réunir tous, quoique nous devons égaliser ce nombre, selon qu'il nous l'a promis. « Il leur

donne à tous un nom. » Une autre version supprime le mot « leur. » Une autre encore porte : « Il les appellera tous par leur nom. » J'ai la conviction qu'il parle là des Israélites, et que le Roi-prophète exprime la même pensée qu'exprimera plus tard Isaïe : « Ne crains pas, Israël; je t'ai appelé des antres de la terre, et je t'ai dit : Tu es mon enfant. » *Isa.*, xli, 9. Que signifie cette parole : « Il les appellera tous par leur nom? » — Aucun d'eux ne périra, il les ramènera tous jusqu'au dernier, comme lorsqu'on fait un appel nominal.

« Grand est le Seigneur que nous avons, grande est sa puissance. » *Ibid.*, 5. Il venait de dire une chose étonnante, à savoir que Dieu réunirait de nouveau tant de milliers d'hommes dispersés sur la surface de la terre; il parle donc maintenant de sa puissance, afin de créer cette conviction dans l'âme des Juifs, que tout cela remplissait de trouble. « Et sa sagesse est au-dessus de toute pensée. » Ne demandez donc pas comment et par quels moyens il agit; car sa grandeur est infinie. C'est l'expression même d'un autre psaume : « Sa grandeur n'a pas de bornes. » *Psal.*, cxliv, 3. Sa sagesse n'est pas moins infinie que sa grandeur. C'est pour cela qu'après avoir dit : « Grand est le Seigneur que nous avons, » le prophète ajoute : « Et sa sagesse est au-dessus de toute pensée. » Sa science est également admirable; et de là cette expression : « La connaissance que vous avez de moi m'étonne; elle me domine, et je n'y puis résister. » *Psal.*, cxxxviii, 6. Ses jugements aussi sont insondables; David le disait ailleurs : « Vos jugements sont un abîme sans fond. » *Psal.*, xxxv, 7.

2. En présence de cette grandeur, de cette puissance et de cette sagesse, ne cherchez donc pas comment s'accompliront ses desseins. « Le Seigneur accueille les hommes humbles et doux, il abaisse les pécheurs jusqu'à terre. » *Psal.*, cxlvi, 6. Pour que les insensés n'eussent pas à dire : Que nous importe à nous qu'il connaisse parfaitement tous les astres? le prophète expose à nos yeux le soin que Dieu prend des hommes. Il ne dit même pas : Le Seigneur vient en aide aux hommes humbles et doux; il dit quelque chose de bien plus fort : « Il les accueille; » il les reçoit; c'est comme s'il parlait d'un tendre père; j'insiste sur cette expres-



sion : il les réchauffe, il les porte dans ses bras. Voyez-vous, encore une fois, combien sa puissance se montre irrésistible sous ce double aspect, et quand il s'agit d'élever les humbles, et quand il s'agit d'abaisser les superbes? Il humilie ces derniers, non d'une manière quelconque, mais au suprême degré, « jusqu'à terre, » selon l'expression du Psalmiste.

« Chantez au Seigneur un cantique de louanges. » *Ibid.*, 7. Une autre version dit : « Racontez ses louanges. » Après avoir donc signalé les œuvres de Dieu, le prophète nous appelle de nouveau à célébrer sa gloire : « Chantez au Seigneur un cantique de louanges, » dans une sainte ardeur, avec des transports de reconnaissance. « Chantez notre Dieu sur la cithare. » D'après une autre version : « Sur la lyre. » « C'est lui qui couvre le ciel de nuées et qui prépare la pluie pour la terre. » *Ibid.*, 8. L'auteur sacré n'a pas voulu qu'un insensé pût dire : Que me fait à moi ce qui se passe dans les régions célestes? Il se hâte donc d'ajouter ce qui touche à l'intérêt des hommes, en disant la raison pour laquelle Dieu couvre le ciel de nuées. — C'est pour toi, semble-t-il me dire, c'est pour te donner la pluie; car la pluie est bien pour toi, elle enrichit tes prairies. — Remarquez encore sa sagesse : Il nous parle là des biens communs, de ceux qu'il donne à tous, et dont l'abondance doit certes fermer la bouche de l'impie. Or, s'il se montre aussi magnifique envers les infidèles, si pour eux il rassemble les nuées, fait tomber la pluie et féconde la terre, que ne fera-t-il pas pour vous, son peuple particulier? « Il produit le foin sur les montagnes. » Remarquez une fois de plus l'étendue de sa providence : ce n'est pas seulement dans les terres cultivées, c'est encore sur les montagnes qu'il dispose une table abondante pour les animaux destinés au service de l'homme. Voilà pourquoi le prophète ajoute : « Il donne leur nourriture aux bêtes de somme ainsi qu'aux petits des corbeaux, qui l'invoquent. » *Ibid.*, 9. Nous apercevons ici la magnificence divine sous un autre aspect : ce n'est pas seulement aux animaux domestiques, à ces utiles serviteurs de l'homme; c'est encore aux bêtes sauvages que la nourriture est donnée : « Ainsi qu'aux petits des corbeaux, qui l'invoquent. » Si la Providence étend ses soins sur tous les animaux,

sans en excepter ceux qui vivent loin de l'homme et qui ne lui sont d'aucun secours, combien plus n'aura-t-elle pas soin des hommes eux-mêmes, et particulièrement des hommes qui louent et chantent le Seigneur, et qui par là-même sont appelés son peuple spécial, la portion de son héritage? Puis, comme le prophète parlait à des êtres faibles et désarmés, dénués de tout appui, voyez de quelle manière il les prémunit contre le trouble qui devait les saisir, et contre leur faiblesse même.

« Le Seigneur dédaigne celui qui se confie dans la force de son cheval ou dans la vitesse de ses pieds. Le Seigneur met sa complaisance en ceux qui le craignent, en ceux qui comptent sur sa miséricorde. » Ou bien, d'après une autre version : « Qui attendent sa miséricorde. » *Ibid.*, 10, 11. Si vous avez ces deux choses, dit-il, la crainte et l'espérance selon Dieu, vous obtiendrez sa bienveillance; et, cette bienveillance vous étant acquise, vous l'emporterez sur tous ceux qui possèdent des chevaux et des armes. Ce qu'on exige de vous, c'est que vous ne tombiez ni dans l'abattement, ni dans le trouble, et que vous espériez en sa miséricorde; la véritable espérance consiste à ne pas se déconcerter, à ne pas se décourager, quand le secours se fait attendre. — C'est avec raison qu'il dit : « Sur sa miséricorde; » car ils ne pouvaient pas compter sur leurs propres actions. — Quoique vous n'avez donc pas de bonnes œuvres à faire valoir, si vous espérez seulement en sa miséricorde, vous serez l'objet de sa sollicitude et de sa protection. Puisse-tous nous obtenir cette faveur, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## PSAUME CXLVII.

« Jérusalem, louez le Seigneur; Sion, louez votre Dieu. » 1.

1. Ce n'est pas à la ville, c'est aux habitants que le prophète adresse évidemment la parole, agissant ici comme dans tout le reste de son livre. Il les conjure donc et les presse de rendre

grâces à Dieu pour les bienfaits qu'ils ont reçus, et de mettre leur confiance, non dans la hauteur de leurs murailles ni dans la solidité de leurs bastions, mais dans sa prévoyante bonté. Ce principe posé, il poursuit en ces termes : « Car il a consolidé les serrures de tes portes, il a béni tes fils dans ton enceinte. » *Ibid.*, 2. Que signifie cette expression : « Il a consolidé les serrures? » Il t'a mise en sûreté, il t'a faite inexpugnable. « Il a béni tes fils, » il les a multipliés d'une manière admirable. Voilà un premier bienfait; en voici maintenant un second : « En toi, dans ton enceinte. » Ils ne sont ni divisés, ni dispersés, veut-il dire, c'est dans ton sein; sans s'éloigner de toi, qu'ils se sont ainsi multipliés.

Vient après cela une autre manifestation de la divine Providence : « Il t'a donné la paix pour frontières. » *Ibid.*, 3. Il serait possible qu'ils eussent la sécurité au dedans et qu'ils fussent en aussi grand nombre, tandis qu'ils auraient à supporter la guerre. Eh bien, non; il déclare qu'ils seront à l'abri de tels dangers, que la ville n'en sera pas seule délivrée, que les frontières elles-mêmes en seront exemptes. Voyez déjà que de bienfaits. Le premier de tous et le plus grand, se trouve renfermé dans cette parole : « Ton Dieu. » Cela dit tout en quelque sorte : Il t'a mise dans son intimité, il t'assure son héritage, et lui, Seigneur de tous les êtres sans exception, il veut être par excellence le tien; et c'est là, certes, la source de tous les biens. Celui qui vient immédiatement après, c'est la sécurité de la ville. Le troisième, c'est leur prodigieux accroissement. Le quatrième, c'est que non-seulement la ville, mais encore la nation tout entière soit à l'abri des guerres et des séditions; et ce n'est pas dans une circonstance ou dans une autre que ce bienfait est accordé, il dure sans cesse, comme l'indique assez le temps du verbe, qui est au présent, pour marquer une action permanente. Si parfois ce peuple eut des guerres à subir, ce n'est pas que Dieu l'eût abandonné, c'est que lui-même s'était éloigné de Dieu; car la divine Providence veillait constamment sur lui pour le protéger et le défendre, pour éloigner de lui toute division intestine et toute guerre étrangère. A ce dernier bienfait le prophète en joint un autre, l'abondance des fruits de la terre, en saisissant encore cette occasion pour enseigner aux hommes

qu'ils doivent attribuer cette abondance, non à la fécondité de la terre elle-même, ni à l'influence naturelle de l'air, mais à la prévoyante bonté du Créateur. Où voyons-nous briller cette bonté? Dans les mots qui suivent : « Il te rassasie de la graisse du froment. » Remarquez cette expression. Il ne se borne pas à dire : Du froment; il ajoute à ce mot celui de graisse, pour mieux montrer la prospérité dont ils jouiront. En disant la graisse du froment, c'est le choix qu'il veut dire, ce qu'il y a de plus pur et de plus parfait; car telle est la nature des dons de Dieu. Il leur promet donc qu'ils auront en abondance le meilleur froment : Dieu ne se contentera pas de le leur donner, il les en *rassasiera*.

« Il répand sa parole sur la terre. » *Ibid.*, 4. Selon sa coutume, le prophète passe des faveurs particulières aux bienfaits généraux, et réciproquement des bienfaits généraux aux faveurs particulières. Comme il avait dit : « Loue ton Dieu, » pour que la folie ne pût pas en induire qu'il était le Dieu des Juifs seuls, il se hâte de le montrer comme le Dieu de l'univers, dont la providence s'étend à toutes les contrées de la terre; et c'est pour cela que le chantre inspiré passe du particulier au général et célèbre cette providence universelle. A peine a-t-il dit : « Il répand sa parole sur toute la terre, » qu'il ajoute : « Et sa parole court avec rapidité. » N'est-ce pas là nous apprendre que Dieu veille, non sur une seule contrée, mais sur la terre entière? La parole est prise ici pour la volonté même, pour l'action providentielle. Il en fait après cela ressortir la promptitude et l'énergie en nous la représentant avec des ailes rapides; et c'est d'une manière formelle qu'il parle de cette rapidité. Voici le sens de ce verset : Tout ce qu'il ordonne s'accomplit avec une merveilleuse célérité. Or il commande à toutes les créatures. Et que commande-t-il? Tout ce qui concourt à la conservation de notre vie, et, par conséquent, tout ce qui concerne l'heureuse disposition de l'air, la succession régulière des saisons.

Aussi poursuit-il en ces termes : « Il répand la neige comme des flocons de laine, et les frimas comme la cendre. » *Ibid.*, 5. Un autre interprète dit : « La rosée condensée. » L'hébreu porte *Chephor*, *Chaëpher*. David continue : « Il accumule la glace comme les pains entassés. Qui se soutiendra devant le froid qu'il excite? »

Dans une autre version, le chaud remplace ici le froid. « Il enverra sa parole, et les glaces se fondront; son esprit soufflera, et les eaux couleront. » *Ibid.*, 5-7. Je vois là l'irrésistible, l'infinie puissance du Seigneur, puisqu'il crée ce qui n'existe pas encore et qu'il transforme à son gré les œuvres de ses mains.

2. Un autre prophète exprime formellement cette même pensée : « Il crée toutes choses et les transforme. » *Amos*, v, 8. Quoique chaque chose soit renfermée dans les inflexibles limites de sa nature, quand il plaît à Dieu, ces limites sont renversées; tout cède à sa volonté. Parfois il change les substances elles-mêmes; parfois, laissant intacte la substance, il change simplement l'opération, de telle sorte que cette substance est dépouillée pour un instant des effets qui lui sont propres, et qu'elle produit des effets opposés. C'est ce que Dieu fit dans la fournaise de Babylone : il y avait là du feu, mais un feu qui ne brûlait pas, et qui semblait la plus douce rosée à ceux qu'on avait jetés dans la fournaise. C'était bien la mer que les Hébreux traversaient; mais, au lieu de les engloutir, les ondes se tenaient plus solides que la pierre. C'était bien la terre que foulait Dathan et Abiron, et cependant elle ne soutint pas le poids de leurs corps, elle les engloutit avec plus de facilité que la mer elle-même. La verge d'Aaron n'était plus qu'un bois sec, et voilà qu'elle produisit un fruit beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait voir sur les arbres. L'ânesse de Balaam était par sa nature le plus stupide des animaux, et cela ne l'empêcha pas de se défendre avec plus de raison que n'aurait pu le faire l'homme le plus éclairé, auprès de celui qui la frappait. Daniel était entouré de lions, et ces lions se montrèrent aussi doux que des brebis, non que leur nature fût détruite, mais parce que leurs instincts étaient comprimés.

Nous voyons dans les créatures beaucoup d'autres changements non moins merveilleux. Parce qu'un prodige se reproduit tous les ans et s'offre communément à nos regards, n'allez pas le mépriser. Quelle merveille n'est-ce pas, si vous savez le comprendre, qu'une même chose soit tantôt de la glace et tantôt de l'eau, que de telles transformations s'accomplissent d'une manière aussi rapide? Ne voulant pas que l'ignorance puisse les attribuer à la

force naturelle des éléments et n'y voir que l'action des causes matérielles, le prophète élève notre pensée vers Celui qui les prescrit, et son cantique dès lors nous manifeste la volonté supérieure à laquelle tout obéit : « Il enverra sa parole, et la glace se fondra. » Sa parole, encore une fois, c'est l'expression de sa volonté ; le vent n'est donc que l'instrument, et Dieu, le créateur des vents, est l'auteur du phénomène. S'il parle des éléments et des changements qu'ils subissent, c'est pour apprendre aux Juifs, dont l'esprit grossier avait besoin d'être frappé par des objets sensibles, à remonter des phénomènes que la nature nous présente chaque année, à la puissance même de Dieu, qui peut avec tant de facilité modifier à son gré la forme des créatures et les faire passer d'un extrême à l'autre. De même que, la tempête étant déchainée et les frimas sévissant avec fureur, il peut aisément ramener le calme et radoucir la température ; de même il peut sans effort rendre la paix à ceux qui sont tourmentés par la guerre et rendre à leur patrie, comme à leur ancienne prospérité, ceux qui gémissaient dans les fers. Là ne s'arrête pas la portée de ce texte ; il renferme de plus un sens caché. Quel est-il ? C'est que les malheurs arrivés à ce peuple tournèrent à son avantage, furent pour lui la source d'un grand bien, comme les phénomènes dont nous parlons, tout pénibles qu'ils peuvent être, contribuent cependant au bonheur de notre vie. Le prophète ne s'appesantit pas même sur ces tristes images, il les tempère par de plus douces idées. Que signifieraient autrement les expressions qu'il emploie ? Au lieu de dire simplement : « Il répand la neige, » voilà qu'il ajoute : « Comme des flocons de laine. » Il ne dit pas non plus : « Et les frimas, » sans ajouter : « Comme la cendre. » Il ne se borne pas à dire enfin : « Il accumule la glace, » puisqu'il complète ainsi sa pensée : « Comme les pains entassés. » C'est la facilité de l'action divine et le but qu'elle poursuit que j'aperçois dans de semblables expressions.

« Il annonce sa doctrine à Jacob. » Un autre dit : « Ses décrets ; » un autre encore : « Ses ordres. » — « Ses justices et ses jugements à Israël. Il n'a pas agi de même (ou bien : il n'a pas fait la même chose) envers les autres nations ; il ne leur a pas manifesté ses

jugements. » *Ibid.*, 8, 9. Voyez comme des dispositions générales de la Providence, il revient à ce qui regarde spécialement les Juifs, voulant ranimer ainsi leur zèle. Au commencement du psaume il a parlé des biens qui tombent sous les sens et qui servent à notre vie corporelle, tels que la sécurité, l'abondance, la paix : ici sa parole prend un tout autre essor, il touche à l'établissement de la loi, et par là même au plus grand de tous les bienfaits, puisqu'il a pour objet d'éloigner du vice, de conduire à la vertu, d'illuminer l'intelligence. C'est ce qui faisait dire à Moïse, dont le regard avait fouillé ce sujet dans tous les sens : « Quel est le peuple comparable à celui-ci? Quelle est la nation assez grande pour avoir un Dieu qui vive au milieu d'elle, comme le Seigneur notre Dieu, dans toutes les circonstances où nous l'invoquons? » *Deut.*, iv, 7. David dit à son tour : « Le Seigneur fait miséricorde et rend justice aux opprimés. Il a fait connaître ses voies à Moïse, ses volontés aux enfants d'Israël. » *Psal.*, cii, 6, 7. Voici comment parle Jérémie : « Celui-là est notre Dieu, et nul autre à part lui ne sera compté pour rien. Il a découvert toutes les voies de la sagesse, et il les a transmises à Jacob son fils, à Israël son bien-aimé. » *Baruch.*, iii, 36, 37.

Quelqu'un dira peut-être : Mais puisqu'il ne les a pas révélées aux autres hommes, comment ceux-ci sont-ils punis? — A la vérité, que Dieu juge les hommes mêmes qui vécurent avant la loi et ceux qui pèchent n'importe dans quelle contrée de la terre, les paroles de Jésus-Christ ne nous permettent pas d'en douter : « La reine du Midi se lèvera, et condamnera cette génération. » Il venait de dire : « Les hommes de Ninive se lèveront, et condamneront cette génération. » *Matth.*, xii, 41, 42. C'est bien nous dire ouvertement qu'eux aussi seront jugés, et qu'ils le seront pour leur gloire, tandis que d'autres trouveront là leur châtiment. Or, s'ils n'avaient pas appris les devoirs imposés aux hommes, comment pourraient-ils condamner les prévaricateurs? Comment le Sauveur aurait-il dit encore : « Le sang sera vengé, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie? » *Matth.*, xxiii, 35. Et dans une autre circonstance : « Le sort des habitants de Sodome et de Gomorrhe sera moins intolérable? » *Matth.*, xi, 24.

Ce qui veut dire évidemment qu'ils auront un supplice à subir, mais un supplice moins terrible que celui dont il s'agit. Ceux-là furent néanmoins assez fortement châtiés : que deviendront alors les autres ?

3. Nous avons encore l'exemple des hommes engloutis par le déluge, et beaucoup d'autres, sans compter celui de Caïn. Paul enseigne ainsi la même doctrine : « La colère de Dieu éclate du haut du ciel sur toute impiété et sur l'iniquité des hommes qui retiennent la vérité dans l'injustice ; car ce qu'on peut connaître de Dieu, ils le voient en eux-mêmes. Dieu le leur a manifesté. Ce qu'il y a d'invisible en lui se révèle à notre intelligence par le spectacle de la création, qui est son œuvre ; là rayonnent son éternelle puissance et sa divinité, de telle sorte que ces hommes sont inexcusables. » *Rom.*, I, 18-20. Il en vient ensuite à caractériser leur vie, montrant encore là le compte rigoureux qu'ils auront à rendre ; puis il poursuit : « Comme ils ont connu la justice de Dieu, ceux qui commettent de telles choses sont dignes de mort ; et non-seulement ceux qui les commettent, mais encore ceux qui donnent leur approbation aux coupables. Pensez-vous donc, ô homme, vous qui condamnez ceux qui se rendent ainsi coupables, et qui cependant commettez les mêmes actions, que vous échapperez au jugement de Dieu ? Méprisez-vous les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa mansuétude, au point d'ignorer que la clémence de Dieu vous invite à faire pénitence ? Par votre insensibilité et par l'impénitence de votre cœur, vous amassez sur votre tête un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres : la vie éternelle à ceux qui par la persévérance dans les bonnes œuvres cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité ; et quant à ceux qui par esprit de contradiction n'obéissent pas à la vérité, mais se laissent guider par l'injustice, il réserve sa colère et son indignation. Tribulation et angoisse sur l'âme de tout homme qui fait le mal, du Juif d'abord, du gentil ensuite. » *Rom.*, II, 3-9.

Tout cela nous montre clairement que tous les hommes qui furent jamais, même avant la loi, ont subi la peine de leurs



péchés, et que tous ceux qui vécurent dans l'amour de la vertu et dans la fuite de l'impiété ont acquis la vraie béatitude. Or, comment ces deux choses auraient-elles été s'ils avaient ignoré quelles étaient leurs obligations? — Et s'ils les connaissaient, m'objectera-t-on peut-être, d'où vient qu'il est dit : « Il n'a pas agi de même envers toutes les nations, et il ne leur a pas manifesté ses jugements ? » — Voulez-vous comprendre le sens de ces paroles, savoir ce que le Prophète a voulu dire, écoutez : Il n'a donné de loi écrite à aucun autre peuple ; mais tous avaient la loi naturelle gravée au-dedans d'eux-mêmes et qui leur faisait connaître le bien et le mal. En effet, au moment même où Dieu créa l'homme, il lui donna ce jugement incorruptible, cette lumière de la conscience qui doit guider la vie de chacun. Pour les Juifs, il leur donna de plus, les distinguant ainsi du reste des hommes, cette loi morale qui mettait sous leurs yeux les préceptes que tous avaient dans leur cœur. Aussi le Prophète ne dit-il pas que Dieu n'ait rien fait pour les autres nations ; il dit seulement qu'il n'a rien fait de pareil : il ne leur a pas donné les tables de la loi, des livres inspirés, un législateur comme Moïse, ni les autres choses qui s'accomplirent sur le mont Sinaï ; les Juifs seuls en furent favorisés par un heureux privilège ; le reste du genre humain dut se contenter des prescriptions dictées par la conscience. C'est ce que Paul déclare également en ces termes : « Comme les nations n'ayant pas la loi font par l'impulsion de la nature ce que la loi prescrit, les hommes privés de ce secours sont eux-mêmes leur loi. » *Rom.*, II, 14. Voilà pourquoi les Juifs devront subir une plus grave condamnation, puisqu'en méconnaissant la loi naturelle, ils ont encore violé la loi écrite ; et ce bienfait si grand que Dieu leur avait accordé est devenu pour eux, à cause de leur négligence, l'occasion d'un plus terrible châtement.

Nous en avons assez dit sur le sens littéral du psaume ; si quelqu'un maintenant en désire l'explication anagogique, nous ne refusons pas d'entrer dans cette nouvelle voie, non certes pour ébranler la vérité historique, loin de nous cette pensée, mais pour offrir aux âmes zélées ce précieux avantage, autant du moins que le texte peut le comporter. « Jérusalem, loue le Seigneur ; loue

ton Dieu, Sion. » Paul connaît la Jérusalem céleste, puisqu'il dit : « La Jérusalem qui est là-haut possède la vraie liberté, elle est notre mère. » *Galat.*, iv, 26. Il sait aussi que l'Église est la véritable Sion ; écoutez ses paroles : « Vous ne vous êtes pas approchés de la montagne visible que couvrent des tourbillons de feu et de fumée, qu'enveloppent le tonnerre et les éclairs ; mais vous êtes venus à la cité de Sion, à l'Église des premiers-nés, dont les noms sont inscrits dans les cieux. » *Hebr.*, xii, 18 et seq. On peut donc, dans le sens anagogique, dire à celle-ci : « Jérusalem, loue le Seigneur, loue ton Dieu, Sion ; car il a consolidé les serrures de tes portes, il a béni tes enfants en toi. » Il a fortifié l'Église bien mieux qu'il n'avait fortifié Jérusalem ; et ce n'est pas avec des portes et des verroux, c'est avec sa croix elle-même, et par la manifestation de sa propre puissance. Voilà le rempart qu'il élève autour de la cité sainte, ce qui lui fait dire : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » *Matth.*, xvi, 18.

4. Au commencement, tous les monarques, les peuples et les cités, les phalanges des démons et le tyran des enfers à leur tête, mille autres ennemis se déchainaient contre l'Église ; mais tous s'y brisèrent et périrent, tandis qu'elle n'a cessé de grandir au point de dépasser la hauteur même des cieux. « Il a béni tes enfants en toi. » De même que cette parole prononcée dès l'origine : « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre, » *Genes.*, i, 28, a parcouru l'univers pour le féconder, de même en a-t-il été de celle-ci : « Allez, instruisez toutes les nations, » *Matth.*, xxviii, 19, et de cette autre : « Cet évangile sera prêché dans le monde entier. » *Matth.*, xxvi, 13. En effet, dans un très-petit espace de temps, l'ordre s'est accompli jusqu'aux derniers confins de la terre. C'est dans cette vue que le Sauveur disait encore : « Si le grain de froment ne tombe pas dans la terre et n'y meurt pas, il reste seul ; s'il meurt, au contraire, il produit des fruits abondants. » *Joan.*, xii, 24. Il ajoutait : « Quand je serai élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi. » *Ibid.*, 32. Tous les hommes sont primitivement venus d'un seul, et, la population augmentant selon les lois de la nature, ce fut l'affaire d'un grand nombre de siècles : au temps des apôtres, la multitude augmen-

tait, non d'après les lois de la nature, mais selon le pouvoir de la grâce. Aussi, dans un jour trois mille, une autre fois cinq mille, puis des foules innombrables, et puis encore l'univers entier reçurent la vie nouvelle et formèrent une immense famille par cette merveilleuse régénération ; c'est par les faits que se manifestait la bénédiction qui leur avait été donnée : ils étaient nés de la grâce divine, « non du sang et par la volonté de la chair. »

« Il t'a donné la paix pour frontière. » C'est là surtout ce qu'on peut dire de l'Église. Chose qui frappe d'étonnement, elle jouissait de la paix au sein même de la guerre ; entourée d'embûches, elle vivait dans la sécurité. Voilà pourquoi Jésus disait : « Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix. » *Joan.*, XIV, 27. « Il te nourrit de la graisse du froment. » En appliquant le psaume à l'Église, on peut entendre cette parole de l'aliment spirituel que nous y trouvons, du pain de vie qui nous est donné. « Il envoie sa parole sur la terre, et sa parole court avec rapidité. » Quelle est la parole dont il est ici question, je vous le demande ? Celle dont les apôtres furent les ministres et qui parcourait l'univers comme portée sur des ailes rapides. C'est ce que David annonçait dans un autre psaume, quand il disait : « Le Seigneur donnera la parole aux infatigables messagers de la bonne nouvelle. » *Psal.*, LXXVII, 12. Si quelqu'un était assez insensé pour révoquer en doute une telle interprétation, qu'il examine ce qui se passe dans les éléments : il verra comment la neige s'entasse avec rapidité, couvre la terre en quelques instants et dérobe subitement à nos regards tous les objets qui nous entourent. Éclairé qu'il était de l'esprit prophétique et cherchant dans la nature un terme de comparaison pour mettre dans tout son jour le sens anagogique de sa prophétie, il devait insister sur ces phénomènes naturels.

Voici donc ce qu'il a voulu dire : Il arrivera que la terre entière soit inondée par la parole de Dieu, mais de la manière la plus rapide, dans un temps extrêmement court. — Après cela, comme la seule nation des Juifs, à laquelle avaient été consacrés tant de soins et pendant tant de siècles, n'en était pas devenue meilleure, le Prophète veut répondre à la difficulté qui pourrait naître d'une telle considération : pour montrer comment les habitants de

la terre entière seront en peu de temps ramenés au bien, il prend des exemples dans les choses de l'ordre naturel, la neige, les nuées, la glace, si remarquables par la promptitude avec laquelle elles viennent. Ne refusez donc pas de croire, bien qu'on vous annonce un si rapide changement dans les esprits. — Mais il en est beaucoup qui résisteront ? — Ceux-là même finiront par céder et laisseront le champ libre à la pensée divine. On peut bien supporter un froid léger ; mais, s'il acquiert un certain degré d'intensité, nul n'y résiste, tous sont domptés : à plus forte raison toutes les résistances devront-elles succomber devant la parole et l'ordre de Dieu. Il dépend de lui de changer les substances, d'en produire de nouvelles, de communiquer une telle force aux éléments que toute résistance devienne impossible. « Il annonce sa parole à Jacob, ses justices et ses jugements à Israël. » Vous ne vous trompez pas non plus, en interprétant dans un sens spirituel ces noms de Jacob et d'Israël ; entendez ce que dit l'Apôtre : « La paix sur vous et sur l'Israël de Dieu, » *Galat.*, vi, 16, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## PSAUME CXLVIII.

« Louez le Seigneur du haut des cieux, louez-le dans les hauteurs célestes ; louez-le, vous tous ses anges. » *Ps.* 1 et 2.

1. C'est la coutume des saints, à cause de leur profonde reconnaissance, de convoquer un grand nombre d'autres cœurs quand ils vont bénir la miséricorde et célébrer les louanges de Dieu, pour les engager à partager avec eux ce glorieux office. C'est ce que firent les trois enfants dans la fournaise : ils invitaient toutes les créatures à célébrer le bienfait qu'ils avaient reçu, à rendre gloire au Seigneur. Voilà ce que fait aussi notre prophète, en appelant à lui l'une et l'autre création, le monde supérieur et le monde inférieur, les êtres visibles et les êtres intellectuels. Isaïe en use de même, ainsi, quand il dit : « Que les cieux se réjouissent, que la terre tressaille ; car le Seigneur a eu pitié de son peuple. » *Isa.*,

**XLIX, 13.** Et David lui-même, chante ailleurs : « Lorsque Israël sortit de l'Égypte et la maison de Jacob, du milieu d'un peuple barbare, les montagnes bondirent comme des béliers, et les collines comme des agneaux. » *Psalm.*, **CXIII, 14.** Isaïe dit encore : « Que les nuées nous versent la justice. » Sentant qu'ils ne suffiraient pas seuls à célébrer les louanges divines, ils se tournent de tous les côtés, pour que toutes les créatures prennent part à leurs pieux cantiques. C'est un trait qui se rencontre à chaque instant dans les psaumes : « Et que tous ses anges l'adorent, » est-il dit dans un autre endroit ; et dans un autre : « Ceux-ci qui possèdent la puissance, ceux qui accomplissent sa volonté. » *Psalm.*, **XCVI, 7 ; CII, 20.**

De là résulte un autre enseignement. Lequel ? Qu'il n'est pas possible, même aux insensés, d'admettre deux artisans du monde. Sans doute les créatures sont diverses, les substances ne se ressemblent pas ; les unes sont matérielles et les autres spirituelles, celles-là visibles et celles-ci invisibles ; il y a le monde des corps et le monde des esprits. Il ne faut pas cependant admettre deux artisans à cause de cette différence des œuvres. C'est pour cela que le Prophète ne forme qu'un chœur et qu'il donne à ce chœur un seul et même cantique : c'est aussi le même Dieu qui doit être loué par toute créature, par les voix réunies des deux créations, afin qu'on sache qu'il est l'unique artisan de l'une et de l'autre.

Il commence par la création supérieure en disant : « Louez-le, vous tous, ses anges ; louez-le, vous toutes ses vertus. » Un autre exemplaire porte : « Ses armées. » Ainsi sont désignés les chérubins et les séraphins, les dominations, les principautés et les puissances. C'est le propre d'une âme enflammée, c'est le signe d'un ardent amour, d'appeler tous les êtres à louer l'objet aimé : voilà comment agit un cœur qui trouve sa joie dans la pensée de Dieu, qui ne cesse d'admirer et de célébrer sa gloire, qui lui demeure toujours attaché. « Louez-le, soleil et lune ; étoiles et vous toutes célestes clartés, louez-le. » Dans une autre version, il est dit : « Astres de lumière. » — « Louez-le, cieus des cieus, et que toutes les eaux qui sont au-dessus du firmament louent le nom du Seigneur. Car il a dit, et toutes ces choses ont été faites ; il a com-

mandé, et toutes ont été créées. Il les a établies pour les siècles et pour les siècles des siècles.... » « Pour qu'elles restent à jamais, » porte une variante. « Il a donné son ordre, et cet ordre ne passera pas. » D'où vient qu'après avoir dit quelques mots à peine des puissances célestes, il les abandonne aussitôt, et qu'en parlant des choses visibles, il prolonge volontiers son discours, il se plaît à les énumérer toutes, celles de là-haut et celles d'ici-bas? C'est parce que cet ordre de créatures était mieux connu de ses auditeurs, accessible qu'il est à tous les regards.

C'est aussi pour cela que Moïse, dont le livre commence par l'œuvre de Dieu, par la création du monde, ne dit rien, absolument rien, des créatures supérieures, et, partant du ciel et de la terre, parcourant ensuite le soleil, la lune, les plantes, les poissons, les oiseaux et les quadrupèdes, arrive enfin à l'homme. Les cieux des cieux ne signifient pas dans la langue du prophète qu'il y ait plusieurs cieux, puisque lui-même dit ailleurs « le ciel du ciel. » C'est une locution consacrée dans l'hébreu; voici ce que nous lisons dans un autre psaume : « Le ciel du ciel est au Seigneur; il a donné la terre aux enfants des hommes. » *Psalm.*, cxiii, 16. Vous avez encore entendu Moïse disant que Dieu divisa les eaux, et plaça les unes au-dessous et les autres au-dessus du firmament qu'il avait établi au milieu de l'abîme, de telle sorte qu'une partie des eaux fût maintenue sur la voûte céleste. — Mais comment pourront louer Dieu, me dira-t-on peut-être, des créatures qui n'ont ni voix, ni langue, ni sentiment, ni pensée, à qui manquent à la fois l'organe et le principe de la parole? — C'est qu'il y a deux manières de louer : on ne loue pas seulement par la parole, on loue aussi par la vue; ajoutons un troisième mode de louanges, les œuvres et la vie. En effet, le silence parle quelquefois aussi haut que la parole elle-même, pour rendre gloire à Dieu; c'est ainsi que le Christ disait : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. Il avait été dit : « Je glorifierai ceux qui me glorifient. » *I Reg.*, ii, 30. Il est sans doute une glorification dont la langue est l'organe, et voilà comment Moïse glorifiait Dieu en disant avec Marie :

« Chantons une hymne au Seigneur; car il a magnifiquement fait éclater sa gloire. » *Exod.*, xv, 1.

Mais il est une glorification qui résulte de l'existence toute seule, selon ce que dit le prophète royal lui-même : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce la puissance de ses mains. » *Psalm.*, xviii, 1. De même ici, la créature loue par sa beauté, par sa position, par sa grandeur, par sa nature, par les services qu'elle rend, les biens intarissables dont elle est le ministre. Lors donc qu'il dit : Louez le Seigneur, anges, vertus, ciel et terre, soleil, lune, étoiles, eaux supérieures; il veut dire par là que chacune de ces œuvres est digne de l'Ouvrier divin, respire sa puissance et sa sagesse. C'est ce que Moïse exprime par un mot au commencement : « Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et toutes étaient très-bonnes; » *Genes.*, i, 31; tellement bonnes qu'elles publient à jamais la gloire de leur Auteur, et qu'elles excitent à le louer celui qui les contemple.

2. Il appelle donc une louange la beauté des œuvres accomplies, parce que l'honneur en revient à celui qui les a faites. Voilà ce que Paul enseigne également : « Les choses invisibles de Dieu deviennent manifestes à notre intelligence par ses œuvres, par la création du monde; c'est ainsi que nous voyons son éternelle puissance et sa divinité. » *Rom.*, i, 20. Notre prophète, après avoir parlé des créatures, en nous laissant le soin de comprendre par le seul aspect ce qu'elles renferment de beauté, de grandeur et d'utilité, remonte à la source même de ces avantages, quand il ajoute : « Il a dit, et toutes ces choses ont été faites; il a commandé, et toutes ont été créées. Il les a établies pour les siècles, et pour les siècles des siècles. Il a donné son ordre, et cet ordre ne passera pas. » Qu'elles soient belles et merveilleuses, c'est du ressort des yeux; qu'elles aient un créateur, qu'elles ne viennent pas d'elles-mêmes, qu'elles soient produites d'ailleurs, on pourrait le déduire du texte lui-même bien compris. Si quelqu'un toutefois, conservait à cet égard quelque doute, qu'il apprenne de moi qu'elles sont les résultats d'une pensée créatrice et qu'une providence attentive veille sur elles. — En effet, on peut distinguer là deux choses, ou plutôt trois, quatre même, à vouloir examiner le texte de près :

qu'elles sont créées, qu'elles ont été tirées du néant, que Dieu les a faites sans aucun effort, qu'il les gouverne enfin après les avoir faites. La facilité de la création brille dans cette parole : « Il a dit... »

Voici comment Paul s'exprime à son tour : « Il vivifie les morts, il nomme ce qui n'est pas, tout comme ce qui est. » *Rom.*, iv, 17. Nommer, pour lui, c'est assez ; on ne saurait agir avec une facilité plus grande. Qu'il gouverne ensuite ce qu'il a lui-même créé, le prophète nous le déclare d'une manière non moins expresse en ajoutant : « Il les a établies pour les siècles, et pour les siècles des siècles. Il a donné son ordre, et cet ordre ne passera pas. » Remarquez encore quelle puissance et quelle autorité respirent dans ces paroles ; le décret porté par Dieu, cet ordre qu'il donne, ce sont des expressions empruntées à notre langage humain pour rendre l'action divine. Il ne vous est pas plus facile de dire une chose ou de la commander, qu'à Dieu de tirer un être du néant et de le gouverner après l'avoir fait. Que dis-je ? Cette comparaison est même trop faible ; il n'est pas en notre pouvoir de dire avec quelle facilité l'acte créateur s'est accompli. Ce qu'il y a d'admirable encore, ce n'est pas seulement que Dieu gouverne tout, que les limites de chaque nature demeurent inébranlables ; c'est aussi que les siècles s'écoulent sans y rien changer. Que de temps déjà ! Et nulle confusion ne s'est produite dans les créatures : la mer n'a pas envahi la terre, le soleil éclaire sans brûler, le firmament demeure inébranlable, ni le jour ni la nuit n'ont franchi les limites qui les séparent, il en est de même des saisons et de tout, en un mot. Chaque chose, soit là-haut, soit ici-bas, a gardé invariablement sa place, et parfaitement respecté les bornes qui lui furent imposées. Après avoir parlé des corps célestes, le prophète passe à ceux qui sont sur la terre : il poursuit la marche qu'il s'est tracée ; car, des êtres qui sont au-dessus des cieux, il était d'abord descendu à ceux qui forment le ciel même, et maintenant il descend du ciel sur la terre.

Comme il y a des hommes qui prétendent que les choses qui brillent au ciel sont dignes à la vérité de l'Artisan suprême, mais qu'il n'en est plus ainsi de celles qui sont sur la terre et parmi les-



quelles se trouvent les scorpions, les dragons et tant d'autres races de bêtes dangereuses, tout comme les arbres qui ne donnent aucun fruit ; le prophète semble vouloir répondre à ces fausses idées, en donnant une telle direction à son cantique. Voyez ce qu'il fait : il laisse de côté les choses dont nul ne conteste l'utilité, les brebis et les bœufs, si nécessaires à l'homme comme l'expérience le prouve, les ânes, les chameaux et tous les animaux qui partagent ou prennent sur eux nos fatigues ; il en vient immédiatement à ce qui ne semble nous procurer aucun avantage, et voilà qu'il met sous nos yeux l'image des dragons, la partie de la mer où ne s'aventurent pas les vaisseaux, les choses mêmes qui paraissent nuisibles, le feu, la grêle, la neige et la glace, puis les arbres stériles et les montagnes ; il quitte les plaines fécondées par les travaux des laboureurs, qui se couvrent de moissons et de fruits, pour en appeler aux montagnes, aux lieux escarpés et déserts, à toute sorte de reptiles. Écoutez plutôt ses propres expressions.

Après avoir dit : « Il a donné son ordre, et cet ordre ne passera pas, » il ajoute : « Louez le Seigneur, habitants de la terre ; vous dragons, et vous abîmes ; feu, grêle, neige, glace, souffle des tempêtes, instruments de sa parole. » Dans une variante on lit : « Vent du Typhon. » — « Montagnes et collines, vous tous, arbres fruitiers et cèdres, bêtes sauvages, troupeaux de toute espèce, reptiles, oiseaux qui volez dans l'air. » *Ibid.*, 7-10. D'où vient qu'il s'appesantit ainsi sur ce sujet ? C'est pour mieux nous montrer, par une telle abondance, la bonté prévoyante de Dieu. Si les choses qui paraissent inutiles ou même nuisibles à la nature humaine, sont tellement utiles et bonnes au fond qu'elles chantent la gloire du Seigneur et publient ses louanges par cela même qu'elles sont, que devez-vous penser des autres ? Mais, si vous le voulez bien, voyons chaque chose énumérée. « Vous dragons, dit-il, et vous abîmes. » Ce sont les cétacés qu'il appelle ici dragons, comme du reste il l'avait fait dans un autre psaume : « Ce dragon que vous avez formé pour se jouer dans les eaux. » *Psalm.*, ciii, 26. On peut voir en beaucoup d'autres endroits ce même nom appliqué de la même manière.

3. Et comment cet animal loue-t-il celui qui l'a créé ? me dira-t-on peut-être. — Et pourquoi ne le louerait-il pas ? En voyant la grandeur et l'organisation de son corps, que le livre de Job décrit d'une manière si parfaite, XL, comment n'admireriez-vous pas l'Artisan suprême, l'auteur d'un tel animal ? Sa grandeur n'est pas la seule chose qui frappe ; ce qui frappe encore, c'est qu'une partie de la mer lui soit réservée, où l'homme ne saurait conduire ses vaisseaux. Et lui-même, chose non moins admirable, ne sort pas des frontières de son empire, bien qu'il soit le plus indomptable et de beaucoup le plus grand des animaux ; il se tient dans les régions qui lui furent assignées, et, non content de respecter la terre, les contrées habitables, il n'envahit même pas la partie navigable de la mer, il n'extermine pas les autres poissons ; il sait jusqu'où vont ses droits et sa demeure. L'abîme avec ses mystérieuses profondeurs n'est pas moins digne de notre admiration. Ce que nous observons dans l'animal, nous pouvons l'observer aussi par rapport à la mer. Quelque impétueux que soient les vents qui la soulèvent, et malgré l'immensité de ses réservoirs, elle ne sort pas de ses bornes, elle n'envahit pas la terre voisine ; on la dirait retenue par d'indissolubles liens, alors toutefois que les eaux sont indomptables de leur nature. Avec une telle immensité, avec une telle violence, comprenez-vous combien c'est une chose admirable qu'elle n'écoute pas les aveugles instincts de sa force irrésistible et qu'elle ne quitte pas le lieu qui lui fut assigné, qu'elle respecte aussi parfaitement l'ordre au sein même du désordre ?

Réfléchissez là-dessus, et vous y trouverez un nouveau motif de louer Dieu, de célébrer sa puissance et sa sagesse, l'efficacité et l'étendue de son empire. Les autres choses mentionnées nous offriraient un égal sujet de méditation ; mais celui qui les a faites pourrait seul les expliquer. De là ce langage de l'Écclésiastique : « Ne dites pas : Pourquoi ceci, à quoi bon cela ? Chaque chose a son but dans la pensée divine. » *Eccli.*, xxxix, 2. « Le feu, la grêle, la neige, la glace, le souffle des tempêtes, qui sont les instruments de sa parole. » Ceci présente un développement de ce qui a été déjà dit. Dans le psaume précédent, le prophète admirait la promptitude avec laquelle la neige couvrait toute la surface de la

terre, la formation de la glace et les changements dont elle nous offre l'aspect. Ici nous voyons ce qui n'était pas arrivé à l'existence, s'y maintenir, remplir un office dans la création, et, quoique dénué de toute intelligence, accomplir avec une docilité parfaite les ordres du Créateur, souvent même un ordre contraire à la nature de l'agent, comme cela eut lieu dans la fournaise de Babylone, où le feu répandait une douce rosée sans cesser de brûler. — Est-ce que cela, me dira-t-on, mérite des actions de grâces ? — Et beaucoup certes. Dieu doit être également loué, qu'il punisse ou qu'il pardonne ; car sa providence et sa bonté s'exercent également de ces deux manières. Les hommes sont guidés dans ce double office tantôt par la bonté, tantôt par la haine et la colère : Dieu l'est constamment par l'amour. Il faut donc le louer avec la même effusion, et lorsqu'il place Adam dans le paradis, et lorsqu'il l'en rejette ; il faut le bénir non-seulement parce qu'il donne le royaume, mais parce qu'il condamne à la géhenne ; car il l'a faite et il nous a menacés pour nous éloigner du vice.

Nous respectons la conduite du médecin, soit qu'il permette la nourriture au malade, soit qu'il l'exténue par la privation, qu'il le laisse sortir sur la place publique ou qu'il le tienne renfermé dans sa maison, qu'il applique des liniments ou qu'il emploie le fer et le feu, par la raison que ces moyens, tout contraires qu'ils sont, tendent au même but : ainsi devons-nous louer Dieu en toutes choses, et beaucoup plus encore, puisqu'il est Dieu et que le médecin n'est qu'un homme. Ajoutez que celui-ci se trompe souvent dans ses prévisions, tandis que la sagesse et la bonté de Dieu ne manquent jamais leur effet. La grêle et le feu ne furent pas uniquement une punition ; ils ont fréquemment délivré du supplice, mis fin à la guerre, repoussé les invasions des ennemis. Ne savez-vous pas quels miracles furent jadis opérés en Égypte par le moyen de ces éléments ? Et les Juifs n'ont pas été seuls à l'éprouver ; notre génération elle-même en a fait l'expérience. Telle est la puissance de Celui qui le veut, que les merveilles dont les anges, ces esprits purs, ces puissances supérieures, ont quelquefois été les ministres, il les a souvent opérées par des instruments insensibles ; de telle sorte que, lorsque l'ange intervient,

ce n'est pas à lui qu'on peut attribuer l'action, mais bien à Celui dont il exécute les ordres. Un ange arrête une guerre ? La grêle l'arrête aussi. Un ange tue les premiers-nés ? La mer en courroux extermine tout un peuple. Rendez donc grâces en toutes choses à la bonté de Dieu. « Montagnes et collines, arbres fruitiers et cèdres, bêtes sauvages et troupeaux de tout genre, reptiles, oiseaux qui volez dans l'air. »

Voyez comme il se plaît à parler surtout des choses réputées les plus inutiles, des montagnes, des bois, des collines, des bêtes sauvages, des reptiles, des arbres qui ne donnent pas de fruit. Les arbres fruitiers sont évidemment utiles, comme le sont aussi les fertiles campagnes et les animaux domestiques ; mais les autres arbres, les serpents et les montagnes, quelle en est l'utilité ? me direz-vous peut-être. — Une très-grande, certes, et qui touche de près à notre vie. Les montagnes, les collines et les bois nous fournissent les matériaux nécessaires pour bâtir nos maisons ; supposez que tout cela nous manque, et le genre humain viendrait à périr. Si les champs propres à la culture sont indispensables à notre alimentation, le bois et la pierre ne le sont pas moins pour la construction de nos demeures et tant d'autres usages qu'on ne peut énumérer.

4. Mais les serpents, dites-vous, les scorpions, les dragons et les lions, en quoi sont-ils utiles à notre vie, quel est le bien que nous en retirons ? — Un bien multiple, au-dessus de toute expression : ces animaux ne nous sont pas moins utiles que les animaux domestiques. Ces derniers servent à nos besoins corporels ; les premiers nous inspirent une crainte salutaire, nous excitent à la pratique de la vertu, nous forment à la lutte, nous rappellent sans cesse le péché de nos premiers parents, nous montrent de quels maux la désobéissance est la cause. Primitivement l'homme ne tremblait pas devant ces animaux, et, bien loin de les fuir, il leur donnait ses ordres et ses caresses. Dieu les amena devant Adam, et celui-ci leur imposa le nom qui leur convenait. Le serpent s'entretient avec Ève, et la femme ne recule pas ; mais, quand l'ordre divin fut transgressé, la désobéissance commise, l'homme perdit beaucoup de sa dignité. Donc, à la vue d'un lion, à la vue d'un

serpent, souvenez-vous de ce qui vous fut enseigné, et ce n'est pas une légère leçon de philosophie que vous aurez puisée dans cette vue. Souvenez-vous aussi de Daniel et du mépris qu'il témoigna pour ces animaux terribles, l'homme primitif ayant en quelque sorte reparu en lui ; rappelez-vous aussi Paul et la vipère : tout cela vous inspirera plus de vigilance et de zèle pour vos intérêts spirituels. Ces animaux nous offrent encore un autre genre d'utilité, en nous faisant admirer une attention spéciale de la divine Providence. En quoi consiste cette attention ? En ce que Dieu leur a fixé pour séjour des lieux éloignés de nos villes, les déserts : comme ils causent tant de frayeur, ils ne viennent pas au milieu de nos demeures, ils ne se précipitent pas sur les habitants des cités ; ils auront leurs solitudes, cette sorte d'empire, si propre à leur genre de vie, qui leur fut assigné dès l'origine. Quand vous dormez, eux parcourent leur désert.

C'est l'image que le Prophète nous présente dans un autre psaume : « Vous envoyez les ténèbres, et la nuit se fait ; à travers ses ombres passeront toutes les bêtes de la forêt. » *Psalm.*, ciii, 20. Vous le voyez, il vous reste quelques vestiges de votre ancienne royauté, vestiges bien mutilés sans doute, mais qui parlent encore de votre noblesse. Ces animaux sont comme des serviteurs confinés dans un endroit à l'écart, et même séparés de nous par les heures ; si vous n'allez pas les tourmenter, ils ne viendront pas contre vous, ils se tiendront dans leurs solitudes. Vous irriter et vous affliger de ce que les bêtes sauvages existent, ce serait de la folie. Ayez une conduite irréprochable, et vous n'en aurez rien à souffrir ; si quelquefois cependant elles vous nuisent, reconnaissez que les hommes vous nuisent plus souvent et plus gravement encore. Oui, l'homme est pire qu'une bête féroce : celle-ci du moins ne cache pas sa férocité, tandis que celui-là couvre sa malice du masque de la bonté, ce qui fait qu'on ne saurait se garder de ses atteintes. Du reste, je le répète, si vous possédez la vertu, ni la bête ni l'homme ne peuvent vous faire aucun mal, ils seront même pour vous l'occasion d'un grand bien. Et que dis-je, la bête ou l'homme ? Mais le diable lui-même, bien loin de nuire à Job, lui procura mille couronnes.

### PSAUME CXLVIII.

Que dis-je, encore une fois, la bête ou l'homme? Mais les éléments mêmes dont vous êtes composé, les humeurs qui circulent dans votre corps vous seront beaucoup plus nuisibles, si vous ne prenez aucune précaution pour en corriger les excès ou la surabondance; tant est nécessaire en tout la vigilance de l'âme. Si vous êtes négligent, vous subirez les plus graves dommages; si vous êtes, au contraire, attentif et vigilant, vous obtiendrez de précieux avantages: tout dépend de votre libre choix. Ce que la neige, le feu, le vent sont dans le monde, le flegme, le sang, la bile le sont dans notre corps: il faut tout diriger avec intelligence, pour y trouver un bien et n'en éprouver aucun préjudice. Et que parlé-je du corps? l'âme elle-même est sujette à des passions qui deviennent de véritables maladies si vous leur abandonnez les rênes, et qui sont de puissants auxiliaires si vous les maîtrisez. La colère, par exemple, quand elle est bien dirigée, peut servir à notre salut; elle nous conduit à notre perte quand elle ne subit plus le frein. La concupiscence elle-même est un bien, pourvu qu'elle soit soumise à la conscience: c'est elle qui fonde une famille; mais elle la détruit par le désordre et la corruption, quand on s'abandonne à ses instincts. N'accusez donc jamais les choses; le mal n'est que dans vos sentiments. Si vous n'êtes pas maître de vous, c'est vous-même qui vous perdez et votre corps vous est un piège; si vous veillez sur vous-même, vous n'avez rien à redouter, je ne dirai pas des bêtes féroces, mais de la rage même des démons et de la puissance du diable.

« Rois de la terre, et vous toutes nations ou tribus; princes, et vous tous juges du monde; jeunes hommes, jeunes filles, enfants et vieillards, que tous louent le Seigneur. » *Ibid.*, 11, 12. Dans ce passage le prophète touche à une autre manifestation de la divine providence, celle qui s'applique aux chefs des peuples; comme le fait aussi saint Paul dans son Epître aux Romains, déroulant là une admirable doctrine touchant le plan de la sagesse de Dieu dans la complète organisation du pouvoir et de l'obéissance. L'homme investi du pouvoir « est le ministre de Dieu par rapport à vous et pour notre bien. » *Rom.*, XIII, 4. Otez cet instrument de la Providence et vous renversez tout. Si, dans l'état actuel des choses et

lorsque parmi ceux qui gouvernent il en est tant de corrompus, l'institution néanmoins est tellement utile que nous en retirons les plus précieux avantages malgré la perversité des hommes ; songez quel bonheur en résulterait pour le genre humain, dans le cas où tous les dépositaires du pouvoir l'exerceraient d'une manière digne. L'établissement du pouvoir, c'est l'œuvre de Dieu ; mais l'envahissement du pouvoir par la perversité et le fatal usage qu'elle en fait, c'est l'œuvre de l'homme.

5. Le prophète veut donc nous faire entendre que l'existence même des souverains et des magistrats nous est un motif de reconnaissance envers Dieu ; car c'est par là qu'il a pourvu à ce que les hommes véussent dans l'ordre, et non à la façon des bêtes sauvages, comme la plupart l'auraient fait ; c'est pour remplir les fonctions de conducteurs et de pilotes que les princes et les monarques nous ont été donnés. Si vous exercez donc une magistrature, rendez grâces à la divine bonté de ce qu'elle vous fournit l'occasion de déployer une telle sollicitude ; êtes-vous gouverné, rendez grâces encore de ce qu'il y a quelqu'un qui veille sur vous et qui ne laissera pas les méchants vous envelopper dans leurs pièges. Etes-vous vieux, êtes-vous jeune, rendez grâces à Dieu. Le but essentiel et total de ce psaume est de nous montrer que nous devons louer le Seigneur en toutes choses, que nous soyons gouvernants ou gouvernés. « Tous les peuples, » dit le prophète, c'est-à-dire, tous les hommes sans exception, jeunes gens ou vieillards, hommes ou femmes.

« Parce que son nom est seul exalté, ou suréminent. Sa gloire est au-dessus de la terre et du ciel. » Une variante substitue l'idée de louange à celle d'hommage. « Il a élevé la force de son peuple. Qu'une hymne retentisse donc au milieu de tous les saints, des enfants d'Israël, du peuple qui s'approche de Dieu. » *Ibid.*, 13, 14. Voici quel est le sens de ces paroles : J'ai montré par le spectacle des choses visibles la providence, la gloire, la magnificence du Seigneur ; mais ce n'est pas pour cela seulement qu'il faut le louer : indépendamment de cela, avant la création, en dehors de ce qu'il a fait, il a droit à tous nos hommages, à toute gloire, à la reconnaissance de tous les hommes. Et lui seul en est digne,

comme le dit expressément le psaume afin de le distinguer des faux dieux. Aussitôt après, nous inspirant des pensées plus hautes, il nous enlève à la terre pour nous transporter de nouveau dans le ciel. De même que dès le début, il est descendu du ciel sur la terre ; de même, du spectacle des créatures inférieures il s'élance vers le monde supérieur, en disant : « Sa gloire est au-dessus de la terre et du ciel. » Bien que les puissances célestes, qui se dérobent à nos regards et ne sont accessibles qu'à notre intelligence, ne cessent de le louer et de le bénir, ce Dieu si grand et si parfait daigne néanmoins nous appeler son peuple, et non-seulement nous donne ce nom, mais encore nous élève à cette sublime hauteur.

Voilà pourquoi le prophète ajoute : « Il a exalté la force de son peuple. » C'est une raison de plus qu'il nous donne pour nous engager à le servir avec plus d'ardeur ; c'est nous dire que Dieu n'a nul besoin de nos adorations, lui qui possède par nature la gloire essentielle, un empire absolu sur toutes choses, et qu'il a voulu par bonté pure se donner un peuple qui fût spécialement le sien et dont la gloire se répandrait partout dans l'univers. C'est le sens des paroles qui suivent : « Ses louanges doivent retentir au milieu de ses saints, des enfants d'Israël, du peuple qui s'approche de lui. » De peur que cette distinction même ne les fit tomber dans l'indifférence, et qu'ils ne missent uniquement leur confiance dans le nom dont il les honorait, négligeant ainsi la vertu véritable, il veut que ses louanges retentissent, non pas simplement au milieu des hommes, mais au milieu des saints ; il ne se borne pas à les désigner comme les enfants d'Israël, ils sont en outre « le peuple qui s'approche de lui. » Les variantes de l'Écriture expriment toutes la même pensée. Voici la leçon renfermée dans ce passage : Si vous êtes saints, si vous approchez de Dieu, vous obtiendrez une grande gloire ; car en lui tout est éternel, il est la source de toute gloire comme de toute richesse. Nécessairement nous participerons alors à sa manière d'être, un rayon de sa splendeur infinie tombera sur nous, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



## PSAUME CXLIX.

« Chantez au Seigneur un cantique nouveau. » ̎. 1.

1. Pris dans le sens anagogique, ce cantique nouveau dont il est ici parlé, c'est celui du Nouveau Testament ; car toutes choses alors ont été renouvelées. Le testament, d'abord : « J'établirai pour vous un testament nouveau ; » *Jerem.*, xxxi, 34 ; la créature, ensuite : « Toute créature, quelle qu'elle soit, est renouvelée dans le Christ ; » II *Corinth.*, v, 17 ; l'homme, enfin : « Dépouillant le vieil homme et revêtant le nouveau, celui qui se renouvelle dans la connaissance de la vérité, à l'image de son créateur. » *Coloss.*, iii, 9. C'est sur ce renouvellement de la vie et de toutes les choses que repose le Nouveau Testament, et dans ce psaume le prophète nous exhorte à chanter ce nouveau cantique. Au point de vue des faits, ce cantique est nouveau parce qu'il est destiné à célébrer d'une manière éclatante les victoires remportées, les œuvres accomplies, les trophées et les triomphes. « Que sa louange retentisse dans l'assemblée des saints. » Voyez-vous comment, avant la louange de la parole, il demande celle des œuvres et de la vie, quels sont ceux qu'il admet à former son religieux concert ? Il ne suffit pas que la voix chante une hymne d'actions de grâces, il faut que la vertu des œuvres l'accompagne. « Que sa louange retentisse dans l'assemblée des saints. » Il y a là un autre enseignement : nous voyons dans cette parole qu'il faut louer Dieu avec un accord parfait ; car l'Église est une réunion où règne la plus complète harmonie.

« Qu'Israël se réjouisse en Celui qui l'a créé, » *Psalms.*, cxliv, 2. Avant les faveurs particulières il place un bienfait général, et, par ce qui va suivre, il semble nous adresser cette exhortation : Rendez grâces à Dieu de ce que, lorsque vous n'étiez pas, il vous a donné l'existence et soufflé une âme immortelle. C'est là sans doute un assez grand bienfait ; mais le prophète en signale un plus grand encore : à l'existence vient s'ajouter l'intime union

avec Dieu. Il veut donc que ses auditeurs lui rendent grâces, non-seulement de ce qu'il leur a donné la vie, mais encore de ce qu'il les a faits son peuple particulier. Il leur fournit de la sorte, vous le voyez, un plus puissant motif de reconnaissance ; et cette reconnaissance, il la veut pleine d'élan, d'ardeur et de joie. C'est tout cela qu'il exprime par un mot : « Qu'il se réjouisse. » Avant tout il exige donc le sentiment du cœur dans la reconnaissance, un vif désir du bien, un amour sincère, un abandon sans bornes envers le Dieu qu'on loue. Lui-même exprime ailleurs ce sentiment : « Comme le cerf altéré soupire après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ; » et puis encore : « Mon âme a soif du Dieu fort et vivant. » *Psalm.*, *XLI*, 2, 3. « Mon âme est dévorée par la soif ; combien ma chair n'en est-elle pas tourmentée pour vous, dans une terre déserte, impraticable, desséchée ! » *Psalm.*, *LXII*, 2. La terre elle-même éprouve la soif, suivant l'expression d'une variante. Le prophète ne peut mieux rendre l'amour qui consume son âme qu'en se comparant à une terre dévorée par le soleil, à un cerf tourmenté par la soif. Il poursuit en ces termes le développement de cette même pensée : « Quand viendrai-je, quand apparaîtrai-je devant la face de mon Dieu ? » *Psalm.*, *XLI*, 3. Voilà ce que sont les âmes des saints ; telle était l'âme de Paul, qui gémissait des entraves qui le retenaient sur la terre. Il *Corinth.*, *v*, 4. « Que les enfants de Sion tressaillent en leur roi. » Il insiste sur cette union intime qui rattache ce peuple à Dieu, comme nous l'avons déjà dit. C'est le sens de cette parole : « En leur roi. » Ce n'est pas simplement à cause de la création que le Seigneur est leur roi, il l'est encore à cause de cette union.

« Qu'ils louent son nom dans leurs concerts. » Voici donc reparaître cette douce symphonie qui réunit dans un même chœur toutes les voix et toutes les âmes. Paul la recommande aussi quand il dit : « N'abandonnant pas leurs assemblées. » *Hebr.*, *x*, 25. La prière que nous récitons tous en porte elle-même l'empreinte : « Notre Père qui êtes dans les cieux..., remettez-nous nos dettes... ; ne nous laissez pas succomber à la tentation ; mais délivrez-nous du mal. » *Matth.*, *vi*, 9, 13 ; *Luc.*, *xi*, 4. C'est toujours au pluriel

que nous y parlons. L'ancien peuple n'était pas moins instruit à chanter la gloire du Seigneur dans des chœurs symphoniques ; rien n'était oublié pour lui inspirer la concorde et l'harmonie.

2. « Qu'ils le chantent sur le tambour et le psaltérion. » Plusieurs, interprétant dans un sens anagogique le nom de ces instruments, disent que les tambours représentent l'obligation où nous sommes de mortifier notre chair, et que le psaltérion nous apprend à lever les yeux vers le ciel ; car ce dernier instrument est mû par en haut au lieu de l'être par en bas comme la cithare. Pour moi, je dis simplement que de tels instruments étaient concédés à ce peuple parce que son intelligence était encore bien appesantie et qu'il venait à peine de quitter le culte des idoles. De même donc qu'il avait autorisé l'usage des sacrifices, Dieu tolérait celui de ces instruments, par condescendance pour la faiblesse des hommes.

Ainsi donc, le prophète exige qu'on chante avec joie ; c'est ce qui respire dans cette parole : « Qu'ils louent son nom par leurs concerts, » par une agréable symphonie, par une vie pure. Puis, voulant exciter en eux une plus vive allégresse, il leur dit quel amour leur a témoigné Celui dont ils chantent les louanges ; et voici comment il poursuit : « Car le Seigneur a mis sa complaisance dans son peuple. » Quelle prospérité pourrait-on comparer à celle qu'on possède quand on a Dieu pour soi ? « Et il exaltera en les sauvant ceux qui pratiquent la douceur. » *Psalm.*, CXLIX, 4. Observez comme il distingue ce qui vient de Dieu et ce qui vient des hommes. Comme il venait de demander aux hommes l'action de grâces, il fait ici la part de Dieu : « Car le Seigneur a mis sa complaisance dans son peuple. » Mais aussitôt qu'il a promis un bienfait divin, il rappelle un devoir à remplir par la nature humaine : « Il exaltera en les sauvant ceux qui pratiquent la douceur. » Exalter, c'est l'œuvre de Dieu ; pratiquer la douceur, c'est l'obligation de l'homme. L'œuvre de Dieu ne s'accomplit qu'autant que l'homme s'y trouve prédisposé. Or, voyez la grandeur du don divin. Le prophète ne dit pas simplement : Il les sauve, mais bien : « il les exaltera en les sauvant. » Il ne se bornera pas à les éloigner du mal, il les entourera d'une éclatante lumière : avec le salut, il leur donnera la gloire. Le texte ne saurait être plus formel à cet

égard : « Les saints se réjouiront dans la gloire. » *Ibid.*, 5. Ce sont des hommes doux d'abord, et puis des saints qu'il réclame. Partout l'action de Dieu se manifeste par des miracles. C'est ainsi qu'il les retira de l'Égypte, ainsi qu'il les ramena de Babylone : il ne se contenta pas de les arracher au malheur, il les revêtit d'une splendeur nouvelle par la manière dont il les délivra. « Ils seront heureux sur leurs sièges, » ou bien sur leurs couches. C'est une image par laquelle il peint une profonde sécurité, une quiétude parfaite, la plénitude du bonheur et de la joie. En parlant de la sorte, il veut leur bien montrer que tout cela ne sera pas le résultat de leurs efforts ou de leur courage, qu'ils devront tout au secours divin, et qu'ils sont dans l'obligation de l'attirer sur eux par leur douceur et leur humilité.

« Les louanges de Dieu seront dans leur bouche, et des glaives à double tranchant dans leurs mains, pour exercer ses vengeances au milieu des nations et corriger en son nom les peuples. » *Ibid.*, 6, 7. C'est une guerre qui se fera par des chants religieux, c'est par leurs cantiques et leurs hymnes qu'ils triompheront ; car voilà ce que signifient les louanges de Dieu qui seront dans leur bouche : il faut entendre par là le chant des psaumes, les hymnes de la reconnaissance. Une variante le dit même expressément. « Pour exercer ses vengeances au milieu des nations et corriger en son nom les peuples. » Que signifie cela ? Comme leurs dominateurs ne cessaient de les accabler d'outrages, Dieu s'engage à réprimer cette insolence par les faits, en leur montrant que ce n'est pas à sa propre faiblesse, mais aux péchés de son peuple qu'on devait attribuer ces revers. Aussi, quand le châtiment se fut assez prolongé, Dieu dans sa bonté n'eut qu'à faire un signe, et les choses présentèrent aussitôt un changement merveilleux. Et voyez quelle étonnante victoire ; car il ajoute aussitôt : « Pour mettre leurs rois dans les chaînes, pour charger leurs princes des fers. » Quel triomphe complet ! Non-seulement ils repoussent les attaques de leurs ennemis, mais encore ils s'en retournent les tenant enchaînés et faisant éclater à tous les yeux la puissance divine. « Pour exercer sur eux le jugement prescrit. » *Ibid.*, 9. Qu'est-ce donc qu'un jugement prescrit ? Un jugement manifeste, éclatant,

à l'abri du doute et de l'oubli. Telles sont encore une fois les œuvres de Dieu : par la grandeur des faits accomplis, par l'éclat des miracles, elles s'étendent à tous les temps. Telle sera donc la victoire qu'ils remporteront, tel le trophée qu'ils érigeront, que le monde entier en sera frappé dans toute la suite des siècles, comme si cela était gravé sur une colonne d'airain.

« A tous les saints appartient cette gloire. » Quelle gloire ? Celle d'avoir triomphé, non d'une manière quelconque, mais dans de telles conditions, avec le concours de la puissance céleste, ayant Dieu même pour auxiliaire. Voyez comme il leur remet sous les yeux l'exemple des saints, afin d'exciter dans les âmes le zèle du bien et d'imprimer une bonne direction à la vie. Pour moi, je suis persuadé que ce n'est pas seulement à la gloire du ciel qu'il donne le nom de triomphe, qu'il désigne encore ainsi les chants religieux, les hymnes et les cantiques, voulant nous apprendre en toute occasion que chanter les louanges de Dieu c'est acquérir de nouveaux droits à la gloire, c'est s'entourer d'un nouvel éclat, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## PSAUME CL.

« Louez Dieu dans ses saints. » Un autre dit : « Dans son saint. » Un autre encore : « Dans sa sanctification. »

C'est du peuple lui-même, ou de la vie sainte, ou des hommes saints que cela doit s'entendre. Voilà que ce livre encore va se fermer sur une hymne d'actions de grâces, afin de nous enseigner que ce doit être là le commencement et la fin de nos actions et de nos paroles. C'est ce que Paul nous dit : « Dans tout ce que vous ferez, dans tous vos discours comme dans toutes vos œuvres, rendez constamment grâces à Dieu, et par lui au Père. » *Coloss.*, III, 17. Tel est aussi le commencement de notre prière ; car dire à Dieu : « Notre Père, » c'est rendre grâces pour les bienfaits reçus : ils sont tous renfermés dans ce seul nom. Celui qui dit Père, pro-

clame l'adoption des enfants, et proclamer cette adoption, c'est reconnaître aussi la justification, la sanctification, la rédemption, le pardon des péchés, la possession du Saint-Esprit. Nous ne pouvons pas, en effet, posséder la grâce de l'adoption en dehors de ces conditions préalables ; nous ne pouvons pas autrement appeler Dieu, notre Père. Dans ma pensée, le prophète nous suggère là une autre leçon : « Dans ses saints » veut dire par ses saints. Rendez lui donc grâces de ce qu'il nous a fait un genre de vie si sublime, de ce qu'il a transformé les hommes en anges. De là vient qu'après avoir dit : « Dans ses saints, » le prophète ajoute, comme pour confirmer ma pensée : « Louez-le dans le firmament de sa vertu. » L'une de ces choses est beaucoup plus chère à Dieu que l'autre ; car le ciel est fait pour l'homme, et non l'homme pour le ciel. Au lieu de firmament, un interprète met : « L'incorrup-tible ; » un autre : « Dans le firmament de son pouvoir. » Je vois encore là un autre sens, comme dans un précédent psaume. De même qu'il avait dit : « Louez-le, vous ses anges ; » *Psalm.*, cXLVIII, 2 ; il dit ici : « Louez-le dans son firmament. » C'est comme s'il disait : Vous qui habitez son firmament. Nous n'igno-rans pas qu'il appelle sans cesse les puissances supérieures à par-tager ses louanges.

« Louez-le dans ses vertus ou dans ses puissances. » *Psalm.*, CL, 2. L'hébreu porte : *Begeburothäü*. Or, voici la portée de ce verset : Louez-le à cause de sa grandeur, à cause de sa puissance, à cause de ses prodiges, à cause de cette vertu qu'il a fait éclater en toutes choses, dans le monde supérieur et dans le monde infé-rieur, dans l'ensemble et dans le détail, sur chaque point de la durée et dans toute la suite des âges. « Louez-le selon l'étendue de sa grandeur. » Et comment pourraient nos louanges répondre à l'infinie grandeur de Dieu ? Aussi n'est-ce pas là ce que le prophète demande ; il se borne à dire : Autant que vous pouvez plonger par le regard de l'âme dans l'abîme de la divinité, autant vous lui devez vos adorations et vos louanges. Un homme ne saurait aller que jusqu'aux limites de son pouvoir dans les hommages qu'il rend à ce Dieu dont la grandeur est infinie et que nul ne peut ho-norer comme il le mérite. — Voyez-vous de quel désir cette âme

est enflammée, quel mouvement elle se donne, comme elle fait effort pour surmonter la faiblesse de sa nature et s'envoler désormais au ciel pour s'unir d'une manière encore plus intime à l'objet de son amour ?

« Louez-le au son de la trompette, louez-le sur le psaltérion et la cithare, louez-le dans vos chants avec l'accompagnement du tambour ; louez-le sur l'orgue et tous les instruments à cordes ; louez-le sur les cymbales aux sons retentissants, sur les cymbales de la joie. Que tout esprit loue le Seigneur. » *Ibid.*, 4-6. « Tout ce qui respire, » est-il dit dans une autre version. Il existe aussi quelque différence dans les noms des instruments ; mais cela ne touche en rien à la forme même de la pensée. Ce que le prophète se propose, c'est de mettre en branle tous les instruments : que tout se réunisse pour célébrer la gloire de Dieu, que tous les cœurs soient embrasés d'amour pour lui. Or, de même qu'il est prescrit aux Juifs d'employer ainsi tous les instruments en l'honneur de Dieu, de même nous est-il prescrit d'y faire servir tous nos membres, les yeux, la langue, les oreilles et les mains. Paul dit aussi quelque chose de semblable : « Offrez vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu ; que la raison préside à votre culte. » *Rom.*, xii, 1. L'œil glorifie le Créateur quand il s'abstient de tout regard impudique ; la langue, quand elle fait entendre des chants pieux ; l'oreille, quand elle repousse les chants impurs et les accusations contre le prochain ; l'intelligence, quand elle n'ourdit pas d'artifices et ne respire que la charité ; les pieds, quand ils ne courent pas dans la voie du mal et ne tendent qu'au bien ; les mains, quand on ne s'en sert pas pour la rapine, l'injustice ou la violence, mais plutôt pour secourir les indigents et défendre les opprimés. L'homme tout entier devient alors un harmonieux et multiple instrument qui fait remonter vers Dieu une mélodie spirituelle pleine de puissance et de douceur. Les instruments matériels étaient permis aux anciens par égard pour leur faiblesse : c'était un moyen pour leur inspirer la concorde et la charité, pour exciter les âmes à l'amour des choses saintes et des œuvres salutaires ; le zèle et la ferveur devaient naître de ces suaves impressions. Sachant à quel point les hommes étaient

plongés dans la torpeur et l'indifférence, Dieu voulait ainsi les ranimer et leur faire accepter par ces agréables et savantes modulations le travail de la prière et de la vertu.

Qu'entend le prophète par cette expression : « Sur les cymbales de la joie ou de la signification ? » car ce dernier mot se trouve dans une variante. Il entend par là les psaumes eux-mêmes. En effet, ce n'était pas au hasard et sans but qu'on faisait retentir le son des cymbales et de la cithare, l'harmonie de ces instruments divers rendait autant que possible la signification des psaumes, et de la sorte l'application qu'on apportait à cette harmonie devenait la source des plus précieux avantages. « Que tout esprit loue le Seigneur. » Après avoir convoqué les habitants du ciel, réveillé le zèle du peuple, mis en branle tous les instruments, le prophète s'adresse à la nature entière, à tous les âges sans exception, il convoque dans un même chœur les vieillards et les jeunes gens, les hommes et les femmes, les petits enfants eux-mêmes, tous les habitants de l'univers, préludant ainsi à l'universelle effusion de la divine semence, qui s'accomplira dans le Nouveau Testament. Ne cessons donc de louer le Seigneur et de le bénir en toutes choses, par nos paroles et par nos actions. Voilà quel est notre sacrifice, voilà le meilleur genre d'adoration, celui qui convient à la vie même des anges. Si nous persévérons dans ces pieux exercices, nous traverserons heureusement la vie présente et nous obtiendrons les biens à venir. Puissent-ils être notre partage à tous, par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---



# AVANT-PROPOS

SUR

## LES DEUX HOMÉLIES SUIVANTES.

---

Voici ce que dit Savilius sur ces deux homélies : « Elles ont été puisées dans la Bibliothèque du nouveau collège d'Oxford. Nous avons corrigé la première en la collationnant avec deux manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, et un autre de la Bibliothèque impériale de Vienne ; nous nous sommes encore servi pour cela d'un exemplaire imprimé à Paris en 1554. Notre édition est même la reproduction fidèle de celle-là, à part le commencement et quelques légères variantes. La seconde de ces homélies ne présente pas de difficultés ; mais il n'en est pas de même de la première : aussi avons-nous fait tout ce qui dépendait de nous pour signaler les incertitudes et dissiper les obscurités. L'une et l'autre sont authentiques, et c'est à Constantinople, dans mon opinion, qu'elles ont été prononcées. »

Nous aurons soin de montrer dans les notes à quel point varient les divers exemplaires de la première homélie. J'avais d'abord eu la pensée qu'elle était au nombre de celles que Chrysostome avait plusieurs fois adressées au peuple, en les retouchant et les modifiant suivant les circonstances ; mais , après avoir examiné la chose de plus près, j'ai dû reconnaître que l'ignorance et la témérité des copistes grecs étaient la principale cause de cette variété ; on y trouve parfois des choses indignes non-seulement du grand docteur, mais même d'un homme de sens.

Un passage très-explicite de cette homélie, n° 2, ne permet pas de douter qu'elle ne soit de l'époque de Constantinople ; car l'orateur fait évidemment allusion aux revers d'Eutrope, et presque dans les mêmes termes qu'il avait employés dans ses deux célèbres discours sur la disgrâce de ce ministre. Tillemont relève encore un autre signe qui sert à déterminer l'époque de cette homélie : Chrysostome y parle de sa sollicitude pastorale, n° 4, et les expressions dont il se sert tendent à prouver que cette sollicitude pèse principalement sur lui, c'est-à-dire qu'il est investi de la charge épiscopale. Ce qui prouve enfin que cette homélie fut prononcée à Constantinople, c'est qu'elle roule sur le même sujet que la suivante, et qu'elle a dû la précéder immédiatement. Or, le titre même de celle-ci porte expressément que c'est à Constantinople qu'elle a été donnée.

On voit de plus, au commencement de cette dernière, que notre saint orateur remplaçait ce jour-là dans la chaire, ou bien un de ses prêtres, ou bien un évêque étranger, qui venait d'adresser la parole au peuple. Les premiers mots montrent également que des tumultes avaient récemment éclaté dans la ville. Un peu plus loin, Chrysostome en parle encore de nouveau. On pourrait penser qu'il est question là de son premier exil, qui eut lieu l'an 403 ; mais je croirais plutôt qu'il s'agit de la disgrâce d'Eutrope, des revers d'Aurélien et de Saturnin, frappés d'exil par suite de l'agitation du peuple et des intrigues de Gainas, comme aussi de la retraite de ce chef barbare, ce qui place ce discours en l'an 400. Nous donnons néanmoins cela, non comme une certitude, mais comme une simple probabilité.

## HOMÉLIE I.

Sur cette parole du prophète David : « Ne craignez pas lorsque l'homme sera devenu riche et que la gloire de sa maison se sera multipliée. »  
*Psalm.*, XLVIII, 17. — De l'hospitalité.

1. Il est doux pour le laboureur de mener la charrue, d'expurger la terre, de creuser les sillons, d'arracher les épines, et de répandre

alors la semence, qui n'aura plus à craindre d'être étouffée; mais il est bien plus doux pour le ministre de la parole de faire pénétrer les divins enseignements dans une âme que ne préoccupe plus la voix du tumulte. C'est donc avec plaisir que je prends la parole; les mauvaises herbes ont disparu de ce champ. Si je ne vois pas votre âme elle-même, vos yeux ouverts et vos oreilles attentives me disent assez le calme qui règne au dedans. Je ne puis pas entrer dans votre conscience; mais vos regards, où brille une sainte impatience, attestent clairement qu'il n'est plus en vous aucun trouble. Je crois vous entendre crier avec ardeur: Répandez la divine semence; nous sommes prêts à la recevoir avec l'espoir de la faire fructifier; car nous avons rejeté de notre cœur toute sollicitude terrestre. — Aussi vais-je toujours plus avant dans les pensées que je remue, plein de confiance dans la générosité de cette terre. L'Écriture ne se borne pas à demander que le maître soit instruit, elle veut aussi que l'auditeur soit sage. Voilà pourquoi j'aime à proclamer votre bonheur et le mien. « Heureux, dit-elle, en effet, celui qui parle à l'oreille même des auditeurs; » *Eccli.*, xxv, 12; et ailleurs: « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice; » *Matth.*, v, 6. A vous donc qui venez avec zèle, nous offrons la doctrine du salut. Quant aux autres, ils sont maintenant tous dans l'agora, subjugués par les soucis du siècle; tandis que, vous élevant au-dessus de la terre, vous recueillez nos religieux eutretiens. Ils sont les esclaves d'une esclave, puisqu'ils ne s'occupent que de la chair; et vous, vous travaillez sans cesse à relever la beauté d'une noble reine, en gardant la liberté de votre âme.

Où se passent vos journées, ô homme? — Dans l'agora. — Qu'allez-vous y ramasser? — Du fumier et de la boue. — Venez, et je vous donnerai des parfums. Pourquoi ramassez-vous des trésors périssables, pourquoi cette avarice qui sera votre tyran, cette puissance qui croulera, cette abondance qui sera le tourment de votre vie, que vous possédez aujourd'hui et que vous n'aurez plus demain? Pourquoi cueillir les fleurs en dédaignant les fruits? Pourquoi courir à la poursuite d'une ombre et négliger la vérité? Pourquoi s'attacher à ce qui passe, et laisser dans l'oubli ce qui demeure à

jamais ? « Toute chair est une herbe, et toute gloire humaine, la fleur de cette herbe. L'herbe s'est desséchée, la fleur est tombée, et la parole du Seigneur demeure éternellement. » *Isa.*, XL, 6. Vous nagez au sein des richesses ; mais de quoi cela sert-il pour l'âme ? Riche de biens matériels, vous n'en êtes pas plus dénué de richesses spirituelles : sous ce luxe de fleurs, pas un fruit véritable. A quoi bon tout cela, veuillez bien me le dire ? Vous avez acquis des trésors, mais des trésors que vous laisserez sur la terre ; vous avez gravi les faites du pouvoir, et vous n'y trouverez que des embûches. Venez, écoutez avec bonheur une doctrine où respire la vraie philosophie ; expiez vos fautes, déposez le fardeau de vos iniquités, purifiez votre conscience, élevez vos pensées : devenez ange tout en demeurant homme. Dépouillez-vous des pesanteurs de la chair, et prenez des ailes qui vous emportent au-dessus du monde ; séparez-vous des choses visibles pour vous attacher à celles qui ne tombent pas sous les sens. Montez aux cieux, mêlez-vous aux chœurs angéliques, placez-vous en face du trône sublime de l'Éternel. Abandonnez la fumée, l'ombre, l'herbe, la toile d'araignée : je ne puis pas trouver de mot assez vil pour rendre une telle bassesse. Voilà ce que je dis, et je ne cesserai de le redire. Venez, et soyez homme du moins, de peur que ce titre ne vous soit faussement appliqué.

Comprenez-vous bien mon langage ? Vous êtes homme, prétendez-vous ; mais le plus souvent vous ne l'êtes que de nom, et vous ne l'êtes pas de sentiment. Quand je vous vois fouler aux pieds la raison, comment puis-je vous appeler homme, et non plutôt un animal stupide ? Quand je vous trouve enflé de venin, dois-je vous appeler homme ou bien aspic ? Dans un être aussi dépourvu de sens, est-ce l'homme, est-ce l'âme que j'aperçois ? A la vue de vos adultères, consentirai-je à vous donner le nom d'homme, et non celui de cheval indompté ? Quand je considère enfin votre froideur et votre insensibilité, comment vous appellerai-je un homme, et pourquoi pas une pierre ? Si Dieu vous a fait grand, comment avez-vous trahi la noblesse de votre nature ? Que faites-vous, dites-le moi ? Il est des hommes qui trouvent le secret de communiquer aux animaux, dans la mesure du possible, quelque

chose de ce qui fait leur grandeur : ils dressent certains oiseaux à imiter la parole humaine, l'art triomphant ainsi de la nature ; ils domptent la férocité des lions, au point de les traîner après eux par les places publiques. Quoi ! vous rendez doux le lion, cet animal si sauvage ; et vous-même vous contractez la férocité du loup ! Il y a même quelque chose de plus grave à dire : Chaque animal n'a qu'un trait odieux dans son caractère, le loup est ravisseur, le serpent est rusé, l'aspic est venimeux ; mais l'homme pervers, au lieu de n'avoir qu'un vice, en a souvent plusieurs, la rapacité, la ruse, le poison de la calomnie, et son âme réunit les traits divers de plusieurs brutes. Quel droit avez-vous à porter le nom d'homme, quand vous n'avez plus aucune marque de votre royauté, ni le diadème, ni la pourpre ? « Faisons l'homme, disait Dieu, à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, i, 26. Souvenez-vous donc, ô homme, de votre type glorieux, et ne vous ravalez pas à la condition des bêtes. Si vous aperceviez un roi, jetant de côté la pourpre et le diadème, se confondre avec les simples soldats et méconnaître lui-même sa puissance, pourriez-vous encore lui donner ce nom de roi ? Vous êtes homme ; montrez-moi que vous l'êtes réellement, non parce que vous avez une âme, mais parce que vous avez de nobles sentiments, des sentiments conformes à votre nature. Vous êtes au-dessus des animaux privés de raison, et vous devenez l'esclave de vos passions, qui ne sont pas moins déraisonnables !

2. Et comment redevenir homme, me demanderez-vous ? — En domptant les aveugles instincts de la chair, si contraires à la raison, en repoussant l'impureté, tout comme l'amour insensé de l'argent, en secouant le joug de cette funeste tyrannie, en vous tenant à l'abri de toute corruption. — Comment vous deviendrez homme ? — En venant ici, dans ce lieu où se forment les hommes. Seriez-vous un cheval, je ferai de vous un homme ; un loup, je ferai de vous un homme ; un serpent, je ferai de vous un homme, non en changeant votre nature, mais en vous inspirant d'autres sentiments. Vous me direz peut-être : J'ai des enfants, une maison à gouverner, une femme ; je suis en butte à la pauvreté, toujours en haleine pour me procurer le nécessaire. — Vaines raisons,

prétextes que tout cela. Si je vous retenais constamment ici, si je ne vous laissais pas un moment pour vous occuper des affaires extérieures, vous seriez en droit de m'opposer de telles excuses, et de me dire : J'ai des enfants, une maison à gouverner. Oui, ces excuses seraient bonnes ; vous n'auriez pas même besoin de me les donner ; car, tandis que vous seriez ici, Dieu lui-même pourvoierait abondamment à vos affaires. Mais cette obligation ne vous est nullement imposée, je ne vous demande pas de venir tous les jours auprès de nous ; il suffit que vous y veniez deux fois la semaine. Que trouvez-vous là de pénible et d'onéreux ? Ce n'est pas même tout le jour, c'est un temps peu considérable que vous devez passer à l'église. Recevez nos enseignements spirituels, et vous ne recevrez pas de blessures ; vous n'avez pas à rompre vos rapports avec le prochain, mais de l'agora faites une église. Venez, revêtez une armure qui vous mette à l'abri des coups de l'ennemi. Descendez dans la lice, mais armé ; tenez-vous dans le lieu saint, mais avec des yeux purs ; entrez dans le port, mais que votre navire ne reste pas dans l'inaction.

Voilà ce que vous pouvez apprendre ici, et vous ne le voulez pas, et vous vous jetez dans les batailles du siècle sans vous être couvert des commandements du Seigneur. Reconnaissez combien il est beau de sortir de l'église dans la disposition de mépriser toutes les choses humaines, de fouler aux pieds tous les revers et de se montrer encore supérieur à la bonne fortune, si bien que ceux-là ne puissent vous abattre ni celle-ci nous enorgueillir. Tel était Job : il ne sombrait pas dans les abîmes de la pauvreté, il ne s'exaltait pas dans l'éclat de l'opulence ; les changements survenus dans sa vie ne purent altérer l'égalité de son âme. Venez donc, prenez une armure de ma main. Quelle armure ? Celle qui devra toujours vous garantir le salut. Vous sortez, et vous voyez un homme entouré de nombreux satellites, porté sur un cheval qu'il gouverne avec un frein d'or ; vous voyez également un homme de la dernière condition, abject et méprisé : et voilà que vous sentez une profonde amertume contre le puissant, l'envie qui ronge le cœur du pauvre se communique à vous. David alors s'avance et vous dit : « Ne craignez pas lorsque l'homme sera de-

venu riche. » *Psalms.*, XLVIII, 17. Sortez accompagné du prophète, et ne craignez rien. Oui, prenez avec vous, quand vous sortirez, comme je vous l'ai dit, le prophète, le maître, le soutien, celui qui crie : « Ne craignez pas lorsque l'homme sera devenu riche. »

Vous me direz : Ce n'est là qu'un avertissement, un simple conseil, une indication de ce qu'il faut faire ; mais dites-moi le motif pour lequel je ne dois pas craindre l'homme ? — C'est que la nature des richesses est conforme à celle de leur possesseur. Et comment, je vais vous le dire. Qu'est l'homme ? Un être vil, fragile, de peu de durée. Telles sont aussi les richesses ; mais non, elles sont plus fragiles encore : souvent elles ne vont pas jusqu'au bout avec l'homme, elles finissent avant lui. Vous en avez vu mille exemples dans cette ville ; que de fortunes se sont écroulées avant le temps, sous vos yeux ! que de fois vous avez appris que les biens avaient disparu quand l'homme restait encore, désormais plongé dans la pauvreté ! Comprenez donc la caducité des possessions terrestres, puisque le possesseur lui-même leur survit. Et plutôt à Dieu qu'elles eussent simplement péri et qu'elles ne l'eussent pas entraîné à sa perte ! Vous ne vous tromperez pas en disant que la fortune est un serviteur ingrat, cruel, homicide, un serviteur qui donne la mort en récompense des attentions qu'on a pour lui. Chose plus grave encore, ce n'est pas précisément quand il nous abandonne qu'il nous expose au danger, c'est surtout avant de nous quitter qu'il nous jette dans le trouble et la consternation. Ne regardez pas aux vêtements de soie, je vous en conjure, aux précieux parfums, aux nombreux domestiques ; pénétrez dans la pensée, fouillez dans la conscience de cet homme tandis qu'il est encore dans la prospérité, et vous y trouverez les agitations et les peines. En le voyant tomber et entraîner les autres dans sa chute, comprenez les malheurs dont vous êtes vous-même menacé.

3. Quoi de plus trompeur que les choses humaines ? Je l'ai souvent dit, on peut les comparer aux ondes d'un fleuve : elles paraissent et disparaissent en même temps, elles s'écoulent quand vous croyez les tenir. « Ne craignez pas lorsqu'un homme est devenu riche. » Aimez à redire cette parole, qu'elle soit pour vous un chant spirituel. Si la jalousie pénètre dans votre cœur, que

cette sentence y pénètre aussi, et la parole chassera la passion. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » Voilà mon remède, qui conduit à la possession du ciel, et non à celle des richesses. Ce n'est pas le corps, en effet, c'est l'âme que je veux guérir, et la mienne tout autant que la vôtre. Si je suis votre instituteur, je n'en suis pas moins homme ; participant à la même nature, je veux participer aux mêmes enseignements. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » Gardez ce verset comme un trésor et comme une leçon ; gardez-le comme une source de richesse et d'abondance. Ce n'est pas dans la possession, c'est dans le mépris des biens matériels, que consiste la vraie richesse. Comprenez-vous bien ce que je vous dis ? Celui qui veut devenir riche, est par là même dans le besoin ; celui qui n'a pas ce désir est toujours dans l'opulence. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche et que la gloire de sa maison se sera multipliée. » Et pourquoi craindriez-vous, je vous le demande ? Comme les riches sont un objet de frayeur, le prophète nous dit ce qu'est leur vie. Pourquoi craignez-vous un homme, arbre couvert de feuilles, mais dénué de fruits ? Pourquoi craignez-vous un homme qui va s'enfonçant dans les plus amers soucis ? Pourquoi craignez-vous un homme qui tremble toujours, qui vit dans des craintes perpétuelles ? Votre serviteur ne vous craint pas lorsque vous êtes absent ; mais lui porte constamment son despote au dedans de lui-même. Il a beau changer de lieu, l'amour des biens terrestres le suit partout. Il tient tous les hommes pour ses ennemis, ses proches, ses domestiques, ses amis, ses bienfaiteurs eux-mêmes aussi bien que ses envieux : il ne cesse de provoquer la jalousie. Le pauvre n'a personne à craindre, il vit sans terreur, parce qu'il n'est riche que de patience et de philosophie. Le riche, au contraire, ne respirant que la cupidité, est détesté de tout le monde, il apparaît dans les réunions publiques comme un être odieux ; si les visages lui sourient, les âmes l'abhorrent. Qu'il en soit réellement ainsi, l'expérience le montre : quand le vent se déchaine et que les feuilles tombent, quand survient un changement de fortune, on voit alors les faux amis, on lit à travers le masque des flatteurs, l'hypocrisie se dévoile, le théâtre n'a plus d'illusions.



Tous alors disent librement leur pensée : Oh ! le misérable, le scélérat, l'infâme ! — Que dites-vous ? Est-ce que vous ne le flattiez pas hier encore ? est-ce que vous ne lui baisiez pas les mains ? — Vaines apparences ! Le temps est venu, je puis déposer le masque et laisser parler mon cœur. — Pourquoi donc, je vous le répète, craignez-vous un homme flétri par tant d'accusations ? Que signifie cela ? Il s'accuse bien lui-même.

En parlant ainsi, je n'entends pas faire le procès aux richesses, comme je l'ai mille fois dit, mais seulement à ceux qui font d'une chose bonne un usage criminel. Les biens de ce monde, quand on y joint la vertu, sont une belle chose. Comment ? Parce qu'on s'en sert pour soulager l'indigence et relever le malheur. Écoutez le langage de Job : « J'étais l'œil des aveugles, le pied des boiteux ; j'étais le père des indigents. » *Job*, xxix, 15, 16. Voilà des richesses, mais exemptes de péché, consacrées par l'amour des pauvres. « Ma maison était ouverte à tout venant. » *Ibid.*, xxxi, 32. Voilà l'usage propre des richesses quand elles ne sont pas un vain nom, mais bien une réalité. La richesse alors est l'humble servante du riche ; l'autre n'est qu'un fantôme trompeur ; celle-ci a pour elle le nom et la vérité. Quelle est donc la richesse véritable ? Celle qui devient l'instrument de la vertu, la matière de l'aumône. Comment cela ? Je vais le dire : Il est un riche qui vole à tous ; il est un riche qui donne le sien aux pauvres : l'un amasse, l'autre répand ; celui-là cultive la terre, celui-ci confie ses espérances au ciel. Autant donc le ciel l'emporte sur la terre, autant l'opulence du dernier l'emporte sur celle du premier. Le riche généreux a des amis sans nombre ; le riche avare n'a que des accusateurs. Il est même à remarquer que celui-ci est haï, traité de cupide et de voleur, non-seulement par ceux auxquels il a fait tort, mais encore par ceux qui n'ont eu rien à souffrir de lui, et qui prennent le parti des victimes. Il en est de même en sens inverse de l'homme de bien : qu'on ait éprouvé sa bonté ou qu'on ne l'ait pas éprouvée, tous l'aiment. C'est un avantage de la vertu sur le vice. Le vice a pour ennemis ceux-là même qu'il n'a pas lésés ; la vertu compte des amis là même où n'ont pu parvenir ses bienfaits. Tous disent de l'homme charitable : Que Dieu le rende heu-

reux. — Et quel bien vous a-t-il fait ? — Aucun ; mais il a fait du bien à mon frère ; non à moi, mais à l'un de mes membres ; je regarde comme mien le bien qui lui a été fait. — Comprenez-vous quelle grande chose c'est que la vertu , à quel point elle est aimable , douce et belle ? L'homme bon est un port toujours ouvert , le père des pauvres , le bâton des vieillards. S'il éprouve quelque peine , tous font des vœux pour lui : Que Dieu le console , qu'il lui donne le bonheur , mais un bonheur qui ne soit jamais interrompu. — Vous entendez un tout autre concert à propos de l'avare , et vous l'avez déjà entendu : Le misérable , le scélérat , l'infâme ! — Que vous a-t-il donc fait ? — A moi , rien , mais à mon frère. — D'innombrables clameurs s'élèvent chaque jour. Vient-il à tomber , tout le monde l'accable. Est-ce là vivre , avoir des biens , être riche ? N'est-ce pas plutôt la pire des condamnations ? Le condamné reçoit des fers dans son corps ; tandis que l'avare les reçoit dans son âme. Vous voyez celui-ci enchaîné , et vous n'en avez aucune compassion ? — Je le hais , parce qu'il veut ses chaînes , et non parce qu'il les subit : il s'est enchaîné lui-même.

4. Voilà que de nouveau vous vous en prenez aux riches , me dira-t-on ? — Et vous , aux pauvres. — Les spoliateurs sont encore le but de vos attaques ? — Vous attaquez bien aussi les spoliés. Vous ne pouvez vous lasser d'opprimer et de dévorer les indigents ; je ne dois pas me lasser non plus de vous réprimander et de les défendre. — Les riches sont pour vous une proie ? — Vous n'épargnez guère les pauvres. Laissez là mes brebis , éloignez-vous de mon troupeau , cessez de lui nuire. Quoi ! vous venez désoler ma bergerie , et vous me faites un crime de m'élever contre vous ! Si j'avais à ma garde un troupeau ordinaire , me reprocheriez-vous de me mettre à la poursuite du loup qui viendrait l'attaquer ? Des brebis raisonnables me sont confiées ; ce n'est pas avec des pierres , c'est avec la parole que je vous poursuis ; ou plutôt non , je ne vous poursuis pas , je vous appelle : devenez brebis , approchez , faites partie de mon troupeau. Pourquoi cherchez-vous à l'amoinrir , vous qui devriez l'augmenter ? Ce n'est pas vous que je poursuis , c'est le loup ; ne soyez pas loup , et je ne vous pour-

s suivrai pas ; mais si vous l'êtes, c'est vous-mêmes que vous devez accuser. Non, je n'attaque pas les riches, je suis leur défenseur. Quand je parle de la sorte, je parle en votre faveur, bien que vous ne le sentiez pas. — Comment parlez-vous en ma faveur? — Parce que je travaille à vous délivrer de vos péchés, à briser les chaînes de votre avarice, à faire de vous un objet d'estime et d'affection pour tous les hommes.

Je vous dis constamment : Avez-vous dépouillé le prochain, augmenté votre avoir par l'injustice, venez, je vous changerai, je vous ferai passer de la haine à l'amitié, du péril à la sécurité. Voilà pour la vie présente; plus tard je vous donnerai le royaume des cieux; vous serez à l'abri des peines éternelles, et vous posséderez ces biens « que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, qui ne sont pas entrés dans le cœur de l'homme. » I *Corinth.*, II, 9. Est-ce là le langage d'un persécuteur, ou celui d'un bienveillant conseiller? est-ce la haine ou l'amitié qui parle? — Vous me haïssez néanmoins. — Non, je vous aime. Je connais le précepte du Seigneur : « Aimez vos ennemis. » *Matth.*, IV, 44. Je ne m'éloigne pas de vous, et je viens moi-même vous porter le remède. Le Seigneur disait pendant qu'on l'attachait à la croix : « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » *Luc.*, XXIII, 34. Est-ce vous que je poursuis? C'est votre maladie que je chasse. Est-ce contre vous que je suis en lutte? C'est contre vos iniquités. Et vous ne me tenez pas pour un bienfaiteur? Et vous ne mettez pas ma sollicitude et ma protection au-dessus de tout sur la terre? Qui viendra vous parler sur de semblables sujets? Serait-ce l'homme de la puissance? Nullement; accuser et juger, c'est tout ce qui l'occupe. Votre femme? Elle vous parlera parures et bijoux. Votre fils? C'est l'héritage, le testament, sa part dans la succession qu'il aura devant les yeux. Votre serviteur? Il ne sort pas de son service ordinaire, du cercle de ses occupations, de la liberté qu'il désire. Les parasites? Ils vous parleront de mets délicats et de vins somptueux. Les hommes de théâtre? De leurs rires honteux, de leurs concupiscences sans frein. Les hommes qui vivent dans les tribunaux? Des successions et des partages, de prison et d'élargissement. De quelle bouche

recueillerez-vous donc un tel enseignement, si ce n'est de la mienne? Tous les autres vous craignent; pour moi, je vous dédaigne. Oui, tant que vous resterez tel, je vous dédaigne, je ne fais aucune attention à vous; ou plutôt, c'est votre maladie que je dédaigne. Je tranche dans le vif, et vous criez; mais je ne crains pas vos plaintes, je désire votre salut, car je suis médecin.

Si, ayant un ulcère, vous appelez le médecin, en le voyant préparer le fer, ne lui diriez-vous pas : Tranchez, n'ayez pas égard à mes plaintes; et cela, parce que vous espéreriez être guéri par cette opération? Et vous me fuyez, alors cependant que je n'ai pas recours au fer, mais simplement à la parole, pour purifier votre âme. Que fait le médecin du corps? En portant le fer dans la plaie, souvent il la rend plus dangereuse : pour moi, je ne détériore jamais, j'améliore toujours. D'un côté la faiblesse de la nature et l'impuissance des remèdes; de l'autre, la force du discours. Le médecin ne promet pas de vous sauver, tandis que je puis vous le promettre : écoutez-moi donc. Le Fils unique de Dieu est descendu sur la terre, afin de nous ramener à lui et de nous élever au-dessus même des cieux. Je ne crains qu'une chose, le péché; je méprise tout le reste, richesses, pauvreté, puissance, tout. Voilà ce que je dis, et je ne cesserai pas de le redire; car je ne veux pas qu'un membre de mon troupeau périsse. — Mais quoi, le riche peut-il donc être sauvé? — Pas de doute; Job était riche, Abraham l'était aussi. Vous avez vu les richesses de ce dernier; voyez de plus son hospitalité. Vous avez vu sa table, voyez également sa vertu. Qu'était-ce donc qu'Abraham? Un homme riche, nous le savons tous. Oui, le Patriarche était dans l'abondance; mais ne vous bornez pas à considérer ses biens; considérez aussi sa conduite. Il était assis vers le milieu du jour près du chêne de Mambré, quand le Seigneur lui apparut. Trois hommes se présentèrent. Se levant alors, sans avoir la pensée que Dieu lui-même était là, et comment l'aurait-il eue? il se prosterna en disant : Si vous ne m'en jugez pas trop indigne, entrez sous la tente que j'ai dressée. — Voyez-vous quelle était au milieu du jour l'occupation du vieillard? Il ne se tenait pas assis dans l'intérieur de sa demeure; il y introduisait des étrangers, des voyageurs pleinement inconnus;

il se prosternait devant eux, cet homme riche et noble. Quoiqu'il possédât de si grands biens, il laissait là sa maison, sa femme, ses enfants, ses esclaves, qui n'étaient pas moins de trois cent dix-huit ; il s'en allait à la pêche, il tendait les filets de l'hospitalité, ne voulant pas qu'un voyageur, qu'un étranger quelconque pût se dérober à ses soins.

Examinez, encore une fois, la conduite de ce vieillard. Il ne s'en reposait pas sur l'un de ses nombreux serviteurs ; car il savait à quel point les serviteurs sont sujets à la négligence, et qu'il aurait dès lors couru le danger de laisser échapper sa proie, un voyageur pouvant bien passer pendant que le serviteur dormirait. Voilà ce que faisait Abraham, cet homme si riche. Et vous, daignez-vous vous-même voir le pauvre, vous entretenir avec lui, lui rendre une réponse ? Si parfois vous lui donnez, c'est par les mains d'un serviteur. Ainsi n'agissait pas le juste ; mais il se tenait assis aux rayons brûlants du soleil, trouvant une douce rosée dans la chaleur même, une ombre épaisse dans son amour pour l'hospitalité : il se tenait là, épiant le fruit de cette vertu, lui si riche. Comparez-lui donc les riches de notre temps. Où les trouve-t-on assis à la chaleur ? Dans l'enfer. Où s'asseyent-ils ? Dans la mort de l'ivresse. Où ? Parfois en public, donnant le spectacle de leur honte, privés de sentiment, moins raisonnables que les animaux privés de raison. Quel contraste avec le juste !

5. Voulez-vous imiter Abraham ? Je ne vous empêche pas de tenir exactement sa conduite, je vous le conseille même, quoique nous soyons appelés à de plus hautes vertus. « Si votre justice, dit le Sauveur, n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » *Matth.*, v, 20. Marchez au moins sur les traces d'Abraham. En quoi vous donne-t-il l'exemple ? Plein d'amour pour l'hospitalité, il se lève, il se prosterne, bien qu'il ignore qui sont ces voyageurs. S'il l'avait su, il n'aurait rien fait d'étonnant, puisque ses adorations se fussent adressées à Dieu : son ignorance fait ici ressortir son mérite. Il était d'abord assis, puis il reçut ses hôtes. Comment les reçut-il ? Avec générosité. Il tua un veau, il appela Sara pour la faire participer à sa bonne œuvre, ne lui permettant pas de se

tenir cachée, mais la faisant venir sous le chêne. C'est à cette table hospitalière que cette femme dut le bonheur de la maternité. Le Patriarche avait tué un veau, et Isaac lui fut donné ; il prépara les pains, et il eut une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer. — Peut-être vous hâtez-vous de me dire : Donnez-moi aussi d'avoir de nombreux enfants. — Malheureux, homme vil et méprisable, vous cherchez donc les biens matériels ? Je vous donne le ciel, la société des anges, l'éternelle félicité ; et vous soupirez après la mort, vous demandez la corruption ! Je vous donne une vie qui n'aura pas de fin, récompense bien supérieure à celle que vous désirez. Redoublez d'attention et suivez bien la marche des faits. Quand il s'agissait de montrer son amour pour l'hospitalité, que disait Abraham à Sara, sa femme ? « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » *Genes.*, xviii, 6. Que les femmes écoutent cette parole : « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » C'est un spectacle instructif qui s'ouvre devant nous tous, c'est une leçon qui s'adresse également aux deux sexes. Que les femmes écoutent donc cette parole, que les hommes l'écoutent aussi, et que tous l'appliquent dans leur conduite. « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » Et le Patriarche va lui-même à son troupeau. Ils se partagent le travail afin d'obtenir la même couronne. Unis par les liens du mariage, ils le seront encore par la pratique de la vertu. — Je t'ai prise pour aide, sois-le dans les choses même les plus élevées : hâte-toi, hâte-toi. — Il presse sa femme, de peur que sa lenteur ne soit une cause d'ennui pour les étrangers. « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » C'est un travail qui est commandé, le précepte implique une peine. « Prépare trois mesures de farine. »

La femme ne répond pas : Qu'est ceci ? Est-ce dans une telle pensée que vous m'avez prise pour épouse, pour m'imposer le travail de moudre le froment et de pétrir le pain, moi, pourvue de tant de richesses ? Vous avez trois cent dix-huit serviteurs, et vous ne leur donnez pas vos ordres, et c'est sur moi que vous faites retomber un tel service ? — Elle ne dit ni ne pensa rien de pareil. Elle était la digne femme d'Abraham, par la vertu comme par le mariage ; et c'est pour cela qu'il lui est dit : « Hâte-toi ; »

et c'est pour cela qu'elle accueille avec joie cet ordre, sachant bien quels sont les fruits abondants de l'hospitalité. « Hâte-toi, prépare... » Abraham n'ignorait pas le zèle de sa femme. Où sont les femmes de nos jours? Comparons-les avec celle du Patriarche. Reçoivent-elles ainsi de tels ordres? Se chargent-elles d'un semblable labeur? Montrez-moi, je vous prie, la main d'une femme amie de la parure; vous la voyez briller de l'éclat de l'or et comme incapable d'agir, obsédée qu'elle est par les bijoux. De combien de pauvres ta main ne porte-t-elle pas la substance? Oui, présente ta main, montre-la. De quoi est-elle couverte? Des fruits de la rapine. Que Sara nous montre sa main. De quoi est-elle couverte? Des fruits de l'hospitalité. L'aumône, la charité, le soin des pauvres en font l'ornement. Oh! que cette main est belle! Quelle différence entre une main et une main! La forme extérieure est la même sans doute; mais là une source intarissable de pleurs, ici des palmes et des couronnes. Je dis cela pour que les femmes ne demandent pas des ornements à leurs maris, et pour que ceux-ci n'écoutent pas des demandes de ce genre. Voyez Sara, cette femme riche: elle prépare trois mesures de farine. Quel rude labeur! mais elle ne sent pas la peine et n'a devant les yeux que le fruit et le gain. « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » Que faites-vous?

Vous vous parez, ô femme? A qui voulez-vous plaire? A votre mari? Détestable préoccupation, si c'est ainsi que vous devez lui plaire, si vous espérez le captiver par de tels agréments. — Comment lui plairai-je donc? — Par la modestie. — Comment lui plairai-je? — Par la régularité des mœurs, l'amour de la sagesse, la douceur, une affection pure, la concorde et l'union. Femme, voilà vos plus beaux ornements. En pratiquant ces vertus, vous aurez la paix dans la famille; tandis que les ornements extérieurs, bien loin de vous rendre agréable, font de vous un lourd fardeau pour votre mari. Lorsque vous lui dites qu'il doit à tout prix pourvoir à votre parure, peut-être lui plaisez-vous un instant; mais vous semez la haine dans son cœur. Non, vous n'entendez pas plaire de la sorte à votre mari; et la preuve, c'est que vous déposez ces ornements dans l'intérieur de votre maison, et vous

les prenez pour paraître à l'église. Si vous les portiez pour plaire à votre mari, c'est dans votre maison que vous les porteriez. Mais non, je l'ai dit, c'est à l'église que vous venez les mains et le cou chargés d'or. Que Paul apparaisse, Paul si terrible et si bon, terrible pour les pécheurs, bon pour les amis de la vertu, et soudain il s'écrie : « Les femmes doivent se parer, mais non avec de l'or et des pierres précieuses, ni avec des vêtements somptueux. » I *Tim.*, II, 9. Qu'un idolâtre vienne ensuite, et qu'il voie les femmes ainsi parées occuper le haut bout, tandis que Paul leur parle ainsi d'en bas; ne sera-t-il pas en droit de dire que tout cela n'est que scène et représentation? Assurément nos saintes croyances ne méritent pas d'être ainsi traitées, malgré de telles anomalies; mais l'idolâtre en est blessé et ne peut s'empêcher de dire : Je suis entré dans l'église des chrétiens, et là j'ai entendu Paul prononçant ces paroles : « Ni or, ni pierres précieuses; » et les femmes étalaient en elles-mêmes tout l'opposé de cette doctrine.

6. A quoi vous sert cet or, ô femme? A paraître belle, à captiver les regards? Avouez du moins que cela ne sert de rien pour la beauté de l'âme. Que votre âme soit belle, et votre corps le sera toujours assez. « La sagesse de l'homme fait rayonner son visage. » *Eccli.*, VIII, 1. Or, c'est dans l'âme que réside la sagesse. Rien n'excite une tendre et vive affection comme la charité. Si votre mari vous aime, alors même que vous n'avez pas la beauté, vous serez agréable à ses yeux; s'il a pour vous de la haine, en vain serez-vous belle, il ne consentira pas même à vous regarder. Les répulsions de l'âme font qu'on ne voit même pas l'heureuse harmonie des traits. Lors donc que vous allez demander à votre mari des parures et de l'or, il sent la haine agiter son âme et se dispose à vous fuir, comme il fuit un importun sur la place publique; mais il peut fuir celui-ci, tandis qu'il ne peut pas également vous fuir, vous qui demeurez toujours dans sa maison et qui l'obsédez là de demandes déraisonnables. Ne vous contentez pas d'écouter simplement ces paroles; faites qu'elles produisent un changement dans vos idées. Mes paroles sont un remède qui pique et mord au premier moment, mais qui produit une joie durable. Je suis médecin, je fouille une plaie, de peur qu'elle ne s'envenime



en vieillissant. Ma médecine à moi guérit avec le secours seul de la parole et donne l'éternelle vie ; celle des autres ne promet que les avantages si fragiles et si légers de la vie présente. Ce que je redisais après Abraham, car je ne dois pas perdre de vue mon sujet : « Hâte-toi, prépare...., » chaque femme doit le graver dans son entendement, tout homme doit aussi le retenir dans sa conscience. Pourquoi, je vous le demande, portez-vous des habits de soie, vos chevaux ont-ils des freins d'or, vos mules sont-elles si richement ornées ? Ainsi donc vous ornez la mule qui vous traîne, l'or brille sur ses harnais ; des animaux privés de raison sont chargés d'ornements, et le pauvre tombe d'inanition devant votre porte, et le Christ est torturé par la faim.

O comble de démente ! Comment vous justifier, quel espoir de pardon pouvez-vous avoir, quand le Christ s'est tenu devant votre porte dans la personne de l'indigent, sans que vous ayez eu pitié de lui ? Qui pourra vous soustraire au supplice que vous aurez ainsi mérité ? — J'ai donné l'aumône, me direz-vous. — Oui ; mais ce n'est pas sur les désirs du pauvre, c'est sur votre pouvoir que vous devez la mesurer. Qu'aurez-vous à dire, répondez-moi, quand viendront les supplices intolérables, les éternels châtimens, les figures menaçantes des esprits chargés de les exercer, quand le fleuve de feu coulera avec un bruit lugubre, en face du redoutable tribunal, au moment du jugement incorruptible, quand les choses humaines auront pris fin, alors que ni père, ni mère, ni voisin, ni roi, ni voyageur accueillis par vous ne pourront prendre votre défense, et que l'homme sera là seul avec ses œuvres, cause unique de sa condamnation ou de son triomphe ? Que direz-vous, je vous le demande encore ? Vous vous souviendrez alors de mes avertissements. Mais quel bien tirerez-vous de ce souvenir ? Aucun ; car le mauvais riche se souvenait aussi et demandait le temps de faire pénitence, sans pouvoir rien obtenir. Il disait : « Envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et qu'il rafraîchisse ma langue, parce que je souffre cruellement ici. » *Luc.*, xvi, 23. Et Lazare ne fut pas envoyé. Ce n'est pas qu'une goutte d'eau soit quelque chose dans la source intarissable du paradis, c'est que la pitié ne peut s'unir à l'inhumanité dans

un degré quelconque. Méconnu dans le temps du combat, Dieu refusa toute consolation à ce malheureux quand fut venu le temps du triomphe.

7. Si je parle ainsi, c'est pour que le pauvre ne pleure pas sur sa pauvreté, et que le riche ne se réjouisse pas de ses richesses. Vous êtes opulent ? Périssse votre opulence, si la vraie richesse ne brille pas dans votre vie. « Hâte-toi, prépare trois mesures de farine. » Aussitôt il court lui-même vers sa bergerie, et il tue un veau. Voilà donc un vieillard qui se précipite ; il ne semble avoir rien perdu des forces de son corps, l'âme y supplée par sa vertu, le zèle triomphe de la nature. Ce maître qui possède trois cent dix-huit esclaves porte un veau sans être accablé sous le poids, soutenu qu'il est par l'ardeur de son âme. Le vieillard donc court et n'épargne pas sa peine, pendant que la femme travaille et se fatigue de son côté. Ce n'est pas seulement en donnant généreusement de leur bien, en servant une table abondante, c'est encore par leur empressement et leurs services personnels, qu'ils entendent honorer leurs hôtes ; ils les servent de leurs propres mains, et non par les mains des mercenaires. Voilà que la femme paraît remplissant le rôle d'une servante, et ces étrangers, ces inconnus étaient assis à table. Je ne puis me lasser de redire ces choses. Abraham et sa femme ne voyaient en eux que des indigents quelconques ; mais ils ne s'arrêtaient pas à cette pensée, ils les traitaient comme des hôtes. L'un et l'autre étaient là cueillant ensemble le fruit de l'hospitalité, par la pureté de leur intention, la hauteur de leur sagesse, leur dévouement et leur activité, leurs délicates attentions et leurs soins empressés, si bien que rien ne restât en arrière. Nous voyons la femme debout près du chêne ; c'est là son appartement, elle a pour abri l'ombre du feuillage, elle ne craint pas de se montrer ; elle est là parée de sa vertu, s'enrichissant du bien qu'elle fait. Que dit alors l'hôte mystérieux ? « Dans peu de temps je viendrai, et Sara aura un fils. » *Genes.*, xviii, 10. Quel fruit la table hospitalière a porté ! Qu'il est beau, plein de grâce, comme il a promptement germé ! Avec quelle perfection et quelle rapidité la grappe a mûri ! C'est la vertu de cette parole qui donne naissance à l'enfant. Tels sont les fruits de l'hospitalité.

Ecoutez encore ce que je vais dire. Plus tard, lorsque cet enfant né d'une manière aussi merveilleuse, ce fruit de l'hospitalité, — car enfin c'est à cette vertu beaucoup plus qu'à la nature, c'est à la parole de Dieu surfont qu'il devait le jour, — eut grandi, fut devenu un homme, vint le moment de le marier. Redoublez d'attention, je vous le demande encore. Le bienheureux Abraham, le grand patriarche, touchait alors à sa fin. Or, comme il ne voyait autour de lui que des femmes corrompues, une nation perverse, il appela son serviteur et lui dit : Je ne vois ici chez les Chananéens que des femmes perverses. — Que désirez-vous donc ? — Va dans le pays où je suis né, et ramène de là une femme pour mon fils. Manière étonnante et nouvelle de procéder. Vous le savez, c'est une chose d'expérience : Quand on veut marier un fils, c'est le père et la mère qui interviennent ; ils se mettent en rapport avec une autre famille, ils cultivent son amitié, on s'abouche de part et d'autre, l'affaire est débattue devant des personnes affidées ; alors ont lieu des promesses d'argent. Dans leur tendre sollicitude le père et la mère ne s'en reposent pas sur autrui, aucune considération ne les arrête, tout amour-propre est mis de côté, jamais un serviteur n'est chargé d'une mission de cette importance ; et, lorsqu'un hôte arrive, voici le langage qu'on tient : Allez, vous, le recevoir et l'introduire dans une autre partie de la maison. Bien différente est la conduite d'Abraham : s'agit-il d'accomplir une œuvre noble et vertueuse, c'est lui qui se met en avant ; il ne confie pas à des serviteurs le soin de l'hospitalité, il le réserve pour lui-même et pour sa femme ; mais, s'il s'agit de prendre une épouse et de contracter un mariage, il dit à son serviteur : Allez.

C'est tout l'opposé de ce que font les femmes. Ont-elles à traiter avec un orfèvre, elles ne rougissent pas de se présenter elles-mêmes et de veiller sur leur or ; l'amour des choses terrestres leur fait perdre le sentiment de la honte et celui de leur dignité. Ainsi n'agissait pas Abraham, je le répète : fallait-il recevoir des hôtes, il ne s'en reposait que sur lui-même et sur sa femme ; était-il question d'un mariage, il en chargeait son serviteur. — Mais pourquoi nous parlez-vous d'Abraham ? — Parce que c'était un homme riche. Ayez les mêmes pensées, et jamais vous ne mépri-

serez personne. — Comment, encore une fois, me suis-je laissé entraîner à cette digression ? — A la suite du prophète, en m'appuyant sur cette parole : « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » C'est dans ces quelques mots que j'ai tout puisé, et nous avons trouvé là un inépuisable trésor. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » Prenez ce même appui, et vous ne chancellerez plus dans votre marche. Il n'est pas de bâton qui puisse soutenir le corps tremblant du vieillard courbé sous le poids des années, comme cette sentence peut relever l'âme fragile des jeunes gens et des vieillards, de tous ceux qui sont le jouet de la concupiscence et qui succombent sous le poids du péché. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche ; » pourquoi craindriez-vous un homme qui n'est plus un homme, mais un loup ? Pourquoi craindriez-vous un homme que l'or et l'impiété accablent de concert ? Pourquoi craindriez-vous un homme qui s'est vendu lui-même à l'iniquité et qui souvent a l'ennemi dans son intérieur ? Mais le prophète ne nous dit-il pas clairement : « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche ? » — Expliquez-moi cependant comment je dois faire pour n'avoir pas à redouter l'homme riche. — « Et quand la gloire de sa maison se sera multipliée. »

8. Généreuse parole ! Quelle admirable philosophie elle introduit dans le discours et la doctrine ! « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche et que la gloire de sa maison se sera multipliée. » Ce n'est pas de sa gloire à lui qu'il parle, c'est de la gloire de sa maison. En effet, lorsque vous entrez dans la maison d'un riche, et que vous voyez là des colonnes d'une admirable beauté, des chapiteaux dorés, les murs incrustés de marbre, les aqueducs et les fontaines, les magnifiques allées, les arbres balancés par le souffle du vent, partout des œuvres d'art, la tourbe des eunuques chamarrés d'or, des serviteurs sans nombre, le sol couvert de tapis, la table et les lits où l'or brille de toute part, c'est la gloire de la maison et non la gloire de l'homme. La gloire de l'homme consiste dans la piété, la justice, l'aumône, la douceur, l'humilité, l'amour de la concorde, le sentiment du droit, la charité non feinte et sans acception de personnes. Voilà ce qui fait la gloire d'un homme. Pourquoi craignez-vous donc le riche ? Vous

auriez plutôt à craindre sa maison ; car c'est elle qui est riche, et non celui qui l'habite. — Je ne saurais craindre une maison, me direz-vous. — Pourquoi ? — Parce que l'or est une matière inanimée. — Vous craignez donc l'homme ? — Assurément. — Pourquoi ? est-ce que cette richesse est la sienne ? Toute cette splendeur est celle de la maison ; c'est le mur qui possède des marbres. Qu'est-ce que cela fait à celui que le mur abrite ? Qu'importe d'habiter sous des lambris dorés ? Les chapiteaux des colonnes brillent également de l'éclat de l'or ; mais quel bien peut-il en résulter pour celui dont la tête est plongée dans la boue du vice ? Le parvis reluit de propreté ; mais la conscience est couverte de souillures. Les habits sont de soie ; mais l'âme est chargée de haillons. La maison est riche, en un mot, et le maître de la maison est pauvre.

« Quand la gloire de sa maison se sera multipliée. »

Que cette gloire soit celle de la maison, et non celle de l'homme, je puis vous en convaincre par votre propre témoignage. Lorsque vous êtes entré dans une splendide habitation, que dites-vous en sortant ? J'ai vu de beaux marbres. Vous ne direz pas : J'ai vu un homme beau. — Quelles admirables colonnes, quels beaux portiques ? — Et non point : Quel homme admirable ! — L'or est prodigué dans les lambris, et vous ne sauriez dire qu'il le soit en aumônes. — Beaucoup de fontaines, une merveilleuse opulence ; mais dans quel état est le possesseur ? Vous me parlez sans cesse des murs, des marbres, des fontaines et des jets d'eau ; jamais de lui. Vous voyez encore un cheval portant un frein d'or, et vous dites : Voilà un magnifique frein. — C'est tout simplement l'éloge de l'ouvrier que vous faites. — Voilà un magnifique habit. — C'est encore l'éloge d'un ouvrier. — Voilà de superbes esclaves. — Cela fait tout au plus honneur au marchand qui les a vendus. Le possesseur reste donc découronné, ses possessions seules sont l'objet de toutes les louanges. Lorsque vous voyez, au contraire, un homme vraiment beau, vous dites : Voilà un homme remarquable, digne d'admiration, généreux, plein de modestie, détestant le mal, appliqué sans cesse à la prière, s'adonnant sans relâche à la mortification, fréquentant l'église, ne se fatiguant jamais des divins enseignements. — Cet éloge est bien celui de

l'homme, ces couronnes sont placées sur son front. Sachez donc distinguer entre les richesses de l'homme et celles de la maison : « Ne craignez pas. » Un tel discernement vous met à l'abri de toute crainte. Vous voyez bien que celui dont les richesses vous éblouissaient, n'est qu'un pauvre réduit à la dernière indigence. « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. »

Pour vous bien convaincre qu'il en est ainsi, pour vous débarrasser de l'illusion que cet homme peut encore vous faire, considérez-le au moment de la mort. Est-ce qu'il emporte quelque chose de tout ce qu'il possédait, quand il quitte la terre ? Il est mort, il gît dans un complet dénûment, celui qui se drapait dans la soie. Il est abandonné nu dans son tombeau, ses serviteurs se retirent et s'éloignent, nul n'a souci de lui ; car en réalité ils n'étaient pas ses serviteurs. Le voilà parti, et rien ne disparaît avec lui. Sa femme pleure, se déchire, s'arrache les cheveux ; elle se refuse à toute consolation : les enfants sont orphelins et la femme veuve. Là sont les panetiers, les échansons, les parasites, les flatteurs, les eunuques, tous abattus. Il n'a donc pu rien emporter de tout ce qu'il possédait ; il est emporté seul. — Mais on le comble de louanges. — Que lui fait cela, je vous le demande encore ? — N'est-ce pas une gloire qu'il reçoit ? — A quoi bon ? Lui sera-t-elle de quelque utilité ? Aucune de ces choses ne lui sera de quelque secours au tribunal redoutable. Il descend dans la tombe, cet homme insatiable dans sa rapacité ; trois pieds de terre, et c'est assez ; la terre recouvre sa face en même temps que le couvercle de sa bière. Sa femme s'est retirée. Où sont maintenant les richesses, les serviteurs, l'appareil dont il s'entourait ? Que deviendra sa vaste et splendide maison ? Tout l'abandonne ; sa femme elle-même est forcée de s'éloigner, il n'est pas d'amour qui puisse lutter contre la puanteur qui s'exhale et les vers qui fourmillent. — Et de tout ainsi ? — N'en doutez pas ; il a quitté la terre n'emportant absolument rien.

Un contraste vous montre bien ce complet dénûment : comme les bienheureux martyrs emportèrent tout avec eux, nous ne nous éloignons pas de leur tombeau ; mais ici la femme elle-même ne saurait rester. On voit l'empereur déposer le diadème au tombeau

d'un martyr et prolonger là sa prière, demandant d'être délivré du danger qui le menace et de remporter la victoire sur ses ennemis. « Ne craignez donc pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » Faisons de cette parole une hymne au Seigneur, et rendons-lui grâces en toutes choses, au Père, au Fils, au Saint-Esprit, à qui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE II.

Prononcée à Constantinople, dans la grande église, après qu'un autre avait porté la parole, en présence d'un petit nombre d'auditeurs. — Sur ce texte : « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » — Sur l'aumône.

1. La belle parole que vous venez d'entendre vous donne un fruit mûr, s'il n'est pas abondant : la corde de l'instrument est légère, mais le son est puissant : le discours n'est pas long, mais les pensées en sont d'un grand prix. Il a ranimé le peuple entier par une hymne de louanges, il a stimulé le zèle des auditeurs en célébrant l'Auteur de l'agriculture ; après avoir commencé par l'action de grâces, conformément au précepte de l'Apôtre, il a terminé par un chant de gloire. S'il a promptement levé la table, ce n'est pas par indigence, c'est par humilité. Si l'orateur n'a pas voulu prolonger son instruction, ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup à vous dire, c'est qu'il a préféré nous laisser ce devoir à remplir. Courage donc, et, délivrés maintenant de la tourmente qui nous a si profondément agités, retrempons-nous dans la lecture des Livres saints comme dans une eau pure et courante. Ainsi font les matelots : après avoir subi les coups de la tempête, et traversé de vastes mers, quand ils sont arrivés dans un port tranquille, repliant les voiles et laissant là les rames, ils descendent de leurs vaisseaux pour courir aux bains et réparer leurs forces par de meilleurs aliments, un sommeil plus calme, un doux repos ; et de la sorte ils se disposent à fournir avec plus de vigueur le reste de leur course. Faisons comme eux, et, puisque nous sortons à peine

de ces troubles civils où nous étions ballottés comme dans la tempête, laissons notre âme se délasser dans la méditation des Écritures comme dans un port à l'abri de tous les vents.

C'est un port sûr et paisible, en effet, une citadelle inexpugnable, une tour que rien ne saurait ébranler, une gloire à l'abri de la malveillance, une armure à l'épreuve des traits, une confiance invincible, une intarissable joie, tout ce que vous pourrez dire d'heureux, que la lecture assidue des divines Écritures. Elle dissipe le chagrin, elle inspire une sainte allégresse, elle donne au pauvre le plus magnifique de tous les trésors, au riche une pleine sécurité, au pécheur la justice, au juste une sûre protection; elle déracine le mal qui existe et fait germer le bien qui n'existait pas; elle chasse la corruption et ramène à la vertu, et non-seulement elle y ramène, mais encore elle y fait prendre racine, elle y confirme pour toujours : c'est un remède spirituel, un charme inénarrable et divin qui endort la souffrance et fait taire les passions. Cette lecture arrache les épines du péché, purifie le champ de notre âme, répand la semence de la piété et la féconde jusqu'à ce qu'elle ait produit des fruits parfaits. Gardons-nous donc de négliger tant de précieux avantages, ne perdons pas ceux que nous avons déjà recueillis, revenons sans cesse à ce moyen pour y puiser une guérison incessante; que nul, à la vue du riche, ne s'abandonne à l'envie et ne murmure contre la pauvreté : connaissons mieux la nature des choses, et passons à côté de l'ombre pour aller droit à la vérité. Elle a beau paraître plus grande que le corps, l'ombre n'est que l'ombre; ce n'est pas même qu'elle soit plus grande, elle le paraît seulement, et d'autant plus que nous sommes plus éloignés du rayon du soleil, si bien que vers le milieu du jour, le soleil étant au-dessus de notre tête, l'ombre est extrêmement réduite et n'existe presque plus. C'est ce qu'on peut remarquer aussi dans l'existence humaine : à mesure qu'un homme s'éloigne de la vertu, les choses de la vie présente grandissent à ses yeux; mais, quand il se place dans l'éclatante lumière des Écritures, il voit clairement combien ces mêmes choses sont viles, méprisables et fragiles, il comprend qu'elles n'ont pas



plus de consistance que les eaux rapides d'un fleuve, qui paraissent et disparaissent en même temps.

Raisonnant sur ce même sujet, et cherchant à relever ces hommes pusillanimes et malheureux qui rampent à terre, sont éblouis par l'éclat des richesses, frémissent et tremblent devant ceux qui les possèdent; de plus, voulant nous détourner de cette indigne frayeur et nous inspirer le mépris des possessions terrestres, le prophète disait : « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche et que la gloire de sa maison se sera multipliée; car, à l'heure de sa mort, il ne prendra pas toutes ces choses avec lui. » *Psalm.*, XLVIII, 17. Remarquez la précision et la clarté de ce langage. David ne dit pas : Lorsque sa gloire se sera multipliée, il dit : « La gloire de sa maison, » voulant nous bien montrer que la gloire de l'homme est tout autre que celle de sa maison. Que sont ces deux sortes de gloire? Nous devons les distinguer parfaitement l'une de l'autre, si nous ne voulons pas embrasser de vains fantômes, au lieu de la réalité. La gloire de la maison consiste dans la beauté des portiques et des allées, dans les lambris dorés et les parvis semés de pierres précieuses, dans les prairies et les jardins, dans le nombre des serviteurs et la richesse des meubles, toutes choses qui sont étrangères à l'homme. Ce qui fait la gloire de celui-ci, c'est une foi droite, un zèle selon Dieu, la charité, la douceur, la modération, l'assiduité à la prière, la sage distribution des aumônes, la chasteté, la modestie, tout ce qui complète enfin le magnifique ensemble de la vertu. A cet égard, le doute n'est pas possible : celui qui possède les biens extérieurs n'en retire évidemment aucune gloire, et nul ne songera à lui faire un mérite d'avoir une superbe maison, de beaux jardins, de vastes prairies, une multitude d'esclaves, une riche collection de vêtements. Tout cet éclat appartient aux objets eux-mêmes, et nullement à celui qui les possède. Nous admirons la maison, le jardin, la prairie, le splendide vêtement; c'est un hommage rendu à l'habileté des différents ouvriers, mais non certes à la vertu du possesseur de ces choses; ce serait plutôt un indice de sa perversité.

2. Ainsi donc, bien loin de procurer la moindre gloire à leur

maître, de telles possessions la diminuent étrangement. Ceux qui se plaisent à faire un pareil étalage de leurs richesses sont taxés de cruauté, d'égoïsme, d'avarice, de barbarie ; ils sont pour tous un objet de mépris et de risée. Et dans le fait, je l'ai dit, ce n'est pas ici la gloire de l'homme, mais tout au plus celle de la maison. Nous admirons et nous louons, au contraire, en toute liberté ceux qui vivent dans la pratique de la réserve et de la modestie, de la douceur et de la justice, les hommes qui s'adonnent entièrement au service de Dieu ; car, après tout, c'est en cela que consiste la gloire de l'homme. Sachant qu'il en est ainsi, ne regardez pas comme digne d'envie celui qui possède abondamment des choses qui n'ont rien de commun avec lui. Le verriez-vous assis sur un char, se dressant avec un regard superbe, et portant son front jusqu'aux nues, non en réalité sans doute, puisque cela ne se peut pas, mais par l'orgueil ou mieux par la folle exaltation de son âme, gardez-vous bien de le tenir pour un homme grand, illustre, glorieux. Ce qui nous élève, ce n'est pas un char traîné par de magnifiques animaux, c'est la vertu dont nous avons gravi la faite et qui monte jusqu'à l'abside des cieux. Un autre s'avance sur un superbe coursier, entouré de nombreux licteurs, qui lui fraient un passage dans la foule ; n'allez pas non plus le proclamer heureux. Voyez plutôt ce qui se passe dans son âme, et vous pourrez alors juger ce que vous présentent ces dehors pompeux. N'est-ce pas là quelque chose de pitoyable ?

Pourquoi vous avancer ainsi sur la place publique ? Pourquoi, je vous le demande, écarter et repousser les autres hommes, n'étant après tout qu'un homme vous-même ? Que signifie cet appareil ? Quelle est cette arrogance ? Êtes-vous donc devenu loup ou lion, pour qu'en traversant la ville vous mettiez tout le monde en fuite ? Mais le loup ne s'attaque pas au loup, ni le lion au lion ; on les voit plutôt se réunir et respecter leur commune nature : et vous, à qui tant d'autres motifs avec celui-là devraient inspirer la mansuétude, l'humilité, l'équité, pourquoi vous montrez-vous plus sauvage que les bêtes sauvages elles-mêmes, et faites-vous un tel mépris d'être doués de raison en exigeant d'eux ce respect pour un animal qui ne la possède pas ? Le Seigneur a fait à

l'homme cet honneur de l'admettre dans le ciel, et vous ne voulez pas vous rencontrer avec l'homme sur l'agora ! Que dis-je ? il l'a fait asseoir sur le trône royal, et vous le chassez de la ville ! Que signifie ce frein d'or que porte votre cheval ? Quelle excuse ou quel espoir de pardon pouvez-vous avoir, vous qui donnez à la brute un ornement inutile et dont elle ne saurait avoir le sentiment, l'or et le plomb étant pour elle la même chose, et qui voyez le Christ torturé par la faim sans lui fournir les aliments nécessaires ? Comment, homme, refusez-vous de vous mêler aux hommes, et vous faut-il la solitude au milieu des cités, sans qu'il vous vienne à l'esprit que le Seigneur s'est assis à la table des publicains, s'est entretenu avec une courtisane, a été crucifié avec des larrons, a conversé avec les hommes ? Dominé par l'orgueil et l'arrogance, vous avez en quelque sorte dépouillé votre qualité d'homme. De là le mépris que vous faites de toute pitié, l'amour des richesses, la cruauté et la barbarie. Quand vous donnez ainsi un frein d'or à votre cheval, des bracelets d'or à vos domestiques, des incrustations d'or à la prière ; quand vous vous entourez de peaux et de vêtements rehaussés d'or ; quand vous vous imposez à vous-même cette perverse nécessité, à tel point que votre chaussure brille de l'éclat de l'or aussi bien que votre ceinture, et que vous tentez de satisfaire vos insatiables désirs, de rassasier le plus féroce de tous les monstres, la soif de l'or ; vous dépouillez alors les orphelins et les veuves, vous devenez l'ennemi du genre humain et vous avez entrepris un labeur sans résultat, une course qui ne saurait aboutir à rien d'heureux.

A quoi bon, par exemple, couvrir d'or ce barbare dont vous avez fait votre serviteur ? Quel bien peut-il en résulter pour vous ? quelle utilité pour votre âme ? quel délassement pour votre corps ? quel avantage pour votre maison ? C'est tout le contraire que vous éprouvez : une dépense inutile, des frais condamnés par la raison, un aliment donné à la luxure, un enseignement d'iniquité, un moyen de dissolution, la ruine de l'âme, un chemin qui conduit à des maux sans nombre ; et ces lits entourés d'argent, tout resplendissants d'or, et ces escabeaux, et ces vases formés du même métal, et ces rires immodérés, quelle heureuse influence

peuvent-ils avoir sur votre vie ? En deviendrez-vous meilleur vous-même, ou bien votre femme, ou bien quelqu'un de votre famille ? N'est-ce pas là plutôt ce qui fait les voleurs, les brigands audacieux, les esclaves infidèles ? En voyant de toutes parts l'or et l'argent briller à leurs yeux, ils sentent se réveiller en eux l'instinct de la rapine. Si vous, homme libre et qui n'avez que des sentiments élevés, quand vous voyez l'argent étalé sur les places publiques, n'êtes pas à l'abri des instigations de la cupidité, que pouvez-vous attendre d'un esclave ? Je ne dis pas cela pour atténuer le crime des esclaves fugitifs ou des autres malfaiteurs, je le dis uniquement pour que vous n'alimentiez pas chez eux un mal aussi funeste. — Où placerons-nous donc ces richesses, me dirait-on, et faudra-t-il les enfouir dans la terre ? — Assurément non ; et, si vous écoutez mes conseils, je vous dirai de quelle manière vous pourrez faire d'un esclave fugitif un serviteur fidèle.

3. Oui, la fortune est bien réellement un esclave fugitif, aujourd'hui chez l'un, et demain chez un autre. Elle n'est pas seulement fugitive, mais elle rend l'homme fugitif, puisqu'elle inspire à ceux qui sont chargés de la garder la pensée de prendre la fuite. Comment pourrez-vous donc l'enchaîner et la retenir ? Par un moyen tout contraire à celui qu'on emploie pour retenir les autres fugitifs. On retient les autres en les serrant de près ; traitez-la de la sorte, et c'est alors qu'elle s'enfuira : elle vous restera si vous la jetez dehors. Ce que je vous dis vous paraît étrange peut-être ; mais l'exemple des agriculteurs vous y ramènera. S'ils enfouissaient dans leurs maisons le froment qu'ils ont recueilli, ils le perdraient en le donnant à dévorer aux insectes ; s'ils vont le répandre dans les champs, non-seulement ils le conservent, mais encore ils le multiplient. Il en est ainsi des richesses : sont-elles renfermées dans des coffres ou dans la terre, elles disparaissent bientôt malgré les serrures et les verrous ; si vous les répandez dans le sein des pauvres, comme l'agriculteur répand le blé dans son champ, bien loin de disparaître, elles ne font qu'augmenter. Sachant donc cela, ne les confiez pas à quelques serviteurs, distribuez-les en mille mains, celles des veuves, des orphelins, des infirmes, des estropiés, des prisonniers. Elles n'échapperont point à des étrointes

aussi nombreuses, elles seront en sûreté, elles se multiplieront même. — Et que laisserai-je à mes enfants? me dira-t-on peut-être. — Prenez garde, je ne vous oblige pas à tout donner; et encore donneriez-vous tout, ce serait le moyen de rendre vos enfants plus riches; car, au lieu de vos biens, vous leur laisseriez la protection de Dieu, le trésor de l'aumône, des défenseurs et des protecteurs nombreux même parmi les hommes. Nous détestons les avarés, alors même qu'ils ne nous ont fait aucun tort, et nous respectons, nous aimons les hommes généreux et compatissants, sans qu'il nous soit rien parvenu de leurs largesses, et ces sentiments, nous les reportons sur leurs enfants. Songez donc quelle est cette gloire d'avoir tous les hommes pour amis, de les entendre tous, en retour du bien que le père aura fait aux pauvres, dire de l'enfant : Voilà le fils d'un véritable ami des hommes, d'un homme bon et miséricordieux. — Et vous, c'est une chose inanimée que vous couvrez de vains ornements; la pierre ne s'animerait pas, quelle que soit la quantité d'or dont vous la couvririez. En attendant, vous refusez les aliments nécessaires à des êtres doués de sensibilité et que la faim consume. Lorsque se dressera devant nous le redoutable tribunal, entouré de fleuves de feu, et qu'il nous sera demandé compte des actes de notre vie, que direz-vous pour vous disculper d'une telle indifférence, d'une aussi dangereuse folie, d'une conduite aussi barbare? Quelle excuse aurez-vous à faire valoir?

Tous les hommes ont un but connu d'eux, un motif qui les guide : demandez à l'agriculteur, et il vous dira pour quelle raison il attelle les bœufs, il trace des sillons, il mène la charrue; demandez au marchand, et il vous dira de même pourquoi il traverse les mers, il loue des ouvriers, il fait des avances; le maçon, le cordonnier, le forgeron, le boulanger, un artisan quelconque, vous rendra raison des procédés de son art. Mais vous, quand vous revêtez d'argent votre couche, quand vous parsemez votre cheval ou vos murs de lames d'or, quand vous acquérez des peaux si richement préparées, si l'on vous en demande la raison, qu'aurez-vous à répondre? Est-ce que par hasard cette brillante couche doit vous procurer un plus doux sommeil? Assurément,

c'est ce que vous ne pouvez pas dire ; je dirai même le contraire, au risque de vous étonner : les craintes et les soucis qui naissent des richesses troubleront votre sommeil. L'or qui brille sur les murs les rend-il plus solides ? Non, vous devez encore l'avouer. Votre cheval et votre domestique vous servent-ils mieux à cause de l'or qui les couvre ? C'est bien tout l'opposé. Pourquoi donc, avec ce luxe, étalez-vous également votre ineptie ? Je sais ce que vous allez me dire ? c'est pour augmenter votre considération que vous agissez ainsi. — Eh quoi, n'avez-vous pas entendu dès le commencement de notre discours qu'en cela ne consistait pas la gloire de l'homme, mais qu'il y trouvait plutôt un sujet de honte, de mépris, de répulsion et de risée ? De là naît l'envie, la haine, une suite intarissable de maux ; plus la fortune persiste, plus les accusations sont obstinées. Ces vastes et splendides maisons sont elles-mêmes d'impitoyables accusateurs, qui ne cessent d'élever la voix contre leurs maîtres, après même qu'ils sont morts : le corps est dans la terre ; mais la vue de ces constructions ne permet pas que le souvenir de la cupidité qu'elles attestent disparaisse dans le même tombeau. Chaque passant, en contemplant la hauteur et l'étendue, l'éclat et la magnificence de l'édifice, se dit à lui-même ou dit à son voisin : De combien de larmes cette maison est pétrie ! que d'orphelins spoliés, que de veuves opprimées, que d'ouvriers victimes de l'injustice ! — Voilà donc vos espérances bien trompées : vous prétendiez avoir la gloire dans la vie, et l'opprobre vous suit jusque dans la mort. Votre nom est partout affiché sur cette maison comme sur une colonne d'airain ; elle vous suscitera mille accusations flétrissantes, de la part même de ceux qui ne vous auront jamais vu de votre vivant.

4. Puisqu'un tel luxe ne peut pas nous donner la vaine satisfaction qu'on s'en était promise, fuyons, mes bien-aimés, fuyons cette triste maladie, ne tombons pas au-dessous des brutes elles-mêmes. Tout est commun entre elles, la terre, les fontaines, les prairies, les montagnes et les bois ; l'une n'a rien de plus qu'une autre, et vous, tout homme que vous êtes, et l'homme est le plus doux des animaux, vous devenez plus cruel qu'une bête féroce, puisque vous entassez dans une seule maison la substance d'un

nombre incalculable de pauvres. Et ce n'est pas seulement l'identité de nature qui nous unit; nous possédons en commun le ciel, le soleil, la lune, tous les chœurs des astres, l'air, la mer, le feu, l'eau, la terre, la vie et la mort, l'adolescence et la vieillesse, la maladie et la santé, la nourriture et le vêtement. Ajoutez à cela les biens spirituels, cette table sacrée, le corps du Seigneur, son sang adorable, l'espérance du royaume céleste, le bain de la régénération, la rémission des péchés, la justification, la sanctification, la rédemption, et ces biens ineffables « que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme n'a jamais goûtés. » I *Corinth.*, II, 9. N'est-ce pas une chose contraire à la raison que des êtres unis par la nature et la grâce, par les mêmes promesses et les mêmes lois, se disputent avec tant de rapacité les possessions terrestres, méconnaissent à tel point les droits qui leur sont communs, se ravalent même au-dessous des bêtes sauvages, et cela, pour des objets qu'ils auront à quitter avant peu et qui de plus les exposent au danger de se perdre? La mort viendra les en séparer, traînant après elle le terrible jugement et les supplices éternels.

Voulons-nous échapper à cette fatale destinée, soyons pleins de miséricorde. C'est la reine des vertus, elle sera plus tard la base de notre confiance, elle nous préservera du châtement, et nul ne fermera le passage à celui qu'elle conduit au ciel. Elle a des ailes puissantes, son crédit est grand auprès de Dieu, elle monte jusqu'au trône royal pour y présenter ses nourrissons avec sécurité. « Vos prières et vos aumônes, est-il écrit, sont montées en présence de Dieu et ne seront pas oubliées. » *Act.*, x, 4. Pourquoi ne nous élèverions-nous pas nous-mêmes à cette hauteur, en nous dégageant des liens de cette fatale avarice, de ce luxe immodéré, de cette ambition sans bornes? Du superflu, faisons le nécessaire, débarrassons-nous de ces biens surabondants, confions-les aux mains du Juge suprême, qui seul peut nous les conserver intacts et nous les compter comme un titre à son indulgence et à sa libéralité, quand sera venu le jour du jugement. Serions-nous alors coupables de péchés innombrables, il ne nous refusera pas son pardon. Pussions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de

Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

## AVANT-PROPOS

SUR L'HOMÉLIE SUIVANTE.

Cette homélie, vraiment digne de Chrysostome, fut prononcée dans la semaine sainte, comme on le voit par les premiers mots, et le samedi de cette même semaine, comme l'orateur l'indique un peu plus loin ; mais impossible de savoir en quelle année. Une chose fait supposer que ce discours fut donné dans la ville d'Antioche, c'est qu'il y est parlé, n° 6, des moines qui habitaient les montagnes voisines ; ce que nous avons remarqué dans les discours de cette première époque. Celui-ci doit être rangé parmi les meilleurs.

---

## HOMÉLIE

Prononcée dans la grande semaine ; il y est dit pourquoi cette semaine est ainsi nommée. — Sur cette parole : « Mon âme, loue le Seigneur. » *Psalm.*, cXLV, 2. — Sur le gardien de la prison, dont il est parlé dans les Actes.

1. Nous avons accompli la traversée du jeûne, et, par la grâce de Dieu, nous voici maintenant arrivés au port ; mais ce n'est pas une raison pour nous de tomber dans la négligence, nous devons bien plutôt redoubler de zèle parce que nous touchons au but de nos efforts. C'est l'exemple que les navigateurs nous donnent : quand ils sont sur le point de franchir la barre du port avec leur vaisseau chargé de froment et de marchandises de tout genre, ils se montrent plus vigilants et plus précautionnés, de peur qu'après avoir parcouru de vastes mers, le navire ne vienne là se briser sur un écueil et ne périsse avec toutes ses richesses. Ainsi devons-nous déployer plus de sollicitude et d'énergie pour que nos la-



beurs ne soient pas à la fin privés de leur récompense. Il faut donc que notre ardeur soit plus grande en ce moment. Voilà comment agissent encore les coureurs dans le cirque : à mesure qu'ils approchent du but, ils précipitent leur course. Et les athlètes également, après mille combats et mille victoires, le moment venu d'obtenir une dernière couronne, ils se roidissent plus que jamais et s'arment d'un nouveau courage. Encore une fois, c'est ainsi que nous devons agir. Ce que le port est aux matelots, la palme aux coureurs, la couronne aux athlètes, cette semaine l'est pour nous : ici, se résument tous les biens, c'est le combat qui décide de la couronne.

Voilà pourquoi nous l'appelons la grande semaine. Ce n'est pas que les jours dont elle se compose soient plus longs ou plus nombreux que ceux des autres semaines, puisqu'il y en a de plus longs et que le nombre en est toujours le même ; c'est à cause des grandes choses opérées par le Seigneur en ces jours. La semaine où nous sommes a vu l'antique tyrannie du démon renversée, la mort détruite, le fort enchaîné et sa puissance abattue, le péché ôté du monde, la malédiction effacée, le paradis rouvert, l'accès du ciel redonné à l'homme, les hommes unis aux anges, le mur de séparation enlevé, le voile déchiré, le Dieu de paix pacifiant les cieux et la terre. De là lui vient le nom de grande semaine. Or, de même qu'elle est la principale dans l'année, de même le principal de ses jours est le samedi ; ce jour est dans cette semaine ce que la tête est dans le corps humain. Aussi est-elle signalée chez les uns par un redoublement de zèle, chez les autres par des jeûnes plus austères ou des veilles plus prolongées, chez d'autres encore par des aumônes plus abondantes, de plus hautes vertus, une vie plus fervente et plus pieuse : tous s'efforcent par là de reconnaître l'immensité des bienfaits que le Seigneur a répandus sur nous.

Lorsque le Sauveur ressuscita Lazare, le concours des habitants de Jérusalem venant à sa rencontre, attestait la réalité de cette résurrection, et, dans le fait, leur empressement était une preuve du miracle : aujourd'hui le zèle qu'on déploie pour cette grande semaine témoigne également de la grandeur des choses

qu'elle a vu s'accomplir. Ce n'est pas d'une seule ville, ce n'est pas uniquement de Jérusalem, que nous sortons pour voler au devant du Christ ; c'est de toutes les contrées de la terre que se précipitent des foules empressées, d'innombrables églises : elles ne portent et n'agitent plus des branches de palmier ; c'est l'aumône, la charité fraternelle, la vertu, le jeûne, les larmes, les veilles, toutes les inspirations de la piété qu'elles vont offrir au divin Maître. Et ce n'est pas seulement nous qui célébrons cette semaine ; les empereurs qui règnent sur cette partie du monde la célèbrèrent aussi, non d'une manière ordinaire, mais en prescrivant à tous les gouverneurs des cités de suspendre durant tous ces jours les affaires séculières pour les consacrer aux exercices de la religion. Il n'est pas jusqu'aux portes des tribunaux qui ne demeurent fermées. — Que tout procès et toute querelle cessent, disent-ils, que l'image du supplice disparaisse, que les mains des bourreaux se reposent un peu. Les bienfaits s'étendent à tous ; faisons aussi quelque bien, nous qui sommes ses serviteurs. — Leur pieuse vénération ne s'arrête pas là ; ils la manifestent par d'autres actes non moins significatifs. Des rescrits impériaux sont envoyés pour délivrer de leurs chaînes ceux qui sont plongés dans les prisons. A l'exemple du Seigneur descendant aux enfers et ramenant libérés tous ceux que la mort retenait captifs, les monarques qui le servent, s'inspirant de son amour pour les hommes dans la mesure de leur pouvoir, brisent les liens du corps, ne pouvant pas briser ceux de l'âme.

2. Nous vénérons donc, nous aussi, cette semaine ; et, pour ma part, au lieu d'un rameau de palmier, je porte devant vous la parole doctrinale : j'ai donné mes deux oboles comme fit autrefois la veuve. Les enfants des Hébreux sortirent ayant des palmes à la main et faisant entendre ces acclamations : « Hosanna au plus haut des cieux, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » *Matth.*, XXI, 9. Sortons à notre tour, et, laissant éclater de généreux sentiments comme l'efflorescence de notre âme, redisons bien haut ce que nous chantions tout à l'heure : « Mon âme, loue le Seigneur ; je louerai le Seigneur durant ma vie. » La parole qui précède est de David tout comme celle-ci. Non, cependant ;

l'une et l'autre sont inspirées par la grâce divine. Le Prophète a parlé sans doute ; mais sa langue était mue par l'Esprit-Saint. De là ce qu'il dit ailleurs : « Ma langue est comme la plume d'un écrivain rapide. » *Psalm.*, XLIV, 2. De même que la plume n'écrit pas seule, et ne fait qu'obéir à la main, de même la langue des prophètes ne parlait pas d'elle-même, et n'était que l'instrument de la grâce. Pourquoi ne dit-il pas seulement : « Ma langue est comme la plume de l'écrivain, » et ajoute-t-il : « D'un écrivain qui écrit avec rapidité ? » C'est pour vous apprendre que toute sa sagesse vient d'en haut ; et de là cette extrême facilité, cette course impétueuse et multiple. Quand les hommes parlent en leur propre nom, ils coordonnent et pèsent leurs pensées, il leur faut beaucoup de réflexion et de temps ; mais ici, les paroles coulant comme de source, sans obstacle aucun, l'abondance des pensées dépassant la rapidité de la langue, le Prophète a pu dire : « Ma langue est comme la plume d'un écrivain rapide. » Le courant est ouvert. les flots se précipitent ; et voilà pourquoi cette rapidité. Nous n'avons besoin ni d'examen, ni de méditation, ni de travail.

Mais nous, voyons ce qu'il dit : « Mon âme, loue le Seigneur. » Unissons aujourd'hui notre voix à celle de David. Si nous n'avons pas sa présence corporelle, son âme est au milieu de nous. En effet, que les justes viennent à nous et qu'ils prennent part à nos joyeux cantiques, c'est Abraham qui nous le dit en parlant au mauvais riche. Celui-ci lui ayant demandé d'envoyer Lazare pour que ses frères, apprenant ce qui se passe dans l'enfer, corrigent leur conduite, le Patriarche lui répond : « Ils ont Moïse et les prophètes. » *Luc.*, XVI, 29. Or, depuis longtemps Moïse et les prophètes étaient morts ; mais on les avait encore par leurs écrits. Si le portrait inanimé d'un fils ou d'un ami produit sur vous l'heureux effet de la présence, après même que vous les avez perdus, tant cette image vous les représente au naturel, à plus forte raison jouissons-nous par les divines Écritures de la conversation des saints, puisque nous avons là l'image non de leur corps, mais de leur âme. L'âme se peint, en effet, dans sa parole. Voulez-vous que je vous montre à quel point il est vrai que les saints vivent encore et sont présents ? On n'invoque pas des témoins qui sont

morts ; et le Christ les appelle en témoignage de sa divinité ; il cite notamment David, nous attestant ainsi la vie de ce prophète. Il voit les Juifs dans l'incertitude sur ce qu'ils doivent penser de lui-même, et il leur dit : « Que pensez-vous du Christ ? De qui est-il fils ? Ils lui répondent : De David. Et lui reprend alors : Comment donc David, éclairé par l'Esprit-Saint, l'appelle-t-il Seigneur et parle-t-il en ces termes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite ? » *Psalm.*, cix, 1. Vous voyez bien que David est encore vivant ? S'il n'en était pas ainsi, comment le Sauveur l'appellerait-il en témoignage de sa divinité ? Le temps même du verbe qu'il emploie corrobore la force de cette observation ; car il parle au présent, afin de mieux établir que le Prophète est toujours là, que sa voix se fait encore entendre.

David chantait autrefois les psaumes composés par lui-même, et maintenant nous chantons avec David. Il avait une cithare formée de cordes matérielles ; mais la cithare de l'Église est formée de cordes vivantes et spirituelles. Ces cordes ne sont autres que nos langues : elles rendent des sons divers, mais qui s'accordent dans un même sentiment de piété. Les femmes et les hommes, les vieillards et les enfants diffèrent beaucoup entre eux, et redisent néanmoins les mêmes cantiques sans aucune dissonance ; l'Esprit-Saint dirige toutes les voix et les réunit dans une admirable symphonie. David lui-même l'avait déclaré, quand il convoquait pour le même concert tous les âges et tous les sexes : « Que tout esprit loue le Seigneur. Loue le Seigneur, ô mon âme. » *Psalm.*, cl, 5. Pourquoi laisse-t-il de côté la chair, et ne s'adresse-t-il pas au corps ? Veut-il scinder l'être animé ? Nullement ; mais il excite l'artiste avant de parler de l'instrument. Qu'il n'entende pas séparer le corps de l'âme, lui-même s'en explique ainsi dans un autre psaume : « Dieu, mon Dieu, je vous cherche dès l'aurore. Mon âme a soif de vous, et combien ma chair se consume pour vous sur cette terre ! » *Psalm.*, lxxii, 2. — Mais montrez-nous la chair elle-même prenant part au concert, me dira-t-on peut-être. — « Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi loue son saint nom. » *Psalm.*, cii, 1. Vous voyez donc que la chair est ainsi convoquée ; car que veulent dire ces mots : « Et que tout ce

qui est en moi loue son saint nom ? » Les nerfs et les os, les veines et les artères, tout ce qui constitue le corps humain.

3. Comment les parties intérieures de notre corps peuvent-elles louer Dieu ? Elles n'ont ni voix, ni bouche, ni langue. On comprend que l'âme ait ce pouvoir ; mais les organes intérieurs du corps humain, comment pourraient-ils bénir Dieu, je le répète, n'ayant ni parole, ni pensée ? — Ils le peuvent tout comme les cieux peuvent raconter la gloire de Dieu. *Psalm.*, xviii, 1. Les cieux n'ont pas davantage une langue, une bouche, une voix ; c'est par la merveilleuse beauté du spectacle qu'ils dérolent à nos regards que nous sommes entraînés à louer leur Auteur. Il en est de même de nos organes : si vous les étudiez tous avec réflexion, si vous considérez la différence de leurs propriétés, de leurs vertus, de leurs effets, la manière dont ils sont composés, la place qu'ils occupent dans l'ensemble du corps, leur nombre et leur harmonie, vous vous écrierez avec le Prophète : « Que vos œuvres sont grandes et belles, Seigneur ! Vous avez tout fait avec sagesse. » *Psalm.*, ciii, 24. Ainsi donc, notre organisme intérieur publie la gloire de Dieu, sans avoir ni voix, ni bouche, ni langue. Mais alors pourquoi David s'adresse-t-il à l'âme ? Pour qu'elle ne s'abandonne pas à la dissipation quand la langue parle, ce qui nous arrive souvent dans nos chants et nos prières : il veut que l'harmonie règne des deux côtés. Si, pendant que vous priez, vous n'entendez pas la parole de Dieu, comment Dieu écouterait-il votre prière ? En disant donc : « Mon âme loue le Seigneur, » il veut dire : Que mes prières partent du fond du cœur. Paul disait : « Je chanterai dans mon cœur, mais je chanterai aussi avec mon intelligence. » *I Corinth.*, xiv, 15. L'âme est un artiste accompli, un musicien admirable ; et le corps est un instrument, qui tient lieu de cithare, de flûte et de lyre. Les autres musiciens ne jouent pas à la fois de tous les instruments, ils les prennent et les quittent tour à tour ; ils ne s'appliquent pas incessamment à la mélodie, et dès lors ils n'ont pas toujours les instruments entre les mains : Dieu voulant vous apprendre que vous devez le louer et le bénir sans cesse, a fait de l'instrument et de l'artiste un tout indissoluble.

Que l'exercice de la louange doive être continu, l'Apôtre vous le dit en ces termes : « Priez sans interruption, rendez grâces en toutes choses. » I *Thessal.*, v, 17, 18. C'est parce qu'il faut prier sans interruption que l'instrument est indissolublement uni à l'artiste. « Mon âme, loue le Seigneur. » C'est une voix seule qui parla d'abord ainsi, la voix de David ; et maintenant qu'il est mort, des langues innombrables redisent cette parole, et ce n'est pas ici seulement, c'est dans toutes les contrées du monde. Vous voyez donc bien qu'il n'est pas mort, qu'il est toujours vivant ? Et comment serait-il mort, celui qui possède tant de langues et qui parle par tant de bouches ? C'est une grande chose en vérité que l'exercice de la louange : il purifie notre âme, il nous inspire de plus en plus la piété. Voulez-vous savoir la puissance des hymnes chantées en l'honneur de Dieu ? C'est en chantant de la sorte que les trois jeunes Hébreux éteignirent les flammes de Babylone ; ou plutôt non, ils ne l'éteignirent pas, chose bien plus étonnante, ce feu dévorant, ils le foulèrent aux pieds comme de la boue. Ce chant pieux, en pénétrant dans la prison, fait tomber les chaînes de Paul, ouvre les portes de cette triste demeure, en ébranle les fondements, remplit de crainte l'âme du geôlier. L'historien sacré nous représente Paul et Silas chantant des hymnes au milieu de la nuit. *Act.*, xvi, 25. Qu'arrive-t-il ensuite ? Quoi donc ? Une chose inouïe et pleinement incroyable : les chaînes tombent, et ceux qui les portaient en chargent leurs gardiens libres. Il est dans la nature des fers de retenir et de dompter un homme ; mais ici c'est le geôlier lui-même qui se traîne aux pieds de Paul, l'homme libre est l'esclave du prisonnier.

Les chaînes matérielles nous enlèvent la liberté ; mais les chaînes portées pour le Christ ont une puissance telle qu'elles soumettent aux captifs ceux qui ne le sont pas. Le geôlier les avait jetés dans le fond d'un cachot, et sans en sortir ils ouvraient les portes extérieures ; il avait mis leurs pieds dans les cepts, et ces pieds liés déliaient les mains des autres. Puis le geôlier se prosterna devant l'Apôtre, en poussant des gémissements, en versant des larmes, saisi de frayeur, dans une profonde angoisse. — Que s'est-il donc passé ? Est-ce vous qui l'avez enchaîné, ô saint

apôtre ? est-ce vous qui le retenez prisonnier ? — Ne vous étonnez pas, ô homme, qu'il ouvre la prison ; n'a-t-il pas reçu le pouvoir d'ouvrir les cieux ? « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. » *Matth.*, xviii, 18. Il rompt les liens du péché ; faut-il s'étonner qu'il rompe des liens de fer ? Il brise les chaînes imposées par les démons et délivre les âmes qu'ils ont rendues captives ; et vous ne comprendriez pas qu'il brise les chaînes des prisonniers ? Remarquez un double prodige : il lie et délie en même temps ; en faisant tomber leurs chaînes, il enchaîne leur cœur. Les prisonniers ne savaient pas même qu'ils étaient délivrés. Il ouvre et ferme simultanément : il ouvre les portes de la prison, et ferme les yeux de leur âme. Ne sachant donc pas que les portes sont ouvertes, ils n'usent pas de leur liberté pour prendre la fuite. Ce double pouvoir dont je vous ai parlé ne vous est-il pas assez manifeste ?

4. Ces choses ont lieu pendant la nuit, pour qu'elles s'accomplissent sans tumulte et sans désordre d'aucune sorte. Les apôtres ne faisaient rien par ostentation ou par intérêt personnel. Voilà donc que le gardien de la prison se prosterne devant les prisonniers. Que fait Paul ? Vous avez vu ses œuvres étonnantes et merveilleuses ; voyez maintenant sa sollicitude et sa bonté. « Il se récria et dit à cet homme : Ne te fais aucun mal, nous sommes tous ici. » *Act.*, xvi, 28. Il ne laisse donc pas sous le coup d'une frayeur mortelle celui qui l'avait si cruellement enchaîné, il n'éprouve aucun sentiment de vengeance. « Nous sommes tous ici, » dit-il. Quelle admirable simplicité ! Il ne dit pas : C'est moi qui suis l'auteur de ces merveilles. Que dit-il donc ? « Nous sommes tous ici. » Paul se met au nombre des prisonniers. Le géolier voyant ce qui venait de se passer, est frappé d'étonnement, reconnaît le miracle, rend grâces à Dieu. Cet homme était vraiment digne d'inspirer le zèle et l'affection. Il n'alla pas s'imaginer qu'il n'avait sous les yeux que des prestiges. Et pourquoi ne s'arrêta-t-il pas à cette pensée ? C'est qu'il les avait entendus célébrant les louanges divines, et que les séducteurs ne rendent pas gloire à Dieu. Il en avait sans doute reçu beaucoup dans sa prison ; mais

aucun n'avait accompli de telles choses, brisé les fers des prisonniers, fait preuve d'une telle sollicitude. Paul désire reprendre ses fers, il ne fuit pas de peur d'exposer la tête de cet homme. Celui-ci se précipite le glaive à la main et portant un flambeau : le diable veut empêcher sa conversion par la mort; mais Paul élève la voix et sauve cette âme en prévenant ce malheur. Ce n'est pas d'une voix ordinaire, c'est à haute voix qu'il s'écrie : « Nous sommes tous ici. » Une telle sollicitude étonne et ravit le geôlier; l'homme libre se prosterne devant le captif; et que dit-il? « Seigneur, que dois-je faire pour me sauver? » *Ibid.*, 30. — Mais c'est toi qui les a enchaînés, et c'est d'eux maintenant que tu te réclames? Tu les as mis dans les ceps, et voilà que tu cherches un moyen de pénitence et de salut?

Remarquez-vous son ardeur et son zèle? Il n'hésite pas; affranchi de la crainte, il n'est pas quitte envers le bienfait, et soudain il court au salut de son âme. C'est la nuit, et le milieu de la nuit. Il ne dit pas alors : Examinons bien les choses, attendons le jour. Non, tout à coup il s'élance vers le ciel. — Il y a quelque chose de merveilleux dans ce prisonnier, se dit-il, il est supérieur à la nature humaine. J'ai vu son pouvoir miraculeux et sa bonté non moins admirable. Il n'a reçu de moi que de mauvais traitements, je l'ai réduit à la condition la plus déplorable; et puis il me reçoit dans ses bras, moi qui l'avais chargé de liens. Il pouvait me livrer à la mort, et, non-seulement il n'en fait rien, mais encore il m'empêche d'exécuter la pensée que j'avais de m'enfoncer le glaive dans la gorge. — C'est avec raison qu'il dit : « Seigneur, que dois-je faire pour me sauver? » Ce n'étaient pas les miracles seuls qui convertissaient les hommes, c'était encore et même avant tout la vie des apôtres. Voilà pourquoi le Sauveur avait dit : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, v, 16. Vous avez vu l'ardeur du geôlier; voyez celle de Paul : aucune hésitation, aucun retard; les mains liées par les chaînes, les pieds engagés dans les ceps, malgré les maux qui l'accablent, il enseigne aussitôt la religion à cet homme, ainsi qu'à toute sa maison; après le bain sacré, après la table spirituelle, il



lui fournit encore l'aliment corporel. Mais pour quel motif a-t-il ébranlé la prison ? Pour éveiller l'attention du gardien sur ce qui vient de se passer. Il a brisé les liens matériels des prisonniers pour en venir à briser les liens spirituels du geôlier.

Le Christ avait fait le contraire : on lui présentait un paralytique atteint d'une double paralysie, l'une morale, l'autre physique. Il le délivra d'abord de la première, celle qui provient du péché, en lui disant : « Mon fils, vos péchés vous sont pardonnés. » *Marc.*, II, 5. Puis, comme les spectateurs doutaient, blasphémaient et prononçaient ces paroles : « Nul ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul, » *Ibid.*, 7, voulant leur montrer qu'il était vraiment Dieu et les juger par leurs propres paroles, en leur appliquant cette sentence : « Je te juge par ta propre bouche, » *Luc.*, XIX, 22, il leur dit : Vous affirmez que nul ne peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu seul ; eh bien, je remets les péchés, reconnaissez donc que je suis Dieu ; c'est d'après vous-mêmes que je vous juge. — Là les choses de l'ordre spirituel passaient avant celles de l'ordre matériel : ici les liens matériels tombent avant les liens spirituels. Voyez-vous quelle est la puissance des chants religieux, quelles merveilles opèrent la prière et les divines louanges ? Toujours la prière est douée d'une grande vertu ; mais, quand la prière est secondée par le jeûne, elle communique à l'âme une plus grande énergie. L'homme alors règne sur ses propres pensées, son intelligence est plus lumineuse, l'âme voit les choses d'en haut. C'est pour cela que l'Écriture unit partout le jeûne et la prière. Où le voyons-nous ? « Ne vous fraudez pas réciproquement, si ce n'est d'un accord mutuel, afin de vaquer au jeûne et à la prière. » *I Corinth.*, VII, 5. Ailleurs, il est dit : « Cette espèce de démons n'est chassée que par la prière et le jeûne. » *Matth.*, XVII, 20. Ailleurs encore : « Après qu'ils eurent prié et jeûné, ils leur imposèrent les mains. » *Act.*, I, 33.

5. Vous le voyez, partout la prière avec le jeûne. La lyre rend alors des sons plus mélodieux et plus suaves. Les cordes n'en sont pas relâchées par l'ivresse des sens ; l'intelligence est pleine de vigueur, l'âme veille au sein de la lumière. Voilà comment il faut s'approcher de Dieu et lui parler, seul à seul. Quand nous avons

quelque chose d'important à dire à nos amis, nous les prenons à part afin de leur parler. A combien plus forte raison ne devons-nous pas en agir de même envers Dieu ? Entrons pour lui parler dans le lieu le plus calme et le plus retiré de notre demeure, et nous obtiendrons absolument tout ce que nous lui demanderons, pourvu que nous lui demandions des choses utiles. C'est un grand bien que la prière, encore une fois, quand elle part d'une âme reconnaissante et vigilante. Mais comment prouvons-nous que nous sommes reconnaissants ? C'est en nous appliquant à rendre grâces au Seigneur, non-seulement lorsqu'il nous accorde, mais aussi lorsqu'il nous refuse l'objet de notre demande. Dans l'un et l'autre cas, c'est pour notre bien qu'il agit. Que vous ayez donc reçu ou non, il dépend de vous de recevoir en ne recevant pas, et que vos vœux soient remplis alors même qu'ils paraissent déçus. Parfois, il vaut mieux pour nous ne pas obtenir qu'obtenir ce que nous demandons. Si cela n'était pas, Dieu nous accorderait toujours ; mais il arrive que son refus soit une faveur éminente. C'est encore ainsi qu'il diffère souvent de nous exaucer ; ce n'est pas pour nous imposer une privation, ce retard est un artifice de sa sagesse pour nous faire persévérer dans la prière. Trop souvent, après que nous avons obtenu ce que nous demandions, nous perdons le zèle pour la prière ; c'est donc pour l'entretenir en nous qu'il diffère ses dons. Ainsi font les pères qui aiment vraiment leurs enfants : les voyant adonnés à la paresse et pleins d'ardeur seulement pour le jeu, ils tâchent de les retenir en leur faisant les plus belles promesses ; de là de fréquents délais, ou même quelquefois des refus. Il n'est pas rare que nous demandions des choses nuisibles ; or, Dieu qui connaît mieux que nous en quoi consiste notre bien, n'a garde alors d'écouter notre demande, il nous fait du bien à notre insu et comme en dépit de nous-mêmes.

Faut-il s'étonner que nous ne soyons pas exaucés, quand nous savons que Paul éprouva la même chose ? Il demanda souvent sans obtenir ; et non-seulement il ne s'en attrista pas, mais encore il en rendit grâces à Dieu. « Voilà pourquoi, dit-il, j'ai par trois fois prié le Seigneur. » *II Corinth.*, xii, 8. Trois fois est ici pris

pour un grand nombre de fois. Si l'Apôtre a si souvent demandé en vain, n'est-il pas bien juste que nous persévérions dans la prière? Mais examinons de plus près dans quelles dispositions il était après avoir essuyé de tels refus. Au lieu de s'en attrister, nous venons de le dire, il s'en glorifiait. Vous l'avez entendu : « Voilà pourquoi j'ai prié par trois fois le Seigneur ; et il m'a répondu : Il te suffit de ma grâce ; car ma puissance éclate dans l'infirmité. » Puis il ajoute : « Volontiers donc je me glorifierai dans mes infirmités. » *Ibid.*, 9.

6. Quelle reconnaissance dans le serviteur ! Il a demandé d'être délivré de ses infirmités, et Dieu n'a pas voulu ; bien loin cependant de s'abandonner à la tristesse, Paul se glorifie de ces mêmes infirmités. Mettons nos âmes dans de semblables dispositions : que Dieu nous accorde ou nous refuse ce que nous lui demandons, rendons-lui également grâces ; car dans les deux cas, c'est pour notre bien qu'il agit. S'il a le pouvoir de donner, il a celui de donner quand il veut et ce qu'il veut, ou même de ne pas donner. Vous ne savez pas ce qui vous est profitable ; il le sait parfaitement. Vous demandez souvent des choses nuisibles et pernicieuses ; et, pourvoyant à votre salut beaucoup mieux que vous-même, il refuse de vous exaucer, il a tout prévu pour votre bien sans attendre votre prière. Si les pères selon la chair n'accordent pas tout à leurs petits enfants qui les sollicitent, ce n'est certes pas qu'ils dédaignent leur bonheur, c'est plutôt par sollicitude pour eux : à plus forte raison devons-nous reconnaître cette même conduite en Dieu, lui dont l'amour et la prévoyance n'ont pas d'équivalent sur la terre. Vaquons donc sans cesse à la prière, non-seulement le jour, mais encore la nuit. Écoutez ce que dit notre saint prophète : « Au milieu de la nuit je me levais pour rendre hommage à l'équité de vos jugements. » *Psalm.*, cxviii, 62. Voilà donc un roi, occupé de tant de soins, chargé de tant de peuples, de cités et de provinces, obligé de pourvoir à la direction des affaires et dans la paix et dans la guerre, voyant toujours se dresser devant lui de nouveaux sujets de sollicitude, au point de ne pouvoir pas respirer un instant, et qui malgré cela s'applique à l'exercice de la prière le jour et la nuit. S'il en était ainsi d'un

monarque, au milieu des délices et des soucis, des distractions et des labeurs de la royauté; si, dans une telle condition, il montrait plus de zèle et d'assiduité que les moines eux-mêmes qui vivent sur les montagnes; quel espoir de pardon pouvons-nous avoir, je vous le demande, nous qui, menant une vie si calme et si libre, n'ayant à nous occuper que de nous, non-seulement dormons les nuits entières, mais encore dans le jour ne nous acquittons pas avec l'application convenable des prières obligées?

Quelle arme que la prière et quelle beauté! c'est un port assuré, un trésor inépuisable, une richesse qu'on ne peut nous ravir. Quand nous allons solliciter les hommes, il ne faut pas reculer devant les frais ni devant les flatteries les plus obséquieuses, il y a mille démarches à faire, mille précautions à s'imposer. Souvent il n'est pas permis d'aborder directement le maître et de lui demander la faveur qu'on attend de lui; on est dans la nécessité de recourir avant tout à ceux qui gèrent ses intérêts et sa maison, de les gagner par des présents, par des paroles adroites, par tous les moyens possibles, si l'on veut arriver au but qu'on s'est proposé. Les choses ne vont pas ainsi par rapport à Dieu: il nous accorde sa grâce beaucoup plus aisément sur notre propre demande que sur la demande d'autrui. Et d'ailleurs, nous trouvons ici notre avantage, comme nous l'avons déjà dit, soit qu'il nous accorde, soit qu'il nous refuse; tandis que là nous éprouvons la plupart du temps un dommage dans les deux cas. Puisqu'il nous est donc plus profitable et plus facile de nous adresser à Dieu, gardons-nous de négliger la prière. Dieu vous sera d'autant plus favorable et vous octroiera d'autant mieux l'objet de vos désirs, que vous le prierez par vous-même avec une conscience pure, un esprit vigilant, une attention soutenue, contrairement à ce que font un si grand nombre, dont la langue prononce les paroles de la prière, mais dont la pensée erre partout ailleurs, dans leur maison, sur les places publiques et les grandes routes. Il faut reconnaître en cela les manœuvres du diable: comme il sait bien que nous pouvons alors obtenir le pardon de nos péchés, il s'efforce de nous fermer le port de la prière, il fait tout ce qui est en son pouvoir pour éloigner notre âme des paroles que nous pro-

nonçons, afin que cet exercice soit pour nous une perte plutôt qu'un gain.

N'ignorant pas ces choses, quand vous approchez de Dieu, n'oubliez pas, ô homme, à qui vous parlez. Pour exciter votre vigilance, il suffit que vous vous souveniez, en effet, de celui qui doit vous accorder sa grâce. Portez vos yeux vers le ciel, et que la foi vous rende présent le Dieu qui vous écoute. Quand vous abordez un homme revêtu de quelque dignité, n'importe laquelle, seriez-vous du caractère le plus insouciant, toutes vos facultés sont aussitôt éveillées, votre âme est là tout entière : combien plus, en pensant que nous allons parler au souverain Maître des anges, puiserons-nous dans cette pensée une vive et profonde attention? S'il faut vous indiquer une autre voie pour secouer votre torpeur, je consens à vous la dire. La prière finie, nous nous apercevons fréquemment que nous n'avons rien entendu de ce que nous venons de dire. Dans ce cas, reprenons aussitôt notre prière ; et, si la même chose nous arrive encore, reprenons-la trois et quatre fois, s'il le faut, et ne la quittons pas que nous ne l'ayons faite tout entière avec un esprit attentif. Dès que le démon verra cette persévérance et cette énergie, il cessera de nous tendre ses embûches, sachant désormais qu'il n'obtient d'autre résultat que de nous obliger à redire plusieurs fois notre prière. Nous recevons, mes bien-aimés, de nombreuses blessures, soit de la part de la famille, soit de la part des étrangers, dans notre maison et sur l'agora, dans les affaires publiques et privées, de la part des voisins et des amis. Portons remède à toutes ces blessures dans le temps de l'oraison. Si nous allons à Dieu d'un cœur ardent et sincère, avec autant d'attention que de ferveur, en lui demandant pardon de nos fautes, il nous accordera pleinement ce pardon. Pussions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

# OPUSCULE DOUTEUX

---

## AVANT-PROPOS.

L'homélie suivante a pour la première fois été publiée par un savant respectable, Jean-Baptiste Cotelier ; elle est sans doute supérieure à celle sur le psaume vi, également publiée pour la première fois par ce même savant ; mais nous avons de la peine à voir là une œuvre de Chrysostome. L'abondance des interrogations et des exclamations n'y compense pas la pénurie des idées ; c'est même ce qui fait soupçonner de plus en plus une main étrangère. Tillemont paraît néanmoins la ranger parmi les œuvres authentiques, bien qu'il ne dissimule pas ses doutes. Nous sommes de son avis et nous suivons son exemple.

---

## HOMÉLIE

Sur le roi David et sur l'apôtre Paul, touchant la pénitence. — Sur diverses paroles du psalmiste qui se rapportent au Christ. — Nous ne devons pas désespérer de notre salut.

Vous avez naguère entendu l'auteur des hymnes, le roi David, s'écrier : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde ; et selon l'étendue de votre compassion, effacez mon iniquité. » *Psalm.*, L, 1, 2. Et plus loin : « Créez en moi un cœur pur, mon Dieu, et renouvelez dans mon intérieur un esprit droit. » *Ibid.*, 12. Pourquoi le prophète dit-il : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde ? » Où se

trouve la miséricorde, là est le salut sans discussion; où se trouve la miséricorde, là n'est pas dressé le tribunal; où se trouve la miséricorde, nul compte n'est exigé. — Je ne désire que recevoir miséricorde, délivrez-moi de mon infirmité. — Pourquoi David s'écrie-t-il encore : « Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu? » C'est celui qui avait accompli de si grandes choses, érigé de si magnifiques trophées, frappé de mort Goliath, étouffé dans ses bras un lion, et qui maintenant encore a un si libre accès auprès de l'Esprit-Saint, c'est lui qui parle de la sorte : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde; et selon l'étendue de votre compassion, effacez mon iniquité. » J'étais un habitant de la campagne, et vous m'avez fait roi; à ce titre de roi vous avez ajouté celui de prophète; vous m'avez rendu vainqueur dans la guerre, puisque j'ai terrassé Goliath, non par la force du corps, mais par la puissance de la foi; vous m'avez revêtu de la pourpre, vous avez ôté la couronne à un autre pour la placer sur mon front, vous m'avez comblé de biens.

« Afin que vous soyez justifié dans vos paroles et que vous triomphiez dans vos jugements. » *Ibid.*, 6. Ce que le péché avait vieilli, la grâce le renouvelle. — Et que ferez-vous en retour, ô prophète? — « J'enseignerai vos voies aux prévaricateurs, et les impies reviendront à vous. » *Ibid.*, 15. Il oublie la royauté pour ne parler que du don de prophétie. — Vous m'avez honoré au point de me révéler votre Fils et de le manifester à mon intelligence. J'ai appris que vous aviez un Fils, qui sera aussi le Fils de l'homme; je sais que vous avez quelqu'un qui partage votre trône. Je fais connaître à l'univers la croix et la sépulture, l'abaissement et la résurrection. Je l'ai montré comme juge; j'ai dit le salut des nations, le choix des apôtres, l'abandon des Juifs, la vocation de l'Église, le chœur des vierges, lui-même enfin assis à votre droite. « Car voilà que vous m'avez manifesté des choses inconnues, les secrets de votre sagesse. » *Ibid.*, 8. Où sont ces révélations? Écoutez le même prophète qui nous montre le Christ descendant des cieux : « Il descendra comme la pluie sur la toison. » *Psalms.*, LXXI, 26. En venant sur la terre, le Fils de Dieu ne devait pas venir en ébranlant le monde, en lançant des éclairs, en faisant

gronder son tonnerre, en découvrant à nu sa divinité. Si sa divinité n'avait pas été voilée, les montagnes n'auraient pas soutenu sa présence, le soleil se serait éteint; s'il avait manifesté sa substance, la lune aurait disparu, la terre se fût anéantie, en même temps que la nature humaine. C'est pour cela qu'il est descendu sans éclat et sans bruit, sans que personne le sût, cherchant un asile dans un sein virginal. Quelles surprenantes merveilles ! Les rochers se fondent, et ce sein ne se fond pas ; les montagnes se renversent, et une faible femme porte un Dieu. Comment vous expliquerai-je cela ? comment vous l'exposerai-je ? O folie du blasphémateur ! Comment la servante a-t-elle porté un Dieu ? Tu veux scruter les choses d'en haut, dis-nous celles d'ici-bas. Celui qui est présent partout, comment était-il dans le sein d'une femme, comment était-il dans le ciel ? Pour moi, je sais qu'il en est ainsi, mais j'ignore comment. Je fais un acte de foi, et non un effort d'intelligence ; je suis certain qu'il s'est manifesté, et qu'il doit venir sans exciter aucun trouble, aucune agitation, aucun désordre. « Il descendra comme la pluie sur la toison. »

Vous avez annoncé le règne, vous avez annoncé la trahison : « Celui qui mangeait mon pain s'est insolemment élevé contre moi. » *Psalm.*, XL, 10. Dites-nous le jugement qu'il exercera : « Pourquoi les nations ont-elles frémi et les peuples ont-ils médité de vains complots ? » *Psalm.*, II, 1. Dites-nous sa croix : « Ils ont transpercé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os. » *Psalm.*, XXI, 17, 18. Dites le fiel qu'on lui présenta : « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre. » *Psalm.*, LXVIII, 22. Dites l'onction qu'il a reçue : « Vous avez répandu sur ma tête une huile abondante. » *Psalm.*, XXII, 7. Dites son baptême : « Il m'a conduit près d'une eau vivifiante. » *Ibid.*, 2. Dites son véritable sacrement : « Vous avez dressé devant moi une table, à l'encontre de ceux qui me persécutent. » *Ibid.*, 6. Mentionnez spécialement son calice : « Que votre calice est enivrant et glorieux ! » Dites la réprobation des Juifs : « Je n'accepterai pas les veaux de ta maison ni les boucs de tes troupeaux. » *Psalm.*, XLIX, 9. Dites les outrages qui lui seront faits par ces mêmes juifs : « Il a espéré dans le Seigneur ; qu'il le



délivre maintenant et qu'il le sauve, puisqu'il se plaît en lui. » *Psalm.*, XXI, 8. Dites aussi le salut des nations : « Demande, et je te donnerai les nations pour héritage. » *Psalm.*, II, 8. Dites sa sépulture : « Vous n'abandonnez pas mon âme dans l'enfer, et vous ne souffrirez pas que votre saint voie la corruption. » *Psalm.*, XV, 10. Dites son retour au ciel : « Dieu s'élève au bruit des acclamations, le Seigneur monte au son de la trompette. » *Psalm.*, XLVI, 5. Dites le choix qu'il fera de ses apôtres : « A la place de vos pères, il vous est né des fils. » *Psalm.*, XLIV, 16. Dites le chœur des vierges : « A sa suite, les vierges seront amenées au roi. » *Ibid.*, 14. Dites encore la vocation de l'Église : « La reine s'est tenue debout à votre droite, portant un vêtement doré, couverte d'ornements divers. » *Ibid.*, 9. Montrez-nous le Fils assis à la droite du Père : « Le Seigneur a dit mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'esca-beau de vos pieds. » *Psalm.*, CIX, 1, 2.

O David, vous avez exposé la prophétie tout entière ; pourquoi donc vous écrier : « Créez en moi un cœur pur, mon Dieu, et renouvelez dans mon intérieur un esprit droit ? » Vous êtes roi, votre front est ceint du diadème, vous êtes revêtu de la pourpre. — Il répond : Feuilles légères que tout cela, nuit et rêve ; je cherche la vraie beauté. Donnez-moi l'Esprit-Saint, afin que vous me parliez encore et que je vous parle aussi. L'Esprit s'est éloigné de moi comme la colombe s'éloigne de la boue. Je veux que la colombe revienne. Alors je paraîtrai de nouveau devant vous. Je ne puis plus me supporter depuis que j'ai perdu la confiance. — Vous voyez la confession que David fait à Dieu. Comprenez par là quel mal c'est que le péché. Et quel péché ? L'adultère et l'homicide, la transgression de la loi, le mépris de la parole divine. En disant cela, je n'accuse pas le prophète, je fais connaître son prompt repentir. Il convenait qu'il accomplît cette parole des saints Livres : « Avouez le premier vos péchés, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. C'est, en effet, là ce qui lui rendit la justice ; il avait dit : « J'ai péché envers le Seigneur. » *II Reg.*, XII, 13. Le prophète Nathan vint alors et lui parla de la sorte : « Et le Seigneur a fait disparaître votre péché. » Le péché n'a qu'un instant,

la confession est plus courte encore; mais le péché régnait dans le cœur du roi depuis qu'il avait jeté les yeux sur la femme d'Urie, et c'est pour cela qu'il disait et consignait dans un psaume : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de votre miséricorde. » Sa confession était complète, le pardon le fut aussi. Comment Paul a-t-il également obtenu miséricorde? « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » *Act.*, ix, 4.

Quelle clémence de la part du Seigneur! Il dit à un homme : « Pourquoi me persécutes-tu? » Il imite son Père, qui tenait ce langage aux Hébreux : « Mon peuple, quel mal t'ai-je fait, en quoi t'ai-je causé quelque peine? Réponds-moi. » *Mich.*, vi, 3. C'est ainsi que le Fils dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Que répond cet homme? « Vous qui me parlez, Seigneur, qui êtes-vous? » *Act.*, ix, 5. Quelle soumission dans le serviteur! Il commence par avouer sa dépendance : « Qui êtes-vous, Seigneur? » Et le Seigneur répond : « Je suis Jésus de Nazareth, que tu persécutes; mais lève-toi, entre dans la ville de Damas, et là te sera dit ce que tu dois faire. » *Ibid.*, 7. Et le loup devient aussitôt une brebis, le persécuteur est un apôtre. L'ivraie s'est changée en froment, le pirate qui n'aspirait qu'à faire sombrer le navire en sera maintenant le pilote, le ravageur de l'Église en devient le dépositaire, le destructeur de la vigne en est le cultivateur, le plomb est devenu de l'or. Criez, vous aussi, mon bien-aimé, parce que le bruit que font les péchés est bien grand; et vous entendrez aussitôt, parce que l'amour du Seigneur envers les hommes est plus grand encore : « Dieu s'est fait homme, il est entré dans le sein d'une vierge et il y a habité. » Qui a-t-il appelé? Les mages. Qui encore? Une courtisane. Et après cela? Un larron. Et après le larron? Un blasphémateur.

Choses inouïes, choses incompréhensibles! La vocation des peuples a pour origine la tyrannie du péché. Le monde était dans un état lamentable, les hommes gisaient enchaînés par le sommeil de la corruption, les pratiques du judaïsme, un profond abattement. Aussi le Seigneur venant sur la terre a-t-il d'abord pris dans cette masse impure les prémices de l'Église, afin que personne dans la suite ne désespérât de son salut. Etes-vous impie, songez au larron;

voluptueux, souvenez-vous de la courtisane; blasphémateur, pensez à Paul, ce grand blasphémateur; idolâtre, considérez les mages. Je connais, moi aussi, quel est le désespoir qui naît du péché. Le démon est là aiguisant son glaive et vous tenant celangage : Ta vie s'est écoulée dans des relations infâmes, à l'impudicité s'est ajouté le parjure, tu l'as emporté sur les autres hommes par ta corruption. Telles sont les paroles du diable. Ne crains pas de lui résister et d'agir en sens contraire. Es-tu tombé? relève-toi. As-tu commis la fornication ou l'adultère? reviens à de meilleurs sentiments, fais pénitence. Ton repentir est peu de chose; mais la bonté divine est infinie. Pendant que tu respirez encore, étendu sur ton lit, même alors fais pénitence : la brièveté du temps attire la clémence de Dieu. Applique-toi ces remèdes, et tu calmeras l'irritation de tes plaies.

Je sais, mon bien-aimé, combien sont nombreuses les blessures de l'âme; mais chaque blessure a son remède propre tout préparé. L'Église se présente à toi pour te donner l'Esprit-Saint. Invoque le chœur des martyrs; recours à tant d'autres moyens capables de t'arracher à l'iniquité et de te ramener à la justice. Vous connaissez maintenant les prévarications légères des justes; voyez avec quelle promptitude ils les ont réparées par leurs paroles et leurs larmes. David s'écriait : « J'arroserai mon lit de mes larmes. » *Psalms.*, vi, 7. Paul disait à son tour : « J'ai obtenu miséricorde, parce que j'étais dans l'ignorance en persécutant le Christ. » II *Tim.*, 1, 13. Ne désespérons donc pas nous-mêmes de notre salut, en voyant que ces hommes d'abord coupables possèdent néanmoins le royaume des cieus, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire et puissance, en même temps qu'au Père et à l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

# COMMENTAIRE

SCR

# LE PROPHÈTE ISAÏE

---

## AVANT-PROPOS.

Non-seulement ce commentaire doit être rangé parmi les œuvres authentiqués, mais il mérite encore de trouver place parmi les plus remarquables productions de notre saint docteur, soit par la beauté du style et l'ampleur du discours, soit pour la sagesse des préceptes et la magnificence des leçons. On demande d'abord si ce sont là des discours prononcés par Chrysostome, ou bien des écrits conservés dans son portefeuille. On demande en second lieu s'il a fait ce travail à Antioche ou à Constantinople. On voudrait savoir enfin si ce commentaire laissé incomplet, puisqu'il s'arrête au milieu du huitième chapitre, a jamais été complété par l'auteur, ou si même il avait la pensée de le compléter.

Il n'est pas facile de résoudre la première question. Il est assurément bien des passages dont la forme oratoire ne saurait être contestée et qui s'adressent directement au peuple; vous remarquez cela principalement dans tout le deuxième chapitre et dans le troisième, où Chrysostome commentant ce que le prophète Isaïe avait dit sur les parures diverses et le luxe effréné des femmes de son temps, s'élève avec la même vigueur contre les mêmes désordres. L'orateur se trahit dans beaucoup d'autres passages de ce commentaire. Je ne puis pas croire cependant que ce travail, tel qu'il existe aujourd'hui, ait jamais été donné comme discours dans un e

église. En effet, on n'y trouve nulle part aucun exorde, et l'on sait combien Chrysostome montrait de soin et déployait de richesse dans cette partie de l'oraison ; pas de conclusion non plus, ni d'exhortation morale se terminant à la gloire du Christ et de la Trinité, contrairement à l'usage invariable de l'orateur. S'il y a là beaucoup de choses qui rappellent la chaire et la parole publique, si les textes de l'Écriture y sont fréquemment cités dans le but de persuader, on n'y trouve pas, de bien s'en faut, le mouvement oratoire qu'on remarque dans les explications des psaumes.

Quant à savoir maintenant si ce commentaire fut publié à Antioche ou à Constantinople, il est bon d'entendre là-dessus le savant Tillemont : « Cette œuvre est bien de Chrysostome, on est unanime sur ce point ; elle est empreinte d'une élégance peu commune. On y voit des traits concernant l'empire romain qui se rapportent parfaitement à la jeunesse de Chrysostome, quand on les applique surtout à l'état de cet empire avant l'année 377. Il est probable que l'auteur composa cet ouvrage dans la solitude ou bien quand il n'était encore que diacre ; car, du moment où il fut fait prêtre, il ne paraît pas avoir eu le calme et le temps nécessaires pour entreprendre un aussi long travail. » Volontiers, je me range à cette opinion ; il est très-naturel de faire remonter ce commentaire à cette période de la vie de notre saint qui n'était pas encore absorbée par le ministère de la parole, et beaucoup plus par les sollicitudes et les préoccupations de l'épiscopat. Il ne paraît pas possible de le renvoyer à l'époque de l'exil.

Pourquoi cette œuvre est-elle inachevée, c'est ce que nous ne saurions dire ; et nous n'osons pas même émettre à cet égard une conjecture. Ce qui nous reste va jusqu'à la moitié du chapitre VIII. Du reste, cette division par chapitres n'a pas certainement été faite par l'auteur. Comme celle de la Vulgate dans son état actuel, elle n'est pas d'ancienne date. Dans ces âges reculés, notamment chez les Grecs, les divisions étaient bien différentes. Pour en revenir à la question, mon sentiment est que Chrysostome n'a jamais terminé cet ouvrage, qu'il l'avait commencé sans doute avec l'intention d'y mettre la dernière main, et qu'il en fut détourné par les travaux et les affaires dont il fut plus tard assailli.

# COMMENTAIRE SUR LE PROPHÈTE ISAÏE.

---

## PRÉAMBULE.

La sublimité de ce prophète, nous la voyons surtout éclater dans son œuvre ; mais nul n'en a parlé d'une manière plus haute que Paul, par la raison que nul n'a mieux compris Isaïe et n'a été plus parfaitement l'organe de l'Esprit-Saint. La noble liberté du prophète dans la parole et dans la pensée, son élévation d'âme, la lucidité de son regard quand il annonce les mystères du Christ, tout cela, l'Apôtre l'exprime dans un mot : « Isaïe ose davantage et dit : J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, je me suis montré à ceux qui ne m'appelaient pas. » *Rom.*, x, 20 ; *Isa.*, LXV, 1. A la hardiesse, il joignait une tendre pitié : non-seulement il s'élevait avec force contre les folies du peuple et lui prophétisait avec autant de liberté que d'élévation les malheurs qui devaient punir ces folies ; mais encore, lorsque ces malheurs étaient arrivés, il en ressentait les douloureuses atteintes, il pleurait et gémissait, autant et plus que les victimes elles-mêmes. Du reste, tels se sont constamment montrés les prophètes et les saints : ils éprouvaient pour les peuples qu'ils avaient à diriger, une tendresse plus que paternelle, l'amour divin l'emportant de beaucoup chez eux sur les tyranniques affections de la nature. Il n'est pas de père, non il n'en est pas qui brûle d'une aussi vive ardeur pour ses enfants ; ils ont aimé leur peuple jusqu'à souffrir la mort, ne cessant de verser des larmes sur les maux qui l'affligeaient, et d'appeler sur lui la protection divine, partageant les douleurs de l'exil, prêts à tout faire comme à tout supporter pour soustraire ce peuple à la colère du ciel et à ses calamités présentes.

Rien de plus apte, en effet, à s'occuper du bien public, qu'une âme pleine de philosophie et de miséricorde. C'est pour cela que Moïse, ce grand serviteur de Dieu, fut mis à la tête de sa nation, à laquelle il avait antérieurement prouvé son amour par les œuvres, et plus tard il disait : « Si vous leur pardonnez ce péché,

renvoyez-moi ; sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit. » *Exod.*, xxxii, 31, 32. Et ce même Isaïe, voyant la ruine de son peuple, s'écriait : « Laissez-moi, que je verse des larmes amères ; n'essayez pas de me consoler quand je vois écraser ainsi la fille de mon peuple. » *Isa.*, xxii, 4. Qui ne connaît les lamentations de Jérémie sur les ruines de Jérusalem ? Ezéchiel part avec les captifs, persuadé qu'il lui sera moins pénible de vivre sur un sol étranger que dans sa terre natale, n'ayant rien de plus grand devant les yeux que de se dévouer à consoler l'infortune, à relever les affaires et le courage des malheureux. Daniel demeure à jeun pendant vingt jours et prie pour demander leur retour dans la patrie ; il n'est pas de sollicitude qu'il ne déploie, de prière qu'il n'adresse à Dieu pour obtenir qu'ils soient délivrés de leur triste servitude. Tous les saints sans exception brillent de cette pure gloire. David voyant le fléau vengeur tomber sur le peuple, appelait sur sa tête seule la colère de Dieu. « C'est moi, disait-il, moi le berger, qui ai commis la faute, moi le berger qui ai fait le mal ; et ceux-là, qui composent le troupeau, qu'ont-ils fait ? Que votre main s'appesantisse sur moi et sur la maison de mon père. » *II Reg.*, xxiv, 17. Le patriarche Abraham, quoique bien éloigné des vices affreux qui régnaient à Sodome, et n'ayant pas à craindre dès lors d'être enveloppé dans la catastrophe de cette ville, agissait néanmoins comme s'il devait en partager les malheurs, tant il priait le Seigneur avec instance de détourner le fléau ; il ne mettait pas de terme à ses supplications, si Dieu lui-même ne les avait arrêtées en le quittant.

Les saints de la nouvelle Alliance ont encore montré plus de vertu, favorisés qu'ils étaient d'une grâce plus abondante, appelés à de plus grands combats. De là vient que Pierre, entendant le Christ dire à quel point il est difficile aux riches d'entrer au ciel, était saisi de frayeur et de tristesse, ce qui lui faisait demander : « Qui pourra donc être sauvé ? » *Luc.*, xviii, 26. Il pouvait cependant être rassuré sur lui-même ; mais ce n'est pas sur leur propre sort, c'est sur le sort du monde entier que les saints tremblent. Paul laisse éclater ce sentiment partout dans ses Épîtres ; il jugeait moins beau de voir le Christ que de travailler au salut des hommes,

puisqu'il disait : « Etre délivré de mes chaînes pour aller avec le Christ, serait préférable pour moi ; mais il est plus nécessaire pour vous que je demeure dans la chair. » *Philipp.*, 1, 23, 24. Le prophète s'offre à nous avec le même caractère : il annonce avec une pleine confiance les oracles divins, il s'élève de même contre les pécheurs, et puis il ne cesse de prier Dieu d'apaiser sa colère et de les traiter avec bonté. C'est ce que nous voyons surtout à la fin de sa prophétie, mais il est temps d'en aborder le commencement.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### De la Vision d'Isaïe.

1. C'est la prophétie qu'il appelle Vision, soit parce qu'il avait en quelque sorte devant les yeux les choses futures, et c'est ainsi que Michée voyait le peuple dispersé, ou bien Ezéchiel, la prévarication et la captivité des adorateurs du soleil et de Thamuz ; soit parce que les révélations que Dieu faisait aux prophètes n'étaient pas moins certaines que les événements mêmes et qu'on pouvait y compter comme sur les choses qui rentrent dans le cours ordinaire de la vie. Que les prophètes eussent en quelque sorte un sens qui les distinguait du reste des hommes, c'est ce qu'il dit lui-même : « Dieu m'a donné une oreille de plus pour entendre. » *Isa.*, I, 4. Il accroît la confiance dans sa parole quand il l'appelle Vision ; car il excite plus vivement l'attention de l'auditeur et le fait remonter à celui qui est l'objet ou l'auteur de telles images. C'est comme une loi pour tous ceux qui transmettent aux autres les divins enseignements, de poser avant tout en principe qu'ils ne parlent pas en leur propre nom et qu'ils sont simplement les organes de la pensée de Dieu, que leurs écrits descendent du ciel. Voici comment s'exprime David : « Ma langue, c'est la plume d'un scribe écrivant avec rapidité. » *Psalms.*, XLIV, 2. N'attribuez donc pas les caractères à la plume et voyez-y plutôt l'action de la main ; c'est-à-dire, au-dessus de la plume, de la langue de David, voyez la grâce qui la fait mouvoir. Un autre prophète rend ainsi la même



idée : « J'étais un gardeur de chèvres, m'occupant à dépouiller les sycomores. » *Amos*, vii, 14. On ne saurait donc attribuer ce qu'il dit à la sagesse humaine. Ce n'est pas assez ; un autre ajoute : « Pour moi, j'ai été rempli de la force de l'Esprit du Seigneur, de jugement et de puissance. » *Mich.*, iii, 8.

La grâce ne se bornait pas à leur donner la sagesse, elle leur donnait aussi la force, non du corps, cela se comprend, mais de l'âme. Comme ils avaient à faire à un peuple intraitable et impudent, qui avait soif du sang des prophètes, qui se plaisait à massacrer les saints, ils avaient, en effet, besoin d'une grande force pour ne pas se laisser effrayer par une semblable violence. Voilà pourquoi Dieu dit à Jérémie : « Je t'ai placé comme une colonne de fer et un mur d'airain ; » *Jerem.*, i, 18 ; et à Ezéchiel : « Tu habites au milieu des scorpions ; mais ne crains pas devant eux et ne tremble pas. » *Ezech.*, ii, 6. Lorsque Moïse recevait sa mission, il me paraît l'avoir d'abord refusée parce qu'il craignait, non-seulement Pharaon, mais encore le peuple juif. S'entretenant avec Dieu, après avoir quitté le barbare, il désirait ardemment savoir ce qu'il aurait à dire à ceux qui ne croiraient pas à sa mission divine ; il reçut alors le pouvoir d'opérer des prodiges bien propres à subjuguier leur esprit. Rien n'était plus nécessaire ; car, si l'un d'eux l'avait tellement effrayé, quand il venait cependant d'être sauvé par lui, que n'avait-il pas souffert dans son âme en songeant à la turbulente audace de toute sa nation ? C'est pour cela qu'il avait reçu l'Esprit de force en même temps que de sagesse ; et c'est ce que dit formellement Michée : « J'ai été rempli de la force de l'Esprit du Seigneur, de jugement et de puissance. » Un autre dit : « La parole de Dieu fut donnée à Jérémie, fils de Chelcias. » *Jerem.*, i, 1. Un autre encore : « Prophétie sur Ninive. Livre de la vision de Nahum, fils d'Elcésias. » *Nahum*, i, 1. Il dit la même chose que les précédents, quoique en d'autres termes ; pour lui, selon la force du texte, participer à l'Esprit c'est en être possédé. Comme les prophètes étaient des instruments mus par l'Esprit-Saint, il désigne ainsi l'énergique action de la grâce.

C'est de la même manière que Paul parle de l'apostolat en tête de toutes ses épîtres : ce que les prophètes indiquaient par les

noms de Vision, de Parole, d'Assomption et autres, lui l'indiquait par celui d'Apostolat. De même, en effet, qu'en annonçant une vision ou bien une parole qui vient de Dieu, on déclare ne pas devoir donner de son propre fond ; de même, en se proclamant Apôtre, on n'enseigne pas une doctrine à soi, on parle au nom et selon la pensée de celui qui envoie. C'est la dignité d'un apôtre de ne rien offrir qui vienne de lui. Voilà pourquoi le Christ disait : « Ne reconnaissez pas de maître sur la terre ; vous n'avez qu'un Maître, celui qui est dans les cieux. » *Math.*, xxiii, 10. C'était nous montrer clairement que les enseignements transmis par nous émanent comme de leur source du souverain Maître des cieux, et que les hommes n'en sont que les ministres.

« Vision d'Isaïe. » Comment les prophètes voient-ils, quel est le mode de leur vision, c'est ce qu'il ne nous appartient pas d'expliquer. Nous ne pouvons pas comprendre cette vision ; celui-là seul la connaît bien, qui la connaît par expérience. S'il nous est souvent impossible d'expliquer les œuvres et les impressions de la nature, à plus forte raison nous l'est-il d'exposer le mode d'opération de l'Esprit. Si quelqu'un ose entreprendre d'en donner quelques faibles images, il ne parviendra jamais à la clarté parfaite ; l'objet qu'il poursuit restera toujours comme enveloppé d'énigmes. Pour moi, je me représente l'âme des prophètes comme une eau limpide où pénètrent librement les rayons du soleil et qui en est toute illuminée : cette âme, purifiée d'abord par sa propre vertu, reçoit le don de l'Esprit-Saint, et, dans cette nouvelle clarté dont elle brille, la connaissance de l'avenir se manifeste à ses yeux.

« Fils d'Amos. » Pourquoi faire mention du nom de son père ? Ou bien pour le distinguer de tout homonyme, ou bien pour nous montrer que l'obscurité du père ne jette aucune ombre sur la vertu du fils, que la vraie noblesse gît dans les qualités personnelles et non dans la grandeur des aïeux. Cet homme, en effet, bien qu'ayant un père obscur, s'éleva par sa gloire au-dessus de tous les autres, et ne dut cet éclat qu'à sa propre vertu.

2. « Vision contre la Judée et contre Jérusalem. » D'où vient que la nation et la ville sont désignées séparément ? Parce qu'elles furent séparément châtiées, soit par rapport aux circonstances,

soit par rapport au temps. La sagesse divine en avait ainsi disposé, pour que ce châtement graduel et successif, en épargnant les uns tout en frappant les autres, ramenât les premiers à de meilleurs sentiments par l'exemple de la captivité des seconds; si bien que, le remède venant à ne pas produire son effet, ce ne fût plus la faute du médecin, mais uniquement celle des malades. C'est ainsi que le Seigneur agit envers chaque génération : il ne frappe pas tous les coupables à la fois; autrement, il y a longtemps déjà que notre race serait détruite. Il en est sur lesquels il exerce ici-bas sa justice, se réservant d'alléger d'autant leur supplice dans le siècle à venir; il ménage de la sorte à leurs pareils un grand moyen d'amélioration; et, quant à ceux qui ne changent pas de leur propre mouvement, qui ne profitent même pas de cette sage dispensation, sa justice les attend d'une manière inévitable au jour terrible du jugement.

« Sous le règne d'Ozias et de Joathan, d'Achas et d'Ézéchias, qui régnèrent en Juda. » C'est avec raison qu'il détermine l'époque, afin de renvoyer l'auditeur studieux à l'histoire des faits contemporains. On comprend mieux les prophéties, elles deviennent plus claires quand on voit dans quel état se trouvaient les Juifs, quelles étaient leurs maladies et leurs blessures, alors que ce remède leur était offert.

« Écoute, ô ciel; terre, prête l'oreille; car le Seigneur a parlé. » *Isa.*, I, 2. Un tel exorde respire une indignation profonde. Si le prophète n'était comme obsédé par ce sentiment, il ne laisserait pas ainsi de côté les hommes pour s'adresser aux éléments insensibles et muets. Ce n'est pas cependant l'indignation seule qui lui inspire ce langage; il veut couvrir de honte ceux qui l'entendront, en leur prouvant déjà que les êtres doués de raison sont tombés au-dessous des éléments eux-mêmes. Du reste, Isaïe ressemble sous ce rapport à tous les autres prophètes. Ainsi, celui qui fut envoyé vers Jéroboam, au lieu de parler au monarque, s'adresse directement à l'autel. Jérémie interpelle la terre et s'écrie : « Terre, terre, terre, écris le nom de cet homme, écris que cet homme est banni. » *Jerem.*, XXII, 29, 30. Un autre dit à son tour : « Écoutez, vallées, fondements de la terre. » *Mich.*, VI, 2.

« J'ai engendré des enfants. » Il ne mentionne pas un bienfait commun à tous les hommes, tel que celui d'avoir reçu la vie, il rappelle un bienfait spécial, celui d'avoir été faits ses enfants. Dieu nous prévient toujours de ses bienfaits. Ainsi, dans la création de l'homme, il commença par honorer un être qui n'existait pas encore, en disant : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, 1, 26. Le bienfait devient beaucoup plus grand dans la nouvelle loi : quand nous n'avons encore fait aucun bien, quand de plus nous avons commis d'innombrables maux, il nous honore en nous purifiant par le bain de la régénération. C'est de la même manière qu'il honore ici des hommes qui, non-seulement n'ont rien fait pour mériter la grâce de l'adoption, mais qui s'en sont encore rendus indignes. Et, bien qu'il les récompense avant aucun travail, il ne les récompensera pas moins quand ils auront travaillé; sa munificence n'en est même que plus grande.

« Et je les ai exaltés. » Les prodiges accomplis en Égypte, dans le désert, en Palestine, sont signalés par ce seul mot. La multitude même de ses bienfaits oblige le Seigneur à ne les rappeler que succinctement, quand il les rappelle. « Mais eux m'ont méprisé. » Ils ont transgressé ma loi, délaissé mes préceptes.

« Le bœuf connaît celui dont il est la possession, l'âne connaît la crèche de son maître. » *Isa.*, 1, 3. Les comparaisons ont pour effet de rendre l'accusation plus terrible, surtout quand elles sont puisées dans des sujets inférieurs; comme, par exemple, lorsque le Christ disait : « Les hommes de Ninive se lèveront au jugement en face de cette génération, et la condamneront; » *Luc.*, XI, 32; et ce qui précède : « La reine du Midi se lèvera au jugement et condamnera cette génération; car elle vint des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon. » *Ibid.*, 31. Voici comment s'exprimait Jérémie : « Allez aux îles de Cétim, transportez-vous à Cédar; envoyez interroger ces peuples, et vous verrez s'ils changeront de dieux; tandis que mon peuple a changé sa gloire, sans aucun profit pour lui. » *Jerem.*, II, 10, 11. Il nous apprend ainsi que sa loi n'est point dure, qu'il exige uniquement des hommes ce que les animaux, et les animaux les plus stupides, peuvent eux-mêmes accomplir. On me dira peut-être qu'il est dans

leur nature d'avoir un tel instinct. A cela je répons que nous devons faire par le libre choix de notre volonté ce qu'ils font sous l'impulsion de la nature. « Le bœuf connaît celui dont il est la possession. » Au lieu de leur mettre en face la grandeur de ses dons, il leur représente l'excès de leur malice, afin de les ramener au bien. Pour les couvrir de honte il en appelle d'abord aux éléments; et puis, au lieu de les comparer aux hommes, il les compare aux animaux, montrant qu'ils sont encore inférieurs aux plus stupides.

3. C'est ce que fait aussi Jérémie, quand il cite l'exemple de la tourterelle et de l'hirondelle; ainsi que Salomon, qui renvoie le paresseux, tantôt à la fourmi, et tantôt à l'abeille. *Jerem.*, viii, 7; *Prov.*, vi, 6; *Eccli.*, xi, 3. « Mais Israël ne m'a pas connu. » C'est une malice accumulée, que les membres mêmes de la famille, après tant d'honneurs reçus, s'accordent tous à commettre la même ingratitude. Il ne dit pas : Jacob, mais bien : « Israël, » pour faire mieux ressortir par la vertu du père la perversité des descendants : celui-là, par les nobles qualités de son âme, avait mérité la bénédiction qui se trouve consignée dans son nom; ceux-ci la perdirent par leurs iniquités. « Et mon peuple ne m'a pas compris, » moi plus éclatant que le soleil.

« Malheur à la nation pécheresse. » Tel est encore l'usage des prophètes de pleurer sur ceux que consume une incurable maladie. C'est un sentiment que Jérémie ne cesse d'exprimer; et le Christ lui-même disait : « Malheur à toi, Chorasi; malheur à toi, Bethsaïde. » *Matth.*, xi, 21. C'est encore là une forme d'enseignement; celui que n'a pu corriger la parole, se rend quelquefois aux larmes. « A ce peuple plein d'iniquités. » L'accusation s'aggrave de plus en plus : tous sont coupables, et tous au dernier point. « A cette race perverse. » Ce n'est pas qu'il l'accuse de provenir d'une source empoisonnée; il l'accuse seulement d'être corrompue dès l'origine. Lorsque Jean disait : « Serpents, race de vipères, » *Matth.*, iii, 7, il n'accusait pas non plus la nature; car il n'aurait pas ajouté : « Faites donc de dignes fruits de pénitence. » *Ibid.*, viii. Si la nature les avait faits mauvais, le conseil était inutile. C'est la même chose ici : ce n'est pas sur la source que retombe ce mot :

« Race perverse. » Il poursuit : « A ces enfants sans loi. » Il ne se borne pas à les appeler prévaricateurs ; il déclare qu'ils sont « sans loi, » par la raison qu'ils vivent comme si jamais aucune loi ne leur avait été donnée.

« Vous avez abandonné le Seigneur et vous avez provoqué sa colère. » Il pèse là sur son accusation. Il suffisait, ce semble, qu'il prononçât le nom de Dieu. C'est dans le même sentiment que Jérémie reproche aux Juifs d'avoir abandonné le Seigneur pour s'attacher aux démons. « Le Saint d'Israël. » C'est encore l'accusation qui s'aggrave ; quoiqu'il soit, en effet, le souverain Seigneur de tous les peuples, eux seuls le connaissaient alors.

« Ils se sont retirés en arrière. Que frapper désormais pour punir des prévarications nouvelles ? » Terrible condamnation que celle-là ; c'est dire que les supplices n'ont pu les rendre meilleurs. Ces supplices étaient eux-mêmes l'œuvre de la bonté ; les prévaricateurs ne pouvaient pas dire que Dieu s'était contenté de leur accorder d'abord ses grâces et ses faveurs, qu'il les avait ensuite abandonnés après leur chute ; non, tout en les attirant par ses bienfaits, il les détournait du mal par ses menaces ; mais, échappant à ce double moyen de salut, ils demeuraient dans leurs incurables défaillances. Le céleste médecin employait tous les genres de traitement, sans en excepter le fer et le feu ; et cependant le malade ne guérissait pas, il ne pouvait plus même recevoir les remèdes, signe le plus certain d'une maladie désespérée.

« Toute tête est courbée par le labeur, tout cœur est accablé par la tristesse. De la plante des pieds au sommet de la tête, plus rien n'est intact, tout son corps n'est qu'une plaie, une plaie purulente et livide. » *Isa.*, 1, 5, 6. Il retrace donc les châtimens infligés à ce peuple ; et ce n'est pas là le moindre des bienfaits et des honneurs qui lui aient été conférés. — Je les ai tous affligés, tous plongés dans l'angoisse. — Si chaque tête est courbée par le labeur, comment n'y aurait-il ni plaie, ni meurtrissure ? — Une blessure ne paraît qu'autant que le reste du corps est sain ; si tout ne forme qu'une plaie, aucune plaie ne se distinguera plus. Il veut donc dire par là que le corps tout entier ne forme qu'une plaie, qu'il n'y a plus rien de sain, plus rien qui ne soit morbide,

ulcéré, purulent. « Aucune application de remède possible. » C'est le signe le plus alarmant. La maladie n'est pas chose aussi grave que cette déclaration faite par le médecin, qu'elle est incurable. « Pas d'huile, pas de ligaments. » Pour mieux faire pénétrer son idée, il poursuit la même métaphore; et tel est aussi le but de cette forme de langage.

« Votre terre est déserte. » *Ibid.*, 7. Il n'affirme pas un fait accompli, il annonce une chose future. Ainsi font les prophètes; ils inspirent une salutaire frayeur, en manifestant la vérité dont ils sont les organes. De même que les choses accomplies ne peuvent pas ne pas l'être; de même il ne se peut pas que les choses annoncées par les prophètes ne soient pas également accomplies, à moins que les coupables menacés du châtement ne fassent pénitence. « Vos villes sont ravagées par le feu. » Il ne les fait pas entièrement disparaître, il veut que l'incendie allumé par les barbares laisse subsister quelques débris, pour mieux frapper l'esprit de ceux qui les verront. « Les étrangers dévorent devant vous votre contrée, elle est saccagée et bouleversée par les peuples ennemis. » C'est un surcroît de malheur, d'en être soi-même le témoin, au lieu de l'entendre simplement raconter.

4. « La fille de Sion sera abandonnée comme une tente au milieu d'une vigne, comme une cabane de garde au milieu d'un champ de concombres. » *Ibid.*, 8. Il y a dans ces images quelque chose de singulièrement expressif, quand elles nous sont présentées surtout par l'Écriture sainte. C'est Jérusalem que le prophète appelle fille de Sion, parce que cette ville est assise au pied de la montagne de ce nom. « Comme une tente au milieu d'une vigne, comme une cabane dans un champ de concombres. » Quand on a enlevé les fruits, quand les colons ont disparu, l'abri est désormais inutile. « Comme une ville assiégée. » C'est encore une image qui fait de plus en plus ressortir la ruine et l'abandon. Quand on n'a plus de secours, il ne reste qu'à se renfermer derrière les murailles que viennent battre les ennemis.

« Et si le Seigneur, Dieu des armées, n'eût laissé subsister un germe, nous serions devenus comme Sodome, nous aurions été semblables à Gomorrhe. » *Ibid.*, 9. C'est l'usage constant des pro-

phètes d'annoncer, avec les maux que les prévaricateurs auront à souffrir, ceux qu'ils auraient encore mérités, afin qu'ils rendent grâces à Dieu, sous les coups mêmes de sa justice, de ce qu'il ne les a pas punis selon toute l'étendue de leurs crimes, de ce qu'il a bien allégé le châtement. Le sens de ces paroles est que les péchés des enfants d'Israël réclamaient, non-seulement les supplices dont il est ici question, mais encore la mort de tous, l'extermination de la nation tout entière, comme il était arrivé aux habitants de Sodome. La divine bonté ne le permit pas et se contenta d'infliger une peine de beaucoup inférieure au péché. Comme il existe d'intimes rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testament, Paul exprime la même pensée, mais d'une manière plus juste encore et plus opportune que le prophète. *Rom.*, ix, 29. De même que, dans ces anciens temps, si Dieu n'avait pas poussé aussi loin sa miséricorde, tous auraient été exterminés; de même, à l'avènement du Christ, si la grâce ne s'était pas répandue avec tant d'abondance, le monde entier devait périr, et dans des tortures plus grandes encore. « Si Dieu n'avait laissé subsister un germe. » Cela s'applique à ceux qui furent emmenés captifs et qui échappèrent de la sorte à la mort.

« Écoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome; faites attention à la loi de votre Dieu, peuple de Gomorrhe. » *Ibid.*, 10. Quand il leur a dit qu'ils étaient dignes d'éprouver le sort des habitants de Sodome, il leur disait bien qu'ils étaient coupables des mêmes crimes. C'est pour cela qu'il les désigne ici par le nom de ces deux villes; le langage qu'il tient ne se comprendrait pas sans cela. Que ce langage s'adresse aux Juifs, et non aux habitants de Sodome, qu'il applique le nom des derniers aux premiers, ce qui suit le prouve d'une manière évidente; car il parle des sacrifices, des oblations et des autres cérémonies consacrées par la loi, ce dont il n'existait pas trace à Sodome. « La loi de notre Dieu, » a-t-il déjà dit, nous fournissant ainsi le premier élément de cette preuve.

« Que me font à moi vos nombreux sacrifices? dit le Seigneur. Je suis plein de vos holocaustes; je ne veux plus la graisse des béliers et des agneaux, ni le sang des taureaux et des boucs. »



*Ibid.*, 11. Le psaume quarante-neuvième tout entier s'inspire de la même pensée, quoiqu'il l'exprime en d'autres termes : « Il appellera le ciel et la terre pour faire le discernement de son peuple. » A ces paroles du Psalmiste ressemblent beaucoup celles du prophète : « Écoute, ô ciel; terre, prête l'oreille; car le Seigneur a parlé. » Il en est de même dans la suite des deux textes. David disait : « Je ne t'accuserai pas concernant tes sacrifices; tes holocaustes sont toujours devant moi. » Isaïe dit à son tour : « Que me font à moi vos nombreux sacrifices? dit le Seigneur. » David prête à Dieu ce langage : « Je n'accepterai pas le sacrifice des veaux qui sont dans ta maison, ni des boucs choisis dans tes troupeaux. » Isaïe le fait ainsi parler : « Je ne veux pas de vos holocaustes, de la graisse des béliers et des agneaux, du sang des taureaux et des boucs. » Pour s'excuser de ne pas pratiquer les autres vertus et se défendre contre les accusations incessantes dont il était l'objet à cet égard, ce peuple invoquait les sacrifices qu'il ne cessait d'offrir; c'est donc à bon droit que l'un et l'autre prophète, ou mieux tous les prophètes sans exception, s'efforcent de détruire cette vaine excuse. Il est bien évident que les sacrifices ne sont pas principalement établis pour eux-mêmes, et qu'ils ont pour but essentiel de former les hommes à la vertu. Mais, comme ce peuple négligeait tous les autres devoirs nécessaires pour ne s'occuper que de celui-là, Dieu déclare qu'il n'acceptera plus de tels hommages. « Ne venez plus vous présenter devant moi. » *Ibid.*, 12. Ne vous rendez plus au temple dans ce but. « Qui donc attend de vos mains ces offrandes? »

Et cependant tout le livre qui porte le titre de Lévitique a pour objet de régler tout ce qui concerne les sacrifices. Des lois concernant le même objet se trouvent aussi dans le Deutéronome et dans plusieurs autres endroits. Comment se fait-il dès lors que Dieu dise : « Qui donc attend de vos mains ces offrandes? » Il veut vous apprendre par là qu'il ne s'était pas proposé ce genre de culte comme un but, et que l'infirmité des hommes en était plutôt la source. Ce n'était pas son intention non plus que l'homme eût le droit de répudier sa femme, quand une fois il l'avait épousée; mais, pour prévenir de plus grands maux, de peur que la femme

ne fût immolée dans les ténèbres, ne pouvant pas être répudiée, il permit un moins grave désordre : c'est ainsi que dans cette circonstance, voulant empêcher les hommes de sacrifier aux démons, il tolérait une chose qu'il ne voulait pas, afin d'obtenir un bien qu'il voulait. C'est la pensée qu'exprime encore le prophète Amos, lorsqu'il dit : « Ne m'avez-vous pas offert des sacrifices et des victimes pendant quarante ans? dit le Seigneur. » *Amos*, v, 25. Jérémie l'exprime aussi en ces termes : « Ce n'est pas là ce que j'avais prescrit à vos pères. » *Jerem.*, vii, 21.

5. Comme les démons étaient honorés par les mêmes cérémonies, pour que cette identité ne fût pas une occasion de ruine aux faibles, le Seigneur ne cesse de renouveler ces avertissements par la voix de chaque prophète : Lorsque les sacrifices n'étaient pas offerts, le peuple s'indignait et les demandait avec instance; il lui fallait la fumée de la graisse et de l'encens; on allait redisant cette parole du poète :

« ..... Nous avons ces honneurs en partage. » *Iliade*, IV, 49.

Le vrai Dieu ne les avait pas demandés à l'origine, et quand il les ordonna plus tard, il eut soin de montrer qu'il ne les permettait pas volontiers; et c'est ce qu'il prouve encore dans la suite, soit en les faisant bientôt disparaître, soit en ne les acceptant pas quand on les lui offrait. Par tous les moyens, en un mot, il a manifesté combien ces rites sanglants étaient indignes de sa majesté souveraine. C'est donc comme s'il disait : Je les ai tolérés à cause de vous; pour moi, je n'en avais aucun besoin. « Vous ne fœulerez plus les parvis de mon sanctuaire. » Ou bien c'est une prophétie de la captivité, ou bien c'est une défense, motivée par les mauvaises dispositions qu'ils y apportaient.

« Si vous m'offrez de la farine, c'est en vain. » Il y a des préceptes qui ont leur raison d'être dans leur essence même; il y en a qui sont imposés comme moyen pour arriver à un autre but : adorer Dieu, ne pas tuer, ne pas commettre la fornication, et les autres lois de ce genre s'expliquent par le bien qui doit en résulter; offrir des sacrifices, brûler de l'encens, observer le sabbat, et les autres dispositions semblables, s'expliquent, au contraire, non

par leur utilité propre, mais parce qu'elles devaient éloigner le peuple du culte des démons. Or, comme les Juifs se conformaient à ces dispositions, sans en retirer aucun fruit, en demeurant attachés à leurs pratiques diaboliques, c'est à bon droit qu'elles sont rejetées; on ne saurait blâmer quelqu'un de renverser un arbre qui pousse de vigoureux rameaux et se couvre de feuilles, mais qui ne produit pas de fruits. Ce n'est pas pour l'écorce ou le tronc que le colon soigne un arbre, c'est bien pour le fruit qu'il espère en retirer.

« J'ai en abomination votre encens. » *Ibid.*, 14. Vous le voyez, ce n'est pas la nature des choses offertes qui pouvait plaire à Dieu, il regardait seulement aux sentiments de ceux qui les offraient. C'est pour cela que la fumée du sacrifice offert par Noé monta jadis vers lui comme le parfum le plus suave; tandis que leur encens provoque son aversion. C'est bien ce que je vous disais, il veut les sentiments du cœur et ne regarde pas à la nature des dons. « Vos néoméniés et vos sabbats. » Remarquez qu'il ne repousse pas les choses nécessaires, mais uniquement celles que le Christ doit abroger en venant ici-bas. Aussi, Paul s'élève-t-il avec véhémence contre les Juifs, dont il combat les opinions, non-seulement à ce sujet, mais encore au sujet de plusieurs autres dispositions légales, de ce qu'ils s'attachaient à des choses sans vertu par elles-mêmes et dont ils ne pouvaient plus retirer aucun bien. « Vous qui vous glorifiez du nom de Juifs, qui vous reposez sur la loi, qui comptez sur les faveurs de Dieu, qui connaissez sa volonté, et qui, formés par la loi, savez discerner ce qu'il y a de plus utile.... » *Rom.*, II, 17, 18. Et, un peu plus loin : « La circoncision est utile sans doute si vous observez la loi; mais si vous la transgressez, votre circoncision est nulle et sans valeur. » *Ibid.*, 25. Il déclare donc que ceux à qui la loi fut confiée ne peuvent en tirer aucun avantage, dès lors qu'ils ne croient pas. C'est ce que David fait entendre en d'autres termes : « Dieu a dit au pécheur : Pourquoi te permets-tu d'annoncer mes justices? » *Psalm.*, XLIX, 16. Comme la simple audition de la loi les enflait d'un orgueil sans bornes, quoiqu'ils fussent vides de bonnes œuvres, Paul dissipe ainsi ces vaines fumées : « Vous enseignez les autres, et vous ne

vous enseignez pas vous-même? Vous fulminez contre le vol, et vous volez? » *Rom.*, II, 21. David disait également : « Si vous aperceviez un voleur, vous couriez avec lui, et vous faisiez cause commune avec les adultères. » *Psalm.*, XLIX, 18.

« Je n'accepte pas vos grands jours ; » c'est la Pentecôte, la fête des Tabernacles et celle de Pâques, et les autres semblables qu'il désigne ainsi. « Mon âme déteste vos jeûnes, vos temps de repos et vos solennités. » Il leur parle le langage des hommes. « Vous en êtes venus à m'inspirer le dégoût, » la satiété, l'aversion. Ceci prouve encore son ineffable patience : il a longtemps supporté leurs péchés, il n'est sorti de son silence que lorsqu'ils l'ont comme forcé par l'excès même de leurs désordres. « Je ne vous remettrai plus vos péchés ; » je ne les souffrirai plus. David prêtait également à Dieu ce langage : « Vous avez agi de la sorte, et je me suis tu. »

« Quand vous tendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux, et si vous multipliez vos prières, je ne vous écouterai pas. » *Isa.*, I, 15. Il résulte clairement de là que la prière, même la plus longue, n'est d'aucune utilité, quand celui qui la fait persévère dans le mal. Rien n'égale la puissance de la vertu, la voix qui s'élève des œuvres. « Vos mains sont pleines de sang. » Il ne dit pas simplement : sont coupables de meurtre, mais bien : « Sont pleines de sang. » C'est leur dire qu'ils commettent l'injustice avec autant de préméditation que d'acharnement.

6. C'est encore une preuve de la mansuétude du Seigneur, qu'il veuille donner la raison de ses menaces. Il vient d'expliquer pourquoi il n'écoute pas leur prière. « Lavez-vous, devenez purs. » *Ibid.*, 16. Pourquoi, lorsqu'il a dit : « Je ne vous remettrai plus vos péchés, » donne-t-il encore des conseils, et, lorsqu'il a déclaré que la maladie est incurable, parle-t-il d'amendement? Telle est la conduite de Dieu : quand il menace, il va jusqu'à montrer le salut comme désespéré, afin d'augmenter la crainte ; puis, il ne s'en tient pas là, il présente de nouveau le sentiment de l'espérance, afin d'exciter celui du repentir. Vous verrez cela partout dans l'Écriture. Par rapport aux Ninivites, ce n'est pas par les paroles, c'est par les faits. Par les paroles le Seigneur n'avait rien promis

d'heureux, il ne s'agissait que du châtimeut qui devait suivre la menace ; mais, comme tous ces barbares firent ce qui dépendit d'eux, son courroux s'apaisa sur l'heure. David nous donne encore une preuve de cette vérité, dans ce même psaume dont je vous ai signalé les rapports avec ce préambule d'Isaïe. Celui-ci dit : « Lavez-vous, devenez purs, » après n'avoir fait entendre que des menaces ; et celui-là, après avoir dit : « Je t'accuserai, je placeraï tes iniquités devant ta face, » ajoute : « Un sacrifice de louanges m'honorera, et c'est en cela que je leur montrerai le salut de Dieu. » *Psalm.*, XLIX, 21-23. Il parle ici des louanges qui sont rendues à Dieu par les œuvres et par la connaissance des choses divines. Pour que cette parole : « Lavez-vous, devenez purs, » ne porte pas à leur esprit l'idée de leurs purifications légales, le Prophète poursuit : « Otez l'iniquité de vos âmes, ôtez-la de devant mes yeux, mettez un terme à votre perversité. » Il leur enseigne ainsi que la vertu n'est pas difficile, que la volonté est toujours libre, qu'il dépend d'eux de changer de vie.

« Apprenez à faire le bien. » *Isa.*, I, 17. Fallait-il que leur perversité leur eût même ravi la connaissance de la vertu ! Le Prophète royal dit dans le même sens : « Venez, mes enfants, écoutez-moi ; je vous enseignerai la crainte du Seigneur. » *Psalm.*, XXXIII, 12. De toutes les sciences, c'est la plus élevée ; elle exige d'autant plus de zèle qu'elle rencontre de plus grands empêchements, la tyrannie de la nature, la faiblesse de la volonté, les embûches des démons, l'embarras des affaires. Baruch dit aussi : « Celui-là est notre Dieu, auprès duquel nul autre ne compte ; il a ouvert toute voie à la science. Recherchez le jugement. » *Baruch*, II, 36, 37. Prenez en main la cause des opprimés, ce qui ne peut se faire sans de nombreux labeurs, sans une infatigable vigilance. De là ce mot : « Recherchez ; » car il y a beaucoup de choses qui obscurcissent la justice : les présents, l'ignorance, l'influence des grands, la honte, la peur, l'acception des personnes ; il faut beaucoup de fermeté dans la vigilance. « Délivrez celui que l'injustice accable. » Il va plus loin . il ne se contente pas d'exiger qu'on prononce un jugement équitable, il veut qu'on le mette à exécution. « Soutenez les droits de l'orphelin et ceux de la veuve. »

Dieu veille avec le plus grand soin à ce que personne n'ait à souffrir l'oppression, et surtout quand on est déjà courbé sous le poids d'un autre malheur. L'état de la veuve et celui de l'orphelin sont bien assez accablants par eux-mêmes ; si l'injustice vient encore l'aggraver, il y a là comme un double naufrage.

« Et puis venez, entrons en discussion, dit le Seigneur. » Il est à remarquer partout dans les prophètes que Dieu ne demande rien comme la défense et la protection des persécutés. Ainsi, dans le prophète Michée, les Juifs tenant ce langage : « Si je donne tout premier-né de ma maison pour réparer mon impiété, le fruit de mes entrailles pour les péchés de mon âme, » vous entendez aussitôt : « Je te dirai, ô homme, ce qui est le bien, ce que le Seigneur exige de toi : c'est que tu fasses la justice et que tu aimes la miséricorde, c'est que tu sois prêt à marcher à la suite du Seigneur ton Dieu. » *Mich.*, vi, 7, 8. David dit également : « Je chanterai votre miséricorde et votre justice, Seigneur. » *Psalm.*, c, 4. « Et puis venez. » Après les avoir prémunis d'actes équitables, il les appelle à son tribunal ; après leur avoir appris à se dépouiller de leurs crimes, il instruit leur procès, afin de ne pas les trouver sans défense et de n'avoir pas à les condamner. « Et discutons ensemble. » Débattons notre cause. Celui qui plaide devant un tribunal est à la fois protecteur et médecin.

Après avoir montré que nous avons besoin de sa clémence pour être délivrés de nos péchés, alors même que nous aurions accompli de grandes œuvres, il ajoute : « Si vos péchés sont rouges comme le vermillon, je les rendrai blancs comme la neige. » Il prend deux termes diamétralement opposés, et s'engage à nous mener instantanément de l'un à l'autre. « S'ils sont comme l'écarlate, je leur donnerai l'éclat de la toison. » Quelle puissance dans la protection qu'on accorde aux veuves ! une âme tellement souillée qu'on la dirait presque trempée dans le mal, non-seulement elle la purifie, mais encore elle la revêt d'une blancheur éclatante. « Si vous le voulez, si vous écoutez ma voix, vous jouirez de l'abondance de tous les biens ; mais si vous résistez, si vous refusez de m'entendre, le glaive vous dévorera. » La bouche même du Seigneur a porté cette sentence. Comme les esprits grossiers ne com-

prennent pas combien c'est une chose plus désirable d'être délivré de ses péchés, que de posséder les biens de la vie présente, il consent à leur promettre ces derniers, l'un de ces avantages étant la conséquence de l'autre.

7. Pour mieux leur faire saisir ensuite la facilité de la vertu, il la fait uniquement consister dans l'acte de la volonté. De peur aussi que l'image des biens promis n'engendre le relâchement, il revient en terminant à des figures terribles ; c'est encore pour rendre plus manifeste la puissance de celui qui a parlé. « Comment est-elle devenue une courtisane, cette Sion, la ville fidèle? » *Ibid.*, 21. Il exprime ainsi sa propre douleur, le profond aveuglement des Juifs, le démenti donné par l'événement à l'espérance. Paul exprime le même sentiment au sujet des Galates : « Je demeure surpris de ce que vous avez si promptement changé. » *Galat.*, 1, 6. Sous l'accusation, on sent là une prière qui a pour objet de les ramener à la vertu. Bien que cette parole ait quelque chose d'étonnant, il reste que le reproche s'y trouve tempéré par l'éloge, et que cela même aggrave l'accusation et la rend plus poignante. En effet, nous n'éprouvons pas pour des hommes de nulle valeur et dont la vie n'eut jamais rien de sérieux, la même indignation que pour ceux dont la vie a paru d'abord s'écouler dans l'amour de la vertu, et qui se sont mis ensuite au niveau des méchants. Le nom de courtisane indique ici, non le désordre matériel, mais l'ingratitude envers Dieu, fornication pire que la première ; car l'une outrage l'homme, tandis que l'autre outrage Dieu. C'est une image qui reparaît dans tous les prophètes : le Seigneur daigne se montrer partout comme l'époux de cette cité, afin de lui mieux témoigner son ineffable tendresse. Tous parlent de cette alliance divine, non certes pour flatter des instincts dépravés, mais bien pour amener ce peuple par une comparaison familière, à reconnaître l'amour dont il est l'objet ; cette comparaison leur sert aussi à stigmatiser la corruption.

« Cité fidèle ; » c'est-à-dire pleine de piété et de toute vertu. Ce n'est pas l'idée de la fornication corporelle qu'il veut écarter, je le répète ; il eût dit alors : Cité chaste ; car voilà l'opposé de courtisane. Non ; pour nous bien prouver qu'il désigne l'impiété sous le

nom de fornication, c'est de la foi qu'il parle, l'opposé de l'impiété. « Pleine de jugement ; » ce qui signifie pleine de justice. Encore ici, le grand reproche qu'il fait à ce peuple, ce n'est pas précisément d'être tombé dans toute espèce de désordres, c'est plutôt d'avoir trahi tous les genres de vertu, d'avoir laissé simultanément échapper de ses mains tous les genres de biens, pour en venir au dernier degré de l'indigence. « En qui la justice a résidé, » demeuré, habité ; ville où la justice avait été transplantée et poussait de profondes racines ; ville dont tous les citoyens la pratiquaient avec ardeur. En s'appesantissant sur l'éloge, il pèse sur la honte du changement, il réveille aussi les bonnes espérances, en insinuant à ce peuple qu'il pourra facilement revenir à son premier état.

« Et maintenant vous êtes devenus des meurtriers, des homicides. Votre argent est frappé de réprobation, » *Ibid.*, 22, porte une fausse empreinte, est de mauvais aloi. « Vos marchands mêlent d'eau leur vin. » En commençant, il n'était pas entré dans le détail de leurs iniquités, il avait dit d'une manière générale qu'ils étaient des contempteurs de la loi, une race perverse, des enfants ingrats, ce qui semblait une injustice plutôt qu'une accusation ; maintenant il précise, il détermine le genre de leurs méfaits, et le premier vice qu'il leur reproche, c'est celui qu'on trouve toujours au début, au milieu et à la fin de toute iniquité, l'avarice, qui se manifeste par la fraude dans les transactions. Quelques-uns, comprenant mal l'ineffable sagesse de Dieu, n'ont voulu voir en cela qu'une figure. — Ce grand, ce sublime Isaïe, disent-ils, ne descendrait pas à parler des trafics usuraires ou des sophistications dans le vin ; l'argent représente ici la parole de Dieu, et le vin représente la doctrine, que ces hommes altéraient en y mêlant leurs propres idées. — Je ne repousse pas cette explication, je dis seulement qu'il en est une autre plus directe. Bien loin qu'il soit indigne du prophète d'aborder ces détails, c'est une chose qui fait ressortir sa sagesse et même la bonté de Dieu. Faut-il un long discours pour le prouver ? Le Fils unique de Dieu lui-même, alors qu'il venait apporter ici-bas une incomparable doctrine, accrédi-ter chez les hommes une vie tout angélique, ne dé-



daigna pas de parler de l'exactitude dans les mesures, de choses même inférieures à celles-là, des salutations, de la place du milieu, de la première place. Ce qu'on regarde comme léger devient la source des plus grands désordres, quand on n'y fait pas attention. S'il fallait diriger les hommes jusque dans ces détails sous le Nouveau Testament, à plus forte raison le fallait-il sous l'Ancien, alors qu'on ne possédait pas les mêmes lumières, que la vie tout entière était dirigée par de telles prescriptions, et que c'était là surtout ce qui formait l'éducation du peuple, ce qui devait l'éloigner de toute injustice, empêcher les hommes de se frauder les uns les autres, et les riches d'accabler les pauvres.

8. C'est pour avoir négligé ces divers points que des cités ont souvent été bouleversées, des princes jetés à bas de leur trône, des flots de sang versés dans des guerres atroces : c'est pour les avoir observés avec soin qu'on a joui d'une paix profonde, d'une profonde harmonie, et de cette sécurité qui conduit à la pratique de la vertu. « Vos princes ne savent pas obéir. » *Ibid.*, 23. Dans les désordres du corps et de l'âme, le signe le plus alarmant, c'est quand les médecins augmentent la maladie. Il appartient à ceux qui gouvernent de réprimer les désordres du peuple, de le ramener au bien, de le rendre docile aux lois ; mais, s'ils sont les premiers à transgresser les lois, comment pourront-ils instruire les autres ? Or, tel est le sens de cette parole : « Ils ne savent pas obéir ; » ils ne respectent pas les lois établies, ils donnent l'exemple de la désobéissance. C'est le mal contre lequel s'élève Paul quand il dit : « Vous instruisez les autres, et vous ne vous instruisez pas vous-même. » *Rom.*, II, 21. Quand la racine est gâtée, que peut-on attendre de bon des rameaux ?

« Ils font alliance avec les voleurs. » L'accusation est bien plus grave : non-seulement ils ne répriment pas le mal, mais ils font même le contraire ; non-seulement ils ne s'opposent pas aux voleurs, mais encore ils les soutiennent, se jetant ainsi dans une conduite tout opposée à celle que doit avoir le chef d'une nation. « Ils aiment les présents. » Autre forme hideuse sous laquelle se produit l'amour de l'or ; il a beau se couvrir d'un spécieux prétexte, ses vils instincts se trahissent sous les apparences de la mo-

dération. « Ils courent après la vengeance. » Gardant le souvenir des injures qu'ils ont reçues, ils s'efforcent de rendre le mal pour le mal ; et c'est là une perversité bien grande. Aussi, n'est-ce pas seulement sous le Nouveau Testament, c'est encore sous l'Ancien, qu'elle a été formellement condamnée. « Gardez-vous tous, dit un prophète, de conserver dans votre cœur le souvenir de l'injustice de votre prochain. » *Zach.*, vii, 10. Si le peuple doit être exempt de ce genre d'iniquité, les princes doivent l'être bien davantage ; obligés qu'ils sont de juger les autres, c'est leur devoir d'arrêter les inimitiés, afin que le port ne devienne pas un écueil. « Ne jugeant pas la cause des orphelins, » c'est-à-dire, ne leur venant pas en aide pour que justice leur soit rendue. « Ne faisant aucune attention à la cause des veuves. » On est coupable, remarquez-le, non-seulement quand on commet le mal, mais encore quand on omet de faire le bien. Nous le voyons aussi dans le Nouveau Testament : ceux qui ne donnent pas à manger au pauvre tourmenté par la faim, y sont condamnés au feu de la géhenne ; et ce n'est pas pour avoir ravi le bien d'autrui, c'est pour n'avoir pas donné du sien. Ici la même chose a lieu : les chefs des peuples sont accusés, non plus d'avoir voulu s'enrichir par des voies injustes, d'avoir abusé de leur pouvoir, mais de n'avoir pas tendu aux indigents une main secourable.

« A cause de cela, voici ce que dit le souverain Seigneur, le Dieu des armées, le Puissant d'Israël, » le vrai maître du peuple. *Isa.*, i, 24. Ce n'est pas sans motif que le prophète rappelle l'idée de la puissance divine ; c'est remettre d'un mot sous les yeux des Juifs, et les bienfaits inespérés dont ils ont été comblés, et les rudes châtimens qu'ils ont subis. Souvent, après avoir commis de nombreux et graves péchés, ils étaient tombés dans une profonde négligence, parce que Dieu les traitait avec longanimité ; en tenant donc ce langage, il veut les avertir que Dieu peut se venger quand il voudra, qu'il n'a pas besoin d'attendre une circonstance favorable, qu'il dispose à son gré de tous les temps et de tous les moyens. « Malheur aux forts d'Israël ; car ma fureur ne cessera plus d'éclater contre mes ennemis. » Quoi de plus lamentable que d'être en butte à l'inimitié de Dieu ? « Ne cessera

plus, » dit-il ; mais ce n'est pas pour les pousser au désespoir, c'est pour les pousser à la pénitence par l'aiguillon de la peur. Si cette parole est terrible : « Ma fureur ne cessera plus, » celle-ci l'est davantage : « Contre mes ennemis. » Rien n'excite la colère de Dieu comme l'injure faite aux pauvres. « Malheur aux forts, » s'écrie-t-il, condamnant ainsi, non la force elle-même, mais la force employée pour le mal. Il ne parle pas précisément de la force corporelle ; il parle de celle qui résulte de la position et du succès. « Je ferai justice de mes ennemis. » Je les châtierai. Ce sont les ennemis des pauvres qu'il appelle ses propres ennemis, nous apprenant de la sorte à quel point est grave l'injustice dont les pauvres sont l'objet.

« J'étendrai la main sur toi, et je te purifierai de toutes tes souillures. » *Ibid.*, 25. Vous le voyez, quelle que soit la colère de Dieu, quelque châtiment que nous méritions, ce n'est jamais notre malheur, ni même les intérêts de sa justice qu'il poursuit ; il se propose de rendre meilleurs ceux qu'il punit. « Je te purifierai de toutes tes souillures. » Nous devons donc gémir, non quand nous sommes châtiés, mais quand nous péchons ; le péché souille, le châtiment purifie. Il veut lui rendre toute sa pureté, de telle sorte qu'il ne reste en elle aucune trace de sa dégradation. Ce que le feu est pour l'or, la punition l'est pour les lâches. « Je perdrai ceux qui refusent d'obéir, je chasserai tous les infidèles loin de toi, j'humilierai tous les superbes. » C'est comme s'il disait : Quant à ceux dont le mal est incurable et que le châtiment ne saurait guérir, ils seront exterminés. A quoi bon vivraient-ils, en effet, puisqu'ils emploient la vie à tendre des pièges, soit pour eux soit pour les autres ? Ceux-là resteront qui pourront être améliorés par leur supplice. Il me paraît évident qu'il prophétise ainsi la captivité.

9. « Et je te donnerai des juges semblables aux premiers, des conseillers comme ceux de l'origine. » *Ibid.*, 26. Ici, c'est le retour qu'il annonce. Une fois qu'auront disparu ceux dont la maladie n'admet plus de remède, et que les autres seront corrigés et viendront à résipiscence, les moyens pour amener une complète guérison trouvent là naturellement leur place : des chefs qui savent commander, des conseillers pleins de sagesse. C'est ainsi que

toutes les parties du corps social seront rappelées à la santé, comme celles du corps humain quand il ressent l'heureuse action des remèdes, sous les ordres d'habiles médecins. Ce n'est pas un léger bienfait d'avoir de bons princes. « Après cela tu seras appelée la cité de la justice, la fidèle métropole de Sion. » Nous ne voyons nulle part cependant que la ville de Jérusalem ait porté de tels noms. Comment entendrons-nous donc ce texte? C'est d'après les faits mêmes que le prophète la nomme ainsi. Et ce principe nous servira beaucoup lorsque les Juifs nous demanderont la signification du mot Emmanuel. Isaïe dit, en effet, que le Christ portera ce nom, et toutefois il ne l'a jamais porté; il nous est aisé de répondre à cela que le prophète exprime ainsi la réalité même des choses. C'est encore dans la réalité qu'il faut ici chercher le nom dont il parle.

« Sa captivité sera sauvée dans le jugement et la miséricorde. » *Ibid.*, 27. « Dans le jugement, » c'est-à-dire que la justice éclatera sur la tête de ses ennemis; « dans la miséricorde, » dont elle-même recueillera tous les bienfaits. Ce sont là deux grands dons qu'il lui promet : la vengeance à tirer de ceux qui l'avaient emmenée captive; la félicité dont elle jouira pleinement alors. Chacun de ces biens est la source d'une grande joie; mais, quand on les possède l'un et l'autre, qui pourrait dire le bonheur qu'ils peuvent procurer? Il veut encore montrer à ce peuple que son retour dans la patrie, après une longue captivité, ne sera pas le prix d'une expiation complète ou d'un parfait amendement, mais bien le don de la bonté de Dieu, l'œuvre de sa clémence; et c'est pour cela qu'il dit : « Dans la miséricorde. »

« Les infidèles et les pécheurs seront écrasés à la fois. » *Ibid.*, 28. C'est un troisième bienfait qui s'ajoute aux deux autres, qu'il ne doit plus rester personne pour séduire et tromper, que les docteurs d'iniquité doivent entièrement disparaître. « Et ceux qui ont abandonné le Seigneur seront exterminés. » Oui, les impies périront; « car ils seront confondus dans les idoles mêmes qu'ils ont choisies. » *Ibid.*, 29. Il y en a qui s'efforcent d'appliquer ces paroles au temps présent; nous ne nous arrêterons pas à les réfuter, poursuivons notre marche. Voilà donc ce qui doit arriver dans les

incursions des ennemis. Lorsque les barbares auront envahi la Judée, assiègeront la ville, et que tous les habitants seront comme pris dans un filet, nul ne se présentant pour les défendre et dissiper cette nuée, par la raison qu'ils sont abandonnés de Dieu, les événements eux-mêmes jeteront dans une profonde confusion les adorateurs des idoles. « Qu'ils ont choisies, ajoute le prophète, dans lesquelles ils ont placé leur confiance et leur amour. » Ils rougiront des statues qu'ils auront eux-mêmes fabriquées. Sous une forme narrative, c'est toujours un acte d'accusation qu'il poursuit. Le supplice n'était pas même nécessaire ; l'origine toute seule de ces dieux fabriqués de leurs mains suffisait pour les couvrir de honte. Quoi de plus honteux, en effet, que de se faire pour soi-même un Dieu ? « Ils seront humiliés dans ces mêmes jardins après lesquels ils soupiraient. » Ils n'adoraient pas seulement des statues, ils rendaient encore un culte aux arbres de leurs jardins.

« Ils seront comme un térébinthe dépouillé de ses feuilles. » *Ibid.*, 30. Il s'agit des idoles, ou bien des habitants de la ville. Cet arbre est choisi pour terme de comparaison, parce qu'il est commun dans ces contrées, et puis parce qu'il produit un feuillage épais quand il est plein de force et de vie, tandis qu'il est d'une difformité repoussante quand il a perdu sa couronne. « Comme un jardin qui n'a pas d'eau. » Nouvelle comparaison, qui ajoute à la clarté de la première et corrobore ce qui a été dit. Rien n'est plus agréable qu'un jardin verdoyant ; mais aussi rien n'est triste comme un jardin sans verdure : deux états que subit tour à tour cette métropole. Elle était dans l'opulence et la splendeur, elle brillait de mille ornements divers ; et voilà que, dépouillée tout à coup de sa richesse et de sa beauté, elle tombe au dernier rang, dans la dégradation la plus profonde. « Et leur force sera comme la paille brisée du lin. » *Ibid.*, 31. Si les premières comparaisons ont pour objet de nous retracer le désolant spectacle de cette ville, la comparaison présente nous peint la faiblesse de ses habitants : toutes, du reste, frappent par leur justesse et leur clarté, comme aussi par leur énergie. Ils sont faibles « comme la paille brisée du lin. Et leurs œuvres sont comme l'étincelle qui allume le feu. »

C'est leur dire qu'ils sont eux-mêmes les auteurs de leurs maux, que la captivité est leur œuvre, qu'ils ont eux-mêmes allumé la fournaise. De même que des étincelles déterminent un incendie, de même leurs péchés entassés ont provoqué le divin courroux. « Les infidèles et les pécheurs seront la proie des flammes, il n'y aura personne pour éteindre le feu. » S'il leur refuse encore une fois tout espoir de salut, ce n'est pas précisément pour qu'ils désespèrent, c'est pour qu'ils éprouvent une frayeur capable de les arracher à leur étrange incurie. Dieu nous fait entendre de plus combien sa puissance est irrésistible, et toute créature hors d'état de suspendre ou d'enrayer les coups de sa justice et de sa vengeance.

---

## CHAPITRE II.

Parole révélée à Isaïe fils d'Amos.

1. Ceci nous montre déjà que les prophètes n'ont pas fait leurs prédictions d'une manière suivie, qu'ils parlaient par intervalles, à mesure que l'inspiration s'emparait d'eux ; les diverses prédictions étaient après cela réunies et formaient le corps entier du livre. Voilà le motif de ce début. Mais ce n'est pas la seule preuve ; dans la suite, Isaïe indique les circonstances dans lesquelles il prophétise ; ainsi, quand il dit : « L'année où Nathan entra dans Azot ; » ou bien : « Il arriva que, dans l'année où mourut le roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » *Isa.*, xx, 1 ; vi, 1. Les Épîtres de Paul et les Évangiles ont été composés pour faire un corps d'ouvrage ; il n'en est pas de même des prophéties, qui de leur nature se produisent à différentes époques, comme je l'ai déjà dit. C'est pour cela que le prophète change ici d'exorde ; et cependant, ce n'est pas pour cela seul : c'est qu'il aborde un sujet qui l'emporte de beaucoup en élévation sur les précédents. Il va parler, en effet, de la vocation des gentils, de la prédication évangélique, de la connaissance du vrai Dieu se répandant par toute la terre, de la paix qui régnera dans

l'univers. S'il mentionne la Judée et Jérusalem, sur le point de traiter de ces grandes choses, il ne faut pas s'en étonner. L'objet de sa parole est prophétique, et les noms qu'il prononce sont la figure de l'avenir. C'est ainsi que David met en tête du psaume LXXI ce titre : « A Salomon ; » et puis il s'élève à des considérations qui sont bien au-dessus de la dignité de Salomon, il aperçoit des choses complètement en dehors de la nature humaine. Quand il dit, par exemple : « Son nom subsiste avant le soleil, » ou bien : « Son trône a précédé le lune, » *Psal.*, LXXI, 17, 5, et d'autres expressions de ce genre, il ne viendra pas même à l'esprit d'un insensé de prétendre que cela s'applique à la nature humaine. Pareillement, lorsque Jacob prédisait ce que Isaïe va prédire à son tour, plus que cela même, puisque, avec la vocation des gentils, il annonce la mort et la résurrection du Sauveur, l'époque même où le Messie doit arriver ; il n'énonce pas ses prédictions d'une manière directe, il les enveloppe en quelque sorte de la personne et du nom de son propre fils : en parlant de ce qui doit arriver à Juda, il prophétise les grandes actions que le Christ seul devait accomplir, comme on le voit par les événements mêmes. Juda n'était pas évidemment l'attente des nations, sa tribu ne devait pas briller juste au moment où le peuple périrait ; tout cela ne s'est réalisé que par l'avènement du Christ.

Si les Juifs persistent dans leur impudence et dans leurs mensongères explications de la prophétie, il suffira d'en bien examiner les expressions mêmes, de les peser avec soin chacune en particulier, de comparer les faits aux paroles, pour réfuter et confondre l'erreur. Tâchons de leur fermer entièrement la bouche en leur démontrant cette même vérité, non par les prophéties qui regardent le Christ, mais par celles qui s'appliquent à leurs patriarches : je veux leur faire voir, par l'autorité même du texte sacré, que beaucoup de prédictions faites sur les chefs des tribus, ne se sont accomplies que dans leurs descendants. Il ne nous faut pas plus d'un ou de deux exemples pour atteindre ce but. Quand Jacob eut appelé Siméon et Lévi, il leur annonça en ces termes ce qui devait leur arriver dans l'avenir : « Siméon et Lévi sont vraiment frères ; » et, après leur avoir reproché leur iniquité et l'in-

juste massacre qu'ils avaient fait des Sichémities, il continue : « Je les diviserai dans Jacob, je les disperserai dans Israël. » *Genes.*, XLIX, 5, 7. Personne assurément ne dira que cela s'est accompli dans ces deux patriarches eux-mêmes; il faut en chercher l'accomplissement dans les tribus dont ils sont les pères. En effet, la tribu de Lévi fut dispersée parmi les autres tribus de telle façon que chacune en eut à peu près un dixième. Celle de Siméon fut tellement partagée par le sort qu'elle offrait quelque chose de semblable, se trouvant disséminée sur les divers points de la contrée, au lieu d'être réunie comme les autres dans un point bien délimité.

Et Jacob lui-même n'a joui d'aucune des bénédictions qu'il avait reçues de son père. Son père lui avait promis une longue prospérité, et de plus un perpétuel empire sur Ésaü; et cependant il manqua souvent des choses nécessaires, il passa de longues années au service d'autrui, il était si loin d'avoir l'empire sur son frère qu'il tremblait pour sa propre vie, qu'il s'estimait heureux, un jour qu'il venait à la rencontre de ce frère, de n'être pas tombé sous ses coups. Que dire à cela? Accuserons-nous la prophétie de mensonge? Loin de nous cette pensée. Nous devons seulement reconnaître qu'il rentre dans l'essence même de la prophétie d'étendre son application des uns aux autres dans les événements qu'elle prédit. C'est ce qui se réalise encore par rapport à Chanaan : nous ne voyons pas qu'il ait lui-même servi ses frères, ni que la malédiction non plus se soit effacée; elle s'accomplit dans les Gabaonites, qui descendaient de Chanaan. La malédiction lancée contre ce dernier était également une prophétie.

2. Puisqu'il nous est prouvé par tant d'exemples que les événements prédits aux uns se réalisent chez les autres, que les prophètes sont dans l'usage de changer ainsi les noms, faut-il s'étonner qu'en prophétisant les destinées de l'Église, Isaïe parle de la Judée et de Jérusalem? Comme il s'adressait à des ingrats, à des hommes qui tuaient les prophètes, qui brûlaient les livres sacrés et renversaient les autels, c'est à bon droit que l'Ancien Testament ne déchirait pas le voile dont leurs yeux étaient couverts. Telle est la pensée du bienheureux Paul. II *Corinth.*, III, 14.



S'ils avaient compris la portée des prophéties qui regardent le Christ, ils n'auraient pas manqué de détruire le livre. S'ils ont méconnu le Sauveur quand il était là devant eux, faisant des miracles, leur montrant sa puissance d'une manière éclatante et son accord parfait avec son Père, s'ils n'ont pas eu de repos qu'ils ne l'aient crucifié, auraient-ils épargné ceux qui venaient leur parler de lui ? Et encore les ont-ils fréquemment lapidés. C'est pour cela que les prophètes empruntaient des noms qui convenaient à leur idée et cachaient leurs prédictions sous des figures sensibles. Qu'il ne soit pas ici réellement question de la Judée et de Jérusalem, nous le prouverons jusqu'à l'évidence en citant chaque expression.

« Il arrivera dans les derniers jours que la montagne du Seigneur sera manifestée. » *Ibid.*, 2. Remarquez l'exactitude de ce langage : ce n'est pas l'événement seul, c'est encore le temps qu'il détermine. Paul dira plus tard : « Lorsqu'est venue la plénitude des temps ; » *Galat.*, iv, 4 ; puis encore : « Dans la dispensation de la plénitude des temps. » *Ephes.*, i, 10. C'est ce que le prophète avait exprimé par ces mots : « Dans les derniers jours. » La montagne représente l'Église et l'inéluctable solidité de sa doctrine. Supposez qu'on dirige contre une montagne d'innombrables armées, qu'elle soit couverte d'une nuée de flèches, qu'on fasse jouer contre ses flancs des machines de guerre, il est évident qu'il ne lui sera fait aucun mal et que les assaillants se retireront après avoir vainement épuisé leurs forces : ainsi de tous ceux qui se sont déclarés les ennemis de l'Église ; car leurs efforts n'ont pu l'entamer et n'ont abouti qu'à leur attirer une honteuse défaite, brisés qu'ils étaient en frappant, affaiblis par leurs propres coups, vaincus par leurs victimes ! Étrange victoire que celle-là, victoire impossible aux hommes et que Dieu seul peut remporter. Ce qu'il y a de plus admirable dans l'Église, ce n'est pas qu'elle ait triomphé, c'est qu'elle ait triomphé de la sorte. Persécutée, tourmentée, secouée de toutes les manières, non-seulement elle ne subissait pas de diminution, mais encore elle grandissait toujours : c'est en souffrant avec patience qu'elle abattait ceux qui voulaient la renverser. Voilà ce que fait le diamant attaqué par le fer ; il

fatigue la main, il use le marteau. Les éperons viennent à bout aussi de ceux qui regimbent, et qui, au lieu de les émousser, s'y blessent eux-mêmes et ensanglantent leurs pieds.

C'est évidemment pour ce motif qu'il appelle l'Église une montagne. Si le juif repoussait une telle image, il me serait facile de la défendre par ses propres monuments. Le même prophète dit que les loups et les agneaux paîtront ensemble, que les guêpes et les abeilles seront convoquées par le même coup de sifflet du Seigneur, qu'un fleuve puissant inondera la terre des Juifs, parce qu'ils n'ont pas voulu l'eau de Siloé. *Isa.*, vi, 6; vii, 18; viii, 6. Or, si l'on prend ces choses dans le sens même des expressions, elles sont inintelligibles; il faut donc les interpréter dans leur vrai sens, et l'on voit alors le lien qui les rassemble. Quel en est donc le sens? Par les loups et les agneaux sont figurés les divers caractères des hommes, les uns féroces, les autres doux; l'impudence des Égyptiens a son symbole dans les mouches; le fleuve est l'image des armées barbares qui viendront inonder la Judée, et la fontaine de Siloé représente la modération et la mansuétude de celui qui régnait alors sur les Juifs. Assurément il n'est pas d'esprit assez faux pour nous contredire à cet égard. De même donc que le prophète exprimait tout à l'heure sa pensée en changeant les noms, de même ici l'inébranlable stabilité de l'Église, son élévation et sa puissance inexpugnables nous sont désignées sous la figure d'une montagne. Un autre prophète compare également à une montagne ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, pour bien nous montrer qu'ils sont revêtus d'une force invincible. *Psal.*, cxxiv, 1. Et cette montagne sera visible à tous les yeux, comme le dit clairement Isaïe. Ceci n'a pas besoin d'interprétation: la nature même des choses parle plus haut que tous les discours, fait entendre une voix plus éclatante que celle de la trompette et proclame ainsi la splendeur dont l'Église doit rayonner. Elle sera plus brillante que le soleil lui-même, sa lumière triomphera de celle du jour; car « la demeure de Dieu c'est la cime des monts. »

3. Quelle signification le juif pourra-t-il donner à ces paroles? Son temple n'est pas assis sur le sommet des montagnes; tandis

que la puissance de l'Église s'élève jusqu'aux cieux. Or, comme une maison placée sur le sommet des montagnes est aisément aperçue de tous, ainsi et beaucoup plus encore, l'Église brille-t-elle aux yeux de tous les hommes. « Et elle sera exaltée au-dessus des collines. » Nouvelle clarté jetée sur le sens de la prophétie ; c'est ce qui ne s'est pas réalisé par rapport au temple, pas même dans le temps de sa plus grande splendeur. Comment cela pourrait-il s'entendre d'une maison si souvent déshonorée par les Juifs eux-mêmes et plus d'une fois ravagée par les mains des barbares ? Il est vrai que l'Église a subi des attaques plus fréquentes encore et plus acharnées ; mais elle n'a jamais succombé sous les coups de ses ennemis, leurs efforts pour l'abattre n'ont même fait que la rendre plus forte et plus glorieuse. C'est alors qu'elle s'entourait du chœur des martyrs, de l'immense légion des confesseurs, de toutes ces âmes plus fermes que le fer, plus brillantes que les étoiles, et qui, lorsque les corps étaient coupés en morceaux, demeuraient invincibles, érigeaient leurs trophées et recevaient la couronne. Qui vit jamais, qui jamais ouït une pareille chose : la mort couronnée, tomber sous la main des bourreaux et remporter la victoire, une armée qui triomphe surtout quand un plus grand nombre de ses soldats sont exterminés par les ennemis ?

« Et toutes les nations accourront vers elle. » Le prophète devient plus clair en avançant, sa parole se dépouille de plus en plus, la prédiction offre moins de nuages, les Juifs sont confondus d'une manière plus décisive. En effet, quelque impudents qu'ils soient, ils ne peuvent pas entendre tout cela de leur temple. Il était défendu aux étrangers d'y pénétrer, et cette défense était extrêmement rigoureuse. Bien plus, la loi interdisait aux Juifs avec les plus terribles menaces de se mêler aux enfants de la gentilité : c'était un crime puni du dernier supplice. Le prophète Aggée consacre à cet objet seul toute sa prophétie : elle n'est qu'un tissu d'avertissements, d'accusations et de menaces contre les alliances prohibées. Il n'en est plus ainsi de nos jours ; l'Église, au contraire, dilate son sein pour y recevoir tous les peuples de l'univers et tend incessamment vers eux des mains suppliantes. C'est le précepte que les premiers instituteurs de nos dogmes sacrés

avaient reçu du Fils unique de Dieu, puisqu'ils avaient entendu de sa bouche : « Allez, instruisez toutes les nations. » *Matth.*, xxviii, 19. Ce n'est pas seulement la vocation des gentils que le prophète annonce, remarquez-le bien, c'est encore l'ardeur avec laquelle ils se rendent à cet appel. Il ne dit pas : Les nations seront amenées, mais bien : « Elles viendront. »

Un autre prophète reproduit ce même trait d'une manière peut-être plus saillante : « Nul n'instruira plus son prochain ni son frère, en disant : Apprends à connaître le Seigneur ; car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. » *Jerem.*, xxxi, 34. Pour conduire les Juifs au bien, il fallait que l'ordre de la nature fût changé, que de fréquentes menaces se fissent entendre, que de terribles supplices fussent infligés ; il fallait de nombreux miracles, les instructions incessantes des prophètes, la crainte inspirée par le législateur, des guerres toujours prêtes à recommencer, les incursions des barbares, les châtiments envoyés par Dieu même, les fléaux venant du ciel ; et cependant ils résistaient toujours avec cette tête dure et ce cœur incirconcis que leur reprochait Étienne, *Act.*, v, 51, ou ne se rendaient qu'à la dernière extrémité. Quant aux gentils, il leur suffit d'entendre une courte et simple parole pour accourir avec empressement. C'est ce que David fait pressentir en ces termes : « Un peuple que je ne connaissais pas s'est mis à me servir. » Il admire la promptitude de cette soumission, puisqu'il ajoute : « A peine son oreille a-t-elle été frappée qu'il m'a obéi. » *Psalms.*, xvii, 45. C'est encore ce que Jacob prédisait sous une forme symbolique : « Il attachera son ânon à la vigne, il retiendra à la souche le petit de l'ânesse. » *Genes.*, xlix, 11. Qui jamais a vu un âne attaché à la souche, en face de la vigne, et n'en attaquant pas les fruits ? Sans doute cela n'aurait pas lieu dans les brutes elles-mêmes ; mais c'est ce qui est réellement arrivé dans le genre humain. Les Juifs, enchaînés par mille liens, ont brisé le joug et rompu ces précieuses chaînes, comme parle un prophète ; *Jerem.*, v, 5 ; tandis que les gentils, dont rien ne liait ainsi la volonté, ont obéi sur l'heure, et, semblables à cet animal docile dont nous avons parlé, n'ont méconnu aucun précepte, les ont tous accomplis avec une soumission parfaite.

« Les peuples s'y rendront en grand nombre, et diront : Venez, gravissons la montagne du Seigneur, montons à la maison du Dieu de Jacob. » *Isa.*, II, 3. Les voyez-vous formant des chœurs joyeux, célébrant des fêtes, s'encourageant les uns les autres, devenus tous de véritables docteurs? Ce n'est pas une, deux ou trois nations, c'est la foule des nations qu'on voit accourir de la sorte. Beaucoup de peuples viendront, est-il dit, et de diverses contrées, ce qui ne pouvait pas se réaliser par rapport aux Juifs. S'ils recevaient quelques étrangers dans leur religion, ce n'était jamais qu'un petit nombre, avec beaucoup de difficultés; on les désignait sous le nom de prosélytes, nullement sous celui de nations. « Les prosélytes viendront à toi, dit le même prophète, et seront tes serviteurs. » *Isa.*, LIV, 15. S'il s'en tient toujours à la même image, s'il persiste à parler de la montagne, de la maison du Dieu de Jacob, vous ne devez plus vous en étonner; car je vous l'ai déjà dit, tantôt il déchire presque tous les voiles, et tantôt il les ramène sur sa prophétie : d'une part, il en dit assez pour se faire comprendre des intelligences au moins les plus éclairées; de l'autre, il met une barrière aux aveugles emportements des ingrats. De là dans son discours une variété constante.

4. Si le prophète parle encore là du Dieu de Jacob, n'en soyez point troublé, mon bien-aimé; le Fils unique de Dieu est aussi le Dieu de Jacob. C'est lui qui donna la loi et qui opéra tous les prodiges des temps antérieurs à sa venue : on peut voir cela dans l'Ancien Testament lui-même; pour le Nouveau, les Juifs n'en tiennent aucun compte. Jérémie dit : « J'établirai pour vous un Testament nouveau, bien différent de celui que j'avais établi pour vos pères. » *Jerem.*, XXXI, 32. C'est dire clairement que, si les lois diffèrent, le législateur est le même, et, comme c'est encore lui qui délivra les Hébreux du joug des Egyptiens, il ajoute : « Au jour où je les pris par la main pour les conduire hors de la terre d'Égypte. » Si c'est lui qui les a délivrés, c'est donc à lui qu'il faut attribuer tous les prodiges accomplis, soit en Égypte, soit dans le désert.

« Et il nous révélera sa voie, et nous y marcherons désormais. » *Isa.*, II, 3. Voyez-vous comme ils sont à la recherche d'une

loi différente ? Ce sont, en effet, les préceptes dont la divine loi se compose, que l'Écriture désigne habituellement sous le nom de voie. Or, s'il était ici question de l'Ancien Testament, on ne dirait pas : « Il nous révélera ; » car celui-là n'était un secret pour personne, était parfaitement connu de tous. Que ce ne soit pas ici une subtilité de langage, une ingénieuse explication donnée par nous, les expressions mêmes du texte peuvent en convaincre jusqu'au plus impudent. Comme le prophète a mentionné simplement une voie, il va dire ce que cette voie doit être, il nous signale plusieurs traits qui la distinguent. Et d'abord il dit : « De Sion sortira la loi, et la parole de Dieu viendra de Jérusalem. » Impossible que les Juifs aient quelque chose à répondre, tout opiniâtres qu'ils sont. Chaque circonstance prouve que ces paroles s'appliquent au Nouveau Testament, le lieu, le temps, la position de ceux à qui la loi est donnée, les choses accomplies après cela, tout en un mot. Le lieu d'abord, la montagne de Sion. C'est sur le Sinai que la loi fut donnée à leurs aïeux par le ministère de Moïse. Pourquoi nous transporter tout à coup sur la montagne de Sion ? Ce n'est pas assez, la même observation s'applique au temps ; il ne dit pas : La loi est sortie ; mais bien : « La loi sortira. » C'est donc de l'avenir qu'il s'agit, d'une chose qui n'est pas encore faite. Et cependant, lorsque le prophète tenait ce langage, il y avait bien des années que la loi de Moïse existait, il devait s'en écouler beaucoup encore avant que la loi nouvelle fût donnée. De là ce futur, au lieu du passé, dans le verbe qu'il emploie. Il revient à la circonstance de lieu : « Et la parole du Seigneur viendra de Jérusalem. » Il ne pouvait pas désigner le Nouveau Testament d'une manière plus évidente. La première fois, c'est sur la montagne que le Seigneur trace une législation admirable et digne des cieux ; la seconde fois, c'est en vivant lui-même dans la ville de Jérusalem. Après avoir indiqué le lieu et le temps, il parle de ceux qui doivent accepter sa loi, ne laissant de la sorte aucun prétexte aux contradicteurs. Quels sont donc ceux qui doivent la recevoir ? Serait-ce le peuple d'Israël, les enfants de la Judée ? Non, mais bien les gentils.

Voilà pourquoi le prophète ajoute : « Il jugera au milieu des

nations. » *Ibid.*, 4. Il est de l'essence d'une loi de prononcer un jugement contre ceux qui la méconnaissent. Or, qu'il ne soit pas ici question de l'Ancien Testament, les faits mêmes le prouvent. Nous n'observons pas le sabbat, nous n'acceptons pas la circoncision, ni les fêtes des Juifs, ni aucune de leurs obligations légales. Nous avons entendu Paul nous dire : « Si vous recourez à la circoncision, le Christ ne vous servira de rien ; » et antérieurement : « Observez-vous les jours, les mois, les années, les diverses époques ? Je crains bien d'avoir inutilement travaillé parmi vous. » *Galat.*, v, 2 ; iv, 10. Il est donc évident qu'il s'agit de la loi nouvelle ; car c'est en vertu de cette loi que Dieu juge parmi les nations, selon cette autre parole de l'Apôtre : « Au jour où Dieu jugera les secrets des hommes. » *Rom.*, ii, 16. Comment jugera-t-il ? Est-ce d'après l'Ancien Testament, je vous le demande ? Nullement ; c'est « d'après mon Évangile. » Les expressions sont différentes ; mais au fond c'est toujours la même pensée. Isaïe dit : « Il jugera au milieu des nations ; » et Paul : « Il jugera d'après mon Évangile ; il se portera l'accusateur d'un peuple nombreux, » celui des adversaires et des prévaricateurs. Le Christ lui-même exprimait la même vérité : « Ce n'est pas moi qui vous jugerai, c'est cette même parole que je vous ai fait entendre, qui vous jugera. » *Joan.*, xii, 48.

« De leurs glaives ils forgeront des socs de charrue, et les lances seront transformées en faux. Une nation ne s'armera plus de l'épée contre l'autre ; on renoncera désormais à l'art de la guerre. » *Isa.*, ii, 5.

Le prophète ne se contente pas des signes que nous venons d'énoncer. La puissance de la vérité n'a pas de bornes. Voilà donc qu'il caractérise le Nouveau Testament par un autre signe qui doit briller dans tout l'univers. Quel est-il ? La paix, la fin des guerres. Quand ces choses arriveront, dit-il, la tranquillité régnera tellement dans le monde que les instruments de la guerre seront transformés et deviendront les instruments de l'agriculture. C'est là ce que vous ne verrez pas à l'époque des Juifs ; vous y verrez plutôt le contraire : ils n'ont pas cessé, tant que leur nation s'est maintenue, de faire ou de subir la guerre ; des invasions plus ou

moins acharnées se succèdent chez eux presque sans interruption. Les peuples qui habitaient comme eux la Palestine, leur suscitaient souvent les affaires les plus graves, les réduisaient même quelquefois à la dernière extrémité.

5. L'histoire des Rois nous le montre d'une manière éclatante ; elle n'est qu'un tissu de guerres. Tous les prophètes nous le montrent également, soit qu'ils racontent, soit qu'ils prédisent les mêmes faits. A partir du jour où ils échappèrent à la tyrannie des Égyptiens, leur existence s'est en quelque sorte écoulée dans les tumultes de la guerre. Il en est tout autrement de notre temps, et nous pouvons dire qu'une grande paix règne dans le monde. Si des guerres s'élèvent encore, on ne peut pas les comparer à celles des temps anciens. Les villes luttaient alors contre les villes, les provinces contre les provinces, les peuples contre les peuples, une même nation se divisait en plusieurs partis. Qu'on lise le livre de Josué et celui des Juges, et l'on verra combien de guerres la Palestine a supportées dans l'espace de quelques années. Là ne s'arrêtait pas le fléau ; tous étaient obligés de prendre les armes, nul n'était exempt de ce pénible labeur ; ce n'est pas seulement chez les Juifs que cette obligation était consacrée par la loi, c'était chez tous les peuples de la terre, au point que les rhéteurs et les philosophes eux-mêmes, qui ne possédaient pas autre chose que leur manteau, répondant à l'appel de la guerre, étaient forcés de manier le bouclier et de prendre part aux batailles. Socrate, fils de Sophronisque, le plus paisible comme le plus grand des philosophes athéniens, se trouva dans deux combats. Démosthène, le prince des orateurs chez ce même peuple, quitta plus d'une fois la tribune pour le champ de bataille.

Or, si les rhéteurs et les philosophes n'étaient affranchis d'un tel service par aucune loi, quel autre dans une semblable nation eût joui de cette immunité ? Vous ne voyez plus aujourd'hui la même chose. Depuis que le soleil de justice a brillé, les cités, les peuples, toutes les nations, sont tellement à l'abri de ces perpétuelles alarmes que la plupart des hommes vivent étrangers au métier de la guerre ; tranquillement assis dans leurs villes et derrière leurs murailles, ce n'est plus que de loin qu'ils entendent le bruit de la



guerre ; le corps de la nation n'en affronte plus les dangers, n'en subit plus les terribles exigences. Si parfois la guerre a lieu, ce n'est guère que sur les extrêmes limites de l'empire romain ; elle n'exerce plus ses ravages sur chaque ville et chaque contrée, comme dans les temps anciens. Alors, ainsi que je l'ai dit, chez un même peuple, des séditions sans nombre, des guerres diverses et simultanées : maintenant, dans toutes les contrées que le soleil éclaire, depuis le Tigre jusqu'aux Iles britanniques, sans en excepter la Lybie, l'Égypte et la Palestine, dans les terres soumises à l'empire romain, règne une paix profonde. Vous le savez tous, nos villes reposent dans une grande sécurité ; quant à la guerre, vous ne la connaissez que par les récits des autres. Le Christ aurait certes pu la détruire entièrement ; mais, pour secouer la torpeur et réveiller l'indifférence de ceux qu'une paix continuelle aurait rendus plus indifférents encore, il a permis que les barbares soient là pour nous menacer. Si nous savons bien le comprendre, le prophète nous laisse entrevoir cela, tout en nous promettant que les invasions seraient moins fréquentes. Il ne dit pas, en effet : Il n'y aura plus aucune guerre. Que dit-il donc ? « Une nation ne prendra pas l'épée contre l'autre ; » et puis, pour montrer l'affranchissement des peuples, il ajoute : « On n'apprendra plus l'art de la guerre, » à part les quelques hommes destinés à l'exercer.

« Et maintenant, vous, maison de Jacob, venez et marchons à la lumière du Seigneur ; car il a délivré son peuple, la maison de Jacob. » *Ibid.*, 5, 6. La prophétie concernant l'Église étant terminée, il passe aux faits historiques, comme s'il reprenait la marche de son discours. Tel est l'usage des prophètes, de voiler leurs prédictions, non-seulement par l'obscurité de leurs paroles, mais encore par la suite des événements. C'est pour cela qu'Isaïe ne complète pas sa pensée ; tel qu'un homme qui traîne une chaîne, il reprend l'histoire des Juifs, afin de les exhorter et de les instruire : « Et maintenant, vous, maison de Jacob, venez et marchons à la lumière du Seigneur, » dans la voie de ses préceptes, selon sa loi ; car « les préceptes de la loi sont une lumière, et la lumière est la vie, la correction, la discipline. » *Prov.*, vi, 23. David disait aussi : « Le précepte du Seigneur est lumineux, il

éclaire les yeux ; » *Psalm.*, xviii, 9 ; et ailleurs : « Votre loi est un flambeau qui guide mes pas, la lumière de mes sentiers. » *Psalm.*, cxviii, 105. Partout vous verrez la loi désignée de la même manière. C'est dans cette pensée que Paul s'exprime ainsi : « Vous vous persuadez être le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, l'instituteur de ceux à qui manque la raison. » *Rom.*, ii, 19, 20. Les rayons du soleil éclairent moins les yeux du corps que les préceptes de la loi n'éclairent les yeux de l'âme.

6. C'est pour montrer que la loi porte en elle-même sa récompense, qu'elle nous rend heureux dans l'accomplissement même du devoir imposé, avant l'heure des rémunérations et des couronnes, que le prophète l'appelle une lumière. Comme l'œil jouit d'un précieux avantage dans l'acte même de l'illumination, ainsi l'âme trouve une grande félicité dans l'accomplissement de la loi : elle se purifie, elle se dépouille de ses vices, elle gravit les sublimes pentes de la vertu. Les prévaricateurs, au contraire, subissent un premier châtiment dans leur prévarication même, avant les supplices de l'éternité ; ils sont plus malheureux que les hommes plongés dans une obscure prison, les terreurs de la conscience les agitant sans cesse ; ils tremblent en plein midi, ils redoutent tout le monde, ceux qui ne connaissent pas leur vie comme ceux qui la connaissent. « Il a rejeté son peuple, la maison de Jacob ; » c'est-à-dire qu'il l'a laissé de côté, dédaigné, privé des soins de sa providence. Après les avoir frappés de frayeur, il en dit la cause, afin qu'ils s'appliquent à réparer le mal. Quelle est donc cette cause ? « Leur terre est remplie d'augures, comme la terre des étrangers. » Il les avait d'abord accusés de se livrer à d'injustes trafics, de courir après l'argent, de mépriser les veuves ; et maintenant il leur reproche des croyances impies, des pratiques idolâtriques, des choses qui les ramenaient par degrés à toutes les erreurs des démons. Du moment où son accusation est commencée, il ne se borne pas à leur reprocher de s'occuper d'augures, il leur déclare que leur terre en est remplie ; c'est dire une fois de plus que leur perversité a dépassé toutes les bornes. De même qu'il disait plus haut, non que le peuple était simplement pécheur, mais qu'il était

plein de péchés ; de même il dit ici que leur terre est remplie d'augures.

Il ajoute, s'appesantissant sur la honte de leur état : « Comme à l'origine. » A l'origine ? Quand donc ? Quand ils ne connaissaient pas encore Dieu, quand ils n'avaient pas fait l'expérience de la bonté divine envers eux, quand leur vie ne différait pas de celle des gentils ; et maintenant, chose qui montrait leur extrême démente, ils n'étaient pas meilleurs, et, malgré tant de preuves d'une bienveillance toute spéciale, ils ne se distinguaient pas de ceux qui n'avaient pas été favorisés de semblables bienfaits.

Le prophète ne s'en tient pas là, et par un dernier trait il cherche à réveiller leur conscience : « Comme la terre des étrangers. » L'accusation s'aggrave par une telle comparaison. Paul emploie souvent le même moyen ; ainsi, quand il dit : « Concernant ceux qui dorment, je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance, afin que vous ne vous attristiez pas comme les autres hommes, qui n'ont pas l'espérance. » I *Thessal.*, iv, 12. Il avait déjà dit : « Que chacun de vous conserve son vase dans la sanctification et l'honneur, non dans les passions et la convoitise ; » et, jugeant qu'il n'en a pas dit assez, il ajoute : « A l'exemple du reste des nations qui ne connaissent pas Dieu. » *Ibid.*, 4, 5. Voilà une forme de langage capable de piquer au vif ceux-là mêmes qui sont entièrement déçus. Or, si de tels reproches sont adressés aux Juifs, quel espoir de pardon, quel moyen de défense aurons-nous, en rivalisant avec eux d'indigence, malgré les grâces et les honneurs dont nous avons été comblés, malgré nos espérances immortelles ? Et dans le fait, il y en a beaucoup aujourd'hui qui sont affectés de la même infirmité, dont la vie s'épuise de la même manière : ils sont adonnés à la folie des augures, offensant ainsi le Seigneur, s'imposant d'inutiles fatigues, et défaillant devant les labeurs qu'exige la vertu. Le diable, en effet, a recours à tous les moyens pour persuader à ces insensés qu'il ne dépend pas d'eux d'embrasser le bien ou le mal, qu'ils ne possèdent pas le libre arbitre ; il veut les flétrir de deux façons, en leur ôtant la force de pratiquer la vertu, en leur ravissant le don glorieux de la liberté. Voilà ce qu'il se propose par les augures, par les présages, par

l'observation des jours bons ou mauvais, par le dogme pervers de la fatalité ; et combien d'autres ressorts n'a-t-il pas mis en jeu, que n'a-t-il pas bouleversé pour inoculer au genre humain cette fatale maladie ? C'est pour cela que le prophète insiste avec tant de véhémence ; il tente les derniers efforts pour la déraciner.

7. « Et beaucoup de fils étrangers leur sont nés. » Que signifie cela : « Fils étrangers ? » Une loi leur avait été primitivement donnée à cause de leur faiblesse d'âme et de la mobilité de leurs pensées, loi qui leur défendait toute alliance avec le reste des hommes, de peur que ces alliances ne devinssent une occasion d'impiété. Incapables qu'ils étaient, non-seulement de ramener les autres, mais de résister même à de funestes entraînements, ils se trouvaient ainsi séparés des nations étrangères, protégés contre leur influence, et la loi pouvait les former à part selon le type supérieur qu'elle portait en elle-même. Plût à Dieu qu'entourés de telles précautions ils eussent fidèlement gardé la forme de la vie que le Seigneur leur avait tracée ! Mais, comme ils avaient transgressé les autres préceptes, ils violèrent encore celui-là ; ils contractaient donc des alliances avec les peuples voisins, ils prenaient des femmes chez les Moabites, les Ammonites et d'autres races également impies, amenant ainsi chez eux des docteurs d'iniquité, et dégradant la noblesse de leur origine. Et ces sortes d'alliances n'étaient pas les seules. De là tant d'accusations élevées contre eux par le prophète : « Leur contrée a regorgé d'or et d'argent, on ne pouvait compter le nombre de leurs trésors. Leur terre est couverte de chevaux, et leurs chars sont sans nombre. » *Isa.*, II, 7, 8. Et quel mal y a-t-il, me dira-t-on peut-être, à posséder de grandes richesses et de nombreux chevaux, dans un temps surtout où la philosophie n'avait pas acquis l'empire qu'elle exerce de nos jours ? — Que répondrons-nous à cela ? C'est que le prophète n'accuse pas la possession, mais bien les sentiments iniques des possesseurs. De même que, lorsqu'il disait : « Malheur à vous qui êtes puissants ; » *Ibid.*, I, 24 ; ce n'est pas à la puissance elle-même, mais bien au mauvais usage qu'on en faisait, qu'il jetait sa malédiction ; de même ici il ne blâme pas la possession des richesses, mais bien la cupidité qui les accumulait outre mesure et sans nécessité.

« On ne pouvait compter le nombre de leurs trésors. » Ce n'est pas là seulement ce dont il les blâme, il les blâme surtout de se laisser enfler de la grandeur de leurs richesses et du nombre de leurs chevaux, au point de ne plus compter sur le secours divin. C'est ce que leur reprochait un autre prophète : « Malheur à ceux qui se confient dans leurs propres forces et qui se glorifient dans la multitude de leurs biens. » *Psalm.*, XLVIII, 7. Et dans un autre endroit : « Le roi ne trouvera pas son salut dans un grand courage, ni le géant dans sa force inépuisable. » *Psalm.*, XXXII, 16. Et dans un autre psaume encore : « Il ne mettra pas son secours dans la force du cheval, il ne se complaira pas dans les jambes de l'homme. Le Seigneur se complaît dans ceux qui le craignent. » *Psalm.*, CXLVI, 10.

« Et la terre a été remplie des abominations que leurs mains ont opérées, et ils ont adoré des choses fabriquées par eux-mêmes. » Tel qu'un sage médecin, le prophète indique la cause et le principe de la maladie. Au moment de dresser son acte d'accusation contre leur impiété, il dit quelles sont les sources du mal, l'avarice, l'orgueil, les alliances non permises ; il montre que c'est là ce qui les a graduellement conduits au fond de l'abîme, à l'adoration des faux dieux. Ce culte, il le flétrit avec un seul mot : « L'œuvre de leurs mains. » Quoi de plus risible, en effet, que de voir l'homme créer un dieu ? L'Écriture a la coutume de désigner les idoles sous le nom d'abominations ; aussi l'érection d'une statue dans le temple est-elle appelée abomination de la désolation : « Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation debout dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne. » *Matth.*, XXIV, 15. Comme Dieu les avait détournés de l'amour des choses sensibles, il leur défendit de fabriquer une statue quelconque ; et c'est ce qu'il appelle une abomination, afin de mieux les éloigner de l'impiété. Abominer une chose, c'est la détester au suprême degré, la tenir pour horrible et repoussante. Voilà donc dans quel sens l'Écriture emploie cette expression, et c'est à l'idole surtout qu'elle l'applique : « Et ils ont adoré l'œuvre même de leurs mains. »

« Et l'homme s'est abaissé, et l'homme s'est humilié. » *Isa.*, II, 9. L'homme qui se prosterne devant le vrai Dieu grandit et s'élève,

celui qui se prosterne devant de tels objets, descend et se dégrade. Quoi de plus dégradé que cet homme qui n'a plus de droit au salut, qui a pour ennemi le Dieu de l'univers, qui se met lui-même au-dessous des choses inanimées et rend un culte à la pierre? Dieu nous a tellement honorés, qu'il a placé notre nature au-dessus des cieux : le diable a tellement avili ses malheureux sectateurs, qu'il les a rendus plus insensibles que la matière inanimée. Voilà le sens de cette parole : « Et l'homme s'est humilié. » C'en était assez d'une telle accusation pour guérir de cette triste maladie un être doué d'intelligence ; mais, comme la plupart des hommes ne craignent pas tant le péché que le supplice, le prophète parle aussitôt de ce dernier, en ajoutant : « Je ne les laisserai pas aller ; » je ne leur pardonnerai pas, je ne fermerai pas les yeux sur leurs prévarications, je leur en demanderai compte, je les en punirai.

« Et maintenant enfoncez-vous dans le creux des rochers, cachez-vous dans la terre, pour vous dérober à la colère du Seigneur. » *Ibid.*, 10. Après avoir montré le ridicule et la folie des adorateurs des idoles, après avoir fait ressortir par la manière même dont elles sont fabriquées, et l'extravagance de ce culte, et l'impuissance de ces dieux, il attaque de nouveau le désordre par des expressions de terreur, et s'en repose sur les événements du soin de les justifier. — Il me suffisait, semble-t-il dire, d'avoir mis à jour leur grossière illusion par l'origine des objets qu'ils adorent ; mais, puisqu'ils sont comme appesantis par l'ivresse de l'impiété, puisqu'ils refusent de voir la lumière et qu'ils s'obstinent dans leur aveuglement, la ville éprouvera des calamités telles que les plus insensés comprendront enfin la faiblesse radicale des idoles et la puissance infinie de Dieu. Voilà pourquoi, avant de parler de la guerre, il leur en dévoile les funestes résultats, en leur ordonnant de s'enfoncer dans les creux des rochers et de se cacher dans le sein de la terre, non certes pour qu'ils obéissent à la lettre, mais pour qu'ils apprennent à quel point sera terrible la divine colère qui va se déchaîner sur eux.

8. « Cachez-vous dans la terre pour vous dérober au courroux du Seigneur, à la gloire de sa force, quand il viendra frapper la terre. » Au lieu de dire simplement A sa force, il dit : « A la

gloire de sa force. » Tels sont, en effet, ses glorieux exploits, tels ses trophées ; voilà de quelle splendeur il les environne. Je présume qu'il annonce là cette célèbre victoire remportée sous Ézéchiass : sous le nom de terre il désigne la masse des hommes ; frapper, c'est renverser, et relever, c'est venir à leur aide. David disait aussi : « Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dispersés ; » puis encore : « Dieu, levez-vous, et jugez la terre. » *Psalm.*, LXVII, 2 ; LXXXI, 8. C'est par les mouvements naturels à l'homme qu'il peint les opérations de Dieu. « Les yeux du Seigneur sont sublimes, et l'homme est abaissé. » *Isa.*, II, 11. Après cela, pour que nul ne refuse de croire à sa parole, alors qu'il prédit des événements qui sont en dehors de toute attente, au-dessus de toute prévision, il invoque la puissance du suprême Artisan, il rappelle la faiblesse de ceux à qui cet avenir est réservé. — Rien n'est plus élevé que Dieu, dit-il, rien n'est plus bas que l'homme. Vous ne sauriez donc pas douter que l'Être fort et grand par excellence ne puisse abaisser soudain des êtres aussi faibles.

C'est une belle expression que celle-ci : « Les yeux du Seigneur sont sublimes. » Il ne dit pas : La puissance, mais bien : « Les yeux du Seigneur, » dont un seul regard suffit pour renverser tout ce qui lui résiste. David exprime ailleurs la même pensée : « Il regarde la terre, et la terre est ébranlée. » *Psalm.*, CIII, 32. Un autre prophète a dit : « Je le regarderai, et je triompherai de lui. La hauteur des hommes sera rabaissée, et Dieu seul s'élèvera en ce jour. » *Ose.*, XI, 4. A la vue d'une victoire aussi soudaine qu'inopinée, de ces admirables et glorieux trophées, les démons seront couverts de honte, les idoles confondues, les faux prophètes réduits au silence, la tyrannie des barbares sera brisée, et toute bouche qui luttait contre Dieu restera muette. Voilà ce que signifie cette parole : « Dieu seul s'élèvera. » Désormais, plus de contradicteur, plus personne qui doute de la puissance de Dieu, quand les événements eux-mêmes parleront d'une manière aussi décisive. Il est vrai que l'élévation de la nature divine est quelque chose de permanent, qu'elle n'a jamais commencé, qu'elle subsiste toujours ; il est dit néanmoins que Dieu s'élève, dans la manière de voir des hommes, au moment où les contradicteurs et les

ennemis, frappés par l'évidence même des choses, s'inclinent devant lui, lui rendent les hommages qui conviennent à sa majesté.

« Le jour du Seigneur, du Dieu des armées, va briller sur les hautains et les superbes, sur quiconque s'exalte et s'enorgueillit, et ils seront humiliés. Il va briller sur tous les cèdres du Liban, à la cime altière, et sur tous les chênes de Basan ; sur les plus hautes montagnes et les murailles les plus élevées ; sur les plus fières tours, sur tout navire qui sillonne la mer, sur les plus magnifiques vaisseaux. Et la hauteur de l'homme sera rabaisée, et le Seigneur seul s'élèvera en ce jour. » *Isa.*, II, 12-17. La muraille, le cèdre, la montagne et le chêne représentent ici les hommes puissants ; la puissance ne saurait avoir d'image plus saisissante : par les navires et leur magnifique aspect, le prophète entend les hommes vivant dans l'opulence.

9. Voici donc quelle est sa pensée : Tout ce qu'il y a de fort et de grand dans ce peuple, ceux qui commandent aux armées et ceux qui possèdent des trésors, tout ce qui brille par la beauté et tout ce qui frappe par la puissance, tout croulera et sera dissous. Aucune protection qui puisse soustraire les hommes à la colère de Dieu, ni la force corporelle, ni l'expérience de la guerre, ni l'abondance des biens, ni la grandeur de l'autorité, ni le nombre des soldats, ni aucune chose semblable. Il parle des cèdres du Liban, soit parce que cet arbre abonde sur cette montagne, soit parce que les événements n'étaient pas éloignés. S'il parle du brillant appareil des navires, c'est pour peindre celui des chefs d'armée, qu'on voit marcher au milieu des richesses, des armes et des satellites. Pour moi, j'y verrais aussi les lointaines émigrations des barbares.

« Ils cachent toutes les œuvres de leurs mains, les enfouissant dans les cavernes, les creux des rochers et les entrailles de la terre, pour les dérober à la colère du Seigneur et à la gloire de sa force, quand il se lèvera pour châtier la terre. » *Ibid.*, 18, 19. Tant s'en faut que leurs divinités puissent alors leur être de quelque secours, qu'elles-mêmes auront besoin du secours des hommes et de la protection des lieux pour n'être pas enlevées, « par la colère du Seigneur, par la gloire de sa force, quand il se lèvera pour



châtier la terre. » Pour qu'on n'attribue pas de tels effets à l'irruption des barbares, pour qu'on ne fasse pas honneur à leur puissance de la terreur qui se répandra, il remonte au Seigneur de toutes choses, c'est lui qu'il proclame le chef de cette guerre, c'est à lui qu'il reconnaît le pouvoir de punir par de tels dangers, les iniquités commises.

« En ce jour, l'homme repoussera loin de lui les abominations d'or et d'argent, ces vaines idoles qu'il avait lui-même fabriquées pour les adorer, tous ces oiseaux de nuit, et s'enfoncera dans les antres, dans les creux des rochers, fuyant la colère du Seigneur et la gloire de sa force, quand il viendra châtier la terre. » *Ibid.*, xx, 21. Il les a suffisamment instruits en les peignant d'avance se cachant avec leurs divinités et s'enfonçant dans le sein de la terre ; ils ne peuvent plus ignorer combien la richesse est impuissante en face du malheur. S'il nomme les idoles oiseaux de nuit, c'est pour en caractériser la futilité, ou bien les ténèbres qui les environnent, ou bien encore l'action secrète et frauduleuse des démons. De même, en effet, que ces oiseaux détestent le soleil et la lumière, se plongent avec bonheur dans l'obscurité ; de même les démons et ceux qu'ils ont séduits, se plaisent dans le mal et dans l'injustice, abhorrent la vertu et les œuvres de lumière, se rejettent enfin dans la nuit quand le jour vient à paraître ; et l'homme vertueux, plein de calme et de sérénité, est pour eux cette apparition terrible : il n'a qu'à se montrer pour les mettre tous en fuite.

« Cessez donc d'espérer dans l'homme, dont la vie n'est qu'un souffle ; car en quoi peuvent-ils compter sur lui ? » *Ibid.*, 22. Là il me paraît désigner Ézéchias, qui rendait, en effet, le dernier souffle dans la terreur et l'angoisse. Les barbares le tenaient comme pris dans leurs filets, c'était une proie qui ne pouvait leur échapper, ils comptaient n'avoir aucun effort à faire pour s'emparer de la ville et pour emmener le roi captif ; et c'est le contraire qui leur arriva. C'est ainsi que j'interprète : « Cessez d'espérer dans l'homme, dont la vie n'est qu'un souffle ; car en quoi peuvent-ils compter sur lui ? » Ils ne peuvent y compter en aucune façon. Les ennemis espéraient tout enlever comme en courant ;

mais leur espérance a été complètement déçue : cet homme que vous teniez pour néant, qui vous semblait du moins si facile à renverser, est devenu le plus glorieux de tous, soutenu qu'il était par la force même de Dieu.

### CHAPITRE III.

« Et voilà que le Dominateur, le Seigneur, le Dieu des armées enlèvera de la Judée et de Jérusalem les hommes et les femmes valides. » *Isa.*, III, 1.

1. Tel qu'un excellent médecin qui, pour rendre la santé à ses malades, emploie tour à tour le feu, le fer, les potions les plus amères, Dieu, dans sa bonté pour l'homme, avait recours à des châtiments divers pour cicatrizer les plaies de son peuple et le relever de ses chutes : tantôt il effrayait les ingrats par les incursions des barbares, tantôt il employait d'autres moyens de frayeur, s'efforçant de les corriger en variant ses menaces, en prévenant même les effets de son courroux. Ainsi, dans le texte qui nous occupe, il leur annonce l'infirmité, la sécheresse, la famine, c'est-à-dire la privation, non précisément des choses nécessaires, mais bien de celles qui n'ont guère moins d'importance pour la conservation de notre vie. La faim n'est pas le seul malheur à craindre; un malheur non moins grand, c'est qu'il n'y ait personne pour gouverner l'État : cette anarchie rend l'abondance elle-même plus intolérable que la disette. De quoi sert, en effet, que les richesses affluent autour de nous, si nous sommes assaillis par les guerres civiles, si la mer est bouleversée, si les ondes en fureur menacent d'engloutir le navire, sans qu'il y ait un pilote, un chef capable de maîtriser les éléments déchaînés et de rétablir le calme ? Mais, quand à ces maux s'ajoute la famine, à quelle extrémité n'est-on pas réduit ? Et néanmoins c'est ce dont le Seigneur menace son peuple, en commençant par le plus terrible de tous ces malheurs.

« Voilà que le Dominateur suprême, le Seigneur, le Dieu des armées. » Ce premier mot « voilà que » est fort usité chez les prophètes quand ils veulent éveiller plus spécialement l'attention sur

ce qu'ils vont dire. Ce n'est pas ici seulement, c'est plus haut et dès l'origine qu'on peut voir le péché précéder constamment des infirmités corporelles. Témoin Cain : il abusa de sa force pour accomplir un crime, aussi fut-il frappé d'une sorte de paralysie. Il fallait bien que les péchés eussent causé l'infirmité de l'homme étendu près de la fontaine, puisque le Christ lui dit : « Te voilà maintenant guéri, ne pèche plus. » *Joan.*, v, 14. C'est encore le sens de cette parole de Paul : « A cause de cela, il y en a tant parmi vous qui sont infirmes ; » *I Corinth.*, xi, 30 ; ils péchaient, ils participaient aux divins mystères avec une conscience souillée. Le même Apôtre livre le fornicateur aux infirmités corporelles pour le punir de ses fautes morales. Ajoutons cependant que ces infirmités ne sont pas toujours la punition du péché, qu'elles sont parfois une occasion de mérite, une source de gloire, comme chez Lazare et Job. La faiblesse n'est pas le seul mal physique qui provienne habituellement du péché ; il en est beaucoup d'autres qu'on doit attribuer à la même cause : Ozias fut affligé de la lèpre en punition de son audace ; la main de Jéroboam fut desséchée à cause de l'orgueil et de l'arrogance de ce prince ; la langue de Zacharie ne fut pas liée pour une autre raison que l'offense dont ce prêtre s'était rendu coupable dans son cœur. Ainsi donc, comme la force, la santé et les prospérités temporelles avaient été pour les Juifs un principe d'arrogance, Dieu coupa le mal à sa racine, les instruisant et les ramenant au bien, leur donnant enfin plus qu'il ne leur avait ôté. Et dans le fait, quel dommage pouvait résulter pour eux d'une infirmité corporelle qui devait être une salutaire leçon pour les âmes ?

De peur qu'ils ne vissent en cela les misères accoutumées de la nature, le prophète leur annonce ces malheurs ; il ne se borne pas à faire entendre ses menaces aux hommes, il étend aux femmes le châtement futur, par la raison que l'un et l'autre sexe étaient corrompus. En avançant donc, il adresse la parole aux femmes et leur reproche leur conduite insensée, des crimes qui ruinent la cité jusque dans ses fondements. C'est pour cela qu'il les menace de la peste ; car c'est bien la peste dont il laisse apercevoir les ravages dans ces mots : « J'enlèverai les hommes et les femmes va-

lides, » ou bien toute autre maladie corporelle qui déjoue l'art des médecins. Telles sont les plaies envoyées par Dieu. Je leur enlèverai « la force du pain et celle de l'eau. » Redoutable châtement que celui-là ; il ne détruit pas la substance elle-même, il la dépouille de son efficacité, de telle sorte qu'elle reste pour les tourmenter par la vue, sans jamais les rassasier, mais pour leur apprendre aussi qu'ils subissent les effets d'une vengeance divine. Je renverserai « le géant et le puissant. » Par le nom de géant, l'Écriture désigne toujours l'homme robuste et fort, celui qui l'emporte sur les autres par les heureuses proportions de son corps. A l'origine, quand il disait : « C'étaient là les géants, hommes fameux, » *Genes.*, vi, 4, il ne parlait pas d'une autre espèce d'êtres, mais il caractérisait simplement les hommes doués d'une grande force, pleins de puissance et de vigueur. « Et le guerrier et le juge. » Supplice accablant, preuve évidente d'un renversement complet : les murailles sont encore debout aussi bien que les tours ; mais la ville et les habitants sont à la merci des ennemis. La sûreté d'une ville ne consiste pas dans les pierres, le bois, les barrières, mais bien dans la sagesse des habitants. De tels citoyens la protègent mieux que tous les moyens de défense, à l'approche des ennemis ; sont-ils d'un autre caractère, alors même que personne ne viendrait l'attaquer, elle est plus malheureuse qu'une ville assiégée.

2. Le prophète donne donc aux Juifs d'abord, puis à tous ceux qui l'écoutent, une grande leçon de philosophie, en leur apprenant à ne pas mettre leur espoir dans la puissance de la ville, dans les remparts et les machines dont elle est pourvue, et de se fier plutôt à la vertu des hommes. Il leur inspire dès lors une crainte d'autant plus forte, il leur fait pressentir un dénûment d'autant plus complet qu'ils doivent être privés, non-seulement de guerriers, mais encore de juges ; car ces derniers ne sont pas moins nécessaires aux villes que les premiers, en consolidant la paix, et souvent en éloignant la guerre. Comme la guerre, en effet, a toujours sa source dans le péché, les fidèles gardiens des lois, les juges intègres, en réprimant la plupart des péchés, enlèvent dans la même proportion les causes de la guerre. Pourquoi donc Dieu

leur ôtera-t-il ce secours? Parce qu'ils n'en ont pas usé d'une manière convenable quand ils le possédaient. Ses enseignements procurent certes le bien et le salut de ceux qui les écoutent; et cependant, lorsqu'il parlait aux Juifs, il voilait sa parole, pour les punir de leur obstination : c'est ainsi qu'il nous prive souvent des dons précieux et salutaires que nous venons de signaler, quand on n'en retire aucun fruit.

« Et le prophète et le sage conseiller. » Ce n'est pas le signe d'un léger courroux que les prophéties viennent à disparaître. Lorsque Dieu se détourna du peuple juif à cause des péchés des enfants d'Héli, comme aussi de la corruption de ce même peuple, la prophétie manqua. « La parole était précieuse, est-il dit, et la vision n'était plus. » *I Reg.*, III, 4. Précieuse s'entend ici pour rare. La même chose arriva sous Ozias. Le secours dont les Juifs étaient alors privés leur eût procuré les plus grands avantages, s'ils l'avaient voulu. Recevoir les lumières divines, pouvoir se préparer aux malheurs à venir et connaître des choses inaccessibles à l'intelligence humaine, savoir quand il convient d'attaquer les ennemis ou bien de se tenir en repos, être mis en garde contre tout événement fâcheux, quel privilège, quel inappréciable moyen de salut! Mais, comme ils ne conformaient pas leur conduite aux instructions reçues, Dieu leur déroba ces mêmes instructions; et c'était encore là une preuve de sa bonté pour eux, de son inépuisable amour pour l'homme : connaissant l'avenir et sachant qu'ils abuseraient de ses dons, il prend toutes les précautions que lui dicte sa sagesse.

Il annonce qu'il leur ôtera, en même temps que le prophète, le sage conseiller, celui qui conjecture bien, selon le sens propre du texte. Cette expression désigne, à mon avis, l'homme qui peut, à force d'intelligence et d'expérience, conjecturer un peu ce qui doit arriver. Autre chose cependant est la conjecture, autre chose la prophétie : le prophète parle sous l'inspiration de Dieu et ne dit rien de lui-même; tandis que l'autre s'empare simplement des choses passées et part de là pour prévoir les choses futures; ses lumières à lui sont celles d'un esprit qui médite et combine. La différence est grande entre les deux; c'est justement celle qui

existe entre la prudence humaine et la grâce divine. Un exemple rendra plus claire notre pensée; souvenons-nous de Salomon et d'Élisée : l'un et l'autre mettaient à jour et manifestaient aux regards des hommes les choses les plus cachées; mais ils n'agissaient pas en vertu de la même puissance : la prudence humaine guidait le premier et l'observation de la nature l'éclairait quand il prononçait entre deux femmes de mauvaise vie; le second voyait par une lumière supérieure les faits accomplis loin de lui, et non par la force de la raison; car comment le raisonnement aurait-il pu lui découvrir l'action inique de Giézi ?

« Et le vieillard et le pentécontarque. » *Isa.*, III, 3. Ainsi donc, après les menaces déjà faites, il annonce qu'il enlèvera de plus les vieillards et les chefs. Par vieillard il faut entendre ici, non l'homme qui est simplement avancé en âge, mais bien celui qui joint aux cheveux blancs la prudence dont les cheveux blancs devraient toujours être le signe. Quand il parle d'un pentécontarque ou d'un chef commandant à cinquante hommes, ce n'est pas à ce nombre qu'il limite sa pensée, il désigne par là quiconque exerce un commandement. Au fond, rien n'est déplorable, rien n'est malheureux comme un peuple qui n'est pas gouverné : c'est un vaisseau sans pilote. Il va plus loin, il les menace de leur enlever un autre genre de secours non moins grand, les hommes capables de donner un avis salutaire, et dont la sagesse protège les cités autant que les armes elles-mêmes. « J'enlèverai l'admirable conseiller et l'habile architecte. » Ce dernier mot n'indique pas l'homme qui construit, il indique l'homme expérimenté dans les affaires, qui sait beaucoup, et capable dès lors d'administrer avec prudence les intérêts de la cité.

3. A tous ceux-là il ajoute « le prudent auditeur. » Que celui-ci manque, et l'on aura beau posséder tout le reste, la cité n'en sera pas plus heureuse : donnez-lui des prophètes, des conseillers, des magistrats, si personne n'écoute, tout est vain, tout est réduit à néant. A mon avis, l'expression : « J'enlèverai, » est l'équivalent de celle-ci : Je permettrai que ces malheurs arrivent. C'est de cette manière que Paul dit : « Dieu les a livrés à leur sens réprouvé; » *Rom.*, I, 8; ce qui ne signifie pas qu'il les a frappés de

démence, mais uniquement qu'il les a laissés dans la démence dont ils étaient frappés.

« Et je leur donnerai des enfants pour les gouverner. » *Isa.*, III, 4. Voilà une chose pire et plus funeste que l'absence même de tout chef. N'avoir pas de chef, c'est n'avoir pas de guide; mais avoir un chef incapable ou pervers, c'est avoir un guide qui vous mène au précipice. La jeunesse dont il parle ici n'est pas précisément celle de l'âge, c'est celle qui est la compagne de la folie, ou plutôt c'est la folie elle-même. Il y a des jeunes gens pleins de prudence, en effet, comme il y a des vieillards insensés; cela n'étant pas l'ordinaire néanmoins et le contraire ayant plus souvent lieu, on comprend que le prophète ait parlé de la sorte. Autrement, voyez Timothée et Salomon avant lui : celui-là était bien jeune, et cependant il administra les églises avec plus de sagesse qu'un grand nombre de vieillards; celui-ci n'avait que douze ans quand déjà il s'entretenait avec Dieu et montrait autant d'assurance que de facilité dans ses rapports avec les hommes; déclaré roi, placé sur le trône, il attira sur lui par sa sagesse les regards des peuples étrangers à tel point que non-seulement les hommes, mais encore les femmes venaient des contrées les plus éloignées dans l'unique but de l'entendre et de recueillir quelque chose de sa bouche; et c'est quand il fut parvenu à la vieillesse qu'il s'écarta beaucoup de la vertu. Le père de ce même roi, le bienheureux David, se rendit coupable de son crime, non dans l'adolescence ou la jeunesse, mais après avoir bien franchi les limites de cet âge. Adolescent, il avait érigé un admirable trophée, terrassé le barbare, fait preuve d'une haute philosophie : sa jeunesse n'avait pas été un obstacle à ses grandes actions. Voyez encore Jérémie : il objectait son extrême jeunesse pour décliner sa mission; et Dieu n'accueillit pas sa demande et le produisit devant le peuple juif, en lui disant que ce n'était pas là un obstacle, pourvu qu'il eût un esprit ferme et résolu. Daniel était du même âge, ou beaucoup plus jeune encore, lorsqu'il jugea les vieillards. Et Josias montant sur le trône avant même qu'il eût dix ans, le fit alors fleurir; tandis que dans la suite, se laissant aller à la mollesse, il perdit sensiblement de l'énergie de son âme.

Que dire de Joseph? Jeune, bien jeune encore, n'eut-il pas à soutenir le plus périlleux des combats, non contre les hommes, mais contre les plus tyranniques passions de la nature humaine, et ne s'élança-t-il pas victorieux hors d'une fournaise tout autrement terrible que celle de Babylone, sans en avoir plus souffert que les trois jeunes Hébreux? De même que ces derniers montrèrent leur corps intact, sans en excepter même leurs cheveux, si bien qu'on eût cru les voir sortir d'un bain plutôt que d'un brasier; de même Joseph, échappant aux mains de l'Égyptienne, n'avait rien perdu de sa vertu : il venait de triompher à la fois des séductions du tact, de la parole, de la vue, de la parure, des parfums, de tout ce qui alimente la concupiscence beaucoup plus que les sarments et la poix n'alimentent le feu; il triompha de son âge enfin, qui n'exerça pas sur lui la fatale influence qu'il exerce sur la généralité des hommes. Et ces mêmes enfants triomphèrent à leur tour, dans l'âge le plus tendre, des entraînements de la gourmandise et des terreurs de la mort; ni le nombre des satellites, ni la fureur du roi, plus ardente que la fournaise elle-même, ne purent les effrayer, rien n'ébranla leur résolution magnanime.

Ce n'est donc pas là une accusation que le prophète élève contre la jeunesse. Paul dit aussi : N'appelez pas à l'épiscopat « un néophyte, de peur que, s'abandonnant à l'orgueil, il ne tombe sous le jugement du diable. » *I Tim.*, III, 6. Ce n'est pas la jeunesse non plus qu'il repousse; néophyte signifie nouvellement planté, et la plantation dont il parle, c'est la doctrine sacrée, l'éducation et l'instruction que la religion donne aux hommes; d'où vient que le même apôtre dit : « J'ai planté, Apollo a arrosé. » *I Corinth.*, III, 6. Le Christ avait également employé cette image : « Toute plantation qui n'a pas été faite par mon Père céleste, sera déracinée. » *Matth.*, xv, 13. Si par néophyte Paul avait entendu un homme jeune, il n'aurait certes pas élevé à cette haute dignité, ni chargé du soin de tant d'Églises, un disciple aussi jeune que Timothée, tellement jeune que lui-même lui faisait cette recommandation : « Que personne n'ait le droit de mépriser votre jeunesse. » *I Tim.*, IV, 12.

« Des trompeurs les gouverneront. » Vous le voyez encore, ce



que le prophète blâme le plus, ce n'est pas l'inexpérience de l'âge, c'est la perversité de l'esprit : cette partie du texte le prouve d'une manière évidente. Le mot trompeurs désigne les hommes de séduction, de ruse et de flatterie qui par des paroles gracieuses séduisent le peuple et le livrent au pouvoir de l'ennemi. « Et le peuple tombera d'une chute commune, homme sur homme, chacun sur son voisin. » *Isa.*, III, 5. De même que les bois qui relient un édifice venant à périr ou bien à disparaître, nécessairement les murs croulent aussi, dépourvus qu'ils sont de leurs points d'appui ; de même, quand auront disparu les hommes désignés plus haut, les princes, les conseillers, les juges et les prophètes, rien n'empêchera la discorde de s'emparer de ce peuple et de le plonger dans un désordre affreux.

4. « L'enfant se précipitera sur le vieillard, l'homme obscur sur l'homme honoré. » Oui, la jeunesse se déchainera contre la vieillesse, la couvrira de ridicule et de mépris. Avant même que la guerre soit déclarée, voilà des choses plus désastreuses qu'une guerre quelconque. En effet, quand les jeunes gens ne respectent plus les vieillards, quand les hommes du peuple, les êtres les plus vils foulent aux pieds ce qu'il y a de plus honorable, la cité n'est pas dans un meilleur état que si elle était livrée aux aruspices. « L'homme s'emparera de son frère, ou du serviteur de son père, en lui disant : Tu possèdes un habit, sois notre prince, et que ma subsistance dépende de toi. — Et dans ce jour celui-là répondra : Je ne serai pas votre prince ; car je n'ai dans ma maison ni pain ni vêtement. Non, je ne serai pas le prince de ce peuple. » *Ibid.*, 6, 7. Le prophète me paraît annoncer dans ce passage, ou bien les horreurs d'un siège qui réduira la ville aux dernières extrémités, ou bien, en dehors de toute attaque extérieure, une famine non moins horrible, une complète pénurie des choses nécessaires. Pour exprimer cela, il fait une simple supposition, qu'on retrouve dans le langage ordinaire ; c'est comme lorsqu'on dit : La ville tout entière se vendrait pour une obole, que je ne pourrais pas encore l'acheter. — Voilà le dernier terme de l'indigence ; et voici la pensée du prophète : Le commandement suprême pourrait-il être acheté pour un vêtement ou pour un pain, qu'il n'y aura personne pou-

vant en faire l'acquisition, tant la pénurie sera générale et complète.

« Jérusalem est dans la dissolution, » c'est-à-dire dans l'abandon et l'isolement, délaissée par la divine providence. « Et la Judée est tombée, » elle est plongée dans le désordre et le trouble, dans la confusion et l'anarchie. « Et leurs langues, entraînées par l'iniquité, n'obéissent plus aux inspirations du Seigneur. » *Ibid.*, 8. C'est la source du mal qu'il signale là, l'intempérance de la langue. Osée s'élève à son tour contre le même désordre : « Éphraïm s'est précipité vers la mort au jour des récriminations; j'ai montré dans les tribus d'Israël des choses dignes de foi. » *Ose.*, v, ix. Écoutez encore Malachie : « Les prophètes ont adressé des reproches à ceux qui ont provoqué la colère du Seigneur par leurs discours. Et vous nous avez dit : En quoi avons-nous provoqué la colère divine? En parlant ainsi : Quiconque fait le mal est agréable aux yeux du Seigneur, et se complaît avec raison dans sa conduite. Où donc est la justice de Dieu? » *Malach.*, II, 17. Telle est l'accusation que formule Isaïe; elle porte sur un double objet : d'abord, les Juifs sont accusés de méconnaître et de transgresser la loi; puis, lorsqu'ils devraient rougir de leur désobéissance, courber la tête et se cacher, ils aggravent leurs crimes, en ajoutant à leurs prévarications des paroles impudentes. C'est ainsi qu'un mauvais serviteur, non content d'avoir violé les ordres de son maître, se montre encore insolent.

« Voilà pourquoi sa gloire est maintenant éclipée, et la confusion empreinte sur les visages dépose contre ses habitants. » *Isa.*, III, 9. Il annonce de nouveau l'avenir comme s'il racontait le passé. Cette gloire éclipée n'est autre chose que la captivité future. Ce n'est pas une légère humiliation que des hommes qui marchaient les égaux des rois de la terre, subissent le joug des étrangers et des barbares. La confusion empreinte sur les visages est celle qui résulte du péché. Voilà ce qu'il en était d'eux : ils s'étaient d'abord déshonorés par leurs propres actions, et Dieu les en punit en les dépouillant de leur gloire; mais le châtement qu'il leur inflige est encore au-dessous de celui qu'ils se sont eux-mêmes infligé. Non, ils n'excitent pas la même indignation quand

ils habitent une terre étrangère, que lorsqu'ils prévariquaient dans leur patrie, en possession de leur métropole : là, leurs iniquités sont réprimées; ici, elles allaient toujours croissant. C'est donc une grande leçon que le prophète leur donne, en leur persuadant de fuir le mal avant le supplice, de se corriger dans la honte et le repentir, de secouer la tyrannie du péché pendant qu'elle s'exerce encore, et de ne pas attendre que les barbares les aient emmenés captifs. « Comme les habitants de Sodome, ils ont publié leur péché, ils en ont fait parade. » Ce que j'ai souvent dit, je le répète encore : pour manifester la clémence de Dieu, le prophète annonce moins ce qu'ils doivent souffrir que ce dont ils seraient dignes. En effet, les crimes qu'ils ont commis ne sont pas moins honteux que ceux des habitants de Sodome, et quelle différence dans le châtiement ! Dieu ne les extermine pas jusqu'au dernier, il ne détruit pas les fondements de leur ville ni le germe de leur race. Ces expressions : « Ils ont publié, ils ont fait parade, » sont empruntées au langage humain. Ils n'ont rien appris à Dieu par leur audace dans le crime, puisque Dieu connaît toutes choses avant même qu'elles aient lieu ; le prophète parle ainsi pour montrer la grandeur de leur infortune.

5. L'Écriture prête ailleurs ce langage à Dieu : « Le cri de leur iniquité s'est élevé jusqu'à moi ; » *Genes.*, xviii, 20 ; ce n'est pas qu'elle veuille reléguer Dieu loin de l'homme et le renfermer au ciel, elle veut seulement nous donner de la sorte une idée du point qu'avait atteint la corruption humaine. C'est le sens du passage qui nous occupe : « Ils ont publié, » ils ont manifesté la grandeur de leurs iniquités. Les fautes légères peuvent rester cachées ; mais les grands crimes, les désordres criants sont connus de tous, frappent tous les regards, sans qu'il soit nécessaire de les accuser ou de les signaler ; ils s'accusent et se signalent eux-mêmes. Voilà donc quelle est la pensée du prophète quand il dit : « Ils ont publié, ils ont fait parade ; » ils ont commis l'iniquité avec une audace extrême, avec une sorte de forfanterie, sans éprouver ni rougeur ni vergogne ; c'est de propos délibéré qu'ils ont péché.

« Malheur à leur âme, parce qu'ils ont formé un dessein funeste

pour eux-mêmes, en disant : Chargeons le juste de liens, car il nous est nuisible. » *Isa.*, III, 10. C'est le comble de l'iniquité : pécher, pécher avec audace, et de plus repousser ceux qui pourraient porter remède au mal. On voit des malades frapper le médecin dans un accès de frénésie : les Juifs agissaient de même en persécutant les justes, et prouvaient évidemment par là qu'ils étaient dévorés d'une maladie incurable. C'est le propre de la vertu de faire la torture du vice, en se montrant seulement. C'est le propre du vice de supporter avec peine la simple présence de ceux qui pratiquent le bien, alors même qu'ils ne lui font aucun reproche. Le prophète porte contre les Juifs une double accusation : ils enchaînent le juste, ils l'enchaînent comme un être nuisible. Or, quel moyen d'amélioration peut-il rester à celui qui, non-seulement n'accepte pas le remède, mais encore le repousse comme un poison ? En les voyant arrivés à cette extrémité lamentable, Isaïe commence de nouveau par un cri de douleur, au lieu de lancer une parole d'accusation ou de blâme : « Malheur à leur âme. » Ce qui suit renferme un sens profond : « Parce qu'ils ont formé un dessein funeste pour eux-mêmes. » C'est contre le juste cependant qu'ils ont agi ; mais, à bien examiner les choses, ce n'est pas contre la victime, c'est contre les auteurs de l'injustice, que leur dessein a tourné. Nous apprenons là que l'homme juste, serait-il assailli de mille maux, n'a rien à souffrir au fond de ceux qui l'attaquent ; ce sont eux, au contraire, qui reçoivent le coup dont ils voulaient le frapper. Voilà ce qui avait lieu pour les Juifs : en donnant des fers au juste, ils ne lui causaient aucun mal ; mais ils s'enfonçaient eux-mêmes dans de plus profondes ténèbres et dans un isolement plus absolu, en éloignant d'eux la lumière. « Ils mangeront donc le fruit de leurs œuvres. » Oui, telle est l'iniquité, elle porte son supplice en elle-même. Le sens de cette parole est donc celui-ci : Ils recueilleront ce qu'ils ont semé, ils feront le désert autour d'eux, ils creuseront des abîmes pour s'y précipiter.

« Malheur à l'homme d'iniquité ; l'infortune lui surviendra selon les œuvres de ses mains. » *Ibid.*, 11. Vous le voyez, c'est nous qui déterminons toujours le commencement et la mesure de

notre châtement. C'est pour cela que le prophète gémit encore et s'abandonne à la douleur, en songeant que les Juifs se dressent eux-mêmes des embûches et ruinent leur propre salut avec plus de cruauté que ne le ferait l'ennemi le plus implacable. Que peut-on concevoir d'aussi malheureux ? « Mon peuple, les exacteurs te pillent et te dévorent. » *Ibid.*, 12. Un sage instituteur varie le ton de sa parole ; il ne doit pas toujours parler avec rigueur, ni toujours avec mansuétude ; c'est en les tempérant l'une par l'autre qu'il obtient d'heureux résultats. Voilà pourquoi le prophète tantôt élève des accusations et tantôt pousse des gémissements ; et les gémissements sont plus difficiles à porter que les accusations, tout en causant moins de peine. Oui, chose étonnante, plus la pointe du glaive est enfoncée, moins la douleur est grande. Il ne se contente pas de gémir, il applique le remède ; il a recours à un admirable moyen d'enseignement. Quel est ce moyen ? C'est de ne pas adresser indistinctement à tous ses reproches, de séparer la cause du peuple de celle des chefs, et de faire ainsi peser l'accusation sur la tête de ces derniers.

Une telle marche offre de si grands avantages que Moïse la suivait de préférence à toute autre. Alors que tous étaient prévaricateurs, sa parole se dirige donc contre les princes. C'est ainsi que Moïse, en voyant le peuple se révolter contre Dieu, s'adresse à son frère Aaron, bien que celui-ci soit le moins coupable : en laissant de côté ceux qui méritaient les plus grands châtements, pour se tourner contre celui qui n'avait en comparaison qu'une bien faible part à l'iniquité, il éveillait la conscience des uns par l'accusation portée contre l'autre, il les mettait en demeure de se reconnaître dignes d'une plus grave condamnation ; et c'est ce qui arriva. Il n'eut pas besoin de dire autre chose au peuple, il lui avait suffi des quelques mots adressés à Aaron, pour ramener cette vaste multitude comme un seul homme, pour la faire passer de l'extrême audace aux angoisses de l'extrême frayeur. C'est ce que Moïse prévoyait quand il brisait les tables de la loi en descendant de la montagne, et quand il disait à son frère : « Que t'a fait ce peuple pour que tu en aies fait toi-même la risée des ennemis ? » *Exod.*, xxxii, 21.

6. Voilà comment agit aussi notre prophète ; il imite ce grand saint sous un double rapport : Moïse ne s'était pas borné au rôle d'accusateur, il avait préalablement gémi sur la prévarication du peuple ; et ces deux choses se trouvent dans la parole d'Isaïe : « Mon peuple, vos exacteurs vous pillent et vous dévorent. » En parlant ainsi, il accuse les tyrans, il gémit avec le peuple. On entend par exacteurs ceux qui pressurent une nation ; à mon avis, il désigne des princes avarés et rapaces, ou bien les hommes impitoyables préposés aux tributs. Voyez la sagesse de son langage : il blâme les excès, non la chose elle-même. Au lieu de dire : Ils lèvent des tributs, il dit : « Vos exacteurs vous pillent, » vous dépouillent de vos biens, vous enlèvent tout sous prétexte d'exercer un droit. Le terme employé dans le texte signifie glaner. C'est une métaphore : glaner, c'est recueillir les épis échappés aux mains des moissonneurs, de manière à ne rien laisser dans le champ ; et c'est ainsi qu'agissaient ces hommes, en ravissant à ce peuple tout ce qu'il possédait, en le laissant sans aucune ressource. « Les exacteurs règnent sur vous. » Ils ne sont pas seulement insatiables, ils sont encore tyrans, chose bien plus cruelle, ils réduisent les hommes libres en esclavage. « Mon peuple, ceux qui vous disent heureux vous trompent. » Il me paraît désigner là les prophètes, ou bien les adulateurs intéressés, deux instruments de corruption partout également funestes. Et c'est pour montrer le mal dont ils sont la cause, qu'il ajoute : « Ils troublent les sentiers de vos pas ; » ce qui veut dire : Ils ne vous laissent pas marcher droit, ils vous jettent dans le trouble et la dissolution, ils vous plongent dans l'apathie.

« Mais le Seigneur va maintenant dresser son tribunal, et il appellera son peuple en jugement ; le Seigneur viendra juger lui-même avec les anciens du peuple, avec leurs chefs. » *Ibid.*, 13, 14. C'est toujours la même rigueur de conduite : il oublie le peuple en quelque sorte pour reporter toute son animadversion sur les vieillards et les princes ; il fait apparaître Dieu rendant la justice et prononçant l'arrêt, faisant rendre compte du mal commis contre le peuple à ceux qui l'opprimaient. C'est pour cela qu'il dit : « Mais le Seigneur va maintenant dresser son tribunal. » Il a tout

le temps fait entendre des accusations ; mais, comme les hommes plongés dans la matière se préoccupent peu d'être accusés et ne redoutent guère que le châtement, c'est comme s'il tenait ce langage : Eh bien, soit ; la chose ne se bornera pas à des accusations, le châtement suivra vos péchés ; voici le juge qui vient exercer les droits de la justice et prononcer la sentence contre les prévaricateurs. — Encore là se manifeste l'extrême condescendance du Seigneur, puisqu'il daigne entrer en jugement avec eux et les en avertir pour qu'ils rougissent de leur conduite et qu'ils en conçoivent un profond repentir, ce à quoi ne manqueraient pas des hommes doués d'intelligence. Ce n'est pas seulement pour la raison déjà donnée que sa parole se reporte sur les princes et les anciens ; il veut de plus apprendre à tous que les gouvernants seront plus sévèrement jugés que les gouvernés. Un subordonné ne doit répondre que de lui-même, tandis qu'un chef répond de lui-même et du peuple placé sous son autorité. Ce n'est pas sans raison que les anciens sont traités avec une semblable rigueur ; l'âge est pour eux ce que la puissance est pour les autres. Sans doute un jeune homme mérite d'être puni quand il a gravement péché ; mais celui que la vieillesse semblait défendre du mal, qui n'a pas à soutenir les mêmes assauts de la part des passions, à qui la modération est chose plus aisée, qui peut mieux s'affranchir de tous les autres entraînements du siècle, qui dans l'expérience de la vie a dû puiser largement la prudence, mérite à n'en pas douter une sentence plus sévère, pour avoir montré dans un âge avancé les travers de la jeunesse.

« Pourquoi donc avez-vous livré ma vigne aux flammes, et la dépouille des pauvres est-elle dans vos maisons ? » Partout Dieu témoigne une grande sollicitude pour les opprimés ; les injures qui leur sont faites ne l'indignent pas moins, quelquefois même l'indignent plus que les péchés commis envers lui. Il a permis à l'homme de renvoyer la femme adultère, et non celle qui n'a pas la foi, quoique ce dernier péché soit contre lui-même, et le premier contre l'homme. *Matth.*, v, 32 ; *I Corinth.*, vii, 12. Il ordonnait aussi de laisser l'offrande devant l'autel, quand on était sur le point d'immoler une victime, et d'aller auparavant se réconci-

ier avec le frère qu'on avait offensé. *Matth.*, v, 23, 24. Voyez-le jugeant le serviteur qui avait dissipé dix mille talents : quand il s'agit de ses propres offenses, il n'emploie pas cette expression : « Mauvais serviteur, » il ne met aucun retard à la réconciliation, il remet la dette entière ; mais, lorsqu'il est question des cent deniers, il traite cet homme de mauvais serviteur, il le livre au bourreau, il ne lui pardonnera pas que la dette entière n'ait été acquittée. *Matth.*, xxv.

7. Le Christ lui-même, venant de recevoir un soufflet, n'inflige aucune peine au valet qui le lui avait donné ; il se borne à lui dire avec mansuétude : « Si j'ai mal parlé, rendez témoignage de ce mal ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? » *Joan.*, xviii, 23. Au moment où Jéroboam étendait la main pour saisir le prophète qui lui représentait sa conduite, le Seigneur dessécha cette main, pour vous apprendre à supporter avec douceur les injures qui vous sont faites, et à venger avec une grande rigueur celles qui sont faites à Dieu. III *Reg.*, xiii, 4. Il est vrai qu'en donnant la loi, il fait passer l'amour du prochain en seconde ligne ; mais il le déclare aussitôt semblable au premier, il exige l'un et l'autre avec la même sévérité. Aime Dieu, dit-il, « de tout ton cœur et de toute ton âme ; » aime ton prochain, ajoute-t-il, « comme toi-même. » *Matth.*, xxii, 37-39. Il nous serait aisé de citer beaucoup d'autres passages qui prouvent avec quelle sollicitude Dieu nous prescrit les devoirs que nous avons à remplir les uns à l'égard des autres.

Remarquez ici avec quelle force il insiste, comme il revient sur la même accusation pour en aggraver le poids : « Pourquoi donc avez-vous livré ma ville aux flammes ? » Ce que feraient à peine de cruels ennemis et des barbares, vous l'avez pratiqué à l'égard de vos concitoyens. C'est le peuple lui-même qu'il appelle sa vigne, à cause des soins infatigables et prévoyants qu'il lui prodigue. S'il ne dit pas expressément qu'ils traitent ainsi les serviteurs d'un commun maître, leurs proches, leurs frères ; s'il se met lui-même en cause en leur reprochant d'avoir détruit ce qui lui appartient, l'accusation n'en est que plus accablante. L'idée de l'incendie perce encore dans cette parole : « La dépouille du pauvre



est dans vos maisons. » La grêle ne fait pas dans les vignes les ravages que l'injustice commise envers les indigents fait dans une âme : elle la met dans un état de douleur et d'amertume pire que la mort. Partout et toujours la rapine est un mal ; mais elle présente un caractère spécial de malice quand elle tombe sur un homme réduit au plus extrême dénûment. En parlant de la sorte il ne veut pas seulement accuser, il veut aussi corriger ; et c'est pour cela qu'il place sous leurs yeux le spectacle de la rapine. Après les paroles, en effet, la vue de la chose elle-même doit émouvoir un cœur qui n'est pas absolument frappé d'insensibilité.

« Pourquoi lésez-vous ainsi mon peuple? » *Ibid.*, 15. Il persiste dans le même langage : « Ma vigne, » disait-il tout à l'heure ; « mon peuple, » dit-il maintenant. « Pourquoi couvrez-vous de confusion le visage des humbles? » Ceux que vous deviez ramener, vous les poussez à l'abîme, ceux que vous deviez relever, vous achevez de les briser. — En effet, après avoir dépouillé leurs frères, ils les repoussaient avec mépris, ou bien ils s'en servaient comme de vils esclaves ; à la rapacité, ils ajoutaient l'arrogance ; aux iniquités inspirées par l'amour de l'argent s'ajoutaient les folies de l'orgueil : la première de ces maladies appelle la seconde ; plus on enfle son trésor, plus on s'exalte dans ses pensées. « Voici ce que dit le Seigneur, le Seigneur des armées. » Quelles sont les armées dont il parle ? Ce sont les anges, les archanges, toutes les vertus supérieures qu'il désigne par là, voulant ainsi détacher son auditeur de la terre pour l'élever vers le ciel, pour lui jeter dans l'esprit la pensée de cet immortel royaume, pour lui inspirer la sagesse par le sentiment de l'admiration, pour lui prouver enfin que la patience n'est pas une preuve de faiblesse, mais plutôt le caractère d'une grande âme.

« Voici ce que dit le Seigneur : Parce que les filles de Sion se sont enorgueillies, parce qu'elles marchent la tête haute, le regard plein d'affectation, traînant sur leurs pieds de longues tuniques et cadencant ensemble leurs pas, le Seigneur confondra l'esprit dominateur des filles de Sion et révélera leurs vices en ce jour ; le Seigneur leur ravira l'éclat de leurs vêtements, leurs ornements

et leurs parures, leurs réseaux et leurs croissants, les bijoux dont elles parent leur tête et leur visage, leurs aigrettes et leurs parfums, leurs bracelets et leurs colliers, leurs ruisseaux de perles, leurs anneaux d'or et leurs pendants d'oreille, la pourpre dont elles s'enveloppent ou qu'elles gardent dans leur maison, leurs dentelles de Laconie, leurs riches tissus aux couleurs éblouissantes, leur fin lin et leurs étoffes rehaussées d'or et de pierreries. Au lieu d'essences odorantes, tu seras couverte de poussière, une corde remplacera ta brillante ceinture, l'orgueil de tes cheveux sera puni par une hideuse calvitie, fruit de tes œuvres, un sac revêtira ton corps dépouillé de sa robe de pourpre. Voilà quels seront tes ornements. Ton fils le plus beau, l'objet de tes prédilections, tombera sous le glaive ; les forts de ton peuple tomberont aussi et seront humiliés. Tes boîtes vides pleureront leurs bijoux, et tu seras abandonnée seule, prosternée sur la terre. » *Ibid.*, 16-26. C'est une chose insolite que fait là le prophète, en adressant un aussi long discours aux femmes ; nulle part dans les Écritures nous ne voyons rien de pareil. Quelle est donc la cause de ce fait extraordinaire ?

8. Quant à moi, je suppose que la mollesse des femmes devait être bien grande alors, et qu'elle avait étrangement contribué à la perversité des hommes. C'est pour cela qu'il a dressé contre elles cet acte spécial d'accusation, qu'il les traite avec cette sévérité, qu'il fait remonter la parole à son origine, en la prêtant de nouveau à Dieu lui-même. « Voici ce que dit le Seigneur : Parce que les filles de Sion se sont enorgueillies et qu'elles marchent la tête haute. » C'est le mal capital qu'il leur reproche d'abord, l'orgueil, l'arrogance. Ce mal est intolérable partout ; mais il l'est principalement quand il germe dans un cœur de femme. Étant de sa nature plus légère et moins raisonnable, dès qu'elle est envahie par des pensées superbes, elle est aisément ballottée, elle fait promptement naufrage ; car elle est en butte à tout mauvais esprit, à tous les souffles du faste et de la vanité. C'est aux femmes de Jérusalem qu'il s'adresse, on ne saurait en douter ; il les appelle filles de Sion. « Elles marchent la tête haute. » C'est un trait qui les peint et qui nous montre leur faiblesse dans leur exaltation : les pensées

qui s'agitent dans leur esprit ne sauraient y rester captives ; il faut qu'elles éclatent et qu'elles se traduisent dans les mouvements du corps. L'orgueil ne les pousse pas seulement à l'arrogance, il les entraîne encore à la séduction ; ce qui suit le prouve d'une manière évidente : « Le regard plein d'affectation. » Comme on sent la courtisane à ces roulements d'yeux, comme on y voit respirer la mollesse et la volupté ! Aucun signe plus certain de la présence de ces deux vices. « Trainant leurs tuniques sur leurs pieds. » Ce n'est pas ici une légère accusation, bien qu'elle le soit en apparence : la corruption se trahit, aussi bien que la mollesse et la volupté, par les plis flottants d'une tunique. De là ce mot qu'un idolâtre lançait contre son adversaire : « Il laisse traîner son manteau sur ses talons. »

« Cadençant ensemble leurs pas. » C'est toujours le même genre de dégradation qui se manifeste. En effet, toutes ces choses, les yeux, le vêtement, la démarche respirent la corruption ou la chasteté ; ce sont là comme les hérauts des sentiments qui résident dans l'âme. De même que, avec certaines couleurs combinées, les peintres retracent les images qu'ils veulent ; de même les mouvements du corps exposent en quelque sorte à nos regards le véritable portrait de l'âme. De là ce que disait un autre sage : « Le vêtement de l'homme, le rire de ses dents, le mouvement de ses pieds font éclater au dehors ce qu'il est en lui-même. »  
*Eccli.*, xix, 27.

« Et Dieu confondra l'esprit dominateur des filles de Sion ; le Seigneur manifestera en ce jour ce qu'elles sont au fond. Il leur arrachera les ornements dont elles se font gloire. » Il leur a reproché deux vices : l'arrogance et la mollesse ; et voilà qu'il oppose à chacun, en suivant le même ordre, le remède qui convient : à l'arrogance, l'abaissement ; à la vaine parure, la spoliation. Tout leur sera ravi quand viendra la guerre prédite. Celles que gonflait l'orgueil, comprimées alors par la crainte, seront enfin guéries de cette maladie ; celles dont toutes les énergies s'éteignaient dans le luxe et la mollesse, courbant la tête sous le joug de la captivité, seront arrachées à ces fatales séductions. — Pour que sa parole pénètre plus avant dans leur cœur et frappe davan-

tage l'esprit de quiconque l'entendra, il énumère avec détail tous les artifices de leur parure, tous ces ornements d'or dont elles chargent leur tête et le reste de leur corps. Il passe ensuite aux décorations de leurs maisons. Elles ne se contentaient pas, en effet, d'orner leurs corps avec cette superfluité que la justice condamne ; elles étendaient cette flétrissure jusque sur les murs. En torturant leurs cheveux avec le fer chaud, elles allaient déployant partout ces ailes du mensonge.

C'est l'accusation qu'il formule, quand il dit : « Il leur arrachera les vêtements dont elles se font gloire, leurs ornements, leurs couleurs empruntées et leurs corymbes. » Par ce dernier mot il entend ou bien un ornement particulier de la tête, ou bien les bandelettes dont on la serrait pour en dessiner la forme. « Les lunes d'or » qui brillent à leur cou. « Leurs voiles, » ou les légers manteaux dont elles se paraient. « Et les ornements de leur visage. » C'est là probablement qu'il désigne le fard, tout ce qui servait à rehausser le teint. « Et les bijoux dont elles se glorifient, » l'or dont elles se couvrent. « Et leurs bracelets, et leurs anneaux, » tout ce dont elles se servent pour embellir leurs bras et leurs doigts, « et leurs réseaux » tissus d'or qu'elles portaient à la tête. « Et la pourpre qui borde leurs manteaux et leurs tuniques, les vêtements qu'elles gardent dans leurs maisons, et leurs dentelles de Laconie. » Elles étaient emportées par un tel amour du luxe qu'elles ne se contentaient pas des objets produits par leur propre pays, et qu'elles en faisaient venir d'autres de loin, de terres situées au delà des mers. Une vaste mer sépare, en effet, la Palestine de la Laconie.

9. Ce n'est donc pas sans raison que le prophète nomme la contrée et qu'il interrompt ainsi son énumération ; rien ne saurait mieux peindre les fureurs du luxe. « Leurs riches tissus aux couleurs éblouissantes, leur fin lin et leurs étoffes rehaussées d'or et de pierreries. » Il n'est pas une forme de parure ou de vêtement qu'elles n'aient tentée, pas un moyen de briller qu'elles n'aient mis en œuvre, tant cette manie semble avoir détruit en elles la raison. Or, si de tels reproches leur étaient adressés dans ces anciens temps, avant le règne de la grâce et l'enseignement de notre sublime philosophie, quel espoir de pardon peuvent avoir les

femmes maintenant appelées à conquérir le ciel, dans des combats plus rudes et plus nobles, elles qui doivent ici-bas retracer la vie des anges, à qui rien ne manque enfin pour triompher de cette passion, et que nous voyons néanmoins l'emporter par les excès de leurs ajustements sur les femmes de théâtre?

Il y a quelque chose de plus effrayant que cela, c'est le calme de leur conscience : elles ne croient pas pécher. Voilà pourquoi c'est une nécessité de leur remettre sous les yeux les paroles du prophète. Ce n'est pas seulement pour les femmes d'autrefois, c'est encore pour celles d'aujourd'hui qu'il s'exprime en ces termes : « Au lieu d'essences odorantes, tu seras couverte de poussière. » Voyez comme il réproûve les onguents et les parfums; cela ressort de la grandeur même du supplice. La poussière dont il parle en cet endroit est celle qui s'échappe d'une ville en ruines ou que soulèvent les incursions des barbares. Oui, cette ville leur sera livrée, ils y promèneront le fer et la flamme, ces deux éléments se partageront l'œuvre de destruction. C'est là ce qui se trouve ainsi prophétisé : « Au lieu d'essences odorantes, tu seras couverte de poussière; la corde remplacera ta brillante ceinture. » C'est la captivité qu'il retrace d'avance, et nous avons en quelque sorte sous les yeux le départ pour la terre étrangère. « L'orgueil de tes cheveux sera puni par une hideuse calvitie, fruit de tes œuvres; » soit que les cheveux tombent sous l'action de la douleur, soit que les ennemis les leur enlèvent, soit qu'elles se les enlèvent elles-mêmes; car c'était l'usage autrefois de se couper les cheveux et la barbe dans le deuil et les calamités. Job se rase la tête en apprenant la mort de ses enfants. Isaïe lui-même dans la suite de sa prophétie annonce que les hommes se raseront la tête en même temps qu'ils se revêtiront du cilice et du sac. *Isa.*, xxii, 12. Un autre prophète dit aussi : « Coupe ta chevelure et dépouille ta tête à cause de tes enfants chéris. Ta tunique bordée de pourpre sera remplacée par le sac. » *Mich.*, 1, 16.

Cela ne nous semble-t-il pas effrayant, n'est-ce pas un sort intolérable? Mais par rapport à nous là ne s'arrêtera pas la punition; il y a de plus le ver à la morsure empoisonnée et les ténèbres qui ne se dissiperont jamais. Si l'ancien peuple eut à subir la capti-

vité, l'esclavage, les derniers malheurs en punition du luxe des parures ; — et nous ne pouvons pas douter que telle ne fut la cause de ces châtimens, la perversité dont ils étaient l'expiation, puisque le prophète lui-même ajoute : « Et tout cela pour punir la parure ; » — si les femmes juives furent punies de leur vanité par de semblables malheurs, par le renversement complet de leur patrie, par les humiliations de l'esclavage et les amertumes de l'exil après tant d'honneurs et de délices, par la famine, la contagion et tous les genres de mort ; n'est-il pas évident que nous aurons à souffrir des châtimens encore plus redoutables, en tombant dans les mêmes péchés ? Ayant reçu de plus hautes faveurs, nous recevrons de plus graves supplices. Alors même qu'on ne pourrait me citer aucune femme dont les parures immodérées aient été châtiées de la sorte, qu'on ne s'endorme pas dans une fausse sécurité. Le Seigneur a coutume de faire éclater sa justice sur quelques têtes en particulier, et d'avertir ainsi tous les hommes des châtimens qui les menacent.

Un exemple éclaircira notre pensée : Les habitants de Sodome avaient commis de graves désordres et ils en furent sévèrement punis, puisque le feu du ciel consuma les villes, les peuples et la terre elle-même. Quoi donc ? nul depuis eux ne s'est-il porté à de tels excès ? Beaucoup, au contraire, et dans beaucoup de contrées de l'univers. Pourquoi donc n'ont-ils rien éprouvé de semblable ? Parce qu'ils sont réservés à des supplices encore plus affreux. C'est pour cela que Dieu s'est contenté de donner quelques exemples, d'infliger une fois de tels châtimens ; c'en était assez pour apprendre à ceux qui prévariqueraient de la même manière, qu'ils ne pourraient se dérober à sa justice, bien qu'elle les épargnât ici-bas. Quoi ! des hommes qui vécurent avant la grâce et même avant la loi, qui n'avaient pas entendu les prophètes ni reçu les leçons d'aucun autre docteur, auraient expié de cette façon leurs péchés ; et ceux qui sont venus plus tard, à qui la Providence a prodigué tant de soins, et qui n'ont pas même profité de l'exemple, circonstance si aggravante pour le péché, ne subiraient pas le châtiment qu'ils méritent ! N'est-ce pas une chose qui révolte la raison ? — Mais pourquoi n'ont-ils pas subi ce châtiment ? — Je

vous le dis encore, c'est pour vous montrer qu'ils auront à subir des châtimens tout autrement redoutables.

10. Or, que l'humanité soit, en effet, susceptible d'être punie d'une manière plus terrible que les Sodomites eux-mêmes, c'est le Christ qui vous l'apprend : « Le sort qui frappa la terre de Sodome et de Gomorrhe fut moins intolérable que ne le sera celui de cette ville au jour du jugement. » *Matth.*, x, 15. Si les femmes qui donnent l'exemple d'un tel luxe ne souffrent donc pas ce qu'eurent à souffrir celles qui les ont précédées, qu'elles ne s'imaginent pas en être exemptes ; la patience et la longanimité excitent de plus en plus les feux de la vengeance et font que la flamme de la fournaise monte toujours plus haut. Souvenez-vous à ce sujet d'Ananie et de Saphire : dans les premiers temps de la prédication évangélique, comme ils avaient soustrait un peu de leur argent, ils furent aussitôt frappés de mort. Combien d'autres depuis se sont rendus coupables d'une semblable fraude, à qui cependant rien n'est arrivé ! Mais la raison permet-elle de penser que le juste juge, le juge impartial par excellence, punisse ceux dont les péchés sont moins graves et laisse impunis les plus criminels ? N'est-il pas évident qu'en établissant un jour pour juger le monde, il a différé le châtiment, afin que sa patience rende les hommes meilleurs, ou qu'ils éprouvent un plus terrible sort s'ils persistent dans les mêmes désordres ? Coupables des péchés qui jadis ont attiré la colère divine, et n'éprouvant pas néanmoins les effets de cette même colère, ne nous livrons pas à la confiance, tremblons plutôt. Car c'est une loi que Dieu sanctionnait par ces anciens supplices ; il nous avertit ainsi tous et semble nous dire : Voici pourquoi j'ai dès l'origine puni les pécheurs ; c'est pour que vous redoutiez un même châtiment si vous commettez les mêmes fautes, et pour que cette crainte vous ramène à de meilleurs sentimens. Il n'est pas possible que les mêmes prévarications ne reçoivent pas les mêmes châtimens ; aucun retard ne saurait ébranler ce principe.

Ce n'est pas sans motif que je m'arrête à ces considérations ; j'y suis forcé par les progrès de cette funeste maladie. Depuis que l'amour des vaines parures s'est établi dans les maisons, introduit

par la mollesse des femmes, les dépenses se sont accrues, les hommes sont poussés à des frais auxquels ils ne s'attendaient pas, une source intarissable de dissensions et de querelles est ouverte désormais, et les pauvres en sont les premières victimes. En effet, lorsque la femme oblige l'homme à dépenser toutes ses ressources, souvent même au delà, à cet injurieux honneur qu'elle rendra à son propre corps, — j'appelle injure l'or dont elle le couvre, — il faut nécessairement que l'aumône soit restreinte ou même supprimée. Il me serait facile de vous montrer beaucoup d'autres péchés provenant de la même source; mais, laissant de côté ce sujet, et nous en reposant sur l'expérience du soin d'instruire là-dessus les coupables, passons à la suite du texte sacré.

Après avoir évoqué l'image de la captivité, après avoir dit : Je l'amènerai pour punir leurs parures, le Seigneur achève ainsi le portrait des malheurs à venir : « Et ton fils le plus beau, l'objet de tes prédilections, tombera sous le glaive, et le glaive frappera également les forts de ton peuple. » Voilà une douleur qui l'emporte sur la captivité elle-même. Il est un genre de vie plus cruel que la mort. Lorsqu'à l'esclavage se joignent des deuils inattendus et prématurés, lorsque les angoisses se succèdent sans interruption, que doit-il en être de l'âme réduite à les subir? L'esclavage tout seul est un mal intolérable; et de tels deuils, alors même qu'on possède la liberté, font que la mort est préférable à la vie : eh bien, ces deux choses se trouveront alors réunies. C'est là certes une double calamité, disons mieux, une calamité triple et quadruple : c'est un fils, le plus beau, le plus cher, frappé par le fer des barbares, et non par la commune loi de la nature; avec lui, tombent tous ceux qui sont dans la vigueur de l'âge, de telle sorte qu'il ne reste plus aucun espoir à fonder sur la force des hommes ou la valeur des guerriers.

« Elle sera plongée dans la confusion; tes boîtes vides pleureront les bijoux dont tu te parais, et tu seras abandonnée seule, prosternée sur la terre. » Autant d'images qui rendent le deuil plus profond, la terreur plus grande, les angoisses plus terribles. Le prophète placé en quelque sorte sous les yeux le tableau des



calamités futures; il va recueillant de toutes parts des sujets de douleur et de larmes capables d'ébranler les cœurs les plus endurcis; il voudrait bien secouer et relever par la crainte les malheureuses victimes de la vanité, en leur donnant une impression anticipée des malheurs que l'avenir leur réserve. Voilà dans quel but il ajoute ce trait, le plus effrayant peut-être dans leur pensée, qu'elles verront leurs écrins vides, et ne pouvant plus dès lors servir qu'à nourrir leur douleur par le souvenir de leur opulence évanouie. La morsure du malheur se fait surtout sentir quand nous comparons notre situation présente à notre prospérité passée; rien n'aigrit la plaie comme une telle comparaison. C'est ce que Job disait jadis à travers ses larmes : « Qui me remettra dans l'état où m'ont vu les jours écoulés? » *Job*, xxix, 2. Il fait l'énumération de ses anciennes richesses, des biens dont il était comme inondé, des hommages et des honneurs qui l'entouraient; et ce souvenir lui rend beaucoup plus amers les malheurs auxquels il est maintenant en butte. C'est à la même pensée que le prophète obéit quand il nous présente ces écrins vides, et non-seulement vides, mais encore pleurant leurs bijoux; rien ne donne plus de force à l'expression qu'une telle prosopopée. Il fera pleurer aussi la vigne et le vin lui-même, pour mieux frapper ses auditeurs et les atteindre dans leurs idées grossières. Pourquoi dit-il : « Tu seras abandonnée seule? » N'ayant plus de secours humain, ne pouvant plus compter sur la bonté divine, dépouillée de toutes tes splendeurs, tu seras enfermée dans un cercle d'ennemis, prise au milieu des barbares. Il met le comble à son humiliation en ajoutant : « Tu seras prosternée sur la terre. » Il ne dit pas : Tu tomberas, tu seras renversée; non, l'expression est plus significative et montre mieux quelle sera la profondeur de son abjection.

## CHAPITRE IV.

« En ce jour-là sept femmes saisiront un seul homme en lui disant : Nous mangerons notre pain, nous porterons nos vêtements ; que votre nom seulement soit invoqué sur nous, enlevez notre opprobre. » *Isa.*, IV, 1.

Ce que veut peindre ici le prophète, c'est le petit nombre d'hommes qui seront épargnés par la guerre, et la faiblesse à laquelle sera réduit le peuple juif. Voilà des femmes qui déclarent n'avoir pas besoin du secours que la femme est en droit d'attendre de l'homme, qui protestent qu'elles l'aimeront gratuitement et sans qu'il ait une telle sollicitude, pourvu qu'il les affranchisse du déshonneur de la viduité. Voilà ce que signifie cette parole : « Enlevez notre opprobre. » Dans ces anciens temps, c'était un opprobre qu'un tel état. « En ce même jour, Dieu paraîtra sur la terre dans tout l'éclat de sa sagesse et de sa gloire, pour relever et glorifier les restes d'Israël. » *Ibid.*, 2. C'était assez avoir frappé les esprits par de lugubres menaces, par la peinture des malheurs à venir ; c'était assez avoir prolongé ce discours effrayant ; il en vient maintenant à des choses plus agréables. Un habile médecin ne se contente pas d'employer le fer et le feu, il s'efforce ensuite de calmer la douleur par de plus doux remèdes. C'est ce que fait ici le Seigneur. — Tout ne consistera pas, semble-t-il dire, en des événements malheureux ; les maux disparaîtront pour faire place à de meilleures destinées ; et ce n'est pas seulement la fin de ces souffrances que le peuple verra, c'est encore une grande gloire, une merveilleuse splendeur. — Voilà ce que le prophète appelle l'illumination de Dieu ; car elle dissipera les ténèbres de la tristesse, elle fera briller un jour de bonheur, elle les inondera de sa lumière. La sagesse dont il est ici parlé est celle des conseils divins, celle que Dieu fait éclater dans toutes ses œuvres.

« Et il arrivera que les restes d'Israël en Sion et en Jérusalem deviendront une nation sainte ; ils seront écrits à jamais dans le livre de vie de Jérusalem. » *Ibid.*, 3. Ce n'est donc pas par une

sorte de hasard que seront sauvés ceux qui auront échappé au péril ; c'est un dessein spécial de la divine Providence qui les aura préservés et n'aura pas permis qu'ils aient péri dans la catastrophe commune ; entendez plutôt : « Ils seront appelés une nation sainte, ils seront écrits dans le livre de vie de Jérusalem. » Ils auront été séparés, agréés, marqués d'un signe de salut, pour que la calamité ne pût les atteindre ; et c'est à bon droit qu'il les appelle saints, pour montrer que ce n'est pas sans raison, d'une manière fortuite, que le décret divin les a sauvés ; qu'ils ont eux-mêmes contribué à ce résultat par leur vertu, soit qu'elle ait précédé, soit qu'ils l'aient pratiquée dans la suite. Auraient-ils même été justes et vertueux, ils seraient devenus meilleurs et plus zélés sous l'influence de tels événements. De même que l'or livré à l'action du feu se dépouille de toute scorie, de même les justes s'épurent et se fortifient dans les tentations.

« Car le Seigneur lavera les souillures des fils et des filles de Sion, il effacera le sang du milieu d'eux par l'esprit du jugement et par l'esprit de l'amour. » *Ibid.*, 4. Deux genres de purification me paraissent indiqués dans ce texte, l'un consistant dans l'expiation des prévarications passées, l'autre dans un retour sincère et fervent à la vertu. Ce sang qui souille Jérusalem, c'est la série des morts sanglantes, des meurtres impies, dont elle s'est rendue coupable. Ce sang, « Dieu l'effacera du milieu d'eux ; » expression qui manifeste encore mieux la grandeur de leurs crimes ; ce n'est pas en secret, c'est ouvertement qu'ils ont commis l'homicide, avec plus de scélératesse que les brigands et les voleurs de grand chemin. Ceux-ci cherchent les ténèbres et la solitude pour commettre leurs forfaits ; ceux-là les commettaient sur la place publique, au milieu de la cité, dans les tribunaux même. Les traces de ce sang seront effacées par les flots de celui que versera la guerre. Dans le temps de la prospérité, le Seigneur semble s'excuser des épreuves qu'il leur a fait subir : il les a permises afin de les purifier, de faire disparaître dans le feu jusqu'au dernier vestige de leurs iniquités, de leurs ignominies et de leurs violences. Que signifient ces mots : « Dans l'esprit du jugement et dans l'esprit de l'amour ? » C'est une métaphore tirée

de l'art de fondre les métaux : ainsi que le souffle en pénétrant dans la fournaise, en rendant le feu plus intense et plus actif, fait un travail de purification ; ainsi le souffle de la colère divine, en déchainant sur la Judée des flots d'ennemis, allume un feu terrible, mais un feu qui corrige en punissant, qui dévore la corruption et dégage d'autant la vertu. Voilà le sens qu'il faut attacher à cette parole : « Esprit ou souffle du jugement ; » punition, vengeance exercée.

« Le Seigneur viendra (c'est l'action de Dieu, qu'il appelle sa venue) et il couvrira tout l'espace occupé par la montagne de Sion et tout ce qui l'entoure, d'une nuée pendant le jour et comme d'une fumée, d'une lumière semblable à celle d'un feu brillant pendant la nuit ; il l'enveloppera de toute sa gloire. Il lui servira de pavillon pour la défendre des ardeurs du jour, et d'abri pour la protéger contre la rigueur du froid et de la pluie. » *Ibid.*, 5, 6. La nuée figure ici la consolation dans les maux ; le feu représente l'intervention divine qui brille avec cette consolation. Ce qu'est la nuée dans le fort de la chaleur, l'éclat rayonnant du feu l'est dans les profondes ténèbres de la nuit ; celle-là tempère les ardeurs de l'atmosphère, celui-ci dissipe l'obscurité. Voilà pourquoi la venue du Seigneur est comparée à la flamme d'un vaste foyer, et le calme après l'orage, à l'ombre rafraîchissante d'une nuée. Pour montrer de plus que ce changement n'arrivera pas d'une manière insensible et comme par degrés, que le bonheur éclatera, pour ainsi dire, au plus fort des revers et des souffrances ; pour apprendre de la sorte à ce peuple qu'il ne devra pas attribuer cet heureux changement au concours des circonstances extérieures, mais bien à la vertu céleste toute seule, le prophète dit : « C'est un feu qui brillera dans la nuit, c'est une nuée qui paraîtra pendant le jour. » Quelle est cette nuée protectrice ? Le secours de Dieu, son intervention généreuse, abri qui nous défend des rayons du soleil, toit ou voûte inébranlable qui protège contre les torrents de la pluie quiconque y vient chercher un asile. Voilà comment le divin secours mettra à couvert de tout mal, quand sera déchainée cette violente guerre, tous ceux que dès le principe le Seigneur aura voulu sauver.

## CHAPITRE V.

« Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé sur ma vigne. » *Isa.*, v, 1.

1. Après avoir tour à tour effrayé par de terribles menaces et réjoui par de magnifiques promesses les enfants d'Israël, après leur avoir appliqué ces différents remèdes, il revient au début de son propre discours, il reprend le commencement de sa prophétie. En effet, il avait commencé par leur rappeler les bienfaits dont Dieu les avait comblés : « J'ai engendré des enfants et je les ai élevés, » puis les crimes dont ils s'étaient eux-mêmes rendus coupables : « Et ils m'ont dédaigné, Israël m'a méconnu, mon peuple ne m'a pas compris. » *Isa.*, 1, 2, 3. Il revient ici sur la même pensée, bien qu'il l'exprime en d'autres termes. Mais, puisqu'il va de nouveau leur adresser des reproches, pourquoi cette nouvelle accusation porte-t-elle le nom de cantique ? C'est à bon droit que Moïse avait employé ce titre, ainsi que Marie, sa sœur ; c'était un chant triomphal qu'il allait faire entendre, il avait donc raison de commencer ainsi : « Chantons un cantique au Seigneur, car il a fait glorieusement éclater sa puissance, il a jeté dans la mer le cheval et le cavalier. » *Exod.*, xv, 1. Debora de même eut raison de composer un chant triomphal, puisqu'elle rapportait au Seigneur la gloire de son admirable trophée, de sa merveilleuse victoire. Mais comment se fait-il qu'au moment de lancer les plus vives récriminations et de prononcer des paroles qui doivent surexciter l'âme, au lieu de la reposer, Isaïe nous annonce qu'il va chanter ? comment appelle-t-il cantique un acte d'accusation ? Il n'est pas le seul néanmoins, et ce grand Moïse lui-même, qui tout à l'heure chantait son hymne de triomphe, voulant réprimander les Juifs, composait un long cantique tout plein de récriminations, et disait : « Est-ce ainsi que vous témoignez votre reconnaissance au Seigneur ? Ce peuple est frappé de stupeur et de démence. » *Deut.*, xxxii, 6. Et ce tissu d'accusations, il leur prescrit de le chanter eux-mêmes, et nous le chantons encore aujourd'hui.

Pourquoi donc ont-ils fait de leurs accusations un cantique ? Ils étaient guidés en cela par une sagesse supérieure, ils avaient pour but de produire un grand bien dans l'âme de leurs auditeurs. Comme, d'une part, rien n'est plus avantageux que le souvenir constant de nos péchés, et comme, d'autre part, rien n'aide plus la mémoire que la mélodie, pour combattre dans le cœur des hommes la répugnance qu'ils auraient à se rappeler leurs iniquités à raison même de la gravité des reproches, le prophète a recours à la puissance du rythme, et combat ainsi le sentiment de la honte en même temps que celui de la douleur ; de la sorte ils s'accuseront souvent eux-mêmes en redisant les mêmes paroles, entraînés qu'ils seront par leur amour naturel pour l'harmonie : c'est donc un enseignement perpétuel de vertu qu'il leur met dans la bouche, puisqu'il ne leur permet pas ainsi d'oublier le mal qu'ils ont fait. Vous le savez, les autres livres de l'Écriture ne sont pas même connus de nom par un grand nombre de fidèles ; tandis que tous ont sur les lèvres les expressions des psaumes et des autres cantiques dont nous parlons. L'expérience nous montre donc de quel bien le chant est pour nous la source. Voilà pourquoi ce début : « Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé sur ma vigne. » Ce cantique que je chante pour mon bien-aimé, ma vigne en sera l'objet, et mon bien-aimé lui-même ; je chante pour lui et sur lui, c'est dans son intérêt que je chante. — S'il appelle son bien-aimé, le bien-aimé de son cœur, celui-là même dont il va faire le procès, ne vous en étonnez pas, c'était déjà une grande accusation pour ce peuple, qu'étant l'objet d'un tel amour et d'une telle bienveillance de la part de Dieu, il ne se fût pas corrigé de ses désordres. Un autre prophète le lui signifiait en ces termes : « J'ai trouvé Israël comme un raisin dans le désert ; j'ai vu ses pères comme un fruit prématuré sur le figuier. » *Ose.*, ix, 10. Il exprime par de semblables images à quel point ils étaient pour lui un objet de complaisance et d'affection, affection et complaisance basées non sur leur propre vertu, mais sur la bienveillance divine. Et voici le sens de ce qu'il dit : Je les ai aimés comme un voyageur aime le raisin qu'il rencontre dans le désert, comme on aime à trouver un fruit prématuré sur un

figuier. — De pareils exemples sont indignes de Dieu, mais conformes aux appétits grossiers de ce même peuple. — Et, bien qu'ils fussent l'objet d'une aussi grande dilection, « ils se sont éloignés de moi, ils sont allés à Béalphegor. » Voilà donc pour quelle raison le Seigneur nomme ce peuple son bien-aimé : il veut dire par là qu'il a tout fait de son côté pour leur témoigner son amour, sans mérite préalable du côté des hommes. Ils ne se sont pas même après coup montrés dignes des bienfaits dont Dieu les avait prévenus, ils ont comme affecté d'agir en sens inverse.

2. « La vigne de mon bien-aimé a été plantée sur une colline, dans un terrain fertile. » L'image de la vigne laisse déjà briller sa prévoyance et sa sollicitude pour eux. Il ne s'en tient pas là, il énumère les autres faveurs dont il les a comblés. La position du lieu d'abord en est une; il en signale la beauté, en même temps que la fécondité du sol : « Sur une colline, dans un terrain fertile. » David dans un de ses cantiques disait aussi de Jérusalem : « Les montagnes sont placées autour d'elle, et le Seigneur entoure son peuple de sa protection. » *Psalm.*, cxxiv, 2. Il l'a ceinte d'une première barrière par la situation qu'il lui a donnée; mais, non content de cela, c'est lui-même qui lui servira de rempart. Cette colline, ce point élevé, l'expression métaphorique du texte, qui rappelle l'idée des cornes d'un taureau, marque bien la force du lieu même et de plus, le secours tout-puissant de Dieu. C'est une expression devenue populaire pour rendre la situation de ceux qui se sont retirés en lieu sûr. L'esprit des hommes est frappé de cette idée qu'il n'est pas d'animal aussi fort que le taureau, et que la force du taureau gît surtout dans les cornes, dont il se sert comme d'une arme offensive et défensive; et l'Écriture appelle souvent corne de licorne la puissance de l'homme qui vit en toute sécurité. Ce même mot reparait ici dans le texte et représente l'élévation et la sûreté du lieu qu'on habite; ce qui rappelle le début même de la prophétie : « J'ai engendré des enfants, je les ai exaltés. » Le terrain fertile rappelle aussi cette « terre où coulent le lait et le miel, » dont parlait Moïse.

« J'ai formé une haie, et je l'en ai entourée. » *Isa.*, v, 2. Cette haie, c'est le mur de la ville, ou la loi, ou la providence même de

Dieu; la loi les protégeait beaucoup mieux que les murailles les plus fortes. « Et je l'en ai entourée » comme d'une barrière infranchissable. Comme une haie peut facilement être franchie, j'ai doublé ce rempart par un autre. « C'est une vigne de Sorech que j'ai plantée. » Toujours la même métaphore; il ne faut donc pas entendre ceci à la lettre, il suffit d'en entendre le sens et la portée. Par cette vigne de Sorech le prophète veut dire une vigne d'un plant choisi, vrai, généreux, qui n'admet aucun mélange avec des espèces inférieures ou même étrangères; et l'on sait à quel point ces espèces sont nombreuses. « Au milieu j'ai bâti une tour et construit un pressoir. » Par cette tour plusieurs entendent le temple, et par ce pressoir l'autel, vu que l'autel reçoit en quelque sorte les fruits de toutes les vertus, en même temps que toutes les offrandes et toutes les victimes. Pour moi, je m'en tiens à ce que j'ai d'abord dit, pensant devoir toujours interpréter de la même façon ce langage métaphorique. Ces diverses images rendent cette pensée : En ce qui me concerne je n'ai rien négligé, je leur ai témoigné la plus tendre sollicitude. Je ne les ai pas accablés de travaux, épuisés de sueurs; je ne leur ai pas imposé le soin de bâtir, de creuser, de planter; je leur ai transmis l'œuvre toute faite. Ma bonté ne s'est pas arrêtée là : « J'ai attendu que ma vigne donnât du raisin; » j'ai attendu la saison favorable, ma patience ne s'est pas lassée. — Voilà bien le sens de ces paroles. — Et puis qu'est-il arrivé? « Elle a produit des épines. » On ne saurait mieux peindre leur vie stérile, la rudesse et la perversité de leurs mœurs. Or, comment seraient-ils dignes de pardon ceux qui paient par de semblables fruits une culture semblable?

« Et maintenant, hommes de Juda, habitants de Jérusalem, prononcez entre moi et ma vigne. » *Ibid.*, 3. C'est être bien sûr de son droit que de prendre les accusés eux-mêmes pour juges de ce qu'on a fait et de ce qu'ils ont fait. « Et maintenant. » Je ne reviens pas sur le passé, semble-t-il dire, je veux qu'on prononce sur ce qui se passe aujourd'hui, tant je suis assuré de remplir envers vous toute justice, tandis que vous ne faites pas ce qui dépend de vous. « Que ferai-je de plus pour ma vigne? J'ai vainement attendu qu'elle produisît des raisins; elle n'a produit que des



épinés. » *Ibid.*, 4. La suite du discours présente quelque obscurité; il est donc juste de l'éclaircir. Voici le vrai sens de ce langage : Que devais-je faire sans que je l'aie fait? Quel motif leur ai-je donné de commettre de tels péchés? Qu'ont-ils à me reprocher? M'ont-ils trouvé en défaut, pour se rendre ainsi coupables? Que ferai-je désormais à ma vigne que je n'aie déjà fait? Ce que j'ai fait, vous le voyez; mais ce n'est pas moi qui me limite, qui déclare avoir beaucoup fait pour vous, c'est à vous-mêmes que je demande si je n'ai pas tout fait, s'il me reste quelque chose à faire : parlez, vous témoins de ma conduite, vous comblés de mes bienfaits, vous qui les connaissez par expérience; je n'interroge pas des étrangers ou des inconnus. « A présent je vous dirai comment je traiterai ma vigne. » *Ibid.*, 5. Il a triomphé dans ce débat, il a mis à nu leur ingratitude; il va donc porter son arrêt et déclarer ce qu'il se propose de faire, non pour les condamner définitivement, mais pour les ramener à la sagesse, par le sentiment de la ferreure. « J'enlèverai la haie, et ma vigne sera ravagée; je détruirai le mur qui l'entoure, et elle sera foulée aux pieds. »

3. Je leur retirerai ma protection, je ne serai plus leur auxiliaire, je les priverai des soins que leur prodiguait ma tendresse, et le malheur leur apprendra, quand ils seront exposés à tous les outrages, quels étaient les biens dont ils jouissaient auparavant. « Et j'abandonnerai ma vigne; elle ne sera ni taillée ni labourée. » *Ibid.*, 6. Il poursuit toujours la même métaphore. A vouloir examiner les choses de près, on comprend qu'il parle ici de la bienveillance qu'il leur a témoignée en leur donnant ses enseignements et ses préceptes. Ils ne posséderont plus désormais les mêmes avantages, ils n'auront plus ni docteurs, ni chefs, ni prophètes qui les dirigent dans le droit chemin, qui se dévouent à leur bonheur. Ce que les uns font à l'égard de la vigne, en la cultivant, en remuant la terre, en retranchant les rameaux inutiles; d'autres le font à l'égard des âmes, en les corrigeant, en les éclairant, en les effrayant même. Eh bien, ce peuple n'aura plus de tels cultivateurs, transporté qu'il sera sur une terre étrangère. « Et les épines l'envahiront, comme elles envahissent une terre inculte; et j'ordonnerai aux nuées de ne plus l'arroser de leurs pluies. » C'est la

désolation de la ville, ou bien la désolation des habitants eux-mêmes et de l'âme de chacun, qu'il prédit de la sorte. Plusieurs pensent que les nuées désignent les prophètes, qui reçoivent en effet la rosée céleste, et puis transmettent au peuple ce qu'ils ont eux-mêmes reçu. Ils ne rempliront donc plus leur mission accoutumée. Les Juifs exilés pourront bien avoir avec eux un ou deux prophètes; mais la foule de ces hommes inspirés gardera le silence.

« La vigne du Seigneur, Dieu des armées, c'est la maison d'Israël, et les enfants de Juda sont sa plantation nouvelle et bien-aimée. J'attendais de ce peuple qu'il pratiquât la justice, et il a commis l'iniquité; à la place du jugement, les cris de l'oppression. » *Ibid.*, 7. Comme il avait accumulé les noms métaphoriques, vigne, tour, pressoir, haie, labour et taille de la vigne, de peur que quelqu'un ne s'imaginât follement qu'il s'agissait là d'une vigne réelle, il finit par tout interpréter lui-même en disant : « La vigne du Seigneur, Dieu des armées, c'est la maison d'Israël. » Non, je ne parle pas de la végétation, de la nature inanimée, des pierres et des murs; c'est de mon peuple que je parle. — Aussi dit-il encore : « Et les hommes de Juda sont ma plantation nouvelle et bien-aimée. » La tribu de Juda avait quelque chose de plus que les autres : elle possédait le temple et tous les objets du culte; elle jouissait d'une plus grande prospérité et d'une plus haute puissance, par son droit à la royauté. L'expression d'amour qu'il leur applique est au fond un reproche de plus, puisqu'ils ont si mal reconnu cet amour si tendre. Ceux qui aiment véritablement ne savent pas même cacher leur amour dans les accusations auxquelles ils se livrent. Nous trouvons là un autre enseignement qui n'est pas à dédaigner. Quel est-il? C'est un exemple qui nous montre dans quelles circonstances et quels passages des Livres saints il faut user de l'explication allégorique; qu'il n'est pas en notre pouvoir de les interpréter à notre guise, et que toute allégorie doit avoir pour base la pensée même de l'Écriture. Voici ce que je veux dire par là : L'Écriture explique ici le sens des mots vigne, haie, pressoir; elle ne nous laisse plus dès lors le droit de les appliquer à des choses ou à des personnes différentes, selon notre propre jugement; son interprétation est formelle : « La

vigne du Seigneur, Dieu des armées, c'est la maison d'Israël. »

Lorsque Ézéchiël nous montre un grand aigle aux larges et puissantes ailes se précipitant vers le Liban et enlevant la cime d'un cèdre, il ne nous laisse pas non plus le droit d'interpréter cette allégorie, puisque lui-même nous dit ce qu'il entend par l'aigle et par le cèdre. Isaïe lui-même, quand un peu plus loin il fait se précipiter à travers la Judée un fleuve impétueux, déclare quel est le roi qu'il a peint sous cette image, et ne nous permet plus ainsi d'en faire une application différente. Nulle part l'Écriture sainte ne s'écarte de cette loi : elle donne toujours la clef des allégories qu'elle emploie, voulant de la sorte empêcher les esprits avides de telles figures d'errer au hasard et sans but, de s'égarer dans leurs propres imaginations. Faut-il s'étonner de voir cela dans les prophètes? L'auteur des Proverbes l'observe aussi. Après avoir dit : « Que le cerf de ton amitié, le faon de tes prédilections reste auprès de toi ; garde ta source pour toi seule, » *Prov.*, v, 19, il interprète aussitôt sa pensée, et déclare qu'il entend parler de la femme libre et légitime par opposition à la femme étrangère et corrompue. C'est donc de la même manière que le prophète nous explique ici ce qu'il entend par la vigne. Il a dénoncé les crimes de son peuple et dit quel en sera le châtement ; alors Dieu prépara sa propre justification en disant : « J'attendais qu'il pratiquât la justice, et il a commis l'iniquité ; à la place du jugement, les cris de l'oppression. » C'est à bon droit, par conséquent, que je le frappe. « J'attendais qu'il pratiquât la justice ; » et c'est tout le contraire qu'il a montré dans sa conduite, l'iniquité, l'injustice, les clameurs. Ce dernier mot signifie l'insatiable cupidité, l'aveugle colère, les iniques fureurs, les rixes et les colères. « Malheur à ceux qui joignent à leurs maisons une maison nouvelle, à leurs champs un nouveau champ, ravissant toujours à leur prochain quelque chose de plus. » *Ibid.*, 8. L'avarice et la rapine étaient déjà représentées par les clameurs ; mais il caractérise encore mieux l'espèce et la grandeur de leur perversité. C'est un cri de douleur qu'il laisse encore échapper, pour bien manifester la gravité des péchés commis, le mal incurable dont les hommes sont affectés.

4. On peut voir jusque dans nos jours cette même audace dans la cupidité chez les amis effrénés de la richesse : ils ne songent qu'à s'emparer des terres de leurs voisins, non pour avoir plus de sécurité dans leurs propres possessions, mais pour dépouiller les autres; comme un incendie qui va toujours croissant, ils ravagent tout ce qui les entoure. « Voulez-vous donc habiter seuls au milieu de la terre? Ces choses ont frappé les oreilles du Dieu des armées. » *Ibid.*, 9. C'est leur dire qu'ils se fatiguent en vain, que leurs efforts sont inutiles. Comme de tels hommes sont moins détournés du mal par les peines et les châtimens que par la pensée qu'ils ne jouiront pas du fruit de leurs rapines, c'est une menace dont Dieu se sert encore pour les corriger; il leur annonce qu'ils trouveront toute sorte de fatigues et de chagrins dans le péché, mais qu'ils n'en retireront aucun fruit, si ce n'est le péché lui-même. L'œil qui ne dort pas ne saurait se fermer sur de pareils désordres. En disant que ces choses frapperont son oreille, il n'entend certes pas qu'elles lui seront alors connues; il veut parler de la vengeance qui sera sur le point de fondre sur eux. « Auront-ils un grand nombre de maisons, les plus riches et les plus belles resteront dans la solitude, personne ne sera là pour les habiter. » Voilà ce que fait l'avarice : en donnant à ses favoris de nouvelles possessions, elle finit par les dépouiller de ce qu'ils avaient déjà. C'est ce qu'il insinue dans le même texte : Quand vous aurez fait de splendides constructions, quand vous aurez spolié les autres pour vous enrichir, c'est alors que vous perdrez votre première fortune. Les édifices seront là debout, mais entièrement solitaires; une voix plus éclatante que celle de la trompette s'en échappera pour accuser ceux qui les auront volés, cette solitude elle-même sera comme le magnifique trophée de la justice.

« La vigne labourée par dix paires de bœufs ne rapportera qu'une mesure de vin; les champs ensemencés ne produiront que le dixième de la semence. » *Ibid.*, 10. De la désolation de la ville il passe à la désolation des campagnes, pour frapper par tous les moyens l'esprit de ses auditeurs. — Ni les maisons ne garderont leurs habitants, ni la terre ne montrera sa vertu féconde. Dès l'origine des choses, à cause du péché d'Adam, elle se couvrit de

ronces et d'épines ; plus tard, l'iniquité de Caïn établit une disproportion encore plus grande entre les fruits et les travaux, entre les énergies premières du sol et ses énergies présentes. On peut voir fréquemment ailleurs la terre frappée à cause des péchés des hommes. Et pourquoi vous étonneriez-vous que la terre soit frappée de stérilité aussi bien que les hommes eux-mêmes, quand c'est à cause de nous qu'elle est assujettie à la corruption, à cause de nous qu'elle en sera délivrée? Comme elle existe uniquement pour nous et pour notre service, cette destination est le principe régulateur de son mode d'existence. Nous en voyons une preuve dans l'histoire de Noé : la nature humaine étant tombée dans une extrême perversité, tous les éléments terrestres furent bouleversés et confondus, les semences, les plantes, les animaux de toute espèce, la terre et la mer, l'air et les montagnes, les collines et les bois, les villes et les murailles qui les protègent, les maisons et les tours ; la terrible inondation engloutit toutes choses. Comme il fallait cependant que notre race reprît son cours, la terre elle-même rentra dans son ordre accoutumé et revêtit de nouveau sa beauté antérieure. Il est aisé de voir que tout cela tourne en partie à l'honneur de l'homme. Pour lui la mer se retire et reparaît, le soleil et la lune sont arrêtés dans leur course et suspendent leur marche, le feu remplit les fonctions propres de l'eau, la terre celles de la mer, la mer celles de la terre, tout en un mot s'assouplit et se transforme pour le service du genre humain. L'homme est le plus élevé de tous les êtres visibles, et c'est pour lui que tous les autres ont été faits. Voilà pourquoi, le peuple juif ayant péché, Dieu ne permet pas à la terre de donner ses fruits ; les fatigues et les sueurs ne peuvent alors féconder ses entrailles : les hommes apprennent par là que ce n'est pas à l'art de l'agriculture, aux travaux des bœufs, à la nature de la terre, ni à rien de semblable, qu'il faut attribuer sa fécondité ; que le Seigneur est le maître de tout, que sa main libérale répand tous ces biens, ou les retient tous quand il le juge convenable.

« Malheur à ceux qui se lèvent de grand matin pour boire les liqueurs fermentées, et qui ne cessent jusqu'au soir, car le vin les brûlera. Ils boivent le vin au son de la cithare, de la lyre, du

tambour et de la flûte; mais ils n'ont pas un regard pour les œuvres de Dieu, ils méconnaissent les œuvres de ses mains. » *Ibid.*, 11, 12. Après leur avoir représenté leur insatiable avarice, il met devant leurs yeux la cause première du mal. C'est l'ivresse, cette source intarissable de maux, quand surtout elle s'élançe par delà toutes les bornes.

5. Or, considérez avec quelle force il les accuse sur ce point : c'est tout le jour qu'ils consomment dans ce désordre; ce n'est pas seulement à l'heure de leur repas, c'est sans interruption qu'ils s'adonnent à l'ivresse; ils commencent au lever du soleil, dans ce moment où tout nous porte à la réserve; et puis, une fois envahis par cette infirmité, ils y demeurent plongés jusqu'à la nuit, souvent en dépit d'eux-mêmes. Oui, quand ils sont entrés dans le tourbillon de l'intempérance, quand leur âme est sortie de son état naturel, pour devenir le jouet de cette passion tyrannique, ils ne peuvent plus se gouverner; comme un navire désemparé et qui n'a plus ni matelots ni pilote, vogue au hasard, est ballotté dans tous les sens par la fureur des ondes, ils sont emportés par d'autres flots, et leur raison a déjà fait naufrage. C'est pour cela qu'il est dit : « Malheur à ceux qui se lèvent de grand matin pour boire les liqueurs fermentées. » Ils ne satisfont pas un besoin, ils n'attendent pas que la soif se fasse sentir pour donner au corps un soulagement nécessaire; ils n'ont pas d'autre souci, d'autre soin que de vivre dans une perpétuelle ivresse. La liqueur fermentée spécialement désignée dans le texte, c'est le suc des fruits du palmier écrasés et broyés pour en extraire une sorte de vin; cette liqueur porte au sommeil et plonge dans l'ivresse. Sans égard à ces résultats, ils ne cherchent que la sensation du plaisir, ils la prolongent jusqu'au soir. « Et le vin les brûlera. » Il est de l'essence même de l'ivresse d'exciter la soif à mesure qu'elle augmente elle-même. Le reproche qui suit n'est pas moins grave que le premier : « Ils boivent le vin au son de la cithare, de la lyre, du tambour et de la flûte. »

La même accusation se retrouve dans un autre prophète contre ceux « qui boivent des vins exquis, se couvrent de précieux parfums, applaudissent au son des instruments de musique. Ils ont

regardé cela comme des biens durables et non comme de vaines et fugitives ombres. » *Amos*, VI, 5, 6. C'est le signe d'une intelligence affaiblie et d'une âme complètement relâchée, de faire ainsi de sa maison un théâtre et de s'abandonner à de pareils chants. Ce que fait l'ivresse en obscurcissant la raison, la musique voluptueuse le fait aussi en éteignant la vigueur de l'esprit, en brisant la force du cœur, en nous enfonçant de plus en plus dans la mollesse. « Mais ils n'ont pas un regard pour les œuvres de Dieu, ils méconnaissent les œuvres de ses mains. » Il parle là des miracles opérés par lui, ou simplement du spectacle de la nature. Comment pourraient-ils en devenir les spectateurs, eux qui changent le jour en nuit, et qui la nuit gisent dans un état qui n'est guère préférable à celui des morts? Comment pourraient-ils contempler le soleil levant, la rayonnante beauté du ciel, les chœurs innombrables des étoiles que le soir y fait épanouir, l'ordre et l'utilité du reste des créatures, eux qui sont privés en même temps des yeux de l'âme et de ceux du corps? Ce n'est pas un malheur ordinaire que celui-là, de n'avoir jamais contemplé les merveilles du Seigneur quand on vient à quitter la terre, par la raison qu'on a passé sa vie dans les ténèbres de l'ivresse.

« Aussi mon peuple est-il devenu captif, parce qu'il n'a pas connu le Seigneur. » *Ibid.*, 13. Il affirme comme une chose déjà faite ce qui doit arriver plus tard, la peine est à côté du délit, ou mieux dans le délit même; car l'ivresse constitue déjà le plus affreux supplice, par la perturbation qu'elle jette dans l'âme, l'aveuglement dont elle frappe l'entendement, les chaînes honteuses qu'elle fait peser sur nous, les maladies sans nombre qu'elle engendre au dedans comme au dehors. Paul n'ignorait pas cela, que l'iniquité est son propre supplice, puisqu'il dit : « Ils reçoivent en eux-mêmes le juste prix de leurs égarements. » *Rom.*, I, 27. Mais, comme leur insensibilité va au point qu'ils subissent le supplice sans le sentir, qu'ils sont malades sans le savoir, il leur annonce un châtement infligé par des causes extérieures : « Aussi mon peuple est-il devenu captif, parce qu'il n'a pas connu le Seigneur. Et les morts se sont multipliés par les ravages de la faim et de la soif. » Remarquez la profonde leçon qu'il joint à la menace du

châtiment : le coup terrible n'est pas frappé tout d'abord ; Dieu ne commence pas par amener la captivité, il la fait précéder de la famine, pour que, dans leur propre patrie, avant de quitter leurs maisons, ils deviennent meilleurs, et n'appellent pas par leur incurable perversité les légions des barbares. Mais, comme ils n'écoutèrent pas ces avertissements, comme ils n'en tirèrent aucun profit, il finit par leur infliger le dernier supplice. Avant d'en venir là cependant, il leur avait fait comprendre la grandeur du fléau précurseur, les horreurs de la famine, en disant : « L'enfer a dilaté son âme. » *Ibid.*, 14. Ce n'est pas que l'enfer ait une âme ; Dieu veut seulement, en le personnifiant ainsi, rendre ses menaces plus frappantes, parler lui-même avec plus de force et de vigueur, inspirer à ses auditeurs une terreur plus profonde. Aussi poursuit-il la même image : « Il a ouvert sa gueule, pour ne plus cesser. » On voit là une bête féroce, c'est le malheur vivant qui s'approche pour les dévorer. Et, ce qu'il y a de plus terrible, non-seulement il ouvre la gueule, mais encore il persiste dans le même état, montrant que rien ne saurait le rassasier. « Là tombent les premiers de la nation, les grands et les riches, ceux qui l'ont conduite à sa perte. » Pour que vous sachiez donc bien que cela ne s'accomplit pas selon le cours ordinaire de la nature, que le fléau vient de Dieu, que le jugement descend du ciel, le prophète déclare que les hommes éminents et revêtus de la puissance, ceux qui ont tout bouleversé de fond en comble dans la république des Juifs, seront les premières victimes du fléau.

6. C'est à bon droit qu'il les appelle eux-mêmes les fléaux de la nation, par la raison qu'ils n'ont pas gardé le désordre en eux-mêmes et qu'ils ont transmis la contagion aux autres. C'est la nature de toute épidémie : quand elle a commencé dans un homme, elle s'étend rapidement à tous. « Et quiconque se réjouit en elle ; » quiconque se livre au plaisir, aux transports d'une joie folle, s'imaginant posséder des biens immuables, tombera de même et sera pris. « Et l'homme sera humilié, et le plus élevé sera couvert de honte, les yeux superbes s'abaisseront sous le poids de la confusion. Le Seigneur, Dieu des armées, sera seul exalté dans son jugement. » *Ibid.*, 15, 16. Voyez encore ici la divine pro-



vidence. Elle ne frappe pas de mort, elle n'extermine pas le peuple tout entier; elle permet que plusieurs se sauvent, afin qu'ils se corrigent par l'exemple de ceux qui seront enlevés. C'est l'indication donnée dans cette parole : « Ils seront humiliés, » ceux qui seront épargnés, ceux qui resteront. « Et le Seigneur, Dieu des armées, sera seul exalté dans son jugement, et le Dieu saint sera glorifié dans sa justice. » Il y a là deux biens annoncés : l'amélioration produite chez les hommes par la frayeur dont ils seront d'abord saisis; la gloire qui en résultera pour le Seigneur aux yeux de tous. Tel est le sens de ces expressions : « Il sera exalté, il sera glorifié, » par le châtiment qu'il exercera, par la vengeance qu'il tirera de ses ennemis. Le jugement dont il parle confirme cette interprétation. « Ceux qui seront dispersés erreront comme des taureaux cherchant leur nourriture, et les agneaux dévoreront ce qu'auront abandonné les morts. » *Ibid.*, 17. C'est dire combien il y en aura peu qui resteront et quelle sera la solitude de la contrée.

« Malheur à ceux qui traînent leurs péchés comme avec une longue chaîne, et leurs iniquités comme les courroies qui rattachent la génisse au joug. Malheur à ceux qui disent : Qu'elles viennent donc ces choses que Dieu doit accomplir, afin que nous les voyions; que les conseils du saint d'Israël se manifestent, afin que nous les sachions. *Ibid.*, 18, 19. Quand les prophètes lançaient si fréquemment leurs menaces et leurs terribles prédictions, les faux prophètes, parlant pour capter la faveur et dissolvant par leurs paroles les énergies du peuple, se vantaient de dire la vérité, accusaient les autres de mensonge. Beaucoup étaient séduits, marchaient à leur suite et ne croyaient pas. D'ailleurs, les prophéties véritables ne s'accomplissaient pas aussitôt après avoir été prononcées, puisqu'il est dans la nature de la prophétie d'annoncer les événements futurs longtemps à l'avance; les prophètes annonçant donc souvent des famines, des pestes ou des guerres qui ne se produisaient pas aussitôt après, les hommes faibles, toujours si nombreux, prenaient occasion de ce retard pour ne pas croire, et c'est alors qu'ils disaient : Qu'ils arrivent donc ces événements qu'on nous annonce; que les choses viennent confirmer

vos paroles ; montrez-nous dans les faits les desseins de Dieu. — Ainsi donc, sa patience n'ayant servi qu'à les jeter dans l'incrédulité, et par l'incrédulité dans une plus profonde négligence, dans un péché qui mettait le comble aux autres, c'est bien à juste titre que le prophète déplore ainsi leur sort : Vous traînez à votre suite, comme par un longue chaîne, et la colère du Seigneur, et l'aggravation de vos iniquités. Puisque vous refusez de croire aux paroles, il ne reste plus que les faits pour dompter votre obstination. Les malheurs que vous allez subir, c'est donc vous qui vous les attirez par cette obstination même. — C'est pour cela qu'il s'écrie : « Malheur à ceux qui traînent leurs péchés, » c'est-à-dire, la peine de ces mêmes péchés. — Oui, vous entraînez après vous, comme par une longue chaîne, la vengeance déterminée par la mesure de vos iniquités ; vous êtes rattachés au joug comme la génisse qu'on attelle. — Dieu ne saurait mieux exprimer leur attachement au mal et l'ardeur avec laquelle ils pèchent. — Tels qu'un homme qui traîne un fardeau par le moyen d'une forte courroie, vous entraînez après vous la colère de Dieu par l'effet même de votre incrédulité. — Puis il explique comment ils entraînent cette colère : « Ils disent : Qu'ils viennent donc sans retard ces événements que Dieu doit accomplir, afin que nous les voyions. » — C'est une accusation qu'un autre prophète leur adresse également en ces termes : « Malheur à ceux qui désirent le jour du Seigneur. Que sera ce jour pour vous ? Ténèbres et non lumière, obscurité qui n'a rien de la splendeur du jour. » *Amos*, v, 18, 20. Ces incrédules disaient au fond : Quand viendra donc le jour du supplice et de la vengeance ?

« Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal, qui prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière, le doux pour l'amer et l'amer pour le doux. » *Isa.*, v, 20. Il parle toujours de ces mêmes hommes. Comme ils outrageaient les vrais prophètes et les traitaient d'imposteurs, tandis qu'ils honoraient les faux prophètes, renversant ainsi l'ordre des choses, il les proclame malheureux à cause de la perversion même de leur jugement. « Malheur à ceux qui appellent le mal bien, » les fausses prophéties ; « et le bien mal, » les vraies prophéties ; « qui

prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière, le doux pour l'amer et l'amer pour le doux. » Quelque sévères et pénibles même que soient leurs paroles, rien de plus doux que les prophètes de la vérité ; car avec leurs menaces ils éloignent la triste réalité. Quelque doux que soient les discours des prophètes de l'erreur, rien n'est plus amer ; avec leurs flatteuses paroles ils amènent l'accomplissement des malheurs prédits.

7. Remarquez la sagesse du prophète, voyez comme il retourne leurs idées. Les Juifs n'écoutaient pas les vrais prophètes, dont le langage leur paraissait trop dur ; ils donnaient, au contraire, toute leur attention au langage si doux et si flatteur des faux prophètes : Isaïe leur déclare que les choses sont diamétralement opposées, que les premiers sont pleins de douceur, et les seconds pleins d'amertume. C'est encore ainsi que nous devons entendre ce qu'il dit de la lumière et des ténèbres. En effet, les uns conduisaient à l'erreur, et les autres à la vérité ; ceux-là menaient le peuple aux ténèbres de l'esclavage après lui avoir en quelque sorte lié les mains, et ceux-ci faisaient tous leurs efforts pour le conduire à la lumière de la liberté. C'est donc parce que les idées de ce peuple étaient tout l'opposé de ce qu'elles devaient être, qu'il les stigmatise par ces mots : « Ils prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière. »

« Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux et qui croient posséder la science. » *Ibid.*, 21. Ce n'est pas un léger travers de se regarder soi-même comme sage, et de donner ainsi un libre cours à ses pensées. De là vient qu'on dénature toutes choses, qu'on appelle le mal bien et le bien mal. Ce reproche, Paul l'adressait également aux philosophes grecs : « Ils se sont proclamés sages, et ils sont devenus fous. » *Rom.*, I, 22. L'auteur des Proverbes exprime ainsi la même pensée : « J'ai vu un homme qui croyait en lui-même être sage ; le fou a de meilleures espérances que lui. » *Prov.*, xxvi, 12. Paul revient encore sur cette leçon : « Ne soyez pas prudents en vous-mêmes ; » *Rom.*, xii, 16 ; et ailleurs : « Si quelqu'un parmi vous s'imagine être sage en ce siècle, qu'il devienne fou, pour acquérir la vraie sagesse. » I *Corinth.*,

III, 18. Qu'il ne se fie pas trop à sa propre sagesse, à ses propres pensées ; qu'il les repousse, au contraire, et qu'il abandonne son âme à la doctrine de l'Esprit. — Comme il en était donc plusieurs chez les Juifs qui, poussés par la même présomption, dédaignaient les prophètes, les traitant de bergers et de gardeurs de chèvres, ne voulant s'en rapporter qu'à leur prétendue sagesse, et de la sorte s'enfonçant de plus en plus dans ce double péché d'orgueil et d'obstination, ils ne méritaient que trop les lamentations du prophète : « Malheur à ceux qui sont sages à leurs propres yeux et qui s'imaginent posséder la science. Malheur à ceux qui sont forts parmi vous et qui se font gloire de supporter le vin, et qui se croient puissants contre les liqueurs enivrantes. » *Ibid.*, 21, 22.

Ne vous étonnez pas si, après avoir tout à l'heure fulminé contre l'ivresse, il revient encore sur ce sujet. La plaie est dangereuse et persistante ; elle exige des soins continuels. C'est une chose grave, en effet, et bien difficile à guérir, que le grand nombre ne regarde plus comme un péché, le plus funeste de tous les péchés, celui qui produit des maux incalculables. De là ces expressions : « Qui mettent leur gloire à supporter le vin et qui se croient puissants contre les liqueurs enivrantes. » Il y a là deux précipices, l'un déterminé par les emportements de l'ivresse, l'autre par les enivrements de la puissance. Si la raison est nécessaire à tous les hommes, elle l'est surtout à ceux qui sont revêtus des prérogatives du pouvoir, de peur qu'emportés par les entraînements de leur dignité même comme par l'impétuosité des grandes eaux, ils ne roulent au fond des abîmes. « Qui justifient l'impie à cause de ses présents, et dépouillent le juste de son droit. » *Ibid.*, 23. Double accusation encore ici : renvoyer le coupable, condamner l'innocent ; et les présents acceptés sont la cause de ces deux crimes. « Aussi, de même que la paille est dévorée par les charbons ardents, ils seront consumés par la flamme qui s'allume. » *Ibid.*, 24. C'est la rapidité du châtement et la facilité de la vengeance qui s'offrent à nos regards ; nous voyons là l'image de leur prochaine extermination.

8. Toutes ces choses nous sont représentées par la flamme, les charbons, la paille et les autres objets de même nature. « Ce

peuple sera réduit en poussière jusque dans sa racine, et sa fleur montera comme la poussière elle-même. » Ce qui constitue la force et la durée sera détruit, ce qui fait la gloire s'évanouira, ce qui donne la joie s'écoulera comme l'ombre. « Car ils n'ont pas voulu respecter la loi du Seigneur, Dieu des armées, ils ont outragé la parole du Saint. » C'est toujours la loi qu'il désigne sous le nom de parole. « Et la colère du Seigneur, Dieu des armées, est sur le point d'éclater contre son peuple ; il appesantira sa main sur eux, il les a déjà frappés. Son courroux s'est allumé contre les montagnes ; les cadavres sont répandus sur les chemins comme la boue. Et tout cela cependant n'a pas encore détourné sa fureur ; sa main reste toujours levée. » *Ibid.*, 25. Il laisse entrevoir là une guerre terrible, dans laquelle il ne sera pas même possible d'ensevelir les morts ; ce n'est pas un châtement de plus, c'est une leçon pour amener les survivants par la vue du malheur des autres à retrancher au moins quelque chose de leur perversité. Et voyez l'implacable énergie de son langage : il ne se borne pas à dire que les morts resteront sans sépulture, il montre en quelque sorte les cadavres gisants de toutes parts, objet d'horreur et de dégoût plus que la boue elle-même ; rien ne fait frémir les vivants comme un tel spectacle, la mort leur paraît encore moins terrible qu'un pareil état. Il y a cependant une chose pire, c'est que de tels malheurs ne les corrigeront pas et les laisseront plongés dans les mêmes désordres. A la vue de cette obstination dans le mal, il renouvelle ses menaces au sujet des barbares, il les montre prêts à se déchaîner comme un fléau destructeur.

Il poursuit donc en ces termes : « Il lèvera son étendard de telle sorte qu'il soit aperçu des nations éloignées. » *Ibid.*, 26. De peur que cet éloignement ne soit une occasion de nonchalance et d'oubli, il déclare là qu'il est aussi facile à Dieu d'amener ces légions étrangères qu'il l'est d'élever un étendard et de conduire au combat des hommes prêts et couverts de leur armure, comme on le voit pour des chevaux qui portent déjà le harnais. A peine le signal du départ est-il donné, qu'ils se précipitent hors de leurs barrières. Il est aisé de comprendre, d'après les termes de la prophétie, que les barbares répondront aussitôt à l'appel de Dieu,

qu'ils seraient déjà venus depuis longtemps si la bonté divine ne les avait elle-même arrêtés. Cette facilité de la vengeance ressort encore mieux de la parole qui suit : « Son sifflement s'entendra des extrémités de la terre. » Si, en parlant de Dieu, le prophète emploie des images aussi matérielles, n'en soyez pas trop surpris : il accommode son langage aux idées grossières de ses auditeurs, afin qu'ils comprennent bien tous combien la chose est facile à Dieu, avec quelle promptitude elle s'accomplira. Il ajoute : « Et voilà qu'ils accourront avec rapidité. Ils n'éprouveront ni la faim, ni la fatigue, ni le besoin de sommeil. » *Ibid.*, 27. C'est une hyperbole. Comment seraient-ils à l'abri de la nécessité de manger et de dormir, puisque après tout ils sont hommes et qu'ils participent à notre commune nature? Ce qu'il veut représenter dans tout cela, c'est la rapidité de leur marche, comme je l'ai déjà dit, l'étrange facilité de leurs invasions.

« Ils ne détacheront pas leurs ceintures et leurs baudriers, ils ne délieront pas les courroies de leurs chaussures. Leurs flèches sont aiguisées et leurs arcs sont tendus. Les pieds de leurs chevaux sont solides comme le roc, et les roues de leurs chars volent comme la tempête. Ils se précipitent comme des lions, et comme des lionceaux ils tombent sur leur proie. Ils la saisissent en criant comme une bête féroce, et l'emportent au loin sans que personne vienne la délivrer. Sa voix retentit en ce jour à cause d'eux comme la voix de la mer en courroux. Ils lèveront les yeux au ciel, ils les abaisseront vers la terre ; et partout des ténèbres épaisses, des ténèbres dans leur désolation. » *Ibid.*, 27-30. Chaque trait augmente la force du discours et la terreur qu'il inspire ; il touche successivement à tout, au décret d'extermination, au déploiement de la puissance, aux armes, aux chevaux, aux chars ; la multitude des images sinistres redouble l'anxiété, et la clarté de ces images rend en quelque sorte les objets présents. C'est pour cela qu'il compare les barbares aux lions ; il ne s'en tient pas même là, il retrace les rugissements et l'impétuosité de la bête féroce, il va multipliant les expressions figurées et déroulant jusqu'au bout sa métaphore. Il passe ensuite au spectacle de la mer : le tumulte et le bouleversement seront ceux d'une mer soulevée par les vents en démenée.

Il a donc recours à tous les moyens pour augmenter leur frayeur et faire qu'ils n'aient pas besoin d'être corrigés par la réalité même. Il y a quelque chose de plus effrayant encore, c'est que personne ne viendra les secourir, ni du côté de la terre, ni du côté du ciel ; dénués de tout secours humain ou divin, ils seront livrés sans défense à leurs ennemis. Les ténèbres dont il parle sont celles qui s'élèveront de leur propre malheur ; ce n'est pas que le soleil ait perdu l'éclat de ses rayons, c'est que les infortunés ne voient que ténèbres en plein midi : c'est ce qu'éprouvent toujours les hommes plongés dans la douleur et l'angoisse. Et, pour vous bien montrer que ces ténèbres ne proviennent pas de la nature de l'air et sont produites par les impressions reçues, il ajoute : « Et partout des ténèbres épaisses dans leur désolation. »

## CHAPITRE VI.

« Or il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias. » *Isa.* vi, 1.

1. Toutes les autres époques étant désignées par la vie des rois, pourquoi le prophète désigne-t-il celle-ci par la mort de l'un d'eux ? Il ne dit pas, en effet : Il arriva dans les jours d'Ozias, ou, sous le règne d'Ozias, mais bien : Il arriva à la mort d'Ozias. Quelle est ici sa pensée ? Ce n'est pas au hasard et sans intention qu'il agit de la sorte. Il nous laisse là soupçonner un but particulier. Quel est ce but ? Cet Ozias dont le prophète parle, enivré de ses prospérités et de ses succès, enflé de son bonheur, était entraîné par ses idées au-dessus de lui-même. Comme il était roi, il se persuada qu'il lui convenait de faire aussi le prêtre ; il se précipita donc dans le temple et pénétra dans le Saint des saints, malgré la résistance du pontife, qui voulut s'opposer à cette invasion, mais en vain, le roi persévérant dans sa folle audace et tenant fort peu compte du caractère sacré. Pour le punir d'une telle impudence, Dieu le frappa de la lèpre, et son front en fut couvert. Comme il avait voulu s'emparer d'un honneur qui ne lui appartenait pas, il

fut dépouillé de celui qu'il possédait. Non-seulement il ne fut pas investi du sacerdoce, mais encore il fut chassé de la royauté à cause de l'impureté légale dont il était atteint, et la honte le tenait caché dans la maison qu'il habitait et qu'il n'osait plus quitter. Le châtement s'étendit en partie sur le peuple, parce qu'il avait méprisé les lois du Seigneur et qu'il n'avait pas vengé l'honneur du sacerdoce outragé. Comment le peuple eut-il part au châtement ? La prophétie lui fut retirée, Dieu gardait le silence et ne rendait plus un oracle quelconque. Cela ne dura pas toujours sans doute ; c'est à la vie du roi qu'il mesura l'étendue de sa vengeance. A peine Ozias fut-il mort que la colère divine s'apaisa et que la prophétie reprit son cours. Isaïe nous indique cela quand il signale cette date.

Voici donc comment il débute dans cette prophétie : « Or, il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias, que je vis le Seigneur assis sur son trône. » Le Christ a dit cependant : « Jamais personne n'a vu Dieu. Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, a pu seul révéler ce qu'il est. » *Joan.*, 1, 18. Et plus loin : « Ce n'est pas que personne ait vu le Père, excepté celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père. » *Ibid.*, vi, 46. Dieu lui-même avait dit à Moïse : « Personne ne verra ma face sans mourir. » *Exod.*, xxxiii, 20. Comment se fait-il donc que le prophète Isaïe déclare avoir vu le Seigneur ? Sa parole à cet égard est formelle, et sa parole néanmoins ne contredit pas celle du Christ ; elles offrent, au contraire, un parfait accord. Le Christ entend une complète connaissance, que nul ne possède en réalité ; car le Fils unique est seul capable de voir la divinité dans sa pure essence, tandis que le prophète dit simplement qu'il a vu le Seigneur de la manière qu'une créature peut le voir. En effet, il n'était pas en état de voir à nu la substance divine elle-même, il ne la contemplait que sous une forme qui la rendait accessible à ses regards : Dieu s'était penché jusqu'où la faiblesse humaine peut s'élever. Ni lui, ni tout autre ne saurait avoir une vision directe de la divinité, et sa narration elle-même en est la preuve. « J'ai vu le Seigneur assis, » dit-il. C'est attribuer à Dieu une chose inconciliable avec sa nature, puisque c'est l'assimiler aux corps. Et cependant le



prophète complète ainsi son affirmation : « Assis sur un trône. » C'est circonscrire Dieu ; et comment circonscrire celui qui est présent partout, qui remplit tout, « qui tient dans sa main les extrémités de la terre ? » *Psalm.*, xcvi, 4. Il est donc manifeste que la vision est un acte de condescendance.

Un autre prophète ne l'indique pas moins en faisant ainsi parler Dieu : « J'ai multiplié les visions, » c'est-à-dire les formes sous lesquelles je me suis montré. *Ose.*, xii, 10. Si c'était la substance divine elle-même qui se fût montrée, les formes n'auraient pas été différentes ; mais, comme en s'abaissant vers l'homme, il se manifestait tantôt sous une figure et tantôt sous une autre, selon le caractère des personnes et des temps, il a pu dire : « J'ai multiplié les visions, et je me suis façonné sous la main des prophètes. » Je n'apparaissais pas tel que je suis ; j'avais revêtu, pour me rendre accessible à leurs regards, une forme étrangère. De là vient que vous le voyez ici sur un trône, là sous les armes, plus loin avec des cheveux blancs, dans l'air ou dans le feu, tel qu'un homme qui tourne la face, assis sur les chérubins, empruntant leur éclat aux plus brillants métaux. Comment donc apparaît-il ainsi, tantôt en armes et couvert de sang, tantôt dans le feu, comme quelqu'un qui s'enfuit, du haut du ciel, sur un trône, sur les chérubins ? Ce n'est pas le moment de le dire, de peur que l'accessoire ne l'emporte sur le principal. Ce qui doit nous occuper maintenant, c'est d'expliquer la vision actuelle. Pourquoi donc apparaît-il assis sur un trône entouré par les séraphins ? Le prophète parle le langage des hommes, voulant se faire comprendre d'eux. En effet, il va se prononcer sur de grandes choses, sur des choses qui intéressent l'univers, sur ce qui regarde Jérusalem en particulier ; il va porter une double sentence de condamnation et de châtement, contre la ville et la nation tout entière, de bonheur et de joie, d'espérance et de gloire immortelle pour le reste des nations. Or, les juges n'ont pas coutume de garder le huis-clos dans de telles circonstances ; ils montent sur leur tribunal, ils parlent devant la foule et dans le plus grand appareil.

2. C'est ainsi que Dieu s'entoure des séraphins et siège sur un trône élevé, au moment de porter une semblable sentence. Et,

pour que vous ne pensiez pas que ce soit là de ma part une simple conjecture, j'essaierai de vous montrer par un autre prophète que telle est la conduite habituelle du Seigneur. C'est Daniel qui nous fournit cet exemple : Au moment de porter un même arrêt, et pour châtier les prévarications des Juifs, et pour donner au monde l'assurance des biens à venir, Dieu s'assoit également sur un trône lumineux et sublime ; les habitants des cieux, les anges et les archanges, se tiennent devant lui, le Fils unique se place à ses côtés, les livres sont ouverts, des fleuves de feu roulent à ses pieds, tout annonce un juge assis sur son tribunal. *Dan.*, VII. Tout cela ressemble merveilleusement à ce que nous voyons ici ; il y a même là quelque chose de plus manifeste, par la raison que les temps sont plus rapprochés et que la prophétie touche, pour ainsi dire, aux événements qui doivent la réaliser. Mais, laissant aux esprits qui ne reculent pas devant le travail de l'étude, le soin de recueillir chaque trait pour établir la comparaison et reconnaître l'accord des deux prophéties, bornons-nous à bien examiner celle qui nous occupe, comme nous l'avions annoncé déjà, et pesons chaque expression, selon la mesure de nos forces.

Que dit Isaïe ? « J'ai vu le Seigneur assis. » S'asseoir sur un trône fut toujours le signe d'un jugement à prononcer ; écoutez le Roi-prophète : « Vous vous êtes assis sur votre trône, vous qui jugez selon la justice. » *Psalm.*, IX, 4. Et Daniel : « Les trônes furent disposés, et le jugement fut établi. » *Dan.*, VII, 9. S'asseoir simplement représente encore autre chose, dans la pensée du prophète. Quoi donc ? La stabilité, la permanence, l'immutabilité, la vie que rien ne limite et qui dure à jamais. Voilà pourquoi cette parole : « Vous demeurez à jamais, et nous périssons à jamais. » *Psalm.*, CIII, 13. Oui, vous demeurez, vous existez, vous vivez, à l'abri de tout changement et de toute vicissitude. Qu'il ne s'agisse pas là du trône lui-même, cette antithèse le prouve assez. Le prophète ne dit pas : Nous demeurons, mais bien : « Nous périssons, » nous passons. Être assis sur un trône, nous l'avons dit, c'est juger. C'est pour cela qu'il voit Dieu sur un trône élevé et sublime. Peut-être ces deux pensées sont-elles renfermées dans le texte, l'une dans les premiers mots, l'autre dans les derniers. Le

trône était élevé et sublime, ce qui nous en représente la grandeur et l'éclat, la magnificence et la splendeur. « Et la maison était pleine de sa gloire. » Quelle est cette maison, je vous prie ? Le temple. De là venaient les inimitiés ; et c'est là que le Seigneur est aperçu sur son trône, dans cette vision merveilleuse. Ce que le prophète appelle gloire, c'est le divin rayonnement, c'est la lumière inaccessible ; ne pouvant l'exprimer par ces paroles, il l'appelle gloire, la gloire même de Dieu.

« Et les séraphins se tenaient autour de lui. » Que sont les séraphins dont il est parlé ? Des esprits purs, des vertus célestes, dont le nom seul annonce déjà la puissance et la félicité. Dans la langue hébraïque, séraphins signifie bouches de feu. Qu'est-ce que cela nous apprend ? La pureté de leur substance, la vivacité, la promptitude, la puissance et la liberté de leur action. C'est ainsi que le prophète David, pour nous retracer l'obéissance absolue des vertus supérieures, la rapidité avec laquelle elles exécutent les ordres divins, disait à Dieu : « Vous faites des esprits vos anges et des flammes embrasées vos ministres. » *Psalm.*, ciii, 4. Aucune image ne saurait mieux peindre cette promptitude et cette agilité qui conviennent éminemment aux habitants des cieux. Leur office est de célébrer à jamais d'une voix pure la gloire du Seigneur ; c'est leur œuvre incessante, leur ministère perpétuel. La dignité de leur nature est attestée par la place qu'ils occupent auprès du trône. De même que, chez les monarques d'ici-bas, les hommes les plus élevés en dignité se tiennent le plus près du trône royal, de même ces puissances supérieures, à cause de leur éminence et de leur sublimité, sont rangées autour du trône divin, jouissant là d'une béatitude intarissable et que notre langue ne saurait exprimer, trouvant cette ineffable béatitude dans l'exercice même du ministère qui leur est dévolu. « Six ailes étaient à l'un et six ailes à l'autre. Deux couvraient leurs pieds, deux voilaient leur face, ils volaient avec les deux autres. Ils criaient en se répondant : Saint, saint, saint, le Dieu des armées. La terre entière est pleine de sa gloire. » *Isa.*, vi, 2, 3. Que signifient ces ailes, quelle pensée doivent-elles porter à notre esprit ? Les puissances incorporelles ne peuvent point évidemment avoir des ailes ; encore ici, le pro-

phète cache sous un symbole matériel une leçon spirituelle, s'accommodant de la sorte à la faiblesse de ses premiers auditeurs, et nous révélant à nous-mêmes, par une telle condescendance, des vérités qui dépassent la portée de notre entendement.

3. Quelle est donc la signification de ces ailes ? Elles représentent l'élévation et la sublimité de ces vertus célestes. C'est ainsi que Gabriel nous apparaît volant dans l'espace et descendant du ciel, pour nous montrer son empressement et son ardeur. Et pourquoi vous étonneriez-vous si l'Écriture emploie de pareilles expressions en parlant des serviteurs et des ministres, quand elle ne craint pas d'en user en parlant du souverain Maître de l'univers ? David voulant nous enseigner ou bien la nature immatérielle de Dieu, ou bien sa présence universelle, s'exprime ainsi : « Vous qui marchez sur les ailes des vents, » *Psalm.*, ciii, 3, bien que les vents n'aient pas d'ailes et que Dieu ne marche pas sur des ailes quelconques. Comment marcherait-il, Celui qui est présent partout ? Mais, comme je l'ai déjà dit, le prophète se conforme à la faiblesse de ses auditeurs, et, par les choses qu'ils comprennent, il les conduit à celles qu'ils ne comprennent pas. Ailleurs, pour nous retracer l'efficacité du secours divin et la sécurité dont il est pour nous la source, le prophète royal se sert de la même expression : « Vous me protégerez à l'ombre de vos ailes. » *Psalm.*, xvi, 8.

Dans le texte que nous expliquons, ce n'est pas seulement la promptitude et la sublimité des séraphins que les ailes nous indiquent ; elles ont une autre signification, mystérieuse et terrible. Bien que la forme sous laquelle Dieu se montrait, fût de sa part un abaissement, un acte de condescendance, comme on ne saurait en douter, il demeurerait encore inaccessible à la perception de ces vertus supérieures. Leurs pieds voilés, aussi bien que leurs épaules, témoignaient déjà de leur frayeur, et de l'impossibilité où elles étaient de soutenir l'éclat des rayons qui s'échappaient du trône. C'est aussi pour cela qu'elles se couvraient la face comme d'un épais bandeau : elles éprouvaient ce que nous éprouvons nous-mêmes lorsque au bruit du tonnerre et sous la lumière des éclairs nous nous penchons vers la terre. Or, si les Séraphins, ces admirables et puissantes Vertus, ne pouvaient contempler sans

frayeur le Seigneur assis sur son trône, s'ils se voilaient la face et les pieds, quelle est la parole capable d'exprimer la folie de ceux qui prétendent connaître parfaitement Dieu, qui scrutent avec curiosité cette immortelle substance? « Avec les deux autres ailes, ils volaient, en criant. » Quel est le vrai sens de ce mot : « Ils criaient? » Cela veut dire qu'ils se tiennent constamment devant Dieu, qu'ils ne se retirent jamais de sa présence; de plus, que la condition essentielle de leur vie est de chanter et de célébrer sans interruption la gloire de leur Créateur. Le texte ne porte pas, en effet : Ils crièrent, mais bien : « Ils criaient; » c'est leur état permanent, leur continuelle occupation. « En se répondant l'un à l'autre, ils disaient : Saint, saint, saint. » Voilà leur invariable et parfaite symphonie, voilà l'hymne qu'ils ne cessent de faire entendre avec un accord absolu.

Et ce n'est pas là seulement un chant de louanges, c'est une prophétie : elle annonce les biens qui doivent inonder la terre, la doctrine qui doit l'éclairer et la diriger. Pourquoi ce cri n'est-il pas interrompu par des temps de silence à la première ou à la seconde fois, et d'où vient qu'il retentit trois fois d'une manière consécutive? N'est-il pas évident que c'est un solennel hommage offert à la Trinité? C'est du Fils que cette parole est dite, selon saint Jean; de l'Esprit, d'après saint Luc, et le prophète indique qu'elle s'adresse au Père. Ce qui suit confirme encore cette signification prophétique, puisque les Séraphins ajoutent à leur hommage : « La terre entière est pleine de sa gloire. » C'est là certes une prophétie : on y voit cette connaissance de la vérité divine qui se répandra plus tard parmi toutes les nations du monde, et par laquelle la gloire du Seigneur inondera l'univers; tandis qu'à cette époque, quand le prophète écrivait, non-seulement dans les autres contrées de la terre, mais dans celle même habitée par les Juifs, l'impunité régnait en souveraine, nulle voix ne s'élevait pour glorifier Dieu. C'est encore Isaïe qui l'atteste : « A cause de vous, mon nom est blasphémé parmi les nations. » *Isa.*, LII, 5. Quand est-ce donc que la gloire divine a rempli la terre? C'est quand cette hymne est descendue du ciel sur la terre, quand les hommes ici-bas se sont unis au chœur des Vertus supérieures, ne formant

avec elles qu'une seule mélodie et célébrant à l'envi les louanges du Très-Haut. Si le Juif dans son impudence repousse cette explication, c'est à lui de nous dire quand est-ce que la gloire de Dieu a rempli la terre, cette gloire qui consiste dans la connaissance de la vérité. Il n'y parviendra pas, quelque carrière qu'il donne à son impudence. « Et les lambris du temple furent ébranlés par les cris que les anges poussaient. » *Ibid.*, 4. Voyez comme la prophétie s'interprète elle-même par l'union des événements prédits. Après cette hymne, après que la gloire du Seigneur aura rempli la terre, tout sera dissous chez les Juifs; c'est ce qu'il faut entendre par cet ébranlement du temple.

4. Le temple renversé, c'est le signe suprême de la désolation; car tout devait cesser en même temps qu'il tomberait en ruine. Or, vous ne pouvez en douter, c'est le Nouveau Testament qui renverse l'Ancien : « A cette voix, les lambris du temple sont ébranlés. » Cela veut dire : Quand Dieu sera ainsi glorifié, quand la grâce sera répandue, quand la divine gloire éclatera dans tout l'univers, les ombres auront disparu. « Et la maison fut remplie de fumée. » Là, je vois encore un signe de son futur renversement, de l'immense incendie, du feu dévastateur allumé par les barbares. « Et j'ai dit : Malheureux que je suis, quelle douleur est la mienne ! Je ne suis qu'un homme, mes lèvres sont impures comme les lèvres du peuple au milieu duquel j'habite ; et j'ai vu de mes yeux le Seigneur Dieu des armées. » *Ibid.*, 5. Cette vision épouvantante le prophète, le jette dans la consternation, l'oblige à confesser son indignité, lui fait mieux comprendre la bassesse de sa nature. Voilà bien les saints : plus ils sont honorés, plus ils s'humilient. C'est ainsi qu'Abraham parlant à Dieu se proclamait cendre et poussière. *Genes.*, xviii, 27. C'est ainsi que Paul, après sa vision merveilleuse, se nomme un avorton. I *Corinth.*, xv, 8.

Et voilà comme Isaïe reconnaît et proclame sa profonde misère; celle qui vient de la nature, d'abord : « Malheureux que je suis, quelle douleur est la mienne; je ne suis qu'un homme; » puis, celle qui vient de l'état de son âme : « Mes lèvres sont impures. » Il déclare ses lèvres impures, j'en suis persuadé, par comparaison avec la bouche de feu de ces Vertus

immaculées et le zèle brûlant qu'elles déployent. Sa confession ne s'arrête pas là ; il l'étend à tout le peuple : « Ce peuple, au milieu duquel j'habite, a les lèvres également impures. » Pourquoi précisément les lèvres ? C'est que le Prophète veut montrer combien il est incapable de parler. Les trois jeunes Hébreux tenaient presque le même langage quand ils étaient dans la fournaise : « Il ne nous est pas permis d'ouvrir la bouche. » *Dan.*, III, 38. Dans ce moment où retentissent les hymnes et les louanges, à la vue des Puissances supérieures qui rendent ainsi gloire au Seigneur, Isaïe pense tout naturellement à ses lèvres, puisqu'elles sont l'instrument de cet office sacré. Mais, si telle est la raison pour laquelle il appelle ses lèvres impures, cette expression n'a plus le même sens quand il s'agit du peuple. Il veut dire que de ce côté l'iniquité règne et déborde. « Et j'ai vu de mes yeux le Seigneur Dieu des armées. » J'ai donc bien raison de gémir et de pleurer, puisque, malgré mon indignité, je suis honoré de la sorte, je reçois une faveur qui dépasse ma nature autant que mon mérite. Par ce mot « j'ai vu, » il faut entendre, comme nous l'avons déjà remarqué, non une connaissance complète, mais celle qu'un homme peut avoir.

Et voyez l'avantage de la confession. A peine s'est-il confessé lui-même, qu'il est purifié. Voilà ce qui suit l'aveu de son indignité : « L'un des Séraphins fut envoyé vers moi, ayant à la main un charbon qu'il avait retiré de l'autel. Il le fit passer sur ma bouche en disant : Voilà que ce charbon a touché tes lèvres, et il te délivrera de tes iniquités, il consumera toutes tes fautes. » *Ibid.*, 6, 7. Plusieurs voient là les symboles des mystères futurs : l'autel, le feu placé sur l'autel, la Vertu qui le communique, ce feu qui touche les lèvres et qui purifie les péchés. Pour nous, fixant notre attention sur les faits mêmes, tâchons d'en indiquer le motif. Le prophète aura la mission d'annoncer au peuple juif des choses terribles, d'intolérables châtiments. Les Séraphins lui sont donc envoyés pour le remplir à la fois de terreur et de confiance. Et, pour qu'il ne prétende pas, comme Moïse, que sa voix est trop faible pour une telle mission, ou bien qu'il est trop jeune, comme le disait Jérémie ; pour qu'il n'objecte pas l'impureté de ses

lèvres, les Séraphins viennent effacer ses péchés, non par leur propre puissance, vu que cela n'appartient qu'au Père, au Fils, au Saint-Esprit, mais par l'ordre de Dieu même et par le moyen de ce charbon pris sur l'autel. L'ange ne dit pas, en effet : Je te délivrerai ; il dit : « Voilà que ceci te délivrera de tes iniquités et consumera toutes tes fautes. » Comment ? Par la volonté de celui qui m'envoie. Pourquoi les Séraphins se servent-ils d'un instrument quelconque pour prendre un charbon ? Les purs esprits ne sauraient éprouver l'action du feu. Pourquoi cela, je le répète ? — C'est encore ici un acte de condescendance. Le charbon est pris sur l'autel, parce que l'autel recevait les victimes offertes pour l'expiation des péchés. — Mais comment se fait-il, me demanderez-vous en outre, que la bouche du prophète n'ait pas été brûlée ? — C'est que ce n'était pas là du feu matériel ; de plus, quand Dieu fait une chose, n'en cherchez pas la raison avec trop de curiosité.

5. Le feu matériel lui-même, et dans sa plus grande activité, a pu toucher des corps sans produire les effets inhérents à sa nature. Quoi ! lorsqu'on avait accumulé le bois et la résine, la flamme a été comme dépouillée de sa nature ; et vous vous étonneriez que le feu, dans une circonstance aussi merveilleuse, ait purifié sans brûler ? « Et j'entendis la voix du Seigneur disant : Qui enverrai-je, qui se rendra auprès de ce peuple ? » *Ibid.*, 8. Voyez le bien produit déjà par la vision, les grandes choses opérées par la crainte. Un fait semblable pourrait être remarqué dans l'histoire de Moïse : il est vrai qu'on n'y voit pas paraître les Séraphins ni Dieu sur son trône ; c'était néanmoins un étonnant spectacle que celui qui fut donné au prophète, et tellement éclatant que personne n'eût été capable d'en soutenir l'éclat. « Le buisson brûlait, et n'était pas consumé. » *Exod.*, III, 2. Ni de pareils prodiges, ni les pressantes exhortations du Seigneur ne déterminaient Moïse ; ce grand homme reculait devant l'idée de sa mission, avait recours à mille moyens pour s'en dispenser, il allait jusqu'à dire : « J'ai la voix faible et la langue embarrassée.... Choisissez-en un autre pour le charger d'une telle mission. » *Ibid.*, IV, 10, 13. Jérémie prétexte sa jeunesse. *Jerem.*, I, 16. Après avoir reçu l'ordre divin, Ezéchiel erre encore pendant sept jours sur les bords du



fleuve, dans l'hésitation et l'anxiété. C'est pour cel que Dieu lu parle en ces termes : « Je t'ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël. C'est à ta main que je demanderai compte de leurs âmes. » *Ezech.*, III, 17, 18. Non content de refuser, Jonas prend la fuite.

Qu'est-ce à dire ? Isaïe se montre-t-il donc plus hardi que tous, que ce grand Moïse lui-même ? Qui pourrait affirmer cela ? Comment se fait-il donc qu'un ordre formel n'ait pas eu raison des résistances de l'un, et que l'autre, sans avoir même un ordre de cette nature, n'hésite pas à se présenter ? Dieu n'a pas dit : Marche ; il a dit simplement : « Qui enverrai-je ? » et le prophète fait de cette parole un ordre pour lui. Quelques-uns expliquent ainsi sa promptitude et sa spontanéité : Il avait péché, en ne réprimandant pas Osias, qui avait osé pénétrer dans le sanctuaire ; c'est donc pour réparer sa faiblesse et regagner l'amitié de Dieu qu'il s'élançait avec tant d'ardeur dans la voie de l'obéissance. — Pour moi, je n'adopte nullement une telle opinion ; j'aime mieux m'en rapporter à Paul, qui nous représente le prophète comme un homme plein de courage : « Isaïe ne craint pas et dit. » *Rom.*, x, 20. Aussi ne mourut-il pas de mort naturelle, selon la tradition reçue, et subit-il le plus affreux des supplices, les Juifs ne supportant pas la noble fermeté de son langage. D'ailleurs, l'Écriture ne dit nulle part qu'il se soit trouvé là et qu'il ait gardé le silence, lors de la tentative sacrilège d'Osias. Ceux qui parlent de la sorte émettent une conjecture sans fondement. Qu'est-il donc permis de dire ? D'abord, Isaïe ne s'est pas trouvé dans la même position que Moïse : celui-ci était envoyé dans un pays étranger et barbare, vers un tyran dont l'orgueil et la colère ne connaissaient pas de frein ; tandis que celui-là devait aller vers les siens, qui souvent avaient entendu sa parole et recueilli ses leçons. Il résulte de là que l'obéissance n'exigeait pas la même énergie dans les deux cas. Il en est qui donnent une autre raison de cette ardeur manifestée par le prophète : en faisant sa propre confession, il avait fait aussi celle de son peuple, et puis il avait vu les Séraphins venir à lui pour purifier ses lèvres, espérant donc que le peuple aurait le même bonheur, et persuadé que sa mission consisterait à le lui annoncer, il se porte avec empressement à la remplir. Comme les saints avaient plus

d'amour pour Dieu que les autres hommes, ils avaient également plus d'amour pour le peuple. Ainsi, dans la conviction que Dieu va le charger de prophétiser la fin des maux de la nation, il s'élança et s'écria : « Me voici, envoyez-moi. »

Ajoutez à cela qu'il avait une âme prête à braver tous les dangers ; sentiment qui respire dans chaque page de ses prophéties. Il a donc promis d'aller où Dieu l'enverra, il ne peut plus revenir sur sa parole ; et c'est alors que le pénible objet de sa mission lui est révélé. Telle est la prévoyance que Dieu met dans ses communications avec son serviteur. Il ne lui dit pas dès le principe : Va et parle en ces termes. Non, il lui présente d'abord un ordre à remplir, tenant en réserve le but et le moyen. C'est quand le prophète a promis volontiers d'obéir à l'ordre qui lui serait donné, que Dieu lui découvre les calamités qui vont fondre sur les Juifs. Quelles sont ces calamités ? « Va, lui dit-il, et dis à ce peuple : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas ; vous verrez de vos yeux, et vous ne percevrez pas. En effet, le cœur de ce peuple s'est appesanti, il s'est fermé les oreilles, aussi bien que les yeux, afin de ne pas voir et de ne pas entendre ; il a mis son cœur en garde contre la vérité, de peur de se convertir, de peur que je ne le guérisse. » *Isa.*, vi, 9, 10. — Je ne pense pas que ces paroles aient désormais besoin d'interprétation ; car des autorités infaillibles les ont depuis longtemps interprétées : Jean, ce fils du tonnerre, et Paul, cet homme si profondément versé dans les choses anciennes et nouvelles. Celui-ci, parlant à Rome et s'adressant à ceux qui revenaient en arrière et qui ne supportaient plus sa doctrine après l'avoir d'abord goûtée, s'exprimait ainsi : « C'est avec toute justice que l'Esprit-Saint a dit : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas. » *Act.*, xxviii, 25, 26. Et le fils du tonnerre, voyant que les Juifs refusaient de croire malgré les miracles dont ils étaient témoins, n'écoutaient pas les enseignements qui leur étaient donnés, puisqu'ils allaient jusqu'à vouloir mettre à mort celui qui sous leurs yeux avait ressuscité Lazare, qu'ils traitaient le Christ de démoniaque dans le temps même où il chassait les démons, et de séducteur quand il s'efforçait de les ramener au Père ; à la vue donc de cette résistance obstinée, Jean

rappelle la même prophétie : « C'est à juste titre que le prophète Isaïe a dit : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas ; vous verrez de vos yeux, et vous ne percevrez pas. » *Joan.*, XII, 38, 40.

6. Comme ils étaient privés de la vue intellectuelle, ils ne retireraient aucune utilité de leur vue corporelle ; la perception des sens ne sert de rien quand le jugement est perverti. C'est pour cela qu'ils voyaient sans voir et qu'ils entendaient sans entendre. Le prophète en donne aussitôt la raison ; il la montre, non dans la dépravation des sens ou dans l'affaiblissement de la nature, mais dans la corruption du cœur. « Le cœur de ce peuple s'est appesanti, » dit-il. Or, cet appesantissement du cœur provient des péchés commis et des concupiscences terrestres. C'est le mal dont parle l'Apôtre quand il dit : « Je n'ai pas pu m'adresser à vous comme à des hommes spirituels ; vous n'étiez pas, vous n'êtes pas même encore en état d'entendre ce langage. » *I Corinth.*, III, 1. Il explique aussitôt pourquoi : « Puisqu'il existe entre vous des procès, des jalousies et des contentions, n'êtes-vous pas charnels ? » *Ibid.*, 3. Ainsi donc la jalousie régnant chez les Juifs dans toute sa fureur, et mille autres passions leur faisant incessamment la guerre, l'œil de leur âme était obscurci, ne pouvait plus voir les choses telles qu'elles sont. De là les opinions étranges et contradictoires qu'ils adoptaient sur ce qui frappait même les sens. C'est la claire vue de cette maladie qui détermine le prophète à leur en indiquer la cause. Remarquez, je vous prie, la distinction faite entre les deux prophéties que nous avons signalées : les Séraphins prennent en quelque sorte pour eux celle qui regarde les destinées de l'Église et le bien du monde entier, puisqu'ils disent : « Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées ; toute la terre est pleine de sa gloire. » Et celle qui regarde la ruine et le châtement des Juifs, ils l'abandonnent au prophète lui-même, vous enseignant ainsi la prééminence de l'Église.

« Et je dis : Jusques à quand, Seigneur ? » *Isa.*, VI, 11. Vous voyez bien que ce n'est pas au hasard et sans motif que nous avons parlé de l'obéissance ardente et spontanée du prophète. Dès qu'il entend qu'il faut annoncer tout le contraire de ce qu'il avait

espéré, la désolation et la ruine, il demande quelle sera l'étendue du châtement; car il n'oserait demander pour eux un pardon complet, Dieu lui ayant déjà fait voir que leurs péchés étaient indignes de tout pardon. Ils ne s'étaient pas contentés dans leur audace de commettre l'injustice et la rapine; c'est de propos délibéré, avec une sorte de préméditation et de goût, que leur âme méconnaissait les ordres de Dieu et luttait contre ses volontés. Voilà ce que fait entendre le Seigneur quand il ajoute : « Afin de ne pas voir et de ne pas entendre; ils ont mis leur cœur en garde contre la vérité, de peur de se convertir, de peur que je ne les guérisse. » C'est comme s'ils avaient craint de savoir quelque chose de ce qu'ils devaient savoir, tant ils avaient pris leurs précautions pour aveugler leur âme. En présence d'une accusation aussi grave et d'un supplice sans pitié, le prophète désire en savoir davantage, et sa prière est l'expression de ce désir; n'osant pas toutefois prier ouvertement pour un tel objet, c'est en posant une question qu'il espère arriver à cette connaissance : « Jusqu'à quand, Seigneur? Et Dieu lui dit : Jusqu'à ce que les villes soient désertes et privées de leurs habitants, les maisons abandonnées par les hommes, la terre transformée en désert. Après cela, le Seigneur étendra au loin les hommes, ceux qui seront restés sur la terre se multiplieront encore et seront de nouveau décimés. La cité sera ravagée comme le térébinthe, elle sera comme un gland qui tombe de son enveloppe. Et ses rejetons seront une race sainte. » *Ibid.*, 11-13.

Après avoir terminé cette prophétie, Isaïe revient à la narration des faits, il retrace la captivité des dix tribus, et la patience que Dieu manifeste à l'égard des deux autres, à cause de cette même captivité; puis, l'exil de ces deux tribus, qui n'ont pas su profiter de cette patience, enfin, la prospérité dont jouiront dans la suite leurs derniers débris. La captivité des dix tribus est annoncée dans ces paroles : « Jusqu'à ce que les villes soient désertes et privées de leurs habitants. » Tous seront enlevés de la manière la plus violente, tous seront transportés sur une terre étrangère, de telle sorte que les villes ne seront plus qu'une morne solitude, et que la terre n'aura plus d'hommes capables de la cultiver et de venir

en aide aux restes de la nation. Ainsi donc, quand il dit : « Jusqu'à ce que les villes soient désertes et privées de leurs habitants, les maisons abandonnées par les hommes, » c'est de la captivité qu'il veut parler. Et quand il ajoute : « Dieu étendra au loin les hommes, » ou bien c'est de la parfaite béatitude qu'il entend parler, ou bien c'est de la prospérité dont jouirent les deux tribus lorsque les dix autres eurent été emmenées captives. Une fois délivrés de Sennachérib et de ses barbares soldats par la plus inespérée des victoires, les Juifs se multiplièrent de nouveau et parvinrent aux dernières limites de la vie, n'étant plus agités par aucune guerre. On peut voir, en effet, dans le texte cette double étendue, du nombre des enfants ou de celui des années. Ce qui montre qu'il parle réellement des deux tribus, c'est qu'il fait allusion aux dix autres, en parlant de la dixième part qui sera laissée. Paul use également d'un nombre approximatif quand il dit : « A plus de cinq cents frères. » I *Corinth.*, xv, 6.

Isaïe poursuit : « Et la cité sera de nouveau ravagée comme un térébinthe. » C'est de la Judée qu'il est ici question. « Elle sera comme un gland qui tombe de son enveloppe. » De même que ce fruit est triste à voir quand il a perdu ce qui en faisait la beauté ; de même les habitants seront un objet d'opprobre et de risée, quand ils auront quitté leur ville, quand ils auront perdu leur grandeur. « Et ses rejetons seront une race sainte. » Ses malheurs ne seront pas sans remède et ne dureront pas toujours ; cette cité aura une race sainte qui la consolidera, selon la force du texte, qui fera sa stabilité, qui sera elle-même inébranlable, jusqu'à ce que vienne le grand changement des choses. Ils perdront à la vérité leur félicité présente ; mais ils ne périront pas entièrement ; ils persisteront, ils demeureront, jusqu'à ce qu'ils reviennent à leur premier état et qu'ils soient réintégrés dans leur vertu primitive.

## CHAPITRE VII.

« Et il arriva dans les jours d'Achaz, fils de Joathan, fils d'Ozias, roi de Juda. » *Isa.*, VII, 1.

1. Ce que j'ai souvent dit, je le dis encore : les prophéties anciennes n'ont pas été seulement faites pour instruire les Juifs des événements futurs ; elles avaient encore pour but de les rendre meilleurs en les instruisant. Les menaces devaient les détourner du vice par le sentiment de la frayeur, et les promesses devaient leur inspirer un plus ardent amour pour la vertu : les unes et les autres leur révélaient en même temps l'admirable patience du Seigneur et sa providence spéciale envers eux. Voilà pourquoi de semblables prédictions ; ils apprenaient aussi par là que les choses n'arrivaient pas sans dessein et comme par un coup du hasard, selon le cours ordinaire de la nature et l'enchaînement des circonstances ; que le bonheur et le malheur dépendaient d'une volonté supérieure et divine : grande leçon encore qui les conduisait à la connaissance de Dieu. Comme la prophétie néanmoins ne se réalisait pas toujours sur l'heure, ainsi que je l'ai déjà remarqué ; comme elle n'obtenait souvent son accomplissement qu'après un temps considérable, et lorsque plusieurs de ceux qui l'avaient entendue, étant morts, ne pouvaient comparer les faits aux paroles, voyez quel moyen le Seigneur emploie dans sa sagesse : il joint les prophéties aux prophéties, celles qui se rapportent à des temps prochains à celles qui ont pour objet un lointain avenir, de telle sorte que les prophéties dont l'accomplissement devait avoir lieu dans la même génération confirmaient admirablement les autres.

Dans l'Évangile ce même avantage est obtenu par un autre moyen : les miracles se joignent aux prophéties et les confirment, en attendant que les prophéties confirment à leur tour les miracles. Voici comment : Un lépreux s'approche un jour du Sauveur et reçoit sa guérison ; après celui-là, le serviteur du centurion est

délivré d'une grave maladie; ce sont là de grands signes; mais Jésus ne s'en tient pas aux signes, il y joint la prophétie. Comme le centurion vient de manifester cette foi si grande et si digne d'admiration qui a le pouvoir de guérir, le Christ ajoute ces paroles : « Beaucoup viendront de l'orient et de l'occident, et reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob; tandis que les enfants du royaume seront jetés dehors. » *Matth.*, VIII, 11. Il est évident qu'en parlant de la sorte il prophétisa la vocation des Gentils et la réprobation des Juifs : deux événements maintenant accomplis et qui brillent à tous les yeux avec plus d'éclat que le soleil, mais alors fort obscurs et qui pouvaient aisément trouver des incrédules. Voilà pourquoi le miracle est d'abord opéré, comme une garantie de la prédiction et le gage assuré des choses futures : et maintenant la prophétie réalisée sert de confirmation au miracle raconté dans l'Évangile. Que dira l'incrédulité? Que le lépreux ne fut pas guéri? Mais on n'a qu'à voir la vérité de la prophétie pour être forcé d'admettre celle du miracle. Et les Juifs que pouvaient-ils dire alors? Que la prédiction était fausse? Mais ils n'avaient qu'à voir le lépreux purifié pour ne pas pouvoir refuser de croire aux événements prédits : ils avaient le bienfait miraculeux pour base inébranlable de leur foi dans la prophétie, comme nous avons aujourd'hui la prophétie pour gage du miracle. Tel est donc le mutuel appui que ces deux choses se prêtent. L'Ancien Testament n'est pas dénué de pareils exemples. Jéroboam, emporté par la plus dangereuse folie, venait d'élever les veaux d'or; le prophète survint et lui prédit l'avenir, opérant aussitôt un prodige. En effet, pour que nul ne doutât de ce qui devait arriver après trois siècles, il brisa l'autel, répandit la graisse des victimes et paralysa la main du roi. N'était-ce pas mettre sous les yeux de tous la preuve éclatante des événements qui devaient avoir lieu après un si grand nombre d'années?

Le Nouveau Testament, aussi bien que l'Ancien, en présente de nombreux exemples, parmi tant de moyens divers que le Seigneur emploie pour procurer notre salut. C'est ce que nous voyons dans cette circonstance, et certes avec un éclat inaccoutumé; car il n'y a pas là seulement un signe, au signe se joint la prophétie. Pour

mettre cette proposition dans un plus grand jour, nous n'avons qu'à poursuivre avec attention la narration sacrée. « Et il arriva dans les jours d'Achaz, fils de Joathan, fils d'Ozias, roi de Juda, que Rasin, roi d'Aram et Phacès, fils de Romélias, roi d'Israël, montèrent vers Jérusalem pour l'assiéger, mais sans pouvoir venir à bout de la prendre. Et cela fut annoncé dans la maison de David par des hommes qui disaient : Aram a fait alliance avec Éphraïm. » *Isa.*, VII, 1, 2. Voilà l'histoire, la suite des faits accomplis; mais celui qui sait réfléchir et comprendre en tirera de précieux avantages; il y verra briller la sagesse de Dieu et sa providence à l'égard des Juifs. Il ne voulut pas refouler cette guerre dès le principe, ni permettre non plus qu'elle eût pour résultat la prise de la ville; c'est une menace qu'il avait fait entendre à son peuple pour le réveiller de sa torpeur et ranimer son zèle; puis, en empêchant la réalisation de cette menace, il montre combien il est puissant, combien c'est une chose facile pour lui d'arracher les hommes au péril, alors même que les choses en sont venues à la dernière extrémité, et de faire que tout demeure intact comme si rien n'était commencé. C'est la conduite ordinaire de sa providence; nous le voyons bien souvent, et dans la fournaise de Babylone, et dans la fosse aux lions, et dans mille autres cas. Ainsi donc, les ennemis vinrent, assiégèrent la ville, essayèrent d'en escalader les murs, mais ne firent que jeter l'alarme parmi les assiégés, et rien de plus.

2. Il est aisé de voir par là l'iniquité des dix tribus : non-seulement elles engagent une guerre civile et lèvent des armes contre des frères, mais encore elles s'unissent à des nations étrangères et barbares, elles font cause commune avec des hommes dont la société leur est défendue, et vont sous les mêmes drapeaux assiéger la ville sainte. Elles avaient excité l'étranger Rasin contre leur propre métropole. Et quelle inégalité dans la lutte! d'un côté, une multitude comme infinie, des cités entières, des nations et des peuples ligués; de l'autre, rien de pareil, une ville seule, une métropole, si bien que la puissance de Dieu ressortira d'une manière plus éclatante. Personne qui coure aux armes, qui se porte à la rencontre des ennemis, et tous leurs efforts seront frappés d'impuissance. « Ils ne purent pas la forcer, » ajoute le texte. Et



qui les en empêcha? Pas autre chose que la main de Dieu, qui les repoussait d'une manière invisible. Mais, nous l'avons dit, le Seigneur repoussa la guerre et ne fit pas de sitôt disparaître la terreur. « Voici ce qui fut annoncé dans la maison de David : Aram a fait alliance avec Ephraïm. Et l'âme du prince fut troublée, aussi bien que l'âme de son peuple. » Quand Dieu veut accomplir quelque chose d'étonnant, ce n'est pas tout d'abord qu'il opère le miracle; il commence par laisser aux prises avec le malheur ceux qu'il veut secourir, afin qu'ils se tiennent à l'abri de toute ingratitude quand une fois ils seront délivrés. La plupart des hommes, soit par orgueil, soit par apathie, ne sont pas plus tôt affranchis de leurs maux, qu'ils les oublient, ou même, sans les oublier, s'attribuent le mérite et l'honneur de la délivrance. C'est pour cela que Dieu les abandonne quelque temps à leur infortune pour qu'ils en gardent l'impression; puis il vient à leur secours et les délivre. C'est ainsi qu'il agit dans cette occasion. Il permit que les cœurs fussent plongés dans la terreur et l'angoisse; et c'est alors seulement qu'il les en retira. Il n'avait pas agi d'une autre manière envers David, son grand serviteur.

Ce n'est pas non plus au commencement de la guerre qu'il l'amena devant l'ennemi et qu'il érigea par ses mains ce splendide trophée; il souffrit que le monarque et le peuple fussent pendant quarante jours accablés par la crainte, et c'est quand ils avaient désespéré de leur salut et reçu mille outrages de la part du barbare, quand personne n'osait se lever et marcher à la rencontre de cet homme, quand enfin tous se déclaraient vaincus et proclamaient leur faiblesse, c'est alors que le Seigneur produisit un adolescent sur le champ de bataille et remporta par lui une si glorieuse victoire. Les choses étant ainsi, la faiblesse étant aussi parfaitement démontrée, voilà que le monarque sauvé d'un tel danger, se laissant ensuite dominer par la haine et la basse jalousie, tend des pièges à son sauveur, ne cesse de manifester la passion qui l'absorbe et la noire ingratitude dont il paie le plus grand des bienfaits. Supposez maintenant que sa faiblesse et celle de toute son armée eussent été moins évidentes, à quels excès ne se sera-t-il pas porté? On peut voir cela dans beaucoup d'autres

circonstances; et c'est ce qui a lieu dans celle-ci. Avant de mettre fin à la guerre et de délivrer les Juifs de leurs maux, Dieu permet donc qu'ils en soient à ce point ébranlés.

« Et son âme fut agitée, aussi bien que l'âme de son peuple, comme dans une forêt les arbres sont secoués par le vent. » C'est encore là une propriété de la prophétie, de révéler les secrets des cœurs. Le prophète nous explique donc la manière dont chaque âme est affectée, et l'image qu'il emploie nous montre à découvert la grandeur de l'angoisse. Leur âme fut agitée, dit-il, leur esprit fut abattu, ils désespéraient de leur salut, ils se voyaient réduits à la dernière extrémité, ils n'avaient plus aucune espérance, chacun était le triste jouet de ses propres pensées. Que fait Dieu? Il prédit leur délivrance, et de plus il l'accomplit, pour qu'on ne puisse pas en attribuer l'honneur à quelque autre; c'est pour annoncer ces événements futurs qu'il envoie le prophète. Voici la suite du texte : « Le Seigneur dit à Isaïe : Sors et va à la rencontre d'Achaz, toi et le fils qui t'a été laissé, Jasub, près de la source supérieure, à la montée du champ du foulon. Et tu lui diras : Demeurez dans le repos et le silence, ne craignez pas, ne laissez pas votre âme tomber dans la frayeur et la défaillance, à l'approche de ces deux tisons fumants. Après les éclats de ma colère, j'aurai de nouveau pitié de vous. » *Ibid.*, 3, 4. Pourquoi ces mots : « Sors à la rencontre? » Les appréhensions et les angoisses ne permettaient pas au roi de se tenir en repos, de rester dans sa maison; il sortait fréquemment, comme le font ceux qui se trouvent dans une ville assiégée, examinant les murailles, s'approchant des portes, allant de tous les côtés, observant tout avec le plus grand soin, pour voir où en sont les ennemis de leur entreprise. C'est pour cela qu'il est dit au prophète : « Sors à la rencontre. » Mais que signifient ces paroles : « Toi et le fils qui t'a été laissé, Jasub? » Jasub dans la langue des Hébreux exprime l'idée de conduite, de manière d'agir. Voilà pourquoi Jessé envoyant David à ses autres enfants, lui disait : « Observe bien leur iasub, » *I Reg.*, xvii, 18, leur manière de vivre, ce qu'ils font, pour venir me l'annoncer.

3. Mon opinion est que le prophète reçoit ici l'ordre de se faire accompagner par une foule assez nombreuse, afin que le roi ne

puisse pas, après l'événement, se rendre coupable d'ingratitude, comme s'il n'avait rien entendu de la bouche du prophète. C'est donc comme si Dieu disait à celui-ci : Sors à la rencontre du roi, toi et ceux qui demeurent avec toi, ceux qui sont restés de ce peuple. — Et ne vous étonnez pas s'il appelle le peuple son fils ; au chapitre suivant le même prophète dira bien : « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés. » *Isa.*, VIII, 18. Les saints tenaient lieu de pères ; par leur amour et leur sollicitude à l'égard de ce peuple, ils se montraient même supérieurs à tous les pères selon la nature. Il est parlé là de ceux qui sont restés, par la raison que beaucoup étaient déjà tombés aux mains des ennemis. « A la montée du champ du foulon. » Ces quelques mots sont, à mon avis, très-difficiles à comprendre. Les Juifs étaient assiégés et resserrés dans leur ville, si bien qu'ils n'osaient porter un regard au dehors ; et maintenant nous voyons qu'ils se montrent au delà des portes ; car il paraît bien que le chemin dont il s'agit était hors de l'enceinte. Comment résoudre cette difficulté ? La ville était autrefois protégée par une double enceinte ; deux murs l'entouraient ; c'est ce qu'on peut voir dans un autre prophète, pour peu qu'on désire s'en assurer. En sortant de la ville, Isaïe relèvera les esprits abattus et leur fera regarder l'avenir avec confiance. Il recommande au roi de se tenir dans le calme et le repos ; il appelle les ennemis des tisons fumants, pour montrer à la fois leur ardeur et leur faiblesse : tisons fumants, et qui dès lors ne tarderont pas à s'éteindre.

Il enseigne après cela qu'ils ont envahi la Judée, non par leur propre puissance, mais par la permission de Dieu ; car il ajoute : « Après les éclats de ma colère, j'aurai de nouveau pitié de vous. Et, comme le fils d'Aram et le fils de Romélie ont formé un dessein pervers, et avec eux Ephraïm, en tenant ce langage : Nous monterons dans la Judée et nous la ravagerons, concertons nos efforts pour la soumettre, et donnons-lui pour roi le fils de Tabéel, voici ce que dit le Seigneur Dieu des armées : Ce dessein ne subsistera pas et ne sera pas exécuté ; Damas est la capitale d'Aram, et Rasin commande à Damas, mais en vain ; encore soixante-cinq ans et le royaume d'Ephraïm sera séparé du peuple ; Somoron sera la ca-

pitale d'Ephraïm, et le fils de Romélie régnera à Somoron. Si vous refusez de croire, vous ne comprendrez pas. » *Ibid.*, 5-9. C'est une nouvelle preuve, une preuve éclatante de la vérité de sa prédiction, que le prophète donne ici. Comme la crainte agitait les esprits, comme le malheur était sous leurs yeux, et le bonheur seulement en espérance ou même au-dessus de toute prévision, voyez ce qu'il fait pour convaincre des auditeurs si peu disposés à croire : Il donne un grand signe de ce qui doit arriver, en mettant à découvert les desseins des ennemis ; il découvre les pensées de ceux qui assiègent la ville, il dévoile même le secret de leurs entretiens et les moyens auxquels ils auront d'abord recours : ou bien c'est une trahison qui se trame, puisqu'ils se proposent de séduire les Juifs ; ou bien c'est une arrogance extrême dont ils sont enivrés, au point de se persuader qu'ils n'auront besoin ni d'armes, ni de bataillons, ni de combats pour prendre la ville. — Il suffira, disent-ils, que nous nous présentions et que nous entrions en pourparler avec eux, et nous les emmènerons tous captifs. — Puis, toujours à la façon des hommes pleins de confiance en eux-mêmes, ils choisissent d'un commun accord le roi qu'ils devront établir, comme s'ils étaient déjà maîtres de la ville, comme s'il ne s'agissait plus que de placer la métropole sous le joug de l'un d'eux.

Voilà où ils en étaient de leurs projets et de leurs folles espérances ; mais Dieu se préparait à tout renverser de fond en comble. De là ce qui suit : « Voici ce que dit le Seigneur ; » ce n'est pas assez, et le prophète ajoute : « Dieu des armées. » Quand il annonce, en effet, quelque chose de grand, il invoque la toute-puissance de Dieu, son autorité souveraine, ce merveilleux et suprême empire qu'il exerce sur toutes choses. Quel est donc le langage du Seigneur ? « Leur dessein ne subsistera pas et ne sera pas réalisé ; Damas est la capitale d'Aram. » C'est là que l'ennemi règne, c'est là qu'est le siège de son pouvoir ; qu'il reste donc à Damas, il n'ira pas plus loin. « Et le chef de Damas c'est Rasin. » Oui, Rasin sera leur prince et leur maître, il gardera ce qui lui appartient ; mais il n'agrandira pas son royaume. « Encore soixante-cinq ans, et le royaume d'Ephraïm sera séparé du peuple. »

4. C'est une grande manifestation de la vérité, quand les prophètes déterminent les temps, puisque alors ils fournissent un moyen facile de reconnaître la force d'une prophétie. — Maintenant, semble nous dire celui-ci, ils s'éloigneront de la ville ; mais après soixante-cinq ans la nation entière disparaîtra, les ennemis s'empareront de tous les habitants et les emmèneront captifs. Avant cette extermination, les ennemis n'auront même rien de plus que ce qui leur appartient. — De peur, en effet, qu'en apprenant qu'ils devaient périr après un si grand nombre d'années, le roi ne se dit à lui-même : Que m'importe ? quel bien résulterait-il pour nous de leur destruction future, s'ils viennent à s'emparer de nous pour le présent ? — C'est aussi pour le présent que le prophète le rassure. — Plus tard ils seront entièrement exterminés ; mais en attendant ils n'auront rien de plus que ce qu'ils ont déjà. La capitale d'Ephraïm, c'est-à-dire des dix tribus, sera Samarie ; là résidera leur puissance, elle ne s'étendra pas au delà ; et le roi d'Israël règnera dans Samarie. — Il fait entendre de ce dernier ce qu'il a dit du roi de Damas, à savoir que son royaume ne franchira pas ses limites actuelles. Enfin, comme il venait de prononcer des paroles qui dépassent l'intelligence humaine et se dérobent à toute la force du raisonnement, puisque c'étaient là des paroles prophétiques, il ajoute à bon droit : « Si vous refusez de croire, vous ne comprendrez pas. » Ne cherchez pas comment ni par quel moyen ces choses auront lieu ; car c'est Dieu qui doit les accomplir. Vous n'avez donc besoin que de la foi, de reconnaître la puissance de l'Ouvrier, pour avoir une complète démonstration de ces paroles. Voilà pourquoi le prophète David disait : « J'ai cru, et pour cela j'ai parlé. » *Psalm.*, cxv, 10. Et Paul, s'emparant de la même expression et la transportant à des choses encore plus hautes, dit à son tour : « Ayant le même Esprit de la foi, selon ce qui est écrit : J'ai cru, et pour cela j'ai parlé, nous aussi nous croyons, et c'est pour cela que nous parlons. » II *Corinth.*, iv, 13. Si les enseignements donnés aux anciens et qui différaient de ceux qui nous sont transmis dans la loi nouvelle, comme la terre diffère du ciel, réclamaient cependant la foi, à plus forte raison est-elle aujourd'hui nécessaire pour la connaissance de ces dogmes si

sublimes, si supérieurs à notre entendement. C'était la pensée de l'Apôtre quand il disait : « Ces biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, auxquels le cœur de l'homme ne s'est jamais élevé, Dieu les a préparés à ceux qui l'aiment. » I *Corinth.*, II, 9.

« Et le Seigneur daigna parler encore à Achaz en ces termes : Demande pour toi un signe au Seigneur ton Dieu, ici-bas ou là-haut. Achaz répondit : Je ne le demanderai point, et je ne tenterai pas le Seigneur. Isaïe dit alors : Écoutez donc, maison de David, est-ce donc trop peu pour vous d'être en lutte avec les hommes ? pourquoi voulez-vous aussi entrer en lutte avec le Seigneur ? C'est pour cela que le Seigneur vous donnera de lui-même ce signe : Voilà que la Vierge concevra dans son sein et mettra au monde un fils ; et cet enfant recevra le nom d'Emmanuel. » *Isa.*, VII, 10-14. Grande est la condescendance de Dieu, grande aussi l'ingratitude du roi. Dès qu'il eut entendu le prophète, le monarque aurait dû croire sans hésitation à ses paroles ; et, s'il doutait, fallait-il au moins qu'il étouffât le doute à la vue du signe, ce que firent la plupart des Juifs. Dans son amour pour les hommes, Dieu s'est plu bien souvent à donner des signes aux esprits les plus grossiers, qui s'attachent aux objets matériels et rampent sur la terre : c'est ce qu'il fit à l'égard de Gédéon. Comme le roi dont nous parlons maintenant était en réalité plongé dans les idées les plus grossières, dénué de tout noble sentiment, voyez à quel point Dieu pousse sa condescendance : il l'attire à lui, il l'exhorte lui-même à lui demander un signe, et par l'attrait d'une faveur aussi grande, à lui découvrir ses plus secrètes pensées, à lui révéler son cœur tout entier, à dépouiller toute dissimulation. Le prophète lui disait : « Demande pour toi un signe ; » et le roi, feignant une foi complète, répondait : « Je ne le demanderai point, et je ne tenterai pas le Seigneur. » Voyez aussi avec quelle rigueur le prophète tranche dans le vif, avec quelle justice il punit, en aggravant son accusation, cette incontestable hypocrisie. Il ne daigne pas répondre au monarque ; c'est au peuple qu'il s'adresse en disant : « Écoutez, maison de David, est-ce peu de chose pour vous d'être en lutte avec les hommes ? pourquoi

voulez-vous entrer en lutte avec le Seigneur ? » Ces paroles présentent quelque difficulté ; il importe donc d'en éclaircir la signification. Voici ce que le prophète veut dire : Est-ce donc en mon nom que je vous parle ? est-ce mon sentiment que je viens vous proposer ? Si c'est une chose grave et digne de blâme de refuser sans motif et sans examen de croire aux hommes, combien plus cette conduite n'est-elle pas blâmable à l'égard de Dieu ? — Se mettre en lutte, c'est donc refuser sa foi. Ce n'est pas un tort léger, une injure peu grave de traiter ainsi l'un de ses semblables. Qu'est-ce donc alors de traiter ainsi Dieu lui-même ?

5. Il tenait ce langage pour apprendre à tous qu'un prophète ne se laisse pas tromper, que lui-même n'était pas induit en erreur par les paroles qu'il venait d'entendre, qu'il jugeait parfaitement les sentiments d'Achaz. Nous voyons dans l'Évangile que le Christ a souvent agi de la même manière. Avant de prouver son enseignement par des miracles, il mettait à découvert la malice qui s'agitait dans le cœur des Juifs ; et c'était déjà là un assez grand miracle. C'est ce qu'il fit au sujet du paralytique. Quand il eut dit à cet homme : « Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis, » comme les Juifs disaient dans leur cœur : « Il blasphème, » il leur adressa ce reproche avant d'opérer la guérison : « Pourquoi pensez-vous le mal dans le secret de vos cœurs ? » *Matth.*, ix, 2-4. C'était une magnifique preuve de sa divinité qu'il leur donnait, en leur montrant qu'il lisait au fond des âmes. « Vous seul, est-il écrit, connaissez les cœurs. » *III Reg.*, viii, 39. David disait aussi : « Dieu sonde les reins et les cœurs. » *Psalm.*, vii, 10. C'est un don que le Seigneur accordait quelquefois aux prophètes, afin que leurs auditeurs vissent bien qu'il n'y avait rien d'humain dans leurs paroles, qu'ils étaient inspirés d'en haut et que leurs jugements descendaient des cieux. Voilà pourquoi cet Isaïe, à la voix si puissante, après avoir fait entendre au roi le langage le plus modéré, après avoir ranimé sa confiance, en le délivrant en quelque sorte des maux présents, en lui donnant des signes assurés d'un tel bienfait, en lui découvrant les projets de ses ennemis et leur trahison ; après avoir prédit la ruine complète d'Israël et déterminé le temps de cette ruine, Isaïe

ne s'en tient pas là ; il va plus loin, il n'attend pas que le roi lui demande un signe, c'est lui qui l'engage à le lui demander, sachant bien que l'incrédulité tient immobile la langue d'Achaz ; il fait plus encore, il lui laisse le libre choix de ce signe : — Ce n'est pas celui-ci ou celui-là que je vous offre, semble-t-il lui dire, c'est celui que vous voudrez ; le Seigneur est riche, sa puissance est infinie, sa grandeur ineffable. Voulez-vous un signe au ciel, le voulez-vous sur la terre, pas de difficulté, rien qui l'empêche. — Voilà le sens de cette expression : « Ici-bas ou là-haut. »

Comme il n'a pu cependant le persuader encore, là ne s'arrêtera pas son discours ; il y ajoute les reproches, en vue de procurer l'amendement de son auditeur, et de lui prouver qu'il n'est pas la dupe des trompeuses paroles du roi ; il en vient à une prophétie pleine de mystères et qui touche au salut du monde entier, au rétablissement universel des choses ; il déclare enfin que ce n'est plus au seul Achaz, mais bien à toute la nation juive, que ce signe sera donné. Le prophète avait commencé par s'adresser au roi ; puis, comme celui-ci s'est rendu indigne de cette préférence, il s'adresse au peuple en général. « C'est pour cela, dit-il, que le Seigneur vous donnera un signe. » A qui ? A tous, puisque le texte porte le pluriel, à tous ceux qui sont dans la maison de David. C'est de là que viendra le signe. Et ce signe, quel est-il ? « Voilà que la Vierge concevra dans son sein et mettra au monde un fils qui recevra le nom d'Emmanuel. » J'insiste, ce n'est pas au roi seul que ce signe sera donné. Les reproches et les accusations du prophète montrent assez que cette affirmation n'est pas une simple conjecture : « Est-ce trop peu pour vous d'être en lutte avec les hommes ? » Et la suite : « C'est pour cela que le Seigneur vous donnera un signe. Voilà que la Vierge concevra dans son sein. » Si ce n'était pas une vierge, où serait le signe, le miracle ? Un signe doit sortir de l'ordre accoutumé des choses, dépasser le cours de la nature, avoir quelque chose d'insolite et d'inattendu, de telle sorte qu'il frappe d'étonnement tous ceux qui le voient ou l'entendent. C'est même pour cela qu'on l'appelle signe, chose remarquable et frappante ; et ce nom ne serait pas justifié s'il s'appliquait à ce qui est confondu dans les choses



communes. Supposez donc qu'il s'agisse dans cet endroit d'une femme qui enfante selon les lois de la nature, pourquoi le prophète appellerait-il signe ce qui se passe chaque jour ? Aussi, dès le début, ne dit-il pas simplement : Voilà qu'une vierge... ; mais bien : « Voilà que la Vierge... » Telle est la force du texte, l'article désigne une vierge par excellence, une vierge unique. Que telle soit la portée de ce mot, l'Évangile nous le montre. Lorsque les Juifs envoyèrent vers Jean pour lui demander : « Qui êtes-vous ? » ils ne lui dirent pas : Êtes-vous Christ ? ils lui dirent : « Êtes-vous le Christ ? » Ils ne lui dirent pas non plus : Êtes-vous prophète, ils lui dirent : « Êtes-vous le Prophète ? » *Joan.*, v, 25. L'excellence ressort des deux côtés. De même, en commençant son Évangile, Jean ne dit pas : Un verbe était au commencement ; il dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. » De même ici le prophète dit : la Vierge, au lieu de dire simplement une vierge ; et l'expression : « Voilà que, » dont il fait précéder ce nom, ajoute encore à la grandeur de sa pensée et montre mieux la plénitude de l'esprit prophétique ; car, pour parler ainsi, il faut voir les choses futures avec une grande clarté, se les représenter avec exactitude. Ces hommes voyaient les choses invisibles beaucoup mieux que nous ne voyons les objets présents. En effet, les sens peuvent nous tromper, tandis que la grâce de l'Esprit leur suggérait des pensées infaillibles.

6. Et pourquoi le prophète n'a-t-il pas ajouté, me direz-vous, que cet enfantement serait l'œuvre de l'Esprit-Saint ? — N'oubliez pas que c'était là une prophétie et qu'une prophétie doit toujours être enveloppée de quelques voiles, comme je l'ai souvent remarqué ; l'ingratitude des auditeurs l'exigeait ainsi, ils en seraient venus à brûler tous les livres s'ils avaient tout appris d'une manière parfaitement évidente. Se seraient-ils abstenus de sévir contre les écrits, eux qui n'épargnèrent pas même les prophètes ? Et ce n'est pas là de ma part une conjecture ; du temps de Jérémie un autre roi prit les livres, les mit en pièces et les livra au feu. Quelle colère aveugle, quelle intolérable folie ! Il ne lui suffit pas de déchirer ces écrits, il faut qu'il les brûle pour donner satisfaction à sa fureur insensée. Et cependant, quoique notre admirable

prophète ait dû parler avec quelque obscurité, il n'a rien oublié d'essentiel. Une vierge, en effet, tant qu'elle demeure vierge, comment pourrait-elle enfanter, si ce n'est par l'opération du Saint-Esprit? Nul ne peut suspendre les lois de la nature, si ce n'est l'auteur même de la nature. Ainsi donc, quand il dit que la Vierge enfantera, il a tout dit. Un tel enfantement dit même le nom de celui qui naîtra, ce nom qui vient de la nature même des choses et que les hommes n'imposent pas. Il avait bien appelé Jérusalem la ville de la justice, quoiqu'elle ne soit nulle part désignée sous ce nom ; il le donnait comme l'expression même des événements, comme le gage du merveilleux changement qui devait s'opérer dans cette ville pour en faire le boulevard de la justice. Quand il l'appelait une courtisane, il ne voulait pas dire assurément que tel eût jamais été son nom, il le puisait dans la perversité de ses habitants ; et puis c'est de leur vertu qu'il s'inspire. C'est dans ce dernier sens que cela s'applique au Christ : le prophète laisse aux choses elles-mêmes le soin de lui donner un nom.

C'est surtout quand il s'est montré sur la terre, conversant avec les hommes et nous prodiguant les témoignages de sa bonté prévoyante, qu'on a pu l'appeler Dieu avec nous. Ce n'était plus alors un ange, un archange avec nous, c'était le Seigneur lui-même qui venait nous enseigner toute vertu, en descendant parmi nous, en s'entretenant avec les courtisanes, en prenant place à la table des publicains, en acceptant l'hospitalité dans les maisons des pécheurs, en donnant aux larrons une sublime confiance, en attirant à lui les mages, en pénétrant partout pour tout remettre en ordre et pour s'unir la nature elle-même. C'est tout cela que le prophète annonce quand il parle de ce merveilleux enfantement qui doit être pour l'univers la source intarissable de tant de biens. Du moment où Dieu est avec les hommes, plus aucun sujet de frayeur, plus rien à craindre, tout à espérer ; et c'est réellement ainsi que les choses se passèrent. En effet, l'antique malédiction qui pesait sur le genre humain fut levée, la sentence abolie, la puissance du péché dissoute, le joug du diable brisé ; le paradis inaccessible à tous jusqu'à ce moment s'ouvre devant un meur-

trier et un voleur, l'abside des cieux n'a plus de barrières, l'homme se mêle aux anges, notre nature monte sur le trône royal, la prison de l'enfer reste inutile, la mort n'est plus qu'un vain mot, elle a disparu dans son essence, les chœurs des martyrs, sans en excepter les femmes, ont brisé les aiguillons de cette antique ennemie. A la vue de tous ces prodiges, le prophète tressaillait et s'abandonnait aux transports de la joie. Avec un mot, il nous disait tout : Emmanuel, Dieu avec nous. « Il mangera le beurre et le miel ; avant de savoir par lui-même et de distinguer le mal, il choisira le bien. Enfant, il ne discernera pas le bien du mal ; mais il repoussera le mal pour s'attacher au bien. » *Ibid.*, 15, 16. Comme cet enfant n'était pas seulement homme, ni seulement Dieu, mais bien Dieu dans l'homme, c'est à bon droit que le prophète met de tels contrastes dans son discours, selon qu'il parle d'une nature ou de l'autre, si bien que nous ne pouvons pas refuser de croire à l'incarnation, à cause de ce qu'il y a d'étonnant et de sublime dans le miracle.

Après avoir dit qu'une vierge enfanterait, chose qui renverse déjà les lois de la nature, et que l'enfant serait nommé Emmanuel, ce qui dépasse encore plus toute intelligence humaine, de peur qu'en entendant ce nom, l'homme ne tombât dans les idées malsaines de Marcion ou de Valentin, il se hâte d'établir de la manière la plus évidente la vérité de l'incarnation ; et c'est ce qu'il fait par la nourriture même de cet enfant. Que dit-il à cet égard ? « Il mangera le beurre et le miel. » Cela ne peut s'appliquer qu'à notre nature et ne saurait s'entendre de la divinité. Ainsi donc, Dieu n'a pas simplement habité dans un homme formé pour ce dessein ; il a résidé pendant neuf mois dans le sein d'une femme, il a subi la naissance et les langes, il a reçu le genre de nourriture qui convient aux petits enfants ; et par tout cela, il voulait fermer la bouche à ceux qui oseraient nier le mystère de l'incarnation. C'est dans ce but que le prophète ne se borne pas à parler de cette naissance admirable, de ce merveilleux enfantement, et qu'il parle encore des aliments qui lui furent donnés dans le berceau pour bien montrer qu'il ne différerait en rien sous ce rapport du reste des hommes, qu'il n'y avait rien en lui d'insolite. Tout ne le confon-

dait pas cependant avec notre nature, si tout ne l'en distinguait pas. Naître d'une femme, c'est ce qui le confond avec nous; naître d'une vierge, c'est ce qui l'élève au-dessus de nous. Prendre des aliments, c'est la loi commune, c'est la condition de tous les hommes; mais que le temple de son corps n'ait jamais été souillé par le mal, n'ait pas subi la plus légère atteinte du péché, c'est ce qu'il y a d'étrange et d'étonnant, c'est ce qui n'appartient qu'à lui. Voilà pourquoi ces deux choses sont parfaitement établies par le prophète. Ce n'est pas après avoir fait l'expérience de l'iniquité qu'il s'en est abstenu, nous dit-il, c'est dès le principe, dès le premier instant, qu'il s'est montré possédant toute vertu. Lui-même dira : « Quel est celui de vous qui m'accusera de péché? » et encore : « Le prince de ce monde est venu, mais il n'a rien à réclamer en moi. » *Joan.*, VIII, 46; XIV, 30.

7. Isaïe dit également dans la suite de sa prophétie : « Il n'a pas commis le péché, l'artifice n'a pas été trouvé sur ses lèvres. » *Isa.*, LIII, 9. C'est le sens du passage qui nous occupe; car enfin; avant qu'il soit en âge de connaître ou de choisir le mal, dès cet âge si tendre, dès le commencement même de sa vie, il possédera toute vertu, il n'aura rien de commun avec l'iniquité. « Avant de pouvoir distinguer le bien et le mal, il repousse celui-ci pour embrasser celui-là. » Le prophète insiste sur la même pensée, presque avec les mêmes paroles. Les choses qu'il dit sont tellement sublimes, qu'il s'efforce d'en établir la foi par la persistance de ses affirmations. Il s'était déjà servi de ce langage : « Avant qu'il puisse connaître ou choisir le mal; » et puis il y revient : « Avant que l'enfant soit en âge de distinguer le bien du mal, il repousse celui-ci pour embrasser celui-là. » A lui seul appartient une telle prérogative. C'est ce que Paul ne se lasse pas d'enseigner; et Jean-Baptiste, apercevant le Sauveur, avait exprimé déjà cette vérité : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. » *Joan.*, I, 29. Celui qui détruit les péchés des autres, doit éminemment être lui-même exempt de péché. L'Apôtre, je l'ai dit, revient souvent sur cette doctrine; il ne cesse de proclamer l'impeccabilité du Christ, pour qu'on ne puisse pas attribuer à ses propres péchés la mort qu'il doit subir, et pour qu'on voie dans cette mort l'expiation.

tion des péchés du monde. Voilà dans quel sens il disait : « Le Christ, une fois ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; car, s'il est mort, il est mort à cause du péché ; » *Rom.*, vi, 9, 10 ; non comme étant lui-même coupable, mais pour renverser le règne même du péché, pour réparer les prévarications du genre humain tout entier. N'étant pas de lui-même et préalablement sujet à la mort, il est de toute évidence que maintenant il ne doit plus mourir.

« Elle sera laissée, cette terre, pour laquelle tu crains, à la présence de deux rois. » Le prophète agit ici comme il agit en toute circonstance : il mêle l'histoire avec la prophétie. C'est une remarque que nous avons déjà faite et clairement justifiée lorsqu'il parlait des Séraphins. Après avoir donc annoncé les biens qui doivent se répandre un jour dans l'univers, il s'adresse encore au roi. C'est pour cela qu'il ajoute : « Et la terre sera laissée. » Que veut-il dire par ce dernier mot ? Elle sera laissée intacte, libre, à l'abri de toute calamité, n'ayant plus à subir les maux de la guerre. « Elle sera laissée cette terre pour laquelle tu crains, l'objet de tes appréhensions et de tes frayeurs ; elle sera délivrée de la présence des deux rois, » du roi de Damas et de celui d'Israël.

De peur néanmoins que ces heureuses prédictions ne jettent le peuple dans l'indolence et qu'il ne s'amollisse dans la paix, le prophète stimule de nouveau les esprits par ces paroles : « Mais Dieu amènera sur toi et sur ton peuple, et sur la maison de ton père, des jours qui n'ont jamais paru depuis qu'Ephraïm fut séparé de Juda ; et ce sera par le roi d'Assyrie. » *Isa.*, vii, 17. Il désigne par là l'invasion des barbares qui renversèrent la ville jusqu'en ses fondements, et puis se retirèrent en traînant à leur suite les habitants réduits en captivité. S'il prédit ces choses, ce n'est pas certes pour en provoquer la réalisation, c'est plutôt pour qu'ils reviennent au bien sous l'impression de la terreur, et qu'ils détournent ainsi cette menace. Mais, ni les faveurs qu'ils avaient obtenues sans les avoir méritées, ce que montrent d'une manière évidente les sentiments d'Achaz et sa profonde incrédulité, ni les malheurs suspendus sur leur tête ne les rendirent meilleurs, ne

produisirent en eux aucun changement ; ils résistèrent obstinément à l'efficacité de ce double remède : c'est alors que le Seigneur enfonce le fer dans la plaie, pour retrancher les chairs putrides, pour séparer radicalement ce qui ne saurait être guéri. Examinons de plus près les dernières paroles : « Depuis qu'Ephraïm a été séparé de Juda ; et ce sera par le roi d'Assyrie. » Les barbares se précipitèrent dans le but de les amener tous captifs ; mais, laissant de côté Juda et les deux tribus, ils se tournèrent contre Israël. Voici donc ce que le prophète veut dire : Depuis le jour où les dix tribus auront attiré sur elles les armées ennemies et seront séparées de vous pour être conduites sur une terre étrangère, à cause de la grandeur de leurs péchés ; à partir de ce jour vous aurez raison de vivre dans la crainte et le tremblement. Les barbares iront plus loin et viendront aussi jusqu'à vous, si vous ne changez pas de vie. C'est à partir de ce jour que Dieu les amènera. — Dans le fait, les enfants de Juda ne furent pas conduits en captivité en même temps que les Israélites ; il y eut un léger intervalle entre ces deux événements.

8. Le prophète veut donc dire par là que Dieu dans les desseins de sa sagesse avait ménagé ces quelques jours à son peuple, attendant encore avec patience, bien que les péchés déjà commis fussent dignes du dernier châtement. Telle est la conduite ordinaire du Seigneur : quand arrive le jour fixé par sa justice, il hésite, il attend ; preuve éclatante de son amour pour les hommes, mais aussi de l'ingratitude de ceux qui ne veulent pas mettre à profit cette admirable patience. Ce que le prophète veut donc faire entendre, c'est que dès ce moment la menace est faite, la colère divine est aux portes, le supplice est imminent ; et c'est pour exciter les hommes à la pénitence, pour les rendre meilleurs, pour les jeter dans une salutaire angoisse à la vue du malheur des autres, et ne pas les laisser s'enfoncer dans la torpeur parce qu'ils auront été laissés de côté quand leurs voisins prenaient le chemin de l'exil, qu'il parle de la sorte.

« En ce jour, le Seigneur sifflera pour appeler les mouches qui dominant sur une partie du fleuve de l'Égypte. » *Ibid.*, 18. Je vous le disais bien, le prophète veut augmenter leur crainte, et

c'est pour cela que la menace retentit à partir de ce jour. C'est le sentiment qui respire dans tout ce passage : il déploie en quelque sorte à leurs regards, ces armées qui leur étaient si redoutables ; avec la multitude innombrable de ces armées, il montre la facilité de l'invasion, deux traits qui achèvent de bouleverser les esprits et d'abattre les cœurs. Et tout cela se trouve dans les paroles qu'il prononce, faites-y bien attention. « En ce jour, le Seigneur sifflera pour appeler les mouches. » C'est ainsi qu'il désigne les Égyptiens ; et certes ils méritaient ce nom par leur obstination et leur impudence : souvent repoussés, ils revenaient toujours à la charge, ne laissant pas aux Juifs le temps de respirer, leur suscitant toujours de nouvelles difficultés et de nouvelles souffrances, semblables à ces mouches qui reviennent sans cesse sur les plaies dont on les chasse. Voilà cependant ceux que le Seigneur appellera, ou plutôt, selon l'expression du texte, auxquels il fera signe en sifflant, ce qui montre à quel point il leur sera facile d'envahir la contrée, ce qui fait aussi ressortir l'inéluctable puissance de Dieu, puisqu'il lui suffit d'un léger signe pour que tout soit accompli. C'est à bon droit qu'il commence ses menaces par leur annoncer des malheurs dont ils avaient déjà fait l'expérience. « Et l'abeille qui est dans la contrée des Assyriens. » Le texte syriaque et le texte hébreu, d'après ce que j'entends dire, ne portent pas abeille, mais guêpe. Comme l'expérience que les Juifs en avaient faite n'était pas encore complète, Isaïe les jetait dans une grande anxiété par l'image même de ce dangereux insecte, en leur dépeignant ainsi l'impétuosité, l'acharnement et les surprises de l'ennemi, la douleur poignante des blessures, l'impossibilité de s'en défendre.

« Elles viendront se reposer toutes dans les vallées de ce pays, dans les creux des rochers, dans les cavernes, dans toutes les fissures, sur tous les arbres. » *Ibid.*, 19. Après avoir retracé la terreur qu'inspirent les barbares et la rapidité de leurs armées, il en montre ici la multitude. Il ne dit pas : Ils viendront camper ; mais bien : « Ils viendront se reposer. » Ce n'est pas comme s'ils entraient dans un pays ennemi, c'est comme s'ils prenaient possession de leur propre terre, qui ne leur promet que des délices, comme s'ils n'avaient besoin d'aucun effort, d'aucune fatigue,

comme s'ils allaient enfin à une victoire certaine, à un butin assuré. « Ils viendront se reposer. » Vous voyez là des vainqueurs, qui dressent leurs trophées et qui goûtent le repos après les sueurs de la marche et du massacre. Ils ne se reposeront pas seulement dans la campagne ; à peine si la contrée pourra les contenir, tant leur multitude sera grande : les vallées et les montagnes, les rochers et les bois seront recouverts de barbares. Seraient-ils moins féroces, il ne serait pas facile de les repousser, et leur nombre suffirait pour briser toute résistance ; mais, comme ils ont à la fois la force du nombre et celle de l'audace, de plus, chose accablante, comme c'est la colère du ciel qui les conduit, quel espoir de salut pourrait-on conserver ? Quand le prophète parle de toutes les fissures des rochers et de tous les arbres, il poursuit la métaphore dont il s'est d'abord servi ; il est évident que ces mots ne doivent pas être pris dans leur sens naturel, et qu'il veut nous laisser apercevoir la vérité sous quelques voiles, à travers cette image des guêpes.

« En ce jour, le Seigneur rasera tout comme avec un fer qui s'enivre de sang. » *Ibid.*, 20. Il renchérit sur ce qui précède, la terreur inspirée par les armées, il l'augmente encore en faisant intervenir le ciel : les barbares venus de l'Égypte ou de l'Assyrie disparaissent en quelque sorte, et c'est Dieu lui-même qui fait la guerre aux Juifs. Il compare au fer tranchant l'irrésistible colère du Seigneur, cette colère à laquelle nul ne peut résister, qui triomphe aisément de tout obstacle et renverse toutes les barrières. De même que les cheveux et la barbe tombent et disparaissent sous le tranchant du fer, de même la fortune des Juifs disparaîtra devant le courroux céleste.

9. Ce fer qui s'enivre nous représente vivement la justice divine obtenant une pleine satisfaction, la sentence du ciel pleinement exécutée. Les mots qui suivent : « Par delà le fleuve du roi des Assyriens, » désignent l'Euphrate ; et telle était la position de la Palestine ou de la Judée par rapport à la Perse. Tout sera donc exterminé ; le fer vengeur se promènera de la tête aux pieds, c'est-à-dire dans la contrée tout entière, qu'il peint ici sous la forme du corps humain et qu'il embrasse dans toute son étendue, reve-



nant sur une figure qu'il avait employée déjà dès le début : « Toute tête est ployée sous le travail, et tout cœur sous la souffrance. De la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a plus rien en lui de sain. » *Isa.*, I, 5, 6. Ce n'est pas d'un homme seul qu'il dit cela, c'est de toute la contrée, qu'il compare avec un seul homme. Voici donc le sens de ce qu'il dit : Un terrible châtement tombera sur toute cette contrée. — Le châtement est représenté par le fer; et la contrée se trouve figurée par un homme; de telle sorte que le décret divin nous apparaît là détruisant avec plus de rapidité que le glaive, non-seulement les hommes, mais encore tout ce que la terre produit, et laissant cette terre solitaire et ravagée. Le prophète nous dépeint encore par une autre image cet état de désolation; et ce qu'il se propose en cela, c'est d'imprimer à ses auditeurs une terreur que rien ne puisse effacer, des angoisses qui ne soient pas affaiblies par l'étendue même de son discours. Il semble, en effet, à ceux dont l'attention est superficielle, que ce discours annonce des prospérités; mais, quand on en pèse mieux les expressions, on y voit toujours cette désolation profonde.

Écoutez ce qu'il dit après cela : « En ce jour, l'homme n'aura qu'une vache et deux brebis. Et l'abondance de leur lait ne lui fournira qu'un peu de beurre; car quiconque restera sur cette terre n'aura pour manger que du beurre et du miel. » *Ibid.*, 21, 22. Cela dénote, comme je l'ai déjà dit, une grande dévastation. Une terre qui produisait le froment et l'orge, dépourvue d'hommes maintenant, fournira beaucoup de pâturages aux brebis, des pâturages tellement abondants, qu'une vache et deux brebis suffiront pour donner des sources de lait. Or, la nourriture abondante des animaux est la preuve la plus certaine que les hommes manquent. C'est ce que montre aussi l'abondance du miel : les abeilles se plaisent dans les solitudes, parce qu'elles y trouvent largement de quoi se nourrir et qu'elles n'y sont nullement troublées. Que telle soit l'intention de l'auteur sacré, vous le voyez dans la suite du texte : « En ce jour, où se trouvaient mille vignes d'un prix inestimable, l'abandon régnera et germeront les épines. Ils entreront dans cette contrée avec la flèche et

l'arc ; car elle sera déserte et les ronces la couvriront entièrement. » *Ibid.*, 23, 24. C'est un signe bien grand de désolation et de malheur, quand la terre labourable elle-même, celle qui était l'objet de tant de soins, ne produit que des épines, indépendamment des montagnes et des forêts. En parlant du prix des vignes, Isaïe veut nous montrer quelle est la nature du sol et combien les habitants l'avaient cultivé. — Et voilà que cette terre si prospère et si bien fécondée par les travaux des hommes, le Seigneur la rendra tellement déserte que les ronces y remplaceront les vignes et qu'elle inspirera la frayeur à quiconque y pénétrera, si bien qu'on n'osera plus l'aborder sans défense et sans armes. — N'est-ce pas là mettre sous nos yeux l'horreur de la solitude et l'envahissement des bêtes féroces ?

Après avoir ainsi frappé les esprits et leur avoir inspiré de si vives craintes, il adoucit de nouveau le ton de son discours, il y mêle d'heureuses prédictions, il laisse entrevoir des jours meilleurs, afin qu'ils reconnaissent à ce double titre la puissance de Dieu. C'est sur les choses terribles cependant qu'il s'arrête le plus ; il ne fait guère que glisser sur les choses heureuses. Pourquoi cela ? C'est que les hommes de ce temps avaient surtout besoin de ce violent remède ; mais, après leur en avoir présenté la coupe pleine, il les laisse respirer un instant, il leur présente la vertu sous un aspect plus doux ; il mêle ainsi l'espérance à la menace : « Toute montagne sera sillonnée par la charrue et cultivée avec soin. » *Ibid.*, 25. Quand le Seigneur est irrité, la plaine fertile elle-même devient un désert : quand il est apaisé, les lieux les plus âpres rentrent dans les conditions des meilleures terres, reçoivent la culture et les moissons. Ces choses accomplies, Isaïe prédit encore ce qui doit suivre, la paix, la liberté, la confiance, l'absence de toutes les craintes passées. Voici comment il s'exprime : « La crainte n'y pénétrera plus. D'une terre inculte et couverte d'épines, elle sera devenue un gras pâturage où se presseront les brebis et les bœufs. » Ce sont bien là des présages de bonheur ; tels qu'on les retrouve plus loin dans le même prophète : « Heureux celui qui sème sur une terre abondamment arrosée, où sont empreints les pieds du bœuf et de l'âne. » *Isa.*, xxxii, 20. Lorsqu'il

veut peindre la solitude, il met sous nos yeux les sirènes et les onocentaures; *Isa.*, XIII, 21; et, lorsqu'il veut retracer la paix et la sécurité, il nous offre partout l'image des animaux amis de l'homme, qui l'aident dans la culture des champs et qui servent de tant d'autres manières au bonheur de notre vie.

## CHAPITRE VIII.

« Et le Seigneur me dit : Prends un volume de parchemin qui soit neuf et grand, écris dessus avec un style d'homme : Qu'on se hâte d'enlever les dépouilles; car le moment est proche. Donne-moi pour témoins deux hommes fidèles, Urie le prêtre et Zacharie, fils de Barachie. Et j'approchai de la prophétesse, et elle conçut et mit au monde un fils. Alors le Seigneur me dit : Appelle-le Prompt à ravir les dépouilles, Rapide au butin. Car, avant que l'enfant sache prononcer le nom de son père et de sa mère, il s'emparera de la puissance de Damas et des dépouilles de Samarie à la face du roi des Assyriens. » *Isa.*, VIII, 1-4.

1. Il y a là deux préceptes qui, pris à la lettre, semblent tout à fait différents et n'avoir rien de commun; mais qu'on examine avec attention la portée des pensées, et l'on verra que l'un s'accorde parfaitement avec l'autre et qu'ils ont le même but. Avant de nous livrer à cet examen, nous devons dire pourquoi la prophétie a pris place dans la vie humaine; il importe avant tout de répondre à cette question. Quand il s'agit de punir les méchants, Dieu retarde toujours l'action de sa justice; tandis qu'il se hâte de récompenser les bons et qu'il précipite les effets de sa bienveillance. De là vient que les premiers, ne voyant pas que la vengeance suive immédiatement leurs crimes, s'enfoncent de plus en plus dans l'apathie. Pour les arrêter donc sur cette pente fatale, sans nuire aux droits de sa bonté, Dieu leur a préparé un salutaire remède dans la prophétie : avant de leur infliger aucune peine, il tâche de les corriger par ses avertissements, et, si les menaces suffisent pour les rendre meilleurs, ils échappent de la sorte au châtimement même; s'ils persistent, au contraire, dans leur insensibilité, c'est alors seulement qu'il leur fait subir le supplice. Pour s'op-

poser au bien qui devait en résulter, le diable dans sa profonde malice suscitait les faux prophètes, qui s'en allaient annonçant toute sorte de prospérités, alors que les vrais prophètes annonçaient la famine, la peste, la guerre, les incursions des barbares. En inspirant la frayeur par des paroles menaçantes, Dieu voulait éloigner le châtement; et le diable agissait dans un sens opposé : par des paroles flatteuses, il jetait les hommes dans la mollesse et la torpeur, ce qui rendait inévitable le châtement dont ils étaient menacés. Séduits par les faux prophètes et dédaignant la pratique de la vertu, ils encourageaient réellement les supplices annoncés, preuve évidente que les prophètes du Seigneur avaient dit vrai et que les autres avaient menti. Le diable avait alors recours à d'autres artifices pour mener à leur perte ceux qui ne savaient pas les éviter. Il persuada donc à ces âmes fragiles que les malheurs arrivés étaient un effet de la colère des démons, qui se vengeaient ainsi de l'abandon et du mépris qu'on avait pour leurs autels.

C'est pour prévenir une telle erreur que Dieu fait annoncer longtemps d'avance les choses qui doivent survenir, les malheurs qui fondront sur son peuple, de telle sorte que les séducteurs ne puissent pas désormais les attribuer à la vengeance des faux dieux. Et ce n'est pas une conjecture que j'émetts; écoutez plutôt Isaïe lui-même : « Je sais quelle est ton insensibilité, que tu as une tête de fer, un front d'airain. Aussi t'ai-je parlé dès le commencement, afin que tu ne dises pas : Ce sont les idoles qui m'ont ainsi traité, ce sont mes simulacres de bois ou de métal qui ont accompli tout cela. Tu n'as pas connu ces choses, tu ne les as pas entendues. » *Isa.*, XLII, 4, 5. Ainsi donc, comme ils avaient une singulière propension, je l'ai dit et les monuments le prouvent, à voir dans ce qui leur arrivait l'action des démons, la prophétie fut introduite pour faire disparaître cette fausse idée, en prédisant les événements si longtemps d'avance. Il était néanmoins probable que les Juifs diraient, tant leur ingratitude était grande : Vous n'avez rien prédit, nous n'avons rien entendu, c'est maintenant que vous parlez de la sorte, après l'événement; car il ne vous est pas possible de connaître l'avenir. — Comment leur sera

démontrée l'antériorité de la prophétie? Voici la preuve que Dieu leur en donne et comment il ferme la bouche à l'impudence : Il ne permet pas à son prophète de parler seulement, il veut de plus qu'il consigne par écrit ses paroles. Il ne se contente même pas de cette précaution, de peur qu'ils n'eussent encore le moyen de dire que tout cela s'était fait après coup, il exige que cet écrit soit confirmé par des témoins dignes de foi, par des hommes que leurs mœurs aussi bien que leur dignité mettaient à l'abri de tout soupçon. C'est pour cela qu'il dit : « Donne-moi deux fideles témoins, Urie le prêtre et Zacharie; » ainsi, lorsque l'événement aura lieu et qu'ils diront : Il n'y a pas longtemps que ces paroles ont été prononcées, — on pourra leur présenter le livre avec les témoins, et confondre par là leur audace. C'est encore pour cela qu'il dit : « Prends un grand volume de parchemin neuf; » de peur que, s'il est déjà vieux, il ne vienne à périr; prends un volume qui se conserve longtemps et qui perpétue ses accusations. « Écris avec un style d'homme (avec l'instrument ordinaire dont l'homme se sert) les choses qui doivent arriver plus tard. » Quelles sont ces choses? La guerre, la victoire des ennemis, la spoliation, le pillage. Écris tout cela, « afin qu'il se hâte d'enlever les dépouilles; car il est là. » Que signifie ce mot : « Il est là? » Deux choses : d'abord, que la grandeur des péchés réclamait déjà la vengeance et que cette vengeance frappait à la porte; puis, que Dieu retardait le moment fatal, voulant les ramener au bien par sa patience et détourner les coups de sa justice. Il veut encore nous enseigner que rien n'est difficile à sa puissance et qu'il lui suffit d'un signe pour tout accomplir. Or, comme il s'agit ici des barbares qui doivent porter la guerre dans la Judée, Dieu semble dire : Ne vous persuadez pas que la grandeur des distances et la multitude des armées puissent occasionner quelque retard, comme il arrive toujours chez les hommes.

2. Pour Dieu, l'éloignement est la même chose que la présence, tant il est aisé pour lui d'amener en un instant des extrémités de la terre et de faire paraître au milieu de vous les multitudes les plus nombreuses. « Et donne-moi pour fideles témoins Urie le prêtre, et Zacharie, fils de Barachie. » Témoins de quoi? Du temps

qui va s'écouler; de telle sorte que, si les écrits sont niés par la mauvaise foi, ces hommes vivant encore et connaissant parfaitement l'époque de la prédiction, puisqu'ils étaient présents quand elle fut écrite, soient en état de réprimer l'impudence des contradicteurs. Ce qui suit corrobore cette preuve et l'entoure d'une nouvelle clarté. Comment, de quelle manière? Écoutons de nouveau les expressions mêmes : « Il s'approcha de la prophétesse, » est-il dit. Peut-être est-ce sa propre femme qu'il appelle ainsi, laquelle pouvait avoir été favorisée de l'esprit prophétique; car ce don n'était pas réservé aux hommes seuls, il était aussi le partage des femmes. Ce qui se passe dans l'ordre temporel, où les hommes et les femmes remplissent des offices différents et qu'on ne saurait permuter, n'a pas lieu dans l'ordre spirituel : ici les combats sont les mêmes, et les couronnes dès lors ne peuvent différer. L'Ancien et le Nouveau Testament s'accordent à nous montrer, quand on les lit avec attention, que c'est une loi générale de la vie humaine.

Voilà donc que cette femme engagée dans les liens du mariage conçut; et, lorsque l'enfant fut venu au monde, il reçut un nom étrange et merveilleux, un nom qui renfermait l'histoire de l'avenir. Que dit le Seigneur? « Appelle-le Prompt à ravir les dépouilles, Rapide au butin. » Si l'on venait donc à ne pas s'en rapporter aux écrits consignés dans un volume authentique, le nom tout seul de l'enfant, nom si formellement prophétique, si souvent prononcé dans la vie, dont on ne pouvait pas dire qu'il n'eût précédé les événements, devait imposer silence à l'impudence la plus obstinée. Prétendre que la prophétie n'était venue qu'après les faits et n'existait pas longtemps d'avance, c'est ce qui ne se pouvait pas en présence de ce fait même; il n'est pas d'aveuglement qui ne dût être dissipé, quand on avait entendu ce nom sans cesse répété, et présageant ainsi les calamités futures longtemps avant qu'elles eussent lieu. La force de la prophétie se manifeste encore en ce qu'elle va jusqu'à déterminer le temps où les événements se produiront : « Avant que l'enfant sache nommer son père et sa mère, il s'emparera de la puissance de Damas et des dépouilles de Samarie à la face du roi des Assyriens. » Voici ce que signifie cette partie du texte : Cet enfant sera encore en bas âge et ne pourra

pas parler, qu'il y aura des victoires et des trophées; ce n'est pas que l'enfant lui-même commande les armées et terrasse les ennemis, c'est pour dire que le temps de son enfance ne sera pas écoulé, qu'il ne parlera pas encore, sans que de telles victoires soient remportées.

« Et le Seigneur continua à me faire entendre sa parole : Puisque ce peuple ne veut pas de l'eau de Siloé, qui coule avec tant de calme, puisqu'il veut avoir Rasin et le fils de Romélie pour rois, voilà que le Seigneur amène sur vous l'eau puissante et terrible du grand fleuve, le roi des Assyriens. » *Ibid.*, 5, 7. Dieu ne se borne pas à prédire le châtement, il en signale aussi les causes, comme il a coutume de le faire pour instruire ses auditeurs. Ainsi donc, dès qu'il a montré la dévastation que les nations étrangères viendront accomplir, les dépouilles enlevées, les incursions des barbares, il dit pourquoi cette guerre aura lieu. Pourquoi donc ? Pour punir l'ingratitude des habitants de cette ville. — Puisqu'ils repoussent un roi juste, plein de modération et de douceur, puisqu'ils veulent avoir des tyrans et passer sous la domination étrangère, puisqu'ils sont fatigués d'être heureux, je remplirai surabondamment leur désir, en leur donnant un maître barbare et cruel. — C'est par des expressions métaphoriques qu'il dépeint les mœurs du roi juif et la puissance du barbare; et cela, comme je l'ai toujours dit, pour donner plus de force à son langage. Voilà comment il faut entendre ces premiers mots : « Ils n'ont pas voulu de l'eau de Siloé. » Ce n'est pas de l'eau qu'il parle; mais, comme cette source coule avec calme et sans bruit, il la prend comme une image de la douceur et de la modération du roi régnant; c'est pour ce double motif qu'il lui donne le nom de Siloé. Il ne pouvait pas adresser un plus grave reproche à des sujets qui, portant un joug si léger, aspirent néanmoins à des choses nouvelles et veulent vivre sous la domination d'un gentil. — Ils repoussent le roi juste et modéré, ils réclament l'étranger Rasin et le fils de Romélie; eh bien, je leur donnerai le Babylonien. — Et l'armée de ce dernier, envahissant leur pays, il la compare aux ondes impétueuses et débordées d'un fleuve.

3. Puis, lui-même explique sa métaphore, en ajoutant : « Le roi

des Assyriens. » J'avais donc bien raison de vous le dire, partout l'Écriture nous donne la clef des figures qu'elle emploie. C'est un exemple de plus qu'elle nous en donne. Le fleuve dont elle a parlé n'est ici qu'une figure, et le sens de cette figure nous est aussitôt expliqué : « Le roi des Assyriens et toute sa gloire. Il envahira toutes vos vallées, il marchera sur toutes vos murailles, il fera disparaître de la Judée tout homme capable de lever la tête et d'accomplir quoi que ce soit. Ses camps seront assez vastes pour couvrir tout votre pays. » *Ibid.*, 7, 8. Pour bien faire voir que ce n'est pas la force de l'homme, mais la colère de Dieu qui réalisera ces prophéties, il ne représente pas le monarque assyrien comme un ennemi qui s'avance pour livrer bataille, il le représente comme un vainqueur qui vient enlever le butin. — Il ne s'arrêtera pas, semble-t-il dire, pour disposer ses bataillons; la face de la terre disparaîtra sous la multitude des hommes qui paraîtront là tout à coup. — Et cependant la clémence perce encore à travers la colère. Ce n'est pas la complète destruction de leur ville dont ils sont menacés, c'est la captivité sur une terre étrangère; et par le châtement des captifs il veut ramener les autres à de meilleurs sentiments.

Le prophète a dit : « Il fera disparaître de la Judée tout homme capable de lever la tête. » Il parle là des hommes constitués en puissance et qui bouleversaient tout de fond en comble. Ceux donc qui conduisaient le peuple à sa perte, seront emmenés captifs et réduits en esclavage, afin que leurs inférieurs puissent un peu respirer et rentrent dans les voies de la sagesse, soit de leur propre mouvement, soit par la terreur que leur inspirera le sort de leurs maîtres. Le prophète ajoute encore un trait : « Et d'accomplir quoi que ce soit, » c'est-à-dire l'homme puissant, doué de quelque force, en état d'agir, n'importe sous quel rapport. Avant même la captivité, par le seul aspect des choses, il leur dit : L'apparition des barbares suffit pour vous glacer de frayeur, puisque de leur multitude ils couvriront toute la terre. C'est ce qu'il disait : « Ses camps seront assez vastes pour occuper le pays tout entier. » Puis il ajoute : « Dieu est avec nous. Sachez-le bien, ô nations, et soyez vaincues; annoncez-le jusqu'aux extrémités de la terre, et vous, hommes forts, soyez vaincus. Si vous prévalez encore une fois, encore une fois vous serez vaincus. Quelque dessein que vous for-



miez, le Seigneur le renversera ; quelque discours que vous teniez, il ne subsistera pas en vous-mêmes ; car Dieu est avec nous. » *Ibid.*, 9, 10. Il me paraît annoncer dans ce passage la célèbre victoire d'Ézéchias, ce merveilleux triomphe et la manière dont il fut remporté. — Ils ont pour eux les armes, d'innombrables bataillons, la science de la guerre ; mais nous avons pour nous le plus puissant de tous les auxiliaires, Dieu. Le barbare est venu, comme il nous en avait menacés d'avance, il est venu s'emparant de toutes les villes ; et puis, comme il campait devant nous, tout a changé pour lui. — Voilà ce que le prophète annonce ; il laisse entrevoir de plus la cause de la victoire, et son discours s'adresse aux barbares eux-mêmes. — Ne vous fiez pas à votre première victoire ; car à cette seconde invasion un grand secours s'est levé pour nous. Sachez le reconnaître ; et retirez-vous, abandonnez une entreprise impossible. — C'est à la cause de la victoire qu'il fait allusion quand il annonce que la renommée publiera ce fait merveilleux jusqu'aux derniers confins de la terre ; c'est l'expression formelle du texte. Et dans le fait, pas un homme qui n'entendit parler de ce qui s'était passé à Jérusalem.

C'est pour cela que le prophète dit : « Annoncez, écoutez jusqu'aux extrémités de la terre ; et vous, hommes forts, soyez vaincus. » Le barbare marchait alors dans tout l'éclat de sa puissance. La force dont il s'agit ici n'est pas précisément celle du corps, mais bien celle que donnent l'abondance des richesses et la splendeur de la gloire. « Si vous prévalez encore une fois, encore une fois vous serez vaincus. Quelque conseil que vous ayez formé, le Seigneur le renversera ; quelque discours que vous ayez tenu, il ne subsistera pas en vous-mêmes ; car le Seigneur est avec nous. » Comme ils avaient formé de funestes desseins, avec l'espoir de renverser la ville jusque dans ses fondements, avant de reprendre le chemin de leur patrie, le prophète traduit au grand jour et leurs desseins et leurs paroles. Après cela, les événements qu'il annonce devant l'emporter sur toute puissance humaine, pour donner une base à la foi de ses auditeurs, il revient à la puissance de Celui qui doit intervenir : « Car le Seigneur est avec nous, » et c'est lui qui ruinera toutes leurs combinaisons. A lui la gloire.

# HOMÉLIES SUR OZIAS

---

## AVANT-PROPOS

Voici une note de Savilius sur les homélies suivantes : « De ces cinq discours sur Ozias, le catalogue d'Augsbourg n'en admet que quatre, et c'est le quatrième qui fait défaut. Tous sont évidemment authentiques. Le premier, deux fois édité à Rome, a été collationné par nous avec quatre manuscrits : l'un est d'Erasme et se trouve maintenant dans la Bibliothèque d'Oxford, où s'en trouve encore un second ; la Bibliothèque de Cambridge en possède un troisième, le dernier a été mis à ma disposition par l'un des hommes les plus savants de notre époque. Le lecteur ne doit pas ignorer que dans presque toutes les bibliothèques importantes de l'Italie et dans notre Bibliothèque royale de Paris, parmi les manuscrits des œuvres de notre saint docteur, il existe un livre intitulé : *Les Perles de Chrysostome*. C'est un recueil de morceaux choisis, mais choisis selon les idées du collecteur, c'est-à-dire avec un discernement fort équivoque et qui place souvent une pierre fausse ou singulièrement dégradée à côté des plus fines pierreries. Là se trouvent les cinq homélies sur Ozias. »

Savilius observe très-bien que les quatre homélies mentionnées par le catalogue d'Augsbourg sont la première, la deuxième, la troisième et la cinquième ; ce qui prouve que la quatrième manquait, ou du moins n'était pas à sa place, dans l'exemplaire de celui qui dressa ce catalogue. Il est même certain que ces homélies

ne sont pas rangées dans l'ordre qu'elles devraient avoir ; la première n'amène pas à la seconde et paraît n'avoir été prononcée que longtemps après celle-ci, puisque Chrysostome y parle, n° 4, des invasions des barbares, de la défaite des armées romaines, des calamités déchainées sur l'empire, sous un prince sans intelligence et sans vigueur. Or, tout cela ne peut se rapporter qu'au règne d'Arcadius, qui commença l'an 395 ; et cette remarque n'a pas échappé à la sagacité de Tillemont. Ajoutez que cette première homélie n'aborde que par occasion l'histoire d'Ozias et la vision des Séraphins ; tandis que dans la seconde on voit déjà par le début qu'elle a été faite dans un autre temps et dans d'autres circonstances. On ne saurait douter que celle-ci n'ait été donnée à Antioche. Ce que l'orateur dit vers la fin le montre clairement. Il se hâte de terminer, dit-il, pour céder la place au maître, διδασκάλω ; ce qui désigne l'évêque d'Antioche Flavien, comme en beaucoup d'autres endroits semblables.

Il n'est pas aussi facile de déterminer l'année. Tillemont pense que la comparaison faite par Chrysostome de son propre enseignement avec un vin nouveau, et de l'enseignement de son évêque avec un vin vieux, indique les premiers temps du sacerdoce de l'orateur. Mais cette indication est bien faible, il faut en convenir. Il en est de même de celle que le savant critique tire d'une autre expression : « On a daigné me confier ce ministère de la parole. » En effet, que peut-on induire de là, quand nous savons que Chrysostome s'étonnait beaucoup plus tard encore d'avoir été choisi pour instruire un peuple aussi nombreux et souvent en présence de l'évêque ? A mon avis, il est un autre passage qui répond sur cette question du temps. Après avoir parlé de l'addition d'une lettre au nom d'Abraham et de la signification qu'elle avait, l'orateur ajoute : « Mais nous traiterons des noms dans une autre circonstance. » Et cet engagement, il l'a rempli dans les quatre homélies sur les changements des noms et dans le neuvième discours sur la Genèse, homélies et discours que nous avons cru devoir placer, on s'en souvient, en l'an 388. C'est donc à la même année que nous attribuerions les homélies suivantes.

La troisième fut prononcée quelque temps après la deuxième, et

l'évêque Flavien prit la parole après Chrysostome. Seulement il parla des martyrs, tandis que Chrysostome avait parlé d'Ozias et des Séraphins, en insistant principalement sur l'orgueil qui causa la chute de ce roi. Quant à la quatrième, il n'est guère possible de la rattacher aux autres ; bien que vers le milieu il y soit question d'Ozias, rien ne montre qu'elle ait été donnée dans le même temps et dans la même ville. Tout porte à croire, au contraire, qu'elle fut prononcée plus tard à Constantinople. L'orateur y mentionne les consuls, la beauté du site, la richesse et l'importance de la ville, qu'il compare à Rome et qu'il appelle la métropole de l'univers : toutes choses qui me paraissent ne pouvoir se rapporter qu'à Constantinople. Volontiers donc j'aurais rejeté cette homélie de la série présente, si la plupart des manuscrits ne m'imposaient le devoir de l'y retenir. Dans mon sens, la cinquième ferait donc suite à la troisième, et tout naturellement la sixième vient après ; elle renferme plus d'un trait qui corrobore ma conjecture sur le temps et le lieu.

## HOMÉLIE I.

De ceux qui s'étaient réunis dans l'église, de l'ordre à garder dans les divines louanges. — Sur cette parole : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » *Isa.*, vi, 3.

1. Je vous vois animés d'un zèle infatigable pour arriver à la réalisation de ce que nous avons dit hier. Aussi n'est-ce pas avec peine que je répandrai la semence de la bonne doctrine, ayant devant les yeux un tel sujet d'espérance. L'agriculteur ne jette certes pas la semence sans travail ; mais, en voyant la fécondité de la terre et les magnifiques apparences de la moisson, il oublie ses fatigues antérieures, et le désir de conserver les heureux résultats qu'il a préparés, le soutient dans ses nouveaux labeurs. Mais combien notre culture n'est-elle pas plus fructueuse et ne récompense-t-elle pas mieux nos efforts ? Celle-là fournit au corps sa nourriture par l'abondance des fruits qu'elle procure et met en

réserve : celle-ci répand la bonne doctrine et prépare ainsi l'abondance des biens spirituels ; elle forme le trésor des richesses de l'âme, elle réunit des aliments qui ne peuvent ni se corrompre ni s'épuiser, elle conserve avec une admirable et mystérieuse prévoyance les ressources de l'avenir, ces biens dont on ne jouit que par l'esprit et le cœur. Voilà le but de mes travaux, voilà les richesses que j'entasse pour votre charité. Quand je les vois s'accroître, ma joie surabonde ; je comprends que je n'ai pas en vain répandu la divine semence, que je n'ai pas inutilement travaillé, que j'ai sous la main un champ fertile, un sol généreux et qui répond d'une manière admirable à tous mes soins. D'où me vient donc cet heureux espoir ? d'où me vient la conviction que mes conseils seront mis en pratique ? De votre concours présent, de ce zèle qui vous porte vers l'Église, votre mère commune, de cette constance qui vous y retient la nuit entière et toujours, de votre ardeur à rivaliser avec les anges dans le chant continu des hymnes sacrées.

Merveilleux effets de la bonté du Christ ! Là-haut les chœurs des légions angéliques ; ici-bas les mêmes choses retentissant dans les églises, mais célébrées par les voix des hommes : là-haut les séraphins font entendre leur hymne trois fois saint, et ici-bas les hommes le redisent, de telle sorte que les chants de la terre se joignent aux chants des cieux pour ne former qu'un concert, un élan de reconnaissance, un transport de bonheur, une harmonie universelle et permanente. L'ineffable condescendance du Seigneur en a posé les fondements, l'Esprit-Saint l'a coordonnée, le Père en est le principe et la fin : cette douce et sublime symphonie résonne d'abord au sein de la Trinité, les anges y répondent, et l'univers est à jamais entraîné par le divin cantique. Tel est le but de nos efforts, le fruit de nos réunions saintes ; de là vient la joie dont je suis inondé : je contemple avec bonheur vos rangs pressés et les transports de vos âmes, cette allégresse spirituelle qui rayonne au milieu de vous et qui remonte à Dieu. Il n'est rien qui fasse le bonheur de notre vie comme ce sentiment qui vous tient réunis dans l'église. Dans l'église se conserve la félicité dont on jouit, dans l'église se relèvent les cœurs abattus ; dans l'église la

consolation des affligés, le délassement de toutes les fatigues, la cessation de tous les labeurs. « Venez à moi, vous tous qui succombez sous le poids du travail et de la peine, et je vous ranimerai. » *Matth.*, xi, 28. C'est la parole que vous entendez ici. Quoi de plus aimable que cette parole ? quoi de plus suave que cette invitation ? En vous appelant à l'église, le Seigneur vous appelle au plus agréable repas, il vous engage au repos après vos fatigues, il vous fait passer des tribulations à la paix, il vous enlève le fardeau de vos fautes, il guérit vos douleurs par les délices de l'âme, et vos chagrins par la joie dont il est la source. Ineffable bonté, voix céleste ! Hâtons-nous donc, mes bien-aimés, de manifester une ardeur extrême, mais avec cet ordre, cette sagesse et cette modestie qui doivent en être la consommation.

C'est la leçon que je veux vous adresser dans ce discours. Elle pourra vous paraître sévère ; mais en réalité elle est aussi douce qu'utile. Ainsi se conduisent les pères qui aiment véritablement leurs enfants : non contents de leur procurer une satisfaction passagère, ils ne craignent pas de leur imposer une contrainte pénible ; non-seulement ils leur prescrivent les choses d'une utilité immédiate, mais encore des choses qui semblent d'abord un tourment et ne montrent qu'à la fin combien elles sont avantageuses : c'est même sur ces dernières que se concentrent leur sollicitude et leur autorité. Nous choisissons un tel sujet pour que nos efforts ne soient pas inutiles, pour que nous ne combattons pas en vain après avoir subi de longues veilles, pour que nos paroles ne se perdent pas dans l'air et ne tournent pas à votre perte plutôt qu'à votre bien. Le marchand qui rapporte d'un pays lointain une riche cargaison et dont le navire a subi les assauts des vents et des ondes, ne prétend pas que ses labeurs et ses dangers soient sans résultat pour lui ; il sillonne les mers, il brave la tempête, il change sans cesse de climat, il passe les nuits entières sans sommeil, dans l'espoir de s'enrichir par son négoce. S'il pense que le contraire aura lieu, qu'il perdra ses premières ressources bien loin de réaliser un gain, il ne lèvera pas l'ancre, il ne consentira pas à courir tant de périlleuses aventures.

2. Sachant cela, réunissons-nous ici avec la piété convenable, de

peur qu'au lieu d'y recevoir la rémission de nos péchés, nous ne rentrions dans nos demeures avec un péché de plus. Que nous est-il demandé, qu'est-il exigé de nous? Qu'en chantant les divins cantiques nous soyons saisis d'une crainte religieuse et parés des ornements de la ferveur. Voilà comment il faut célébrer les divines louanges. Il en est quelques-uns parmi nous, et je ne pense pas que votre charité puisse s'y méprendre, qui semblent affecter le mépris de Dieu et regarder comme une parole vulgaire la parole de l'Esprit-Saint, tant ils la prononcent d'une manière désordonnée; on les voit dans un perpétuel état d'agitation, on dirait à leur conduite qu'ils sont atteints de folie, ils montrent au moins des habitudes en opposition avec le lieu saint. Malheureux, misérable! c'est avec crainte et tremblement que vous devriez redire les hymnes chantées par les anges et rendre gloire au Créateur, afin d'obtenir ainsi le pardon de vos fautes; et vous introduisez ici les gestes des mimes et des baladins, ni vos mains ni vos pieds n'ont un instant de repos, tout votre corps est sans cesse en mouvement. Pouvez-vous sans frémir outrager ainsi la parole divine? Ne savez-vous pas que le Seigneur est dans ce lieu, qu'il nous voit si nous ne le voyons pas, qu'il observe les mouvements comme il sonde la conscience de chacun de nous? Oubliez-vous que les anges sont là présents au redoutable banquet et qu'ils entourent avec une sainte frayeur la table mystique? Mais vous ne songez pas à cela, par la raison que votre esprit est préoccupé de ce que vous entendez et voyez dans les théâtres; et vous importez ce qui se pratique là dans les rites de l'église: telle est l'origine de ces cris exagérés, qui ne signifient rien, si ce n'est le désordre de votre âme. Comment implorerez-vous le pardon de vos péchés? comment inclinerez-vous le Seigneur vers la miséricorde, alors que vous le priez avec un tel mépris?

« Ayez pitié de moi, mon Dieu, » dites-vous, et vous manifestez des sentiments étrangers à la pitié. « Sauvez-moi, » dites-vous encore, et tout votre extérieur dément cette parole. Est-ce que vos mains concourent à votre supplication quand vous les agitez en tous sens et sans relâche? Pourquoi ces cris violents, qui peuvent bien attester la force de vos poumons, mais qui ne signifient

pas autre chose ? Ne croirait-on pas reconnaître là les usages des courtisanes dans les carrefours, ou bien de ceux qui vont crier sur la scène ? Osez-vous mêler les jeux du démon avec les hymnes des anges glorifiant Dieu ? Comment ne redoutez-vous pas cette sentence que vous prononcez là vous-même : « Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement ? » *Psalm.*, II, 11. Est-ce donc servir Dieu dans la crainte que de s'imposer ces ridicules efforts, au point de ne pas savoir ce qui sort de votre bouche ? C'est du mépris, et non de la crainte ; c'est de l'impertinence, et non de l'humilité ; c'est un puéril amusement, et non un chant religieux. Qu'est-ce donc que servir Dieu dans la crainte ? C'est accomplir d'abord tout ce qu'il nous a commandé, puis célébrer sa gloire avec une sainte frayeur, le prier avec un cœur contrit et humilié. L'Esprit-Saint nous commande par son prophète, non-seulement de servir Dieu dans la crainte, mais encore de nous réjouir en lui avec tremblement. L'accomplissement du précepte fait naître un sentiment de joie dans l'âme qui s'applique à la vertu. Eh bien, même alors, il faut louer le Seigneur avec tremblement, de peur qu'en laissant de côté toute crainte, nous ne tombions dans le relâchement, nous ne perdions le fruit de nos peines et n'attirions sur nous la colère de Dieu.

Mais comment peut-il se faire, me direz-vous, qu'on se réjouisse et qu'on tremble à la fois ? Impossible que des sentiments aussi contraires se rencontrent dans un même cœur. La joie consiste dans l'accomplissement de nos désirs, dans la possession des choses agréables et l'éloignement des choses pénibles ; tandis que la crainte est produite par l'approche des maux qu'on prévoit et qui fondent sur une conscience coupable. Comment peut-on donc se réjouir dans la crainte, insisterez-vous, et non-seulement dans la crainte, mais encore dans le tremblement, qui est le paroxysme de la crainte et le signe extérieur des angoisses de l'âme ? Oui, comment cela peut-il avoir lieu ? — C'est ce que les Séraphins vous apprennent par leur exemple dans l'exercice même de leurs fonctions. Ils contemplent à découvert la gloire du Créateur, ils jouissent de la claire vision de son infinie beauté ; je ne dis pas qu'ils la voient pleinement telle qu'elle est, sa nature étant inac-



cessible à tout regard comme à toute pensée, aucune figure ne pouvant la représenter, et la raison nous interdisant toute imagination de ce genre ; mais ils la voient autant qu'il est possible de la voir, dans la mesure des splendeurs qu'elle leur accorde elle-même. Incessamment admis à se tenir autour du trône royal, ils vivent dans une joie permanente, dans une éternelle félicité, dans des transports qui ne connaissent pas de trêve, dans des chants qui ne sont interrompus par aucun silence. Se tenir devant cette incompréhensible majesté, être illuminés de ses rayons, c'est leur bonheur, c'est leur ravissement, c'est leur gloire. Pent-être avez-vous éprouvé quelque impulsion vers ce bonheur, un vif désir de cette gloire.

3. Si vous écoutez mes conseils, si vous célébrez maintenant avec piété la gloire divine, cette joie ne vous abandonnera pas ; car c'est le même Seigneur qu'on glorifie dans les cieux et sur la terre. « Les cieux et la terre sont pleins de sa gloire. » *Isa.*, vi, 3. Mais encore comment se fait-il que ces purs esprits mêlent un sentiment de frayeur à cette félicité dont ils jouissent ? Écoutez ce que dit le Prophète : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » Pour quel motif après avoir dit *élevé*, ajoute-t-il *sublime* ? Ne suffisait-il pas pour rendre la pensée, pour exprimer la dignité de ce trône, d'en faire ressortir l'élévation ? Pourquoi donc insister ? Afin de laisser entrevoir ce qu'il y a d'incompréhensible dans cette dignité. Selon notre manière de comprendre, une chose élevée nous rappelle immédiatement, par comparaison, des choses humbles et basses : ainsi les montagnes sont élevées par rapport à la plaine, et le ciel l'est encore beaucoup plus par rapport à la terre ; mais l'élévation et la sublimité n'appartiennent d'une manière absolue qu'à cette nature inaccessible à nos pensées comme à nos paroles. Voilà pourquoi le prophète dit : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » Qu'avez-vous vu de plus, ô prophète ? qu'avez-vous aperçu près de ce trône ? « Et les Séraphins se tenaient debout tout autour. » Que faisaient-ils et que disaient-ils ? quelle confiance semblaient-ils posséder ? — Aucune confiance ; ils étaient frappés de crainte et de stupeur, cette impression était profondément peinte dans leur attitude. Ils se voi-

laient la face avec deux de leurs ailes, soit pour se défendre contre les rayonnantes clartés qui s'échappaient de ce trône, incapables qu'ils étaient d'en supporter la gloire, soit pour témoigner leur religion et leur respect envers le Seigneur. La joie les inonde et le bonheur les transporte au point qu'ils se voilent les pieds en même temps que la face. Pourquoi cela ? On comprend qu'ils se voilent la face pour se dérober la vue de cette gloire immense dont ils ne peuvent supporter le poids ; mais pourquoi se voilent-ils aussi les pieds ?

Je voulais vous laisser le soin de résoudre vous-mêmes cette question, et l'obligation d'étudier ainsi les choses spirituelles ; toutefois, de peur d'enlever à mon propre discours l'attention que vous accorderiez à cette recherche, je crois plus utile de vous indiquer moi-même la solution. Pourquoi donc se voilent-ils les pieds ? Voulant témoigner au Créateur une révérence sans bornes, ils font éclater leur religieuse terreur par leur attitude aussi bien que par leurs paroles, en se tenant debout comme en fermant les yeux. Ne pouvant réaliser tout ce que leur amour et la nature même de l'Être divin leur inspirent, ils se couvrent entièrement et jettent en quelque sorte un voile sur l'imperfection relative de leur être. Comprenez-vous ce que je dis, ou faut-il que je vous le répète ? Pour rendre la chose plus claire à vos yeux, je vais prendre un exemple en nous-mêmes. Un homme est en présence d'un roi de la terre et s'efforce par tous les moyens de lui témoigner le plus grand respect possible, afin de mieux s'attirer par là sa bienveillance. Il ne néglige rien dans ce but : la pose de sa tête, le son de sa voix, ses mains jointes, ses pieds rapprochés, tout son corps, en un mot, se condense pour exprimer le respect. Voilà ce que font ces Vertus incorporelles. Pénétrées qu'elles sont d'une vénération profonde pour le Créateur, elles s'efforcent d'en offrir en elles-mêmes l'éclatant témoignage, et, comme elles ne peuvent l'exprimer assez au gré de leurs désirs, elles se couvrent et se cachent comme pour avouer leur impuissance. C'est pour cela que le prophète nous les montre se voilant la face et les pieds.

Mais il est de ce spectacle une explication plus mystique. Évi-

demment les anges n'ont pas de pieds ni de visage, puisqu'ils sont incorporels comme la Divinité elle-même ; ce sont là des expressions empruntées à notre langage humain pour nous enseigner qu'ils servent Dieu dans un complet saisissement de crainte et de respect. Voilà comment nous devons nous-mêmes paraître devant le Seigneur et lui rendre nos adorations ; c'est comme si nous le contemplions des yeux de l'âme, tant cette pensée doit nous remplir de frayeur. En effet, il est ici présent, Celui qu'aucun lieu ne renferme, il recueille chacune de nos voix. C'est donc d'un cœur contrit et humilié que la louange doit partir, si nous voulons qu'elle monte vers le ciel comme un encens d'agréable odeur ; car « Dieu ne dédaignera pas un cœur contrit et humilié. » *Psalm.*, L, 19. Mais le prophète nous exhorte, me direz-vous, à glorifier Dieu avec des transports d'allégresse : « Réjouissez-vous dans le Seigneur, vous tous habitants de la terre. » *Psalm.*, LXV, 1. Cette allégresse, nous ne la prohibons pas ; nous prohibons des clameurs qui n'ont pas de sens. Nous voulons bien qu'on chante les louanges divines ; mais nous ne voulons pas de ces voix désordonnées, de ces efforts qui ont pour but d'éclipser un rival, de ces agitations de mains qui battent vainement l'air, de ces pieds qui piaffent, de ces attitudes inconvenantes et efféminées, qui trouveraient plutôt leur place dans les théâtres et dans les cirques. Ce sont là des exemples pernicieux, des cris qui ruinent la piété et qui inspirent le mépris, des gestes ineptes et ridicules ; de là naissent aussi les contestations, les querelles et l'abaissement des mœurs.

4. Rien ne jette le discrédit sur la parole divine comme la vue de ces tristes parades. Cela vous explique les exhortations que je vous ai souvent adressées pour obtenir que chacun de ceux qui viennent ici recevoir les divins enseignements, ou même participer au sacrifice redoutable et mystique, ne se rendit plus aux spectacles profanes, et ne mêlât pas ainsi les cérémonies de la religion avec les pompes du monde. Il en est cependant qui poussent la démence, bien qu'ils affectent les dehors d'une religieuse gravité, d'une vie respectable, et qu'ils soient parfois d'un âge avancé, jusqu'à fréquenter de tels spectacles, sans égard pour nos instruc-

tions, sans respect pour eux-mêmes. Et quand nous insistons là-dessus, quand nous les conjurons de ne pas oublier les exigences de la vieillesse et de la piété, quel est leur frivole et ridicule langage? — Nous trouvons là, disent-ils, l'image des victoires et des couronnes qui seront remportées; nous retirons de là de nombreux avantages. — Que dites-vous, ô homme? Quelles paroles dénuées de sens, quelles déplorables illusions! Où trouvez-vous ces avantages? Est-ce dans des disputes sans fin ou dans ces juréments sans objet comme sans raison qui retombent toujours sur ceux qui les prononcent, ou bien encore dans ces insultes, ces malédictions et ces misérables jeux de mots que les spectateurs s'adressent les uns aux autres? Mais évidemment, il n'en résulte pour vous aucune utilité, à moins que vous n'ayez trouvé le secret de vous rendre utiles des clameurs inarticulées, des paroles qui ne portent rien à votre esprit, la poussière qui monte à vos yeux, la violente pression de la foule, les airs précieux qu'on affecte devant les femmes. Mais ici tous les prophètes et tous les docteurs vous montrent le souverain Seigneur des anges assis sur un trône élevé et sublime, distribuant les palmes et les couronnes à ceux qui les ont méritées, infligeant aux autres la géhenne et les feux éternels; et le Seigneur lui-même confirme cette vérité. N'avez-vous donc aucun souci de ces choses, avec lesquelles se confondent néanmoins les terreurs de la conscience, la réforme de la vie, les angoisses du compte à rendre, la perspective des supplices à venir? Et quand il s'agit d'excuser ces déplorables amusements qui vous enchantent, vous déclarez y trouver un bien, alors que vous y trouvez une perte irréparable. Je vous en prie, je vous en conjure, n'entassons pas ainsi les vaines excuses dans le péché; prétextes que tout cela, illusions, mais illusions qui nous perdent.

C'en est assez là-dessus; il est temps que nous revenions à notre première pensée, et qu'après en avoir dit quelque chose, nous mettions fin à ce discours. Le mal ne consiste pas seulement dans le désordre que j'ai signalé; il en est un autre non moins grave dont nous sommes obsédés. Quel est-il? Voici des hommes qui sont venus pour s'entretenir avec Dieu et pour lui rendre gloire; puis, perdant cela de vue, chacun s'empare de son voisin et règle

avec lui tout ce qui se passe à la maison, sur la place publique, au théâtre, à l'armée ; il fait la part de ce qui est bien administré et de ce qui l'est mal, de ce qu'il y a de satisfaisant dans les affaires et de ce qu'il y a de défectueux : en un mot, ils parlent de tout, des affaires publiques et privées. Est-elle digne de pardon, une pareille conduite ? Quand on est admis à s'entretenir avec un roi de la terre, on se borne rigoureusement à l'objet qu'il veut et sur lequel il interroge ; si l'on osait se permettre une digression contrairement à sa volonté, on s'exposerait aux plus graves peines : et vous, admis à vous entretenir avec le Roi des rois, que les anges ne servent qu'en tremblant, vous laissez de côté cet entretien pour parler boue, poussière, toiles d'araignée ! Les affaires de ce monde, en effet, ne sont pas autre chose. Comment supporterez-vous le châtement que mérite un tel mépris, et qui pourra vous dérober à ce châtement ? — Mais les affaires de l'État vont mal, la fortune publique est compromise, me direz-vous, et c'est de cela que nous parlons, parce que nous en sommes vivement préoccupés. — Et pour quelle cause ? — L'incurie de ceux qui nous gouvernent. — Non, ce n'est pas leur incurie qui cause le mal, c'est notre perversité, et nous devons y voir une punition de nos crimes. Voilà ce qui a tout bouleversé, telle est la source de nos revers, des invasions et des défaites que nous avons subies. L'essaim de nos malheurs n'a pas une autre cause.

Serions-nous gouvernés par un Abraham, un Moïse, un Salomon dans tout l'éclat de sa sagesse, par l'homme le plus juste de l'univers, du moment où nous vivons dans le désordre, cela ne change rien à la cause de nos maux. Pourquoi cela ? quelle en est l'explication ? Si c'est un contempteur des lois, un homme qui va tête baissée dans le désordre, ce sont nos désordres mêmes et notre inconsidération qui nous ont mérité d'avoir un tel chef : nos crimes nous ont attiré ce châtement. S'il est vrai que nous sommes gouvernés suivant les dispositions de notre cœur, c'est à nos péchés passés que nous devons attribuer le malheur d'avoir un administrateur indigne, soit dans les choses sacrées, soit dans les intérêts temporels. Du reste serait-il parfaitement juste, serait-il juste au point d'égaliser la vertu de Moïse, sa justice à lui seul ne

parviendra pas à cacher les iniquités sans nombre de ceux qu'il gouverne. Et cela, nous le voyons très-bien par l'exemple de Moïse lui-même : Après avoir souffert tant de maux pour Israël, il eut beau prier Dieu, et le prier avec instance, de donner à ce peuple la terre promise; comme les Hébreux s'étaient rendus indignes par leurs prévarications d'obtenir une telle récompense, les prières de leur conducteur ne purent modifier en rien le juste jugement par lequel Dieu les avait condamnés à périr dans le désert. Et cependant qui fut jamais plus saint que Moïse, qui jamais eut plus de crédit auprès du Seigneur? Il est dit sans doute que la prière du juste peut beaucoup, *Jac.*, v, 16; mais elle n'est efficace que lorsqu'elle trouve un appui dans la pénitence et la conversion de ceux pour qui elle intercède. Quant aux autres, dont les mœurs ne changent pas, qui ne savent pas se repentir, comment pourrait-elle les protéger quand leurs actes obstinés les condamnent?

5. Et que parlons-nous des péchés de tout un peuple pour produire ce triste résultat, lorsqu'il suffit des péchés d'un petit nombre, ou même quelquefois d'un seul, pour paralyser l'action d'un gouvernement sage? Vous pouvez encore voir cela par l'exemple de ce même peuple d'Israël : C'est Moïse qui le gouverne, et dans une irruption sur les terres d'un autre peuple, la bataille s'étant engagée, les emportements de quelques hommes envers les femmes étrangères, attirèrent sur toute la nation un désastre effrayant. Pareille chose arriva à l'occasion du crime d'un seul : c'était Achan qui provoqua la colère de Dieu contre le peuple pour avoir retiré un riche vêtement du milieu des objets frappés d'anathème. Mais je suppose que plusieurs de ceux qui sont ici présents ne connaissent pas ce trait de la Bible. Il importe donc que je le retrace en peu de mots pour en instruire les uns et le rappeler aux autres. Achan était au nombre de ceux qui traversèrent le Jourdain avec Josué, fils de Nave, lequel avait été choisi de Dieu pour succéder à Moïse, et qui de plus était l'image et la figure de notre vrai sauveur Jésus-Christ. De même, en effet, que Josué conduisit le peuple du désert à la terre promise, en lui faisant traverser le Jourdain; de même notre Sauveur nous a ramenés du désert de

l'ignorance et de l'idolâtrie, en nous faisant passer par les eaux pures et salutaires du baptême à la céleste Jérusalem, à cette mère des premiers-nés, où nous attend la paix véritable dans les demeures éternelles, une vie exempte de toute agitation et de toute crainte. Le chef des Hébreux les ayant donc introduits dans la terre de promission par la puissance de Celui qui lui en avait donné l'ordre, et s'étant approché de Jéricho pour en faire le siège, au moment où les murs allaient crouler d'une manière si merveilleuse, voici ce qu'il dit au peuple : « L'anathème est sur cette ville et sur tout ce qu'elle renferme, elle est maudite par le Seigneur Dieu des armées, à l'exception de Raab, la courtisane; vous sauverez cette femme. Gardez-vous de rien toucher de ce qui est frappé par l'anathème, de peur qu'en obéissant à une pensée de cupidité, vous n'attiriez la ruine sur nous. » *Jos.*, vi, 17, 18. Tout ce qui se trouve dans cette ville est consacré; c'est ce que signifie le mot anathème. Que personne dès lors n'enlève quelque chose de ce que le Seigneur s'est réservé, et ne devienne ainsi la cause que nous soyons exterminés de la terre.

C'était là un précepte plein de dangers; aussi Dieu l'impose et Josué le transmet avec la plus grande précision. Comment espérer que dans une si grande multitude nul ne violerait cette loi, alors qu'il y avait tant de choses qui pouvaient y pousser? L'instabilité de ce peuple, la cupidité, la difficulté de faire entendre à tous un ordre ainsi donné, la richesse des dépouilles placées devant eux comme un appât, la séduction que cette vue devait exercer sur les âmes avides, tout faisait craindre la violation de la loi. Elle était néanmoins portée, et tous les Israélites en répondaient sur leur tête. Qu'arriva-t-il après cela? Les murailles tombèrent et les vainqueurs s'emparèrent de tout ce que la ville possédait. Le peuple tout entier se montra docile au précepte; et voilà que la prévarication d'un seul alluma la colère de Dieu contre ce même peuple. « Les enfants d'Israël ont commis un grand péché, ils ont méconnu l'anathème et soustrait des choses condamnées; car Achan, le fils de Charmi, s'est rendu coupable de ce sacrilège, et la colère du Seigneur s'est allumée contre les enfants d'Israël. » *Ibid.*, vii, 1. Et cependant un seul avait péché, je le répète. Com-

ment donc peut-on dire que tous les enfants d'Israël avaient péché, comment le Seigneur les menace-t-il de sa colère? Vous le voyez, c'est le péché d'un seul qui fait éclater la vengeance sur tout un peuple et qui met ce peuple en guerre avec Dieu. La transgression étant accomplie et nul n'en ayant conscience, nul n'en étant instruit excepté Dieu seul à qui rien n'est caché, le châtement était comme suspendu; mais quant au vrai coupable, bien qu'il parût n'être pas connu, il était entièrement brûlé par les remords. Le moment arriva néanmoins où la menace devait avoir son effet, et, par conséquent, où le péché devait être manifesté. « Et Josué envoya des hommes de Jéricho vers Hai. Et ils montèrent de ce côté au nombre de trois mille, et ils prirent la fuite devant les habitants de Hai, et trente-six d'entre eux furent tués, et les ennemis les repoussèrent et les poursuivirent, et le cœur du peuple fut abattu, son courage s'écoula comme l'eau. » *Ibid.*, 2, 4, 5.

6. Quel châtement, quelle plaie pour le péché d'un seul homme! Un seul a prévariqué, et tous sont saisis de crainte, la mort plane sur tous. — Qu'est ceci, Dieu de bonté? Seul, vous êtes juste, et vos jugements sont équitables; vous rendez à chacun selon ses œuvres; et vous avez dit, ô suprême ami de l'homme, que chacun mourrait dans son propre péché, que l'un ne porterait pas la peine de l'autre. Est-ce donc là votre équitable jugement? Tout ce qui est de vous, Seigneur, est bon, et parfaitement bon, tout est disposé pour notre avantage. — Le péché, nous dit-il, est un ulcère; il faut que la vengeance le découvre à tous les yeux, afin qu'il n'étende pas trop loin ses ravages, et qu'en voyant le mal produit par une seule prévarication, les hommes s'éloignent d'un supplice tout autrement redoutable, du supplice éternel. A la vue de cette déroute qu'on ne pouvait arrêter, Josué déchira ses vêtements et se prosterna par terre, en faisant entendre les lamentations que l'Écriture sainte nous a retracées. Que lui répondit le Seigneur? « Lève-toi; pourquoi es-tu couché sur la terre? Ton peuple a péché, il a transgressé mon alliance; et les enfants d'Israël ne pourront résister à leurs ennemis, jusqu'à ce que l'anathème soit enlevé du milieu de vous. » *Ibid.*, 10, 12. Cela est publié dans les rangs du peuple, et Dieu fait connaître l'auteur de la



transgression; celui-ci l'avoue lui-même, et voici la réponse faite par Achan à Josué : « En réalité j'ai péché contre le Seigneur Dieu d'Israël, et j'ai fait ainsi : Ayant vu dans les dépouilles un riche vêtement d'écarlate, deux cents sicles d'argent et une règle d'or du poids de cinquante sicles, et désirant les avoir, je les ai pris et cachés dans la terre, au milieu de ma tente. » *Ibid.*, 20. Le voilà qui déclare tout; après avoir vu cet homme ne rien déguiser, on croit sans hésiter aux accusations d'un semblable témoin. Voyez maintenant la mort honteuse et terrible du criminel. « Or, Josué prenant Achan, ses fils et ses filles, ses taureaux et ses bêtes de somme, ses brebis et sa tente, et tout ce qu'il possédait, il le conduisit dans la vallée d'Achor, où tout Israël le lapida. » *Ibid.*, 24, 25. Tel est le prix de l'iniquité, tel l'inévitable châtement infligé par Dieu.

Instruits de ces choses, soyons bien persuadés que nos malheurs ne viennent que de nos désordres; discutons chaque jour notre vie, et n'accusons pas les autres, n'accusons que nous-mêmes. Ce n'est pas seulement ni surtout à l'incurie de ceux qui nous gouvernent que nous devons attribuer nos maux, c'est encore et beaucoup plus aux péchés dont nous sommes coupables. En venant donc ici, que chacun examine ses fautes, sans porter ses regards sur autrui, et qu'il célèbre les louanges divines dans la forme qui convient. Voici ce que l'ordre exige de nous : d'abord, que nous nous approchions de Dieu avec un cœur contrit; puis, que les sentiments du cœur se manifestent dans tout notre extérieur, dans notre attitude, dans la pose convenable de nos mains, dans le calme et la dignité de notre voix. Tout cela est facile, il suffit de la bonne volonté. Comment nous acquitterons-nous donc tous de notre devoir? En nous l'imposant à nous-mêmes et en nous disant : La loi a été portée pour l'utilité commune, et chacun de nous doit participer à cette utilité. Ainsi donc, réprimons les cris désordonnés, n'agitons pas les mains d'une manière étrange, élevons-les insensiblement vers Dieu, en les tenant jointes. Dieu réprovoie le désordre et l'agitation, il aime la décence et la modestie. « Sur qui reposerai-je ma vue, dit-il lui-même, si ce n'est sur l'homme doux et tranquille, à qui ma parole inspire un saint effroi? » *Isa.*,

LXVI, 2. Disons-nous les uns aux autres : Dieu ne veut pas que nous entrions en conversation avec nos semblables quand nous venons pour lui parler ; il ne veut pas que nous cessions de nous entretenir avec lui pour nous occuper des futilités du monde, et que nous jetions ainsi les pierres précieuses dans la boue. Il tient cela pour un outrage, et non pour une adoration. — Si quelqu'un tente de transgresser cette loi, fermons-lui la bouche, traitons-le comme un ennemi de notre salut, chassons-le de l'enceinte sacrée de l'église.

En agissant de la sorte, nous effacerons aisément les péchés que nous avons commis, nous attirerons le Seigneur au milieu de nous avec les chœurs des anges, et chacun recevra de lui la couronne promise à cette sage conduite. Il est plein d'amour pour nous, magnifique dans ses dons, désireux de nous sauver ; c'est parce qu'il se plaît à nous rendre heureux qu'il nous a proposé le royaume céleste, la possession de l'immortelle vie, tous les biens dont il est la source, une place dans les tabernacles éternels. Puisse-tous nous y parvenir, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, adoration, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE II.

Sur cette parole du prophète Isaïe : « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur son trône élevé et sublime. » — Il ne faut passer sur le temps ni perdre un mot des divines Écritures.

1. Je me réjouis en voyant votre empressement à venir écouter la parole sainte ; j'y vois un éclatant témoignage de votre avancement dans la vertu. De même que le désir de la nourriture corporelle est une preuve de bonne santé, de même l'amour de la doctrine évangélique manifeste l'heureux état de l'âme. Oui, cette pensée me remplit de joie ; mais je crains aussi de ne pouvoir rien vous offrir qui réponde à votre zèle. Une tendre mère gémit

lorsque, tenant son petit enfant dans ses bras, elle ne peut pas lui fournir une source abondante de lait ; alors même que le lait lui fait défaut, elle donne la mamelle, et l'enfant s'y suspend, et par la pression de ses lèvres il en fait jaillir un aliment qui semblait épuisé. La mère gémit sans doute de son épuisement, et cependant elle ne repousse pas son enfant ; car elle est mère, elle aime mieux tout souffrir que lui causer la moindre peine. Si tel est l'amour d'une mère envers le fruit de ses entrailles, quel ne doit pas être notre amour pour vous ? Les enfantements selon l'esprit sont tout autrement puissants que ceux de la nature. Notre table est bien exigüe ; mais nous ne voulons pas vous la soustraire, nous étalons devant vous tout ce qui est en notre pouvoir. Si tout cela est petit et méprisable, ce n'est pas une raison de vous le refuser. Celui qui n'avait reçu qu'un talent ne fut pas condamné pour n'en avoir pas rapporté cinq ; il le fut pour avoir enfoui l'unique talent qu'on lui avait confié. Ce que Dieu demande, et les hommes aussi, ce n'est pas qu'on offre plus ou moins, c'est que l'offrande soit en rapport avec les ressources. Lorsque nous avons eu dernièrement l'honneur de vous adresser la parole, vous avez entendu de notre bouche la lecture de ce psaume qui repousse le pécheur de l'enceinte sacrée, et qui convoque les anges et toutes les vertus supérieures à louer le Dieu de l'univers. Voulez-vous que nous reprenions aujourd'hui ce céleste cantique, et que nous fassions un peu suite à ce sujet ? Pour moi, c'est bien mon avis.

Si les misérables partisans du monde forment des chœurs sur les places publiques dans la profonde obscurité de la nuit, en faisant entendre des chants impurs et lascifs, qui vont ébranler et séduire toute notre ville, nous n'irions pas, nous, à la rencontre des habitants des cieux, de ces chœurs angéliques qui célèbrent le Roi de l'univers, nous n'irions pas recueillir ces voix heureuses et divines ? Quel espoir de pardon aurions-nous ? — Mais aussi, me direz-vous, quel moyen de les entendre ? — En nous élevant jusqu'aux cieux, sinon par le corps, du moins par l'esprit, en suppléant à la réalité matérielle par la force de la pensée. Le corps est terrestre et pesant, il est forcé de rester sur la terre ; mais l'âme est affranchie de cette nécessité, elle se transporte sans peine

dans les régions les plus lointaines et les plus élevées ; rien ne l'empêche, quand elle veut, d'aller jusqu'aux derniers confins du monde ou de monter dans le ciel, tant sont rapides les ailes intellectuelles que Dieu lui a données. Il ne s'est pas contenté de lui donner ces ailes rapides, il lui a donné de plus des yeux incomparablement plus pénétrants que ceux du corps. En effet, la vue corporelle porte très-loin dans un espace libre ; mais qu'elle vienne à rencontrer un obstacle quelconque, la voilà brisée et refoulée, comme l'onde reflue contre un écueil : la vue de l'âme franchit aisément tous les obstacles ; ni l'épaisseur des murs, ni la masse des montagnes, ni les corps célestes eux-mêmes ne peuvent l'arrêter. Et cependant, malgré la rapidité de son essor et la pénétration de sa vue, l'âme n'est pas en état par elle-même d'acquérir l'intelligence des choses divines ; elle a besoin de quelqu'un qui la conduise par la main. Faisons ici ce qu'on a coutume de faire quand on va visiter les palais des rois. Que fait-on dans cette circonstance ? Dès que l'on sait quel est celui qui en garde les clefs, on l'aborde, on lui parle, on le supplie, souvent même on lui donne de l'argent, pour obtenir la faveur qu'on désire. Abordons, nous aussi, quelqu'un de ceux à qui les portes du ciel sont confiées, parlons-lui, supplions-le, et, au lieu d'offrir de l'argent, témoignons une intention droite et pure. A ce prix, il nous prendra par la main et nous conduira partout, il nous montrera, non-seulement les magnificences du palais royal, mais le Roi lui-même assis sur son trône, entouré de ses armées, les chefs se tenant en sa présence, des myriades d'anges et d'archanges ; tout nous sera révélé, autant du moins qu'il nous est possible de le voir. Quel est ce guide, quel est celui dont telle est la fonction et que nous voulons maintenant suivre ? C'est Isaïe, le plus éloquent des prophètes. Il est donc nécessaire que nous lui parlions. Allons, suivons-le d'un pas grave et modeste, dans le silence du respect. Que personne ne vienne embarrassé dans les sollicitudes du siècle, avec le doute dans l'esprit, avec un cœur apathique ; laissons tout cela devant la porte, et alors seulement pénétrons dans l'intérieur ; car c'est dans le ciel même que nous entrons, nous abordons un séjour tout rayonnant d'étoiles. Là règne un

silence merveilleux, là tout est plein d'inénarrables mystères.

2. Mais écoutez avec la plus vive attention ; la lecture du texte sacré nous ouvre le royaume céleste. « Et il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » Voyez-vous la parfaite intégrité de ce fidèle serviteur ? C'est tout d'un coup qu'il nous conduit au trône royal, sans nous fatiguer d'abord par de longs détours ; à peine a-t-il ouvert les portes, qu'il nous met en présence du Roi siégeant sur son trône. « Et les Séraphins se tenaient autour ; chacun d'eux avait six ailes ; avec deux de ces ailes ils se voilaient la face, avec deux autres les pieds, ils volaient avec les deux dernières, et ils se renvoyaient de l'un à l'autre ce cri d'adoration : Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées. » *Isa.*, vi, 2, 3. Il est vraiment saint, puisqu'il daigne révéler à notre nature de si glorieux mystères, et nous faire participer à des choses aussi sublimes. En entendant ce chant, je fus saisi d'horreur et de crainte. Et faut-il s'étonner qu'il en fût ainsi d'un être d'argile et de boue comme moi, quand les puissances supérieures elles-mêmes sont remplies d'une profonde stupeur ? C'est pour cela qu'elles se voilent la face, qu'elles se font de leurs ailes un écran, ne pouvant supporter l'éclat de la gloire divine. -- Ce spectacle néanmoins, me dirait-on, est une sorte d'abaissement ; pourquoi donc ne peuvent-elles pas en supporter l'éclat ? — Et c'est à moi que vous tenez ce langage ? Tenez-le donc à ceux qui scrutent l'incompréhensible et l'infini, à ceux dont la témérité ne connaît pas de bornes. Quoi ! les Séraphins ne peuvent pas contempler Dieu, alors même qu'il s'abaisse, et l'homme ose déclarer, l'homme ose même concevoir la pensée qu'il peut voir à découvert et d'une manière complète cette pure substance que n'embrasse pas le regard des chérubins ! Cieux, frémissiez ; terre, sois dans l'épouvante ; l'audace dont nous sommes témoins l'emporte sur cette audace. C'est toujours la même impiété : ils adorent la créature comme les anciens l'adoraient ; mais ce qu'ils ont maintenant imaginé dans leur délire, nul homme alors n'eût osé le dire ou l'écouter.

Que dites-vous ? La vision n'était donc possible que par un acte de condescendance ? — C'est la vérité ; mais c'était Dieu lui-même

qui s'abaissait. Certes, Daniel jouissait d'un grand crédit auprès de Dieu, il n'eut pas néanmoins la force de contempler un ange qui se penchait vers lui, il tomba la face contre terre, quand l'éclat de cette gloire avait dessillé ses yeux. Faut-il s'étonner si les Séraphins éprouvent un sentiment d'effroi et ne peuvent soutenir la vue de la Majesté suprême? Daniel ne diffère pas de l'ange autant que l'ange diffère de Dieu. Ne nous arrêtons pas cependant plus qu'il ne faut sur ces merveilles, de peur de jeter votre esprit dans une sorte de stupeur; revenons au début de cette histoire, afin de vous éclairer par de plus faciles instructions. « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias. » Il importe de chercher d'abord pourquoi le prophète désigne ainsi le temps; car ce n'est pas sans but et sans motif qu'il le désigne. La bouche des prophètes est la bouche même de Dieu; il n'est pas possible qu'elle parle en vain. N'écoutons donc pas à la légère. Ceux qui creusent la terre pour y chercher les métaux ne négligent pas les plus petits fragments; aussitôt qu'ils ont avisé une veine d'or, ils en suivent jusqu'au bout toutes les ramifications: combien plus ne devons-nous pas agir ainsi par rapport aux divines Écritures? Le travail des mines est néanmoins toujours pénible et souvent infructueux. Les métaux, en effet, ne sont que de la terre, l'or lui-même n'est pas autre chose; et cette ressemblance ou plutôt cette identité de nature trompe les yeux. Cela ne déconcerte pas les hommes, et paraît au contraire stimuler leur ardeur, bien qu'ils sachent à la fin ce qui est terre et ce qui est or.

Il n'en est pas ainsi des Écritures; elles ne nous présentent pas un or mêlé de terre, elles nous présentent l'or pur. « La parole du Seigneur est une parole chaste, un argent passé au creuset et séparé de tout mélange. » *Psalm.*, xi, 7. Pour fouiller dans l'Écriture, on n'a pas besoin de pénibles efforts; le trésor qu'elles renferment, il suffit de le chercher avec une âme sincère pour le trouver. Regarder avec attention, c'est assez pour s'enrichir; que la porte soit simplement ouverte, et les pierres précieuses scintillent aussitôt à nos yeux. Je ne dis pas ceci au hasard, ce n'est pas une parole vague que je laisse échapper; elle s'adresse à ces ouvriers inintelligents qui, prenant en main les saints

Livres, et venant à rencontrer là des dates ou des noms propres, se hâtent de passer à côté, et répondent à ceux qui leur en font le reproche : Ce ne sont que des chiffres ou des noms, ils ne peuvent avoir aucune utilité. — Que dites-vous ? C'est Dieu qui parle et vous osez déclarer que la parole est inutile ? Un simple titre, si vous le regardez et l'étudiez avec soin, ne vous découvrira-t-il pas de véritables richesses ? Mais pourquoi parler des dates, des noms et des titres ? Apprenez ce que peut l'addition d'une lettre, et vous ne dédaignerez plus des noms entiers. Notre patriarche Abraham, — car il est le nôtre beaucoup plus que celui des Juifs, — s'appelait d'abord Abram, ce qui signifie voyageur, étranger ; ce n'est que plus tard qu'il fut appelé Abraham, quand il devint le père de toutes les nations : en sorte que l'addition d'une lettre seule constate cette incomparable grandeur donnée au juste. De même que les empereurs donnent à leurs préfets des tablettes d'or comme symbole de l'autorité qu'ils leur transmettent, de même Dieu grave par une lettre dans le nom de ce juste l'honneur dont il l'investit.

3. Mais je vous parlerai des noms dans une autre circonstance ; je dois vous dire maintenant l'avantage qui résulte de la connaissance des temps, et combien l'ignorance à cet égard est préjudiciable. Je démontrerai cela d'abord par les choses de la vie présente. Les testaments, les contrats de mariage, les obligations de quelque genre qu'elles soient, n'ont aucune valeur, si l'année ne s'y trouve pas inscrite par les noms des consuls : voilà ce qui en fait la force, ce qui supprime les contestations, arrête les procès, réconcilie les ennemis. Aussi ceux qui transcrivent de tels actes, ne manquent-ils pas de mettre en tête le nom des consuls de l'année ; c'est comme une lumière qu'on place sur un chandelier : cela sert à éclairer tout le reste. Faites disparaître ces mots, vous éteignez la lumière, tout est plongé dans le trouble et l'obscurité. Il n'est pas de transactions entre amis ou ennemis, avec les serviteurs eux-mêmes, les procureurs et les économistes, qui ne présentent cette garantie, qui ne portent la date de l'année, du mois et du jour. Si telle est la valeur de cette date dans les affaires temporelles, cette valeur sera plus grande encore dans ce

qui touche au spirituel. C'est là ce qui montre que les prophéties sont des prophéties ; car la prophétie n'est pas autre chose en définitive que l'énonciation des événements futurs. Quand on ignore donc le temps de la prédiction et celui de l'événement, le moyen de démontrer à ceux qui la contestent la puissance de la prophétie ? Tel est l'objet de nos luttes et de nos victoires, lorsqu'il s'agit de démontrer aux Gentils que notre religion est de beaucoup plus ancienne que la leur. C'est encore sur ce point que portent nos arguments contre les Juifs pour le triomphe de la vérité, contre ce peuple malheureux et dégradé que l'ignorance des temps a jeté dans de si déplorables aberrations.

S'il avait écouté le patriarche parlant ainsi : « Un prince ne manquera pas dans Juda, un chef naîtra toujours de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit tout accomplir ; » *Genes.*, XLIX, 10 ; s'il avait de plus observé d'une manière attentive l'époque de l'avènement du Messie, jamais il n'aurait abandonné le Christ pour embrasser le parti de l'antechrist. C'est ce que le Christ lui-même leur avait du reste signifié : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu ; qu'un autre vienne en son propre nom, et vous le recevrez. » *Joan.*, v, 43. Voyez-vous quelle étrange aberration est née de l'ignorance des temps ? Ne négligez donc pas d'aussi précieux avantages. De même que les bornes sont établies pour maintenir la distinction des propriétés, de même les dates servent à distinguer les événements, de telle sorte qu'il soit impossible de les confondre : en les séparant ainsi les uns des autres, en les mettant chacun à sa place, elles nous mettent nous-mêmes à l'abri d'une fatale confusion. Par conséquent, il importe que je vous dise qui fut cet Ozias, en quel temps et sur quel peuple il régna, quelle fut la durée de son règne, à quelle époque il mourut. Ou plutôt non, je dois garder le silence ; car ce serait nous lancer dans le vaste océan que nous ouvre l'histoire ; et, pour entreprendre une semblable traversée, on ne doit pas déjà sentir la fatigue, il faut être frais et dispos. C'est pour cela que la mer est semée d'îles et de ports, où le pilote et les matelots, quittant, ceux-ci les rames, celui-là le gouvernail, vont réparer leurs forces. C'est aussi pour cela que des hôtelleries sont disposées le



long des routes, afin que les animaux aussi bien que les hommes y trouvent le repos. Ainsi la parole doctrinale est également entrecoupée par des temps de silence, pour que nous ne soyons pas nous-même accablé par la longueur du discours, et que nous n'excédions pas notre auditoire. Salomon le savait bien lorsqu'il disait : « Il est un temps pour se taire comme il est un temps pour parler. » *Eccli.*, III, 7.

Observons donc le temps du silence, afin que notre maître ait le temps de parler. Notre parole à nous est comme un vin qui sort à peine du pressoir : sa parole à lui est comme un vin vieux, très-vieux, qui réunit les plus précieux avantages, mais qui surtout fortifie les estomacs débiles. Aujourd'hui se réalise la parole de l'Évangile, après le vin médiocre sera présenté le meilleur vin. *Joan.*, II, 10. Et, comme le vin dont il est ici question, provenait non de la vigne, mais de la puissance du Christ; ainsi la doctrine que vous allez entendre n'est pas le produit de la pensée humaine, mais bien l'œuvre de la grâce divine. Puisqu'elle va couler avec abondance, recueillons-nous pour l'écouter, et puis gardons-la soigneusement dans notre âme, afin que cette rosée céleste, ne cessant de l'arroser, lui fasse produire des fruits en temps opportun, et reconnaître ainsi la munificence de Dieu. A lui revient toute gloire, tout honneur, ainsi qu'à son Fils unique et à l'Esprit infiniment saint, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

### HOMÉLIE III.

Sur le second livre des Paralipomènes, où il est dit : « Le cœur d'Ozias s'enfla. » Il *Paral.*, XXVI, 16. — Sur l'humilité. — L'homme vertueux ne doit pas se livrer à la confiance. — Combien l'arrogance est un grand mal.

1. Béni soit Dieu, et dans notre siècle aussi germent les martyrs, et nous aussi nous avons la consolation de voir des hommes qui meurent pour le Christ, des hommes qui versent un sang pur

jusqu'à la dernière goutte, un sang dont toute l'Église est arrosée, terrible aux démons, agréable aux yeux des anges, instrument de salut pour nous. Il nous a été donné de voir des athlètes de la piété, dans la lutte, la victoire et le triomphe. Non-seulement nous avons vu, mais encore nous avons reçu les corps de ces athlètes, nous possédons maintenant au milieu de nous ces glorieux vainqueurs. Mais laissons à l'émule des martyrs, à notre commun maître, le soin de vous parler des martyrs ; pour nous, nous parlerons aujourd'hui d'Ozias, payant de la sorte une ancienne dette et satisfaisant à d'impatients désirs. Je sais, en effet, je sais très-bien que chacun de vous est dans l'impatience et brûle d'entendre cette histoire. J'ai néanmoins tardé de vous l'exposer, non certes pour prolonger votre peine, mais pour enflammer de plus en plus votre désir et vous rendre plus agréable le banquet auquel je vous convie. Que des hôtes opulents reçoivent des convives déjà rassasiés, ils le peuvent, parce que la délicatesse des mets est capable de réveiller l'appétit ; mais la table des pauvres, rien ne peut la rendre attrayante et splendide, si ce n'est la faim de ceux pour qui cette table est dressée.

Qui donc est Ozias, quelle était sa famille, sur qui régna-t-il, combien de temps dura son règne, que fit-il de bien ou de mal, quelle fut l'époque de sa mort ? C'est à toutes ces questions que nous voulons maintenant répondre, dans la mesure du possible néanmoins, afin de ne pas accabler votre mémoire par une abondance hors de saison : il ne faut pas éteindre la lumière en voulant l'alimenter. Si vous versez peu à peu l'huile dans la lampe, vous donnez à la flamme l'aliment qu'elle doit avoir ; vous l'éteignez, au contraire, si vous y versez l'huile tout d'un coup. Ozias était de la race de David, il régna sur les Juifs, et son règne dura cinquante-deux ans ; il exerça d'abord le pouvoir d'une manière louable, puis il tomba dans le péché : dépassant dans son ambition les bornes de sa dignité, il empiéta sur les fonctions sacerdotales. L'arrogance est un si grand mal ! elle fait que l'homme s'ignore lui-même, elle ruine après beaucoup de travaux le trésor de la vertu. Les autres vices se déchaînent à la faveur de notre négligence ; mais celui-là profite même de nos bonnes actions ; il n'est

rien qui le produise en nous comme la conscience du bien que nous avons fait, à moins que nous ne soyons toujours sur nos gardes. Le Christ savait bien que les bonnes œuvres préparent en quelque sorte la voie à cette passion, et c'est pour cela qu'il disait à ses disciples : « Quand vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » *Luc.*, xvii, 10. Quand cette bête cruelle est sur le point de se jeter sur vous, c'est par de telles paroles que vous lui fermerez tout accès. Il ne dit pas : Quand vous aurez tout accompli, vous serez encore des serviteurs inutiles ; mais bien : « Dites vous-mêmes : Nous sommes des serviteurs inutiles. » Dites-le, ne craignez pas, je ne juge pas d'après votre jugement. Si vous vous déclarez inutiles, c'est alors que je couronnerai vos services. Il est dit ailleurs dans le même sens : « Avouez le premier vos péchés, et vous serez justifié. » *Isa.*, xliii, 26. Devant les tribunaux de la terre, après l'accusation et l'aveu du crime vient la mort : au divin tribunal, après l'accusation la couronne. Voilà pourquoi Salomon dit : « Ne vous justifiez pas vous-même en présence du Seigneur. » *Eccli.*, vii, 5.

Ozias n'écouta rien de tout cela ; il envahit le temple pour y brûler l'encens, et ne fut pas même arrêté par l'opposition du prêtre. Que fit Dieu ? Il le marqua de la lèpre au visage, confondant ainsi son impudence et lui montrant que c'était là le tribunal de Dieu, qu'il n'avait pas à faire aux hommes. Voilà pour ce qui concerne Ozias. Reprenons néanmoins cette histoire de plus haut. Vous pourrez mieux comprendre ainsi le but que je me suis proposé en vous disant sommairement d'avance ce qui lui arriva ; et de la sorte, quand vous entendrez l'Écriture vous raconter ces choses, vous les suivrez avec plus d'attention. Écoutez donc : « Ozias fit ce qui était juste en présence du Seigneur. » *II Paral.*, xxvi, 4. C'est un témoignage rendu à la grande vertu de ce roi. Il ne se contenta pas de faire le bien, il le fit en présence du Seigneur, et non pour s'attirer les regards des hommes, comme le faisaient chez les Juifs ceux qui sonnaient de la trompette avant de faire l'aumône, ou qui, dans les jours de jeûne, présentaient un visage exténué, ou qui priaient enfin dans les carrefours. Que

peut-on concevoir de plus déplorable que de perdre ainsi tout droit à la récompense après avoir subi de pénibles labeurs ?

2. Que faites-vous, ô homme ? Vous devez rendre compte de vos actions à l'un, et vous prenez l'autre pour témoin ? Vous avez celui-là pour juge, et vous choisissez celui-ci pour spectateur ? Voyez les cochers dans le cirque : tout le peuple est assis là-haut sur les gradins, ils parcourent toute l'étendue de la lice ; mais c'est quand ils arrivent surtout en face de l'empereur qu'ils s'efforcent de dépasser les chars de leurs concurrents, jugeant que l'œil d'un seul appréciera mieux que ceux de toute cette multitude. Et vous, sachant que le Roi des anges préside à votre course, vous négligez son approbation pour vous rejeter sur celle de vos compagnons de servitude. N'est-ce pas pour cela qu'après des luttes sans nombre vous quittez l'arène sans avoir été couronné, que tant de sueurs demeurent sans récompense quand vous arrivez devant le suprême Agonothète ? Tel ne s'était pas d'abord montré Ozias ; il marchait dans la voie droite en présence du Seigneur. Comment se fit-il donc qu'après avoir ainsi marché il se laissât ébranler et choir ? C'est ce qui me jette moi-même dans la surprise et l'hésitation, bien à tort cependant, puisqu'enfin il était homme, une chose qui glisse d'elle-même vers le péché, toujours sur la pente du mal. Et ce n'est pas là seulement ce qui fait la difficulté, c'est aussi qu'il nous est ordonné de suivre une voie étroite, ardue, des deux côtés bordée de précipices. Or, quand à la faiblesse de la volonté se joignent les obstacles de la route, les chutes n'ont plus lieu de nous étonner. Comme on voit dans les théâtres ces hommes qui montent et descendent par une corde tendue, s'ils détournent un peu les yeux, perdre l'équilibre, tomber au milieu de l'orchestre et mourir ; ainsi ceux qui marchent par cette voie roulent dans l'abîme dès qu'ils cessent de veiller sur eux. Et combien cette voie n'est-elle pas plus étroite, plus difficile, plus élevée surtout que celle dont je me suis servi pour terme de comparaison, puisqu'elle monte jusqu'au ciel ? Nos pas deviennent donc plus périlleux à mesure que nous approchons du faite. Quand on est à une grande élévation, on éprouve un frémissement instinctif, il n'est alors qu'un moyen pour éviter la

chute, c'est de ne pas regarder en bas, de ne pas porter les yeux vers la terre ; on serait autrement saisi du plus dangereux vertige.

C'est pour ce motif que le prophète ne cesse de nous crier : « Ne gâtez rien sur le point de finir. » *Psalm.*, LVI, 1. Il veut secouer la torpeur de notre âme, et la retenir quand elle serait sur le point de tomber. Au commencement, nous n'avons pas besoin d'exhortations aussi pressantes. Pourquoi cela ? Parce qu'un homme quelconque, serait-ce le plus négligent de tous, quand il se jette dans une entreprise, déploie d'abord une grande activité, et, dans cette ardeur des commencements, dans la fraîcheur de sa force, il accomplit aisément ce qu'il s'est proposé ; mais, lorsque la majeure partie du chemin est faite, que notre ardeur s'allanguit, que nos énergies s'épuisent, que nous sommes au moment de décroire, voici le prophète qui se présente heureusement à nous pour nous soutenir avec sa parole : « Ne gâtez rien sur le point de finir. » C'est alors que le diable redouble de violence. Tel que les pirates qui sillonnent la mer ne vont pas attaquer un vaisseau quand il quitte le port, — car à quoi leur servirait de le faire sombrer tandis qu'il est vide encore ? — et ne déploient leurs manœuvres pour s'en emparer que lorsqu'il revient avec sa riche cargaison ; cet esprit pervers guette surtout les hommes qui ont amassé de grandes richesses, des jeûnes, des prières, des aumônes, toute sorte de vertus : dès qu'il aperçoit notre navire chargé des pierres précieuses de la sagesse et de la piété, il se précipite, il fait irruption sur ce trésor, s'efforçant d'engloutir le vaisseau à l'entrée même du port et de nous y rejeter dans un état de nudité complète. C'est pour cela que le prophète nous avertit en ces termes : « Ne gâtez rien sur le point de finir. »

Une semblable ruine n'est pas facile à réparer. En effet, « quand un homme est descendu au fond de l'abîme, il n'a plus que le dégoût. » *Prov.*, XVIII, 3. Nous pardonnons sans peine à celui qui tombe au début, parce que nous tenons compte de son inexpérience ; mais personne n'a de pitié ni d'excuse pour celui qui tombe après de nombreuses courses, parce que sa chute alors n'est attribuée qu'à son apathie. Le mal ne se borne pas là : de telles chutes

sont pour beaucoup un sujet de scandale, et, sous ce rapport encore, on les considère comme indignes de pardon. Sachant cela, soyons dociles à la voix du prophète et ne flétrissons pas notre fin. C'est aussi pour cela qu'Ézéchiel s'écrie : « Si quelqu'un a pratiqué la justice et s'il tombe ensuite dans le mal, on ne se souviendra plus de ses vertus précédentes, il mourra dans son péché. » *Ezech.*, III, 20. Celui-là tremblait aussi pour la fin. Ce n'est pas assez, il corrobore cette leçon par l'exemple du contraire : « Si quelqu'un a péché, et s'il devient ensuite juste en se convertissant, on ne se souviendra plus de ses péchés antérieurs, il vivra dans sa justice. » *Ibid.*, XVIII, 21. Vous voyez encore ici le prophète plein de sollicitude pour la fin. D'un côté, de peur que le juste se fiant à sa justice, ne se relâche et ne vienne à périr, il le frappe de crainte par l'idée de la fin ; d'un autre côté, pour que le pécheur découragé par la vue de ses chutes ne demeure pas toujours dans le même état, il le ranime en lui présentant l'idée de la fin. — Vous avez beaucoup péché, semble-t-il lui dire, ne perdez pas néanmoins courage ; il est un moyen de retour, c'est que la fin ne ressemble pas au commencement. — Il dit également au juste : Vous avez accompli beaucoup de bonnes œuvres, ne vous abandonnez pas à la sécurité ; car vous tomberez si jusqu'à la fin vous ne montrez pas le même zèle. — C'est ainsi qu'il prévient la négligence de l'un et le désespoir de l'autre.

3. Ozias ne prêta pas l'oreille à des leçons de ce genre ; aussi sa fausse confiance le fit-elle tomber, mais d'une chute terrible et dont il ne devait pas se relever. Toutes les chutes ne nous sont pas également funestes ; il en est qui ne comportent qu'un simple reproche, il en est qui méritent les plus graves châtimens. Voilà pourquoi l'Apôtre s'adressant à ceux qui n'attendaient pas leurs frères pour le commun repas, disait : « En dénonçant ce fait, je ne le loue pas. » *I Corinth.*, XI, 17. Ici la faute se renferme dans les limites du blâme et n'est pas autrement punie. Paul ne tient plus le même langage quand il s'agit de la fornication. Que dit-il dans ce cas ? « Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra. » *Ibid.*, III, 17. Ce n'est plus un simple reproche, une représentation, c'est le dernier châtiment. Salomon met le même soin à dis-

tinguer les péchés; comparant le vol à l'adultère, il s'exprime ainsi : « Il ne faut pas trop s'étonner si l'on surprend un homme à voler; il vole sous l'impulsion de la faim. Quant à l'adultère, sa folie le conduit à la ruine de son âme. » *Prov.*, vi, 30-32. Ce sont là deux péchés sans doute; mais l'un est bien moindre que l'autre : le pauvre a pour excuse sa pénurie, l'adultère n'a pas un moyen de défense. Me direz-vous qu'il peut se rejeter sur la violence de sa passion? Mais la femme à laquelle il est légitimement uni ne lui permet pas ce subterfuge, elle lui ôte tout espoir de pardon. C'est pour cela précisément que le mariage est établi, pour que l'homme n'ait rien à dire de semblable. N'a-t-il pas une femme qui lui fut donnée pour aide, dont la présence devait calmer ses emportements et l'empêcher de tomber dans le désordre?

De même qu'un pilote est entièrement inexcusable quand il fait naufrage dans le port; de même celui que le mariage met à l'abri de la tentation, et qui cependant porte le déshonneur dans une autre famille ou jette sur une autre femme un regard de concupiscence, ne mérite aucune pitié, ni de la part des hommes ni de la part de Dieu, prétexterait-il mille fois les entraînements de la nature, les séductions du plaisir. Et quel plaisir peut-on trouver parmi tant de craintes, d'angoisses et de dangers, dans la perspective de maux sans nombre, alors qu'on a devant les yeux l'aspect des tribunaux, la colère du juge, le glaive, le bourreau, la prison, l'acheminement au supplice? Le coupable vit dans de continuelles terreurs; il craint tout, les ombres, les murs, les pierres elles-mêmes, comme si elles avaient le pouvoir de parler; il est toujours à observer les autres hommes, à se défier d'eux, des domestiques et des voisins, des amis et des ennemis, de ceux qui savent tout et de ceux qui ne savent rien. Mais que tout cela disparaisse, si vous le voulez, que personne ne connaisse les attentats qu'il a commis, si ce n'est lui-même et la femme outragée, comment supportera-t-il les accusations de sa propre conscience, de ce témoin implacable qu'il traîne partout avec lui? On ne peut pas se dérober à soi-même, on ne se dérobe pas davantage à ce jugement intérieur. C'est un tribunal qu'on ne corrompt pas avec des richesses, qui ne se laisse pas séduire par la flatterie; il est

divin, Dieu lui-même l'a dressé dans nos âmes. En vérité, « l'adultère par son défaut de raison cause la ruine de son âme. » *Prov.*, vi, 32. Cela ne veut pas dire que le voleur soit à l'abri du châtement; mais son châtement n'est pas aussi grave.

Une comparaison par opposition ne rejette pas dans les extrêmes les deux objets comparés; chacun reste à sa place, on voit seulement de combien l'un l'emporte sur l'autre. Peut-être ne comprenez-vous pas ce que je dis; je suis donc obligé de vous l'expliquer d'une manière plus claire. Le mariage est une chose bonne, pas aussi bonne toutefois que la virginité; de ce que la virginité est meilleure, il ne s'en suit pas que le mariage soit un mal; c'est un bien moindre, mais toujours un bien. Appliquons ici ce même raisonnement. Le vol est un mal, sans être un aussi grand mal que l'adultère; c'est un mal moindre, voilà tout. Avez-vous saisi la différence des péchés? Considérons maintenant la grandeur du péché dont ce roi se rendit coupable. « Son cœur s'enfla, » dit l'Écriture. II *Paral.*, xxvi, 16. Terrible maladie; car c'est l'orgueil poussé jusqu'à la démence, l'orgueil source de tous les maux. Laissez-moi vous exposer sommairement le danger de cette maladie. Les autres péchés s'attachent uniquement à notre nature, tandis que l'orgueil a précipité du ciel les Vertus incorporelles; car le diable n'était pas diable à l'origine, il l'est devenu par orgueil. Je pourrais bien invoquer le témoignage d'Isaïe qui le fait ainsi parler: « Je m'élèverai dans le ciel, et je serai semblable au Très-Haut. » *Isa.*, xiv, 14. Mais ceux qui n'admettent pas aisément le langage allégorique, s'inscriront en faux contre ce témoignage. Invoquons donc celui de Paul, afin que personne n'y puisse contredire. Comment s'exprime Paul écrivant à Timothée? Il ne veut pas qu'un homme récemment investi du ministère de la prédication soit appelé tout à coup aux sublimes fonctions de l'épiscopat; voici ses paroles: « Ne choisissez pas un néophyte, de peur que, subjugué par l'orgueil, il ne tombe sous le jugement et dans les lacets du diable; » I *Tim.*, iii, 6; de peur que, commettant le même péché que le tentateur, il n'encoure aussi la même peine.

4. Ce n'est pas de là seulement que jaillit la lumière; elle se dégage encore du conseil que donna cet esprit pervers au premier



de tous les hommes. Comme il entre dans la nature des bons d'exhorter les autres à ce qui les a rendus tels, il entre aussi dans la nature des méchants d'entraîner également les autres à ce qui les a faits méchants. C'est un trait distinctif de la perversité, de regarder comme un adoucissement à sa peine le malheur d'autrui. Quel est donc le conseil que donna le diable à notre premier père ? Il jeta dans son esprit des pensées au-dessus de la nature humaine, l'espoir d'égaliser Dieu. — Si cette prétention m'a chassé du ciel, se disait-il à lui-même, à plus forte raison le chassera-t-elle du paradis. — C'est pour cela que Salomon a dit : « Dieu résiste aux superbes. » *Prov.*, III, 34. Il ne s'est pas contenté de dire : Dieu rejette les superbes, les abandonne, les prive de son secours ; non : « Il leur résiste, » il lutte contre eux ; ce qu'il ne faut pas entendre d'une bataille véritable, d'un combat réel, puisqu'il n'est rien de plus faible que le superbe. L'homme frappé de cécité est par là-même incapable de se défendre contre qui que ce soit ; et tel est le superbe : il ne voit pas le Seigneur, c'est même là, selon l'Écriture, le commencement de l'orgueil ; *Eccli.*, x, 14 ; et tout homme a facilement raison de lui du moment où il ne possède plus cette lumière. Du reste, serait-il aussi fort qu'il est faible, Dieu n'a pas besoin de déployer une armée pour le vaincre ; il a suffi de sa seule volonté pour créer toutes choses, combien plus facilement cette même volonté ne fera-t-elle pas disparaître les superbes ? — Mais alors, me direz-vous peut-être, pourquoi Dieu lutte-t-il avec eux ? — C'est une expression qui nous montre à quel point il les déteste.

Ce que nous avons déjà dit prouve assez que l'orgueil est une maladie funeste ; on pourrait encore le démontrer de plusieurs autres manières. Considérez, par exemple, la source de ce mal, et votre conviction n'en deviendra que plus ferme. C'est l'usage de l'Écriture, quand elle doit accuser quelqu'un, de ne pas se borner à dire le mal qu'il a commis, et de remonter de plus à la cause de ce mal. Elle agit ainsi afin de rendre plus prudents ceux qui sont en santé et de les tenir en garde contre de pareils maux. Ainsi font les médecins quand ils sont appelés auprès des malades : ils remontent aux causes pour mieux combattre la maladie ; car celui

qui se borne à retrancher les rameaux, en laissant subsister la racine, fait un travail superflu. Où donc l'Écriture parle-t-elle de la cause en même temps que du péché? Dans les reproches qu'elle adresse aux hommes qui vivaient avant le déluge, à raison de leurs impuretés; et voici comment elle signale la cause du désordre : « Lorsque les enfants de Dieu eurent vu que les filles des hommes étaient belles, ils les prirent pour leurs femmes. » *Genes.*, vi, 2. Mais quoi, faut-il donc voir dans la beauté la cause du péché? Non certes; elle est l'œuvre de la sagesse divine, et l'œuvre de Dieu ne saurait jamais être une cause de perversion. Est-ce la vue de cette beauté qui fut la cause du péché? Pas même, puisqu'elle est également dans la nature. Quoi donc? La concupiscence dont le regard est accompagné; car cela provient d'une volonté dépravée. Aussi le Sage nous donne-t-il cette leçon : « N'examinez pas une beauté qui vous est étrangère. » *Eccli.*, ix, 8. Il ne nous défend pas de voir, puisqu'il arrive souvent qu'on voit sans intention; il nous défend d'examiner, de regarder avec une attention soutenue, avec une curiosité dangereuse; ce qui part déjà d'une âme où dominant la concupiscence et la corruption.

Mais quel dommage peut-il en résulter? me demandera-t-on peut-être. — « De là naît l'amour, répond le Sage, qui s'allume comme le feu. » *Ibid.*, 9. De même que le feu, quand il tombe sur la paille ou le foin, s'enflamme avec promptitude et lance une vive clarté; de même le feu de la concupiscence, qui vit en nous, dès qu'il est tombé par les yeux sur une forme gracieuse et séduisante, devient dans l'âme un terrible incendie. Détournez donc votre pensée d'un plaisir éphémère, de l'agréable sensation que la vue produit, et considérez l'incessante douleur que produit la concupiscence. La volupté disparaît aussitôt qu'elle nous a frappés; mais la blessure faite ne disparaît pas, elle reste et cause la mort. La biche percée d'un trait mortel a beau se dérober aux mains des chasseurs, sa perte n'en est pas moins assurée : ainsi l'âme blessée par un funeste regard, atteinte du trait de la concupiscence, a beau rejeter ce trait, elle emporte avec elle un principe de corruption et de mort; elle voit son ennemi partout, il la poursuit sans relâche.

Revenons cependant à notre sujet, il ne faut pas que nous interrompions la marche du discours par d'aussi longues digressions. L'Écriture, ai-je dit, a coutume de nous montrer les causes en même temps que le péché. Écoutez comment elle parle ici d'Ozias. Elle ne se borne pas à nous dire que son cœur s'enfla d'orgueil, elle nous dit encore pour quelle cause. Et d'où venait cet orgueil? « Comme il était puissant, dit le prophète, son cœur s'enfla. » Il ne sut pas porter le fardeau de sa puissance. Ainsi que les excès de la table engendrent l'inflammation, et que l'inflammation donne la fièvre, qui peut à son tour produire la mort; ainsi les grandeurs humaines venant à s'accumuler produisent les aberrations de l'orgueil. Ce que l'enflure est au corps, l'orgueil l'est à l'âme; et de l'orgueil naissent des appétits désordonnés qui conduisent l'homme à sa perte.

5. Ce n'est pas sans motif que je me suis étendu sur ce sujet; j'ai voulu vous apprendre que vous ne devez pas juger dignes d'envie ni proclamer heureux ceux qui gouvernent les peuples, puisqu'ils sont sur un terrain si glissant; et que vous ne devez pas non plus regarder comme malheureux ceux qui vivent dans l'indigence et l'affliction, sachant que c'est là ce qui fait leur sécurité. Voilà pourquoi le prophète s'écrie : « Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié. » *Psalm.*, cxviii, 71. Voyez à quel point est dangereuse une position éminente. « Son cœur s'enfla jusqu'à la corruption, » ajoute le texte sacré. Que signifie cette dernière parole? Jusqu'à concevoir des pensées perverses, qui ne pénètrent jamais dans notre âme, si nous veillons avec soin à leur en défendre l'accès. La négligence, au contraire, les fait naître et se développer en nous; c'est au début qu'il faut les étouffer et les détruire. Elles germent et donnent leur fruit, elles vont jusqu'à la mauvaise action, elles finissent par gâter tout ce qu'il y a de sain dans notre âme, lorsqu'elles nous trouvent plongés dans l'apathie. Voici donc la portée de cette expression : « Son cœur s'enfla : » L'orgueil n'y resta pas renfermé, moins encore y fut-il détruit; il éclata dans les œuvres et ruina complètement la vertu de ce roi. C'est donc une chose heureuse de n'admettre en aucune façon la mauvaise pensée, selon ce que le prophète dit de lui-

même : « Seigneur, mon cœur ne s'est pas enflé. » *Psalm.*, cxxx, 1. Il ne dit pas : Mon cœur s'est enflé, mais je l'ai comprimé; non, il dit : « Mon cœur ne s'est pas enflé, » pas même un instant, j'ai tenu mon âme toujours inaccessible à l'iniquité. — Voilà une vraie béatitude. Une chose qui vient immédiatement après, c'est de repousser avec promptitude les mauvaises pensées qui se sont introduites déjà, de ne pas leur permettre de séjourner en nous et de nous soumettre à leur funeste empire. Si notre faiblesse est allée jusque-là, la bonté de Dieu pour l'homme ne permet pas même alors qu'elle soit sans remède; ils sont nombreux, au contraire, les remèdes préparés pour de telles blessures par cette infinie bonté.

Mais hâtons-nous de mettre fin à ce discours, de peur que nous ne tombions dans l'inconvénient contre lequel nous nous sommes d'abord mis en garde, celui de fatiguer et d'accabler votre mémoire. Il importe de résumer en peu de mots ce que nous avons dit. Ainsi font les mères quand elles mettent dans la tunique de leurs petits enfants des fruits, des gâteaux ou d'autres friandises : de peur que quelque chose ne vienne à tomber par l'incurie naturelle à cet âge, elles ramènent et rattachent avec soin les pans de cet habit. Nous aurons suivi cet exemple, en réduisant notre long discours pour qu'il vous soit plus facile d'en garder le souvenir. Vous l'avez entendu, nous ne devons rien faire par ostentation; la négligence est un grand mal, tellement grand qu'il prépare la chute de ceux-là même qui marchaient avec courage dans la bonne voie. Vous avez également compris quel est le zèle que nous avons à montrer, surtout vers la fin de notre vie; que les péchés commis ne doivent pas détruire en nous la confiance, quand nous avons changé de conduite; que les vertus pratiquées ne doivent pas nous inspirer la sécurité si nous tombons dans la négligence. Nous vous avons fait comprendre la différence des péchés, le danger auquel on s'expose en arrêtant ses regards sur la beauté corporelle, les fatales conséquences qui peuvent en résulter. Vous n'avez pas oublié ce que nous avons dit de l'orgueil et des pensées mauvaises.

Emportons avec nous ce trésor en rentrant dans nos demeures ;

ou plutôt, sans en rien perdre, recueillons de plus l'exhortation tout autrement parfaite de notre excellent maître. Ce qui vient de nous, de quelque nature que ce soit, porte toujours un caractère de jeunesse : ce qui vient de lui, sans compter les autres avantages, est marqué au coin de cette prudence que donnent les années. Notre parole est comme un torrent qui roule avec bruit : son discours est comme la source abondante d'où sort un fleuve paisible et majestueux ; c'est une huile qui coule plutôt qu'une eau qui se précipite. Recevons ces flots purs, afin qu'ils deviennent en nous cette fontaine qui rejaillit dans la vie éternelle. *Joan.*, iv, 14. Puissions-nous tous obtenir cette vie par la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, honneur, puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, principe de tout bien, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

#### HOMÉLIE IV.

Sur cette même parole du prophète Isaïe : « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias, que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » — Éloge de la ville d'Antioche. Contre ceux qui prohibent le mariage, divine démonstration.

1. Devant nous se déroule aujourd'hui un magnifique théâtre, une splendide assemblée. Quelle en est la cause? La semence fut répandue hier, c'est aujourd'hui la moisson. Oui, nous moissonnons au lendemain de la semence. Nous ne cultivons pas, nous, une terre inanimée, qui ne porte que lentement ses fruits; nous cultivons des âmes raisonnables : ce n'est pas ici la nature avec ses lenteurs, c'est la grâce avec sa merveilleuse soudaineté. Notre auditoire est complet et en bon ordre, notre peuple brûle d'entendre les divins enseignements. Appelés hier, les voilà couronnés aujourd'hui. Aussi répandons-nous avec bonheur la semence, parce que nous voyons un champ pur, nulle part les épines qui étouffent, ni le grand chemin où la semence est foulée, ni la pierre stérile, mais une terre grasse et profonde, qui se couvre d'épis en

même temps qu'elle est ensemencée. Je répète cela sans cesse, et je ne cesserai de le répéter. La gloire de notre ville, ce n'est pas d'avoir un sénat, des consuls par lesquels nous comptons les années, des statues nombreuses, un commerce florissant, une position admirable, mais bien un peuple qui ne peut se rassasier d'entendre la parole sainte, des sanctuaires toujours pleins : son bonheur est que l'Église ouvre chaque jour les inépuisables trésors de sa doctrine, sans pouvoir satisfaire l'avidité de ses enfants. La grandeur d'une ville ne consiste pas dans ses édifices, elle repose sur les sentiments des citoyens. Ne me parlez pas des vastes proportions de la cité romaine; montrez-moi plutôt un peuple zélé pour la doctrine du salut. Sodome avait des tours splendides, tandis que Abraham habitait un pauvre réduit; et cependant les anges laissèrent là Sodome et vinrent s'abriter sous la tente isolée; ils n'allaient pas à la recherche des magnifiques palais, ils allaient partout demandant une âme vertueuse et belle. C'est ainsi que plus tard le désert possédait Jean, et la ville Hérode; la ville dès lors était un moins glorieux séjour que le désert.

Que veux-je dire après tout? Que la prophétie ne dépend pas des édifices; et j'insiste sur ce point, pour que nous n'admirions jamais une ville où règne la dissolution. Que me parlez-vous de riches constructions et de colonnes? Tout cela s'écroule avec la vie présente. Entrez dans l'église et vous verrez la noblesse de la cité. Entrez, voyez les pauvres restant là du milieu de la nuit jusqu'au jour, voyez les pieuses veilles confondant le jour et la nuit, bravant à toute heure la tyrannie du sommeil et les impérieuses sollicitations de l'indigence. C'est ici la grande ville, la métropole de l'univers. Que d'évêques, que de docteurs sont venus ici et se sont retirés instruits par le peuple, s'efforçant d'implanter en eux-mêmes cette loi dont ils avaient vu les heureux effets! Si vous étalez à nos yeux les dignités et l'opulence, c'est par les feuilles que vous me faites l'éloge de l'arbre, et non par les fruits. Je tiens ce langage, non pour vous flatter, mais pour rendre témoignage à votre vertu. Je suis heureux par vous, vous êtes heureux par vous-mêmes. « Heureux celui qui parle à l'oreille de ses auditeurs. » *Eccli.*, xxv, 12. Voilà d'où vient mon bonheur. « Heureux

ceux qui ont faim et soif de la justice. » *Matth.*, v, 6. Voilà comment vous êtes heureux par vous-mêmes. Heureux l'homme plein d'amour pour les divins enseignements. C'est ce qui vous distingue de la brute. Ce n'est pas le corps, en effet, ni le manger ni le boire, ce n'est pas la manière dont nous subsistons et vivons qui nous en distingue; car tout cela nous est commun avec les bêtes. Qu'est-ce donc qui fait de l'homme un être à part? La raison ou la parole; et voilà pourquoi le même mot exprime ces deux choses indifféremment. L'âme a son aliment propre, tout comme le corps : celui-ci vit de pain, celle-là vit de parole. Si vous aperceviez un homme qui mangeât des pierres, est-ce que vous consentiriez à l'appeler un homme? De même, si vous rencontrez un homme à qui la parole ne serve plus d'aliment et qui vive en dehors de la raison, vous serez en droit de dire : Celui-là n'a plus même l'être humain. Et dans le fait, la noblesse de notre nature se manifeste par l'éducation.

Puisque cette enceinte est remplie, et que la mer naguère agitée se trouve maintenant calme et tranquille, allons; détachons notre vaisseau, déployons les voiles, ou bien donnons l'essor à la parole; au lieu du zéphyr, appelons à nous le souffle de la grâce divine; que la croix nous serve de timon et de gouvernail. Il y a cette différence néanmoins que les eaux de la mer sont amères, tandis que nous avons ici une eau vive : là des animaux privés de raison, ici des hommes raisonnables; là ceux qui de la mer dirigent leur course vers la terre, ici ceux qui de la terre tendent vers les cieux; d'un côté, la force des vaisseaux, et de l'autre celle des entretiens spirituels; aux bancs du navire correspondent les sièges de l'enceinte sacrée; à la voile correspond la parole; au souffle du zéphyr la présence de l'Esprit-Saint : là le pilote est un homme, ici le pilote est le Christ. Voilà pourquoi notre navire peut bien être ballotté par la tempête, mais non être englouti. Nous eussions navigué par une mer tranquille si notre pilote l'eût voulu; s'il a préféré la tourmente, c'est pour faire éclater le courage des passagers et sa propre sagesse.

2. Que les Juifs et les Gentils sachent les œuvres que nous avons accomplies, qu'ils voient la prééminence de l'Église. Que d'enne-

mis l'ont attaquée sans jamais pouvoir la vaincre ! Que de tyrans, que de chefs d'armée, que d'empereurs, César Auguste, Tibère, Caius, Claude, Néron ! Que d'hommes puissants par la parole ou par les dignités l'ont assaillie dans son berceau, et n'ont pu venir à bout de son existence ! Loin de là ; ses adversaires sont plongés dans la nuit de l'oubli, et l'Église au milieu de tant d'attaques a grandi jusqu'au ciel. Ne considérez pas, je vous prie, que l'Église est établie sur la terre ; songez plutôt que le ciel est son séjour. Comment prouver cela ? Les faits mêmes le démontrent. Onze disciples sont en butte à la rage de l'univers entier ; ils remportent néanmoins la victoire, et les assaillants sont renversés : les brebis ont triomphé des loups. N'avez-vous pas vu le pasteur envoyer les brebis au milieu des loups afin qu'elles ne puissent pas même se sauver par la fuite ? Quel est le pasteur qui s'est ainsi conduit ? C'est le Christ, et son but était de vous montrer que ces choses n'arrivaient pas selon leur cours naturel, qu'elles étaient supérieures à l'ordre de la nature. L'Église a de plus solides fondements que le ciel même. Peut-être le Grec m'accusera-t-il ici d'outrecuidance ; mais qu'il écoute la preuve de mon assertion, et la force de la vérité lui sera manifestée, il saura qu'il serait plus facile d'éteindre le soleil que de ruiner l'Église. Qui l'a dit ? Le fondateur même de l'Église : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. » *Matth.*, *xxiv*, 35. Non content de le dire, il l'a réalisé. Mais pourquoi a-t-il fait l'Église plus inébranlable que le ciel ? C'est que le ciel est moins précieux que l'Église. Pourquoi le ciel ? Pour l'Église, et non l'Église pour le ciel. Oui, le ciel est pour l'homme et non l'homme pour le ciel. Le Christ lui-même a rendu cette proposition évidente ; car ce n'est pas un corps céleste qu'il a pris.

Gardons-nous cependant de trop nous étendre sur ce préambule, de peur de nous retirer encore aujourd'hui sans avoir soldé notre dette ; et vous savez combien nous vous avons promis hier : nous voulons nous acquitter. Si nous avons retardé, c'est par égard pour les absents. Puisqu'ils ont maintenant accompli leur devoir, et que par leur présence ils ont dressé devant nous une table magnifique, courage, à nous de la charger de mets ; et ces



mets ne sont pas gâtés, quoiqu'ils soient réservés de la veille : de tels mets ne se gâtent pas. Pour quelle raison? Parce que ce ne sont pas des viandes matérielles et sujettes dès lors à la corruption, mais bien des enseignements qui ne se flétrissent jamais. Les viandes se corrompent à cause de leur nature corporelle, tandis que la vérité répand une odeur plus suave à mesure qu'elle vieillit. Qu'avons-nous donc dit hier? Le repas dont nous avons été favorisés sera sans préjudice pour ceux qui n'étaient pas là. « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » Qui parle ainsi? Isaïe, cet homme auquel il fut donné de voir les Séraphins, qui fut engagé dans les liens du mariage, et n'éteignit pas néanmoins le céleste flambeau. Vous avez remarqué le prophète, et vous l'avez entendu. « Sors, et avec toi Jasub ton fils. » *Isa.*, vii, 3. C'est encore une chose qu'il ne faut pas négliger en passant. — Sors avec ton fils. — Il avait donc un fils, le prophète? Et, par conséquent, il était marié; ce qui vous montre déjà que le mariage n'est pas blâmable, que la fornication seule l'est. Dans nos entretiens, il nous arrivera de dire à quelqu'un de ces hommes : Pourquoi ne suivez-vous pas le droit chemin et ne menez-vous pas une vie régulière? — Comment le pourrais-je, nous répond-il, à moins de me séparer de ma femme, de m'éloigner de mes enfants, de renoncer aux affaires? — Pourquoi cela? Est-ce que le mariage est un obstacle au bien? La femme vous a été donnée comme un secours et non comme un piège.

Le prophète avait bien une femme, et cela n'empêchait pas l'Esprit-Saint de lui prodiguer sa grâce et de lui continuer le don de prophétie. Moïse avait une femme, et cependant il faisait jaillir l'eau du rocher, changeait l'atmosphère, conversait avec Dieu, suspendait les coups de sa colère. Abraham était marié, et il devint le père de plusieurs nations, le père même de l'Église; il eut un fils, Isaac, ce qui fut l'occasion pour lui d'accomplir de grandes œuvres. N'allait-il pas immoler son enfant, le fruit de son mariage? N'était-il pas en même temps père et l'ami de Dieu? Ne vit-il pas un prêtre sortir tout à coup de ses entrailles, le sacerdoce uni à la paternité, la piété triomphant de la nature, les sen-

timents les plus impérieux foulés aux pieds et la foi poursuivant son œuvre, le père abdiquant et l'ami de Dieu couronné ? N'est-il donc pas vrai qu'on peut aimer à la fois son enfant et Dieu ? Pourquoi voir un obstacle dans le mariage ? Qu'était la mère des Machabées ? N'était-elle pas mariée ? N'adjoignit-elle pas ses sept enfants aux chœurs des saints ? Ne les vit-elle pas expirer dans les tourments du martyre, se tenant là inébranlable comme une montagne ? N'était-elle pas dans chacun de ses enfants, souffrant le martyre avec eux, mère des martyrs, sept fois martyre ? Elle recevait tous les coups dont ils étaient frappés. Et ne pensez pas qu'elle les reçut sans douleur ; elle était mère, et la nature sentait vivement les atteintes qu'elle avait à subir ; mais cette femme ne fut pas vaincue. Terrible était la tourmente ; la mer connaît cependant un frein dans sa fureur : c'est ainsi que la nature bouleversée se trouvait soutenue par la crainte de Dieu. Comment avait-elle oint ses athlètes ? Comment les avait-elle élevés ? Comment offrit-elle au Seigneur sept temples, sept statues d'or, plus précieuses même que l'or ?

3. Que l'or, en effet, ne puisse pas être comparé avec l'âme d'un martyr, écoutez avec attention, et je vais vous le démontrer. Le tyran était là, puis il s'éloignait vaincu par une femme. Il avait les armes pour lui, mais elle en triomphait par son courage : il allumait le brasier, elle entretenait dans son cœur la pure flamme de la vertu : il disposait d'une puissante armée, elle avait les yeux fixés sur les anges. Ici-bas elle voyait le tyran, mais sa pensée se portait vers Celui qui règne là-haut : ici-bas les tortures, et les palmes là-haut : dans le présent elle voyait la souffrance, et dans l'avenir elle apercevait la bienheureuse immortalité. Telle était l'inspiration de Paul lorsqu'il disait : « Nous ne contemplons pas les choses visibles, mais bien celles qui ne se voient pas. » Quel obstacle naissait donc du mariage ? Et Pierre, ce fondement de l'Église, cet homme fou d'amour par le Christ, cet ignorant dans l'art de bien, dire qui confondait les rhéteurs, ce barbare sans instruction, qui fermait la bouche des philosophes, qui déchirait comme une toile d'araignée le savant tissu de la sagesse grecque, qui parcourut l'univers entier, qui jeta ses

filets dans la mer et pêcha le monde, n'avait-il pas été marié ? Oui, certes. Écoutez l'évangéliste qui vous l'apprend. En quels termes ? « Jésus se rendit auprès de la belle-mère de Pierre, laquelle avait la fièvre. » *Marc.*, 1, 30. L'existence de la belle-mère montre assez que l'apôtre était engagé dans les liens du mariage. Et Philippe, n'avait-il pas quatre filles ? Cela prouve également qu'il était marié.

Pour ce qui regarde le Christ lui-même, il est vrai qu'il était né d'une vierge ; mais il parut à des noces, il fit même son présent : « Ils n'avaient pas de vin, » dit l'historien sacré, *Joan.*, 11, 3, et le Sauveur changea l'eau en vin, honorant ainsi le mariage par la présence de la virginité, consacrant cette union par sa munificence. Il voulait par là vous inspirer le respect du mariage et l'horreur de la fornication. Pour moi, je vous garantis le salut, bien que vous ayez une femme, pourvu que vous vieilliez sur vous-même. Si la femme est vertueuse, elle vous sera d'un grand secours ; et si elle ne l'est pas, à vous de la rendre telle. N'a-t-on pas vu des femmes bonnes et des femmes mauvaises ? Quelle excuse pouvez-vous donc faire valoir ? Qu'était la femme de Job ? Au contraire, quelle vertu dans Sara ! Je placerai néanmoins sous vos yeux la femme folle et perverse, pour vous montrer qu'elle ne put faire aucun mal à cet homme. Elle déploya contre lui toute sa perversité, elle lui suggéra le blasphème. Qu'arriva-t-il, cependant ? Ébranla-t-elle cette tour ? brisa-t-elle le diamant ? renversa-t-elle le roc ? eut-elle raison de l'athlète ? fit-elle sombrer l'esquif ? déracina-t-elle le chêne ? Nullement : plus elle cherchait à l'abattre, plus la tour s'affermissait ; cette femme soulevait les flots, et, loin de faire naufrage, le navire poursuivait heureusement sa course ; l'arbre était dépouillé de ses fruits et de ses feuilles, tandis qu'il demeurait inébranlable sur ses racines. Je parle ainsi pour qu'on ne prétexte pas la méchanceté d'une femme. Est-elle réellement mauvaise, je vous l'ai dit, rendez-la bonne. — Elle m'a fait perdre le paradis, me direz-vous peut-être. Oui, mais c'est elle qui vous introduit au ciel. La nature est la même, malgré la différence des dispositions. — Vous ne niez pas la méchanceté de la femme de Job. — Ni vous, la vertu de Suzanne. — L'Égyptienne n'était-elle

pas une impudique? — Sans doute; mais songez à la modestie de Sara. Ne vous bornez pas à considérer l'une, voyez aussi l'autre. Parmi les hommes, il en est également de bons et de mauvais. Joseph était sage, les vieillards étaient corrompus. En toutes choses la vertu se distingue du vice; et cette distinction vient de la volonté, non de la nature. Ne m'opposez donc pas de vaines excuses.

Hâtons-nous toutefois d'acquitter notre dette. « Or il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias. » Je dois vous dire pour quelle raison le prophète signale cette circonstance. Hier déjà nous cherchions pourquoi, tous les prophètes, sans excepter Isaïe, ayant la coutume de dater leurs prophéties par la vie des rois, celui-ci prend la date de la mort, et dit : A la mort d'Ozias, au lieu de dire : Dans les jours d'Ozias. Je veux aujourd'hui résoudre cette question. Il est vrai que la chaleur est accablante; mais la parole est une rosée céleste qui triomphe de la chaleur : le corps fléchit et succombe; mais l'âme est pleine de vigueur et de joie. Ne me parlez pas de votre malaise et de vos sueurs; si le corps sue, l'âme est rafraîchie. Les trois enfants qui étaient dans la fournaise n'en éprouvèrent aucun mal, la flamme leur fut une rosée. Quand vous pensez à la sueur, n'oubliez pas la récompense et la palme. Le pêcheur de perles n'ose affronter la profondeur des eaux que dans l'espoir d'obtenir ces pierreries, objet de tant de guerres. Ce n'est pas à la matière que je fais le procès, c'est à la cupidité des hommes. Et vous, dans le but d'acquérir un trésor impérissable, ou bien de planter la vigne spirituelle, vous reculeriez devant la chaleur et la fatigue? Ne voyez-vous pas ceux qui sont assis sur les gradins du théâtre? Ils sont inondés de sueur, ils reçoivent les rayons du soleil sur leur tête nue, et cela pour devenir les jouets de la mort, les esclaves d'une courtisane. Ils ne repoussent pas des labeurs qui les tuent, et vous failliriez sous un travail qui vous sauve? Vous êtes athlète, vous êtes soldat. Qui donc était cet Ozias dont le prophète parle, et pourquoi sa mort est-elle mentionnée? Cet Ozias était roi, un homme juste qui s'était distingué par un grand nombre de bonnes œuvres; et puis il vint échouer dans l'orgueil, dans l'orgueil, le père de tous les

maux, la source de tous les troubles, dans cette arrogance insensée qui précipita le diable au fond des abîmes. Rien de pire que cette passion ; c'est pour cela que nous avons consacré tout notre discours d'hier à la déraciner de vos âmes, pour y constituer l'humilité.

4. Que je vous dise ce qu'il y a de beau dans l'humilité, de funeste dans l'orgueil. Un pécheur l'emporte sur un juste, le Publicain sur le Pharisien ; les paroles pèsent plus que les actes. Comment des paroles ? Le Publicain dit : « Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » Le Pharisien avait dit : « Je ne suis pas comme le reste des hommes, » un voleur, un avare. Quoi donc ? « Je jeûne deux fois dans la semaine, je donne la dîme de mes biens. » *Luc.*, XVIII, 11-13. Le Pharisien exhibait des œuvres de justice, le Publicain prononçait des paroles de charité ; et les paroles triomphaient des œuvres : le riche trésor s'évanouissait et l'extrême indigence se changeait en richesse. Deux vaisseaux étaient venus avec leurs charges respectives, l'un et l'autre étaient entrés dans le port ; mais l'un y trouvait la sécurité, tandis que l'autre y faisait naufrage, pour vous bien apprendre à quel point l'orgueil est fatal. Êtes-vous juste, ne rabaissez pas votre frère. Avez-vous une abondante moisson de vertus, n'insultez pas à votre prochain et gardez-vous de faire votre éloge. Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier. Redoublez d'attention, mon bien-aimé, saisissez bien cette doctrine. L'orgueil est plus à craindre pour le juste que pour le pécheur. Voilà ce que je disais hier, voilà ce que je répète aujourd'hui en faveur de ceux qui étaient absents ; car le pécheur n'a qu'à consulter sa conscience pour avoir des sentiments d'humilité, et le juste s'exalte à la vue de ses bonnes œuvres. Les navigateurs dont le vaisseau n'a pas de cargaison, ne craignent pas d'être attaqués par les pirates, par la raison que ceux-ci ne cherchent pas à faire périr un vaisseau vide : quand le navire est chargé, on craint la rencontre des pirates, dont l'audace est excitée par la présence de l'or, de l'argent ou des pierres précieuses. Le diable n'attaque pas volontiers le pécheur ; c'est au juste qu'il s'en prend, attiré qu'il est par une riche proie.

Comme l'orgueil provient aussi des embûches du diable, force nous est de veiller. Plus vous êtes grand, je le répète, plus vous devez vous humilier ; plus vous avez gravi de hautes cimes, plus vous devez vous tenir en garde pour ne pas tomber. De là cette parole du Seigneur : « Quand vous aurez accompli tout ce qui vous est ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » *Luc.*, xvii, 10. Pourquoi concevoir de superbes pensées, alors que vous êtes homme, ayant la même origine que la terre, la même nature que la cendre, vers laquelle vous inclinez de plus par l'intelligence, le cœur et la conduite ? Riche aujourd'hui, pauvre demain ; aujourd'hui bien portant, demain malade ; aujourd'hui dans la joie, demain dans la tristesse ; aujourd'hui dans la gloire, demain dans le déshonneur ; jeune aujourd'hui, vieux demain. Est-il rien de consistant dans les choses humaines, et ne retracent-elles pas dans leur mouvement le cours rapide d'un fleuve ? A peine ont-elles paru, qu'elles nous abandonnent, plus fugitives que l'ombre. Pourquoi donc vous enorgueillir, ô homme, fumée légère et vanité ? « L'homme est devenu semblable à la vanité, dit le Prophète... Ses jours sont comme l'herbe. L'herbe s'est desséchée et la fleur est tombée. » *Psal.*, cXLIII, 4 ; cII, 15 ; *Isa.*, xl, 8.

Si je parle ainsi, ce n'est pas pour mépriser la substance, c'est pour réprimer les folles prétentions. En réalité, c'est une grande chose que l'homme, il est digne de tout honneur, celui qui fait le bien. Mais voilà que cet Ozias, dont le front était ceint du diadème, s'enorgueillit un jour de sa propre justice, et, l'esprit obsédé par des pensées au-dessus de sa dignité, il entra dans le temple. Et que dit-il alors ? « Ayant pénétré dans le Saint des Saints, il parla de la sorte : Je veux offrir l'encens. » *Paral.*, xxvi, 16. Roi, il usurpe la puissance sacerdotale. « Je veux offrir l'encens, » dit-il, parce que je suis juste. — Reste donc dans les limites de ta dignité ; l'empire et le sacerdoce ont des bornes parfaitement distinctes, et celui-ci l'emporte sur celui-là. Ce n'est pas par ce qui brille au dehors ni par les pierreries dont elle s'entoure, qu'il faut estimer la royauté : les vêtements d'or ne font pas le monarque. A lui d'administrer les choses d'ici-bas ; quant

au droit du sacerdoce, il descend des cieus. « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. » *Matth.*, xvi, 19. Au roi sont confiées les choses terrestres ; à moi, les choses célestes : quand je dis à moi, je veux dire au prêtre. — Si vous venez donc à rencontrer un prêtre indigne, ne vous déchaînez pas contre le sacerdoce ; ce n'est pas l'institution qu'il faut attaquer, mais bien celui qui use mal d'une chose bonne. Judas trahit son Dieu ; et ce crime n'atteint nullement l'apostolat, l'homme seul en est responsable. Ce n'est donc pas le sacerdoce qu'il faut accuser, c'est la faiblesse du prêtre.

5. Je vous trace la conduite que vous devez tenir en pareil cas. Si quelqu'un entre en discussion avec vous et vous dit : Avez-vous remarqué ce chrétien ? répondez-lui : Ne parlons pas des personnes, parlons des choses. Que de médecins sont devenus des bourreaux, ont donné des poisons pour des remèdes ! Mais en disant cela je n'incrimine pas l'art, mon accusation ne tombe que sur l'indigne représentant de l'art. Que de navigateurs ont perdu leur navire ! Ce n'est pas à dire que la navigation soit un mal, le mal est dans l'inhabileté des hommes. S'il arrive donc qu'un chrétien soit immoral, n'en accusez ni la doctrine ni le sacerdoce, mais uniquement celui qui les déshonore par sa perversité. Au roi sont confiés les corps, au prêtre les âmes ; le roi remet les dettes d'argent, le prêtre remet les dettes contractées par le péché ; celui-là contraint, celui-ci persuade ; la force est à l'un, le conseil est à l'autre ; au premier les armes matérielles, au second les armes spirituelles ; celui-là fait la guerre aux barbares, pour moi, je fais la guerre aux démons. Cette dernière puissance est évidemment la plus haute ; et c'est pour cela que le roi courbe la tête sous la main du prêtre ; partout dans l'Ancien Testament nous voyons les prêtres consacrer les rois. Mais celui dont nous parlons, franchissant les limites de son pouvoir, les bornes imposées à la royauté, voulut agrandir son domaine, et, s'étant introduit dans le temple de sa propre autorité, il manifesta l'intention de brûler de l'encens. Que fit alors le prêtre ? — Il ne vous est pas permis, Ozias, d'exercer ces fonctions sacrées. — Quelle noble assurance, quelle sainte liberté ! Cette langue ne vous semble-t-elle

pas toucher au ciel, n'admirez-vous pas cette invincible fermeté de langage, cet esprit angélique dans un corps mortel ? cet homme n'habite-t-il pas déjà les cieus, tout en foulant encore la terre ? Il vit le roi, mais il ne vit pas la pourpre ; il vit le roi, mais il ne vit pas le diadème. Ne me parlez pas de royauté dans la prévarication.

« Il ne vous est pas permis, ô roi, de brûler de l'encens dans le Saint des Saints ; » Il *Paral.*, xxvi, 18 ; vous franchissez les limites, vous usurpez un pouvoir qui ne vous est pas donné ; et cela vous fera perdre celui que vous avez reçu. « Il ne vous est pas permis d'offrir l'encens, ce droit n'appartient qu'aux prêtres. » Ce n'est pas là votre fonction, c'est la mienne. Ai-je porté la main sur votre pourpre ? Ne la portez pas sur mon sacerdoce. « Il ne vous est pas permis de brûler l'encens, ce droit n'appartient qu'aux prêtres enfants d'Aaron. » — Ôr, ceci se passait bien des siècles après la mort d'Aaron. Pourquoi ne se borne-t-il pas à parler des prêtres et rappelle-t-il aussi le souvenir de leur père ? C'est qu'une semblable chose s'était passée dans ces anciens temps. En effet, Dathan, Abiron et Coré s'étaient révoltés contre Aaron ; et la terre s'entr'ouvrit pour les dévorer, et le feu du ciel descendit sur eux. Il veut lui remettre sous les yeux ce trait historique, la tentative sacrilège, mais impuissante, des impies, le rassemblement de la multitude et la vengeance de Dieu. « Il ne vous est pas permis de brûler l'encens, cela n'appartient qu'aux prêtres enfants d'Aaron. » Il ne dit pas : Songez au châtement qui frappa les auteurs de ce crime ; il ne dit pas : Souvenez-vous que la révolte fut punie par le feu. Non, il lui rappelle simplement la protection étendue sur Aaron, il éveille la pensée de cet antique événement ; c'est comme s'il lui tenait ce langage : Ne renouvez pas l'audace de Dathan, si vous ne voulez pas être frappé comme il le fut à l'occasion d'Aaron. — Mais le roi n'écouta pas cet avertissement ; gonflé d'orgueil il entra dans le temple et souleva le voile du Saint des Saints, se disposant à brûler l'encens.

Que fit Dieu dans cette circonstance ? Le prêtre venait d'être indignement repoussé, la dignité du sacerdoce était méconnue, il ne pouvait plus rien ; car le prêtre a sans doute le droit de faire



des représentations avec une noble fermeté, mais il n'a pas celui de recourir aux armes, de se couvrir du bouclier, de brandir la lance, de tendre l'arc et de lancer le trait. Le prêtre ayant donc fait ce qui était dans son droit et dans son devoir, sans rien obtenir du monarque, et celui-ci mettant en branle les moyens dont il disposait, les boucliers et les lances, le premier dit alors : J'ai fait ce que je devais faire, je ne puis rien de plus ; maintenant c'est à vous de secourir le sacerdoce outragé, les lois violées, la justice renversée. Que fait, encore une fois, le suprême Ami des hommes ? Il frappe l'audacieux, « et soudain la lèpre s'épanouit sur son front. » *Ibid.*, 19. L'impudence est toujours suivie du châtement ; et dans le châtement divin, remarquez encore la divine miséricorde. Dieu n'envoie pas sa foudre, n'ébranle pas le ciel, ne fait pas trembler la terre ; non, la lèpre seule paraît, et pas ailleurs que sur le front, afin de bien attester la vengeance, qui se voyait de la sorte comme l'inscription d'un monument. Ce n'était pas pour cet homme seul, c'était pour tous ceux qui devaient venir dans la suite. Dieu n'infligea pas au coupable la peine qu'il méritait ; il écrivit simplement sur son front comme dans un lieu bien apparent un avertissement de ce genre : Évitez de tels crimes si vous ne voulez pas de tels châtements. — Elle sortit de là cette loi vivante, l'inscription parlait d'une voix plus éclatante que celle de la trompette ; et cette inscription ne pouvait pas être effacée ; les caractères n'en étaient pas formés avec de l'encre pouvant aisément s'effacer ; c'était la lèpre, qui s'attaque à la nature même : elle le rendait impur, afin de purifier les autres. De même que les condamnés reçoivent la corde autour du cou et sont emmenés avec cette même corde, de même cet homme s'éloignait portant au front la lèpre, au lieu de la corde au cou, pour avoir outragé le sacerdoce. Je dis cela, non pour accuser en général les princes, mais pour condamner ceux qui s'abandonnent à l'ivresse de l'orgueil et de la colère ; j'ai voulu vous montrer aussi que le sacerdoce est au-dessus de la royauté.

6. Quand l'âme a péché, Dieu frappe toujours le corps. C'est ainsi qu'il traita Caïn : L'âme avait péché en concevant la pensée du meurtre, et le corps fut atteint de paralysie ; à bon droit certes.

Pourquoi? « Tu seras sur la terre gémissant et tremblant. » *Genes.*, ix, 12. Et Caïn s'en allait parlant à tous les hommes sans élever la voix, les instruisant par son silence. La langue se taisait, mais les autres membres parlaient à sa place; le meurtrier disait à tous pour quelle cause il gémissait et tremblait: J'ai tué mon frère, je suis un homicide. Ce que Moïse a consigné plus tard dans ses écrits, lui s'en allait partout le disant par ses actes: « Tu ne tueras pas. » *Exod.*, xx, 13. Voyez-vous cette bouche muette et cette action qui parle à haute voix? voyez-vous cette loi vivante qui va se produire en tout lieu, cette colonne ambulante, ce crime châtié, cette punition qui se transforme en enseignement? voyez-vous le péché de l'âme et le supplice de la chair? Rien de plus juste, en vérité. La même chose arriva plus tard à Zacharie: L'âme avait commis la faute, et la langue demeura liée. L'organe de la parole n'ayant plus d'utilité, la punition tombait sur Zacharie, le père de celui qui fut nommé la voix. C'est ainsi qu'Ozias fut marqué de la lèpre en punition de son péché et pour son instruction. Il sortit donc ce roi qui devait être un exemple pour tous, et le temple fut purifié; il en fut chassé sans l'intervention d'aucune main visible, après avoir tenté d'usurper le sacerdoce et perdu les avantages qu'il possédait. Voilà comment il sortit du temple. La loi voulait autrefois que tout lépreux fut aussi renvoyé de la ville: il n'en est plus de même aujourd'hui. Pour quelle raison? C'est que Dieu traitait alors les hommes comme des enfants, et leur attention était portée sur la lèpre corporelle, comme elle l'est maintenant sur la lèpre de l'âme.

Malgré l'état dans lequel le roi sortit, on ne le chassa pas de la ville, par égard pour le diadème et pour la royauté; il revint s'asseoir sur le trône, transgressant de nouveau la loi. Quelle fut la conduite de Dieu? Dans sa colère contre les Juifs, il imposa silence à la voix des prophètes. Tout ce que j'ai dit a pour but d'expliquer la parole d'Isaïe et d'acquitter ma dette. Mais revenons à notre sujet. Le roi sortit donc du temple avec le stigmate de la lèpre. On eût dû selon l'usage le repousser en dehors de la ville puisqu'il était impur; et le peuple lui permit cependant d'y rester, et pas une parole ne fut prononcée qui pût rappeler ce devoir ou

manifeste une fermeté quelconque. C'est parce qu'ils avaient toléré le mal que Dieu se détourna d'eux et leur retira pour un temps le bienfait de la prophétie, et rien de plus juste. Ils ont violé la loi, ils n'ont pas eu le courage de chasser un impur, Dieu leur refuse le don prophétique : « Et la parole était rare alors, on n'entendait plus les divins oracles. » *I Reg.*, III, 1. Cela veut dire qu'il ne leur parlait plus par les prophètes, que l'Esprit-Saint ne leur faisait plus entendre sa voix, parce qu'ils souffraient un impur chez eux ; le souffle de la divine grâce ne se fait pas sentir au sein de l'impureté. Voilà pourquoi Dieu ne se rendait pas présent, ne paraissait pas dans ses prophètes, se taisait et se cachait. Pour rendre plus claire ma pensée, je me servirai d'un exemple : Un homme plein d'affection pour un autre reçoit de celui-ci une cruelle offense ; il lui dit : Tu ne me verras plus, je ne t'adresserai plus la parole. Voilà comment agissait Dieu. Comme les Juifs l'avaient outragé par leur indigne tolérance à l'égard d'Ozias, il avait semblé leur dire : Je ne parlerai plus à vos prophètes, je n'enverrai plus la grâce de l'Esprit. C'est un châtiment sans doute, mais un châtiment qui respire la bonté. Au lieu de faire tomber sur eux la foudre et d'ébranler leur ville jusque dans ses fondements, que fait-il ? Vous ne voulez pas venger ma querelle, je ne m'entretiendrai plus avec vous. J'aurais bien pu le chasser moi-même ; mais je voulais vous laisser le soin d'achever l'œuvre commencée. Vous ne l'avez pas voulu, ni moi non plus ne veux vous parler, exciter l'âme de vos prophètes.

La grâce de l'Esprit n'agissait donc plus sur eux, on était dans le silence, l'inimitié régnait entre les hommes et Dieu. Lors donc que ce roi fut mort, l'impureté cessa d'exister ; et le prophète, après avoir longtemps interrompu le cours de ses prédictions, reprit la parole, le temps de la colère étant désormais passé. C'est pour cela qu'il désigne la circonstance de cette mort : « Or, il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » Quand cet homme fut mort, je vis le Seigneur ; je ne le voyais pas auparavant, parce qu'il était irrité contre nous. L'impureté venant à disparaître, la colère s'est

également dissipée. — Telle est la raison pour laquelle il parle de la mort d'Ozias, quand partout ailleurs il mentionne la vie des rois. « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » Remarquez encore ici la divine bonté. L'homme impur meurt, et Dieu se réconcilie avec les hommes. Comment cela se fit-il, alors qu'aucun bien n'était survenu et qu'il n'y avait qu'un homme de moins ? C'est que le Seigneur est plein de miséricorde, et qu'en pareil cas il n'exige pas un compte trop rigoureux ; il ne voulait qu'une chose, ce Dieu si bon et si clément : que l'impur vint à disparaître. Instruits par une telle leçon, dépouillons-nous de tout orgueil, embrassons l'humilité, et comme toujours rendons gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE V.

Sur cette parole du prophète Isaïe : « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias, que je vis le Seigneur. » — C'est à bon droit que Ozias fut frappé de la lèpre pour avoir franchi les limites de sa puissance en voulant offrir l'encens ; ce qui n'appartient pas aux rois, mais seulement aux prêtres.

1. Courage, terminons aujourd'hui l'instruction commencée sur Ozias, mettons le couronnement à notre discours, de peur d'être nous aussi un objet de risée, à l'exemple de cet homme de l'Évangile qui, ayant entrepris de bâtir une tour, ne put pas l'achever ; que personne en passant ne puisse dire encore de nous : « Cet homme a commencé à bâtir, et il n'a pu terminer. » *Luc.*, XIV, 30. Pour répandre plus de jour sur ce que je dois vous dire, il est nécessaire de reprendre un peu de ce que je vous ai déjà dit ; il ne faut pas que ce discours se présente sans tête dans ce théâtre spirituel, il faut au contraire qu'il porte en se produisant les traits connus des spectateurs. Ce sera pour ceux qui nous ont entendu un souvenir utile, et pour ceux qui étaient absents une leçon

nouvelle. Donc nous avons dit dernièrement combien Ozias avait d'abord été pieux et combien il s'était ensuite perverti, de quel point et jusque dans quel abîme d'orgueil il était tombé; disons aujourd'hui comment il s'introduisit dans le temple et tenta d'offrir l'encens, comment le prêtre voulut l'en détourner, sans pouvoir l'empêcher de persister dans son sacrilège et de provoquer la colère de Dieu, comment ce roi mourut dans la lèpre, et de plus pourquoi le prophète se tait sur les jours de sa vie pour ne rappeler que sa fin : « Dans l'année où mourut le roi Ozias. » C'est pour ce motif que nous examinons chaque point de cette histoire en remontant au commencement; accordez-nous toute votre attention.

« Or il arriva que la puissance d'Ozias s'étant agrandie, son cœur s'enfla jusqu'à la corruption, et il outragea le Seigneur son Dieu. » De quelle manière l'outragea-t-il? « Il entra dans le temple du Seigneur pour offrir l'encens sur l'autel des parfums. » II *Paral.*, xxvi, 16. Quelle témérité, quelle impudente audace! Le voilà qui va profaner le redoutable sanctuaire, qui fait invasion dans le Saint des saints, qui souille de sa présence un lieu que le pied d'aucun mortel ne devait fouler, à l'exception du souverain prêtre. Telle se montre une âme qui se laisse emporter par l'orgueil. Quand une fois elle a désespéré de son propre salut, elle ne s'arrête pas dans sa démence; abandonnant les rênes aux folles passions, elle se précipite dans tous les excès: on dirait un cheval furieux qui, rejetant le mors de sa bouche et le cavalier de son dos, court à l'aventure avec l'impétuosité du vent, de telle sorte que chacun fuit à son approche et que nul n'ose tenter de l'arrêter. C'est l'image d'une âme qui s'est débarrassée du frein de la crainte de Dieu, qui méconnaît même tous les droits de la raison: il n'est pas de perversité qu'elle n'affronte, jusqu'à ce qu'elle aille rouler dans l'abîme où s'engloutit son salut. De là l'obligation de lui faire constamment sentir le frein et de réprimer ses aveugles emportements par l'heureuse contrainte de la piété. C'est ce que ne fit pas Ozias; il s'éleva contre la suprême puissance à laquelle tout doit être soumis. Le sacerdoce est une puissance, en effet, plus vénérable et plus haute que la royauté.

Ne me parlez pas de la pourpre, du diadème, des vêtements d'or. Ombres vaines que tout cela ; les fleurs du printemps ne sont pas plus fragiles. « Toute gloire humaine est comme la fleur de l'herbe ; » *Isa.*, XL, 6 ; et je n'en excepte pas la gloire des rois elle-même. Non, ne me parlez pas de ces choses. Voulez-vous saisir la différence qu'il faut établir entre le prêtre et le roi, voyez la mesure du pouvoir dont ils sont l'un et l'autre investis ; et vous reconnaîtrez que le prêtre siège beaucoup plus haut que le roi. Sans doute le trône royal nous inspire le respect à cause des pierres précieuses dont il est parsemé et de l'or qui l'entoure ; mais le roi n'étend son pouvoir que sur les choses de la terre, et son autorité ne va pas plus loin ; le trône sacerdotal a son fondement dans les cieux, et l'autorité du prêtre s'exerce sur les choses de là-haut. Qui nous enseigne cette doctrine ? Le Roi des cieux lui-même : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. » *Matth.*, XVI, 19. Que peut-on comparer à un tel honneur ? C'est donc à la terre que le ciel emprunte le pouvoir de juger. En effet, le juge siège sur la terre, le Maître obéit au serviteur, et tout ce que celui-ci prononce ici-bas, celui-là le confirme là-haut. Le prêtre se trouve donc placé entre la nature divine et la nature humaine ; il nous transmet les faveurs qui viennent de la première, à laquelle il transmet également ses prières et ses conde ; il apaise la colère du Seigneur et réconcilie l'homme avec Dieu, il nous soustrait aux coups de la vengeance provoquée par nos crimes. C'est pour cela que Dieu fait courber la tête même des rois sous la main du prêtre, voulant ainsi nous enseigner la supériorité de ce dernier ; car c'est à l'inférieur à recevoir la bénédiction du supérieur. Mais nous vous montrerons dans une autre circonstance ce que c'est que le sacerdoce et quelle est la grandeur de son pouvoir ; bornons-nous à considérer maintenant combien fut grave la prévarication du roi, disons mieux, du tyran. Il entra donc dans le temple du Seigneur, et sur ses pas entra le prêtre Azarias. N'avais-je pas raison de vous dire que le prêtre était au-dessus du roi ? Le ministre de Dieu venait chasser l'impie, non comme un monarque, mais comme un esclave ingrat et fugitif ;

c'est avec cette vertueuse indignation qu'il survint, tel qu'un chien généreux court sur une bête impure pour la jeter hors de la maison de son maître.

2. Quel courage et quelle fermeté dans l'âme de ce prêtre, quel esprit élevé ! Il ne regarda pas à l'appareil de la puissance royale, il ne s'arrêta pas à considérer le danger qu'il courait en s'opposant à cette ambition effrénée, il n'écouta pas cette parole de Salomon : « Les menaces du roi sont comme la colère du lion ; » *Prov.*, xix, 12 ; mais, levant les yeux vers le vrai Roi des cieux, et rappelant à sa pensée le tribunal redoutable et le compte rigoureux que nous devons y rendre, il puisa la force dans de telles considérations, et c'est ainsi qu'il vint à la rencontre du tyran. Il savait certes, il savait parfaitement que « les menaces du roi sont comme la colère du lion » pour ceux dont les regards sont fixés sur la terre ; quant à lui qui les tenait attachés au ciel et dont l'âme était prête à recevoir la mort dans le sanctuaire plutôt que de permettre que les saintes lois fussent outragées, il jugeait l'impie plus vil et plus méprisable qu'un chien. C'est la vérité, rien de plus faible que le violateur des lois divines, comme aussi rien de plus fort que le défenseur de ces mêmes lois. « Celui qui commet le péché est l'esclave du péché, » *Joan.*, viii, 34, aurait-il mille couronnes sur la tête : celui qui pratique les œuvres de la justice

---

serait-il dans la condition la plus infime. Ce prêtre courageux avait fait tous ces raisonnements en lui-même quand il se présenta devant Ozias. Suivons-le, si vous le voulez bien, et voyons comment il va lui parler. Nous pouvons être les témoins du dialogue, en effet, et ce ne sera pas un médiocre avantage pour nous de contempler un prêtre réprimandant un roi. Que dit le prêtre ? « Il ne vous est pas permis, Ozias, d'offrir l'encens au Seigneur. » *II Paral.*, xxvi, 18. Il ne lui donne pas le nom de roi, il ne le désigne pas par le titre de sa puissance, vu qu'il s'en est lui-même dépouillé le premier. Voyez-vous, encore une fois, la noble fermeté du prêtre ? Voyez maintenant sa douceur. Il ne suffit pas que nous soyons fermes en corrigeant le vice ; la douceur nous est encore plus nécessaire que la fermeté. Comme les pécheurs ne détestent rien tant sur la terre

comme celui qui vient les réprimander, ils cherchent tous les moyens possibles de lui échapper, afin d'éviter ses reproches ; c'est donc pour les retenir qu'il faut montrer tant de douceur et de bonté. Ce n'est pas seulement par ce qu'il dit, c'est encore par sa présence que le juste fatigue les prévaricateurs : « Son aspect seul nous est à charge. » *Sap.*, II, 15. C'est pour cela que la mansuétude est si nécessaire. Telle est aussi la leçon que le prophète met sous nos yeux quand il nous offre, en même temps que l'impie, celui qui se prépare à le corriger.

Les médecins habiles, lorsqu'ils vont amputer un membre atteint par la gangrène, ou bien extraire des pierres qui compromettent la vie de l'homme, ou redresser enfin tout autre vice de la nature, ne renferment pas leur malade dans un obscur réduit pour l'opérer, mais au contraire le placent au grand jour et comme sur un théâtre, de telle sorte que leur opération s'accomplisse sous les yeux de nombreux spectateurs. Ils agissent de cette manière, non dans le but de dévoiler les misères humaines, mais de montrer à chacun le soin qu'il doit avoir de sa propre santé. Voilà ce que fait aussi l'Écriture : lorsqu'elle se saisit d'un pécheur, elle proclame hautement l'état de cet homme, elle l'expose aux regards, non d'une cité, mais de la terre entière ; et puis, quand elle s'est donné l'univers pour théâtre, elle procède à la guérison, nous apprenant par là quelles précautions nous devons prendre par rapport à notre salut. Examinons donc comment le prêtre s'efforce de ramener le monarque au devoir. Il ne lui dit pas : Homme pervers et le plus pervers de tous les hommes, tu confonds et bouleverses tout, tu touches aux dernières limites de l'impiété. — Il ne pèse pas longtemps sur son accusation ; semblable à ceux qui font une opération douloureuse, et qui la font rapidement pour tromper le sentiment de la douleur par cette rapidité même, il ne donne pas le temps à la colère du roi d'éclater, tant sa parole est prompte et courte ; car la réprimande est aux pécheurs ce que le fer est aux malades. Et ce n'est pas le seul avantage de cette brièveté ; elle nous manifeste de plus la modération de ce juste. Voulez-vous entendre les paroles mêmes sous lesquelles le fer est caché, les voici : « Il ne vous est pas permis



d'offrir l'encens au Seigneur ; cela n'appartient qu'aux prêtres, enfants d'Aaron, consacrés à ce ministère. » C'est là qu'est l'opération sanglante. Comment ? Je vais vous le dire. Pourquoi ne parle-t-il pas uniquement des prêtres et mentionne-t-il Aaron ? C'est que celui-ci fut le premier des pontifes, et qu'un semblable attentat fut commis de son temps. En effet, Dathan, Coré et Abiron, ayant conspiré contre lui avec quelques complices, voulurent eux aussi remplir les fonctions sacrées ; mais la terre absorba les uns et le feu du ciel consuma les autres. Voilà le trait qu'il veut rappeler en prononçant le nom d'Aaron, envers qui l'injustice était commise ; et c'est principalement du terrible châtement des coupables qu'il veut éveiller la pensée. Du reste, tout cela fut inutile, non par la faute du prêtre, mais à cause de l'aveugle emportement du roi. Alors que celui-ci aurait dû louer le pontife et se conformer avec reconnaissance à son conseil, il s'emporta, comme nous le voyons dans le Livre saint, et ne fit ainsi qu'envenimer sa blessure ; car le péché proprement dit n'est pas chose aussi mauvaise que l'impudence après le péché.

3. David certes n'avait pas agi de la sorte. Comment donc ? Après avoir entendu les reproches de Nathan à l'occasion de Bersabée, il s'écria : « J'ai péché contre le Seigneur. » *II Reg.*, xii, 13. Cœur contrit, âme profondément humble ! en vérité, les saints sont grands jusque dans leurs chutes. De même qu'un beau corps garde dans la maladie des traces frappantes de sa beauté, de même l'âme d'un saint porte des signes manifestes de sa vertu dans ses défaillances mêmes et ses prévarications. Et cependant, c'était au milieu de sa cour, en présence de beaucoup de témoins, que David était accusé par le prophète : Ozias l'était, au contraire, dans un lieu saint et retiré, sans aucun témoin ; ce qui ne l'empêche pas de repousser la correction. Qu'en sera-t-il ? son mal restera-t-il incurable ? Non, grâce à la miséricorde divine. Plus tard, comme les disciples ne pouvaient pas chasser le démon qui s'était emparé du lunatique, le Christ leur dit : « Amenez-le-moi ici. » *Matth.*, xvii, 16. Nous voyons quelque chose de pareil dans le récit qui nous occupe : le prêtre ne pouvant pas expulser une maladie plus cruelle que le démon, à savoir le péché, Dieu se charge

de guérir le malade. Que fait-il pour cela? Il le frappe de la lèpre, et c'est au visage qu'il le frappe : « Or, comme le roi menaçait le prêtre, il arriva que la lèpre s'épanouit sur le front du premier. » II *Paral.*, xxvi, 19. En sortant de là, il était comme ces criminels qu'on traîne à la mort, la corde au cou, signe non équivoque de leur condamnation : c'est ainsi qu'il portait au front la marque de son ignominie ; la lèpre remplaçait le bourreau, sa chute était imminente. Il était venu s'emparer du sacerdoce, et voilà qu'il perdait même la royauté ; il aspirait à de plus grands honneurs, et sa tête se courbait sous le stigmate de la honte. Impur, il tombait au-dessous du dernier de ses sujets ; tant c'est une chose funeste de ne pas se renfermer dans les limites que Dieu nous a posées, soit en fait de dignité, soit en fait de science. Voyez la mer, avec quelle violence elle se déchaîne, comme elle roule ses flots avec fureur ! Et pourtant, elle a beau s'élever de la sorte, s'avancer orgueilleuse et menaçante ; dès qu'elle a touché le point où Dieu veut qu'elle s'arrête, elle retombe sur elle-même et ses ondes brisées se résolvent en écume. Quoi de plus faible néanmoins que le sable ? Mais ce n'est pas le sable qui la retient, c'est la crainte de l'Ordonnateur suprême. Si cet exemple ne vous rend pas plus sage, que celui d'Ozias, tel que nous venons de le rapporter, vous instruisse.

Maintenant, après avoir considéré la colère du Seigneur et sa juste vengeance, portons les yeux sur son amour pour les hommes et sur son inépuisable bonté. Il ne suffit pas, en effet, de parler de la colère, il faut aussi parler de la douceur, pour que nos auditeurs ne tombent ni dans le désespoir, ni dans l'apathie. C'est la leçon que Paul nous donne, c'est l'heureux tempérament qui règne dans ses exhortations, comme quand il dit : « Voyez la bonté et la sévérité de Dieu. » *Rom.*, xi, 22. C'est ainsi qu'il met en œuvre la crainte et l'espérance pour ranimer l'homme tombé. En face de la justice plaçons donc la miséricorde. Comment montrerons-nous l'action de celle-ci ? En considérant ce dont Ozias était digne. Que méritait ce roi ? Aussitôt qu'il se fut introduit avec une telle impudence dans le vestibule sacré, il méritait mille fois d'être frappé par la foudre, de subir les plus terribles châti-

ments. Si les premiers qui commirent cet audacieux attentat, Dathan, Coré et Abiron portèrent une semblable peine, à bien plus forte raison devait-il la porter, lui que leur malheureux sort n'avait pas arrêté dans le chemin du crime. Dieu ne le traita pas cependant ainsi; il lui donna d'abord les plus sages avertissements par la bouche de son ministre. Ce que le Christ recommande aux hommes quand l'un d'eux est outragé par un autre, Dieu le fit à l'égard de l'homme : « Lorsque ton frère aura péché contre toi, va, fais-lui tes représentations seul à seul. » *Matth.*, XVIII, 15. Voilà comment Dieu réprimanda ce roi. Le Christ ajoute : « S'il ne t'écoute pas, regarde-le comme un païen et un publicain. » *Ibid.*, 16, 17. S'élevant au-dessus de ses propres lois par sa clémence, Dieu ne le retrancha pas avec cette rigueur, il ne le rejeta pas alors même que cet homme ajoutait à son sacrilège l'obstination et la fureur; il s'y prit d'une autre manière et tâcha de le ramener au bien par une leçon plutôt que par un châtiment. Il ne lança pas sur lui la foudre, il ne consuma pas cette tête orgueilleuse, et la lèpre n'était qu'un moyen de le protéger. C'est ainsi que les choses eurent lieu pour Ozias.

Je n'ajoute plus qu'une parole, et je termine ce discours. Qu'ai-je à vous dire encore? Je dois répondre à cette question faite dès le commencement : Pourquoi, lorsque tous les autres écrivains sacrés prennent pour date la vie des rois, dans la prophétie comme dans l'histoire, ~~isate prend-il le temps où mourut Ozias en s'exprimant de la sorte : « Il arriva dans l'année où mourut Ozias? »~~ Il pouvait assurément désigner le temps du règne de ce prince, selon l'usage suivi par tous les prophètes; mais il ne l'a pas fait. Pourquoi s'est-il écarté de cet usage? C'était une loi chez les anciens que le lépreux fût expulsé de la cité pour la sécurité des citoyens, et de plus pour que le lépreux lui-même ne fût pas un objet de sarcasme et de risée, et qu'en demeurant hors des villes, en abritant son malheur dans la solitude, il évitât les outrages des méchants. Voilà comment on aurait dû traiter le roi dès qu'il était atteint de la lèpre; mais il ne fut pas ainsi relégué par égard pour sa puissance, et les habitants souffrirent qu'il restât caché dans sa maison. Cette coupable tolérance provoqua la colère divine et suspendit la

prophétie. La même chose était arrivée du temps d'Héli : « La parole était rare, il n'y avait pas de vision distincte. » *I Reg.*, III, 1. Encore ici remarquez la bonté de Dieu pour les hommes. Il ne renverse pas la cité, il n'en extermine pas les habitants; il se conduit envers eux comme les amis le font envers leurs amis de même rang. S'ils ont quelque chose qui pourrait être le sujet d'une juste récrimination, ils se contentent d'attendre en gardant un peu le silence : c'est ce que Dieu fait à l'égard d'une nation digne d'un tout autre châtement. Pour moi, semble-t-il dire, je l'ai chassé du temple, et vous ne l'avez pas chassé de la cité; en le frappant de la lèpre, je l'ai comme lié et réduit à l'état de simple particulier : vous n'avez pas eu plus de courage pour cela, vous n'avez pas osé mettre hors de la ville celui que j'avais condamné. Quel est cependant le roi qui supporterait patiemment cette désobéissance, et qui n'aurait pas détruit jusqu'en ses fondements une ville qui n'aurait pas craint de garder dans ses murs un homme condamné à l'exil?

Dieu n'agit pas ainsi, par la raison qu'il est Dieu et non un homme. Mais, quand ce roi mourut, avec sa vie cessa la colère de Dieu contre le peuple, le cours des prophéties fut rétabli, Dieu revint à l'homme. Dans le mode même de la réconciliation brille à vos yeux la clémence divine. A ne considérer que les droits de la justice, cette réconciliation ne devait pas encore avoir lieu. Pour quelle raison? Parce que l'expulsion d'Ozias n'était pas l'œuvre du peuple. Non, ce n'était pas le peuple qui l'avait chassé, c'est la mort qui survint selon les lois de la nature et qui l'enleva de la cité. Mais dans sa conduite envers nous Dieu n'agit pas avec une telle rigueur; il ne cherche qu'une chose, le moyen de nous remettre en paix avec lui. Rendons-lui donc grâces pour tant de bienfaits, glorifions son ineffable amour pour les hommes. Puisse-tous nous en être jugés dignes par la grâce et la miséricorde de son Fils unique, Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE VI.

Sur les Séraphins.

1. Enfin, nous voici parvenus au terme de nos instructions sur Ozias; longue a été la traversée, non par la longueur même du chemin, mais à cause de votre insatiable désir d'apprendre, à vous qui naviguez avec moi. C'est ainsi qu'un pilote ayant à son bord des voyageurs qu'une noble curiosité pousse à visiter des villes étrangères, n'accomplit pas sa course en un jour, alors même qu'un jour suffirait pour cela; il est obligé d'y consacrer un temps beaucoup plus considérable, puisqu'il touche à chaque port et qu'il donne aux navigateurs la faculté de voir chaque ville, pour satisfaire à leur vœu. C'est ce que nous avons fait nous-même dans un autre sens: nous n'avons pas côtoyé des îles, nous ne vous avons pas montré des centres de négoce, des ports ou des cités; nous avons fait passer sous vos yeux des justes et des pécheurs, la vertu des uns et la faiblesse des autres, l'impudente témérité d'un roi et la généreuse fermeté d'un prêtre, la colère et la clémence de Dieu, et tout cela pour le bien de vos âmes. Puisque nous voilà maintenant en vue de la cité royale, ne tardons pas, faisons nos derniers préparatifs, ~~comme étant sur le point d'entrer dans la ville,~~ et pénétrons ainsi dans la céleste métropole, dans cette Jérusalem, notre glorieuse mère à tous, où sont les séraphins, les chérubins, les innombrables légions des anges et des archanges, le trône du grand Roi. Loin d'ici tout profane et tout excommunié, puisque nous allons recueillir les enseignements mystiques; loin d'ici l'homme impie et quiconque n'est pas digne d'entendre une telle parole; ou plutôt non, que les profanes et les impurs viennent tous, mais qu'ils laissent dehors leurs impuretés et leurs vices, et qu'ils entrent avec nous.

Celui qui portait des habits sordides fut renvoyé de la maison de l'époux par le père de ce dernier, non précisément parce qu'il avait des habits sordides, mais parce qu'il était entré dans cet état.

On ne lui dit pas, en effet : Pourquoi n'avez-vous pas la robe nuptiale? On lui dit : « Pourquoi n'ayant pas la robe nuptiale êtes-vous entré ici? » *Matth.*, xxii, 12. — Tu t'en allais mendiant par les carrefours, et je n'ai pas rougi de ton indigence, je n'ai pas repoussé ton abaissement, te dégageant de toute dégradation, je t'ai conduit dans la demeure sacrée de l'époux, j'ai daigné te faire asseoir à la table royale, j'ai voulu t'admettre à la plus haute dignité quand tu méritais le dernier supplice; et toi, loin de devenir meilleur par mes bienfaits, tu t'es enfoncé dans ta corruption habituelle, outrageant les noces et faisant insulte à l'époux. Vatt-en donc, et subis la peine dont te rend digne ton endurcissement. — Que chacun de nous se tienne sur ses gardes, de peur d'entendre un jour cette même voix; qu'il dépouille toute pensée contraire à la doctrine spirituelle, et qu'il vienne ainsi s'asseoir à la table sacrée. « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » Comment l'a-t-il vu, je l'ignore : il atteste l'avoir vu; mais touchant le mode de cette vision il garde le silence : j'accepte ce qui m'est dit, je ne recherche pas curieusement ce qu'on me tait : j'embrasse ce qu'on me découvre, je ne scrute pas ce qui m'est caché; car ce n'est pas sans raison qu'on le dérobe à nos yeux. L'exposition de l'Écriture est un voile d'or, des fils d'or en forment le tissu. Je ne vais pas y mêler des toiles d'araignée; je connais la faiblesse de mon intelligence. « Ne franchissez pas les anciennes bornes, est-il écrit, celles que vos pères ont posées. » *Prov.*, xxii, 28. Il est dangereux de toucher aux bornes posées par les hommes; oserions-nous toucher à celles que Dieu lui-même a posées? Voulez-vous savoir comment le prophète a vu Dieu, soyez vous-même prophète. — Comment cela pourrait-il avoir lieu, me direz-vous, lorsque je suis chargé d'une femme et que je dois veiller à l'éducation des enfants? — Cela néanmoins est possible, mon bien-aimé, pourvu que vous le vouliez. Le prophète eut une femme et fut le père de deux enfants; et ces deux choses ne lui firent pas obstacle. Non, le mariage n'est pas un obstacle dans le chemin du ciel; s'il l'était, si la femme devait être un piège pour l'homme, Dieu ne l'eût pas appelée un aide en la créant.

2. Je voudrais bien vous dire ce que c'est pour Dieu d'être assis; car ce n'est pas dans un sens matériel que nous pouvons ici entendre cette expression, Dieu n'ayant pas de corps. Je voudrais vous dire aussi ce qu'est le trône de Dieu, puisque Dieu ne saurait se renfermer dans un trône, la nature divine n'étant pas circonscrite. Mais je craindrais, en m'arrêtant à de tels enseignements, de retarder le paiement de ma dette. Je vous vois tous impatients de m'entendre parler des Séraphins, et non-seulement aujourd'hui, mais encore depuis le premier jour. Refoulant donc la multitude des pensées qui m'obsèdent, comme on s'ouvre un chemin dans une grande multitude d'hommes, j'irai droit à mon sujet. « Et les Séraphins se tenaient autour. » *Isa.*, VI, 2. Avant même qu'il soit question de la dignité de leur nature, cette dignité ressort de la place qu'ils occupent. Aussi le prophète ne dit-il pas d'abord ce que sont les Séraphins, il dit où ils sont. Et ceci nous montre mieux leur grandeur que cela. Comment? C'est que ce titre de Séraphins est moins propre à nous faire comprendre combien ces esprits sont élevés, que le droit qu'ils ont de se tenir auprès du trône royal. Parmi les satellites d'un monarque, nous regardons comme les plus nobles ceux que nous voyons marcher le plus près de son char. Parmi ces puissances incorporelles, celles-là nous apparaissent aussi comme les plus éminentes qui se tiennent le plus près du trône de Dieu. Voilà pourquoi le prophète ne nous parle pas de la grandeur inhérente à leur nature, et nous fait remarquer avant tout le poste glorieux qui leur est assigné; il sait qu'en cela consiste leur plus bel ornement, que de là provient la beauté même de leur nature. Toute gloire, tout honneur, toute sécurité résulte de la place qu'ils occupent autour du trône divin. On voit encore cela dans les anges: pour nous faire comprendre leur grandeur, le Christ ne nous dit pas qu'ils sont anges; il se tait là-dessus, et voici ce qu'il dit: « Leurs anges contemplant à jamais la face de mon Père qui est dans les cieux. » *Matth.*, XVIII, 10. Contempler la face du Père se présente ici comme une chose supérieure à la dignité d'ange: à la dignité des Séraphins est également supérieure la faculté de se tenir en cercle autour du trône, d'avoir ce trône au milieu d'eux. Mais ce privilège, quelque grand

qu'il soit, il vous est possible de l'obtenir, si vous le voulez. Dieu n'est pas seulement au milieu des Séraphins; si nous le voulons, il est encore au milieu de nous. « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, dit-il lui-même, je suis là au milieu d'eux. » *Matth.*, XVIII, 20. Il est dit ailleurs : « Le Seigneur est près de ceux dont le cœur est contrit, il sauvera ceux dont l'esprit est humble. » *Psal.*, XXXIII, 19. Voilà pourquoi Paul s'écrie : « Goutez les choses de là-haut, où est le Christ assis à la droite de Dieu. » *Coloss.*, III, 2. Vous le voyez, il nous fait prendre place parmi les Séraphins, il nous amène près du trône royal.

Le prophète ajoute : « Six ailes étaient à l'un, et six ailes à l'autre. » Que nous représentent ces ailes? L'élévation, la sublimité, la légèreté et la rapidité de ces pures substances. C'est pour cela que Gabriel descend porté sur des ailes. Ce n'est pas qu'une nature incorporelle soit pourvue d'un tel instrument; c'est pour montrer qu'il vient des régions supérieures et qu'il s'est éloigné des habitants du ciel pour accomplir une mission. Pourquoi ce nombre d'ailes? Ici nous n'avons pas besoin d'interpréter le texte sacré; il s'interprète lui-même et nous dit l'usage de ces ailes : « Avec deux ils se couvraient la face, » comme pour se couvrir les yeux d'un double bandeau, dans l'impossibilité où ils sont de supporter l'éclat de la gloire divine. « Avec deux ils se couvraient les pieds, » probablement sous l'impression de la même crainte; car, lorsqu'un pareil sentiment nous envahit, nous avons coutume d'envelopper notre corps de toutes parts. Et que dis-je, le corps? L'âme elle-même éprouve quelque chose de semblable, quand elle est frappée d'une apparition étrange et subite; elle suspend l'exercice de ses fonctions pour se réfugier dans la partie inférieure, pour s'envelopper du corps comme d'un manteau. Mais, si nous parlons de crainte et de stupeur, qu'on n'aille pas s'imaginer que dans ces pures substances puisse trouver place un pénible sentiment; chez elles un bonheur infini se mêle à cette religieuse frayeur. « Et des deux autres ils volaient. » Nous comprenons par là que les Séraphins s'élancent incessamment vers les plus hautes sphères, et ne regardent pas en bas. « Ils criaient l'un à l'autre : Saint, saint, saint. » *Ibid.*, 3. Ce cri nous fait surtout comprendre



l'admiration dont ils sont transportés : ce n'est pas un chant ordinaire, c'est un cri puissant; et ce cri n'éprouve pas d'interruption, il dure à jamais. Les corps brillants, le seraient-ils au suprême degré, n'excitent d'ordinaire notre admiration que lorsqu'ils captivent pour la première fois nos regards; quand nous les avons contemplés à plusieurs reprises, l'habitude détruit l'admiration, l'œil est accoutumé désormais à ce spectacle. Aussi, l'aspect de la royauté vient-il tout à coup à nous frapper, nous sommes éblouis par tant de splendeurs et de richesses; mais après un jour ou deux nous n'éprouvons plus le même enthousiasme. Et pourquoi parler de la magnificence royale quand nous sommes impressionnés de la même manière par les rayons du soleil, le plus brillant de tous les corps? Voilà ce qu'il en est de notre admiration pour un objet matériel quelconque, l'habitude la détruit; mais il n'en est plus de même par rapport à la gloire de Dieu, c'est tout le contraire qui arrive. Plus les Vertus célestes contemplent cette gloire, plus elles sont transportées et ravies; dès le premier moment de leur existence jusqu'à ce jour, la vue de cette gloire ne cesse de leur arracher le même cri d'étonnement; ce que nous ressentons pendant quelques instants à peine, quand le rayon brille à nos yeux, elles le ressentent perpétuellement; à leur continuelle admiration se joint un bonheur continu. Non contentes de pousser de telles acclamations elles se les adressent les unes aux autres, ce qui nous donne une idée plus grande encore de leurs transports. Ainsi faisons-nous nous-mêmes : lorsque le tonnerre gronde ou que la terre tremble, non-seulement nous tressaillons et crions, mais nous courons les uns vers les autres dans nos demeures. C'est une image de ce que font les Séraphins, voilà comment ils s'interpellent et se répondent par ce cri : « Saint, saint, saint. »

3. Ne reconnaissez-vous pas cette voix ? est-ce la nôtre ou celle des Séraphins? — La nôtre et celle des Séraphins en même temps, depuis que le Christ a renversé le mur de séparation et qu'il a pacifié les choses du ciel et celles de la terre, depuis qu'il a tout établi dans l'unité. Auparavant cette hymne n'était chantée qu'au ciel; mais, en daignant venir sur la terre, le Seigneur a naturalisé ce chant parmi nous. C'est pour cela que ce pontife suprême, en

approchant de cette table sacrée pour offrir à son Père un culte spirituel, un sacrifice non sanglant, ne se borne pas à nous suggérer cette acclamation, mais nous présente d'abord l'exemple des chérubins et des séraphins, expressément mentionnés dans la liturgie sainte, et nous exhorte alors à pousser tous cette acclamation céleste. Or, en nous rappelant ceux qui forment avec nous un tel concert, il détache notre âme de la terre ; c'est comme s'il disait hautement à chacun de nous : Tu chantes avec les Séraphins, tiens-toi donc avec les Séraphins, comme eux étends les ailes, vole autour du trône royal. Et pourquoi s'étonner que tu prennes place parmi les Séraphins, lorsque Dieu te prodigue ce que les Séraphins n'osent pas toucher ?

« L'un des Séraphins fut envoyé vers moi, portant un charbon ardent qu'il avait pris avec des pinces sur l'autel. » *Isa.*, vi, 6. Cet autel est la figure et l'image anticipée de notre autel ; ce feu représente le feu mystique et divin. Le Séraphin n'osa pas le toucher avec la main, il eut recours à des pinces ; pour vous, c'est dans la main que vous le recevez. Si vous considérez la dignité des saints mystères, sans doute les Séraphins ne sont pas dignes d'y toucher ; mais, si vous songez à l'amour de Dieu pour les hommes, vous comprendrez qu'il ne dédaigne pas de descendre jusqu'à nous par les symboles présents à l'autel. Méditez là-dessus, ô homme, réfléchissez à l'immensité de ce don, et relevez-vous enfin, repoussez la terre, élanchez-vous au ciel. — Mais le corps trahit mon élan et me retient en bas. — Voici venir les jeûnes, qui savent donner des ailes à l'âme et rendre léger le fardeau de la chair, serait-ce une chair plus lourde que le plomb. A plus tard néanmoins, quoique à bientôt, nos instructions sur le jeûne ; pour le moment, parlons encore des divins mystères, pour lesquels le jeûne a été institué. De même que dans les jeux olympiques, la couronne est l'objet des combats, de même une communion pure est l'objet des jeûnes que nous nous imposons. Si nous ne dirigeons pas là tous nos efforts pendant ces jours, nos efforts sont vains et stériles, nous sortirons sans couronne et sans prix de la lice du jeûne. Voilà pourquoi nos pères ont agrandi le stade à parcourir, ont assigné des bornes à la pénitence, de telle

sorte qu'en le quittant nous fussions purifiés de toutes nos souillures. C'est encore pour cela que dès le commencement je ne cesse d'élever la voix pour vous conjurer et vous supplier de ne pas vous présenter avec une conscience impure, avec une âme souillée, à cette table sainte ; car alors ce n'est plus s'approcher, ce n'est plus communier, recevrons-nous mille fois le corps divin ; c'est notre condamnation, c'est notre châtement, là commence le supplice. Aucun pécheur donc ne doit s'avancer ; mais je me trompe en disant aucun pécheur, puisque je me repousserais le premier de la table sacrée : je veux dire aucun pécheur persévérant dans le mal. Aussi n'ai-je pas gardé le silence dès le premier jour, et quand viendra celui du banquet royal, quand nous serons à cette veille sainte, aucun n'aura le droit de dire : Je suis entré sans préparation, dans un complet état de dénûment. C'est longtemps auparavant qu'il fallait me tenir ce langage. Si je l'avais entendu plus tôt, j'aurais entièrement changé de vie, je me serais purifié moi-même, avant d'entrer. — C'est pour que personne n'eût à donner de pareilles excuses que je vous ai dès notre premier pas dans la carrière, toujours conjurés de faire pénitence. Je sais que nous sommes tous sous le coup du châtement, que nul ne peut se glorifier d'avoir le cœur sans tache ; mais notre plus grand malheur n'est pas que nous ayons le cœur souillé, c'est que, l'ayant souillé, nous n'allions pas à Celui qui peut le rendre pur. Il peut ce qu'il veut, et il veut que nous soyons purs plus que nous ne le voulons nous-mêmes ; il attend seulement que nous lui fournissions le plus léger motif pour nous couronner sans blesser la justice. Qui fut plus pécheur que le Publicain ? A peine cependant eut-il dit : « O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur, » *Luc.*, xviii, 13, qu'il se retira beaucoup plus justifié que le Pharisien. Quelle puissance avait donc cette parole ? Ah ! ce n'est pas la parole elle-même qui le purifia, mais bien le sentiment avec lequel il prononça cette parole ; et pas même ce sentiment seul, mais avant tout l'amour de Dieu pour l'homme.

4. Quelle grande action, quelle pénible tâche est-ce donc au pécheur de se persuader qu'il est pécheur, et puis de l'avouer devant Dieu ? Vous le voyez, je ne me trompais pas en disant que le

Seigneur n'attend de nous qu'une légère occasion; et c'est alors lui-même qui fait tout pour notre salut. Faisons donc pénitence, pleurons et gémissons. Un père à qui la mort a ravi sa fille, passe souvent la majeure partie de sa vie dans le deuil et la désolation : pour nous, c'est notre âme que nous avons perdue, et nous ne sommes pas dans la tristesse ? nous avons compromis notre salut, et nous n'éprouvons pas de chagrin ? Et que parlé-je d'âme et de salut ? Nous avons provoqué la colère d'un Maître si doux et si bon, et nous ne nous cachons pas sous terre ? Il ne l'emporte pas seulement par les soins dont il nous entoure sur le maître le plus attentif, il l'emporte encore sur le meilleur des pères, sur la mère la plus tendre et la plus dévouée. Il nous dit lui-même : « Une femme oubliera-t-elle son petit enfant et n'aura-t-elle plus pitié du fruit de ses entrailles ? Mais, serait-elle capable d'un tel oubli, pour moi, je ne vous oublierai pas. » *Isa.*, XLIX, 15. Antérieurement à toute démonstration, cette proposition n'est pas douteuse, puisqu'elle vient de Dieu. Allons néanmoins et démontrons-la par des faits. Jadis Rebecca, après avoir donné l'ordre à son fils de jouer le rôle qu'on sait pour surprendre la bénédiction paternelle, et l'avoir complètement déguisé dans ce but, de telle sorte qu'il prit la place de son frère, le voyant encore hésiter, lui tint ce langage, afin de dissiper tout reste de frayeur : « Que la malédiction dont tu serais frappé retombe sur moi, cher enfant. » *Genes.*, xxvii, 13. C'est bien là l'expression d'une mère, d'un cœur enflammé d'amour pour son enfant. Mais le Christ ne se borne pas à le dire, il l'accomplit ; il ne s'en tient pas à la promesse, il en vient au fait. C'est ce que Paul nous déclare à haute voix : « Le Christ nous a délivrés de la malédiction légale, en se faisant pour nous un objet de malédiction. » *Galat.*, III, 13. Irons-nous exciter le courroux d'un tel maître ? n'est-ce pas là une chose plus à redouter que la géhenne elle-même, que le ver qui ne meurt pas, que le feu qui ne s'éteindra jamais ?

Quand vous approchez donc de la table sacrée, songez que le Roi de l'univers est là présent, comme il l'est en réalité, qu'il voit à découvert l'âme de chacun, qu'il distingue celui qui vient avec la sainteté convenable et celui qui s'avance avec une conscience im-

pure, avec des pensées immondes et perverses, avec des actions criminelles. Rencontre-t-il un homme de ce dernier caractère, il le livre d'abord au jugement de sa propre conscience ; et, si le coupable réagit contre le mal au fond de son cœur, s'il revient à de meilleurs sentiments, il lui fait un accueil favorable ; au contraire, si l'amendement n'a pas lieu, le pécheur impénitent tombe entre les mains de la justice divine pour subir le sort mérité par son ingratitude et son aveuglement. Voulez-vous savoir combien ce sort est terrible, écoutez le langage de Paul : « C'est une chose affreuse de tomber entre les mains du Dieu vivant. » *Hebr.*, x, 31. Je n'ignore pas que ces paroles nous mordent au cœur ; mais que ferai-je ? Si je n'ai pas recours à des remèdes violents, les blessures ne disparaîtront pas ; et, si j'applique de tels remèdes, vous ne supportez pas la douleur. De tout côté je trouve des angoisses. Pour le moment il importe de m'arrêter ; ce que j'ai dit jusqu'ici suffit certes pour ramener au bien des auditeurs attentifs et diligents. Et toutefois, pour qu'elles soient utiles aux autres en même temps qu'à vous et par vous, résumons-les en quelques mots.

Nous avons parlé des Séraphins, nous avons montré combien est grande la dignité d'assister au trône royal, et qu'il appartient aux hommes d'acquérir une semblable dignité. Après cela nous avons parlé des ailes, puis encore de la puissance infinie de Dieu, de son admirable condescendance à notre égard. Nous avons ensuite expliqué ce cri perpétuel que ces esprits célestes font entendre dans un perpétuel transport, et la gloire qu'ils rendent incessamment à Dieu par leur contemplation incessante. Nous avons remis sous vos yeux l'honneur qui nous est fait de nous unir à leur chœur et de louer avec eux notre commun Maître. Nous avons ajouté quelque chose sur la pénitence, sur le crime de ceux qui s'approchent des mystères dans le mal. Que le mari transmette cette doctrine à sa femme, le père à son fils, le maître à son serviteur, le voisin à son voisin, l'ami à son ami. Que les ennemis eux-mêmes reçoivent cette communication ; car nous aurons à répondre aussi de leur salut. S'il nous est ordonné de relever leur bête de somme quand elle est tombée, ou de la ramener à son maître quand elle est égarée, à plus forte raison devons-nous re-

lever ou ramener leur âme. Si nous agissons ainsi, soit en ce qui nous concerne, soit en ce qui concerne le prochain, nous pouvons nous présenter avec confiance au tribunal du Christ, à qui gloire, honneur, puissance, en même temps qu'au Père et au Saint-Esprit, source de grâce et de vie, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# HOMÉLIE

SUR

## LES MAUX DE LA VIE

---

### AVANT-PROPOS.

Voici ce que porte une note de Savilius sur cette homélie : « Ce discours, d'une diction si pure et d'une indubitable authenticité, nous le devons à la bibliothèque du Sérénissime Duc de Bavière. Nous regrettons beaucoup de n'avoir eu qu'un exemplaire entre nos mains; mais cet exemplaire est tel que nous avons eu peu de chose à retoucher; on ne peut y signaler qu'une ou deux très-petites lacunes. » Nous avons corrigé sans trop de peine ces légers défauts, comme on le verra dans les notes. Impossible de déterminer l'époque où cette homélie fut prononcée. Tillemont présume qu'elle le fut à Constantinople : c'est une conjecture dénuée de tout solide fondement, et lui-même est loin de la donner sans hésitation, ce qui nous paraît fort sage.

---

### HOMÉLIE

Sur cette parole du Prophète : « Moi, le Seigneur Dieu, j'ai fait la lumière et les ténèbres, je donne la paix et j'envoie les maux. » *Isa.*, XLV, 7.

1. Bien courtes sont ces paroles, mais elles nous ouvrent une source de miel, du miel le plus suave et qui n'engendre jamais le dégoût. Le miel matériel produit une agréable sensation qui s'ar-

rête à la langue, puis il s'altère et se corrompt : le miel de la doctrine pénètre jusqu'à la conscience, l'inonde d'une perpétuelle joie, et devient en nous le principe de l'incorruptible vie. Celui-là se compose du suc des plantes, et celui-ci des sentences de nos Livres saints. C'est de ce dernier que vous a nourris avec abondance le maître dont vous venez de recueillir le magnifique enseignement ; il a remporté le prix de l'obéissance, il vous a montré la force de la charité et la noblesse de la foi. Courage, et nous aussi nous allons vous servir avec allégresse la table accoutumée ; car c'est un grand bonheur pour nous de voir une multitude aussi compacte dans cette enceinte sacrée, alors que des jeux si brillants se célèbrent dans l'hippodrome. Vous avez méprisé ce spectacle ; nous voulons donc placer devant vous une coupe remplie jusqu'aux bords, une coupe qui, bien loin de produire l'ivresse, fait naître la sobriété. Tel est le vin des Écritures, tels sont les mets étalés sur notre table : ils n'engraissent pas la chair. En disant cela, ce n'est pas la nature même de la chair que nous prétendons condamner, nous mettons seulement bien au-dessus la dignité de l'âme ; ce n'est pas l'usage que nous repoussons, nous flétrissons l'abus et l'excès. Si nous nous élevons à des considérations spirituelles, encore ne devons-nous pas donner prise aux fausses spéculations de l'hérésie. Sans doute le corps est inférieur à l'âme, mais il n'est pas l'opposé de l'âme : elle est une substance simple, tandis qu'il demeure sujet aux passions. Dieu dans son art infini n'a pas formé cet univers d'une seule substance, ni de deux ou de trois ; il a créé des natures multiples et diverses, afin de manifester dans la diversité des êtres les trésors de sa sagesse et la grandeur de son pouvoir. Il n'a pas seulement créé le ciel, il a de plus créé la terre ; et non-seulement la terre, mais encore le soleil ; avec le soleil, la lune ; avec la lune, les étoiles, l'air, les nuées ; et pour redescendre de l'air sur la terre, les lacs, les sources, les fleuves, les montagnes, les vallées, les collines, les prés, les jardins, toutes les sortes de germes et de plantes, toutes les formes et toutes les énergies de la nature, tout ce que nous pouvons apercevoir dans cet univers ; de telle sorte que, si nous le parcourons de la pensée, nous nous écrierons avec le prophète : « Que vos



œuvres sont grandes, Seigneur ! Vous avez tout fait dans la sagesse. » *Psalm.*, ciii, 24.

Le théâtre a-t-il pour vous tant d'attrait, laissez là celui de Satan, et venez à ce théâtre divin. Aimez-vous les accords de la lyre, quittez les mélodies qu'on entend dans le monde, concentrez les forces de votre entendement, et venez écouter cette mélodie spirituelle qui donnera l'essor à votre pensée, où se retrempera la vigueur de votre âme. Voyez comme ces sons divers et ces cordes distinctes font remonter vers Dieu l'Artiste suprême, un concert où règnent pleinement l'unité et l'harmonie. La voix qui s'élève de toutes les créatures se forme de mille voix, mais n'exprime qu'une seule et même pensée, celle de glorifier le Créateur. Chaque corde résonne à part, toutes résonnent ensemble. Pour vous faire une idée du son spécial qu'elles rendent, touchez par la pensée la corde du ciel, et vous l'entendrez soudain élever sa grande voix pour rendre gloire à Dieu. Le prophète le savait bien quand il disait : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce l'œuvre de ses mains. » *Psalm.*, xviii, 2. De cette corde descendez à celle du jour et de la nuit, et vous l'entendrez encore rendre des sons plus harmonieux que la lyre et la cithare, alors surtout qu'elle vibre sous une main qui sait la toucher. — Comment ces cordes résonnent-elles ? me direz-vous. Le ciel n'a ni bouche, ni langue, ni palais, ni dents, ni lèvres ; comment a-t-il une voix ? Et le jour, comment peut-il parler ? Je ne vois pas là les instruments de la parole, mais bien le cours du soleil et de la lune, la succession du jour et de la nuit, la marche du temps. — De peur qu'en entendant ces choses un esprit grossier ne tombe dans l'incertitude ou le trouble, voici que le prophète renchérit sur ce qu'il vient de dire. Après avoir affirmé que les cieux racontent la gloire de Dieu, que le jour transmet la parole au jour, que la nuit révèle la science à la nuit, il ne s'en tient pas là, mais il ajoute : « Il n'est pas d'idiomes, il n'est pas de langues qui ne puissent entendre leur voix. » *Ibid.*, 4. Voici quel est le sens de ce texte : Non-seulement le jour et la nuit, aussi bien que le ciel, ont une voix ; mais encore cette voix est plus éclatante, plus significative, plus soutenue que la voix de l'homme. Comment

cela? Écoutez de nouveau le prophète royal : « Il n'est pas d'idiomes, il n'est pas de langues qui ne puissent entendre leur voix. » Qu'est-ce à dire? C'est ici l'éloge des voix de la nature, la glorification de leur langage. Ma voix est entendue de celui qui parle une même langue avec moi, et nullement de celui qui parle une autre langue. Si je m'exprime en grec, par exemple, celui qui connaît cette langue me comprendra; mais le Scythe, le Thrace, le Maure, l'Indien, ne pourront pas me comprendre; la différence de nos langues s'oppose à la communication de nos pensées.

2. Si j'entends à mon tour le scythe ou le thrace, je ne les comprendrai pas; la langue de l'un ne dit rien à l'intelligence de l'autre: il n'en est plus ainsi du langage que parlent le ciel, la nuit et le jour; ce langage est tel qu'en toute langue, en tout idiome, chez toute nation, il est aisément entendu. De là ce qu'ajoute le prophète, après avoir dit que les cieux racontent la gloire de Dieu, que le jour transmet la parole au jour: « Il n'est pas d'idiomes, il n'est pas de langues qui ne puissent entendre leur voix. » J'insiste sur la signification de ce texte: La voix que font entendre le jour, la nuit, le ciel, toutes les créatures, parle si clairement à notre esprit qu'il n'est pas de langue, c'est-à-dire de peuple ou de nation, qui ne soit en état de la comprendre. Il n'est pas de voix à laquelle ne corresponde la voix du ciel: Scythe, thrace, maure, indien, sarmate, tout idiome, toute langue, toute nation peut entendre cette voix. Comment, je le demande encore? Écoutez, et vous verrez de quelle façon le ciel parle en se taisant. Lorsque vous contemplez sa beauté, sa grandeur, sa position, sa stabilité, son éclat, et que, recueillant toutes ces choses en vous-même, vous rendez gloire au Créateur, vous célébrez sa puissance, c'est le ciel qui élève la voix en ce moment et qui prend une langue pour louer Dieu. Voilà ce qu'il faut entendre par cette parole: « Les cieux racontent la gloire de Dieu. » De quelle manière, et par quel moyen, encore une fois? En éblouissant celui qui le contemple, et par là même en l'obligeant à lever les yeux vers le Créateur. Si vous vous écriez, à la vue d'une œuvre aussi belle: Gloire à vous, Seigneur! quel corps vous avez formé,

quelle barrière au milieu du monde ! — c'est le ciel, je le répète, qui glorifie de la sorte son Auteur par le ministère de votre langue, et qui l'admire par vos yeux. C'est ainsi qu'il rend hommage à Dieu sans parler ; et tous les hommes comprennent ce langage muet. Il ne frappe pas leur oreille, mais il frappe leur vue ; et la vue est la même chez tous, si la langue diffère : tous les peuples, sans en excepter les barbares, les Scythes, les Thraces, les Maures et les Indiens, entendent cette voix ; c'est-à-dire qu'en voyant ce magnifique spectacle, frappée de toutes les splendeurs que le ciel étale à nos yeux, toute âme droite adore et glorifie l'Auteur de ces merveilles.

On peut dire la même chose du jour et de la nuit. De même que le ciel en nous frappant d'admiration par sa beauté, sa grandeur, sa position, son éclat, sa stabilité, ses fécondes et multiples influences, nous excite à rendre gloire au Créateur ; de même le jour et la nuit. Si vous observez avec quel ordre ils se succèdent, comment le jour se borne à remplir sa tâche et se garde bien d'empiéter sur le domaine de la nuit, se montrant exempt de toute ambition, se renfermant dans ses bornes et ne prétextant pas sa splendeur pour se donner le droit d'envahir le temps tout entier ; comment la nuit à son tour, ayant accompli sa course, cède la place au jour ; et cela, depuis tant de siècles, sans confusion, sans désordre, sans le plus léger empiètement réciproque, malgré l'éclat de l'un et l'obscurité de l'autre ; pourrez-vous, à la vue d'une telle harmonie, refouler un sentiment d'admiration et refuser de rendre gloire à Dieu ? Semblables à deux sœurs que rattachent l'affection la plus tendre et qui mettent en quelque sorte dans la balance l'héritage paternel, afin d'éviter la plus légère fraude, le jour et la nuit se sont partagé le temps et respectent leur mutuel empire avec cette exactitude et cette rigoureuse équité que l'expérience vous montre. Qu'ils écoutent cette leçon les hommes avides d'argent, ceux qui dépouillent leurs frères ; qu'ils sachent comprendre cet égal partage du temps, cet accord parfait de la nuit et du jour, et qu'ils apprennent de la sorte à réprimer leurs passions. C'est donc ainsi que « le jour transmet la parole au jour, et que la nuit révèle la science à la nuit. » Ce

n'est pas en élevant la voix, c'est par l'ordre même et l'harmonie qu'ils observent, c'est par l'égalité de leur pouvoir, par cette marche libre et régulière, qu'ils proclament d'une voix plus éclatante que celle de la trompette la gloire du Créateur, non sur un point du monde, mais dans toutes les contrées éclairées par le soleil. Ce langage parcourt l'univers, puisque le ciel est partout et que partout se succèdent le jour et la nuit : c'est un enseignement qui se répand à la fois sur la terre et sur la mer. Aussi le prophète ne dit-il pas simplement : Les cieus parlent de la gloire de Dieu ; non, il dit qu'ils la *racontent*, qu'ils l'exposent, ce qui signifie qu'ils en instruisent les hommes, qu'ils sont les maîtres du genre humain, qu'ils tiennent une immense école où le spectacle de leur beauté remplace les livres et les écrits, et qu'ils enseignent aux ignorants comme aux savants, à tous sans exception, la sagesse et la puissance de Dieu, empreintes dans les créatures comme dans un livre.

Les hommes eux-mêmes glorifient Dieu par les autres, sans parler, en gardant un profond silence ; et voilà pourquoi le Christ disait : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieus. » *Matth.*, v, 16. De même donc qu'à la vue d'une vie pure nous rendons gloire à Dieu, sans que le juste ait besoin de parler ; de même, en contemplant la beauté du ciel, nous glorifions celui qui l'a créé. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la parole du prophète : « Les cieus racontent la gloire de Dieu. » Ils ont pour interprètes ceux dont ils frappent les regards. « Le jour transmet la parole au jour, et la nuit révèle la science à la nuit. » Quelle science ? Celle dont le Créateur lui-même est l'objet. Le jour appelle l'homme au travail, et la nuit venant ensuite le repose de ses mille labeurs, suspend le cours de ses sollicitudes, le plonge dans le sommeil, ferme ses paupières et le prépare en réparant ses forces à reprendre les travaux du jour. Les avantages qu'elle lui procure ne sont donc pas à dédaigner ; ils sont d'un prix inestimable. Si la nuit ne venait pas faire trêve à ses innombrables fatigues, le jour ne lui serait plus d'aucune utilité et le rappellerait vainement à l'œuvre, la nature succomberait sous un

travail non interrompu, la vie s'épuiserait, pour lui la lumière serait désormais inutile. C'est donc la nuit qui rend le jour utile à l'homme ; et de plus elle conduit à la connaissance de Dieu celui qui sait apprécier les services qu'elle nous rend. En effet, lorsqu'il se dit à lui-même quelle est l'utilité du jour et quelle est celle de la nuit, comment ils se succèdent et se remplacent, formant en quelque sorte un chœur harmonieux, et toujours pour notre conservation et notre bien, serait-il le plus ignorant de tous les hommes, son intelligence s'éveillera, il lui sera facile de reconnaître la sagesse du suprême Artisan ; car le jour et la nuit la manifestent assez, l'un en nous appelant au travail, l'autre en nous invitant au repos.

3. Mais voilà que, nous laissant entraîner à cette digression, nous avons perdu de vue le commencement de notre discours. Il pourrait arriver néanmoins que dans le texte dont vous avez entendu la lecture, quelque chose eût troublé ceux d'entre vous qui sont moins attentifs ou moins versés dans la connaissance des Écritures : hâtons-nous donc de revenir à ce sujet. L'Évangile de ce jour renferme l'histoire de cette femme qu'affligeait une perte de sang et qui mit un terme à cette infirmité en touchant simplement la robe du Sauveur, ravissant de cette manière un trésor par la force de sa foi. Oui, ce fut là vraiment un larcin, mais un larcin digne d'éloges, et les éloges ne manquèrent pas à celle qui l'avait accompli : Jésus lui-même, qui était le volé, loua cette pauvre femme. On a lu de plus ce qui concerne les stigmates de Paul, ses blessures, ses chaînes, ses condamnations, ses naufrages, ses persécutions incessantes et multiples, ses prisons, ses morts de chaque jour, sa faim, sa soif, sa nudité, ses innombrables sollicitudes. Que ferai-je ? Je m'arracherai d'un bond impétueux aux entraînements de ce dernier sujet, aux étreintes de Paul, pour n'être pas encore détourné de ma pensée première. Vous le savez, plus d'une fois, comme je m'acheminais vers un but déterminé, il m'a surpris au milieu du discours, il s'est tellement emparé de moi que je n'ai pu m'en séparer qu'à la fin. Il ne faut pas que la même chose m'arrive aujourd'hui ; je veux donc ramener de force ma pensée sur la parole du prophète dont j'avais résolu de vous entretenir. Quelle

est cette parole ? « Moi, le Seigneur, j'ai créé la lumière et les ténèbres, je donne la paix et j'envoie les maux. » Vous me rendrez ce témoignage, ce n'est pas sans raison que je dirige là ma course ; je m'empresse d'y venir en passant sur tout le reste. C'est qu'il y a là des choses qui peuvent aisément troubler un esprit incapable de les approfondir. Rendez-vous donc attentifs, prêtez-nous une oreille favorable, et, laissant de côté toute préoccupation terrestre, écoutez bien ce que nous vous dirons. C'est ainsi que nous désirons récompenser votre empressement à vous réunir ici, et ne vous renvoyer dans vos demeures qu'après vous avoir largement fourni l'aliment spirituel, de telle sorte que les absents apprennent de vous la perte qu'ils auront faite ; et c'est ce qu'ils ne pourront ignorer, si vous recueillez nos enseignements avec zèle et s'il vous est possible de les leur communiquer.

« Moi, le Seigneur, j'ai créé la lumière et les ténèbres, je donne la paix et j'envoie les maux. » Je reviens sur cette sentence pour qu'elle se grave dans votre esprit et pour que la solution soit mieux préparée. Isaïe n'est pas seul à tenir ce langage ; un autre prophète dit également : « Est-il un mal dans la ville que le Seigneur n'ait pas fait ? » *Amos*, III, 6. Que signifie cela ? Il faut donner une solution qui réponde à tous. Mais cette solution, où est-elle ? Elle est dans la portée bien comprise de ces expressions. Redoublez d'attention, je vous le demande encore ; ce n'est pas en vain et sans motif que j'insiste sur ce point. Nous avançons vers une doctrine qui nous commande ce respect par sa profondeur. Il y a des choses bonnes, il y en a de mauvaises, et d'autres qui tiennent le milieu ; parmi ces dernières, plusieurs semblent mauvaises et ne le sont pas en réalité ; c'est nous qui les jugeons et les disons telles. Pour rendre ma pensée plus claire et plus ferme en même temps, je prends un exemple : On regarde généralement la pauvreté comme un mal ; elle ne l'est pas cependant, elle détruit même le mal quand la vigilance et la sagesse l'accompagnent. La richesse à son tour est généralement tenue pour un bien ; mais elle est loin de l'être, si l'on n'en fait pas l'usage qui convient. Si la richesse était absolument un bien, tout homme riche serait par là même un homme bon. S'il est vrai

toutefois que tous les riches ne sont pas vertueux et que ceux-là seuls le sont qui usent bien de leur fortune, il est évident que la richesse n'est pas un bien absolu, un bien par elle-même, et qu'elle nous est offerte comme un instrument de vertu. Voyez encore : Le corps a des qualités par lesquelles on désigne celui qui les possède. Ainsi, la blancheur n'est pas une substance, c'est une qualité, une modification de la substance : qu'un homme la possède néanmoins, et nous donnons à cet homme le nom de blanc. La maladie n'est elle-même qu'une modification de la substance, qu'un homme en soit affecté, et nous le désignons sous le nom de malade. Si donc la richesse était la vertu, il faudrait que l'homme riche fût dès lors nommé vertueux et qu'il le fût en réalité ; mais, si le riche n'est pas précisément vertueux, la richesse n'est pas une vertu, un bien essentiel ; il dépend de nos sentiments qu'elle le devienne. De même, si la pauvreté était un mal, tous les pauvres seraient des hommes méchants ; mais tant de pauvres ont conquis le ciel : la pauvreté n'est donc pas un mal.

4. Que direz-vous en présence des blasphèmes causés par la pauvreté ? m'objectez-vous. — Je dirai que ce n'est pas à la pauvreté, mais bien à la faiblesse d'esprit ou de cœur qu'il faut les attribuer. Nous le voyons par l'exemple du bienheureux Job : Réduit à la dernière indigence, tombé jusqu'au fond de l'abîme, non-seulement il ne blasphéma pas, mais encore il continua de bénir Dieu ; et voici comment il s'exprimait : « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout retiré ; c'est la volonté du Seigneur qui s'est accomplie ; que le nom du Seigneur soit loué dans tous les siècles. » *Job.*, I, 21. — A cause des richesses, me direz-vous encore, beaucoup se laissent aller à l'avarice et à la rapine. — Mais ce n'est pas non plus les richesses qu'il faut en accuser, c'est la folie des hommes ; et le même juste est là pour le prouver : Quoiqu'il fût dans l'abondance, loin de ravir le bien d'autrui, il donnait du sien et faisait de sa maison un port aux voyageurs, comme il le déclare lui-même : « Ma maison était ouverte à tout étranger qui venait s'y présenter. » *Ibid.*, xxxi, 32. Abraham n'était pas moins riche, et les voyageurs profitaient également de ses richesses : elles n'ont pu rendre injuste ni celui-

ci ni celui-là, pas plus que la pauvreté n'a fait du premier, ou de Lazare, un blasphémateur ; dénués l'un et l'autre des aliments nécessaires, ils ont brillé d'un si vif éclat que Dieu lui-même rend témoignage à l'un et lui communique les plus grands secrets, que l'autre quitte la terre précédé par les anges, est reçu dans le sein du Patriarche et possède les mêmes biens que lui.

Voilà donc les choses que j'appelle indifférentes, la richesse et la pauvreté, la santé et la maladie, la vie et la mort, la gloire et le déshonneur, la liberté et la servitude. Inutile d'aller plus loin ; essayer de tout parcourir, ce serait prolonger le discours outre mesure. Qu'il vous suffise de cette indication, et je ne me détourne pas de mon but. Il est écrit : « Fournissez au sage une occasion, et il deviendra plus sage. » *Prov.*, ix, 9. Voilà donc les choses qui tiennent le milieu entre le bien et le mal, dont les hommes peuvent user à leur gré pour l'un ou pour l'autre. Qu'il en soit ainsi des richesses, c'est ce que nous voyons par deux exemples opposés, celui d'Abraham, qui sut en faire un si parfait usage, et celui de ce riche que l'Évangile nous présente avec Lazare et qui fit servir ces mêmes biens à sa perte. Ainsi donc, la richesse n'est absolument ni un bien ni un mal. Supposez qu'elle soit un bien absolu, jamais ce riche n'aurait encouru le châtement qu'il subit ; supposez qu'elle soit un mal, Abraham n'aurait pas acquis la gloire qu'il possède. Il en est de même de la maladie. Si la maladie est un mal absolu, je le répète, le malade est un être mauvais. Par conséquent, tel doit être jugé Timothée, puisqu'il était affligé d'une maladie très-grave. « Usez d'un peu de vin, lui disait son maître, à cause de votre estomac et de vos fréquentes infirmités. » I *Tim.*, v, 23. Mais si, loin d'être mauvais pour cela, il trouva dans ses infirmités le sujet d'une plus grande récompense, parce qu'il les supporta patiemment, il est évident que la maladie n'est pas un mal. Un autre prophète était privé de la vue, ce qui ne l'empêchait pas de prophétiser et de prévoir l'avenir : son mal ne l'avait donc pas rendu mauvais et ne lui faisait pas obstacle dans le chemin de la vertu. De même la santé n'est pas absolument un bien ; elle ne l'est qu'à la condition qu'on en usera pour le bien, et non pour des œuvres perverses ou pour un repos désordonné ; car un tel



repos suffit pour notre condamnation. De là cette parole de Paul : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. » II *Thessal.*, III, 10.

Je conclus donc que ces choses tiennent le milieu, comme nous l'avons dit, sont indifférentes, et ne deviennent bonnes ou mauvaises que par l'usage qu'on en fait. Mais pourquoi parler de la santé et de la maladie, de la richesse et de l'indigence ? Ce qu'on regarde comme le bien capital et comme le plus grand des maux, la vie et la mort n'ont elles-mêmes rien d'absolu ; nous les rangeons dans la même catégorie, et les dispositions seules dans lesquelles elles nous trouvent en font un bien ou un mal. Voici ce que je veux dire : C'est un bien que la vie, mais pour celui qui en fait un bon usage ; pour celui qui la fait servir à l'iniquité, elle est plutôt un mal et mieux vaudrait pour lui mourir. Par contre, le plus redoutable de tous les maux dans l'opinion commune, est la source de mille biens, s'il est amené par une juste cause. Témoins les martyrs, dont la mort a fait les plus heureux des hommes. Voilà pourquoi Paul ne désire vivre dans le Christ que parce qu'il voit en cela le fruit de ses œuvres. « Je ne sais quel choix faire, dit-il, mon âme est comme partagée : j'éprouve le désir d'être affranchi de mes liens et d'aller avec le Christ, c'est ce qui me serait de beaucoup le plus profitable ; mais que je demeure encore dans la chair, c'est plus utile pour vous. » *Philipp.*, I, 22-24. Le prophète exprimait ainsi le même sentiment . « Précieuse est devant le Seigneur la mort de ses saints. » *Psal.*, CXV, 15. Ce n'est pas la mort absolument parlant qui est précieuse, c'est une telle mort. Ailleurs il dit : « La mort des pécheurs est très-mauvaise. » *Psal.*, XXXIII, 22. Ce n'est donc là, vous le voyez, ni un bien, ni un mal absolu ; seules les dispositions de l'âme en décident. Le sage Salomon, appréciant et discutant la valeur de ces choses indifférentes par elles-mêmes, et voulant nous montrer que cela n'est pas un bien de soi et ceci un mal, que le mal devient un bien dans les circonstances convenables, malgré la peine qu'il nous cause d'abord, et que le bien devient un mal en dehors de ces mêmes circonstances, s'exprime ainsi : « Il est un temps pour pleurer, il est un temps pour rire ; il est un temps pour vivre, il

est un temps pour mourir. » *Eccli.*, III, 4. En effet, il n'est pas toujours bon de se réjouir, quelquefois même c'est nuisible : il n'est pas non plus toujours bon de s'affliger, il peut arriver que cela soit funeste et mortel. C'est la pensée que Paul exprime en ces termes : « La tristesse qui est selon Dieu produit la pénitence, qui elle-même conduit sûrement au salut ; mais la tristesse selon le monde opère la mort. » II *Corinth.*, VII, 10. Voilà donc encore une chose indifférente de soi. D'où il suit que le contraire l'est aussi, je veux dire la joie. C'est pour cela que le même apôtre nous ordonne, non pas simplement de nous réjouir, mais de nous réjouir dans le Seigneur. I *Philipp.*, IV, 4.

5. C'est assez toutefois avoir parlé de ces choses indifférentes, du moins pour des auditeurs attentifs ; nous devons maintenant passer à celles qui ne sont plus dans ce milieu, qui sont bonnes au point de ne pouvoir devenir mauvaises, ou mauvaises au point de ne pouvoir devenir bonnes. Quant à celles dont nous avons traité jusqu'ici, nous savons qu'elles passent d'un extrême à l'autre ; que les richesses, par exemple, sont tantôt un mal, quand elles ont pour but de satisfaire l'avarice, et tantôt un bien, quand elles sont employées en aumônes ; que toutes les choses de même nature sont soumises à la même loi. Mais il en est, nous venons de le dire, qui ne sauraient jamais devenir mauvaises ; et celles qui sont contraires à celles-là demeurent dès lors toujours mauvaises, impossible qu'elles soient jamais bonnes. Telles sont l'impiété, le blasphème, la mollesse, la cruauté, l'inhumanité, la gourmandise, et toutes les autres du même genre. Je ne dis pas que le méchant ne puisse jamais devenir bon, et réciproquement ; je dis que les choses elles-mêmes ne peuvent pas subir un tel changement. En restant dans leurs bornes respectives, les unes sont un bien et les autres un mal ; tandis que l'homme est bon ou mauvais suivant qu'il embrasse les unes ou les autres. Les choses se divisent donc en trois catégories : il en est de bonnes dont l'essence ne change pas, telles que la tempérance, la générosité, et autres semblables ; il en est d'essentiellement mauvaises et qui ne changent pas davantage, comme la luxure, la férocité, la barbarie ; il en est enfin qui deviennent bonnes ou mauvaises selon

l'usage qu'on en fait. Les richesses, je l'ai dit, sont l'instrument de l'avarice ou de la bienfaisance; cela dépend des sentiments de celui qui les possède. La pauvreté aboutit tantôt au blasphème, tantôt à l'action de grâces et à la philosophie. Comme il y a des insensés, et en grand nombre, — j'arrive maintenant à la solution — qui tiennent pour mal non-seulement ce qui l'est par essence et ne saurait jamais devenir un bien, mais encore ce qui de sa nature est indifférent, comme la pauvreté, la captivité, l'esclavage, choses indifférentes, vous l'avez entendu; comme beaucoup donc appellent mal ce qui n'est pas un mal, le prophète emploie leur langage; il parle donc des maux qui sont tels dans l'estime des hommes, mais qui ne sont pas des maux réels : il parle de la captivité, de l'esclavage, de la famine, et d'autres fléaux pareils. Non-seulement ce ne sont pas là des maux véritables, mais ce sont encore des moyens propres à guérir les maux; et pour le prouver voyons la famine, qui certes nous fait tous trembler et frémir.

Eh bien, apprenez que la famine n'est pas un mal, laissez-moi vous donner une leçon de philosophie. Le peuple hébreu étant tombé dans une extrême corruption, Élie, cet homme extraordinaire digne d'habiter le ciel, voulant les arracher à leur indolence et les ramener au bien, s'écria : « Vive le Seigneur, devant qui je me suis présenté, la pluie ne tombera pas sans ma permission. » III *Reg.*, xvii, 1. Et celui qui ne possédait pas autre chose qu'un manteau ferma le ciel, tant il avait de crédit auprès de Dieu. Vous voyez bien que la pauvreté n'est pas un mal. Si elle l'était, jamais le plus pauvre des hommes n'aurait eu la puissance d'agir ainsi sur le ciel, tout en cheminant encore sur la terre. Par ce moyen il envoya la famine comme la meilleure des institutrices, la plus capable de réformer les mœurs dépravées. Ce fut comme lorsqu'une fièvre violente s'empare de notre corps : les veines de la terre furent desséchées, les cours d'eau cessèrent, les herbes furent brûlées et toute sève tarit. Or cela ne fut pas peu profitable à ce peuple, c'est ainsi que se trouva réprimée son impétuosité vers le mal, qu'il revint à de meilleurs sentiments et se montra plus docile à la voix du prophète. Ceux qui couraient tout à l'heure aux idoles et qui sacrifiaient leurs enfants aux démons, voyant main-

tenant frapper à mort tant de prêtres de Baal, ne témoignent plus aucune indignation ni même aucun regret; rendus meilleurs par la famine et saisis de frayeur, ils acceptent tout en silence.

6. Vous voyez donc bien que la famine n'est pas un mal, qu'elle sert même à le détruire, qu'elle est un remède propre à guérir nos maladies. Voulez-vous vous convaincre qu'il en est de même de la captivité, considérez ce qu'étaient les Juifs avant la captivité de Babylone et ce qu'ils devinrent sous le coup de cette épreuve; vous resterez alors persuadé que la liberté n'est pas un bien absolu, que la captivité n'est pas un mal. Quand ils jouissaient de leur liberté, vivant tranquilles dans leur patrie, ils se conduisaient de telle sorte que les prophètes élevaient chaque jour la voix, tant les lois étaient enfreintes, le culte des idoles en honneur, les divins préceptes foulés aux pieds; mais, après avoir été transportés sur une terre étrangère, au milieu des barbares, ils réprimèrent leurs mauvais instincts, ils renoncèrent à leurs vices, ils observèrent la loi, comme nous le voyons d'après un psaume que je dois mettre aujourd'hui sous vos yeux pour vous apprendre les heureux fruits de la captivité. Quel est ce psaume? « Sur le bord des fleuves de Babylone nous nous sommes assis, et nous avons versé des larmes au souvenir de Sion. Aux saules de la rive nous avons suspendu nos instruments de musique. Là nous ont interrogés ceux qui nous avaient amenés captifs; ils nous demandaient les paroles de nos chants sacrés : Faites-nous entendre, disaient-ils, les cantiques de Sion. — Comment chanterions-nous l'hymne du Seigneur sur une terre étrangère? » *Psalm.*, cxxxvi, 1-4. Comme la captivité les a domptés! Auparavant ils ne supportaient pas que les prophètes vinssent les avertir de ne pas transgresser la loi; et maintenant ils savent résister aux instances des barbares, aux ordres impérieux de leurs maîtres, qui veulent les obliger à la transgresser; ils disent : Non, nous ne chanterons pas l'hymne du Seigneur sur une terre étrangère, parce que la loi nous le défend.

Souvenez-vous encore des trois jeunes Hébreux : bien loin de leur nuire, la captivité fit mieux éclater leur vertu. La même chose eut lieu pour Daniel. Et Joseph, quel mal résulta-t-il pour lui d'avoir été réduit en esclavage, traîné dans un autre pays, chargé

de chaînes? Est-ce que cela seul ne le couvrit pas d'honneur et de gloire. Et cette femme égyptienne qui vivait au sein de l'opulence, du faste et de la liberté, quel bien en retira-t-elle? Ne tomba-t-elle pas dans l'état le plus déplorable pour n'avoir pas usé de ses avantages comme il le fallait? Nous avons donc évidemment établi quelles sont les choses bonnes, mauvaises, indifférentes, et de plus que le prophète parle dans le texte cité de ces dernières, de la captivité, de l'esclavage et de l'exil, que nous savons n'être pas un mal, quoique généralement on suppose le contraire. Il importe d'ajouter pourquoi de telles paroles ont été prononcées. Dans sa bonté pour les hommes, toujours prompt à pardonner et lent à punir, Dieu voulait épargner aux Juifs le châtement de leurs crimes; et c'est pour cela qu'il leur envoya les prophètes, afin que la terreur provoquée par ses menaces le dispensât d'en venir aux faits : ainsi s'était-il conduit envers les Ninivites. Il les avait jadis menacés de détruire leur ville, non pour la détruire en effet, mais pour la sauver, au contraire; ce qui du reste eut lieu. Il agissait de même en cette occasion : il envoyait les prophètes, annonçant les incursions des barbares, l'effusion du sang, la captivité, la servitude, le séjour en pays étranger. Tel un père plein de tendresse, voulant ramener au bien un fils négligent et dissolu, prend en main les verges et lui présente des liens, en lui tenant ce langage : Je t'attacherai, je te flagellerai, je te tuerai : autant de paroles par lesquelles il s'efforce de l'effrayer et de l'arracher au vice : tel Dieu faisait continuellement retentir de terribles menaces, dans le but de corriger ses enfants. Voyant cela et voulant empêcher cet amendement, le diable envoyait à son tour de faux prophètes; et, tandis que les vrais ministres de Dieu annonçaient la captivité, la servitude et la famine, les autres promettaient la paix, la fertilité, l'abondance de tous les biens. De là ces avertissements donnés par les prophètes : « La paix, la paix ! Où donc est la paix ? » *Jerem.*, vi, 14. Et tout homme instruit sait bien que les événements ont pleinement confirmé la parole des prophètes, à l'encontre de ceux qui retenaient le peuple dans sa léthargie. C'est donc pour combattre ces influences dissolvantes et funestes que Dieu dit par la bouche d'Isaïe : « Moi, le Seigneur Dieu, je donne la paix et j'en-

voie les maux. » Quels maux? Ceux dont nous avons parlé, la captivité, la servitude et les autres du même genre; mais non certes l'impureté, la mollesse, la cupidité, ni rien de semblable. De même, lorsqu'un autre prophète dit : « S'il est un mal dans la cité que le Seigneur n'ait pas fait, » par ce mal il entend la famine, la maladie, les fléaux que le Seigneur envoie. C'est encore le sens de cette parole du Christ : « A chaque jour suffit son mal, » son labeur, sa fatigue, sa peine. *Matth.*, vi, 34.

7. Voici donc ce que dit le prophète : Ne vous laissez pas endormir par de fausses prédictions; c'est Dieu qui peut vous donner la paix, mais aussi vous livrer à la servitude. — « Je donne la paix et j'envoie les maux, » n'a pas une autre signification. Pour mieux vous en convaincre, examinons avec soin chaque expression. C'est après avoir dit : « C'est moi qui fais la lumière et les ténèbres, » qu'il ajoute : « Je donne la paix et je crée les maux. » Il a d'abord mis en présence deux contraires, et puis deux autres; ce qui vous fait voir qu'il ne parle pas de corruption; mais d'infortune. En effet, quel est le contraire de la paix? Évidemment c'est le trouble de la servitude, et non la fornication, l'adultère ou l'injustice. J'insiste : dans le second membre de la phrase comme dans le premier sont placés deux contraires; et ce n'est pas le vice précisément qui est le contraire de la paix, c'est la tribulation ou le malheur. Or les hommes sont affectés envers les choses qui leur arrivent comme envers les éléments. Je m'explique : le Seigneur a fait la lumière et les ténèbres, une chose que les hommes tiennent pour agréable, une autre qu'ils regardent comme pénible, puisqu'ils en viennent à maudire la nuit; et voilà justement ce qu'ils font sous le premier rapport. Mais la nuit et les ténèbres ne doivent pas plus être accusées que l'exil et la servitude. Quel mal, je vous prie, voyez-vous dans les ténèbres? Ne nous reposent-elles pas de nos travaux? ne nous délivrent-elles pas de nos sollicitudes? n'imposent-elles pas une trêve à nos douleurs? ne raniment-elles pas nos forces? Sans les ténèbres et la nuit, eussions-nous pu jouir de la lumière? Cet être animé qu'on appelle l'homme ne tomberait-il pas bientôt épuisé? Il y a des insensés néanmoins qui prétendent que les ténèbres sont un mal; mais il n'en est rien : elles con-

courent [même à nous rendre le jour utile, en nous rendant plus aptes au travail par le repos qui le précède.

Il en est de même de la captivité, dont il est parlé dans ce texte : « Je donne la paix et j'envoie les maux. » Elle est un bien pour ceux qui savent en user ; car elle leur inspire la modération et la sagesse, en rabattant leur orgueil. La vertu ne saurait être esclave ; rien ne peut en triompher, ni la servitude, ni la captivité, ni l'indigence, ni la maladie, ni la mort elle-même, le plus redoutable des tyrans. J'en appelle à ceux qui ont souffert tout cela, et qui n'en ont été que plus illustres. Quel préjudice causèrent à Joseph — rien n'empêche que je ne mette encore cet exemple sous vos yeux — l'esclavage, les fers, la prison, la calomnie, les embûches, un long exil ? En quoi nuisirent à Job la destruction de ses troupeaux, la mort violente et prématurée de ses enfants, les plaies et les vers qui couvrirent son corps, son intolérable affliction, sa couche immonde, la méchanceté de sa femme, les injustes reproches de ses amis, les outrages de ses serviteurs ? Lazare gît sous un portique, les chiens lèchent ses plaies, la faim le consume, le riche lui jette à peine un regard dédaigneux, la maladie l'accable, il est abandonné de tous, nul ne daigne lui venir en aide. Paul à son tour est assailli d'un essaim de maux, de persécutions, de morts, de naufrages, de tribulations de tout genre, qu'aucune langue ne saurait énumérer. Quel mal en est-il résulté pour l'un ou pour l'autre ? Pénétrés de tels enseignements, fuyons le vice, embrassons la vertu, prions pour ne pas succomber à la tentation, et, si parfois nous la subissons, ne nous décourageons pas, ne nous en affligeons pas ; car ce sont là les armes de la vertu pour ceux qui savent en faire usage, des moyens qui peuvent nous conduire à la gloire, si nous sommes vigilants, et à la possession des biens éternels. Puisseons-nous tous les acquérir par le Christ Jésus Notre Seigneur, à qui gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

# HOMÉLIE

SUR

## LE LIBRE ARBITRE

---

### AVANT-PROPOS.

L'homélie suivante, sur un passage de Jérémie, est certainement de saint Jean Chrysostome. En effet, dès le commencement, l'orateur rappelle qu'il a précédemment parlé de la discussion entre Pierre et Paul, qu'il a fait ensuite l'éloge du bienheureux Eustache, et en dernier lieu du saint martyr Romain : preuve évidente que l'homélie présente suivit de près celles dont il rappelle les sujets. Toutefois, impossible de rien découvrir qui renseigne sur l'année où ces discours divers ont été prononcés : ce que nous savons c'est qu'ils furent prononcés à Antioche. Dans le suivant, il est question de ce passage de Jérémie : « Seigneur, la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir, il ne marchera pas et il ne conduira pas lui-même ses pas. » *Jerem.*, x, 23. Le saint docteur réfute à cette occasion les personnes qui s'autorisaient de ce texte pour nier le libre arbitre.

---

### HOMÉLIE

Sur ce passage du prophète Jérémie : « Seigneur, la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir; il ne marchera pas et il ne conduira pas lui-même ses pas. » *Jerem.*, x, 23.

1. Dans toute voie terrestre et publique, il y a des parties planes et unies, il y en a de raboteuses et d'escarpées : ainsi les divines



Écritures offrent des passages que tout le monde saisit facilement et d'autres qui exigent, pour être compris, beaucoup d'efforts et de travail. Tant que nous cheminons en plaine et sans obstacles, nous n'avons pas besoin d'une grande attention ; mais, quand nous suivons une route roide, étroite, bordée de précipices de tous côtés jusqu'au sommet de la montagne, alors il nous faut être attentifs et vigilants, la difficulté des lieux ne nous permettant aucune négligence. Que l'on fût distrait un instant, le pied pourrait glisser, et le corps entier être précipité : que l'on s'inclinât pour regarder au fond des vallées, on pourrait être saisi par le vertige et tomber dans l'abîme. De même, il est dans la sainte Écriture des enseignements d'intelligence facile, au milieu desquels on cheminera sans peine ; mais il en est d'autres qui présentent assez d'aspérités et de difficultés pour qu'il soit malaisé de cheminer à travers. C'est pourquoi, toutes les fois que nous aurons à traverser des passages de ce genre, il est important que nous soyons attentifs et sur nos gardes, afin de n'être pas exposés au plus grave des périls. Pour nous, tantôt c'est en des textes faciles, tantôt en des textes obscurs que nous vous exerçons, de façon à rendre d'une part votre fardeau plus léger, de l'autre à vous préserver de toute négligence : si le relâchement est l'écueil des esprits occupés à de trop légères tâches, les esprits constamment appliqués à des tâches trop rudes tombent dans le découragement. De là conséquemment la nécessité d'un enseignement varié, et d'aller tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, de telle sorte que l'intelligence ne se relâche pas outre mesure, et qu'elle ne soit pas brisée par une tension excessive, ni découragée par trop de fatigue. C'est pourquoi précédemment, après vous avoir entretenus de la discussion qui avait eu lieu entre Pierre et Paul, après vous avoir montré que cette division apparente avait eu des résultats plus précieux que n'en aurait produits la concorde la plus parfaite, après vous avoir conduits le long de ce chemin roide et escarpé, pour vous remettre de votre lassitude, nous vous avons transportés le jour suivant en face d'un sujet plus aisé : nous vous avons exposé l'éloge du bienheureux Eustache ; puis nous abordâmes le panégyrique du bienheureux martyr Romain, en pré-

sence d'une assemblée plus brillante, et au milieu d'applaudissements plus nombreux et d'acclamations plus vives. Nous arrive-t-il de pénétrer, accablés de fatigue, dans une prairie, un sentiment de bien-être et de plaisir s'empare de nous, parce que rien de fâcheux ni de désagréable ne frappe nos regards, parce que tout nous rappelle au contraire le délassement, la joie et le bonheur : tels étaient alors vos sentiments ; et, au sortir d'une dissertation sérieuse et difficile, l'éloge des martyrs s'est offert à nous tel qu'une délicieuse prairie, et vous avez goûté à l'entendre, un calme profond et la joie la plus parfaite. Il ne s'agissait pas en ce moment d'étreintes corps à corps ni de luttes et de défaites : libre et sans rencontre d'obstacle, le discours marchait rapidement à son but. Aussi avait-il plus d'éclat et plus de solennité, et suscitait-il plus de louanges ; car l'auditeur n'est jamais plus disposé à applaudir l'orateur que lorsque son esprit suit sans peine aucune et avec une sorte de jouissance les différentes parties du discours.

Maintenant donc que nous vous avons suffisamment reposés, n'ayant offert en ces jours rien de difficile ni rien d'épineux, revenons aujourd'hui, si vous le voulez bien, à notre premier genre d'exercice, et occupons-nous de ces passages de l'Écriture qui demandent et des efforts et une intelligence appliquée : notre dessein en cela n'est pas de vous charger d'un surcroît de fatigue, mais plutôt de former votre esprit et de le rendre capable de traverser les endroits semblables sans danger. Naguère aussi, il paraissait tout d'abord y avoir eu division et lutte entre les apôtres ; puis, quand nous eûmes gravi ces rochers, nous vîmes s'élever les fruits de l'Esprit, la charité, la joie, la paix ; et de la sorte, la peine que nous avions prise, loin d'être inutile, se transforma en allégresse véritable : de même, en ce jour, j'espère avec le secours de vos prières que, si nous allons courageusement et fermement jusqu'au bout du chemin qui se déroule devant nous, et si nous parvenons jusqu'au sommet de la montagne, nous y verrons s'évanouir toutes les aspérités et s'offrir à nous les lieux les plus accessibles. Quel est donc le sujet que nous avons à traiter ? Le texte même dont on a fait lecture, ce texte du prophète : « Seigneur, la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir, il ne marchera pas, et il ne

conduira pas lui-même ses pas. » *Jerem.*, x, 23. Telle est la question à examiner : veuillez nous prêter aujourd'hui la même attention que précédemment ; d'autant que la question actuelle, sans offrir moins d'intérêt, exige plus de sollicitude. En effet, la division apparente de Pierre et de Paul, division nulle en réalité, était inconnue d'un grand nombre, en sorte que les conséquences de l'ignorance des fidèles à ce sujet ne devaient être que peu dangereuses. Quant au texte cité tout à l'heure, il est dans toutes les bouches ; on en parle dans les maisons, sur les places publiques, dans la campagne, dans les villes, dans les îles, sur terre et sur mer : en quelque endroit que vous alliez, vous entendrez des gens vous dire : Il est écrit : « La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir. » Et l'on ne se borne pas à mettre ce texte en avant, on y en ajoute de semblables, tels que les suivants : « Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court ; » *Roman.*, ix, 16 ; « si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, en vain travailleront-ils, ceux qui la construisent. » *Psalms.*, cxxvi, 1. En cela, ils se proposent de se servir des saintes Écritures comme d'un voile propre à couvrir leur indifférence, et de nous ravir toutes nos espérances et le salut lui-même. Ils ne veulent certainement aboutir, par toutes ces citations, qu'à établir ce point-ci, à savoir, que nous ne sommes les maîtres de rien ; en conséquence, c'en est fait de nos destinées ; vainement parle-t-on de royaume promis, d'enfer qui nous menace, de lois, de supplices, de châtimens et de conseils.

2. A quoi bon donner un conseil à celui qui est incapable de quoi que ce soit ? A quoi bon faire une promesse à celui qui est dépourvu de toute puissance ? Ni le juste ne mérite de louange, ni le méchant de punition et de supplice, s'il ne dépend pas de nous de conduire nos actions. Or, que l'on persuade aux hommes cette doctrine, et personne désormais ne se préoccupera plus d'embrasser la vertu et d'éviter le mal. Si, maintenant que nous ne cessons de faire retentir tous les jours à vos oreilles la menace de l'enfer, de vous parler du royaume des cieux, de vous rappeler ces châtimens épouvantables et ces récompenses dont l'intelligence humaine ne saurait avoir l'idée ; si, malgré nos conseils,

nos exhortations, nos efforts incessants, à peine un petit nombre se détermine à souffrir les sueurs de la vertu, à s'éloigner du mal et de ses voluptés; comment briseriez-vous cette ancre sacrée sans exposer la nef à sombrer sans retour, les passagers à devenir la proie des flots, et sans amener tous les jours de nouveaux naufrages? Aussi le diable s'applique-t-il surtout à convaincre l'homme de ceci, qu'il n'aura pas plus à craindre de châtement pour ses prévarications qu'à espérer de couronnes et de récompenses pour ses bonnes actions; afin de ravir aux justes tout zèle et toute énergie, et d'accroître chez les hommes faibles l'indifférence et le mépris du bien. Voilà pourquoi le sujet actuel exige toute votre attention. C'est un précipice, c'est un abîme creusé sous vos pas que le texte du prophète, si vous ne l'examinez avec la plus grande attention, car, que dirons-nous? Que le prophète n'a pas dit la vérité? Ce serait trop s'avancer; le prophète ne saurait mentir, disant ce que Dieu lui inspire. Affirmons-nous alors que le prophète a dit vrai, et en concluons-nous que nos actes ne dépendent pas de nous? — Au contraire, nous affirmons que nos actes dépendent bien de nous et que le prophète a néanmoins dit la vérité: ces deux points, nous les prouverons irrésistiblement, si vous nous prêtez une attention favorable. Voilà pourquoi je vous ai montré le précipice que vous aviez à vos côtés, afin que nous ne fermions pas les yeux durant le chemin que nous avons à faire. D'ailleurs, nous ne nous bornerons pas à l'explication de cette parole: « La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir; » nous examinerons le passage en entier, ainsi que les diverses circonstances de temps, de lieu, de personne, d'auteur, de motif et de forme qui s'y rapportent.

En effet, il ne suffit pas de dire: Ceci est dans l'Écriture; il ne suffit pas d'en détacher un texte au hasard, d'arracher en quelque manière ses membres à l'Écriture sainte, d'en présenter les passages isolés et séparés des choses auxquelles ils se rattachent, pour les outrager en toute sécurité et liberté. C'est ainsi que bien des doctrines corruptrices se sont répandues de nos jours, le démon inspirant à des hommes pleins de torpeur la pensée de s'emparer du témoignage de nos saints Livres détournés de leur vrai sens, mu-

tilés ou disloqués pour obscurcir la vérité. Mais, je le répète, ce n'est point assez de dire : L'Écriture dit telle chose ; il faut de plus parcourir le passage en entier ; car si nous ne tenions aucun compte de la liaison et de la suite des pensées, il en résulterait une foule de doctrines abominables. N'est-il pas écrit, en effet : « Il n'y a pas de Dieu ; — Il a détourné sa face pour ne pas voir jusqu'à la fin ; — Dieu ne demandera pas de compte? » *Psalm.*, XIII, 1 ; *Psalm.*, X, 11 et 13. S'ensuivra-t-il, je vous le demande, que Dieu n'existe pas, qu'il ne considère pas ce qui se passe sur la terre ? Qui oserait tenir ou souffrir un pareil langage ? Pourtant on lit ces choses dans l'Écriture ; mais voici de quelle manière : « L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. » Ce n'est pas là le sentiment et l'affirmation de l'Écriture, mais d'une intelligence dévoyée : l'Écriture n'expose pas sa propre pensée, elle énonce la pensée d'autrui. « Jusques à quand, dit-elle encore, l'impie irritera-t-il le Seigneur ? Il a dit en son cœur : Il ne me demandera aucun compte ; il a détourné sa face pour ne point voir jusqu'à la fin. » C'est encore la pensée et le sentiment de l'homme impie et pervers que l'Écriture énonce. Ainsi font d'ordinaire les médecins : ils entretiennent les personnes en santé des fautes commises par les malades, afin qu'elles évitent ces mêmes imprudences. Or, la piété constituant la santé de l'âme, et l'ignorance de Dieu son mal le plus redoutable, l'Écriture nous communique le langage des impies, non certes pour satisfaire notre curiosité, mais pour que nous nous tenions sur nos gardes : elle rapporte ce que dit l'insensé, afin que vous repoussiez ses paroles et que vous deveniez plus sage : elle rapporte ce que dit l'impie, afin que vous évitiez l'impiété. Outre qu'il ne faut pas séparer un texte de ce qui le précède ou le suit, il faut de plus le citer intégralement, sans y rien ajouter. Bien des gens mettent en circulation divers passages des Livres sacrés, mais après les avoir altérés. Il est écrit, vous disent-ils : « Ressentez-vous les ardeurs de la chair, mariez-vous. » Cependant vous ne trouverez ce texte nulle part : écoutez de quelle façon l'Écriture s'exprime : « Je dirai aux personnes veuves ou non mariées : Elles feront bien de rester dans cet état, comme je le fais moi-même. Si elles ne peuvent garder la continence,

qu'elles se marient ; car il vaut mieux se marier que d'être consumé. » I *Corinth.*, vii, 8-9. — Mais cela ne revient-il pas à ce que nous disions, observent-ils : Ressentez-vous les ardeurs de la chair, mariez-vous? — Quand même cela serait, vous ne devez pas altérer le texte sacré et laisser de côté les expressions dont l'Écriture revêt ses pensées pour y substituer vos propres expressions. Au surplus, nous y trouverons une profonde différence. En disant absolument : « Ressentez-vous les ardeurs de la chair, mariez-vous, » vous autorisez par cela même les personnes qui ont choisi l'état de virginité à violer les engagements qu'elles auront contractés envers Dieu, dès qu'elles sentiront l'aiguillon de la concupiscence, et à oublier leurs premiers serments pour passer dans les rangs du mariage.

3. Mais si vous compreniez à quelle classe de gens l'Apôtre s'adresse, à savoir, non point à tous sans distinction, mais à ceux qui ne se sont liés par aucun engagement, alors il vous serait facile de nier ce droit pernicieux et funeste. « Je dirai aux personnes veuves ou non mariées, » non point à celles qui ont embrassé l'état de viduité, mais à celles qui n'ont pris de résolution ni dans un sens, ni dans l'autre, à celles qui sont indécises à l'égard de la détermination à prendre. Ainsi, par exemple, une femme a perdu son mari ; elle n'a pas encore arrêté en elle-même, ni prononcé qu'elle se vouerait à la viduité, ou qu'elle contracterait un second mariage ; c'est à elle que je dirai qu'elle fera bien de rester dans cet état : si le fardeau lui semble trop lourd, qu'elle se marie. Quant à celles qui se sont déjà prononcées, qui se sont inscrites au nombre des veuves et qui se sont engagées vis-à-vis de Dieu, l'Apôtre entend que la faculté leur soit refusée de contracter un second mariage. Aussi écrivait-il à ce sujet à Timothée : « Évitez les jeunes veuves ; comme elles ont vécu dans la mollesse après avoir accepté le joug du Christ, elles veulent se remarier, encourageant ainsi la condamnation, et rendant vaine la fidélité qu'elles ont promise précédemment. » I *Timoth.*, v, 11-12. Voyez-vous de quelle manière il les flétrit, les stigmatise, et les rend passibles des jugements du Seigneur, parce qu'elles ont rompu leurs engagements envers lui et menti à leurs promesses ? Il est donc évi-

dent que cette parole de Paul ne concerne pas les personnes liées par un engagement volontaire : par conséquent, on aurait tort de l'alléguer à tout propos, et il est indispensable de savoir à quelle classe de personnes ce passage de l'Écriture est adressé. Il est encore un autre passage dont on n'altère pas à la vérité le sens, mais auquel on ajoute une chose qui ne se trouve pas dans les saints Livres : telle est la malice du démon que tout lui est bon, addition, mutilation, altération, transposition de textes sacrés, pour introduire des doctrines perverses. Quel est donc ce passage ? le voici : « A moi appartient l'argent, à moi l'or ; et je les donnerai à qui je voudrai. » *Agg.*, II, 9. Dans ce texte une partie est exacte, une autre est entièrement controuvée. Ces paroles : « A moi l'argent, à moi l'or, » sont bien du prophète ; mais les suivantes, « je les donnerai à qui je voudrai, » n'en sont pas, et y ont été ajoutées par l'ignorance du vulgaire. Et savez-vous le mal qui en est la conséquence ? Une foule de misérables, d'imposteurs, de libertins, de gens indignes de voir le soleil, de vivre, de respirer, sont comblés de richesses, parce qu'ils foulent aux pieds tous les droits, qu'ils dépouillent les veuves, qu'ils spolient les orphelins et qu'ils oppriment les faibles. C'est le démon qui, avant d'inculquer aux hommes cette opinion que les richesses sont un don du ciel et de la générosité divine, afin que le nom du Seigneur soit à cette occasion blasphémé, s'est emparé de ce texte de l'Écriture : « A moi l'argent, à moi l'or ; » et y a joint cette autre proposition, que l'Écriture ne contient pas : « Et je les donnerai à qui je voudrai. » Or, le prophète *Aggée* ne s'exprime pas ainsi. Les Juifs étaient revenus de la terre des barbares, et ils songeaient à relever le temple et à lui rendre son ancienne splendeur ; mais ils étaient pauvres, environnés d'ennemis, dans une profonde indigence, sans qu'il parût de ressources d'aucun côté : c'est alors que le prophète, pour ranimer leurs espérances et leur inspirer pleine confiance dans l'heureuse issue de leur entreprise, leur dit au nom de Dieu : « A moi appartient l'argent, à moi l'or : plus grande encore sera la gloire de ce temple que celle du premier. »

Mais quel rapport y a-t-il entre ceci et le sujet proposé, demandera-t-on ? C'est qu'il ne faut pas prendre sans intelligence les

textes de l'Écriture, qu'il ne faut pas les isoler du contexte, les séparer de ce à quoi ils sont unis ; qu'il ne faut pas s'autoriser de quelques paroles présentées loin de la lumière que donnent les antécédents et les conséquents, pour avancer une opinion injurieuse et impudente. Quoi ! s'agit-il d'une affaire à vider devant les tribunaux profanes, nous ne négligeons aucune circonstance, nous nous livrons à une enquête minutieuse concernant le temps, les lieux, les causes, les personnes, et une infinité d'autres points ; et, quand il s'agit des affaires dont la vie éternelle dépend, nous citerions inconsidérément les exemples et les passages de l'Écriture ! Personne n'oserait donner lecture d'un décret impérial de cette même façon ; et, si l'on omettait d'en citer la date, de nommer celui qui en est l'auteur, de lire le texte sans altération et sans omission, les plus graves peines châtieraient une pareille conduite : et nous qui nous occupons non pas d'une loi humaine, mais d'une loi venue d'en haut, venue du ciel même, nous pousserions le mépris jusqu'à promener çà et là ces membres mutilés ! Et qui pourrait excuser et justifier une telle façon d'agir ? Peut-être me suis-je trop étendu sur ce point ; du moins ne l'ai-je pas fait sans raison, mais pour vous détourner d'une habitude criminelle. Ne cédon point à la lassitude tant que nous ne serons point arrivés au terme : si nous sommes en ce monde, ce n'est pas pour boire, manger, nous vêtir, mais pour éviter le mal, pratiquer la vertu, suivre les préceptes de la divine philosophie. Que nous ayons été créés pour des choses d'un ordre plus élevé que le manger et le boire, Dieu lui-même nous l'apprend en indiquant la raison pour laquelle il a fait l'homme ; voici, en effet, ce qu'il disait au moment de le former : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » *Genes.*, 1, 26.

4. Or, ce n'est pas le boire, le manger, le vêtir qui nous rendent semblables à Dieu ; il n'y a pour Dieu ni vêtir, ni boire, ni manger ; c'est en observant la justice, en montrant de l'humanité, en nous appliquant à la mansuétude et à la bienveillance, en traitant le prochain avec miséricorde, en nous adonnant à toutes les vertus, que nous lui ressemblons. Le boire et le manger sont des choses qui nous sont communes avec les bêtes, et de ce côté nous ne valons pas plus.



D'où vient alors l'excellence de notre nature ? De ce que nous avons été faits à l'image de Dieu et à sa ressemblance. Ne vous fatiguez donc jamais d'ouïr parler de la vertu ; et quant au texte du prophète que nous vous avons cité, examinons-le avec la plus sérieuse attention ; recherchons quel en est l'auteur, quelle en a été l'occasion, à qui il est adressé, en quel temps il a été proféré, dans quelle situation étaient les affaires, en un mot toutes les circonstances de nature à nous en faciliter l'intelligence.

L'auteur de cette sentence est le prophète Jérémie : il priaït le Seigneur, non pour lui-même, mais pour ces Juifs ingrats, insensés, incorrigibles, dignes des châtimens et des peines les plus graves, de ces Juifs à propos desquels Dieu lui disait : « Ne prie point pour ce peuple, car je ne t'exaucerais pas. » *Jerem.*, vii, 16. Quelques-uns prétendent que ce passage regarde Nabuchodonosor. Comme ce roi barbare devait faire la guerre contre le peuple de Dieu, détruire Jérusalem, emmener ses citoyens en captivité, pour faire comprendre à tout le monde que les succès de ce prince seraient l'effet, non de sa puissance et de sa force, mais des péchés des Juifs, et que Dieu lui-même devait conduire cette guerre et diriger les pas du barbare contre sa propre cité, le prophète s'exprimait en ces termes : « Seigneur, je sais que la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir ; il ne marchera pas et il ne conduira pas seul ses pas. » Paroles dont le sens serait celui-ci : La voie que suit ce barbare, tandis qu'il marche contre nous, ce n'est pas lui qui l'a marquée ; ce n'est pas lui non plus qui a mené cette guerre heureusement et victorieusement ; jamais, si vous ne nous eussiez livré entre ses mains, il n'eût vaincu et triomphé. C'est pourquoi je vous prie et je vous conjure de vouloir bien, puisque cela vous a paru bon, nous châtier avec mesure. « Frappez-nous, selon votre justice, et non selon votre colère. » *Jerem.*, x, 24. — Cependant il ne manque pas de personnes opposées à ce sentiment et qui soutiennent que ce texte concerne, non point Nabuchodonosor, mais l'humaine nature : d'où la nécessité de répondre à ces adversaires. Que leur dirons-nous donc ? Que Jérémie priaït pour des prévaricateurs, pour ceux-là même en faveur desquels il avait été détourné de prier. Voilà pourquoi il commence par pleurer sur la cité

sainte. Dieu lui disant sans cesse : Ne prie point pour eux, il expose d'abord les titres de Jérusalem à la miséricorde, afin d'y trouver une occasion et un sujet favorable de prier le Seigneur pour ses habitants. Aussi s'adresse-t-il à cette cité en premier lieu, et s'écrie-t-il : « Malheur à ta blessure, ta plaie est bien douloureuse. » A quoi Jérusalem répond : « En vérité, c'est bien là ma blessure ; ma tente est dévastée, toutes les peaux en sont rompues ; mes fils, mes troupeaux, s'en sont allés loin de moi et ne sont plus. Mes pasteurs ont agi en insensés, et n'ont pas cherché le Seigneur. Une voix de tumulte est venue, un grand ébranlement du côté de l'aquilon, pour faire des villes de Juda une solitude et l'asile des passereaux. » *Jerem.*, x, 19-22. C'est après ces lamentations de la fille de Sion que viennent les paroles suivantes : « Seigneur, la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir. »

Eh quoi ! réplique-t-on, ces lamentations seront-elles une raison suffisante pour introduire sur la terre une doctrine pernicieuse, pour nous dépouiller de notre volonté et proclamer que nos actions ne dépendent pas de nous ? — Loin de là. Au contraire, ces lamentations n'aboutissent qu'à confirmer la doctrine opposée. En effet, après ces mots : « La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir, » le prophète ne s'en tient pas là et il ajoute : « Et l'homme ne marchera pas, et il ne conduira pas lui-même ses pas. » Ce qui revient à dire : Tout ne dépend pas de nous ; il y a des choses qui sont en notre pouvoir, mais il y en a d'autres qui ne dépendent que de Dieu. Choisir le bien, le vouloir, le rechercher, braver n'importe quels travaux, sont des choses qui dépendent de nous ; mais conduire ces résolutions à bonne fin, éviter toute rechute, aller jusqu'au bout de nos bons desseins, ces choses dépendent de la grâce d'en haut. Dieu a partagé en quelque façon avec nous la vertu : il n'a pas permis qu'elle dépendît entièrement de l'homme, afin que nous ne nous abandonnions pas au souffle de l'orgueil ; il n'a pas voulu non plus qu'elle dépendît absolument de lui, afin que nous ne tombions pas dans le relâchement : laissant la tâche la plus légère à nos efforts, il accomplit lui-même la part la plus considérable. La preuve que bien des hommes, si notre puissance en ce point n'eût pas connu de bornes, auraient

été les victimes de l'orgueil et de l'arrogance, nous la trouvons dans le langage du Pharisien, dans la jactance et le ton emphatique avec lequel il se mettait au dessus de l'univers entier. *Luc.*, xviii. C'est dans cette vue que le Seigneur, d'une part, n'a pas voulu que nous fussions sur ce point maîtres absolus, et que de l'autre il nous a laissé une certaine action, afin de pouvoir en toute justice nous décerner des couronnes. Cela, il le déclare dans la parabole où il raconte qu'ayant rencontré des ouvriers vers la onzième heure, il les envoya travailler à sa vigne. Et cependant que pouvaient-ils faire à cette heure-là ? N'importe ; ce fut assez aux yeux de Dieu de ces courts instants pour qu'il leur octroyât le salaire de toute une journée. *Matth.*, xx, 6 et seqq. Pour vous convaincre de l'exactitude de la pensée du prophète, pour bien vous faire comprendre que, loin de nous ravir toute liberté, il ne parle ici que de l'issue de nos actions, écoutez la suite du raisonnement. Après ces mots : « La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir, » il ajoute aussitôt : « Seigneur, frappez-nous, mais dans votre justice, et non dans votre colère. » Or, si nous étions incapables de tout acte libre, il aurait eu tort de s'écrier : « Frappez-nous, mais dans votre justice. »

5. Car quelle injustice plus grande que de punir des hommes qui ne sont pas les arbitres de leurs actes, que d'imposer un châtiment à des gens qui ne sauraient disposer de leur voie et de leur vie. Donc, en paraissant supplier le Seigneur de ne pas frapper trop sévèrement les prévaricateurs, il établit par cela même que ces derniers méritaient peine et châtiment. Or, cela n'est autre chose que prouver leur libre arbitre. Effectivement, s'ils n'eussent pas été maîtres de leur conduite, ce n'était pas une diminution de peine qu'il eût fallu solliciter en leur faveur, mais l'absence de toute peine : les prières fussent même devenues inutiles, Dieu n'ayant pas besoin d'être supplié pour ne pas frapper des innocents. Et que parlé-je de Dieu, puisqu'un homme sage n'agirait pas autrement ? Lors donc que nous voyons le prophète en prières, il est évident qu'il prie pour des coupables et des pécheurs ; or, il n'y a péché que lorsque, étant maître de ne pas transgresser un commandement, on le transgresse tout de même.

Il est par conséquent évident de toutes les manières que nos bonnes actions dépendent à la fois et de Dieu et de nous. Autant faut-il en penser de ce texte de l'Apôtre : « Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de la miséricorde de Dieu. » *Rom.*, ix, 16. — Et comment pourrais-je courir, comment pourrais-je vouloir, observera-t-on, si l'action ne dépend pas de moi tout entière ? — En vous déterminant à vouloir et à courir, vous gagnez la bienveillance de Dieu, et vous obtenez qu'il vous assiste, qu'il vous tende la main, et qu'il vous fasse atteindre le but. Mais, si vous ôtez cette condition, si vous cessez de courir et de vouloir, Dieu ne vous tendra plus sa droite, et même il se retirera de vous. Et où en est la preuve ? Écoutez ce qu'il dit à Jérusalem : « Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, et vous n'avez pas voulu ! Voilà que vos maisons vont être laissées solitaires. » *Matth.*, xxiii, 37. Vous le voyez, c'est parce qu'ils n'ont pas voulu que Dieu s'est retiré. Aussi, avons-nous besoin de vouloir et de courir, pour attirer sur nous les faveurs divines. Telle est la pensée du prophète : Il ne dépend pas de nous d'arriver au terme de nos desirs, cela dépend du secours divin ; mais il dépend de nous et de notre volonté de prendre la détermination correspondante. — Donc, répartira-t-on, si du secours divin dépend l'heureuse issue de nos desseins, alors même que je ne ferais pas le bien que je me propose, je ne devrai redouter aucun châtement : faisant tout ce qui est en moi, ayant la volonté et la résolution nécessaire, ayant mis la main à l'œuvre, parce que le Seigneur de qui dépend le couronnement de l'œuvre même ne m'a pas secondé et ne m'a pas prêté son bras, je n'ai aucune charge à redouter. — Mais cela n'est pas, cela ne saurait être. Impossible que nous apportions la volonté, le choix, la détermination nécessaires et que Dieu nous abandonne. Il adresse ses conseils et ses exhortations à ceux qui ne veulent pas, pour qu'ils en viennent à se déterminer et à vouloir : à plus forte raison ne délaissera-t-il pas ceux qui ont déjà pris leur résolution. « Jetez un coup d'œil, est-il écrit, sur les générations passées, et voyez si jamais quelqu'un a mis en Dieu son espérance et a été confondu, si quelqu'un a persévéré dans la pratique de ses commandements, et a été méprisé. » *Eccli.*,

II, 11-12. « L'espérance ne confond jamais, » dit encore Paul, l'espérance dans le Seigneur. *Rom.*, v, 5. A coup sûr, il en arrivera à ses fins celui qui espère en Dieu de toute son âme, et qui ne néglige rien de ce qui dépend de lui. « Dieu est fidèle, ajoute l'Apôtre, et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ; il vous rendra même la tentation profitable, afin que vous puissiez persévérer. » I *Corinth.*, x, 13. De là ce conseil d'un sage : « Mon fils, si vous entrez au service du Seigneur, préparez votre âme à la tentation, rendez droit votre cœur, souffrez et ne vous hâtez pas au jour de l'obscurcissement. Soyez uni au Seigneur, et ne vous en éloignez pas. » *Eccli.*, II, 1, 2. Dans une autre circonstance il nous a été dit : « Celui-là seul qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » *Matth.*, x, 22.

Ce sont là autant de règles, de lois, de sentences immuables. Voilà ce que vous devez graver profondément dans votre esprit, à savoir l'impossibilité pour quiconque s'occupe avec zèle et sollicitude de son salut d'être jamais abandonné de Dieu. N'avez-vous donc pas entendu ce que le Sauveur disait à Pierre : « Simon, Simon, que de fois Satan a demandé à vous broyer comme l'on broie du froment ! mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne faiblisse pas. » *Luc.*, XXII, 31, 32. Voit-il que le fardeau surpasse nos forces, il nous tend la main et apaise la tentation ; mais, lorsqu'il nous voit compromettre par dédain et par négligence notre salut et n'en pas vouloir absolument, c'est alors qu'il nous laisse et se retire ; car il n'use point de contrainte ni de violence. Ce qu'il faisait au temps de sa prédication, il le fait encore aujourd'hui : ceux qui ne voulaient point l'écouter et qui s'en allaient, il se gardait bien de les forcer ; mais à ceux qui lui prêtaient une oreille attentive, il découvrait ses mystères et éclaircissait les points les plus obscurs. Ainsi fait-il dans l'ordre des choses humaines : il n'impose aucune contrainte aux personnes insensibles et de mauvaise volonté ; mais pour les personnes de bonne volonté, il les attire à lui par un attrait irrésistible. Aussi Pierre s'écriait-il : « Je comprends maintenant que tout homme craignant Dieu et pratiquant la justice, à quelque nation qu'il appartienne, est agréable au Seigneur. » *Act.*, x, 34, 35. Et le prophète nous interpelle en

ces termes : « Si vous le voulez et si vous m'écoutez, vous jouirez des biens de la terre ; mais, si vous ne le voulez pas et si vous ne m'écoutez pas, le glaive vous dévorera. » *Isa.*, I, 19, 20. Puis donc que nous savons à n'en pas douter qu'il dépend de nous de vouloir et de courir, qu'en faisant l'un et l'autre nous nous concilions l'assistance divine, et qu'avec cette assistance nous arriverons sûrement au but, réveillons-nous, mes bien-aimés, et consacrons tous nos efforts à nous occuper du salut de notre âme, afin qu'après les rapides labeurs du temps présent, nous jouissions dans une jeunesse et une vie sans fin des biens éternels : puissions-nous tous les posséder, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec qui gloire soit au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# HOMÉLIES

SUR

## L'OBSCURITÉ DES PROPHÉTIES

---

### AVANT-PROPOS.

Il serait assez difficile de préciser l'époque où ces deux homélies ont été prononcées. Ce qu'il y a de certain, c'est que la première précéda la seconde de quelques jours, et que la seconde fut prononcée un dimanche. Cela résulte d'un passage de l'homélie qui établit le rôle nul des démons dans le gouvernement du monde. « Tout cela, y est-il dit, nous nous en sommes aperçus de longtemps, et plus particulièrement dimanche dernier : en ce jour vous avez montré que la parole divine ne saurait jamais vous inspirer de dégoût. » Or, Chrysostome rappelle au commencement de cette homélie la suite des idées qu'il avait exposées dans la seconde des homélies suivantes, chose que tout le monde sait être dans ses habitudes : il y parle, en effet, des saints et des justes qui pleuraient et publiaient non les péchés des autres, mais leurs propres péchés. Il paraît également hors de doute que ces deux homélies ont été prononcées à Antioche ; Chrysostome parle dans la seconde de l'évêque en des termes qui autorisent à croire qu'il s'agit non de lui, mais d'un personnage différent. Quant à l'année de ces homélies, nous n'en savons absolument rien.

Au reste, ces discours comptent parmi les plus remarquables du saint docteur. On y trouve une infinité d'observations morales ; on

y apprend le genre de prière que l'on récitait pour l'évêque dans les assemblées publiques. L'orateur parle dans le troisième paragraphe de la première homélie, du siège de Jérusalem par les Perses, de ce siège dont Jérémie fut témoin et dont les Assyriens furent les auteurs. Il ne faudrait pas voir en cela, comme l'ont fait quelques savants, une preuve de la non-authenticité de cette homélie; car dans une foule d'autres circonstances Chrysostome a désigné sous le nom de Perses les Babyloniens et les Assyriens.

## HOMÉLIE I.

De l'obscurité des prophéties touchant le Christ, les Gentils et la réprobation des Juifs; de l'utilité de cette obscurité.

1. Je voudrais aujourd'hui vous faire asseoir à la table d'un prophète et conduire mon discours sur l'océan de la sagesse d'Isaïe. Et cependant j'hésite et je crains qu'une fois sortis du port, une fois engagés au milieu des profondes pensées du prophète, nous ne soyons frappés de vertige. N'est-ce pas ce qui arrive aux passagers inexpérimentés? Lorsque, éloignés de la terre, ils ne voient des deux côtés du vaisseau que la mer, qu'ils n'aperçoivent au-dessus comme au-dessous que ciel et eau, leurs regards s'égarant et le vaisseau, de même que les flots, leur semble décrire un cercle autour d'eux. Ce n'est point la mer, c'est l'inexpérience des navigateurs qui cause ces vertiges; car on voit les matelots se précipiter nus et tête baissée dans les flots sans rien éprouver de semblable, et n'être pas moins en sécurité dans les profondeurs mêmes de la mer que sur un pavé solide, et encore que leur bouche, leurs yeux, leur corps tout entier soient plongés dans l'eau marine, n'en être aucunement incommodés. Telle est l'utilité de l'habitude, tels sont les inconvénients de l'inexpérience: grâce à la première, nous ne faisons aucun cas des choses les plus redoutables, tandis que l'effet de la seconde est de nous faire craindre et trembler là où il n'y a que sûreté: les uns assis sur le pont du navire sont pris de vertige, à la seule vue de la mer; les autres au



sein des flots ne ressentent aucune émotion. Ainsi en est-il pour notre âme : elle aussi bien des fois se trouve en proie aux flots des passions, beaucoup plus terribles que ceux de la mer ; c'est la tourmente de la colère qui la bouleverse, c'est le souffle des convulsions criminelles qui l'agite de fond en comble. Or, l'homme neuf et sans expérience ne sent pas plutôt s'élever cette tempête de la colère, que le trouble, l'émotion, l'agitation le saisissent soudain ; il voit déjà son cœur englouti par les passions et victime d'un triste naufrage ; tandis que l'homme expérimenté et accoutumé à supporter vaillamment ces secousses, pareil au pilote assis à son gouvernail, tient sa raison au-dessus des passions, et multiplie ses efforts jusqu'à ce qu'il ait conduit son esquif au port d'une sereine philosophie.

Ce que nous éprouvons sur mer, ce qui arrive à notre âme se produit également à propos de l'explication de l'Écriture : comment n'être pas ému et hors de soi lorsqu'on se hasarde sur cet abîme ? Assurément il n'est pas redoutable ; mais nous sommes, nous, des navigateurs inexpérimentés. Qu'un passage facile par lui-même devienne difficile à cause de l'impéritie des auditeurs, Paul lui-même vous en rendra témoignage. Après avoir dit que le souverain sacerdoce du Christ était selon l'ordre de Melchisédech, et avoir recherché ce qu'avait été Melchisédech, l'Apôtre ajoute : « Nous aurions sur ce point à vous faire un discours considérable et d'interprétation difficile. » — Que dites-vous, bienheureux Paul ? Comment vous offrirait-il des difficultés, à vous qui possédez la sagesse spirituelle, à vous qui avez entendu des paroles ineffables, à vous qui avez été ravi jusqu'au troisième ciel ? S'il a pour vous des difficultés, qui donc pourra le comprendre ? — Si je le déclare difficile, répond-il, ce n'est pas à cause de son obscurité intrinsèque, mais à cause de la faiblesse des auditeurs. — En effet, après ces mots : « ... d'interprétation difficile, » il ajoute : « Parce que vous êtes trop faibles pour l'entendre. » *Hebr.*, v, 11. Vous le voyez, l'impéritie des auditeurs et non la nature du discours lui-même, a jeté de la difficulté sur un point qui n'en offrait pas. Et non-seulement elle a rendu difficile ce discours, mais elle l'a rendu de plus considérable, de bref qu'il était ; et c'est pour cela

que l'Apôtre emploie cette épithète, rejetant ainsi la cause de la difficulté et de la longueur sur la faiblesse des auditeurs. Quand nous avons affaire à des malades, il ne nous faut point leur présenter des mets simples et en petit nombre, il faut au contraire leur préparer des plats divers, afin que, si le malade ne veut pas de l'un, il prenne de l'autre ; s'il repousse celui-ci, il accepte celui-là, triomphant de son dégoût par la variété de ses aliments, et de sa répugnance par la diversité des mets. Telle est la conduite à tenir bien souvent dans les réfections spirituelles. Sommes-nous faibles, il est indispensable de nous offrir des considérations nombreuses, variées, mêlées de paraboles, d'exemples, de comparaisons, de digressions et d'une infinité de choses propres à nous faciliter le choix des enseignements les plus utiles à nos âmes. Néanmoins, quoique le discours à tenir aux fidèles dût être considérable et d'interprétation difficile, l'Apôtre ne prétendait pas les priver de sa doctrine sur Melchisédech ; au contraire, par ces expressions : « Considérable et de difficile interprétation, » il piquait leur curiosité et excitait leur empressement à l'entendre, en sorte qu'en leur présentant cette réflexion, il allait ensuite au-devant de leurs propres désirs.

2. Faisons de même, nous aussi ; et, bien que l'océan prophétique soit sans bornes, et qu'il renferme des gouffres nombreux, bravons-en les flots autant que nos forces nous le permettront, ou plutôt non pas autant que nous le permettront nos forces, mais autant que nous le permettra la grâce d'en haut ; car en ceci, nous obéissons à l'espérance de vous être utile, et non à une confiance aveugle : du reste Paul nous a donné le premier l'exemple. Je vous disais qu'il n'a point privé les fidèles de sa doctrine touchant Melchisédech ; ce qui suit vous le prouvera. Après ces mots : « J'aurais à vous tenir un discours considérable et d'interprétation difficile, » nous lisons ceci : « Ce Melchisédech, roi de justice, puis roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix, sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement ni fin de vie, assimilé au Fils de Dieu, reste prêtre à jamais. » *Hebr.*, vii, 1-3. N'avez-vous pas eu vos oreilles troublées en entendant Paul dire d'un homme qu'il n'a « ni père, ni mère ? » Et que parlé-je d'un homme ? Si

L'on tenait ce langage sur le Christ lui-même, n'y trouverions-nous pas matière à bien des questions? Car, s'il n'a pas de père, comment est-il fils? S'il n'a pas de père, comment est-il fils unique? Tout fils doit nécessairement avoir un père, sans quoi il n'est plus fils. Et pourtant le fils de Dieu n'a point de père, et il n'a point de mère : comment cela? Il n'a point de père quant à la génération terrestre; il n'a point de mère quant à la génération céleste. « Sans généalogie... » Qu'ils prêtent l'oreille ceux qui portent un regard scrutateur sur sa nature. Dans la pensée de plusieurs, cette expression « sans généalogie, » se rapporte à sa divine génération. Mais les hérétiques ne veulent point de cela, faisant de cette génération le sujet de leurs spéculations téméraires : les plus modérés d'entre eux accordent que cette expression concerne la génération céleste du Christ; mais ils prétendent qu'elle ne s'applique en aucune façon à sa génération terrestre. Prouvons-leur donc que Paul a parlé des deux générations, et de la génération de la terre et de la génération du ciel; car si l'une est de nature à nous frapper de stupeur, l'autre nous offre le mystère le plus profond. De là ce mot d'Isaïe : « Qui racontera sa génération? » *Isa.*, LIII, 8. — Il parlait, reprend-on, de la génération d'en haut. — Mais alors que répondre à Paul parlant des deux générations et ajoutant aussitôt l'expression « sans généalogie? » Il venait de dire : « Sans père, sans mère; » et il ajoute incontinent : « Sans généalogie. » C'est afin que vous entendiez cela non-seulement de la génération au sujet de laquelle le Christ est sans mère, mais aussi de la génération au sujet de laquelle il est sans père, à savoir de la génération terrestre. Voilà pourquoi c'est après avoir parlé de l'une et de l'autre qu'il ajoute : « Sans généalogie; » et si la génération terrestre du Sauveur est incompréhensible, à plus forte raison n'oserions-nous pas jeter nos regards sur sa génération céleste. Quand les parvis du temple sont redoutables et inaccessibles, comment essaierait-on de pénétrer jusque dans le sanctuaire? Je sais bien qu'il a été engendré par le Père; de quelle manière, je l'ignore. Je sais bien qu'il est né d'une vierge; de quelle manière, je ne saurais le comprendre. Nous affirmons le fait des deux générations; mais le comment, nous n'en pouvons rien dire. Or, de même

que lorsqu'il est question de la Vierge, comme je sais parfaitement qu'elle lui a donné naissance, je proclame cette génération, et je me garde bien de la nier, parce que j'en ignore le mode ; de même, vous aussi, quand il sera question du Père, encore que vous ignoriez comment le Fils en a été engendré, reconnaissez du moins le fait de cette génération. Si un hérétique vous demande : Comment le Fils a-t-il été engendré par le Père ? ramenez son esprit sur la terre et dites-lui : Quittez les cieux, s'il vous plaît, et veuillez m'expliquer comment il est né d'une vierge ; après cela je vous répondrai. Tenez-le ferme sur ce point, pressez-le, et ne lui laissez pas le loisir de s'échapper et de se réfugier dans le labyrinthe de ses raisonnements : maintenez-le, je vous le répète, serrez-le non de la main, mais par le discours, et ne lui accordez aucune des distinctions, aucun des subterfuges auxquels il voudrait recourir.

Ce qui fait qu'ils parviennent à troubler ceux qui discutent avec eux, c'est que nous les suivons où ils veulent, au lieu de les ramener à la loi de l'Écriture. Élevez de tous côtés ce rempart autour d'eux, le témoignage des saints livres, et ils ne pourront même ouvrir la bouche. Tenez-leur ce langage : Comment le Christ est-il né d'une vierge ? Je ne sortirai pas de là, je ne romprai pas d'un seul pas. — Impossible à eux de répondre à cette question, quelques efforts qu'ils fassent. Ce que Dieu a fermé, qui pourrait donc l'ouvrir ? La foi seule peut nous instruire sur ces vérités-là. Si vous persistez à chercher des raisons, je vous opposerai le langage que le Sauveur tenait à Nicodème : « Eh quoi ! je vous dis des choses terrestres, et vous ne les croyez pas ; comment, si je vous disais des choses célestes, les croiriez-vous ? » *Joan.*, III, 12. Je vous interroge sur la naissance virginale du Christ, et vous n'avez pas un seul mot à répondre ; et vous feriez du ciel l'objet de votre téméraire curiosité ! Encore si votre curiosité se portait sur le ciel et non sur le Maître des cieux ! « Je vous dis des choses terrestres, et vous ne les croyez pas. » Il ne dit pas : Vous n'en avez pas été convaincu ; mais : « Vous ne les croyez pas ; » preuve que la foi est nécessaire même dans l'ordre des choses terrestres. Mais, si la foi est nécessaire dans ces choses-là, combien plus dans l'ordre des choses célestes ! Cependant le Sauveur entretenait Nicodème d'une

naissance bien différente, du baptême et de la régénération spirituelle : et ces choses mêmes, il déclarait que la foi seule pouvait les saisir. Du reste, il les qualifiait de terrestres, non parce qu'elles le sont véritablement, mais parce qu'elles s'accomplissent sur la terre, et qu'elles méritent bien cette qualification comparées à cette génération incffable de l'éternité, génération qui surpasse l'intelligence de toute créature. Si donc je ne puis savoir comment je renaîtrai de l'eau ; si la foi seule m'instruit de ce fait, sans que j'en puisse connaître le comment ; quelle démente ne faudrait-il pas pour soumettre la génération céleste du Fils à des raisonnements humains, et pour exiger l'explication du mode de cette génération ?

3. Nous avons suffisamment montré en quel sens le Fils unique de Dieu est sans père et sans mère, et comment l'expression « sans généalogie, » convenait à sa double génération. Il nous reste à nous occuper du sujet proposé ; car nous renverrons à un autre jour ce qui regarde Melchisédech, et nous réveillerons votre attention pour écouter le langage mystérieux des prophètes. En effet, les ouvrages prophétiques contiennent bien des mystères ; l'Ancien Testament offre bien des difficultés ; les Livres n'en sont pas aisés à comprendre ; et le Nouveau est bien plus clair et bien plus accessible. — Pourquoi les choses ont-elles été ainsi disposées, demandera-t-on, car le Nouveau Testament nous entretient de sujets bien plus élevés, du royaume des cieux, de la résurrection des corps, et de ces biens indicibles qui dépassent toute intelligence humaine ? Quelle est donc la raison de l'obscurité des prophéties ? — Elles annoncent pour les Juifs beaucoup de maux ; par exemple, qu'ils seront rejetés et nous appelés, que le temple sera détruit sans retour, que Jérusalem périra et que son sol sera foulé aux pieds ; que les Juifs seront errants et vagabonds à travers le monde, privés de toute cité, de leurs institutions d'autrefois et de tout ce dont ils jouissaient anciennement, des prophéties, des sacrifices, du sacerdoce, de la royauté. Outre ces maux, les prophètes en prédisaient une infinité d'autres, et remplissaient leurs livres de tragédies sans nombre. Or, de crainte que les Juifs frappés de ces prédictions sinistres dès qu'elles paraissaient, n'en missent

à mort les auteurs, les prophètes revêtirent ces vérités d'une forme obscure et les présentèrent en des termes peu clairs, pour garantir par cette obscurité leur sécurité personnelle. Et où est la preuve de cette assertion? Nous devons rendre raison de nos paroles, même quand nous les prononcerions au milieu de nos amis : peut-être en ce moment beaucoup de nos auditeurs ne sont-ils pas de ce nombre. Qu'ils écoutent nos raisons, ces derniers, afin de devenir eux aussi nos amis.

Je disais donc que, si les Juifs entendant parler des maux qui devaient les atteindre, et de la ruine sans retour à laquelle était vouée Jérusalem à cause du Christ, eussent saisi clairement la portée de ces prédictions, ils en eussent sur-le-champ massacré les auteurs. Et qu'est-ce qui le prouve? En premier lieu leur caractère sauvage et féroce. Ce peuple avait toujours soif du sang des prophètes; ses mains s'étaient plongées plus d'une fois dans le sang des saints. Le grand Élie le déclare à haute voix : « Seigneur, ils ont massacré vos prophètes, ils ont renversé vos autels. » III *Reg.*, XIX, 10. Le Christ s'écriait aussi : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi... » *Matth.*, XXIII, 37. Isaïe parle dans le même sens et joint à ce concert sa voix accusatrice : « Vos mains sont pleines de sang. » *Isa.*, I, 15. « Vos pères, dit enfin le Sauveur, ont mis à mort les prophètes, et vous leur bâtissez des sépulcres; comblez la mesure de vos pères. » *Matth.*, XXIII, 31, 32. Le Seigneur et ses serviteurs s'accordent, vous le voyez, à flétrir leur humeur sanguinaire. Que signifient ces paroles du Sauveur : « Comblez la mesure de vos pères? » Mettez-moi, leur dit-il, moi aussi à mort; ajoutez au meurtre des serviteurs celui du Maître. — Eussent-ils versé le sang d'une infinité d'hommes, ce n'eût été que le sang de simples serviteurs; mais, quand ils portèrent leurs mains sur le Maître lui-même, alors la mesure fut comblée; rien de plus vrai. Tant qu'ils n'eurent point frappé de mort leur Seigneur, ils conservèrent un espoir de salut, ils attendaient l'Agneau de Dieu qui devait effacer les péchés du monde; mais, quand le céleste médecin fut tombé sous leurs coups, quand la source de toute propitiation eut été victime de leurs outrages, quand ils eurent pris en

aversion Celui qui venait expier leurs prévarications, toute espérance désormais pour eux fut perdue. De là ces mots du Sauveur : « Comblez la mesure de vos pères. » — Soit, dira-t-on ; des témoignages nombreux établissent leur amour du sang et leur scélératesse : où est maintenant la preuve qu'ils auraient sacrifié les prophètes s'ils les avaient ouï parler de la destruction de Jérusalem, de la cessation de la loi, de l'abrogation de l'Ancien Testament? — La preuve en est surtout dans ce que nous venons de dire ; mais il me sera facile de la rendre encore plus claire à l'aide des saintes Écritures elles-mêmes.

Un jour ils entendirent un prophète annoncer la ruine passagère de Jérusalem ; au lieu de changer de sentiments et d'apaiser le courroux divin, ils tournèrent leur fureur contre ce prophète : c'est l'histoire elle-même qui vous affirmera la vérité de ce fait. Les Perses assiégeaient cette capitale, et une armée barbare se déroulait autour de ses murs ; le danger était manifeste, un réseau redoutable de guerriers et de soldats enveloppait Jérusalem. Durant ce temps de périls incontestables, Jérémie paraît au milieu de ses concitoyens et leur dit que la ville va tomber entre les mains des Chaldéens : ce n'était assurément pas une prophétie ; ils pouvaient voir de leurs propres yeux ce qui allait arriver. N'importe, pour leur avoir déclaré une chose qui éblouissait tous les yeux, ces misérables, ces furieux, toujours ingrats envers leurs bienfaiteurs, s'aveuglèrent au point de voir dans Jérémie un traître et l'auteur de la ruine de la ville : « C'est lui, s'écriaient-ils, qui a brisé les mains de ce peuple ; » *Jerem.*, xxxviii, 4 ; tandis qu'il les encourageait, qu'il ranimait leur ardeur, qu'il les conduisait vers Dieu, leur préparant un rempart inexpugnable. Mais eux, ne comprenant aucune de ces choses, le condamnèrent à mourir. Telle était la reconnaissance qu'ils témoignèrent constamment à ceux qui leur faisaient du bien : quand le roi eut annulé cette sentence, loin de revenir à des sentiments de pitié, parce qu'ils n'avaient pu mettre à mort le prophète, ils le précipitèrent dans une citerne fangeuse. *Jerem.*, xxxviii, 4.

4. S'ils ne purent entendre la prédiction d'une captivité passagère, comment eussent-ils supporté celle d'une captivité perpé-

tuelle? Jérémie leur dit seulement : Vous irez à Babylone; et ils ne veulent pas l'écouter, et ils maltraitent ce prophète : si on leur eût dit clairement qu'ils habiteraient, non point Babylone, mais les diverses parties de la terre sur laquelle ils seraient dispersés, sans jamais retourner dans leur patrie, n'auraient-ils point bu avidement le sang de celui qui leur aurait tenu ce langage? Si vous ne voyez encore en cela qu'une conjecture, je vous prouverai d'une façon péremptoire qu'il n'y eût point eu de sûreté pour quiconque leur eût annoncé l'avenir, à savoir notre élévation et leur chute. Étienne, le premier des martyrs, pourquoi le lapidèrent-ils, je vous le demande? N'est-ce pas pour ce prétendu crime? « Cet homme, s'écriaient-ils, ne dit que des blasphèmes; car il a prétendu que Jésus détruira ce temple, et changera les rites que nous avons reçus de Moïse. » *Act.*, vi, 11-14. Voilà pourquoi ils le firent périr sous les pierres. Or, s'il leur fut impossible d'ouïr ce langage en un temps où les choses elles-mêmes parlaient assez clairement, comment auraient-ils souffert les prophètes qui les leur eussent annoncées longtemps à l'avance? Vous le voyez, mon bien-aimé; c'est à cause du temple, à cause des changements dans leur situation dont leur parlait Étienne qu'ils le lapidèrent : écoutez-les encore tourner contre le Christ la même accusation : « N'a-t-il pas dit, s'écrient-ils : Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai? » *Matth.*, xxv, 61; *Joan.*, ii, 19. Ainsi, la ruine du temple, la transformation de leur religion sont toujours le sujet de leurs emportements. Les prophètes annonçaient bien ces mêmes événements, mais seulement à mots couverts. Paul fut encore sur le point de tomber sous leurs coups, parce qu'il leur prêchait ce changement dans leur état religieux. Et où en est la preuve? La voici : « Vous voyez, mon frère, les millions de Juifs qui ont vu; et tous ont ouï dire de vous que vous prêchiez l'abrogation de la loi. » *Act.*, xxi, 20. Les fidèles ne supportaient même pas qu'on leur parlât de ne plus observer la loi; comment alors ceux qui ne croyaient pas encore eussent-ils pu entendre parler de l'abolition de cette même loi? Que les Juifs eussent mis à mort les prophètes, si ces derniers se fussent exprimé clairement sur ces points, nous venons de vous le prouver par des exemples irrécusables, par les



exemples du bienheureux Jérémie, du premier martyr Étienne, du Christ lui-même et du grand Apôtre : c'est du même crime qu'ils les ont tous accusés, c'est pour le même crime qu'ils les ont persécutés. Qu'ils eussent livré aux flammes les écrits des prophètes, s'ils eussent compris ce qui y était contenu, j'essaierai de l'établir à l'aide d'un trait que vous ne connaissez probablement pas, mais que vous connaîtrez tout à l'heure : je vais immédiatement vous le raconter de mon mieux. Prêtez-moi donc toute votre attention.

« Et il arriva dans la quatrième année du règne de Joachim, fils de Josias, roi de Juda, que le Seigneur dit à Jérémie : Écris toutes les paroles que je t'ai fait entendre depuis les jours de Josias jusqu'au jour présent; » *Jerem.*, xxxvi, 1, 2; à savoir : « Tous les maux dont je me propose de les frapper. » Ainsi parle ce Dieu si bon et si miséricordieux. Puisqu'ils ne veulent point prêter l'oreille à tes prophéties isolées, rassemble-les toutes, pénètre-les de terreur, afin qu'ils rentrent en eux-mêmes. Souvenez-vous bien de ce à quoi nous nous sommes engagé; ce que nous nous sommes proposé, c'est de vous montrer que les Juifs auraient mis en pièces les livres de leurs prophètes, s'ils avaient eu clairement connaissance de leur condition actuelle. « Peut-être, poursuit le Seigneur, écouteront-ils les maux dont je me propose de les frapper, et se détourneront-ils de leurs voies iniques. » Peut-être, dit le Seigneur; ignorerait-il donc l'avenir? Ne sait-il donc pas s'ils l'écouteront, lui qui connaît les choses avant qu'elles soient, lui qui sonde les reins et les cœurs, lui qui discerne les pensées et les esprits, et aux yeux duquel il ne saurait y avoir d'obscurité et de voile? Pourquoi donc cette forme de langage : « Peut-être écouteront-ils? » Il importe que cette difficulté vous soit éclaircie, à cause de ceux qui accusent d'ignorance le Fils unique de Dieu. Car voilà le Père lui-même qui s'exprime comme s'il ignorait quelque chose; évidemment l'expression « peut-être, » suppose l'ignorance, et pourtant le Père n'ignore rien. Donc lorsque le Fils s'exprimera de la même manière, entendez ses paroles de la même manière; comme Fils, en effet, il imite toujours le Père. Mais laissons de côté pour le moment cette controverse, et ne nous écartons pas de

notre sujet; examinons pourquoi le Seigneur parle de la sorte : « Peut-être écouteront-ils... » S'il eût dit : Ils écouteront, il eût énoncé une chose fausse, car ils ne devaient pas écouter; s'il eût simplement énoncé la vérité : Ils n'écouteront pas, vainement leur eût-il envoyé un prophète puisqu'ils ne devaient pas écouter. En outre, il ne voulait pas que sa prescience parût devoir entraîner nécessairement la désobéissance : de là cette façon dubitative de s'exprimer. Autrement, on n'eût pas manqué de dire : Dieu l'avait prédit; il fallait nécessairement qu'il en fût ainsi; comme on le dit à propos de Judas. Quelle folie, quelle impudence ! Non, la prescience, ô homme, n'est point la cause du mal; loin de vous cette pensée. Une connaissance de cette nature n'imprime aux événements aucune nécessité; elle les aperçoit à l'avance, et voilà tout. Ce n'est point parce que le Christ l'avait annoncé que Judas trahit; c'est parce qu'il devait trahir que le Sauveur l'annonça. C'est donc pour ôter le prétexte d'affirmer qu'en déclarant à l'avance l'insensibilité des Juifs, Dieu leur fermait la voie de la pénitence, qu'il s'exprime de cette manière et qu'il dit au prophète : « Peut-être écouteront-ils... »

5. N'oubliez pas ce que nous vous avons promis : je vous le rappelle à plusieurs reprises, de crainte que, la question résolue, vous n'ayez perdu de vue le sujet que dès le commencement nous avons déterminé. Qu'avons-nous donc avancé ? Que, si les Juifs eussent connu leurs maux à venir, ceux dont ils sont actuellement les victimes, ils eussent détruit les livres prophétiques sans respect pour leur caractère sacré. Mais reprenons la suite du récit : « Après avoir entendu ces paroles, Jérémie appelle son disciple Baruch, fils de Nérias, et lui dit : Écris dans ce livre tous les maux qui doivent fondre sur eux. » *Jerem.*, xxxvi, 4. Que signifie cette conduite ? Dieu vous impose une chose, et vous en chargez votre disciple ? Est-ce la crainte qui vous fait reculer, est-ce le respect humain, est-ce la frayeur ? et si la frayeur vous saisit, comment le disciple aura-t-il le courage nécessaire ? Mais aucune de ces raisons n'est la véritable ; il l'indique peu après ; car, à ces mots : « Écris et lis, » il ajoute : « Pour moi, je suis retenu dans une prison. » *Ibid.*, 5. Quelle grandeur d'âme ! Il était plongé dans

un cachot, et il n'en remplissait pas moins sa mission prophétique. Considérons cette fermeté du juste et sa profonde philosophie. Il ne se dit pas à lui-même : Déjà une foule d'épreuves m'ont assailli, à cause de la hardiesse de ma parole ; j'ai eu beau parler sans relâche, je n'en ai retiré aucun avantage : tout ce que j'y ai gagné, c'est d'être jeté dans une prison. Et voilà que le Seigneur, avant même de briser mes fers, me charge d'aller de nouveau trouver ces monstres ! Tels ne furent ni son langage, ni ses pensées : une seule pensée l'occupait, celle d'exécuter les ordres du Seigneur ; c'est pourquoi, ne pouvant les accomplir par lui-même, il recourut à son disciple. « Donne-leur lecture et connaissance de tous ces maux, lui dit-il ; car moi je suis retenu dans une prison. » Et Jérémie parlait, et Baruch consignait ses paroles dans un livre. On était au temps du jeûne, quand ces choses se passaient : proche était la fête qui réunissait tous les Juifs dans leur capitale. Il fallut tenir une assemblée générale et délibérer sur des questions de l'importance la plus haute. « Et Baruch se présenta devant les chefs, et fit retentir à leurs oreilles la lecture de tous ces maux ; » et il en indiqua le motif : « Peut-être votre repentir se répandra-t-il devant le Seigneur. » *Ibid.*, 7, 14-15.

On eût pu voir là d'abord un langage exclusivement accusateur ; aussi leur fait-il comprendre ensuite qu'il se présente à eux uniquement pour les guérir, et cherche-t-il à gagner leur faveur et leur bienveillance. Et que firent les Juifs ? Au lieu de lui rendre grâce, de l'admirer, de louer sa démarche, comme ils l'eussent dû, ils allèrent avertir le roi de ce que renfermait ce livre, et ils déposèrent ce livre dans la maison d'Elisama. « Et le roi ayant envoyé Juden, l'un de ses officiers, manda qu'on lui apportât le livre. Et le roi était assis dans sa maison d'hiver. » On était au neuvième mois, c'est-à-dire au mois de novembre, qui est le neuvième en prenant mars pour le premier, chose à laquelle il faut bien faire attention ; car, si l'on eût compté à partir de septembre, on n'aurait point rencontré la saison d'hiver. Pourquoi mentionner cette circonstance ? Vous en jugerez par ce qui suit. « Et un brasier étant devant lui, » à cause du froid. — L'Écriture, remarquez-le bien, n'omet aucun détail utile. — Un brasier se trouvait

donc devant lui, et ses officiers étaient tout autour : et l'on apporta ce livre où il n'était question que de malheurs, — et cependant cette prophétie de tant de malheurs était destinée à détourner ces malheurs, — et l'on en donna lecture. Souvenez-vous, encore une fois, de ce que je vous ai promis. « Et quand il en eut lu trois pages, le roi prit un couteau, mit le livre en pièces et le jeta dans le brasier, où il fut entièrement consumé. » *Ibid.*, 23.

Les voyez-vous n'épargner en aucune façon les écrits? les voyez-vous porter une main sacrilège sur les saintes Lettres? Parce qu'il était question dans ce livre de la prise de Jérusalem, le roi le mit en pièces, et parce qu'il n'avait pas le prophète sous la main, il fit tomber sur l'œuvre de Jérémie toute sa fureur. Or, dès qu'il traitait de la sorte un objet inanimé, quelle eût été sa conduite s'il avait eu un être vivant entre ses mains? Dans leurs combats avec les bêtes féroces, les chasseurs laissent entre leurs dents la peau dont ils se sont revêtus, donnant ainsi un aliment à leur fureur et se sauvant eux-mêmes par cette mesure. Ainsi, le roi n'ayant point en son pouvoir l'auteur du livre, mit le livre même en pièces : non-seulement il le mit en pièces, mais de plus il le jeta dans le feu, de façon à ce qu'il n'en restât pas une seule lettre. Vous ne connaissez pas encore cependant toute l'étendue de sa démence ; vous la connaîtrez si vous examinez attentivement la suite du récit. Effectivement, il n'est pas dit qu'il ait lu le livre en entier ; « c'est après en avoir lu trois ou quatre pages » qu'il le mit en pièces. Il n'attendit pas que la lecture en eût pris fin ; dès le commencement il entra en fureur. Voilà pourquoi il était peu rassurant pour les prophètes de prédire avec clarté les maux à venir. Celui qui ne pouvait entendre parler d'une captivité passagère, eût-il bien supporté la prédiction d'une captivité sans fin? Le roi ne s'arrêta pas là : il fit encore chercher partout le prophète ; mais on ne le trouva pas, Dieu l'ayant soustrait à tous les regards. De la sorte, il se servit d'un lieu caché pour dérober Jérémie, et de l'obscurité des prédictions pour dérober les autres prophètes aux dangers qui les menaçaient.

6. Ce n'est pas là néanmoins l'unique preuve de la témérité qu'il y aurait eu certainement et du péril auquel on se fut exposé vis-

à-vis des Juifs, à parler hautement de l'honneur et de la gloire réservés aux Gentils et de l'ignominie qui attendait le peuple de Dieu ; nous en trouvons une autre dans les paroles de Paul. Ayant rencontré un prophète qui laissait entrevoir un peu plus clairement cette prédiction et qui annonçait en termes plus clairs que les autres notre prospérité et leurs infortunes, l'Apôtre, frappé d'étonnement et de stupeur en présence de tant d'audace, s'écrie : « Isaïe n'a pas craint et il a dit : J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas ; je suis apparu à découvert à ceux qui ne me demandaient rien. J'ai dit : Me voici, à la nation de ceux qui n'invoquaient pas mon nom. » *Rom.*, x, 20 ; *Isa.*, lxxv, 1. Mais, si cette prophétie n'eût exposé à aucun péril, pourquoi Paul se serait-il exprimé en ces termes : « Isaïe ne craint pas et dit : J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas ? » Terrible charge contre les Juifs. Ceux qui ne cherchaient pas ont trouvé, ceux qui cherchaient ont été trompés dans leur attente : ceux qui n'avaient pas entendu le Sauveur ont cru, et ceux qui l'avaient entendu l'ont crucifié. De là cette audace que l'Apôtre signale dans Isaïe ; car, en vérité, il fallait de l'audace à un prophète qui vivait au milieu de ceux qu'il accusait, de les attaquer tous sans ménager personne, de les dépouiller de leurs honneurs pour l'avenir, et de prédire la gloire future des Gentils. Le tribunal appelé à se prononcer sur lui comptait autant d'accusateurs que de juges ; or, comment nous soustraire à une condamnation lorsque nos juges sont nos ennemis mêmes ? Voilà pourquoi l'Apôtre s'exprime de cette manière : « Isaïe a bien osé dire. » Mais je veux encore répandre plus de clarté sur ce sujet.

Si l'Écriture parle obscurément de la destinée des Juifs et de la nôtre, c'est afin que les Juifs ne comprissent pas avant le temps ce langage. L'autorité que j'invoque à l'appui de cette assertion est encore celle de Paul, cette trompette divine et céleste, ce vase d'élection, ce paranympe du Christ ; de Paul dont la grande voix s'écrie : « Je vous ai fiancés à un unique époux, au Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge sans tache. » *II Corinth.*, xi, 2. C'est à lui que j'en appelle pour vous certifier que telle est la raison pour laquelle certains sujets sont dans l'Ancien Testa-

ment couverts comme d'un voile, certains sujets, dis-je, mais non pas tous. Si tout y eût été obscur, les contemporains n'en eussent retiré aucune utilité : les prophéties parlent de guerres, de famines, de pestes qui éclataient vers ce même temps ; elles parlent aussi d'événements qui n'ont été accomplis que récemment, par exemple de la vocation de l'Église, de la répudiation de la synagogue, de l'abrogation de la loi. Or, ces événements, Dieu ne voulait pas qu'ils fussent connus des Juifs ; il ne leur laissait l'intelligence que des événements dont ils devaient être les témoins. Je vais m'appliquer à vous démontrer cette proposition, que les points sur lesquels le Seigneur a voulu laisser planer une profonde obscurité, concernent notre vocation, l'abrogation de la loi, et les derniers événements touchant la synagogue ; qu'il ne fallait pas que ces choses fussent en ce temps-là connues des Juifs. En effet, s'ils avaient compris dès le principe le règne passager de la loi, ils l'eussent entièrement méprisée ; aussi Dieu laissa-t-il ce point dans l'obscurité. Du reste, cette obscurité n'enveloppe pas toutes les prophéties ; elles ne sont voilées que dans ces points ; et Paul nous l'explique parfaitement dans un passage de son épître aux Corinthiens, où il établit ces deux choses, et que la loi a été voilée, et qu'elle a été voilée seulement de cette manière. « Puisque nous avons de telles espérances, nous parlerons avec une entière liberté, et non comme Moïse, qui couvrait son visage d'un voile, afin que les enfants d'Israël ne comprissent pas la fin de cette loi passagère : aussi leurs esprits sont-ils sans intelligence. Jusqu'à ce jour ce même voile enveloppe l'Ancien Testament dont ils font lecture, et il demeure sans être levé, parce qu'il doit prendre fin avec le Christ. » II *Corinth.*, III, 12-14. Peut-être ne comprenez-vous pas bien ce que dit l'Apôtre : nous allons vous en faciliter la compréhension, en vous remettant en mémoire le trait historique auquel il est fait allusion. Lorsque Moïse descendit de la montagne avec les tables de la loi dans ses mains, des rayons éclatants et lumineux jaillissaient de son auguste face, à tel point que nul enfant d'Israël n'osait l'aborder et lui adresser la parole. Afin donc de se rendre accessible à son peuple, Moïse mit un voile sur sa tête, et permit ainsi aux Hébreux de l'aborder sans crainte. *Exod.*,

xxxiv, 33-34. Tant qu'il se trouvait au milieu du peuple, il gardait son voile; mais quand il s'entretenait avec Dieu, il le quittait. Le but de ce prodige était à la fois de donner une autorité plus grande au législateur vis-à-vis de ceux auxquels il devait imposer la loi, et de figurer d'une certaine manière la vérité, de présager tout en la justifiant l'incarnation du Fils de Dieu. Comme plusieurs devaient dire : Pourquoi donc le Christ n'est-il pas venu dans la gloire de sa divinité ? pourquoi s'est-il revêtu d'une chair ? ce qui arrive au serviteur répond par avance à cette difficulté. Si les Hébreux furent incapables de supporter la vue du visage éblouissant d'un ministre de Dieu, comment leur eût-il été possible de contempler la Divinité même à découvert ?

7. Ce n'est pas là néanmoins le seul enseignement qui nous est donné par ce voile ; il nous rappelle encore qu'il arrive aux Juifs aujourd'hui au sujet de la lecture de la loi, ce qui leur arrivait alors à propos de la contemplation de la face de Moïse. De même qu'ils ne pouvaient voir alors la face glorieuse du Législateur que leur dérobaient le voile dont elle était couverte ; de même ils sont incapables de regarder en face la gloire de la loi. Nous pouvons en dire autant des hérétiques : s'imaginant que le texte cité précédemment était une condamnation de la loi, ils n'ont pas admis ce passage de l'Apôtre ; et, parce qu'on leur disait que la loi était couverte d'un voile, et qu'elle avait une fin, ils ont vu là une flétrissure pour la loi ; laissant donc les Écritures, ils se sont abandonnés à la direction trompeuse de leurs raisonnements. Or, précisément c'est là une preuve de la grandeur de la loi. On eût à tort fait un crime à Moïse de dérober son visage sous un voile, au lieu de s'en prendre à la faiblesse des Juifs et de féliciter Moïse d'avoir sa face resplendissante au point qu'un voile lui était nécessaire pour entrer en relation avec ses semblables ; c'est dans le même sens qu'il faut parler de la loi : en effet, si une gloire éblouissante n'en eût pas été l'apanage, tout voile eût été inutile. Lors donc qu'il est question d'un voile couvrant la lecture de l'Ancien Testament, c'est de son obscurité qu'il est question ; d'autre part, quand on ajoute que ce voile n'est point levé parce qu'il ne saurait l'être que par le Christ, on indique en quel sens il faut en-

tendre cette obscurité. Et vraiment on ne saurait qualifier d'obscur la partie de la loi qui règle la vie et les mœurs ; autrement, elle n'eût eu absolument aucune utilité : les seules parties qui en aient été obscures sont celles dont nous pouvons comprendre qu'elles se soient évanouies à l'occasion de l'avènement du Christ. Assurément, c'est un conseil de la divine sagesse de mettre dans la bouche de celui qui a donné la loi cette prédiction que le Christ, par sa venue, en signalerait la fin, et qu'elle cesserait en lui. C'est donc la seule partie de la loi qui devait cesser à l'avènement du Christ qui était obscure ; et c'est ce que déclare l'Apôtre quand il ajoute : « Cela n'est point révélé, parce que cela doit finir à l'avènement du Christ. » Voilà donc ce qui n'a point été exposé à découvert, ce qui doit trouver fin dans le Christ. Cela n'a donc pas été révélé à ceux qui n'embrassent pas la foi ; mais pour celui qui l'a embrassée et qui a reçu la grâce du Saint-Esprit, il n'y a plus pour lui de voile à l'endroit de la loi, et il en contemple à découvert toute la gloire. La gloire de la loi, c'est d'avoir pu annoncer qu'elle devait trouver dans le Christ sa fin, et de vous apprendre cette vérité. Comprenez-vous cette gloire de la loi ? Oui, c'est pour elle une gloire véritable de pouvoir vous conduire au Christ, et elle vous y conduit, lorsqu'elle publie les conditions de sa propre fin.

Ici encore un coup mortel atteint les hérétiques. Si la loi était opposée et hostile au Christ, si le Christ n'en était pas l'auteur, Paul n'aurait pas dû présenter comme une gloire pour elle de pouvoir apprendre à ceux qui la consulteraient sa fin prochaine dans le Christ. D'un autre côté, si la loi était mauvaise, il n'aurait pas fallu en arracher le voile, et il eût convenu qu'elle restât dans son obscurité, même après la grâce. Mais, si l'un des bienfaits de la grâce a été de communiquer à ses disciples une plus grande pénétration pour comprendre la loi, de façon à ce qu'ils y trouvasent toute sorte de raisons pour embrasser la foi du Sauveur, quelle plus forte preuve citer des relations étroites de la grâce et de la loi, puisque l'une ouvre les yeux des disciples du Christ et les rend capables de saisir la signification réelle de la loi, et que l'autre, dès qu'elle apparaît débarrassée de tout nuage, offre une



voie sûre et facile à ceux qui comprennent les enseignements du Sauveur? Donc, ni le Christ, ceci le prouve, ne combat la loi, ni la loi ne déclare la guerre au Christ; au contraire, celle-là facilite l'accès de la philosophie sublime du Sauveur, et celui-ci guide les âmes que la loi lui confie jusqu'au faite de la perfection. Pour toutes ces raisons, rendons grâces à notre miséricordieux Seigneur, qui dispose toutes choses avec une admirable opportunité, qui prépare notre salut par une infinité de voies, et travaillons de toutes nos forces à rendre notre conduite digne de sa charité et de sa sollicitude, afin de posséder un jour les biens éternels : puissions-nous tous les mériter par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire, honneur, puissance soient au Père et au Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## HOMÉLIE II.

De l'obscurité de l'Ancien Testament. — De la miséricorde divine. — Qu'il ne faut pas s'accuser les uns les autres.

1. C'est un bonheur pour le pâtre de voir son troupeau gras et vigoureux; c'est un bonheur pour le cultivateur de voir la moisson jaunissante; mais le cultivateur est encore moins heureux de sa moisson, le pâtre de ses bœufs, que je ne suis heureux et transporté moi-même en présence de cette aire couverte de gerbes spirituelles. Comment les paroles de la piété semées en des cœurs si nombreux et si bons ne produiraient-elles pas sur-le-champ les épis mûrs et sans nombre de l'obéissance? Lorsque l'on sème en un champ gras et fertile, répandrait-on la semence d'une main peu généreuse, l'on y recueillera néanmoins des fruits abondants, la fertilité du sol suppléant à la modicité de la semence : de même celui qui sème en des âmes soumises et pieuses, encore qu'il répande en petite quantité le grain de la doctrine, n'en verra pas moins se lever une riche moisson, la sagesse des auditeurs suppléant à la pauvreté de l'orateur. La pêche offre encore cette

même particularité. Les pêcheurs ont beau n'avoir pas d'expérience, s'ils jettent leurs filets en des lieux où le poisson abonde, ils s'empareront sans peine de leur proie, parce que la multitude des poissons qui s'agitent dans l'eau annule les défauts de leur inexpérience. Si la quantité des poissons qui accourent dans les filets remédie bien des fois en ce genre de pêche à l'inhabileté du pêcheur, ainsi en sera-t-il à plus forte raison dans la pêche spirituelle qui nous occupe. Du moins les poissons s'enfuient-ils dès qu'ils aperçoivent les filets ; tandis que vous, au contraire, loin de vous enfuir en toute hâte, lorsque vous voyez se déployer et s'élever le filet de la doctrine, vous accourez vous y précipiter de tous les côtés, et vous vous pressez les uns les autres à l'envi, comme si chacun ambitionnait l'honneur de s'y précipiter le premier. Aussi n'avons-nous jamais retiré vide notre filet ; non certes à cause de notre habileté, mais grâce à votre empressement. Nous avons dernièrement savouré les mets abondants que nous servait cette langue aux flots de l'or le plus pur, cette langue du bienheureux Paul, véritable source de miel, ou plutôt source d'une doctrine spirituelle plus suave que le miel le plus doux. Puisque, avec la philosophie qui vous distingue, vous ne dédaignez pas ce que vous offrent notre indigence et notre pauvreté, et que tout en admirant les choses vraiment sublimes, vous voulez bien condescendre à écouter nos humbles paroles, je n'ai point hésité à venir vous payer la dette contractée par moi naguère et non encore acquittée, l'importance du sujet ne nous ayant pas permis de l'épuiser entièrement. Quelle est donc cette dette ? car il est indispensable que je vous remette en mémoire la nature de mon obligation, afin qu'une fois instruits de la question à traiter, vous suiviez sans efforts la marche du raisonnement.

Nous nous sommes alors occupés de rechercher pourquoi l'Ancien Testament offre plus d'obscurité que le Nouveau ; peut-être ne l'avez-vous pas oublié : jusqu'ici nous vous en avons donné pour raison la cruauté de ceux auxquels il s'adressait, et nous avons cité le témoignage de Paul ainsi conçu : « Ce voile enveloppa encore la lecture de l'Ancien Testament, et il n'est point ôté parce qu'il doit prendre fin avec le Christ. » *II Corinth., III, 14.*

Nous vous avons montré que la loi avait son voile, l'obscurité, de même que Moïse le législateur avait le sien ; et néanmoins qu'il ne fallait s'en prendre ni à Moïse ni à la loi, mais à la faiblesse de ceux avec qui ils sont en relation. Ce n'était pas pour lui-même que Moïse portait son voile, mais parce que les Hébreux ne pouvaient soutenir la vue de sa face éblouissante. Aussi, quand il entrait en rapport avec Dieu, alors il ôtait le voile. De même la loi qui était privée au sujet du Christ et de la Nouvelle alliance d'une doctrine et d'une philosophie complètes, doctrine et philosophie réservées pour le Nouveau Testament ; comme elle était couverte d'un voile en quelque sorte, ainsi qu'un riche trésor, elle se trouvait à la portée des Juifs, tandis qu'elle gardait pour nous toutes ses richesses, afin qu'une fois disciples du Christ, après son avènement, le voile fût déchiré. Songez à cette dignité dont nous sommes redevables à l'avènement du Sauveur, dignité qui nous élève au rang même de Moïse. Peut-être demandera-t-on : Pourquoi parler en ces temps sur de pareils sujets, si l'on ne devait rien comprendre à ces prophéties ? Pour le bien de la postérité. Ce qui fait la noblesse de la prophétie, c'est qu'elle s'occupe d'annoncer, non pas les événements présents, mais les événements futurs. Lors donc qu'une prédiction est formulée en termes obscurs, elle s'éclaircit sans doute une fois accomplie, mais auparavant c'est tout le contraire. D'où il suit que les prophéties en question n'étaient point comprises antérieurement, à cause de l'obscurité du langage, tandis que, les événements étant passés, elles se sont naturellement expliquées. Une preuve que la prophétie exprimée en des termes obscurs, alors même qu'elle précède de très-loin les événements prédits, exige pour être comprise la réalisation de ces événements, l'histoire des disciples nous la fournira. « Détruisez ce temple, » disait le Christ aux Juifs. *Joan.*, II, 19. Il venait de chasser du temple les vendeurs qui en violaient la sainteté, et ceux-ci lui avaient dit : « Qu'est-ce qui vous donne le droit d'agir de la sorte ? » A quoi il répondit : « Détruisez ce temple, et dans trois jours je le reconstruirai. Or, il parlait du temple de son corps. » C'était là une prophétie véritable ; il n'était point encore question de la croix, ni de la destruction du temple,

ni de la réédification en trois jours qu'en fit le Sauveur. Cependant, bien qu'il eût mis très-exactement en relief ces deux choses, l'audace de ses ennemis et sa propre puissance, ceux-là ne comprirent pas son langage. Que les Juifs n'y comprissent rien, ce n'est point surprenant; mais les disciples eux-mêmes, observe l'Évangéliste, n'y comprirent pas davantage, avant que Jésus fût ressuscité. Alors « ils crurent à l'Écriture et aux paroles que leur avait dites Jésus. » *Ibid.*, 22.

2. Vous le voyez, l'accomplissement de la prophétie était indispensable pour qu'elle fût comprise des Juifs, et il ne faut pas leur faire un crime de n'avoir pas appliqué au Christ, avant son apparition, les prophéties qui le concernaient, puisque cette apparition seule pouvait les rendre claires et compréhensibles. Écoutez ce que disait le Christ : « Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais point parlé, ils n'auraient pas de péché. » *Joan.* xv, 21. Comment n'auraient-ils pas eu de péché, puisque les prophéties avaient parlé? Parce que tout en ayant parlé, elles devaient être rendues compréhensibles et claires par l'avènement de celui qu'elles annonçaient. Si elles eussent été compréhensibles et claires auparavant, ils eussent été coupables même avant l'apparition du Sauveur, et, s'ils ne l'ont pas été, c'est évidemment à cause de l'obscurité des prophéties et du voile épais qui en dérobaient la portée. Aussi, avant le Christ, la foi au Christ n'était-elle pas requise des Juifs. Alors, pourquoi l'annoncer? Afin que, le Christ venu, leurs propres docteurs stimulassent leur incrédulité et leur fissent comprendre qu'il s'agissait, non d'une nouveauté, mais d'un événement préparé et annoncé plusieurs siècles auparavant, raison d'une autorité peu ordinaire pour les amener à la foi. Telle est donc la première cause de l'obscurité de l'Écriture, cause à propos de laquelle nous avons apporté dans notre dernier entretien un grand nombre de témoignages. Pour ne pas vous fatiguer par des redites, nous ne reviendrons plus sur ce point, et nous vous entretiendrons d'une autre qui fait ressortir avec l'obscurité et le peu de clarté de l'Ancien Testament, sa difficulté. Autre chose est, en effet, de ne rien savoir de ce qu'il contient et de n'apercevoir que le voile dont il est couvert; autre chose de le dé-

couvrir, mais au prix de rudes labeurs. Quelle est donc cette seconde cause qui rend l'Ancien Testament plus difficile que le Nouveau ? C'est que l'Ancien Testament n'a point été écrit dans notre langue nationale : il a été écrit dans une langue, et il nous faut le lire dans une autre. Composé en langue hébraïque, il nous est parvenu traduit en langue grecque : or, par cela seul qu'il a été traduit en une langue différente, le texte en offre de plus grandes difficultés. Ils le savent bien, les savants qui possèdent plusieurs langues, qu'il n'est pas possible de faire passer dans une traduction en langue étrangère toute la clarté inhérente au texte primitif.

Voilà donc la cause de la difficulté que présente l'Ancien Testament. Trois cents ans avant l'avènement du Sauveur, sous le règne de Ptolémée, roi d'Égypte, on traduisit en grec l'Ancien Testament, non sans raison et sans fruit. Tant qu'il ne s'adressait qu'à la nation juive, il ne s'était exprimé qu'en langue hébraïque. Personne alors n'eût fait attention à ce livre, le reste du genre humain étant plongé dans la dernière des barbaries. Mais, quand l'avènement du Christ fut proche, ainsi que le moment où il allait appeler à soi l'univers, non-seulement par ses apôtres, mais encore par les prophètes, vu que les prophètes nous conduisent eux aussi à la foi et à la connaissance du Sauveur, alors il fallut rendre accessibles de tous les côtés, par une traduction, les prophéties que l'obscurité de la langue rendait auparavant inabordables, afin que tous les Gentils, de quelque côté qu'ils accourussent, trouvassent là des voies et des chemins faciles qui les conduiraient au Roi des prophètes lui-même, et leur permettraient d'adorer le Fils unique de Dieu. C'est pour cette raison que les prophéties furent traduites avant l'apparition du Sauveur. Supposé qu'elles ne l'eussent pas été, le prophète royal ayant dit : « Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour héritage, et pour limites à votre empire, les extrémités de l'univers ; » *Psalm.*, 11, 8 ; comment le Syrien, le Galate, le Macédonien, l'Athénien même auraient-ils eu connaissance de cette parole, si l'Écriture fût restée enveloppée dans l'obscurité de la langue hébraïque ? De son côté, Isaïe s'écriait : « Comme une brebis il a été conduit au sup-

plice, et il a été comme l'agneau muet devant celui qui le tond. » *Isa.*, LIII, 7. — « La racine de Jessé, dit-il encore, subsistera, et celui qui en sortira sera le prince des nations, en lui les nations mettront leur espérance. — La terre, poursuit-il, sera remplie de la connaissance du Seigneur, pareille à la mer lorsque ses eaux franchissent leurs limites. » *Isa.*, XI, 10, 9. David s'écriait encore : « Dieu est monté au milieu de la jubilation, le Seigneur s'est élevé aux accents de la trompette. — Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds. » *Psalm.*, XLVI, 9 ; CIX, 1.

3. L'Ancien Testament, contenant des prophéties relatives à la passion, à la résurrection, à l'ascension du Sauveur, et prédisant la place qu'il occupe à la droite du Père, son second avènement, en un mot tout ce que renferme le Nouveau, afin que ces passages ne fussent pas inconnus des nations à venir, et qu'elles appréciasent la force des prophéties, la divine Providence permit que l'on traduisit l'Écriture avant l'avènement du Fils de Dieu, et elle la rendit par là extrêmement utile, non-seulement aux Gentils, mais de plus aux Juifs qui étaient dispersés en divers points de la terre et qui avaient oublié leur langue originelle. Voilà comment le gentil a cru, après avoir vu les prodiges opérés en faveur des Juifs. Et les Juifs eux-mêmes, comment les apôtres les auraient-ils convertis, s'ils n'avaient pu leur alléguer l'autorité de leurs propres prophètes ? Si Paul, arrivant à Athènes, eut besoin d'une inscription gravée sur un autel pour faire entendre sa doctrine aux Athéniens, et s'il crut à bon droit qu'il en aurait plus aisément raison en se servant de leurs propres armes ; combien plus, dans ses discussions avec les Juifs, avait-il besoin du secours des prophètes pour n'être pas accusé par eux de prêcher une doctrine étrangère et nouvelle ? Pourquoi, dans ce cas, répliquera-t-on, ne pas réduire toutes les langues à une seule ? toute difficulté eût été de cette manière écartée. — Il n'y avait autrefois qu'une seule langue, mon bien-aimé ; oui, la langue des hommes était unique comme leur nature. Dans l'origine, il n'y avait point de langues diverses, il n'y avait point d'accent étranger ; il n'y avait ni d'indien, ni de thrace, ni de scythe ; tous les hommes parlaient

la même langue. — Et comment cela ne s'est-il point maintenu ? — Nous nous sommes montrés indignes de cette langue unique en traitant, comme toujours, avec ingratitude, notre bienfaiteur. — Que dites-vous là ? Quoi ! nous nous serions montrés indignes d'une langue unique ? Mais les animaux n'ont-ils pas tous leur langue à eux ? Les brebis et les chèvres bêlent, le taureau mugit, le cheval hennit, le lion rugit, le loup hurle, le dragon siffle ; chaque espèce d'animal aurait le cri qui lui est propre, et seul entre tous j'aurais été privé de ma langue naturelle ! Les animaux féroces et les animaux paisibles, les animaux domestiques et les animaux sauvages ont conservé la voix qui leur avait été donnée dès le principe ; et moi, leur maître, j'en aurais été ignominieusement privé ! Ils auront conservé leurs honneurs, et j'aurai moi-même été dépouillé des dons de Dieu ? Et quel crime ai-je donc commis ? N'était-ce pas assez du châtement qui m'avait été d'abord infligé ? Le paradis m'avait été donné, et je suis chassé du paradis ; je menais une vie exempte de peines et de douleurs, et je suis condamné à vivre dans les sueurs et dans les fatigues ; la terre fournissait à tous mes besoins sans le secours des semences et de la charrue, et maintenant il lui a été commandé de se couvrir de ronces et d'épines ; c'est dans son sein que je dois retourner ; la mort est mon châtement ; la femme elle-même, a pour partage les douleurs et les déchirements de l'enfantement. N'importe, c'était là une peine insuffisante, et voilà pourquoi ma voix m'est enlevée, on me dépouille encore de ce don honorable, et désormais je prendrai en aversion, comme s'il s'agissait d'êtres sauvages, des êtres sortis du même sang que moi, par la raison que la diversité des langues s'élève comme un mur de séparation entre eux et moi.

J'insiste à dessein sur l'objection, afin que, la solution une fois donnée, la victoire n'en soit que plus éclatante. Si Dieu se proposait de me ravir tous ces dons, pourquoi me les a-t-il octroyés dès le commencement ? telle est la difficulté. Eh bien, si vous le voulez, c'est de là que je tirerai la solution, de cette raison même qu'on allègue ; car telle est la légitimité des desseins de Dieu, que les difficultés soulevées renferment de quoi repousser toute

accusation, si bien qu'il n'est nullement nécessaire d'y joindre aucune autre raison. — Si le Seigneur avait le dessein de me ravir tous ces dons, pourquoi me les octroyer dès le principe? — Et moi, je ne vous dirai pas autre chose : S'il eût voulu vous en dépouiller, pourquoi vous les aurait-il donnés? Donc, c'est parce qu'il ne voulait pas vous en dépouiller, que dès le commencement il vous les a octroyés. Qu'est-il donc arrivé? Ce n'est pas Dieu qui vous en a dépouillé, c'est vous qui les avez perdus. A vous de le remercier de sa libéralité en cela, et de vous reprocher à vous-même la négligence à l'occasion de laquelle vous n'avez pas su les conserver. Évidemment, ce n'est point l'auteur du dépôt qui est le coupable, c'est sur le dépositaire infidèle que retombe toute la responsabilité. Dieu a fait éclater manifestement son amour, sa miséricorde, sa générosité, sans qu'aucun motif l'y forçât, sans que personne l'y contraignît, avant que vous eussiez mérité par vos actes son approbation, sans qu'il eût à vous récompenser de vos épreuves : à peine vous eut-il donné l'existence, qu'il vous éleva à cette dignité, preuve évidente qu'il ne prétendait vous récompenser en aucune manière et qu'il vous accordait simplement une grâce. Si vous n'avez point conservé les biens que vous en aviez reçus, prenez-vous-en à vous-même, et non à l'auteur du bienfait.

Est-ce là l'unique raison que nous avons à exposer en faveur du Seigneur? Sans doute elle serait suffisante; mais l'immense bonté, l'ineffable miséricorde de Dieu nous en suggère d'autres non moins irréfutables. Notre réponse ne se borne pas à ceci, que vous avez perdu, vous, ce que Dieu vous avait donné : c'en est certainement assez pour justifier pleinement votre bienfaiteur, et même pour établir ses droits à notre admiration, puisque, malgré la prévision de l'abus que vous en feriez, il n'a pas voulu vous refuser ces bienfaits; mais voici une considération encore plus puissante. Quelle est-elle? C'est que les biens que vous aviez perdus par votre négligence, il vous les a rendus ensuite, et non-seulement il vous a rendu ces biens, mais il vous en a donné de plus considérables. Vous aviez perdu le paradis, il vous a donné le ciel. Voyez-vous de combien la perte le cède à la réparation?



Voyez-vous la grandeur de ces trésors? Il vous a donné le ciel pour vous témoigner sa bonté, confondre le démon et lui faire comprendre que les pièges sans nombre, tendus par lui au genre humain, ne lui serviraient de rien, puisqu'une plus haute dignité nous attend. Ainsi, quand vous aviez perdu le paradis, Dieu vous a ouvert le ciel; vous aviez été condamné à un travail de quelques jours, et vous en êtes dédommagé par une éternelle vie; il avait commandé à la terre de se couvrir de ronces et d'épines, et votre âme s'est couverte des fruits de l'Esprit.

4. Rendez-vous bien compte, je vous prie, de l'étendue de la divine bonté. Arrive-t-il à quelques personnes de perdre une partie de leurs biens, pourraient-elles ensuite en acquérir de plus précieux et de plus considérables, elles tiennent principalement à recouvrer ceux qu'elles ont perdus; elles ne songent pas à les augmenter avant de les avoir retrouvés. Or, à vous qui aviez perdu le paradis, Dieu n'a pas seulement donné le paradis, il vous a donné à la fois le paradis et le ciel. « Aujourd'hui même vous serez avec moi en paradis, » disait le Sauveur; voilà comment il console nos cœurs affligés, en nous remettant en possession des biens déjà perdus, et en y joignant d'autres biens plus considérables. *Luc.*, xxiii, 3. Mais abordons, si vous le voulez bien, la question à résoudre, examinons comment nous avons été privés de notre langue primitive. Cette histoire n'est pas sans avoir d'importantes conséquences pour notre sécurité; et celui qui connaîtra les garanties de la sécurité passée, sera certainement plus prudent à l'avenir. Nous devons pour cela ne passer sous silence aucune des circonstances nécessaires : à savoir, que les hommes ne parlaient autrefois qu'une seule langue, laquelle ensuite fut divisée en plusieurs; jusqu'à quelle époque cette unité subsista, et en quel temps elle fit place à la multiplicité; si la langue primitive disparut entièrement à l'apparition des autres, ou si elle fut maintenue à côté d'elles; quelles furent les raisons et l'occasion de cette confusion; enfin, dans laquelle de ces langues l'Ancien Testament a été composé, puisque c'est à ce propos que nous sommes entrés dans la voie présente; et si cette langue de l'Ancien Testament est la langue originaire et primitive, ou bien une des langues posté-

rieurement introduites. Soyez sans crainte : dans le cas où nous ne répondrions pas aujourd'hui à toutes ces questions, nous nous acquitterons plus tard entièrement envers vous. Et pourquoi énumérer toutes ces questions puisque nous ne pouvons les résoudre toutes aujourd'hui? Afin que l'attente de la solution rende notre souvenir sans cesse présent à votre âme. Lorsque l'on a prêté une somme considérable, tant qu'elle n'a point été rendue, on pense en tout lieu et toujours à son débiteur, pendant la veille et pendant le sommeil, à table comme dans sa maison, dans son lit comme sur la place publique; de telle sorte que, grâce à cet amour de l'argent, l'âme est constamment occupée de la somme due et de la personne qui la doit. C'est donc pour que l'espérance du paiement de notre dette ne cesse de vous entretenir de nous, dans vos maisons comme sur l'agora, en quelque endroit que vous soyez, que nous l'avons contractée sans hésiter, bien que nous soyons dans l'impuissance aujourd'hui de l'acquitter entièrement : la pensée de la part qui demeurera sera, je le répète, une raison de conserver en vous notre souvenir. Voilà surtout notre force, d'être constamment assuré de votre charité, de la charité d'un peuple aussi nombreux, aussi remarquable ! En effet, quiconque jouit de la charité d'autrui, jouit par cela même de ses prières. Or, que ce soit là un bien des plus précieux, ce qui suit le prouve d'une manière ardente.

Paul qui avait été ravi jusqu'au troisième ciel, Paul qui avait ouï un langage mystérieux, Paul qui avait dompté tous les instincts de la nature, et qui vivait dans une sécurité parfaite, Paul avait besoin des prières de ses disciples et leur disait : « Priez pour moi afin que j'échappe aux mains des infidèles; priez pour que je puisse ouvrir la bouche et parler en toute liberté. » *Rom.*, xv, 30, 31; *Ephes.*, vi, 19. Partout vous le verrez implorer les prières de ses disciples, et, quand il les a obtenues, les en remercier. Et qu'on ne dise pas qu'il a recours à ces prières par humilité; il prend lui-même soin de nous en faire connaître l'efficacité par ces paroles : « C'est lui qui nous a soustrait une infinité de fois au trépas; nous espérons bien qu'il nous y soustraira encore; surtout si vous nous prêtez le secours de vos prières, afin que plusieurs

bouches lui rendent grâces des biens dont il nous a comblés. » II *Corinth.*, 1, 10, 11. Si la prière des fidèles a délivré Paul d'une foule de périls, nous aurions tort de ne pas attendre du même secours les plus grands avantages. Quand nous prions seuls, nous sommes faibles; quand nous prions en grand nombre, nous devenons forts, et nos prières s'aidant les unes les autres fléchissent par leur nombre le cœur de Dieu. Tel un monarque refusera la grâce d'un condamné à mort, à l'intercession d'une seule personne, tandis qu'il ne la refusera pas à une ville entière; en sorte que le grand nombre des suppliants aura pour effet d'arracher un infortuné à un supplice imminent et de le rendre à la vie. Voilà quelle est la vertu de la prière quand elle jaillit du cœur de la multitude. Voilà aussi pourquoi nous nous réunissons ici, à savoir, pour exciter plus efficacement la pitié du Seigneur. Si nous sommes impuissants, comme je le disais tout à l'heure, lorsque nous prions livrés à nous-mêmes; grâce à la force du lien de la charité, nous arrachons des mains de Dieu les faveurs que nous en sollicitons. En parlant de cette manière, je ne le fais ni sans motif, ni pour mon intérêt personnel, mais pour vous déterminer à fréquenter avec zèle nos assemblées, pour que vous ne disiez pas : Mais ne puis-je pas prier chez moi? Sans doute vous pouvez prier; mais votre prière n'aura pas la vertu qu'elle aura lorsque vous la ferez en union avec vos membres, lorsque le corps même de l'Église la profère d'un même cœur et d'une même voix, en présence des prêtres qui offrent à Dieu les vœux du peuple entier.

5. Désirez-vous avoir une idée de la vertu de la prière qui se fait dans l'Église? Un jour Pierre était dans un cachot et chargé de chaînes. « Or, on priaît sans relâche dans l'Église pour lui. » *Act.*, xii, 5. Aussitôt ses liens furent brisés. Quelle puissance comparer donc à celle de la prière, puisque les tours et les colonnes même de l'Église en ont ressenti les bienfaits? Car Paul et Pierre étaient en vérité les colonnes et les tours de l'Église; et la prière brisa les fers de l'un et ouvrit la bouche de l'autre. Mais ne nous bornons pas à rappeler les faits de ce temps-là pour établir la double vertu de la prière; servons-nous encore de ce que nous voyons chaque jour, et rappelons à votre mémoire la prière que

le peuple prononce. Assurément, si l'on vous enjoignait de prier en particulier pour le salut de votre évêque, chacun de vous se récuserait; déclarant le fardeau trop supérieur à ses forces. Cependant, lorsque vous entendez le diacre l'ordonner et s'écrier : « Prions pour l'évêque, pour sa vieillesse, pour son salut, afin qu'il traite avec droiture la parole de vérité; pour les personnes ici présentes et pour celles qui sont ailleurs, » vous n'hésitez pas à exécuter cet ordre, et vous priez avec ferveur, parce que vous comprenez la puissance que donne cette union. Les initiés saisissent mes paroles; mais il n'est pas permis encore aux catéchumènes d'en faire autant dans leur prière parce qu'ils n'ont pas encore le droit de parler de la sorte : quant à vous, celui qui préside à vos prières vous recommande de prier pour la terre entière, pour l'Église répandue sur toute l'étendue du globe, pour tous les évêques qui la régissent, et vous obéissez avec empressement, et vous proclamez par le fait même la grande puissance de la prière lorsqu'elle jaillit unanimement du cœur des fidèles assemblés dans l'église.

Reprenons cependant le sujet de l'unité primitive de la langue. Qu'est-ce qui prouve d'abord cette unité? « Et toute la terre n'avait qu'une seule lèvre. » *Genes.*, xi, 1. Ce texte est assez obscur : La terre aurait-elle donc des lèvres? Certainement non. Que veut dire l'Écriture, et de qui parle-t-elle? Elle ne parle pas assurément de la terre matérielle et sans mouvement; elle désigne de la sorte le genre humain, dont elle rappelle la nature en le faisant ressouvenir de l'élément duquel il est sorti. Il y a dans cet être animé, dans l'homme, veux-je dire, deux parties; il est formé de deux substances, l'une matérielle, l'autre spirituelle, du corps et de l'âme, par où il se rattache à la fois et à la terre et au ciel. Du côté de sa substance spirituelle, il se rapproche des puissances supérieures; du côté de sa substance matérielle, il est assimilé aux êtres terrestres; de façon qu'il sert de trait d'union entre ces deux ordres de créatures. Lorsque ses actes sont de ceux qui plaisent à Dieu, il est alors qualifié de spirituel; titre qu'il reçoit, non de son âme, mais, ce qui est bien plus honorable, de l'Esprit divin dont il a obtenu l'assistance; car l'âme par elle-même ne saurait suffire à

faire le bien, et il nous faut cette assistance divine. Oui, l'âme est par elle-même incapable de faire le bien; que dis-je de le faire? elle ne saurait même comprendre le langage qui s'y rapporterait: « L'homme animal, est-il écrit, ne saisit pas les choses de l'Esprit. » I *Corinth.*, II, 14. Comme l'Écriture appelle charnel l'homme esclave de la chair, elle appelle animal celui qui juge de tout par des raisons humaines, et qui ne reçoit pas le souffle de l'Esprit. Je disais donc que lorsque nous faisons le bien nous méritons la qualification de spirituels; mais quand nous faisons le mal, quand nous tombons, quand nous commettons un acte indigne de notre noblesse, nous recevons un nom emprunté à la partie la plus vile de notre nature, et c'est le nom de terre qui nous désigne. Or, dans le passage présent, il va être question de l'attentat des constructeurs de la fameuse tour, de leur orgueil, des sentiments en désaccord avec la véritable dignité, qu'ils avaient conçus d'eux-mêmes: cet orgueil, l'Écriture veut le leur reprocher, et voilà pourquoi elle emploie ce terme emprunté à la partie la moins noble de l'homme. « Et toute la terre n'avait qu'une seule lèvre. » Du reste, c'est bien le nom qu'elle nous impose quand nous avons péché; car le Seigneur appelant Adam après sa faute, lui dit: « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » *Genes.*, III, 19. Pourtant Adam n'était pas que terre, et il avait une âme immortelle. Pourquoi donc l'appelle-t-il ainsi? Parce qu'il a péché. Certes quand il le créait, il ne l'appelait pas de la sorte. « Faisons l'homme, disait-il, à notre image et à notre ressemblance; et qu'il commande aux poissons de la mer et aux bêtes de la terre. Et la frayeur et la crainte qu'il inspirera régneront sur toute la terre. » *Genes.*, I, 26; IX, 2. Quels privilèges pour la nature humaine, quel honneur, quelle dignité! Mais cela ne regarde que l'homme avant sa chute; après, c'est le contraire: « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » Écoutez Malachie formuler la même sentence, ou plutôt écoutez Dieu même parlant par la bouche du prophète: « Voilà que je vous envoie Élie le Thesbite. » Et pourquoi l'envoie-t-il? « Pour tourner le cœur du père vers le fils. » *Malach.*, IV, 5, 6. C'est que Dieu ne veut pas, quand se dressera ce tribunal effrayant et redoutable, que les hommes soient atteints sans défense et sans

excuse par les coups du souverain Juge; il veut que son prophète par sa venue et par l'annonce du prochain avènement du Sauveur, ramène les mortels à des sentiments meilleurs : comme les choses annoncées longtemps à l'avance ne rencontrent bientôt que du dédain, l'envoyé de Dieu est chargé de nous rappeler le souvenir de ces vérités. Que le mot terre serve à désigner les pécheurs, il nous faut maintenant l'établir.

6. Après ces mots : « Pour tourner le cœur du père vers le fils, » le prophète ajoute : « Afin qu'à mon avènement, je ne frappe pas la terre sans retour, » c'est à savoir, les pécheurs. Les voyez-vous désignés par le mot terre? Un autre prophète disait aussi au sujet du Christ : « Ses reins auront pour ceinture la justice, et la vérité enveloppera ses flancs. » *Isa.*, XI, 5. Ce n'est pas qu'il y ait en Dieu rien de semblable, la Divinité étant incorporelle : c'est une manière de nous apprendre qu'il sera impossible de corrompre ou de tromper le souverain Juge; qu'il n'y aura plus de champ pour la calomnie et la médisance, et qu'il ne faudra plus compter sur l'influence des présents ni sur l'ignorance de la vérité. Devant les tribunaux humains, il arrive que l'innocence est punie et le crime absous, la notion du juste étant souvent corrompue; mais, quand sera venu le juste juge, celui qu'on ne saurait induire en erreur, celui qui a pour ceinture de ses reins la justice, et dont la vérité enveloppe les flancs, il sera fait à chacun une justice parfaite. « Et il frappera la terre d'une parole de sa bouche. » *Ibid.*, 4. Or, pour qu'il ne soit pas douteux que ces paroles désignent les pécheurs et non la terre, il est dit aussitôt : « Et d'un souffle de ses lèvres il exterminera les impies. » Voyez-vous encore le nom de terre désigner les pécheurs? Cela posé, quand on vous dira que toute la terre n'avait qu'une lèvre, songez de suite à l'humanité, dont on nous rappelle ainsi la bassesse; car c'est une excellente chose de connaître son origine et de savoir de quoi l'on est composé. Il y a dans la considération de notre nature une leçon éloquente d'humilité; il n'en faut pas davantage pour apaiser les passions et rétablir le calme en notre âme. De là le conseil d'un ancien : « Considérez-vous vous-même; » *Eccl.*, XXIX, 27; songez à votre nature, à votre origine,

et ce sera suffisant pour vous maintenir dans une humilité constante. C'est pour cela que le juste Abraham médita sans cesse ce sujet, et c'est pour cela qu'il n'eut jamais de sentiments d'orgueil. Lui qui jouissait de l'entretien du Seigneur, qui avait auprès de lui le plus grand crédit, et dont le Seigneur avait exalté la vertu, disait cependant : « Je ne suis que cendre et que poussière. » *Genes.*, XVIII, 27.

Un autre sage voulant abaisser la superbe de l'homme, ne va pas faire de longs discours ; il se contente de lui rappeler sa nature et lui adresse cette verte apostrophe : « De quoi donc s'enorgueillit la cendre et la poussière ? » *Eccli.*, x, 9. — Et quoi ! vous me parlez de ce qui apparaît après la mort ? Humiliez l'homme plein de vie comme il est : il ne voit pas maintenant qu'il soit cendre et poussière. Ce qu'il voit, c'est la beauté corporelle, c'est l'empressement des flatteurs, les assiduités des parasites. Il se couvre de vêtements précieux, il s'entoure de toute la pompe du commandement, et, séduit par le fait, il ne se souvient plus de sa propre nature. Nous savons bien que nous sommes cendre et poussière ; nous le savons, nous qui vivons dans le détachement ; mais lui n'attend pas qu'on lui signale cette preuve prise de la fin de l'homme, il ne se transporte pas aux tombeaux et aux cercueils de ses ancêtres ; il ne regarde que le présent et ne se préoccupe aucunement de l'avenir. Prouvez-lui par des raisons à sa portée qu'il est poussière et cendre. — Attendez un instant, répond le Sage, et je lui enseignerai non pas cette vérité, mais une vérité encore plus humiliante : il a beau se gonfler d'orgueil, il devra reconnaître sa bassesse ; et c'est dans la force de la vie qu'il prendra le remède. — En conséquence, après ces paroles : « De quoi s'enorgueillit la terre et la cendre ? » il dit encore : « Pendant la vie, ce qu'il y a de plus intime en lui sera l'objet du plus profond mépris. » *Ibid.*, 10. Peut-être ce passage vous semble-t-il obscur : par cette expression, « ce qu'il y a de plus intime en lui, » l'écrivain désigne les intestins avec tout ce qui s'y rapporte ; et cela, non pour condamner la nature, mais pour enseigner l'humilité. « Car pendant la vie, ce qu'il y a de plus intime en lui sera l'objet du plus profond mépris. » Telle est la condition misérable et fragile

de notre être. N'attendez pas le jour de la mort pour vous instruire de votre néant, examinez l'homme plein de vie ; examinez par la pensée ses entrailles, et son abjection et son néant vous apparaîtront. Ne vous laissez pas néanmoins aller à l'abattement : Dieu nous a montré, non sa haine, mais son amour, nous fournissant de cette manière de puissants motifs d'humilité. « Quoique cendre et poussière, je m'élèverai jusques aux cieux. » *Isa.*, XIV, 13. Si un frein ne lui eût point été imposé par la nature, où son arrogance se serait-elle arrêtée ? Quand donc vous verrez un homme respirant l'orgueil, le front haut, les sourcils froncés, s'avancer sur son char, préférer des menaces, condamner à la prison, à la mort, opprimer ses sujets, dites-lui : « De quoi s'enorgueillit la terre et la cendre ? Pendant sa vie ce qu'il y a de plus intime en l'homme sera l'objet du plus profond mépris. » Ce langage ne s'applique pas seulement au simple particulier ; il s'applique aussi bien au prince assis sur le trône. Ne vous arrêtez pas à la pourpre, au diadème, aux vêtements resplendissants d'or ; portez vos regards sur la nature elle-même, et vous n'y verrez qu'une nature pareille à celle du vulgaire. Ou bien arrêtez-vous, si vous le voulez, à la pourpre, au diadème, aux vêtements dorés, à tout l'appareil qui entoure ce prince, et vous ne découvrirez en tout cela qu'un peu de terre. « Toute la gloire de l'homme, est-il écrit, est comme la fleur de l'herbe ; » *Isa.*, XL, 6 ; et voilà toute cette pompe rabaissée au-dessous de la terre. C'est ainsi que notre orgueil est réprimé ; c'est ainsi que le souvenir de ce que nous sommes nous dépouille de tout vain sentiment. Il nous suffit d'y penser, de même qu'à ce dont nous sommes composés, pour que toute superbe s'évanouisse de notre âme. Aussi Dieu nous a-t-il formés de deux substances, afin que, si nous nous abandonnions à l'orgueil, la vérité de notre chair nous en ramenât, et, s'il se présentait à notre esprit quelque pensée basse et indigne de la dignité dont le Seigneur nous a revêtus, le souvenir de la noblesse de notre âme ranimât en nous le dessein de marcher sur les traces des puissances célestes.

7. La considération de notre nature n'est pas seulement utile contre l'orgueil ; quelque passion qui nous tourmente, que ce soit



l'amour des richesses, ou l'amour déréglé des jouissances corporelles, elle sera apaisée par cette considération. Êtes-vous frappé d'une belle femme, aux yeux pétillants et vifs, aux joues éclatantes, au visage resplendissant d'une remarquable beauté, sentez-vous à cette vue votre âme s'enflammer, les sens se réveiller ; songez que l'objet de votre admiration n'est qu'un peu de terre, que l'objet de votre flamme n'est qu'un peu de cendre, et vous cesserez d'éprouver ces transports insensés : ôtez de son visage le voile de sa peau, et vous verrez ce qu'il y a de repoussant sous cette beauté apparente : ne vous arrêtez pas à la superficie, examinez par la pensée ce qu'elle recouvre, et vous n'y trouverez que des os, des nerfs et des veines. N'est-ce point assez ? Représentez-vous alors cette femme quand elle sera changée ; représentez-vous la sous le coup de la vieillesse, de la maladie, les yeux enfoncés, les joues caves, et toute cette fleur de beauté évanouie ; rappelez-vous alors ce que vous admiriez, et vous aurez honte de votre jugement ; car ce que vous admiriez n'est que cendre et que fange ; et vous vous embrasiez pour un peu de cendre et de poussière. Je ne parle pas de la sorte pour flétrir la nature humaine ; loin de moi cette pensée ; ce que je veux, ce n'est pas la déprécier et la rabaisser, mais préparer au malade un remède. En fanant ainsi notre nature, en la faisant si misérable, Dieu a voulu montrer en même temps et sa puissance et sa providence envers nous ; tandis que par là considération de notre misère il nous ramène à l'humilité, et réprime nos convoitises, il nous donne une idée de sa sagesse qui a pu tirer d'un peu d'argile tant de beauté. De la sorte, c'est en montrant ce qu'il y a de vil en l'homme que je mets à découvert l'habileté de son Auteur. De même, en effet, que nous admirons moins l'artiste pour une magnifique statue d'or, que pour une statue d'une beauté parfaite façonnée par lui avec un peu d'argile ; de même nous admirons et nous glorifions surtout l'Artiste divin lorsque nous le voyons imprimer à un peu de fange et de poussière une ineffable beauté, à nos corps le cachet de son infinie sagesse.

Cette observation s'applique encore à toutes les créatures. Dans tous les êtres qu'il a formés d'une vile matière, il a déposé un signe

de son art suprême, tout en y laissant un indice de leur faiblesse originelle ; et cela, afin que d'une part vous accordiez à Celui qui leur a donné cette beauté la gloire qui lui est due, et que, d'autre part, la vileté et l'impuissance natives de leur nature, vous préservent de leur offrir vos adorations. Sans doute le soleil est admirable, quand il brille au firmament et inonde la terre de ses clartés ; mais, la nuit venue, son éclat disparaît. « Quoi de plus resplendissant que le soleil ? dit l'Écriture, et cependant il a aussi ses défaillances. » *Eccli.*, xvii, 30. Il en est ainsi non-seulement toutes les nuits, mais encore quelquefois pendant le jour. Et savez-vous pourquoi ces défaillances quelquefois pendant le jour ? Afin que vous glorifiez l'Auteur d'une si belle œuvre, et que ces défaillances vous empêchent en même temps d'adorer l'œuvre elle-même. Voyez le ciel : qu'il est admirable aussi, qu'il est beau, qu'il est brillant ! comme sa beauté surpasse encore à l'extérieur celle du genre humain ! Mais il n'a point d'âme. Voyez-vous également ici l'art de l'ouvrier éclater, et se montrer la partie défectueuse de l'œuvre ? Voyez-vous l'assistance qui vous est préparée de ces deux côtés ? Vous eussiez pu accuser le Seigneur d'impuissance, il produit des créatures admirables de beauté ; vous eussiez pu adorer les créatures comme des divinités, il leur imprime un caractère évident d'infirmité. Gardez un souvenir profond de ces enseignements. Notre but, en expliquant l'Écriture, n'est pas seulement de vous la faire comprendre, c'est surtout de vous apprendre à réformer vos mœurs : si nous n'en arrivons pas là, vainement la lisons-nous, vainement l'expliquons-nous. L'athlète qui descend dans la palestre, le corps oint, et sortant des mains de son maître, mais qui, le moment de combattre venu, se dérobe à l'épreuve, rend inutiles les leçons qu'il a reçues : et vous aussi, qui venez apprendre ici à combattre et à défier toutes les ruses du démon ; si donc au moment de la lutte vous vous laissez choir, soit que vous ayez contemplé la beauté de quelque visage, soit que vous ayez cédé à l'orgueil ou à toute autre passion mauvaise, vous annullerez le fruit de votre présence en ce lieu. Souvenez-vous donc de ce que nous avons dit sur la nature humaine, ainsi que sur les convoitises de l'impureté. Encore une fois, je ne pré-

tends pas incriminer par ce langage l'humanité, mais combattre les passions. Usez de ce moyen pour réprimer la colère, pour apaiser la tempête, pour guérir l'orgueil.

« Et toute la terre n'avait qu'une lèvre, et tous n'avaient qu'une voix. » Voilà de nouveau le texte à expliquer. Ou plutôt nous avons à expliquer ceci, que les hommes n'avaient qu'une langue. Pourquoi l'Écriture désigne-t-elle la langue sous le nom de lèvre ? C'est un usage pour elle d'employer le mot langue pour exprimer le discours. C'est une chose qu'il nous faut bien savoir, à cause des hérétiques qui déprécient l'œuvre de Dieu et qui prétendent que le corps est mauvais. Dans son langage habituel, l'Écriture se sert des divers membres du corps pour exprimer les mouvements criminels de l'âme. Elle dit par exemple : « Ils ont aiguisé leur langue comme la langue du serpent ; leur langue est un glaive tranchant ; » *Psalm.*, CXXXIX, 4 ; LVI, 5 ; et plusieurs personnes entendent ces paroles de la langue elle-même. Cependant elles ne s'appliquent point à la langue, qui est l'œuvre de Dieu ; mais aux discours meurtriers qui percent les hommes et qui frappent d'une façon plus redoutable que le glaive. « Leur langue est un glaive tranchant. — Les lèvres de leur cœur sont trompeuses, et dans leur cœur ils ont dit le mal, » est-il écrit encore, non du membre corporel, mais des discours trompeurs. De même, dans ce passage : « Toute la terre n'avait qu'une lèvre, » l'Écriture ne veut point enseigner que tous les hommes n'avaient qu'une lèvre ; elle désigne simplement sous ce nom l'unité de langage. C'est pourquoi ces mots : « Toute la terre n'avait qu'une lèvre, » sont suivis de ceux-ci : « Et tous les hommes n'avaient qu'une voix. » Pareillement, en disant : « Leur gosier est un sépulcre béant, » *Psalm.*, v, 11, elle ne s'en prend pas au gosier lui-même, mais aux propos pernicieux, aux doctrines de mort qu'il profère. Qu'est autre chose le sépulcre que le réceptacle des ossements et des corps des trépassés ? Or, telles sont les bouches des hommes qui accusent le Créateur ; telles sont les bouches des hommes qui tiennent des propos obscènes, injurieux, et qui de leur gosier ne laissent sortir que des discours d'une dépravation qui inspire le dégoût.

8. Qu'il n'en sorte au contraire que de suaves odeurs, ô homme,

et non une odeur de mort : faites-en un trésor digne du Roi et non un sépulcre digne de Satan. Si vous en faites un sépulcre, du moins fermez-le, afin qu'il ne s'en exhale pas une odeur fétide. Vos pensées sont-elles mauvaises, ne les exprimez pas dans votre langage ; qu'elles restent au fond de votre âme, et elles seront bientôt étouffées. Hommes comme nous sommes, une foule de pensées perverses, honteuses, repoussantes, se présentent bien des fois à notre esprit ; ayons seulement le soin de ne pas leur permettre de paraître à la faveur des paroles, et elles perdront leur force par suite de cette compression, et elles disparaîtront. Si l'on enfermait dans une fosse des bêtes féroces d'espèces différentes, il suffirait de fermer l'ouverture supérieure de la fosse pour qu'elles fussent bientôt suffoquées ; mais, qu'on y laisse une faible issue, de façon à ce que l'air y puisse pénétrer, on les soulage beaucoup, et bien loin de périr, elles n'en sont que plus redoutables. Ainsi en est-il pour les pensées mauvaises qui naissent dans notre âme : barrez-leur tout passage vers le dehors, vous en viendrez promptement à bout ; laissez-les à l'aide du discours paraître à la lumière, elles n'en deviendront que plus redoutables ; permettez-leur au moyen de la langue, de respirer à l'aise, et bientôt de l'habitude des propos honteux vous glisserez dans l'abîme des mauvaises actions. Aussi le prophète parle-t-il non d'un sépulcre ordinaire, mais d'un « sépulcre béant, » indiquant de la sorte la leçon que je viens de développer. Effectivement, celui qui tient des propos mauvais ne se borne pas à se déshonorer lui-même, il cause encore le plus grand dommage à son prochain et à ceux qui partagent son entretien. Si l'on ouvrait les sépulcres, la contagion envahirait les villes ; de même, lorsque s'ouvrent en liberté les bouches à propos honteux, elles répandent autour d'elles la plus pernicieuse contagion. Aussi faut-il absolument mettre à nos bouches une porte, des verroux, des freins. Qu'il n'y eût au temps dont nous parlons qu'une langue unique, nous venons de le démontrer ; il nous reste à dire pour quelle raison il s'en introduisit plusieurs autres.

Mais, en attendant, occupons-nous de considérations plus pratiques : exerçons notre langue à supporter le frein, à ne pas

proférer indistinctement tout ce qui se présente à l'esprit, à ne pas accuser nos frères, à ne pas nous déchirer et nous dévorer mutuellement. Certainement les morsures corporelles sont moins cruelles que les morsures opérées par les paroles : les premières s'attaquent au corps, les secondes à l'âme, à la réputation, et causent d'incurables blessures ; celles-ci nous exposent en même temps à un châtement d'autant plus terrible que les blessures faites seront plus graves. Ce qui enlèvera de plus au détracteur toute excuse, c'est qu'il ne pourra couvrir d'aucun prétexte, soit bon, soit mauvais, sa conduite perverse. Bien que les autres péchés aient des motifs déraisonnables, ils en ont néanmoins : ainsi un débauché satisfera sa passion, un voleur fuira la pauvreté, un meurtrier assouvira sa haine ; mais le détracteur ne saurait alléguer aucune raison. Dites-moi donc quelle somme sa conduite lui vaudra, quelle passion elle satisfera ? Tout ce que l'on trouvera de ce côté, ce sera de l'envie ; et, comme l'envie n'est appuyée sur aucune raison, soit bonne, soit mauvaise, elle est par cela même de tout point inexcusable. Voulez-vous tout accuser ? je vous fournirai pour cela une juste et large matière. Voulez-vous proférer quelque médisance ? dites vos propres péchés. Il est écrit : « Dites vos péchés, et vous serez justifié. » *Isa.*, XLIII, 26. Voilà une accusation qui vous donnera, avec du mérite et une couronne, la justice même. « Le juste, est-il dit encore, commence toujours son discours par s'accuser, » et non par accuser autrui. *Proverb.*, XVIII, 17. Si vous accusez autrui, vous serez châtié ; si vous vous accusez vous-même, vous serez récompensé. Rien ne prouve l'avantage que l'on trouve à s'accuser de ses péchés comme cette sentence : « Le juste commence toujours par s'accuser lui-même. » Mais, s'il est juste, pourquoi s'accuse-t-il ? et, s'il s'accuse, comment est-il juste ? car le juste est au-dessus de toute accusation. C'est pour vous apprendre que, fût-il pécheur, dès lors qu'il accuse ses péchés, il en est justifié : voilà pourquoi il est dit : « Le juste commence toujours son discours par s'accuser lui-même. » Et que signifie cette expression : Le juste « commence son discours ? » Faites bien attention : dans tout jugement il y a deux parties, la partie qui dénonce et la partie dénoncée ; la partie qui accuse et

la partie accusée ; l'une des deux doit rendre compte de sa conduite, l'autre n'y est point obligée. Or, la parole est toujours donnée en premier lieu à l'accusateur, qui n'a aucun compte à rendre de ce qui le regarde. Ici c'est tout le contraire : êtes-vous obligé de rendre compte de vos actes, ouvrez la bouche le premier, afin de vous soustraire aux conséquences du jugement ; n'attendez pas que l'accusateur prenne la parole. Quoique au nombre des accusés, déclarez vos fautes avant qu'aucune charge n'ait été introduite contre vous. La langue est un glaive tranchant : gardons-nous bien de blesser le prochain avec ce glaive ; contentons-nous d'en user pour retrancher les parties gâtées qui compromettent notre salut. Voulez-vous une preuve de l'usage où sont les justes de s'accuser eux-mêmes au lieu d'accuser les autres ? Écoutez Paul s'écrier : « Je rends grâces à celui qui m'a fortifié, au Christ qui m'a jugé fidèle et qui m'a chargé de ce ministère, moi qui ai d'abord été blasphémateur, persécuteur, détracteur. » I *Timoth.*, 1, 12-13. Voilà comment il s'accuse lui-même. « Le Christ, dit-il encore, est venu dans le monde sauver les pécheurs, desquels je suis le premier. — Je ne suis pas digne du nom d'Apôtre, ayant persécuté l'Église de Dieu. » *Ibid.*, 13 ; I *Corinth.*, xv, 9.

9. Le voyez-vous en toute occasion se déprécier lui-même ? C'est qu'il connaissait les avantages de ce genre d'accusation qui a pour fruit la justice. Toutes les fois qu'il avait à s'accuser lui-même, l'Apôtre le faisait sans ménagement ; mais, quand il voit juger la mauvaise conduite du prochain, il prend le ton le plus sévère et il dit aux fidèles : « Ne jugez point avant le temps ; car le Seigneur viendra, et il portera la lumière jusqu'au plus épais des ténèbres, et il mettra à découvert les secrets des cœurs. » I *Corinth.*, iv, 5. Laissez tout jugement à celui qui connaît tous les mystères du genre humain. Alors même que vous croiriez connaître parfaitement la conduite de votre frère, vous êtes plus d'une fois induit en erreur. « Qui peut connaître ce qui se passe dans l'homme, sinon l'esprit qui est en lui ? » I *Corinth.*, ii, 11. Combien d'hommes que l'on méprise et que l'on dédaigne actuellement, resplendiront d'un éclat plus vif que celui du soleil ! Combien, parmi les plus grands et les plus illustres, ne seront alors que poussière et sépulcres

blanchis? Vous avez entendu Paul se déprécier lui-même, et rappeler sans cesse dans les termes les plus véhéments et les plus énergiques les péchés dont il n'avait cependant aucun compte à rendre; car s'il s'était rendu coupable, avant le baptême, d'outrages et de blasphèmes, ces fautes, le baptême les avait effacées. S'il en rappelle le souvenir, ce n'est pas qu'il doive en rendre compte, mais pour faire éclater la divine miséricorde et montrer ce qu'il était avant d'être transformé et changé en apôtre, lui naguère persécuteur. Si l'Apôtre n'oublie pas les fautes qu'il avait commises avant le baptême, à plus forte raison ne nous faut-il pas oublier celles que nous avons commises après le baptême. Quelle cause pourrions-nous alléguer, quelle indulgence mériter, si nous ne nous rappelions pas les prévarications dont le compte nous sera demandé, alors que l'Apôtre revient constamment sur des prévarications complètement effacées, et si, négligeant nos propres fautes, nous nous occupions indiscretement des fautes du prochain? Écoutez Pierre s'écrier : « Retirez-vous de moi, car je suis un homme pécheur. » *Luc.*, v, 8. Écoutez encore Matthieu publiant son premier genre de vie, s'appelant publicain, et ne rougissant pas de faire connaître son premier état. Comme ils n'avaient après le baptême aucun crime à se reprocher, ils mentionnaient leur conduite antérieure, nous enseignant de la sorte à ne faire aucune attention aux fautes d'autrui, mais à nous préoccuper de nos propres fautes et à nous en entretenir continuellement.

Au surplus, il n'est point de remède plus capable d'effacer nos péchés, que de nous en souvenir sans cesse, que de nous en accuser toujours. C'est en s'écriant : « Mon Dieu, soyez propice à un pécheur tel que moi, » que le publicain expia une infinité de crimes. *Luc.*, xviii, 13. Et, si le pharisien devint indigne de toute justice, c'est parce qu'il oublia de repasser dans son âme ses fautes, et qu'il condamna tous les hommes sans exception par ce langage : « Je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont tous ravisseurs, injustes, adultères, ni comme ce publicain. » *Ibid.*, 11. De là ce conseil de Paul : « Que chacun éprouve ses œuvres, et alors il aura lieu de se glorifier en lui-même et non en

autrui. » *Galat.*, vi, 4. Voulez-vous maintenant apprendre de quelle manière les justes de l'Ancien Testament se traitaient à ce sujet, prêtez l'oreille à leur langage; il est en harmonie avec celui que vous avez entendu tout à l'heure. « Nos iniquités, disait David, se sont élevées au-dessus de ma tête; elles ont pesé sur moi comme un accablant fardeau. » *Psalm.*, xxxvii, 5. — « Malheur à moi, s'écriait Isaïe, car je ne suis qu'un homme et mes lèvres sont impures. » *Isa.*, vi, 5. Les trois enfants qui avaient été plongés dans la fournaise, et qui avaient offert pour le Seigneur leur corps à la mort, se mettaient au dernier rang des pécheurs : « Nous avons péché, disaient-ils, nous avons commis l'iniquité. » *Dan.*, iii, 29. Et pourtant quelle beauté, quelle pureté que celles de leur âme ! Eussent-ils fait quelques péchés, ils avaient été tous consumés par la flamme de la fournaise. Mais ce n'est point leur héroïsme qui fixe leurs regards, c'est de leurs fautes qu'ils se souviennent. Daniel aussi, après avoir été enfermé dans la fosse aux lions, après mille épreuves, s'accusa lui-même, et n'accusa jamais le prochain. Pourquoi cela ? Parce que traiter le prochain en mauvaise part dans ses paroles, attire l'indignation du Seigneur ; se condamner au contraire soi-même rend le Seigneur miséricordieux et propice : est-on juste, on en devient plus juste ; est-on pécheur, on échappe à toute condamnation, et l'on mérite indulgence. En conséquence, occupons-nous, non des fautes d'autrui, mais de nos fautes à nous ; scrutons notre conscience, parcourons notre vie tout entière, recherchons avidement chacune de nos prévarications, et, sans jamais nous-mêmes médire du prochain, n'écoutez jamais non plus le langage de la médisance. A ce péché est réservé un terrible châtement. N'est-il pas écrit : « Vous n'accueillerez pas les vains propos ? » *Exod.*, xxiii, 1. Il n'y a pas : Vous ne croirez pas les vains propos, mais : « Vous ne les accueillerez pas. » Fermez donc vos oreilles, interdisez-en l'accès à tout propos médisant, et montrez que le détracteur ne vous inspire pas moins d'aversion et de haine à vous qu'à sa victime elle-même. Imitiez le prophète qui disait : « Celui qui médisait en secret de son prochain, je l'avais en horreur. » *Psalm.*, c, 5. Il ne dit pas : Je ne croyais pas à ses paroles, je n'écoutais pas son langage,



mais bien : « Je le repoussais comme j'eusse repoussé mon propre ennemi. »

10. Il y a des personnes qui croient trouver une excuse dans cette singulière prière : Seigneur, ne m'imputez point à péché d'avoir entendu tel langage. A quoi bon cette excuse, à quoi bon cette indulgence que vous réclamez ? Gardez le silence et vous ne serez point mis en cause ; gardez le silence et vous n'aurez rien à redouter. Pourquoi vous mettre dans l'embarras et du côté de Dieu, et du côté des hommes ? pourquoi vous exposer à de graves accusations ? pourquoi vous charger d'un fardeau trop lourd ? N'est-ce point assez d'avoir à rendre compte de vos propres péchés sans y aller ajouter la responsabilité des péchés d'autrui ? Vainement parleriez-vous de la sorte : ce n'est point d'avoir entendu que vous êtes responsable, c'est encore de la détraction elle-même. Parce que vous ne vous êtes pas tu après avoir entendu, votre responsabilité en a été augmentée d'autant : « Vous serez justifié d'après vos propres paroles, et par vos propres paroles vous serez condamné. » *Matth.*, XII, 37. Si je tiens ce langage, si j'exprime de pareilles craintes, ce n'est pas pour ceux qui sont l'objet des médisances, mais pour ceux qui les profèrent. Les premiers n'en ressentent aucune peine, aucun dommage. Les a-t-on calomniés, ils en recevront une récompense ; a-t-on dit sur eux ce qui était vrai, ils n'en sont pas pour cela déshonorés : ce n'est point votre langage injurieux qui dictera au juge leur sentence. J'avancerai même une proposition étrange, et je dirai qu'ils retireront de ces propos venimeux le plus précieux profit, en les supportant avec générosité, comme il arriva au publicain. Mais pour le détracteur, que ses injures envers le prochain soient ou ne soient pas fondées, il se fait à lui-même le mal le plus grand. Que la perdition soit son partage s'il est calomniateur, inutile de le démontrer : qu'il s'expose à un jugement redoutable, même quand il dit la vérité, pour avoir mis à nu les misères de son frère, pour être devenu une cause de scandale, pour avoir découvert à tous les regards ce qu'il aurait fallu cacher, pour avoir publié les péchés d'autrui, c'est une chose qui n'est pas moins évidente. Si pour avoir scandalisé un seul individu on est voué à d'éternels

supplices, quel sera le châtement de celui qui, par de pernicieux discours, scandalise une foule de personnes ? Il ne mentait pas, le pharisien, il disait bien la vérité quand il appelait le publicain : « Ce publicain ; » et cependant il en fut puni.

C'est pourquoi, mes bien-aimés, fuyons la détraction : il n'est point de faute plus funeste que celle-là, il n'en est pas de plus facile à commettre. Pourquoi cela ? Parce qu'elle surpasse en rapidité tout autre péché, et qu'elle nous frappe en un instant à notre insu. Pour les autres péchés, il faut du temps, des frais, des délais, des coopérateurs, et plus d'une fois dans cet intervalle on y renoncera. Ainsi, par exemple, celui-ci se propose un homicide, celui-là de voler et de dépouiller son prochain : des préparatifs sont nécessaires ; et souvent, tandis qu'on attend le moment propice, la colère s'évanouit, le mouvement mauvais qui vous emportait cesse entièrement, on repousse ces pensées perfides, on finit par ne pas mettre à exécution son dessein. Il n'en est pas de même dans la détraction ; et, à moins d'une vigilance et d'une attention extrêmes, nous sommes bientôt emportés : ici nul besoin ni de temps, ni de délai, ni d'argent, ni de préparatifs ; nous n'avons qu'à vouloir, et notre volonté est soudain exécutée ; car le seul coopérateur qui soit nécessaire est la langue. Puisque le péché est si prompt à éclater, que nous en sommes pour ainsi dire environnés ; puisque le châtement en est redoutable, et que nous n'en retirons aucun avantage, grand ou petit, fuyons-en avec soin la contagion, et, au lieu de divulguer les péchés de nos frères, tenons-les cachés ; avertissons-les, suivant cette parole du Seigneur : « Votre frère s'est-il rendu coupable envers vous, allez et reprenez-le seul à seul. » *Matth.*, xviii, 15. Le remède sera d'autant plus salutaire qu'il aura été appliqué en présence d'un plus petit nombre de témoins. Ne déchirons pas et ne rongéons pas les blessures d'autrui ; ressemblons non aux mouches, mais aux abeilles. Les mouches vont se reposer sur les plaies et les envenimer par leurs piqûres ; les abeilles ne volent que de fleur en fleur. Aussi ces dernières font-elles le miel, tandis que les premières aggravent l'état des corps sur lesquels elles se sont reposées ; et voilà pourquoi les unes sont détestées, et les autres aimées

t recherchées de tout le monde. Laissons de même notre âme s'envoler dans la prairie où brillent les vertus des saints, élaborer continuellement les parfums de leurs belles actions, et gardons-nous bien d'envenimer le mal du prochain : si nous apercevons l'un de nos frères agissant de la sorte, fermons-lui la bouche, pourvoyons à sa sécurité par la crainte du supplice, et rappelons-lui les liens étroits qui l'unissent aux fidèles. Tout cela est-il inutile, jetons-lui alors ce nom odieux de mouche, afin que cette qualification ignominieuse le détourne de sa triste habitude, et qu'une fois délivré de cette manie funeste, il consacre tous ses loisirs à la recherche de ses propres péchés. Il s'ensuivra que les pécheurs se relèveront en songeant à leurs prévarications qui n'auront pas été divulguées, qu'en s'occupant constamment des maux commis par eux ils les effaceront avec facilité, que le souvenir du passé les mettra en garde contre les chutes à venir, et enfin qu'en ne cessant d'étudier la vertu des saints, ils seront remplis de l'ardent désir de marcher sur leurs traces. De la sorte nous aurons la consolation de contribuer au bon état du corps entier de l'Église, et nous pourrons entrer avec tous ceux qui lui appartiennent dans le royaume des cieux. Puisse nous tous le posséder par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# COMMENTAIRE

SUR

## LE PROPHÈTE DANIEL

---

### AVANT-PROPOS.

Le critique aux soins duquel on est redevable de la publication du commentaire suivant sur Daniel, observe que cette œuvre paraîtra aux yeux d'un grand nombre de lecteurs d'une authenticité douteuse, tant on y remarque d'imperfections et de défauts ; mais, comme à côté des ruisseaux les plus troubles on voit jaillir les sources les plus limpides, il n'hésite pas à croire Chrysostome, qui, au témoignage de l'antiquité, a composé des commentaires sur toutes les parties de l'Écriture, l'auteur de cet opuscule.

Il est vrai qu'à travers cette étrange exposition de Daniel on voit apparaître certains vestiges de la diction du saint docteur, certains tours qui lui sont familiers : le genre d'explication qu'on y trouve se rapproche également assez des explications que renferment d'autres ouvrages du saint Père, par exemple, celle qui place sous Adrien Auguste l'abomination de la désolation. Évidemment, le peu d'ordre que l'on remarquera dans l'ouvrage qui suit, provient de ce que le manuscrit d'où il est tiré est à la fois unique et extrêmement fautif ; car la brièveté et la sécheresse que le style affecte sont bien loin aussi de l'abondance ordinaire de Chrysostome ; et de là ces doutes que l'on a conçus touchant l'au-

thenticité de ce travail, et desquels je n'ai pu me défendre moi-même. Peut-être le saint docteur aurait-il d'abord jeté ces notes, sauf à s'en servir plus tard pour un commentaire plus étendu. En somme, je pense avec Tillemont que cet opuscule peut prendre rang parmi les œuvres de saint Jean Chrysostome.

---

## CHAPITRE PREMIER.

« Et le roi dit à Asphenez, chef des eunuques : Je choisis parmi les captifs d'Israel pour les lui présenter, des enfants de la race des rois et de Phortoumin. » *Dan.*, 1, 3.

*Phortoumin* désigne ici ou une nation ou une famille; mais plutôt une nation, et une nation sans doute barbare. Dieu permet qu'il en soit ainsi, afin que la comparaison fasse ressortir sa puissance, et que sa sagesse éclate de la même manière que tous ses autres attributs. Il voulait effectivement que l'on ne trouvât point dans la sagesse des Perses la raison des événements accomplis, et que ce peuple fût, aussi bien que les autres peuples, convaincu du contraire. Comme la base principale des jugements du vulgaire est la comparaison, Dieu en use en toute circonstance. Parle-t-il de lui-même, il ne dédaigne pas de se rapprocher des fausses divinités et de se comparer à elles. « Parmi les dieux, est-il écrit, il n'en est aucun qui vous soit semblable, ô Seigneur. » *Psalm.*, LXXXV, 8.

« ... Des enfants en qui il n'y eût point de défauts, beaux de visage, et versés dans tous les secrets de la sagesse. » *Dan.*, 1, 4. Cependant ces qualités sont un obstacle à la modestie et à la pratique de la sagesse : pourquoi donc le roi demande-t-il des jeunes gens remarquables entre tous par la beauté de leurs membres et la distinction du visage? Prêtons ici l'oreille. Si un roi, et un roi barbare, demande des enfants ainsi doués, à plus forte raison Dieu les demandera-t-il, lui qui aime tant les belles âmes. Si l'on juge indigne de paraître devant le monarque tout adolescent en qui se trouverait un défaut corporel; car il fallait « des enfants en qui il

n'y eût point de défaut; » à plus forte raison ne méritera-t-il pas de paraître devant Dieu, celui dont l'âme sera souillée. C'est encore à juste titre que le roi désire des enfants vigoureux, afin qu'ils puissent vaquer au service intérieur du palais : peut-être s'agit-il de la vigueur de l'esprit, en sorte qu'ils fussent dignes de rester en présence du roi. Mais dans quel but exige-t-on la beauté du visage? On comprend l'utilité de la sagesse et de l'intelligence; mais pourquoi exiger la beauté? — C'est que le monarque était un barbare et un mondain, et il voulait cela par vanité : un philosophe n'eût attaché d'importance qu'aux seuls biens de l'âme. De même que l'on désire, sans besoin aucun, de beaux vêtements, ainsi ce prince veut des jeunes gens dont le visage soit beau, comme s'il se fût agi de statues. Et pourquoi Dieu a-t-il fait la beauté? Écoutons sur ce point la parole d'un homme bien différent : « C'est par la grandeur et la beauté des créatures que le Créateur nous découvre, comme par analogie, ses traits. » *Sap.*, xiii, 5. Dans notre corps lui-même, il y a des choses qui ont pour but, non-seulement de le servir, mais encore de l'ornier. Ainsi, le coloris, l'éclat du teint, n'embellissent pas moins le corps qu'ils ne lui servent. Un homme peut être noir, sans que cela lui nuise en aucune façon. Telle est encore la raison de notre chevelure; car, dit saint Paul : « Laisser croître et parer ses cheveux serait pour un homme une chose honteuse. » I *Corinth.*, xi, 14. J'en dirai autant de la rectitude et des belles proportions du cou dans le corps humain : toutes ces choses n'ont d'autre but que de l'embellir; de telle sorte que toucher à l'une d'elles, c'est détruire la beauté de l'ensemble, sans nuire toutefois au jeu des fonctions vitales.

C'est donc pour le faire beau que le Créateur a formé l'homme tel qu'il est; et il a agi de même pour les autres êtres animés. Seulement il a donné aux uns plus, aux autres moins de beauté. Un grand nombre ont reçu de lui après leur naissance la grâce dont ils avaient été par eux-mêmes privés. Il n'y a pas jusqu'à la position des organes qui ne concoure, remarquez-le bien, à la beauté : telle est, par exemple, pour les yeux, la place élevée qu'ils occupent, semblables à l'arc-en-ciel; leurs contours parfaitement arrondis à l'intérieur, le mélange des couleurs, la pureté de trait, l'harmonie,

la limpidité qui les distingue. L'on objectera que la beauté a été une occasion de scandale. — Il faut s'en prendre, répondrai-je, non à la beauté elle-même, mais à la faiblesse de ceux qui ont cédé à la séduction. « Ne considérez pas la beauté étrangère, » est-il écrit. *Eccli.*, ix, 8. On ne dit pas simplement : Ne considérez pas la beauté; mais on ajoute : « La beauté étrangère; » et par cela même on fait l'éloge de celui qui jouit de la beauté qui lui appartient. Pourquoi, dans le cas contraire, la beauté n'aurait-elle pas été pour Joseph un écueil, pourquoi ne l'aurait-elle pas conduit à la chute et gonflé d'orgueil et de folie? « Que la femme aimée reste avec toi comme une gazelle chérie, comme un faon orné de grâce. » *Prov.*, v, 19. C'est la beauté qui noue les liens du mariage et qui attire les deux sexes l'un vers l'autre. Tout en nous imposant une existence pénible et amère, le Seigneur n'a pas voulu nous refuser toute consolation : de là ce sentiment dont l'influence s'étend à la vie tout entière; car Dieu n'a négligé aucune mesure propre à consolider le lien conjugal. — Et cependant, poursuivra-t-on, la beauté a été dès le commencement une pierre de scandale. « Les enfants de Dieu frappés de la beauté des filles des hommes, est-il écrit, s'unirent à elles. » *Genes.*, vi, 2. — Encore un coup, ce n'est point la beauté qui fut la cause de ces désordres, mais bien le libertinage. Le Seigneur n'avait point fait ces femmes belles pour qu'elles s'abandonnassent à l'impureté, mais pour que chacune d'elles fût aimée de son mari.

« .... Des enfants versés dans tous les secrets de la sagesse, » c'est-à-dire aptes et zélés pour toute sorte de science, « afin de leur apprendre les lettres et la langue des Chaldéens. » Moïse, qui était sorti des rangs du peuple, reçut une éducation princière; ces enfants, issus d'une race royale, étaient au contraire mis, pour leur éducation, au rang des esclaves du monarque. Ce fut une mesure extrêmement sage que de les instruire dans les lettres et la langue de la Chaldée; de la sorte, il n'y avait point à craindre que, le moment venu pour Daniel d'entretenir le roi des choses importantes qui concernaient ce dernier, un tiers n'intervînt et ne dénaturât le langage du prophète. Et pourquoi cela? pour vous faire comprendre sa philosophie, et combien il savait s'élever au-

dessus des réclamations de la nature. Me voilà captif, eût dit un autre à sa place; je ne sais où prendre le nécessaire; Dieu daignera sûrement m'excuser. Tel n'est point le langage de Daniel; car ce n'est point par intérêt ou par crainte, mais par amour qu'il sert le Seigneur. On eut cependant pour lui toute sorte de prévenances, et cela durant un assez long temps. Trois années furent consacrées par ces enfants à l'étude de la sagesse; trois années à la pratique du jeûne. Voyez-vous leur intelligence? Faut-il se tenir sur ses gardes, ils sont attentifs, prévoyants, ils évitent toute fausse démarche, et s'adonnent aux supplications et aux prières. N'y a-t-il aucun danger à redouter, ils n'hésitent pas à cultiver la langue et la sagesse des barbares; car ce qu'il y avait de répréhensible, c'était de mettre en œuvre cette sagesse, et non pas de l'apprendre. Au surplus, tout en possédant à merveille la sagesse de sa nation, Daniel arrivait encore mieux par la comparaison à comprendre la supériorité de la sagesse hébraïque sur toute autre sagesse, et son esprit se fortifiait d'autant. S'il y eût eu prévarication à scruter cet ordre de connaissances, certainement Daniel s'y fût refusé ouvertement. Ainsi, le voilà qui puise son savoir à la même source que ces peuples dont la principale préoccupation est le plaisir sensible, et qui mettent l'ail bien au-dessus de la manne. Malgré cette origine, la philosophie de Daniel n'en eut pas moins d'éclat.

« Parmi ces enfants, il y en eut qui étaient des enfants de Juda, à savoir, Daniel, Ananias, Azarias et Misaël. Et le chef des eunuques leur donna des noms, et il appela Daniel Baltazar, Ananias Sedrach, Azarias Abdenago, et Misaël Misach. » *Ibid.*, 6, 7. Il appela Daniel Baltazar; c'était le nom d'une de leurs divinités; c'était même celui du fils du roi. Et l'on osa donner ce nom à un simple captif! Oui, l'on osa. Ou plutôt ce nom ne fut pas dans ces divers cas également glorieux, et il présenta sur ce point une grande différence: il en fut de Daniel comme de Joseph, qui fut adoré par son père. Après tout qu'y a-t-il d'extraordinaire dans l'imposition de ce nom? Ne voyons-nous pas de simples particuliers porter encore aujourd'hui les noms de nos empereurs? — Mais non à la cour même, répondra-t-on. — Remarquez maintenant la disposition admirable des événements. Le songe du roi n'a lieu qu'après



trois années écoulées. Voyez-vous en cela le dessein de la Providence? Et quel est-il? D'assurer à Daniel une plus grande autorité de parole. — Mais Daniel n'eût-il pas joui d'une admiration et d'une renommée plus brillante si le songe eût eu lieu avant ces trois années? — Dans ce cas, il n'y aurait point eu d'édit porté contre les jeunes Hébreux; de plus, Daniel n'eût obtenu aucune confiance. Il faut que l'eunuque constate par lui-même en des choses de moindre importance, la bienveillance du Seigneur à l'égard de ces enfants, afin que, le moment venu de traiter de plus sérieuses affaires, il ne les repousse pas avec dédain, et que la facilité de parler la langue du pays leur procure un crédit plus considérable.

N'avez-vous donc pas remarqué dans l'histoire de David quelque chose de semblable? Tandis qu'il s'engage à immoler Goliath, Saül voyant en cela un propos de jeune homme, refuse de croire à sa parole. En outre Daniel se rend de la sorte un compte exact de la situation. Comme Moïse, il apprend à fond la sagesse des barbares. Dieu ne veut pas qu'on accuse ses ministres d'avoir préféré par ignorance leur propre sagesse à la sagesse étrangère; et voilà pourquoi il permet qu'ils s'instruisent dans l'une et dans l'autre; de façon qu'à ces mots de Moïse : « Il n'y a point de sagesse comparable à la nôtre, » *Deuter.*, iv, vous découvriez le langage d'un jugement éclairé, et non celui de la passion ou du préjugé. On ne saurait dire, en effet, que Daniel, par haine pour ses maîtres, ait abjuré leur doctrine. Moïse et lui sont comblés d'honneurs par eux; ce qui ne les empêche pas de donner à la doctrine nationale leur préférence. De là ce magnifique éloge que Paul fait de Moïse : « Moïse ne voulut pas de la jouissance passagère que lui eût donnée le péché, et il estime l'opprobre du Christ un trésor plus précieux que les richesses de l'Égypte. » *Hebr.*, xi, 25, 26.

« Et Daniel résolut dans son cœur de ne se point souiller à la table du roi, et par le vin qu'il buvait; et il pria le chef des eunuques de ne l'exposer à aucune souillure. Et Dieu permit que Daniel trouvât grâce et miséricorde devant le chef des eunuques. » *Ibid.*, 8, 9. Voyez Daniel à l'œuvre dès le principe dans la voie du bien, montrant dès lors la grandeur et la noblesse de son caractère : c'est pour cela qu'un nom plus remarquable lui est donné. Autant

qu'il le pouvait, il observait les prescriptions de la loi. Qui donc, je vous le demande, eût réputé impure la table royale? Mais tout d'abord il laisse éclater son amour de la sagesse. « Et il pria le chef des eunuques de ne l'exposer à aucune souillure. » Remarquez son amour de l'obscurité. Il ne va pas dire : « Je sacrifierai plutôt ma vie; il se contente de demander, si c'est possible, la faveur de rester dans l'oubli. — Et pourquoi, semble-t-il dire, prendrais-je de grands airs? — Pourtant ainsi n'agirent point Moïse et Joseph. Devrons-nous pour cela les condamner? Assurément non; car ils étaient dans l'ignorance à cet endroit, la loi n'ayant point encore proscrit certains aliments. Quant à Daniel il repousse ouvertement ce que sa philosophie lui interdit, et dans cette circonstance des plus ordinaires il découvre sa vertu. Ce que les apôtres dirent plus tard : « Il faut d'abord faire l'une de ces choses, et ne pas omettre l'autre, » *Luc.*, XI, 42, il le met en pratique, non parce qu'il s'agissait de viandes offertes aux idoles, mais de viandes défendues par la loi. Et comment parvint-il à obtenir ce qu'il demandait? Voici tout votre embarras dissipé : « Dieu permit que Daniel trouvât grâce et miséricorde devant le chef des eunuques. » Il en avait été de même pour Joseph; car Joseph aussi trouva miséricorde et grâce auprès du chef des cuisiniers; notez qu'ils étaient esclaves l'un et l'autre, et qu'ils habitaient l'un et l'autre le palais d'un barbare. Il est à remarquer que le langage de Daniel était bien propre à lui attirer la colère du monarque. — Eh quoi! vous qualifiez d'impure la table de votre maître? Êtes-vous donc vous-même moins impur à nos yeux? Avez-vous oublié que, si l'on vous instruit dans les lettres et la langue des Chaldéens, c'est pour que vous passiez dans nos rangs? — Comment donc le chef des eunuques fut-il touché? Celui qui le suppliait était un pauvre petit enfant dans les fers. Eût-il paru mériter quelques égards, le danger auquel s'exposait l'eunuque ne permettait pas à ce dernier de tenir compte de ces supplications. Aussi, après ces mots : « Et Dieu permit que Daniel trouvât miséricorde, » l'Écriture rapporte le langage de l'eunuque et l'effroi dont il est saisi. Et certainement il était impossible qu'il cédât, et il s'y fût refusé, si la grâce d'en haut n'eût tout ménagé.

« Et Daniel dit à Amélasar, à qui le chef des eunuques avait ordonné de prendre soin de Daniel, d'Ananias, d'Azarias et de Misaël : Éprouvez, je vous prie, vos serviteurs durant dix jours; qu'on nous donne pour nourriture exclusive des légumes et pour boisson de l'eau. Comparez ensuite nos visages et les visages des enfants qui sont nourris à la table du roi; et, comme vous en aurez jugé, vous nous traiterez. Et Amélasar l'écoula, et il les mit à l'épreuve dix jours durant. Et, après ces dix jours, leur visage parut plus frais et leur corps plus vigoureux que ceux des enfants nourris à la table du roi. » *Ibid.*, 11-15. Quelle hardiesse de parole, quel zèle ardent, quelle prudence et quelle admirable foi!

« Éprouvez vos serviteurs durant dix jours. » Pour que vous ne soyez pas tenu d'attribuer à la vertu des légumes la fraîcheur de leur teint, observez qu'ils veulent de l'eau pour toute boisson, de l'eau qui ne possède aucune vertu nutritive. Et non-seulement leur teint parut plus frais; mais encore ils furent plus vigoureux que les enfants nourris à la table royale. Néanmoins il est incontestable que la viande et le vin sont les substances les plus nourrissantes. Voyez après cela cette faveur éclore comme le fruit des bons sentiments de ces enfants et de la divine grâce : de leurs bons sentiments puisqu'ils refusent la table royale, de la grâce divine puisqu'ils arrivent à leurs fins. « Comparez ensuite nos visages..... » Nous vous donnons le droit de juger : la faveur que nous implorons est peu de chose; ne vous en rapportez qu'à ce que vous aurez vu. Je sais quant à moi parfaitement ce qui se passera; et, si je ne le proclame pas à l'avance, c'est uniquement à cause de vous. — En parlant de la sorte il instruisait les serviteurs du roi, et il découvrait sa propre piété. Il ne se borne pas à dire : « Faites de nous ce que vous jugerez convenable; » mais : « Faites de vos enfants; » de même qu'il avait dit en commençant : « Éprouvez vos enfants. » Ils ne dédaignaient pas les honneurs humains, dès lors que leur conscience n'était pas mise en question. Ainsi faisait Paul; car ayant à justifier sa conduite il commençait par l'éloge de son juge : « Puisque, grâce à vous, dit-il, nous jouissons d'une sécurité parfaite... » *Act.*, xxiv, 2; et il poursuit, en usant des droits que son titre de citoyen lui confère.

Le prophète Nathan adora bien lui aussi David, Jacob Pharaon, Abraham ses hôtes. Daniel dont nous nous occupons en ce moment dit bien au prince : « Vivez, prince, à jamais... » *Dan.*, vi, 21 ; langage qui semble respirer l'adulation et qui respire à mon avis la sagesse et la prudence. « Marchez avec sagesse, nous recommande l'Apôtre, devant ceux du dehors, et rachetez le temps. » *Coloss.*, iv, 5. « Rendez à César, avait dit le Christ, ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » *Luc.*, x, 25. — Mais les légumes n'étaient donc pas des aliments impurs ? — Certainement non, pas plus que l'eau. Et ils vécurent de cette manière pendant trois années.

« Et le temps après lequel, suivant l'ordre du roi, ces jeunes gens devaient lui être présentés, s'étant écoulé, le chef des eunuques les présenta à Nabuchodonosor. Et il ne s'en trouva parmi eux aucun de comparable à Daniel, Ananias, Azarias et Misaël. Et ils parurent debout devant le roi. Et sur toutes les questions que leur fit le roi, il trouva en eux dix fois plus de sagesse et de lumières que dans tous les devins et les mages de son royaume. » *Ibid.*, 18-20. — « Et ces jours écoulés, leurs visages parurent brillants de santé et de beauté. » Considérez ce résultat en dehors des lois de la nature ; voyez éclater ici la puissance du Créateur lui-même. De même que l'habileté du statuaire consiste non-seulement à façonner et à couler une statue, mais encore à la restaurer, si besoin est, ainsi en est-il de l'action de Dieu à l'égard de ces enfants ; et la formation du premier homme ne fait pas plus ressortir la grandeur de sa puissance que la beauté florissante procurée par lui à ces enfants avec une pareille nourriture. Car enfin, d'où pouvaient venir ce riche coloris, ce teint florissant, la vigueur de ces membres ? Personne n'ignore que l'eau et les légumes constituent un régime débilitant. Le pain lui-même en était exclu. Or, il existe une grande différence entre le froment élaboré et le froment à l'état de nature ; la vertu nutritive des aliments résultant à la fois et de leur cuisson et des éléments qu'ils renferment. Mais faire cuire du grain est une chose qui n'est rien moins que naturelle. N'allez pas cependant chercher l'explication de ces faits dans la vanité des jeunes Hébreux, mais plutôt dans la

nécessité où ils se trouvaient. Daniel ne combattait pas des obstacles imaginaires, et les raisons les plus sérieuses le poussaient dans cette voie. Certes, l'âme de ces enfants était bien éloignée de l'ambition. Et si d'autres personnes vivant au milieu des barbares et animées d'une vive foi, n'eussent point résisté à la pensée de montrer à leurs maîtres la bienveillance que Dieu leur témoignait, il n'en était pas ainsi de Daniel et de ses compagnons. Du reste, vous trouverez dans le blâme des vieillards une preuve du motif qui les dirigeait, à savoir, de la nécessité.

---

## CHAPITRE II.

« En la seconde année du règne de Nabuchodonosor, Nabuchodonosor eut un songe, et son esprit fut troublé, et le sommeil s'enfuit loin de lui. » *Dan.*, II, 1.

L'année dont il est question est la douzième du règne de ce prince. En effet, trois années s'étaient déjà écoulées depuis la prise de Jérusalem ; et, comme cette prise avait eu lieu la neuvième année du règne de Nabuchodonosor, il ne peut être question ici que de la douzième année de ce même règne. Certains auteurs prétendent que le même caractère hébraïque sert à exprimer ces deux nombres. Peut-être y aurait-il une faute de copiste ; ou bien les enfants auraient-ils été présentés au roi la seconde année. Cette dernière hypothèse nous semble néanmoins trop invraisemblable. Mais voici une chose encore plus embarrassante : et laquelle ? l'ignorance où est le roi du songe qu'il a eu. Ainsi le dispose la Providence ; car s'il n'en eût pas été de la sorte, la sagesse de Daniel n'aurait point paru au grand jour. Sans doute, il eût été mandé près du roi, et il lui eût appris l'avenir ; mais les mages eussent parlé de leur côté ; et, puisqu'il s'agissait d'un événement assez éloigné, qui aurait-on estimé trompeur, qui véridique ? Il fallait donc procéder d'une autre manière. Que l'on raconte les détails du songe, que Daniel expose son récit, que les Chaldéens exposent le leur ; où est la preuve que Daniel en impose, ou bien

qu'il dit la vérité? Dans cela même qu'il a dit. Il n'en fut pas ainsi pour Joseph : Pharaon raconta lui-même le songe qu'il avait eu, et dont l'accomplissement était proche. Ce qui est surprenant, c'est que les sages égyptiens n'aient point voulu ourdir une explication qui n'avait aucun danger pour eux, et qu'ils aient avoué leur impuissance absolue. S'ils sont incapables d'interpréter un songe, en quelle autre chose leur donnera-t-on la confiance? Pour Daniel, il ne fallait pas que les choses se passassent de cette façon; mais pour les songes qu'expliqua Joseph, et en particulier des deux eunuques, il en fut tout autrement. Remarquez bien que les Chaldéens se gardent bien de réclamer Daniel; ils aiment mieux mourir que d'être témoins de son triomphe. Est-ce à dire pour cela que la seule raison d'être du songe était la glorification de Daniel? Telle n'est pas ma pensée; encore que ce seul motif ait produit quelque chose d'admirable, à savoir le triomphe d'une agesse vraiment divine. Mais, je le répète, ce motif n'est point le seul: il fallait de plus que le roi fût ramené à des sentiments plus modestes sur lui-même par la perspective de la puissance ravie à sa race; car, si malgré cette prédiction il ne rabattit rien de son orgueil, quel n'eût pas été son orgueil s'il n'avait rien appris? Il fallait de plus qu'il reconnût dans le Seigneur le souverain de toutes choses. Et parce que les songes étaient l'objet des principales préoccupations de ces peuples, c'est un songe qui est mis en œuvre. C'est par là que Dieu les instruit de l'avenir. Ajoutons que sur ce point, la prescience de l'avenir, roulait à peu près tout le culte qu'ils rendaient aux dieux; sur ce point qu'étaient concentrées toutes les jongleries idolâtriques.

« Et la sentence fut prononcée; et les sages furent mis à mort. Et l'on cherchait Daniel et ses amis pour les faire périr. Et Daniel interpella sur la loi et l'ordonnance Arioch, chef des cuisiniers du roi, lequel se préparait à mettre à mort tous les sages de Babylone. Et il lui parlait en ces termes : Ministre de mon roi, comment donc un décret aussi imprudent a-t-il pu être porté par le roi? » *Ibid.*, 13-15. Voyez-vous sa franchise et son courage? Voyez-vous dans quels termes il parle à celui qui a mission de le mettre à mort? Il gémit sur le sort du prochain. Il n'y a dans ce décret, semble-t-il

dire, ni justice, ni équité ; et aucun prétexte n'en saurait couvrir la cruauté. Un pareil langage est d'ordinaire qualifié d'imprudence.

« Et Arioch raconta tout à Daniel. Et Daniel sortit, et il supplia le roi de lui donner du temps pour qu'il lui découvrit l'explication du songe qu'il avait eu. » *Ibid.*, 16. Chose étonnante, le roi fait droit à sa demande, de façon que tous agissent au gré de Daniel. Car enfin, quelle preuve avait Nabuchodonosor de la véracité de Daniel ? Ne pouvait-il pas lui dire : Mais tous les sages ont avoué leur ignorance, ils ont reconnu que ceci dépassait la portée de la nature humaine ? Où donc penses-tu en trouver l'explication, toi qui n'es qu'un barbare ? — N'importe, tous les obstacles s'évanouissent dès que Dieu même prépare et aplanit la voie : et Daniel pourra sans danger se présenter de nouveau devant le monarque. Pourquoi Dieu ne lui découvrit-il pas la vérité sur-le-champ ? Premièrement, afin qu'elle ne fût pas divulguée ; et secondement, afin que ses serviteurs eux-mêmes subissent l'épreuve d'un grand danger. Tout prophète qu'il était, en effet, Daniel resta dans une complète ignorance. En outre, le Seigneur se sert de ses saints pour plaider sa cause à vos yeux, et il vous apprend que s'il n'a rien voulu accorder à ses justes au fort du danger sans de ferventes prières, à plus forte raison ne vous accordera-t-il rien à vous-mêmes sans cette condition. Aussi Paul ne cesse-t-il de recommander la prière. « Appliquez-vous à la prière, » écrit-il. *Rom.*, XII, 12. Admirez à ce sujet la foi profonde de Daniel : une seconde épreuve va s'ouvrir ; et voilà de nouveau Daniel marchant à la tête, et sollicitant le temps voulu pour se mortifier et pour prier. Il demande donc du répit avant que d'être entendu, et le roi le lui accorde, et il accorde la même faveur à ses amis.

« Alors le mystère fut révélé à Daniel dans une vision durant la nuit. Et Daniel bénit le Dieu du ciel et dit : Que le nom de Dieu soit béni dans les siècles des siècles, car à lui appartiennent la sagesse, l'intelligence et la force. C'est lui qui change les temps et les âges, qui élève et renverse les rois, qui donne la sagesse aux sages et la science à ceux qui demandent la lumière. C'est lui qui révèle les choses les plus profondes et les plus cachées, et qui con-

naît celles qui sont ensevelies dans les ténèbres : avec lui habite la lumière. Honneur à vous, Dieu de mes pères ; à vous la gloire, parce que vous m'avez donné la sagesse et l'intelligence, et que vous m'avez fait connaître ce que je vous ai demandé. » *Ibid.*, 19-23. Le mystère ne lui avait pas encore été manifesté à découvert, mais seulement dans une vision, comme pour exercer le sens prophétique de Daniel. Et cependant quelle confiance ! « Quel est donc ce décret imprudent ? » A mon avis, il retint la main de l'officier du roi avant même d'avoir découvert le mystère, soit en flétrissant la sentence, soit en s'engageant à mettre un terme à cette terrible situation. Et pourquoi est-ce à Daniel que le songe est révélé ? Parmi les saints, il y a aussi des degrés ; d'où la préférence accordée à Daniel. Et de quelle manière fut-il instruit ? Par une vision, et non par les voies de la sagesse humaine. C'est à juste raison que l'Écriture parle de mystère, puisque personne n'en avait connaissance. « Et il bénit le Dieu du ciel, » le Souverain de toutes choses et dont la puissance s'exerçait dans les pays barbares comme dans tous les autres pays. Ici point de temple, d'autel, de sacrifice, un cœur pur seulement, et pourtant la prière est exaucée. A peine Daniel l'a-t-il compris qu'il rend grâces à l'Auteur de ce don excellent ; il ne prend pas la peine de courir au palais du roi. Tandis que la joie d'un bienfait obtenu nous fait oublier souvent le bienfaiteur, Daniel commence par bénir Dieu et par s'écrier : « Que le nom du Seigneur soit béni dans les siècles des siècles. » Nous n'avons qu'une vie courte et passagère ; telle ne doit pas être la mesure de nos bénédictions, elles doivent embrasser l'éternité entière ; elles doivent s'étendre non-seulement à la vie présente, mais aux temps qui l'ont précédée et à ceux qui la suivront. En tout temps nous devons bénir le Seigneur, soit qu'il se montre, soit qu'il se dérobe à nos regards ; car en tout temps se déploie sa providence. — Ce n'est pas tout, et dans ses actions de grâces Daniel remarque bien qu'à Dieu appartient la connaissance des songes. « A lui, dit-il, appartiennent la sagesse, l'intelligence et la force, » c'est-à-dire la connaissance et la prescience de toutes choses. Car ces paroles reviennent à celles-ci : Il connaît tout, il n'ignore rien. Comment ne connaîtrait-il qu'une



chose? comment n'aurait-il que de la prescience? — Nous ne lisons pas non plus : Il possède la sagesse... ; mais : « A lui appartiennent... » afin que nous voyions dans ces attributs des biens qui lui appartiennent essentiellement. Qu'ajouter encore? Qu'il se borne à la prescience et que son action est nulle? Loin de là, son action est toute-puissante. « Il change les temps et les âges. » Il n'est point question de la révolution des années, mais de la vicissitude des choses. « Il élève et renverse les rois, » étant l'auteur de tous les changements. Dieu n'ira-t-il pas au delà de la prescience et de l'action? Il fait encore une chose plus merveilleuse, il communique aux autres sa science. « Il donne la sagesse aux sages ; » non point à ceux qui avaient le titre précédemment, mais à ceux à qui il veut bien le donner. Le sage qui n'a point reçu de lui la sagesse n'est point vraiment sage ; et vous vous tromperiez en estimant sagesse les artifices des habitants de la Chaldée. « ... Et la science à ceux qui demandent la lumière. »

Voyons à ce propos si Daniel fut redevable de ses connaissances à la nature ou à un don divin. « C'est lui, poursuit-il, qui révèle les choses les plus profondes et les plus cachées. » Il ne dit pas : C'est lui qui trouve ; mais : « C'est lui qui révèle aux autres les choses qui se dérobaient à leurs regards, celles que le temps cache et couvre de son voile. » — « Il connaît celles qui sont ensevelies dans les ténèbres ; avec lui habite la lumière. » C'est le mot de David : « Les ténèbres pour lui sont aussi claires que la lumière. » *Psalm.*, CXXXVIII, 2. Daniel désigne de cette manière l'étendue de la science divine ; soit que les choses les plus obscures ne le soient pas pour le Seigneur, soit qu'il devienne lui-même leur lumière. Et comment peut-il connaître ce qui est dans les ténèbres? Parce que la lumière est inséparable de lui ; « elle habite toujours avec lui. » C'est une manière de s'exprimer humainement. De même qu'il n'y a point d'obscurité pour celui qui porte à la main un flambeau allumé, ainsi en est-il pour Dieu : il faudrait même dire plus et le comparer à un homme dont l'œil serait le flambeau et qui déverserait la lumière tout autour de lui. Dieu est la lumière même. « Honneur à vous, Dieu de mes pères ; à vous la gloire, parce que vous m'avez donné la sagesse et l'intelligence. »

Le souvenir de ses ancêtres vient à propos : il sert à triompher du cœur de Dieu, comme le souvenir invoqué de nos meilleurs amis triompherait de nous. « Honneur à vous ; grâces, gloire à vous, qui m'avez donné la sagesse et l'intelligence, » celles qu'il possédait auparavant : « Et maintenant vous m'avez fait connaître ce que je vous ai demandé. » Vraisemblablement, il lui avait demandé d'autres faveurs et il avait également obtenu les lumières nécessaires. « Car vous m'avez révélé le songe du roi. »

« Et Daniel vint sur-le-champ trouver Arioch, à qui le roi avait donné l'ordre de mettre à mort les sages de Babylone, et il lui dit : Ne mettez point à mort les sages de Babylone ; introduisez-moi en présence du roi, et je lui donnerai l'explication de sa vision. » Le voilà qui court et s'écrie : « Ne faites point périr les sages de Babylone. » *Ibid.*, 24. Qui eût pris soin de ces imposteurs ? Admirez à ce sujet l'humanité et la charité du prophète. Néanmoins il n'eût point été écouté, s'il n'eût ajouté : « Introduisez-moi en présence du roi, et je lui donnerai l'explication de sa vision. Alors Arioch introduisit en toute hâte Daniel en présence du roi, et il lui dit : J'ai trouvé un homme parmi les captifs de Juda qui expliquera le songe du roi. » *Ibid.*, 24-25. « J'ai trouvé un homme parmi les captifs de Juda... » Il ne rougit point de nommer cette race. Lorsque l'on cède au joug de la nécessité, on ne s'arrête pas à toutes ces misères, et l'on abdique l'orgueil dont on se targue dans la prospérité. Le malade ne s'enquerra pas avec curiosité de la noblesse du médecin : l'homme qui court un grand danger ne recherchera pas si celui qui doit l'en délivrer est de commune ou de noble race ; il ne soupirera qu'après un seul point, après sa délivrance. Cependant il y avait de quoi songer, de quoi être confus à la vue de ses concitoyens exterminés, et du triomphe et de la joie de quelques misérables captifs. Il n'en fut point ainsi : le roi ne s'arrêta à aucun de ces sentiments ; il manda Daniel et l'interrogea sur un ton bien moins élevé que par le passé. Instruit par l'expérience de l'inutilité de ses recherches, il parla en ces termes :

« Et le roi répondit, et il dit à Daniel, surnommé Baltazar : Pourrais-tu me rappeler le songe que j'ai eu et me l'expliquer ? »

*Ibid.*, 26. Son langage respire la bienveillance ; il ne dit pas : Si tu n'en es pas capable, le sort des autres t'est réservé. Quelle est la réponse de Daniel ? « Et Daniel répondit en présence du roi et il dit : Le mystère dont le roi recherche l'explication, ni les sages, ni les devins, ni les mages, ni les Gazaréniens avec toute leur puissance ne sauraient le lui expliquer. Mais il est au ciel un Dieu qui révèle les mystères ; et c'est lui qui a découvert au roi Nabuchodonosor ce qui doit arriver dans les temps éloignés. »

*Ibid.*, 27-28. Faites attention à la prudence du prophète ; il ne dit pas sur-le-champ : Oui, je puis vous l'expliquer ; mais il instruit le roi d'une vérité capitale pour lui : « Le mystère dont le roi recherche l'explication, ni les sages, ni les devins, ni les mages, ni les Gazaréniens avec toute leur puissance ne sauraient le lui expliquer. Mais il est au ciel un Dieu qui révèle les mystères. » Il défend la cause des malheureux injustement mis à mort, et il établit qu'à lui non plus il n'appartient pas d'expliquer le mystère. Si j'affirme que c'est là une tâche au-dessus des mages, je n'ai point pour but de m'élever au-dessus d'eux, mais de vous apprendre qu'une nature supérieure guide ma langue. « Mais il est au ciel un Dieu... » Il ne donne point à Dieu le ciel pour limite ; s'adressant à un barbare, il l'arrache à la terre et à la notion de ses dieux qui ne pouvaient en être séparés. « Et il a découvert au roi Nabuchodonosor ce qui doit arriver en des temps éloignés. » Il s'exprime d'une façon énigmatique. Déjà il offre donc et détermine comme un tableau raccourci de la vision, et il charme l'esprit du monarque par cela qu'il ne lui présente rien de redoutable et de pénible.

« Quant aux songes et aux visions qui vous ont frappé durant votre sommeil, les voici : Vos pensées sur votre lit vous ont représenté ce qui doit arriver après ces temps ; et celui qui révèle les mystères vous a montré ce qui arrivera. » *Ibid.*, 28-29. Le texte *visiones capitis* prouve que Daniel parlait à la façon du vulgaire qui faisait de la tête le siège des songes, soit que dans la tête réside la raison, soit qu'elle serve ici à désigner les yeux, et alors le texte serait : Vous avez fourni l'instrument du songe. — Il ne dit pas non plus : Dieu vous a découvert ; mais : « Vous son-

giez à ce qui doit arriver après ce temps. » Ayant asservi la terre entière, le roi se demandait s'il transmettrait lui-même son empire à ses enfants ou s'il succomberait. Car la grandeur de la puissance fait oublier plus d'une fois les lois de la nature, et la mort à laquelle on est voué. Il est donc probable que la multitude de ses hauts faits s'étant présentée à son esprit, Nabuchodonosor s'imaginait ne point devoir mourir. Un autre roi avait éprouvé les mêmes sentiments ; et voilà pourquoi un prophète disait à ce roi de Tyr : « Sache-le bien, tu es un homme et non un Dieu. » *Ezech.*, xxviii, 2. — Observez de quels ménagements Daniel use pour ne pas le blesser. Il ne lui dit pas : Tels ont été vos rêves et vos espérances, il lui dit seulement : « Vous songiez à ce qui doit arriver après ces temps. « Voilà ce qui occupait vos pensées et votre esprit. — « Sur votre lit.., » quand personne ne vous importunait et que votre âme jouissait d'un calme profond, à ce moment où profitant du calme et du repos, la foule des rêveries nous envahit. Aussi plusieurs ont-ils l'habitude de consacrer ce temps à la prière, à cause de l'oisiveté où l'âme est plongée et du péril auquel la négligence nous exposerait. « Et celui qui révèle les mystères, vous a montré ce qui arrivera. » Pour la deuxième fois la pensée de Dieu est sur ses lèvres, et non pas d'une façon vague : dans un cas il le désigne par ces mots : « Celui qui est au ciel ; » dans l'autre, par ceux-ci : « Celui qui révèle les mystères. »

« Ce secret m'a été aussi révélé, non par une sagesse qui soit en moi plus qu'en tous les autres mortels, mais afin que j'en donnasse l'explication au roi, et que vous connussiez les pensées de votre cœur. » *Ibid.*, 30. Comme s'il disait : Ce n'est pas à moi que doit revenir le mérite de l'avoir découvert ; s'il m'a été communiqué, ce n'est pas que je l'emporte en quelque chose sur les autres hommes, et Dieu, en me le révélant, n'a pas eu égard à ma sagesse. Si malgré ce langage le roi vénéra Daniel à l'égal d'un Dieu, qu'eût-il fait si Daniel lui eût parlé différemment ? — Mais non, tout cela n'a eu lieu qu'à cause de vous, lui dit-il ; c'est vous qui m'obligez et non moi qui vous oblige, et je n'ai été instruit du songe qu'afin que vous le soyiez vous-même. Telle est la voie par laquelle il cherche à le rapprocher de Dieu, et à lui faire rapporter

d'avance au Seigneur le prodige et l'amour dont il devait être l'objet. Comment ne s'en fût-il pas rapproché en apprenant que Dieu n'avait en tout cela pensé qu'à lui? Il vous a plus honoré, lui disait Daniel, qu'il ne m'a honoré moi-même. Telle est la modestie de ce jeune homme; et c'est ainsi qu'il se garde bien de commencer son récit avant d'avoir éloigné le roi de la haute opinion qu'il pouvait avoir de lui. Pouvait-il bien courir après la vaine gloire, lui qui repoussait la gloire légitime? Il ne va pas dire : Je sers Dieu, je l'honore mieux que les autres; voilà pourquoi j'ai été gratifié de cette révélation. Non, elle m'a été faite afin que vous fussiez instruit de choses extrêmement importantes pour vous. — Encore qu'il ne tint pas ce langage, c'était la conclusion qui devait se présenter naturellement à l'esprit des auditeurs.

« Vous, roi, vous regardiez, et voilà comme une statue, une statue énorme, d'une hauteur immense, debout devant vous; et son regard était terrible. Et la tête de cette statue était d'or très-pur; ses mains, sa poitrine et ses bras étaient d'argent; son ventre et ses cuisses d'airain, ses jambes de fer, une partie de ses pieds était de fer, et une autre d'argile. » *Ibid.*, 31-33. Telle était la vision dont Nabuchodonosor avait été favorisé. L'Évangile devant être répandu parmi les Gentils, les Gentils sont longtemps à l'avance favorisés par des visions; c'est chez des Gentils, alors que le temple a été renversé, que les prescriptions légales ont cessé, c'est, dis-je, chez des Gentils que cette vision se produit. Mais à des Hébreux le soin de l'expliquer. En effet, quoique les Gentils dussent avoir part à la prédication de l'Évangile, c'était à des Hébreux, aux apôtres, que le soin de le répandre devait être confié. Ainsi en fut-il pour Corneille. Les Gentils doivent marcher devant et non après les autres. Voici Nabuchodonosor à qui le premier la statue apparaît; mais c'est Daniel qui le premier en découvre la signification. C'est une preuve de plus que les Juifs sont à la fois les premiers et les derniers. Les premiers, ils reçurent les biens de Dieu; mais ils ne conservent pas ce qu'ils recevaient, et de cette manière l'égalité fut rétablie. Les premiers aussi, avec le baptême, ils reçurent le Saint-Esprit. De même, nous voyons d'abord une multitude de nations sortir d'Abraham, et la circoncision n'en

sortir qu'en second lieu; mais c'est la circoncision qui est le principe du salut. Ces choses, les prophètes les avaient répétées à satiété aux Juifs, et il me serait facile, n'était votre peu d'intelligence, de marquer en quel temps et en quel lieu. Les Juifs, n'y ayant prêté aucune attention, c'est aux Gentils que Dieu s'adresse.

Des Juifs entendent son langage et le dédaignent : un gentil l'entend et adore. Nous voyons en cela une figure prophétique de ce qui devait avoir lieu au temps du Christ. La Chananéenne l'adore, les Juifs repoussent leur Seigneur. Les Juifs jettent Jérémie dans les fers, Nabuchodonosor se prosterne devant Daniel. Les Juifs chassent les apôtres; les Grecs s'écrient à leur aspect : « Ce sont des dieux qui sont venus à nous. » *Act.*, xiv, 10. Or, un jugement porté sans passion est un jugement pur et sincère. Voyez-vous briller ces figures? Dans Babylone, on entend parler des choses du Christ, un barbare les écoute, preuve que les barbares aussi bien que les Gentils étaient appelés à entendre la bonne nouvelle, conformément à cette parole de Paul : « Je suis redevable de la prédication évangélique aux barbares non moins qu'aux Grecs. » *Rom.*, i, 14. Et ne perdez point courage, voici le type de vos espérances. Quel obstacle se présentait? C'était, d'un côté, l'orgueil du monarque et sa qualité de barbare; de l'autre, la bassesse de celui qui portait la parole et qui était un simple captif, son âge encore tendre, et sa religion étrangère à celle du roi. Le roi ne lui dit pas : Pourquoi ne t'occupes-tu pas de vos affaires? pourquoi n'as-tu pas prévu la prise de votre Jérusalem? Eh quoi, tu n'en as rien su, et tu viens faire le prophète! Ainsi parlent les aveugles : Il fallait que le Christ se ressuscitât lui-même. Le songe rapporté par Daniel annonçait la ruine de l'empire de Babylone et le bouleversement de l'univers entier. Et Nabuchodonosor crut à sa parole : s'il n'y eût pas cru, il n'eût point offert un sacrifice en l'honneur de Daniel. Ainsi Nabuchodonosor croit, et bien des hommes ne croient pas. C'est pour cela cependant que tant de prédictions ont été faites. Si les unes n'ont point été accomplies, je vous autorise à ne pas croire aux autres. Mais pour ne pas laisser plus longtemps le discours dans l'obscurité, expliquons le texte qui nous occupe.

Il s'agit donc en premier lieu de cinq matières différentes, l'or, l'argent, l'airain, le fer et l'argile. La statue entière représente le temps et ce qu'il entraîne après lui. Expression fort juste que celle de *imago*; car les choses terrestres ressemblent bien à une image, à une image inanimée. Expression fort juste encore que celle-ci, une statue, une image d'or; car, de même que l'or, tout brillant qu'il est, sort de la terre, de même notre corps et ce qui nous appartient tire de la terre son origine. Remarquez bien qu'il retourne dans la poussière où il était primitivement. — Voilà ce qu'une pierre ne fera jamais; elle pourra briser, mais elle ne transformera pas la substance d'une chose. — Cela se fait pourtant, et vous y voyez le mystère de la résurrection. En effet, lorsque nos corps se décomposent et retournent à leur état primitif, à savoir à l'état de terre, alors la corruption se présente. Or, tout cela, une pierre le fait. Lors donc que vous verrez une statue composée de matières différentes, et dont la tête sera belle, la poitrine plus commune, le ventre repoussant et les jambes encore plus, sachez bien que cette différence n'existe qu'à la surface. Ces divers éléments sont d'une seule et même nature, et la preuve c'est qu'ils se résolvent tous également en poussière. Ce n'est pas là une philosophie sans valeur. Tournez vers elle votre âme, et, vous isolant des choses de la terre et du faste de la grandeur, considérez un roi, un préfet, un préteur, et ces officiers subalternes qui sont figurés par le fer et l'airain; venez ensuite à leur tombe, et, quels qu'aient été leurs efforts pour vous donner le change, au fond de leurs urnes d'or vous trouverez une seule et même nature. Portez vos regards, soit sur ce sublime prisonnier, soit sur ce pauvre réduit à n'avoir qu'un débris d'argile, partout vous ne verrez que poussière. Notez cependant que ces éléments ne furent point réduits à l'état de poussière avant qu'une pierre eût frappé la statue.

« Vous regardiez ainsi, jusqu'à ce qu'une pierre fut détachée de la montagne sans la main d'aucun homme; et elle frappa la statue, et elle frappa ses pieds de fer et d'argile; et alors furent brisés ensemble le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or; et ils devinrent comme la poussière qu'un vent d'été emporte hors de

l'aire; et un vent violent les emporta; et le lieu où ils étaient ne se trouva plus. » *Ibid.*, 34, 35. Le néant des choses humaines n'apparut pas avant le lever du soleil de justice; on ne comprit pas avant que l'or n'était pas de l'or. Vous pouvez voir par là, même avant le choc de la pierre, quand la statue est encore debout, que nul de ces éléments ne l'emporte en valeur sur les autres. Ceux-ci ne sont au-dessus de ceux-là que par l'apparence, la durée et la solidité. Aussi Dieu fit-il l'or de la terre, afin que vous n'en conceviez pas une haute idée. Pourquoi le règne de Nabuchodonosor est-il appelé règne d'or, celui des Perses règne d'argent, celui des Macédoniens règne d'airain, et celui des Romains règne de fer et d'argile? Remarquez la signification corrélatrice de ces matières diverses : L'or est le symbole de la richesse; il a néanmoins peu de valeur, et il est plus particulièrement propre à favoriser la fraude, le luxe et l'ambition. Ainsi en était-il de l'empire de ce barbare : ses sujets et lui possédaient une grande quantité d'or; car il y a dans leur pays des mines nombreuses. Et l'on remarque, en effet, chez les Syriens des richesses aussi considérables qu'inutiles. Cet empire était représenté par la tête de la statue, à cause du rang qu'il occupait dans l'ordre des temps. Les richesses étaient moins considérables dans l'empire des Perses, de même que dans celui des Macédoniens; mais celui des Romains était plus fort et plus pratique; et, comme il parut le dernier dans l'ordre du temps, ce sont les pieds qui les représentent. Dans cet empire, il y avait des éléments de faiblesse et des éléments de force, conformément à la loi de variété qui régit les hommes. « Lorsque l'iniquité se sera multipliée, disait le Sauveur, la charité d'un grand nombre se refroidira. » *Matth.*, xxiv, 12. La charité refroidie, il en résulte nécessairement des haines et des guerres; comme les embûches et les hostilités surgissent alors de toutes parts, enfin les hommes ne peuvent éviter de s'entrechoquer, à l'instar de l'argile et du fer; et de même que ces éléments, étant d'une nature opposée l'un et l'autre, ne sauraient jamais être unis parfaitement, ainsi des hommes. Du reste, telle est la prédiction constante des apôtres et des prophètes. Après cela viendra la fin. Il en sera maintenant comme au temps de Noé : la malice des hommes ayant



comblé la mesure, le déluge éclata. Le monde périra, comme périt le corps malade que l'on gorge de plaisirs. Mais, si miséricorde est faite à une ville qui possède cinq justes, à plus forte raison le monde l'obtiendra-t-il s'il possède un nombre proportionné de justes.

« Et la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et remplit toute la terre. » *Ibid.*, 35. « Et une pierre tomba de la montagne. » A quel moment? A l'apparition, non de la partie d'or, ni de la partie d'argent, ni de la partie d'airain, mais de la partie de fer. « Elle se détacha de la montagne. » Ces mots : « De la montagne, » indiquent la hauteur de laquelle elle se précipite. Aux yeux du roi, ils montrent qu'il s'agit ici des choses humaines. « Une pierre se détacha de la montagne. » Daniel établit la pleine liberté en ce point, et l'absence de toute contrainte ; car il ne dit pas : « Une pierre fut précipitée, » mais : « Tomba du haut de la montagne, » contre toute attente, à l'insu de tout le monde. « Et elle se détacha sans la main d'aucun homme. » C'est une allusion à la génération selon la chair : il est dans les usages de l'Écriture de désigner les femmes sous la figure d'une montagne ; par exemple dans le passage où elle parle « de la fosse de laquelle vous avez été tirés. » *Isa.*, LI, 1. Pareillement, le Christ est désigné sous la figure d'une pierre, à cause de la stabilité de son règne. « Cette pierre brisera celui sur lequel elle tombera, » est-il écrit, « et elle le rendra semblable à la poussière qui s'élève de l'aire pendant l'été. » *Luc.*, XX, 18. Le prophète déclare ensuite que ces empires ne subsisteront pas. « Et la violence du vent les a emportés, et l'on n'a plus trouvé le lieu où ils étaient. » Ainsi les empires sont détruits comme s'ils n'avaient jamais existé. « Et la pierre devint une grande montagne. » La prédication des apôtres remplit la terre entière. Notez que cette pierre est qualifiée tantôt de montagne, tantôt de pierre angulaire, tantôt de pierre fondamentale, pour vous apprendre qu'elle réalise toutes ces significations : elle est une montagne, parce qu'elle remplit tout ; elle est angulaire, parce que toutes choses reposent sur elle. Pour la même raison, elle reçoit le nom de pierre fondamentale et de racine de la vigne ; car le Sauveur a dit : « Je suis la vigne, et vous êtes les sarments. » *Joan.*, XV, 5.

« Voilà le songe, et nous en exposerons devant notre roi l'explication. Vous êtes le roi des rois. Le Roi du ciel vous a donné un royaume fort, respecté et honoré dans tous les lieux où habitent des enfants des hommes, et il a mis entre vos mains les bêtes des champs et les oiseaux du ciel, et il vous a établi maître de toutes choses. » *Ibid.*, 36-38. Une fois qu'il a montré la toute-puissance du Seigneur, alors il se prépare à exposer la vérité. Avec quels ménagements et quel respect néanmoins il commence son discours ! « Vous êtes le roi des rois ; le Roi du ciel vous a donné un royaume fort, puissant et honoré dans tous les lieux où habitent les enfants des hommes, et il a mis entre vos mains les bêtes des champs et les oiseaux du ciel. » Outre les hommes, vos semblables, vous commandez encore au désert et aux êtres qui volent sur votre tête ; c'est le don que Dieu avait fait à l'homme dès le commencement : « Commandez aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel ; » *Genes.*, 1, 28 ; preuve que Dieu est également le Créateur du désert et des bêtes farouches aussi bien que des animaux domestiques. « Sur tous les lieux où habitent les enfants des hommes s'étend le royaume que le Dieu du ciel vous a donné. » Il ne dit pas maintenant : « Il y a au ciel un Dieu. » Voyez avec quelle mesure il aborde l'exposition de la vérité. Il indique en premier lieu le séjour du Seigneur, afin qu'on ne fût pas tenté de l'attacher à la terre. Ce point établi, Daniel apprend au roi que Dieu est le créateur, le maître et le souverain du ciel, de telle sorte qu'il réside dans le ciel, non comme dans un lieu, mais comme dans son œuvre. Mais, s'il est le souverain du ciel, il peut vous donner la terre. Effectivement, il a pris pour lui le ciel, et à vous il a laissé la terre en partage. Ce qu'il est au ciel, vous l'êtes sur la terre, à savoir au-dessus de tous, le maître de tous, la tête de tous. Vous avez reçu de lui plus que les autres princes de la terre ; car il a fait de vous la tête, et il vous a fait voir votre empire sous l'image de l'or et de l'or le plus pur.

« Vous êtes la tête d'or, et après vous il s'élèvera un royaume inférieur au vôtre, un empire d'argent ; puis un troisième royaume d'airain qui étendra sa domination sur toute la terre. Ce fut le royaume des Macédoniens. « Puis il y aura un quatrième royaume

qui sera semblable au fer; car, de même que le fer brise et dompte toutes choses, il abattra et brisera tout. » *Ibid.*, 38-40. Ce quatrième est celui des Romains. Daniel n'en donne pas les noms. Pourquoi cela? Il n'a pas voulu s'exprimer trop clairement de crainte qu'on ne fût tenté d'anéantir les Livres saints. « Vous avez vu des pieds et des doigts dont une partie était d'argile et l'autre de fer : cela signifie que le royaume sera divisé, et il y aura en lui une partie de la racine de fer, de même que vous avez vu le fer mêlé à l'argile. Quant aux doigts des pieds, en partie de fer, en partie d'argile, le royaume sera en partie affermi et en partie brisé. Et comme vous avez vu le fer mêlé avec l'argile, ces royaumes se mêleront par des alliances humaines; mais ils ne seront pas unis, de même que le fer ne saurait s'unir à l'argile. » *Ibid.*, 41-43. A quelle époque cette prophétie s'accomplit-elle chez les Romains? Voyez-vous le nombre de ces royaumes? Encore tous n'eurent-ils pas une origine royale, et furent-ils en majeure partie composés d'infidèles.

« Et aux jours de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et ce royaume ne sera pas transmis à un autre peuple, et il brisera et consumera tous les royaumes, et il subsistera à jamais. » *Ibid.*, 44. Viennent ici les Juifs; que diront-ils de cette prophétie? Ce n'est pas d'un royaume humain qu'on pourrait dire qu'il n'aura pas de fin. Cependant il faut bien un royaume à qui ces expressions conviennent. Si vous prétendez qu'elles concernent le Père, remarquez ces mots : « Aux jours de ces rois, » à savoir, des Romains. D'autre part, si l'on demande comment l'or, c'est-à-dire l'empire des Babyloniens, qui était renversé depuis longtemps, a pu être mis en pièces; comment il en a été de même de l'argent, c'est-à-dire des Perses; et de l'airain, c'est-à-dire des Macédoniens, lesquels empires avaient déjà depuis longtemps pris fin; je vous prierai de n'en être pas étonné, mon bien-aimé. Paul ne crut pas devoir soulever tous les voiles, et il faut attendre, dit-il, « pour la manifestation des mystères, que ce qui les retient disparaisse entièrement; » à plus forte raison le prophète parlera-t-il de cette manière. Quelle utilité, je vous le demande, eût résulté d'un langage plus explicite? Si l'on insiste :

Comment donc a-t-on pu briser l'airain et le fer ? on retombera dans une question vulgaire, et l'on ne sera pas moins embarrassé à expliquer comment les royaumes déjà renversés ont pu être détruits. Ils l'ont été, répondra-t-on, par le fait de la destruction des royaumes dans lesquels ils s'étaient confondus. Mais cela s'est fait sans éclat ; et comme Dieu, tout Dieu qu'il est, a jugé à propos de rester voilé, vous pouviez douter de son action. Que si l'on voulait examiner cette prophétie au point de vue du présent, elle serait aussi aisément justifiée. Maintenant aussi il vient de briser les empires et de confondre l'arrogance des Macédoniens. Lorsque vous verrez les martyrs tout braver pour accomplir ses commandements, et affronter la mort même, vous verrez alors le royaume de Dieu et vous saurez comment il peuple la terre. Telles sont les prophéties : si quelques circonstances ne se sont pas réalisées, ne croyez pas à leur entier accomplissement. Daniel poursuit après en ces termes :

« Parce que vous avez vu la pierre détachée de la montagne sans le secours d'aucune main, et briser l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or, Dieu a montré au roi ce qui doit survenir plus tard. Et le songe est vrai et son interprétation est fidèle. » *Ibid.*, 45. Voyez comment il confirme la vérité de ses paroles ; les choses claires lui servent à établir les plus obscures. J'ai raconté votre songe, semble-t-il dire ; croyez donc à mon interprétation. Et le roi que fait-il ? « Alors le roi Nabuchodonosor tomba la face contre terre et adora Daniel ; et il ordonna qu'on lui offrît de l'encens et des sacrifices. » *Ibid.*, 46. Ainsi, il n'hésite pas un instant ; et il veut sur-le-champ qu'on lui offre de l'encens et des sacrifices. Remarquez cette circonstance bizarre. Vous comprendrez de la sorte la coutume des Gentils de diviniser les hommes. Lors donc qu'on vous demandera quelle est l'origine de l'idolâtrie, vous pouvez la signaler prise sur le fait même. Les apôtres aussi étaient transformés en divinités. De cette manière également le démon s'efforça, dès le berceau du monde, d'introduire l'impiété sur la terre : « Vous serez comme des dieux, » dit-il. N'ayant pas réussi, il fait rage pour multiplier les idoles à l'infini.

« Et le roi répondant, dit à Daniel : Je reconnais véritablement

que ton Dieu est le Dieu vivant et le souverain des rois. » *Ibid.*, 47. Il ne lui en faut pas davantage pour croire ; au lieu que les Juifs, aux oreilles desquels une foule d'oracles pareils retentissaient, n'y faisaient aucune attention. Vous avez là une preuve de la docilité des Gentils. Comme le temps approchait où l'Évangile devait leur être annoncé, le Seigneur se justifie par avance en la personne de leurs ancêtres, et il établit les raisons de la préférence qui leur est accordée.

### CHAPITRE III.

« Et la dix-huitième année, le roi Nabuchodonosor fit faire une statue d'or ; elle avait soixante coudées de hauteur, et six coudées de large ; et il la plaça dans le champ de Dééra, dans la province de Babylone. Et Nabuchodonosor envoya rassembler tous les princes, gouverneurs chefs, juges, tous ceux qui étaient revêtus de quelques charges, et les magistrats de toutes les provinces afin qu'ils assistassent à la dédicace de la statue que le roi Nabuchodonosor avait élevée. » *Dan.*, III, 1, 2.

Admirez ici l'éclat de la vérité ; car qui eût osé découvrir une semblable chose ? Et quoi ! ce prince qui s'était prosterné devant Daniel, qui lui avait fait offrir des sacrifices, qui avait honoré Dieu dans le ravissement et l'admiration, revient peu de temps après à ses premières erreurs ! Oui, parce vous ne l'avez pas ébloui de prodiges. Ces jeunes gens n'avaient songé à rien de pareil ; ils n'avaient en vue qu'une seule chose, d'exposer la vérité dans toute sa simplicité. Après la prise de Jérusalem, car c'est alors qu'il la prit et la subjuga, Nabuchodonosor obéissant sans doute à des sentiments d'orgueil, dressa cette statue. D'après les uns, il l'aurait fait en souvenir de la statue qu'il avait vue en songe ; d'après d'autres, il aurait voulu prendre rang parmi les dieux ; car les anciens, à l'exemple du démon, avaient souvent l'ambition de passer pour des divinités. Mais voyez la suite des événements. Il omet de se faire adorer lui-même, et il fait adorer une statue ; et il déploie pour cela un grand appareil, et il s'efforce de frapper les esprits

par la grandeur comme par la masse de la statue et par la place qu'il lui assigne. Il la fit dresser « dans le champ de Dééra, » sans doute parce qu'il formait une plaine.

« Voilà des Juifs établis par vous sur les travaux de Babylone, Sidrach, Misach et Abdénago. Ces hommes, ô roi, n'ont point obéi à votre décret ; et ils n'honorent pas vos dieux, et ils n'adorent pas la statue d'or que vous avez dressée. Alors Nabuchodonosor irrité et plein de fureur ordonna qu'on lui amenât Misach, Sidrach et Abdenago. » *Ibid.*, 12-13. Pourquoi Daniel ne paraît-il point ici ? A mon sens, on n'osa pas le dénoncer ; ou bien le roi embarrassé ne voulut point le traduire publiquement à sa barre. Plusieurs en cherchent la raison dans le nom de Baltazar qu'il portait et qui était le nom de l'idole des Babyloniens ; et Dieu ne permit pas qu'il fût plongé dans la fournaise de crainte qu'on n'attribuât au nom de cette idole sa conservation. Et les trois enfants ? ils étaient eux aussi destinés à faire triompher la vérité. Les Chaldéens les accusaient, car l'envie est le principe de bien des actions : ils ne pouvaient souffrir de voir des captifs leur donner des ordres. Mais, de même qu'ils ne virent les prodiges opérés par Daniel qu'après avoir reconnu sa douceur et la pureté de ses mœurs ; de même, à peine les jeunes Hébreux sont-ils traduits devant le roi, que Dieu découvre leurs sentiments. Pour eux, quoique ainsi déposés, ils ne s'écartèrent pas de la plus grande modestie. Cependant un homme qui a fait le sacrifice de la vie présente et qui n'a point peur de la mort, ne recule d'ordinaire devant aucune action quelque téméraire qu'elle paraisse. Mais ces jeunes gens, tout en méprisant la mort, gardèrent une douceur inaltérable ; et leur courage ne les entraîna ni dans l'arrogance ni dans la vanité.

« Et ces trois hommes, Sidrach, Misach et Abdénago furent précipités chargés de liens dans une fournaise ardente. Et ils se promenaient au milieu des flammes, louant Dieu et bénissant le Seigneur. » *Ibid.*, 23-24. Quelle merveille inouïe que de se promener ainsi et de louer le Seigneur comme s'ils eussent été plongés dans un bassin rafraîchissant ! Mais qui pouvait les en empêcher puisque telle était la volonté divine ? Je jugerais de la même manière le feu qui consuma les gens qui étaient hors de la four-

naïve : c'était du feu dans les deux cas, il s'agissait également dans les deux cas de corps humains ; seulement ceux-ci furent dévorés et ceux-là restèrent intacts. Voyez-vous quel trésor c'est qu'une excellente volonté, et combien la leur était admirable ? Admirez également la bienveillance et les égards que Dieu leur témoigna. « Je glorifierai, a-t-il dit, ceux qui me glorifient. » *1 Reg.*, II, 30. L'assemblée entière était là debout : ils avaient tenu un langage au-dessus de la nature, Dieu les a honorés au-dessus de la nature. Aussi voyez les serviteurs agir avec la puissance même du Maître. Est-il étonnant qu'ils se rient des ordres du roi, puisque les éléments leur obéissent et les révérent ? La fournaise est une église véritable, elle me rappelle le ciel. Ils y font déjà l'expérience de l'incorruptibilité. Si le péché a rendu dès le principe nos corps passibles, la pratique des œuvres de justice les rend à l'impassibilité. « Et ils se promenaient. » Mais prêtons l'oreille à ce qu'ils disent ; écoutons dans le silence leur chant mystérieux. On vous a parlé précédemment des accents confus et désordonnés de la harpe, du psaltérion et de toute sorte d'instruments de musique : écoutez maintenant les accents qui retentissent du sein des flammes. N'étiez-vous pas surpris lorsque la voix de Dieu s'élançait du milieu du feu ? Eh bien, il communique à ses serviteurs le même privilège. Quel air mis en mouvement pouvait produire ces sons ? Ne recommande-t-on pas toujours aux condamnés qui doivent subir le feu d'ouvrir la bouche, afin de rendre plus promptement le dernier soupir ? Écoutez ce concert harmonieux ; on dirait qu'une seule voix leur sert d'organe.

« Et Azarias se tenant debout pria ainsi ; et ouvrant sa bouche au milieu du feu, il s'écria. » *Ibid.*, 25. Vous croiriez peut-être qu'ils vont remercier seulement le Seigneur du bienfait présent : nullement, ils lui parlent encore de leur captivité et des maux divers qui ont fondu sur eux. Voici comment ils débutent : « Soyez béni, Seigneur Dieu de nos pères ; que votre nom soit loué et glorifié dans tous les siècles. Or, l'ange du Seigneur descendit avec Azarias et ses compagnons dans la fournaise ; et il écarta les flammes de la fournaise, et il fit régner au milieu de la fournaise comme un vent du matin ; et le feu ne les toucha en aucune façon,

et il ne les atteignit pas, et il ne leur fit aucun mal. » *Ibid.*, 26; 49-50. Les choses n'arrivaient pas ainsi d'elles-mêmes. Loin d'être consumés, les jeunes Hébreux n'eurent rien à souffrir du feu, il ne leur causa ni la moindre douleur ni le plus léger dommage. Pourtant la flamme montait si haut qu'on la voyait du dehors. Au surplus, les matières qu'on y avait jetées, et la persistance du feu, les flammes qui frappèrent longtemps les regards, et enfin la publicité de cette exécution était plus que suffisante pour garantir la certitude du fait.

« Et Nabuchodonosor entendit leurs louanges ; et il fut saisi d'étonnement, et il se leva, et il dit à ses officiers. » *Ibid.*, 91. Comment Nabuchodonosor vint-il à les entendre ? Il était resté tout le temps sur son trône. Mais Dieu ne voulait pas qu'il entendit sur-le-champ, afin que l'intervalle écoulé servît de nouvelle garantie au prodige, en établissant que durant ce long espace de temps, ils n'avaient souffert en rien du feu. « N'avons-nous pas jeté ces trois hommes liés au milieu des flammes ? Et ils répondirent au roi : En vérité, ô roi. Et le roi dit : Or, je vois là quatre hommes libres et marchant au milieu des flammes ; et ils n'en ont pas subi l'atteinte ; et le quatrième est semblable au Fils de Dieu. » *Ibid.*, 92. Il les apercevait à travers la porte. « Alors Nabuchodonosor s'approcha de la porte de la fournaise enflammée, et il s'écria : Sidrach, Misach, Abdénago, serviteurs du Dieu Très-Haut, sortez et venez. Et Sidrach, Misach et Abdénago sortirent du sein des flammes. » *Ibid.*, 93. Pourquoi n'étaient-ils pas sortis avant qu'il les appelât ? Il valait mieux qu'il interrogeât d'abord ses officiers, afin que, sous l'impression de cette question, ils fussent obligés de répondre à propos. C'est ainsi que Dieu demande à Moïse : « Qu'as-tu donc dans ta main ? » *Exod.*, iv, 2. Pareillement Nabuchodonosor les surprend par son interrogation. « Je vois quatre hommes libres et marchant au milieu des flammes ; et ils n'en ont pas subi l'atteinte ; et le quatrième est semblable au Fils de Dieu. » Sans doute qu'il resplendissait de beauté. Et où avez-vous pris : comme le Fils de Dieu, ô Nabuchodonosor ? Voilà un barbare qui à une sublime vision prophétise. « Et il s'avança et il s'écria : Sidrach, Misach, Abdénago, serviteurs du Dieu Très-Haut,



sortez et venez. » Remarquez-le bien, il n'ordonne pas d'éteindre la fournaise : il les invite à sortir. Quel prodige inconcevable ! Il les appelle du titre qui devait le plus les glorifier. Rien de comparable à une telle noblesse. Écoutez le Seigneur disant : « Moïse mon serviteur est mort. » — « Isaac mon serviteur... » *Jos.*, I, 2; *Genes.*, xxiv, 14. Ce titre suffit pour jeter dans les transports les Anges, les Chérubins et les Séraphins. Les jeunes Hébreux ne restèrent pas plus longtemps dans la fournaise, comme l'eussent fait de jeunes capricieux; ils obéirent à l'instant, et on accourut de toutes parts pour constater le prodige.

#### CHAPITRE IV.

« Moi Nabuchodonosor, j'étais riche dans mon palais, florissant sur mon trône, et puissant parmi mon peuple. » *Dan.*, iv, 1. Pourquoi cette forme de langage ? Pourquoi ne pas dire : Nabuchodonosor était dans l'abondance... Pourquoi le faire parler en personne ? Je croirais volontiers que ces paroles sont de Nabuchodonosor lui-même. Peut-être, après être revenu de ses anciennes erreurs, les avait-il insérées dans quelque acte public ; et Daniel citerait le texte même, pour mieux garantir sa véracité. D'ordinaire, parmi les hommes, quand on a souffert on parle. Quelle terrible leçon pour les superbes ! Car c'est à l'orgueil que ce prince fut redevable de ce qu'il souffrit ; et il le proclame, soit à la fin, soit au commencement ; à la fin, par ces mots : « Il peut humilier tous les superbes ; » *Ibid.*, 34 ; au commencement, en dévoilant tout d'abord les effets de l'orgueil. Là il indique pourquoi il a été humilié ; ici il montre qu'il doit à sa trop grande prospérité d'avoir glissé dans l'orgueil. C'est le mot de David : « Voilà pourquoi ils ont été la proie de l'orgueil. » *Psalm.*, lxxii, 6. Voilà pourquoi le monarque babylonien énumère les biens dont il a été favorisé. « J'étais dans l'abondance au sein de mon palais, florissant sur mon trône, puissant parmi mon peuple. » Tous les biens ne peuvent point accourir à la fois. Si l'on est heureux dans les affaires publiques, on sera malheureux dans les affaires do-

mestiques ; comme il arriva pour Hérode, comme il arriva pour David. D'autres fois, ce sera le contraire, on éprouvera mille difficultés du côté du peuple, quand tout ira bien du côté de la maison. Ou bien, la ville jouira d'une paix profonde, tandis que le royaume sera en proie aux dissensions. Mais Nabuchodonosor possédait tout à souhait ; il n'y avait rien qui l'affligeât. Apprenez par là quel danger il y a dans une trop grande sécurité. En ce qui regarde le corps, lorsque nous ne sommes point conduits par la nécessité à subir maints labeurs et maintes fatigues, nous nous en créons d'artificiels pour exercer nos membres : Dieu fait quelque chose de semblable pour abattre notre orgueil.

« J'ai eu un songe, et il m'a pénétré d'épouvante ; et j'ai été troublé sur mon lit, et les visions de mon cerveau m'ont rempli d'effroi. Et je publiai un décret enjoignant d'introduire en ma présence tous les sages de Babylone, afin qu'ils m'expliquassent le songe. » *Ibid.*, 2-3. Dieu veut l'humilier par l'annonce des événements futurs plus que par l'épreuve elle-même. Et ce songe, comme il était terrible ! Cependant son esprit ne fut pas jeté hors de lui et il n'oublia pas le songe, comme il lui était arrivé la première fois ; la raison en est que Daniel lui avait donné précédemment des preuves suffisantes, lesquelles le dispensaient de toute preuve nouvelle. En toutes choses Dieu agit selon que les circonstances l'exigent, et non par ostentation. Ceci a pour but de confondre les mages. S'ils étaient tentés de dire : Que le roi nous raconte le songe qu'il a eu, et nous lui en donnerons l'explication ; leur impuissance allait être mise au grand jour sur ce point, à plus forte raison sur l'autre. Ils ne pouvaient plus dire cette fois : « Ce que le roi demande est difficile, et il n'est point d'homme qui puisse l'éclaircir ; cela n'est possible qu'aux dieux, lesquels n'habitent point avec les hommes. » *Dan.*, II, 11. Nabuchodonosor apprit de cette manière que Daniel ne devait pas à une sagesse de leur façon la connaissance de ce mystère. Il apprit encore par là que leurs réponses antérieures n'étaient pas mieux fondées, comme il le reconnaît lui-même ; mais il n'y avait personne qui fût capable de les confondre. Dès que la Judée, à savoir, Daniel eut donné l'explication de ce songe, ils n'osèrent plus recourir à

leurs impostures. C'est donc fort à propos que Nabuchodonosor appelle ces sages : quoiqu'il soit surprenant qu'après une expérience si décisive de l'habileté de Daniel en ces matières, celui-ci n'ait point été tout d'abord mandé ; mais Dieu disposait les choses de la sorte, afin que la défaite des mages fit mieux ressortir le triomphe du prophète. « Ce songe m'a frappé d'épouvante, » dit le roi : il n'en est pas plus docile pour cela, et encore une fois il lui faut l'expérience. C'est ainsi que la justice de Dieu éclate de toutes les manières.

« Et les devins, les mages, les Chaldéens, les Gazaréniens se présentaient; et je leur racontai mon songe, et ils ne m'en donnèrent pas l'explication, jusqu'à ce qu'un autre fût introduit devant moi, Daniel surnommé Baltazar, comme le nom de mon Dieu, lequel avait l'esprit de Dieu en lui; et je lui racontai mon songe. » *Ibid.*, 4-5. « Jusqu'à ce qu'un autre fut introduit devant moi. » Il parle comme s'il ne s'en souvenait plus. Sans doute plusieurs années s'étaient écoulées depuis, et il avait oublié ces circonstances au milieu des sollicitudes et des plaisirs dont il était environné; car ce terme, « un autre, » prouve bien qu'il en avait perdu le souvenir. « Comme le nom de mon Dieu... » Peut-être veut-il dire par là : J'ai voulu lui témoigner tant d'honneur que je lui ai donné le nom du Dieu que j'adore. C'est ainsi que nous avons vu donner les noms de Bélus et de Béléus. Les démons n'hésitèrent pas à entrer dans cette voie, lorsqu'ils virent les hommes fiers de ces honneurs et prendre le nom des dieux. Pourquoi dit-il : « Daniel surnommé Baltazar ? » Parce que Daniel était rempli de la vertu de Dieu. C'était un grand honneur chez les Babylonniens d'être ainsi nommé. Et Daniel souffrait qu'on lui donnât ce nom, sans toutefois se l'assigner lui-même dans les occasions où il en parle. « Moi, Daniel, » dit-il toujours. Les mêmes honneurs qui étaient dévolus au fils du roi, lui furent dévolus à lui-même; avant même qu'on eut mis sa sagesse à l'épreuve, sa seule présence lui gagna l'admiration. Mais il ne parlait pas de lui-même; « et il avait le saint esprit en lui; » non point l'Esprit que nous appelons Paraclet; c'était plutôt une sorte de génie inspirateur qui habitait en lui.

« Baltazar, prince des devins... » Il était le premier parmi eux : nouvelle preuve de sa supériorité incontestée. « Baltazar, prince des devins, j'ai connu que l'esprit saint de Dieu réside en toi. » Que tu sois au-dessus de tous les autres, je l'ai reconnu. Pour ne pas lui donner l'occasion de dire encore une fois : « Je ne compte pas sur la sagesse qui m'est propre; » *Dan.*, II, 30; il s'attache à le gagner par ce langage, et il commence tout d'abord en ces termes : Bien que je t'aie nommé prince des devins, ne suppose pas que j'attribue tes réponses à une sagesse purement humaine : oui, tu es le prince des devins, mais ce que tu dis, je le sais, l'est inspiré par une force divine, et je m'en suis convaincu par expérience. « Il n'y a point de mystère qui soit au-dessus de toi. » Belles sont les choses divines. Les choses humaines sont imparfaites, mais non celles de Dieu. « Écoute donc le récit du songe que j'ai eu, et donne m'en l'explication, ainsi que des visions que ma tête a eues sur mon lit. » Quelles sont ces visions? « Je voyais et j'aperçus un arbre au milieu de la terre, et sa hauteur était prodigieuse. Et l'arbre se développa et il devint fort, et sa hauteur atteignit jusqu'aux cieux, et sa masse jusqu'aux extrémités de la terre. Et ses feuilles étaient belles, et ses fruits étaient nombreux, et ils portaient la nourriture de tous les êtres; au-dessous habitaient les bêtes des champs, et dans ses rameaux les oiseaux du ciel. Toute chair y venait prendre sa nourriture. » *Ibid.*, 6-9. Que veut dire ce songe? Il exprime de nouveau la condition fragile des choses humaines. Les oiseaux et les bêtes des champs, dit-il, venaient subsister à l'ombre de cet arbre et y habiter; et tous y puisaient leur nourriture. Il est question de l'empire de Nabuchodonosor, lequel remplissait la terre. Précédemment une statue, un arbre maintenant sert à lui annoncer l'avenir. Et pourquoi Daniel ne serait-il pas venu le trouver avec mission de l'instruire de ces choses? Parce que son langage devait produire une impression plus forte et plus terrible à la suite du tableau que le monarque avait eu sous les yeux; et puis Dieu se montre comme l'auteur mystérieux de l'accroissement insensible des empires aussi bien que des plantes.

« Je voyais dans une vision nocturne sur mon lit; et voilà

que le Saint descendit du ciel plein de puissance; et il s'écria : Abattez l'arbre, coupez ses rameaux, arrachez ses feuilles et dispersez ses fruits. Mettez en fuite les bêtes qui habitent sous ses ombrages, et les oiseaux qui habitent dans ses rameaux. Cependant laissez dans la terre le germe de ses racines; qu'il soit mis en des liens de fer et d'airain, et parmi les herbes des champs; qu'il soit humecté par la rosée du ciel, et que son partage soit avec les animaux dans les herbes de la terre. Et son cœur n'aura plus rien d'humain, et un cœur de bête farouche lui sera donné, et sept fois le temps passera sur lui. Et la parole d'Ir sera expliquée, et cette parole soulèvera une question de la part des saints; afin que les vivants sachent que le Très-Haut est le souverain des empires, et qu'il les donne à qui il lui plaît, et qu'il mettra à leur tête le plus méprisé d'entre les hommes. » *Ibid.*, 10, 14. Remarquez-le bien, il appelle Ir une lumière d'une splendeur éblouissante. « Et le Saint descendit du ciel, et il cria avec force, » de telle façon qu'il le glaça d'épouvante : « Et il dit : Abattez l'arbre; mais laissez dans la terre le germe de ses racines. » Et parce que ce germe d'ordinaire se corrompt, « laissez-le, poursuit-il, en des liens de fer et d'airain. Et le temps passera sept fois sur lui, et il habitera avec les bêtes farouches. » Qu'il faille entendre ceci d'un homme, ce qui suit le prouve : « Et un cœur de bête farouche lui sera donné. Car la parole d'Ir sera expliquée. » Obscure par elle-même, l'interprétation l'éclaircit : « Et sa parole soulèvera une question de la part des saints; » et les saints pourront le dire. Ou bien encore, ils pourront répondre à l'interrogation qui serait faite et indiquer la cause des événements que la réponse a signalés : « Afin que les vivants sachent que le Très-Haut est le souverain des empires. » En voilà la cause. C'est ainsi que Dieu témoigne aux hommes sa sollicitude, et déclare que son empire ne se borne point aux Juifs.

« Ce songe je l'ai vu, moi, le roi Nabuchodonosor; toi, Baltazar, explique-le-moi; car tous les sages de mon royaume sont impuissants à m'en donner la signification. Pour toi, tu le peux, parce que l'Esprit-Saint de Dieu habite en toi. » *Ibid.*, 15. « Tous les sages de mon royaume sont impuissants... » Il savait que ce lan-

gage comblerait Daniel de joie, et qu'il serait heureux de cet aveu de leur défaite, non pas tant à cause de sa propre renommée qu'à cause de la gloire même de Dieu. « Mais toi, tu le peux; parle. » Pourquoi le peut-il? « Car l'Esprit de Dieu habite en toi. » C'est par là qu'il a commencé; c'est par là qu'il finit.

« L'arbre que vous avez vu, cet arbre fort et magnifique dont la hauteur atteint le ciel et dont la masse remplit la terre entière, dont les feuilles sont florissantes, les fruits nombreux; cet arbre où tous les êtres trouvent leur nourriture, sous lequel habitent les bêtes des champs, et dont les rameaux abritent les oiseaux de l'air, c'est vous, ô roi; car vous êtes devenu grand et fort, et votre grandeur s'est accrue, et elle est arrivée jusqu'au ciel, et votre domination s'est étendue jusqu'aux confins de la terre. Quant à Ir et au Saint descendant du ciel que vous avez vu, et à ce qu'il a dit: Abattez l'arbre, renversez-le; cependant laissez dans le sol le germe de ses racines; mais qu'il soit en des liens de fer et d'airain, et parmi l'herbe des champs, et il reposera sous la rosée du ciel, et son partage sera avec les bêtes farouches, jusqu'à ce que le temps passe sept fois sur lui; — en voici l'interprétation, ô roi, et voici la sentence que le Très-Haut a prononcée sur le roi, mon maître: On vous chassera d'entre les hommes, et votre demeure sera avec les bêtes sauvages; et l'on vous donnera du foin pour pâture comme à un taureau; et votre corps sera baigné par la rosée du ciel, jusqu'à ce que vous sachiez que le Très-Haut est le souverain de l'empire des hommes et qu'il le donne à qui bon lui semble. Et parce qu'il a été dit: Laissez dans le sol le germe de ses racines; votre royaume vous restera, dès que vous aurez reconnu la main du ciel. » Et quel remède mettra fin à ce malheur? « C'est pourquoi, ô roi, puisse mon conseil vous être agréable; rachetez vos péchés par des aumônes, et vos iniquités en exerçant la miséricorde envers les pauvres. Peut-être alors sera-t-il pardonné à vos prévarications. » *Ibid.*, 17-24. Et pourquoi le « peut-être? » Pourquoi ce doute jeté sur l'efficacité du remède? Ce n'est point un doute que j'ai voulu soulever; j'ai seulement voulu le pénétrer de frayeur, comme si ses crimes fussent indignes de remède et de pardon. Malgré ce langage, le roi ne

laisse pas de persévérer dans son aveuglement; qu'eût-il fait, si le langage de Daniel eût été moins obscur? Dieu se propose en d'autres endroits le même dessein: « Vous avez beau vous laver dans le nitre, vous n'en êtes pas moins souillé devant moi, dit le Seigneur, » dans Jérémie, II, 22. Et ailleurs: « L'Éthiopien changera-t-il la couleur de sa peau, et le léopard les nuances variées de son pelage? » *Ibid.*, XIII, 23. De même donc qu'il semble ne pas vouloir ici du repentir, moins pour l'exclure que pour effrayer les pécheurs; de même Daniel emploie l'expression « peut-être, » pour éclairer le prince sur l'énormité de ses prévarications. Pourquoi ne lui dit-il pas: Humiliez-vous au fond de votre cœur; inclinez-vous devant Dieu? Car, si telle est la cause des fléaux qui le menacent, pourquoi lui conseilleriez-vous autre chose? « Afin que les hommes sachent que le Très-Haut est le souverain des empires de la terre, » dit Daniel: serai-je alors puni par l'amendement des autres? Tel n'est pas le conseil de Dieu. Lorsque le prophète juge à propos de laisser l'enseignement qui en résulte dans une sorte d'obscurité, il s'exprime en ces termes: « Les vivants sauront...; » mais il dit aussi d'une façon plus précise: « Jusqu'à ce que vous sachiez que le Très-Haut est le souverain de l'empire des hommes et qu'il le donne à qui bon lui semble. » Voyez-vous quelles leçons admirables d'humilité il donne dans ce passage? — Voilà, poursuit-il, le remède que vous offre ce songe. Je vous en indiquerai un autre: Lorsqu'un prince est irrité, il garde le silence; mais un de ses amis s'approchera du coupable et lui dira: Fais telle ou telle chose, donne de l'argent, et souvent; par là nous parviendrons à t'arracher aux mains qui te menacent.

« Ces paroles étaient encore dans la bouche du roi qu'une voix se fit entendre du haut du ciel: C'est à toi, roi Nabuchodonosor, que ceci s'adresse: Ton règne est passé. On te chassera loin des hommes, et tu habiteras avec les bêtes, et l'on te donnera comme à un taureau du foin pour pâture. Et le temps passera sept fois sur toi, jusqu'à ce que tu saches que le Très-Haut gouverne l'empire des hommes, et qu'il le donne à qui bon lui semble. Au même instant cette parole fut accomplie sur Nabuchodonosor, et il fut chassé loin des hommes, et il mangea de l'herbe comme le tau-

reau, et son corps fut baigné par la rosée du ciel; et ses cheveux s'accrurent comme les poils du lion, et ses ongles comme les ongles d'un oiseau. » *Ibid.*, 28-30. Remarquez la sentence portée d'en haut contre Nabuchodonosor : la prédiction fut aussitôt accomplie. — Tu as méconnu la noblesse de l'homme; te voilà ravalé jusqu'à l'ignominie de la bête. — Aucun châtement plus honteux ne pouvait lui être infligé, quand même on l'eût réduit à l'indigence, à l'esclavage, à la captivité la plus dure. Néanmoins, il ne déchet point de la noblesse de sa nature, et son corps ne prit point la forme de celui d'une bête farouche; seulement les caractères qui le distinguaient auparavant des animaux firent place à quelque chose de sauvage. Et pourquoi cela? Afin que l'on fût instruit de la nature de cette transformation, à son seul aspect et à la vue de sa nouvelle nourriture. Quelle leçon devons-nous en retirer? Que nous ne sommes pas moins répréhensibles, alors même que le châtement ne nous atteindrait pas, quand nous nous abandonnons à l'orgueil et aux passions de la brute. Combien ressemblent par leurs sentiments à Nabuchodonosor? Écoutez ces paroles de Jean : « Serpents, race de vipères. » *Matth.*, III, 7; XXIII, 33. Écoutez ce que disait un autre prophète : « Ils se conduisent à l'égard des femmes comme des chevaux en fureur; ils sont tous à hennir après la femme de leur prochain; » *Jerem.*, V, 8; et ailleurs : « Chiens muets, incapables d'aboyer. » *Isa.*, LVI, 20. Un autre parlera de renard, un autre de serpents et de basilics. *Ezech.*, XIII, 4; *Psalms.*, XC, 13. Or, c'est une condition pour nous pire de nous livrer à ces passions brutales, que de partager les maux de Nabuchodonosor. Du moins, lui ne souffrait pas dans son âme; mais nous qui nous couvrons d'une infinité de péchés, nous nous réduisons à un état affreux. Chez les Gentils on changeait les hommes en bêtes; mais de quelle manière? Chez eux il ne s'agissait que de fable, chez nous c'est la réalité. Quant aux raisons de ces métamorphoses, il n'y en avait aucune. Mais l'Écriture ne manque pas de préciser la raison de ce changement-ci : « Afin que tous sachent que le Très-Haut est le souverain de l'empire des hommes. » Ainsi, tout est possible à Dieu, changer les hommes en bêtes, comme changer leurs sentiments. Quel spectacle que de



voir sans vêtement au milieu des bêtes ce prince naguère environné de tant de splendeurs! Dieu ne le métamorphosa pas; la leçon eût perdu son caractère effrayant. S'il est dit qu'il lui fut donné un cœur de bête, cela ne signifie pas qu'il perdit la raison; il conserva son intelligence et comprit tout ce qui lui arrivait; s'il eût été changé totalement en bête, il n'eût pas connu ce qui arrivait. Quel est donc le sens de ces mots : « Un cœur de bête lui fut donné? » Qu'il prit une humeur farouche et sauvage, qu'il ne voulut plus frayer avec les hommes; ou bien encore qu'il craignait d'habiter avec eux, et qu'il les redoutait comme il eût redouté des bêtes féroces. Quel abaissement après une si remarquable élévation! « Et il fut chassé d'entre les hommes. » Sa puissance ne lui servit de rien. S'il n'était point descendu au rang des bêtes carnassières, du moins il broutait l'herbe, et il ressemblait à un pur animal. Comment les bêtes féroces ne le dévorèrent-elles pas? Comment son estomac put-il s'accommoder d'une pareille nourriture? Comment n'en mourut-il pas? Et il ne resta pas peu de temps dans cet état; il allait de côté et d'autre, exemple vivant d'humiliation, et portant sur lui tel qu'un esclave stigmatisé la flétrissure de son châtement. Mais n'eût-il pas mieux valu pour lui, dira-t-on, de rester et de souffrir ce châtement parmi les hommes? — Dieu permit qu'il en fût ainsi pour accroître sa peine. Elle conservait néanmoins son caractère moralisateur, puisque tout le monde publiait ces événements et pouvait en voir l'accomplissement : de plus ce spectacle offrait quelque chose de plus terrifiant. Cela ne dura pas peu de temps, mais un temps sabbatique : « Et le temps passera sept fois; » il s'agit de trois années et demie.

« Et après ces jours, moi Nabuchodonosor, je levai les yeux vers le ciel, et la raison me fut rendue, et je bénis le Très-Haut, et je louai Celui qui vit dans l'éternité, et je le glorifiai, parce que sa puissance est éternelle, et que son empire s'étend de génération en génération. Et tous les habitants de la terre sont devant lui comme le néant; et il accomplit sa volonté soit parmi les Vertus des cieux, soit sur la terre; et il n'est personne qui résiste à son bras et qui lui dise : Pourquoi avez-vous fait cela? » *Ibid.*, 31, 32.

— « Je levai les yeux vers le ciel; » c'est-à-dire qu'il eut recours à Dieu, qu'il le pria et implora son assistance. Quoique le temps marqué fût écoulé, il n'était pas entièrement rassuré. De même, en effet, que le roi était maître de prévenir l'accomplissement de ce châtement; de même, si Nabuchodonosor, le temps écoulé, ne fût point venu à résipiscence, les limites assignées à la durée de son châtement n'eussent servi de rien; parce que ce n'est point sur une nécessité aveugle que se règlent les décrets divins, mais sur nos besoins. Daniel aussi, quoique les temps soient remplis, prie avec raison, de crainte que, la malice augmentant, un nouveau délai ne soit nécessaire. *Dan.*, ix, 4. Dans un cas, c'est l'humanité qui dicte une mesure semblable, par exemple pour Ézéchias; dans un autre cas, c'est la justice; ainsi Dieu voulait bien que les Juifs allassent sans retard en Palestine; pourtant leurs iniquités furent telles qu'ils demeurèrent quarante années dans le désert. Nabuchodonosor cherche donc en Dieu son refuge. « Je levai les yeux vers le ciel, et je redevins homme à l'instant même; et je repris ma force première. » Il en avait été de son intelligence comme de son extérieur, qui sans prendre la forme animale n'avait plus cependant la forme humaine. Et après que fait-il? « Je louai, je glorifiai... » Quelles preuves en donne-t-il? « Je bénis le Très-Haut, je louai Celui qui vit dans les siècles des siècles, et je le glorifiai. » L'un des attributs qui paraissent généralement les plus dignes de Dieu, c'est l'éternité. « Car sa puissance est éternelle, et son empire embrasse toutes les générations. » En cela surtout il se distingue de l'homme; et c'est là principalement ce qui nous sert à comprendre la distance qui le sépare de nous. « Car sa puissance est éternelle; » elle est de tous les temps. Il n'y avait pas de nourriture, et il m'a nourri; je n'avais ni vêtement ni aucune des choses nécessaires à la vie, et mon corps est resté plein de santé. Représentez-vous dans quel état il se devait trouver lorsqu'il retournerait du désert dans son palais.

« En ce temps-là, poursuit-il, la raison me revint; et je rentrai dans les honneurs de mon empire; et je recouvrai tout l'éclat de ma gloire; et mes officiers et les grands me recherchèrent, et je fus rétabli dans mon pouvoir; et je devins plus puissant que

jamais. » *Ibid.*, 33. « Et mes officiers me recherchèrent; » eux qui m'avaient repoussé tandis que je régnais et que je dominais, et qui m'avaient pris en aversion; sans doute par une permission divine. Voilà pourquoi le temps est marqué d'une manière précise, afin que vous n'accordiez au hasard aucune part en ceci. « Et son empire embrasse toutes les générations; et tous les habitants de la terre sont comme le néant devant lui. » Si moi, qui leur commandais à tous, n'ai pu comparaître devant lui, à plus forte raison en est-il ainsi du vulgaire : certainement celui qui a renversé de son trône un monarque si puissant, asservira sans peine ses sujets. « Et il accomplit ses volontés, soit parmi les Vertus des cieux, soit parmi les habitants de la terre. » En effet : « Ils sont comme le néant devant lui; » non qu'il les méprise, mais parce que dans son infinie puissance il les mène au but qu'il leur a fixé. Ce qui suit ne permet pas d'en douter; car « il accomplit ses volontés soit parmi les Vertus des cieux, soit parmi les habitants de la terre. — » Je vous l'accorde pour la terre; mais pour le ciel, d'où l'avez-vous appris? — Par le songe. Dieu a ordonné. — Et où avez-vous vu l'exécution de ses ordres? — Dans les flammes de la fournaise. « Et il n'est personne qui résiste à son bras et qui lui dise : Pourquoi avez-vous fait cela? » Loin de lui résister, on n'osera même pas lui faire une observation. Souverain absolu de toutes choses, il est lui-même toutes choses. « En ce temps-là, la raison me revint. » En quel temps? En celui que Dieu avait fixé. De quelle manière le ramena-t-on sur son trône? Comment après l'avoir repoussé dans sa force, le réintégra-t-on dans sa faiblesse? « Et je rentrai dans les honneurs de mon empire, et je recouvrai tout l'éclat de ma gloire; et mes officiers et les grands me recherchèrent, et je fus rétabli dans mon pouvoir, et je devins plus puissant que jamais. » Voyez-vous avec quelle facilité le Seigneur renverse et relève les empires? Vous auriez dû en avoir été convaincu par les événements antérieurs; mais, puisque vous avez persisté dans votre ignorance, Dieu vous a renversé du souverain pouvoir, et il vous y a ensuite ramené.

« Et maintenant moi, Nabuchodonosor, je loue, j'exalte et je glorifie le Roi du ciel parce que toutes ses œuvres sont selon la

vérité, que ses voies sont justes, et qu'il peut humilier ceux qui s'avancent dans les sentiers de l'orgueil. » *Ibid.*, 34. Que l'on ne dise pas que s'il a la puissance il en use injustement, car sa justice est sans bornes. « Et il peut humilier ceux qui s'avancent dans les sentiers de l'orgueil. » Il ne dit point : Il humilie, afin de vous révéler sa mansuétude, et de vous faire comprendre que, s'il ne frappe qu'un seul orgueilleux pour instruire les autres, ce n'est point par faiblesse. Voyez-vous sa puissance? Voyez-vous sa justice? Voyez-vous sa bonté? Voyez-vous ces aveux d'une bouche barbare? Où a-t-on vu jamais pareille philosophie? Les élèves des prophètes, loin de tenir de semblables propos, parlaient dans un sens tout opposé : « Le Seigneur, s'écriaient-ils, ne saurait faire de bien ; il ne saurait non plus faire de mal. » *Soph.*, I, 12. « N'avons-nous pas établi par nos propres forces notre puissance? » *Amos*, VI, 14. « Quiconque fait le mal est agréable aux yeux du Seigneur ; et c'est en de pareilles gens qu'il met ses complaisances. » *Malach.*, II, 17. « Quel avantage avons-nous retiré de son service? » *Malach.*, III, 14. Voyez-vous ces doctrines sataniques régner jusque dans la Palestine, tandis que la sagesse des prophètes fleurit sur un sol barbare? C'était la figure de la grâce qui devait se répandre parmi les Gentils, et de la préséance qu'ils devaient obtenir sur les Juifs.

Après cela Baltazar, dans l'ivresse d'un festin, ordonne d'apporter les vases sacrés ; il veut rappeler le triomphe de son père, ou plutôt il obéit aux inspirations de l'ivresse ; ou bien encore, comme il était environné de personnes qui avaient été témoins des prodiges précédents, il voulait leur ravir la haute idée qu'elles avaient conçue de Dieu. Or, le principe de cette folie était l'orgueil et l'intempérance. Tenons-nous en garde contre cette passion, mes bien-aimés. Que d'actes insensés elle inspire ! C'est après avoir pris du vin que Baltazar donne de pareils ordres. Ces vases que son père avait respectés, qu'il n'avait osé vouer, lui le vainqueur de Jérusalem, à aucun service profane, Baltazar ne se borne pas à s'en servir seul, il les met encore à la disposition de ses courtisans, de ses épouses et de ses concubines.

## CHAPITRE V.

« Le roi Baltazar donna un grand festin à mille d'entre ses officiers; et en face de ces mille officiers était du vin. Tout en buvant Baltazar ordonna d'apporter les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor son père avait enlevés du temple de Jérusalem, afin que le roi, ses officiers, ses épouses et ses concubines pussent y boire. Et l'on apporta les vases d'or et d'argent que le roi Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem; et le roi y buvait ainsi que ses officiers, ses femmes et ses concubines. Et ils buvaient du vin, et ils chantaient leurs divinités d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre. » *Dan.*, v, 14. Vous le voyez, ces vases sacrés avaient eux aussi été pris; mais admirez leur vertu, même après qu'ils sont tombés au pouvoir des gentils et quand ils sont employés au service des idoles. Que Baltazar en use à sa guise. Et pourquoi en est-il ainsi? Le péché avait été la cause de l'enlèvement de ces vases : le châtement ne fit pas défaut. Mais qu'attendre après tous ces prodiges? Pourquoi le roi fut-il le seul frappé, et pourquoi ses convives ne partagèrent-ils pas sa peine? C'est que lui seul avait donné les ordres sacrilèges; lui seul en avait assumé la responsabilité. « Ils chantaient leurs dieux d'or, d'argent... » Pourquoi cette différence entre leurs divinités? Afin de rendre les hommes de tout point inexcusables, le démon les pressa fréquemment de se faire des dieux de bois; de façon à ce que la richesse de la matière ne pût excuser à quelque degré leur erreur. Ils chantaient donc les louanges de leurs dieux. Remarquez-le bien, Dieu ne frappe jamais le premier; l'offense précède toujours. Ici le châtement éclate sans tarder, à l'instant même, afin que le prestige des merveilles précédentes ne fût pas détruit. On se sert de vases sacrés pour outrager le Seigneur; il renvoie aux hommes outrage pour outrage. Baltazar demande les vases sacrés; et à l'heure même le châtement l'atteint. Pourquoi un prophète ne vient-il pas lui reprocher son crime? pourquoi cette main qui apparaît? Pour terrifier les spectateurs.

« A la même heure apparurent les doigts d'une main d'homme, et ils écrivaient vis-à-vis du candélabre sur la muraille de la salle du roi; et le roi regardait les doigts de la main qui écrivait. » *Ibid.*, 5. Ajoutez que c'était le soir. Il fallait réprimer cette arrogance que donnait l'ivresse. En outre ceux qui étaient présents ne devaient pas ignorer la vengeance qui allait être tirée du prince. Si Dieu ne lança pas sur-le-champ son tonnerre du haut du ciel, c'est pour que son serviteur ne fût pas privé de sa gloire, pour que Baltazar entendît la raison de son supplice. Car Daniel une fois introduit ne se contente pas d'expliquer l'inscription, il parle longuement sur le ton de l'exhortation, en vue de ramener les assistants à de meilleurs sentiments, s'il ne peut être utile au monarque lui-même. « Alors Daniel parut en la présence du roi. Et le roi dit à Daniel : Tu es Daniel l'un des fils de la captivité de Juda, que mon père amena autrefois de la Judée. » Il semble vouloir l'épouvanter. Cependant ces paroles : « Que mon père amena captifs de la Judée, » se retournent contre lui, puisqu'il a besoin de recourir à ces mêmes captifs. « Or, j'ai ouï dire de toi que l'Esprit-Saint de Dieu habite en toi, et qu'il a été trouvé en toi plus de vigilance, d'intelligence et de sagesse que dans les autres hommes. Et maintenant l'on a introduit en ma présence des sages, des Gazaréniens, des mages, des Chaldéens pour lire cette écriture, et m'en donner l'explication; et ils n'ont pu me donner la signification de ces caractères. Et j'ai appris que tu peux interpréter ce qu'il y a de plus obscur et délier ce qui est lié. Or, si tu réussis maintenant à lire cette écriture, et à m'en donner l'explication, tu seras vêtu de pourpre, et un collier d'or sera mis autour de ton cou, et tu seras le troisième personnage de mon royaume. » *Ibid.*, 14-16. Il avoue l'impuissance des siens : Parle, dit-il, voilà la récompense. Mais le prophète qui avait été troublé en présence de Nabuchodonosor, n'éprouva rien de tel devant son fils. « Alors Daniel répondit et dit en présence du roi : Que vos dons soient pour vous, et donnez à un autre les présents de votre maison. Pour moi, je lirai au roi ces caractères, et je vous en donnerai, ô prince, l'explication. » *Ibid.*, 17. Pourquoi ce refus? Pour que vous ne le soupçonniez pas de parler dans des vues intéres-

sées. C'est de sang-froid et sans humeur aucune qu'il s'exprime en ces termes : « Pour moi, je lirai ces caractères au roi, et je vous en donnerai, ô prince, l'explication. » Le voyez-vous supérieur aux richesses et aux honneurs? Voyez-vous son dédain pour les trésors du roi? Voilà ce que doivent être les ministres de Dieu. Il ne fallait pas que le prince pût croire à l'influence de ces biens sur Daniel, et ne voir dans ses paroles que des paroles humaines. C'est pourquoi, au lieu de lui expliquer ces caractères, le prophète commence par lui rappeler ce qui était arrivé à son père.

« Le Dieu Très-Haut a donné à Nabuchodonosor, votre père, l'empire, la magnificence, l'honneur et la gloire. Et, à cause de la magnificence qu'il lui avait donnée, tous les peuples et toutes les tribus des diverses langues étaient dans le tremblement et dans la frayeur devant sa face. Il mettait à mort ceux qu'il voulait, et il frappait ceux qu'il voulait, et il abaissait ceux qu'il voulait. Mais quand son cœur se fut enflé et que son esprit fut endurci par l'orgueil, on le chassa de son trône, et on le dépouilla de ses honneurs. Et il fut repoussé d'entre les hommes, et son cœur le conduisit parmi les bêtes, et il demeura au milieu des onagres, et on lui donna du foin comme à un taureau, et son corps fut baigné par la rosée du ciel, jusqu'à ce qu'il reconnût la domination suprême de Dieu sur les royaumes humains, qu'il donne à qui bon lui semble. » *Ibid.*, 18-21. Si votre père fut jugé indigne d'excuse, quelle excuse mériterez-vous, je vous le demande, si un pareil exemple ne vous fait pas rentrer en vous-même? Car vous ne sauriez alléguer l'ignorance : vous connaissiez toutes ces choses. Quels conseils préférez-vous donc? Les conseils de ceux qui n'ont ni vu ni entendu ces exemples?

« Vous aussi, Baltazar, son fils, vous n'avez point humilié votre cœur. Ne saviez-vous pas toutes ces choses? Mais vous vous êtes élevé contre le Souverain du ciel, et vous avez fait apporter devant vous les vases de sa maison; et vous y avez bu du vin vous, les grands de votre palais, vos femmes et vos concubines; et vous avez loué les dieux d'or, d'argent, de fer, d'airain, de bois, ces dieux qui ne voient pas, qui n'entendent pas, qui ne connaissent pas; et le Dieu entre les mains duquel est votre vie, ainsi que

toutes vos voies, vous ne l'avez pas glorifié. C'est pourquoi il a envoyé le doigt de la main qui a tracé ces caractères. Et il a écrit ces mots : Mane, Thecel, Phares; et voici l'explication de ces paroles : Mane : Dieu a mesuré votre règne, et votre règne a été accompli. Thecel : Il a été pesé dans la balance, et il a été trouvé trop léger. Phares : Votre royaume a été divisé, et il a été donné aux Perses et aux Mèdes. » *Ibid.*, 22-28. Cette division de son royaume fut le châtement de Baltazar : ainsi en avait-il été pour Salomon. Non-seulement son fils ne lui succéda pas, mais son empire fut divisé. Voyez-vous comment Dieu établit la justice de ses décrets et la responsabilité du monarque? « Entre ses mains est votre vie, » dit Daniel. Il pouvait donc vous exterminer sur-le-champ; mais il a voulu attendre. Qui n'aurait point été terrifié par un semblable châtement, et un châtement si proche? Voyez-vous éclater des deux côtés la puissance divine? — En quoi mériteriez-vous indulgence? Comment vous, qui êtes son fils et non pas seulement un de ses descendants, ne connaîtriez-vous pas cette histoire? — Et voilà Daniel expliquant la sentence qui vient de tomber en quelque sorte du haut du tribunal. D'où vint au roi la pensée d'honorer Daniel? A mon avis, il le fit pour ne pas s'attirer le blâme des assistants, et peut-être dans l'espoir d'échapper ainsi à la peine prononcée contre lui.

---

 CHAPITRE VI.

« Et le roi l'établit sur tout son royaume. Et les satrapes et les gouverneurs cherchaient dans le royaume une occasion d'accuser Daniel. Et ils ne trouvèrent aucune offense apparente ou réelle à lui reprocher, parce qu'il était fidèle. » *Dan.*, VI, 4. Fidèle, c'est-à-dire dévoué au roi; ou bien encore, plein de foi en Dieu, lequel dirigeait toutes choses : or, quand c'est Dieu qui gouverne, quel mal en peut-il résulter? « Et ces gouverneurs se dirent : Nous ne trouverons de grief contre Daniel que dans la loi de son Dieu. » *Ibid.*, 5. Impossible de rien découvrir; et pourquoi cela? N'était-il



point homme? est-ce qu'il était à l'abri de tout péché? l'avenir n'est-il pas incertain? à quoi bon prétendre le garantir? — L'expérience que nous avons faite ne nous permet pas d'y compter. « Nous ne trouverons de grief contre lui que dans la loi de son Dieu. » Mais sur ce point il est encore plus malaisé de le trouver en défaut. Dieu permet cette épreuve pour la gloire du juste. Il pouvait assurément mettre un frein à la perversité de ses ennemis. Il préfère vous donner sujet et de vous instruire et d'admirer Daniel; et d'ailleurs il n'aime point à priver ses serviteurs de la couronne.

« Alors les gouverneurs et les satrapes se présentèrent au roi et lui dirent : Roi Darius, vivez à jamais. Tous les princes de votre royaume ont pris conseil avec tous les magistrats, les satrapes, les gouverneurs et les juges, afin qu'il soit publié un décret et un édit : Que tous ceux qui feront quelque demande à quelque Dieu ou à quelque homme pendant trente jours, sinon à vous seul, ô roi, soit jeté dans la fosse aux lions. Maintenant donc, ô roi, confirmez ce décret et proposez-en le texte, pour que, ce qui aura été ordonné par les Mèdes et les Perses, nul ne puisse le transgresser. Et le roi Darius proposa le décret. » *Ibid.* 6-9. Quelle conduite et quelle proposition inqualifiables ! N'importe, ils ont hâte de réussir. Était-il raisonnable de parler de demandes faites à un homme ? Ils s'imaginaient que le peu de temps désigné dans leur demande en cacherait le but. Quelle raison avez-vous donc ? pourquoi parlez-vous de la sorte ? Il nous a semblé bon, dites-vous ; nous sommes demeurés tous d'accord que durant ces trente jours on ne devait adresser de demande qu'à vous seul. Oh ! la requête insensée ! Oh ! la faveur absurde et ignominieuse pour celui-là même qu'elle paraît honorer ! S'il s'agit d'une chose bonne, elle devrait être maintenue ; s'il s'agit d'une chose mauvaise, elle ne devrait pas être autorisée trente jours. En outre, si elle est juste, à quoi bon insister sur le grand nombre de ceux qui l'approuvent ? elle mérite par elle-même une pleine approbation ; si, au contraire, elle est mauvaise, l'univers entier la réclamât-il, on devrait la repousser. Le roi n'aperçut pas le piège, comme le prouve la suite de cette histoire. Il accorda, et son ordonnance fut rendue publique, ce

qu'on réclamait de lui, et il ne lui fut plus loisible de revenir sur cette mesure. Et quels furent les sentiments de Daniel lorsqu'il fut instruit de ce qui s'était tramé? Il n'en fut pas ému; il ne laissa rien de ses anciennes habitudes, il n'y ajouta rien. Telle est l'égalité de la vertu : elle considère les choses humaines comme des fleurs passagères, elle ne voit dans les peines et les joies de la vie que des ombres rapides. Dès le commencement il était resté inaccessible à la crainte; à plus forte raison l'était-il maintenant qu'il avait conquis plusieurs couronnes. Il ne se présenta pas au roi, il n'alla point se plaindre malgré le crédit dont il jouissait; car il voulait protester par sa conduite et non par ses paroles. Effectivement, nous le trouverons toujours sur la brèche lorsque le devoir l'y appellera.

« Et quand Daniel eut connu le décret porté, il entra dans sa maison, et, les fenêtres ouvertes du côté de Jérusalem, il pria dans sa chambre et fléchissait le genou trois fois le jour, et il répondait son âme devant Dieu, selon qu'il avait accoutumé de faire auparavant. » *Ibid.*, 10. Pourquoi est-il fait mention des fenêtres ouvertes du côté de Jérusalem? Parce que les Juifs désiraient avec ardeur revoir la cité sainte : ainsi le jeune homme aime à voir les chemins qui le ramèneraient auprès de sa fiancée absente. Mais, si plusieurs de ses compagnons d'exil soupiraient après les jouissances temporelles de la patrie, il n'en était pas de même de Daniel : il ne se proposait que la gloire de Dieu. Et en voici la preuve : c'est qu'il ne voulut pas retourner en Judée quand ses vœux furent exaucés. Et nous aussi prions, comme nos pères nous l'ont enseigné, les yeux tournés vers l'orient; car nous aussi, nous soupirons après notre antique patrie, une patrie bien digne de nos efforts. Mais Dieu étant partout, et le prophète disant : « Celui qui monte au-dessus du couchant a pour nom le Seigneur; » à quoi bon se tourner vers l'orient? *Psalms.*, LXVII, 5. C'est que là était autrefois le lieu de notre remède. Vous n'en avez pas fait encore l'expérience; eh bien, cherchez. Nous aussi nous étions plongés dans la captivité avant que parût le Christ. — Pourquoi Daniel fléchissait-il le genou trois fois le jour? Mais cela même n'est-il pas étonnant, pour un homme chargé de mille soins et qui n'avait

pas un instant pour respirer? Voyez, en outre, accompli le mot de l'Apôtre : « En tout lieu levez des mains pures vers le ciel ; » I *Timoth.*, II, 8; et exécuté l'ordre du Sauveur : « Fermez votre porte, et priez votre père. » *Matth.*, VI, 6.

« Alors ils répondirent et s'exprimèrent ainsi devant le roi : Daniel, l'un des enfants de la captivité de Juda, n'a tenu aucun compte de la loi et du décret que vous avez portés : trois fois par jour il offre à Dieu ses prières. Quand le roi entendit ce langage, il fut attristé ; et il chercha le moyen de délivrer Daniel, et jusqu'au coucher du soleil, il s'occupa de le sauver et s'intéressa à son sort. Et ces hommes, devinant le dessein du roi, dirent : Sachez, ô roi, que la loi des Mèdes et des Perses veut qu'il ne soit rien changé aux décrets rendus par le roi. Alors le roi ordonna, et l'on amena Daniel, et on le jeta dans la fosse aux lions. » *Ibid.*, 13-16. Quelques-uns d'entre vous diront peut-être : Mais est-ce que le roi n'aurait pas pu le délivrer ? Assurément Dieu aurait pu donner au roi plus de puissance ; mais il prétendait que son athlète remportât la couronne du combat. Il connaissait la fin et le résultat de l'épreuve. Le roi lui-même, s'il eût prévu cette issue, n'eût ressenti aucune inquiétude ; mais il ne put la connaître. Louons-le de son bon vouloir, pardonnons-lui à cause de ses angoisses. Telle était l'amabilité de Daniel ; mais l'envie ne souffre pas que l'on regarde même ce qui est beau, et, si elle le souffre, c'est à condition qu'on le regarde avec des yeux différents. — Il ne convient pas que nos affaires marchent à l'aventure, et que nos lois puissent être facilement éludées. Ce serait une injure faite à la nation entière. — On jeta donc Daniel dans la fosse aux lions, et on referma la porte sur sa tête. « Et le roi dit à Daniel : Le Dieu que tu as toujours servi te délivrera. Et l'on apporta une pierre, et on la plaça sur l'ouverture de la fosse ; et le roi la scella de son sceau et du sceau des grands du royaume, afin qu'il ne fût rien changé dans les dispositions prises sur Daniel. Et le roi s'en retourna dans son palais, et il se coucha sans rien prendre, et on ne lui présenta pas de nourriture, et le sommeil s'enfuit de ses yeux. » *Ibid.*, 16-18. Souvenez-vous du sépulcre du Christ ; là aussi les Juifs avaient apposé un sceau. Car, s'il n'en

avait pas été ainsi, ils auraient prétendu tout expliquer par l'imposture et l'habileté. Mais toutes les machinations de nos ennemis tournent à notre gloire ; et c'est pour que tout prétexte leur soit enlevé que les choses se sont passées de la sorte. Le roi place donc le sceau, afin d'enlever aux ennemis de Daniel la facilité de rien entreprendre contre lui, de le retirer de la fosse et de le représenter comme dévoré par les lions. Eux, de leur côté, y placent leurs propres sceaux, pour enlever au roi la facilité de le délivrer, et pour assurer l'exécution du décret. Quant au roi, il ne mangea ni ne dormit, tant il aimait Daniel. Il s'était d'abord efforcé de lui donner bon espoir par ces paroles : « Le Dieu que tu n'as cessé de servir... » Ensuite il lui soumet un motif bien propre à le ranimer. Peut-être entendit-il le prophète ; et alors le voilà qui entonne un chant de triomphe. « Et le roi fut rempli d'une vive joie ; et il ordonna qu'on retirât Daniel de la fosse. Et Daniel fut retiré de la fosse, et l'on ne trouva sur lui aucune blessure, parce qu'il avait mis en Dieu sa confiance. Et le roi ordonna, et l'on amena les hommes qui avaient accusé Daniel ; et ils furent jetés dans la fosse aux lions, eux, leurs enfants et leurs épouses ; et ils n'étaient pas encore au bas de la fosse que les lions se précipitèrent sur eux et brisèrent tous leurs os. » *Ibid.*, 23-24. Pourquoi leurs femmes et leurs enfants périrent-ils ? quel crime avaient-ils commis ? Peut-être avaient-ils trempé dans le complot.

Voyez-vous le châtiment des méchants et le triomphe des justes ? Que l'un et l'autre vous instruisent, que l'un et l'autre vous édifient. Vous ne sauriez en douter maintenant, alors même que Dieu nous délaisse, il le fait dans notre intérêt. Il tempéra l'ardeur des flammes, la férocité des bêtes féroces. Ne demandez plus pourquoi il y a des lions, des léopards, pourquoi toutes les autres bêtes farouches. Ce sont comme autant de bourreaux veillant aux côtés de Daniel, et n'osant porter sur lui leurs griffes dans ce redoutable et divin tribunal, parce qu'ils n'ont pas encore reçu l'ordre du juge. Mais à peine ses ennemis eurent-ils été précipités dans la fosse que, sur l'ordre du Seigneur, les lions les mirent en pièces. « Et ils brisèrent tous leurs os. » Qui donc enchaînait leur voracité ? qui donc leur interdisait de toucher à leur proie ? Où serait

le philosophe assez tempérant pour ne pas saisir l'occasion qui se présenterait d'apaiser la faim dont il serait dévoré ? Encore un enseignement, encore une leçon divine, encore le témoignage des événements eux-mêmes.

---

## CHAPITRE VII.

« En la première année du règne de Baltazar, roi des Chaldéens, Daniel eut un songe, et les visions de son cerveau lui apparurent sur sa couche, et il écrivit cette vision. Voici le commencement de son récit : Et il dit : Moi, Daniel, je regardais dans ma vision, la nuit ; et voilà que les quatre vents du ciel se précipitèrent sur la grande mer. Et quatre bêtes énormes montaient de la mer, différentes l'une de l'autre. La première ressemblait à une lionne, et ses ailes ressemblaient aux ailes d'un aigle. Je regardais jusqu'à ce que ses ailes furent arrachées ; et elle s'éleva de terre, et elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné. Et je vis une autre bête semblable à un ours ; et elle se tint d'un côté, et dans sa bouche se trouvaient trois côtes, entre ses dents. Et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair. Après cela, je regardais ; et voici une autre bête pareille au léopard, et elle était couverte de quatre ailes d'oiseau, et elle avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée. Je regardais comme dans la vision de la nuit ; et voilà une quatrième bête, terrible, étonnante et extrêmement vigoureuse : elle avait des dents de fer et très-longues ; elle mangeait et broyait ; et elle foulait les restes sous ses pieds. Et elle était bien différente de toutes les autres bêtes qui l'avaient précédée ; et elle avait dix cornes. J'examinais ses cornes ; et voilà qu'une petite corne s'éleva au milieu et trois des premières cornes furent arrachées de sa face. Et cette corne avait des yeux semblables aux yeux d'un homme, et une bouche qui proférait de grandes choses. » *Dan.*, VII, 1-8. Pourquoi ne dit-il pas qu'il vit des femmes ? Lorsqu'il est question de malédiction et de vengeance, ce sont des femmes qui apparaissent ;

lorsqu'il s'agit de royauté, ce sont des bêtes. La royauté étant une chose incorporelle, on lui prête un corps ; et avec raison, car dans le cas présent, les bêtes dont il s'agit possèdent les qualités qui caractérisent les royaumes qu'elles représentent. Faut-il représenter la férocité jointe à l'orgueil et à la luxure, on met en avant une lionne : faut-il représenter la lenteur, c'est un ours qui nous est offert : faut-il représenter la promptitude et la rapidité, ainsi que l'action destructive des guerres sur les empires, on a recours au léopard. Mais auparavant la mer a frappé les yeux du prophète, parce qu'elle est la frappante image de l'univers. Comme l'univers, elle est sans cesse agitée, et les poissons dont elle est peuplée, comme l'univers est peuplé d'hommes, ne cessent de tourmenter ses flots. Le Christ nous apprend également que le siècle présent est une mer véritable lorsqu'il nous dit : « Le royaume des cieux est semblable à un filet jeté dans la mer et qui prend des poissons de toute espèce. » *Matth.*, XIII, 47.

« Et voilà que les quatre vents du ciel se précipitaient sur la grande mer. » C'est de la mer que sortirent les bêtes dont nous parle le prophète ; il nous l'indique, ainsi que l'action rapide de la divine Providence. Pour nous, avons-nous à représenter une grande vélocité, nous recourons aux vents comme terme de comparaison. « Ils se précipitèrent sur la mer. Et les bêtes sortirent de la mer. » Les chefs des peuples ont la même nature que nous. L'Écriture représente souvent le roi sous l'image du lion ; elle exprime de la sorte la dignité royale et une certaine férocité de caractère. Peut-être est-il question d'abord du vent d'orient, puis de celui d'occident, puis de celui du nord, puis de celui du midi. C'est comme si l'on disait : Ils bouleversèrent la mer, ils la soulevèrent jusque dans ses abîmes. « Elles étaient différentes l'une de l'autre. La première ressemblait à une lionne. » Il s'agit d'une vision ; ne vous attendez donc pas à la simple reproduction des types de la nature. Deux symboles expriment le caractère de la royauté. Certains interprètes disent que l'empire ainsi prédit ayant triomphé de celui des Assyriens, c'est pour cette raison qu'il est question de deux animaux. « Et je regardais jusqu'à ce que ses ailes fussent arrachées, » à savoir, la puissance ; « et elle s'éleva de terre, et elle se

tint debout sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné. » Animal redoutable : de deux côtés à la fois lui venaient la force et la vélocité, et du côté des ailes et du côté des pieds. Mais cette double vélocité lui fut ravie en même temps que ses ailes ; et on ne vit plus ces dernières, et ses pieds étant devenus des pieds d'homme, perdirent de leur force par cela même. « Et un cœur d'homme lui fut donné. » L'orgueil remplissait ce terrible animal ; mais le roi revint à des sentiments de douceur, d'humilité et de mansuétude. « Et je vis une autre bête semblable à un ours, et elle se tint d'un seul côté ; et dans sa bouche elle tenait trois côtes, entre ses propres dents. Et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair. » Chez les Perses, on put remarquer la lenteur ici représentée. Sous les Perses et les Mèdes existèrent ces trois côtes, je veux dire des royaumes différents, des provinces diverses qu'ils réunirent sous un même sceptre. « Et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair. » Ce furent les Perses qui s'emparèrent de Babylone, et qui causèrent plusieurs autres désastres.

« Après cela je regardais, et voilà une autre bête pareille à un léopard ; et elle était couverte de quatre ailes d'oiseau, et elle avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée. » — « Ensuite parut le léopard. » Il s'agit d'Alexandre, roi de Macédoine, lequel fit la conquête du monde entier comme en volant. Il fut également prompt et terrible dans ses coups, autant certainement que l'animal désigné par le prophète. « Il était couvert de quatre ailes d'oiseau. » Cela signifie que sa puissance fut portée à son comble : des Perses, qui étaient divisés en treize petits états, il ne fit qu'un seul empire. Voyez-vous sa promptitude ? Elle est signifiée à la fois et par les ailes, et par la nature de l'animal qui le représente. Il parcourt le monde entier. « Et la bête avait quatre têtes ; et la royauté et la puissance lui furent données. » Après cela Daniel raconte l'apparition de la quatrième bête, apparition si singulière et si compliquée, qu'il ne peut trouver de terme exact de comparaison. Rien de plus étrange que cette bête. Tous les autres empires furent vaincus par elle. La force des premières bêtes résultait surtout de la rapidité ; quant à cette dernière, sa force résidait dans

ses dents qui étaient de fer. « Et elle foulait les restes sous ses pieds. » Il fait allusion à de nombreuses guerres. Quels sont ces dix rois ? et cette petite corne ? Selon moi, ce serait l'antechrist qui doit apparaître au milieu de plusieurs rois. « Et cette corne avait des yeux semblables aux yeux d'un homme, et une bouche qui proférait de grandes choses. » Mais quelle bouche plus arrogante que celle dont les discours « méprisent tout ce qui est Dieu ou honoré comme tel, si bien que l'antechrist osera s'asseoir dans le temple de la divinité ? » II *Thessal.*, II, 4. Si ce sont les yeux d'un homme, n'en soyez pas étonné ; du reste tel sera son langage. C'est un homme, est-il dit ; mais pourquoi ces commencements humbles, pourquoi n'apparaît-il pas dans toute sa puissance ? Il grandira dans la suite et asservira plusieurs rois. Néanmoins aucun empire ne sera son partage définitif, et Dieu lui-même l'exterminera.

« Et je regardais jusqu'à ce que les trônes furent placés, et l'Ancien des jours s'assit ; son vêtement était blanc comme la neige ; ses cheveux sur sa tête ressemblaient à une laine pure ; son trône était comme une flamme ardente, et ses roues comme un feu brûlant. Et un fleuve de feu sortait rapidement de sa face. Mille millions le servaient, et dix mille millions se tenaient devant lui. Le juge s'assit, et les livres furent ouverts. » *Ibid.*, 9-10. Soutenons notre attention, mes bien-aimés, car il ne s'agit pas de choses sans importance. « Les trônes furent placés et l'Ancien des jours s'assit. » De qui est-il question ? Lorsqu'on vous parlait tout à l'heure d'ours ou de lionne, vous saviez bien qu'il ne s'agissait pas de pareils animaux, mais d'empires ; lorsqu'on vous parlait de la mer, vous saviez bien qu'il s'agissait non de la mer, mais de l'univers, et ainsi du reste : telles doivent être encore vos pensées. Cet ancien des jours quel est-il donc ? Dieu se présente sous la forme d'un vieillard, parce qu'il prend toujours une forme en rapport de convenance avec le but qu'il se propose : or, il nous est rappelé ici qu'il appartient aux vieillards d'exercer la justice. De même, lorsqu'on vous parle de trône, vous ne croyez pas qu'il s'agisse d'un siège de bois. Il faudrait des idées bien basses et bien grossières pour prendre à la lettre ce qui est dit de Dieu, que



l'on nous représente tantôt armé, tantôt couvert de sang. *Sap.*, v, 18; *Isa.*, LXIII, 3. Ce que l'on nous apprend ici, c'est que le temps du jugement est venu. « Son vêtement était blanc comme la neige. » Ce n'est pas seulement le temps du jugement, c'est aussi le temps de la rétribution : il faut que tous comparaissent devant le souverain Juge; « car son jugement jaillira comme la lumière. » *Ose.*, vi, 5. — « Les trônes furent placés. » Ne seraient-ce point les trônes dont parlait le Sauveur? « Vous serez assis sur douze trônes? » *Matth.*, xix, 28. « Et les cheveux de sa tête ressemblaient à une laine pure. » Le feu ne dévorait rien, c'était un feu bienfaisant. Voyez-vous le caractère imposant de la physionomie et de l'extérieur du Juge? Son trône était effrayant, parce que le feu en ruisselait, non pas un feu ordinaire, mais un feu ardent. Pour que vous ne voyiez point là une comparaison, le prophète marque l'énergie de ce feu en l'appelant non pas simplement du feu, mais un feu plein d'ardeur.

« Un fleuve de feu coulait de sa face. Mille millions le servaient, et dix mille millions se tenaient devant lui. Et le Juge s'assit : et les livres furent ouverts. » Que dites-vous là? est-ce que Dieu aurait besoin de livres, lui « qui sait toutes choses avant même qu'elles arrivent, lui qui a façonné le cœur de chacun des hommes? » *Psalm.*, xxxii, 15. Daniel a égard, en s'exprimant de la sorte, aux coutumes des juges de la terre : or, chez nous on dresse toujours les actes. On les lit ensuite, non-seulement pour que le juge soit instruit, mais encore pour faire ressortir la justice de la sentence. De même, bien que le Juge suprême connaisse la justice de sa propre sentence, il ouvre les livres. Mais pourquoi? que dites-vous, ou du moins quelle est votre pensée? Pourquoi ne proclame-t-il pas également les récompenses? Il a été dit : « Les trônes furent placés, » preuve que ces récompenses ont été déterminées par le Seigneur; mais, parce que nous n'avons pas écouté sa voix, il est alors question de punition et de châtiement. La première parole qu'il nous a fait entendre n'est-elle pas celle-ci? « Dès lors il se mit à prêcher le royaume des cieux. » *Matth.*, iv, 17. Ne vous représentez pas, mon bien-aimé, Dieu

comme un être corporel, et comme limité à un trône Celui qui est sans limites. « En ses mains sont les extrémités de la terre ; » *Psalm.*, xciv, 4 ; « dans sa balance il pèse les montagnes ; — toutes les nations sont devant lui comme une goutte d'eau ; l'univers entier n'est qu'un grain de poussière ; » *Isa.*, xl, 12-15 ; quel lieu serait capable de le contenir ? Non assurément, un trône ne saurait le limiter. — Mais, s'il avait un vêtement, comment ce vêtement n'était-il pas consumé par le feu ? Pour quelle raison encore appelle-t-on l'Ancien des jours Celui qui existe avant tous les siècles ? Comment peut-il être ancien ? « Vous êtes toujours le même, » dit l'Écriture. *Psalm.*, ci, 28. Que devient son antiquité ? « Et vos années ne s'épuiseront pas. » *Ibid.* Et un vêtement, en quoi conviendrait-il à un être incorporel et infini ? « Car sa grandeur n'a pas de bornes. » *Psalm.*, cxliv, 3. « Si je monte jusqu'au ciel, vous y êtes, si je descends jusqu'à l'enfer, je vous y trouve. » *Psalm.*, cxxxi, 8. Comment donc le Seigneur était-il enveloppé d'un manteau tel que les nôtres sans le consumer ? Bien d'autres choses encore pouvaient se présenter au prophète. Et les cheveux comment n'étaient-ils pas consumés au milieu du feu ? car nous lisons que son trône était d'un feu plein d'ardeur. « Et les livres furent ouverts. » De la sorte tout coupable était obligé de ratifier sa propre condamnation.

« Et je regardais à cause du bruit des grandes paroles que cette corne prononçait. Et je regardais jusqu'à ce que cette bête fut tuée et exterminée, » à cause de son arrogance. *Ibid.*, 11. Cependant Alexandre adora le vrai Dieu. « Et son corps fut donné au feu en pâture. Et la puissance des autres bêtes leur fut ôtée, et leur vie fut prolongée jusqu'à un temps et un temps. » *Ibid.*, 12. Quoique leur fin fût arrivée, les choses se passèrent néanmoins de la sorte. « Et la bête fut brûlée, et son corps dévoré par le feu. » C'est pour annoncer sa destruction totale. « Et je regardais en la vision de la nuit, et voici comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel. » *Ibid.*, 13. Qui pourrait prétexter ignorance, qui pourrait ne pas rendre hommage à la vérité ? Est-ce Pierre qui parle ainsi, ô juif ? est-ce Paul ? « Et voici venir comme le Fils de l'homme, et il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours. » La dignité de

l'un est égale à celle de l'autre. « Et il fut offert en sa présence. » Lors donc qu'il sera question de lui donner l'empire, ne l'entendez pas à la façon humaine. « C'est des nuées du ciel » qu'il lui viendra ; or, par nuées, l'Écriture entend d'ordinaire le ciel même. « Et la puissance lui fut donnée, ainsi que l'honneur et l'empire ; et tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront. Sa puissance sera une puissance éternelle, qui ne passera pas, et son règne ne sera pas affaibli. » *Ibid.*, 14. Quel langage désirer plus formel ? « Et tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront. » Aucune des nations de la terre n'est exceptée. Le voilà investi pleinement de l'autorité de juge. Et ne croyez pas que ce soit pour un temps ; car on ajoute : « Et sa puissance ne passera pas, et son empire ne sera pas affaibli ; » mais il subsistera à jamais. Si vous refusez de croire à ce langage, croyez du moins à la réalité. N'avez-vous pas remarqué l'égalité parfaite du Père et du Fils ? Comme le Fils n'est apparu qu'après le Père, à cause de cela il est dit qu'il est venu sur les nuées. Qu'il existât antérieurement, ces mêmes expressions le prouvent, puisqu'il vient sur les nuées. « Et l'honneur lui fut donné, » celui auquel il avait droit. « Et tous les peuples, les tribus, les langues le serviront. » L'empire qu'il possédait auparavant, il en fut alors également investi ; car il faut entendre ceci comme vous avez entendu ce qu'on disait des cheveux du Père et autres choses semblables. Par conséquent, ces mots : « Il lui fut donné, » et autres pareils, ne les entendez pas d'une façon humaine et indigne du Fils. Ainsi, vous ne prenez pas le vieillard dont il a été question pour un vieillard véritable. Il ne faut pas rechercher une clarté parfaite dans les prophéties, où tout est obscur et énigmatique : vous ne cherchez pas une lumière continue dans l'éclair, il suffit qu'elle brille un instant.

« Mon esprit fut saisi d'horreur, je fus effrayé dans tout mon être, moi Daniel, et les visions de ma tête me troublèrent. » *Ibid.*, 15. On le comprend après ce qu'il venait de voir. Le premier et le seul des prophètes, il voit le Père et le Fils dans une vision. Que pourraient répondre les Juifs à cela ? L'avènement du Fils de Dieu étant proche, il convenait qu'il fût annoncé par de

merveilleuses visions. « Et je m'approchai de l'un des assistants, et je m'efforçai d'apprendre de sa bouche la vérité sur toutes ces choses. Et il me dit la vérité, et il me donna l'explication de toutes les paroles. » *Ibid.*, 16. Il demande ce que représentent ces apparitions, et il apprend ce qui concerne l'antechrist, et il lui est parlé d'un empire qui n'aura pas de fin. « Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui paraîtront sur la terre. Et les saints du Très-Haut recevront le royaume et le garderont jusqu'au siècle et au siècle des siècles. Et je m'informais soigneusement de la quatrième bête, parce qu'elle était différente des autres et extrêmement terrible : ses dents étaient de fer, ses ongles d'airain ; elle mangeait, brisait, et foulait les restes à ses pieds. Et je m'informai aussi des dix cornes qui croissaient sur sa tête, et je m'informai de l'autre corne qui s'était élevée et devant laquelle étaient tombées les trois premières ; et de la corne qui avait des yeux et une bouche qui prononçait de grandes choses, laquelle était plus grande que les autres. Je regardais, et cette corne faisait la guerre contre les saints et l'emportait sur eux, jusqu'à ce que parut l'Ancien des jours qui donna son jugement aux saints du Très-Haut ; et le temps vint, et les saints obtinrent le royaume. Et il parla ainsi : La quatrième bête sera le quatrième royaume sur la terre, et il sera plus fort que tous les autres royaumes, et il dévorera la terre entière, et il la foulera aux pieds, et il la brisera. Et les dix cornes de ce royaume sont les dix rois qui s'élèveront, et après eux il s'en élèvera un qui sera plus puissant que les premiers et qui humiliera trois rois. Et il parlera contre le Très-Haut, et il dédaignera ses saints, et il songera à changer les temps et la loi ; et l'empire sera livré entre ses mains pour un temps. Et le jugement est intervenu ; et on transférera sa puissance, et l'on brisera et l'on détruira jusqu'à la fin. Et le règne, et le pouvoir, et la grandeur des rois qui sont sous le ciel furent donnés aux saints du Très-Haut, et son règne est éternel, et toutes les puissances lui obéiront et le serviront. Ici finit la prédiction : Moi, Daniel, j'étais fort troublé par mes pensées, et mon visage changea, et je conservai cette parole dans mon cœur. » *Ibid.*, 17-28. Et pourquoi, ô homme, ne l'avez-vous pas dite ? Parce qu'elle ne regardait les

Juifs en aucune manière. Aussi cette prophétie était sauvegardée dans son expression par l'obscurité du texte, et du côté du prophète par le secret avec lequel il la conservait en son cœur. De là ce qu'il dit à la fin : « Voilà que les discours sont scellés ; » *Dan.*, xii, 9 ; parce qu'il veut qu'ils restent obscurs. Le Sauveur faisait de même, puisqu'il parlait en paraboles. Vous le voyez donc, tous jours le prophète parle du royaume dans les termes les plus magnifiques ; ne songez par conséquent à rien d'humain. Sans doute les hommes ont été maîtres de la terre, mais non toujours et dans tous les siècles. Et qu'on ne me dise pas que Daniel parle d'un court espace de temps. Comment expliquer alors ces paroles : « Le royaume ne passera pas et ne sera pas donné à un autre peuple ? » *Dan.*, ii, 44. Songez à ce qui se passa entre Darius et les Macédoniens. Pourquoi cela ? A cause des Juifs. Aussi Alexandre, à la vue de la prophétie de Daniel, adora dans le temple, et les Grecs admirèrent la précision de cet oracle. Or, personne n'avait parlé de ces événements hormis le seul Daniel.

---

## CHAPITRE VIII.

« En la troisième année du règne de Balthazar, moi, Daniel, j'eus une vision après celle que j'avais eue au commencement. Et je vis dans la vision ; et il arriva que, tandis que je voyais, j'étais à Suses, dans la province d'Elam. Et je vis dans ma vision, et j'étais sur Ubal. Et j'élevai mes yeux, et je vis : et voilà un béliet qui se tenait devant Ubal ; et il avait des cornes et des cornes très-hautes, et l'une était plus haute que l'autre, et la plus haute s'élevait au-dessus des dernières. Et je vis un béliet qui frappait de ses cornes du côté de la mer, et de l'aquilon, et du midi. Et de toutes les bêtes aucune ne pouvait lui résister, et personne ne pouvait se dérober à ses coups ; et il fit selon sa volonté, et il fut glorifié. Et j'étais là méditant, et voici un bouc d'entre les chèvres qui venait d'occident sur toute la terre, et il ne touchait pas la terre ; et ce bouc avait une grande corne entre les yeux. Et le

bouc vint jusqu'au bélier qui avait des cornes, et que j'avais vu debout devant Ubal ; et il courut à lui dans la colère de sa force. Et je le vis arriver jusqu'au bélier, et il se précipita sur lui, et il frappa le bélier, et il brisa ses deux cornes, et le bélier ne pouvait lui résister. Et il le jeta contre terre, et il le foula, et personne n'osait délivrer le bélier de ses coups. Et ce bouc des chèvres devint extrêmement grand. Et tandis qu'il grandissait, sa grande corne fut brisée, et au-dessous s'élevèrent quatre cornes vers les quatre vents du ciel. Et de l'une d'elles sortit une corne redoutable, et elle devint très-grande du côté du midi, de l'orient et de l'occident. Et elle monta jusqu'aux cieux ; et elle jeta contre terre les vertus des cieux et des étoiles, et elle les foula. Et elle s'éleva jusqu'au prince de la force, et elle troubla le sacrifice, et il en fut ainsi, et tout lui réussit. Et le sanctuaire fut désolé, et le péché prévalut contre le sacrifice ; et la justice fut renversée contre terre. Et il fit et il prospéra. Et j'entendis un saint qui parlait ; et un saint dit à Phelmon, qui parlait également : Jusques à quand la vision durera-t-elle, le sacrifice sera-t-il enlevé, le péché de la désolation maintenu, jusques à quand foulera-t-on le sanctuaire et sa force ? Et il lui dit : Jusqu'au soir et au matin, durant deux mille et trois cents jours ; et le sanctuaire sera purifié.

« Et il arriva, tandis que moi, Daniel, je regardais la vision, et que j'en cherchais l'intelligence, que quelqu'un s'arrêta devant moi. Et j'aperçus un homme dans Ubal. Et il appela et il dit : Gabriel, fais-lui comprendre la vision. Et il vint et s'arrêta près de l'endroit où je me tenais debout. Et comme il venait, je fus effrayé et je tombai contre ma face. Et il me dit : Comprends, fils de l'homme, car la vision sera accomplie au temps de la fin. Et, tandis qu'il me parlait, je tombai la face contre terre ; et il me toucha, et il me rétablit sur mes pieds. Et il dit : Voici que je vais t'apprendre ce qui doit arriver aux derniers jours de la malédiction ; car elle aura lieu au temps de la fin. Le bélier que tu as vu avec ses cornes, c'est le roi des Mèdes et des Perses. Et le bouc des chèvres, c'est le roi des Grecs. Et la grande corne qui était entre ses yeux, c'est le premier roi. Mais la grande corne ayant été rompue, quatre se sont élevées à sa place : ce sont quatre rois qui

s'éleveront parmi son peuple, mais non dans sa force. Et à la fin de leur règne, quand leurs péchés seront au comble, il paraîtra un roi plein d'impudence comprenant les choses cachées. Et sa force sera affermie, mais non par sa propre vertu. Et il dévastera merveilleusement, et il fera, et il pervertira les forts et le peuple saint. Et il imposera le joug de ses chaînes. La fraude sera dans ses mains, et il se glorifiera dans son cœur, et il en fera périr plusieurs par ruse, et il se complaira dans la ruine d'un grand nombre, et il les brisera dans ses mains comme des œufs. Et la vision du soir et du matin dont il a été parlé est vraie. A toi de sceller la vision ; car elle s'accomplira après plusieurs jours. » *Dan.*, VIII, 1-26.

« Et il dit : Gabriel, fais-lui comprendre cette vision. » Voyez-vous les ordres des anges et des archanges ? Y aurait-il une plus haute puissance ? « Et il vint, et je fus effrayé ; et il s'arrêta près de l'endroit où je me tenais debout. Et comme il venait, j'étais terrifié. » Où sont maintenant ceux qui parlent des anges irrespectueusement ? Rien n'est fait au hasard. Vous pouvez remarquer l'ordre admirable qui est établi entre eux. Dans la première vision, Daniel dit : « Je m'approchai et je l'interrogeai. » Ici rien de pareil : « J'entendis un saint qui disait. » Et un autre l'interrogea ; sans doute il ignorait ce qu'il voulait faire apprendre au prophète. « Et il répondit, » ajoute aussitôt ce dernier.

« Et à la fin de leur règne, quand leurs péchés seront au comble, il paraîtra un roi rempli d'impudence. » Il montre aux Juifs par ces paroles qu'ils seront les auteurs de ces calamités. De là cette obscurité où il laisse ses discours, pour ne pas les encourager à rester dans leurs sentiments pervers. Et certainement, puisqu'ils y persistèrent malgré le silence qui fut gardé, ils y auraient persisté plus opiniâtement encore si on leur eût parlé sans détour. En outre, vous apprenez à connaître par là l'universelle vertu de l'Esprit, la prescience sans bornes de ce Dieu qui ramena de leur captivité les Juifs, dont il prévoyait les crimes à venir. Et comme, s'il eût désigné seulement les années, le temps eût paru court, il les réduit en jours et suppute, pour effrayer, avec le nombre des jours celui des nuits elles-mêmes. Pour inspirer une terreur encore

plus grande, il insiste sur la persécution d'Antiochus... « Mais non par ses propres forces... » Dieu pouvait assurément l'arrêter; il ne le voulut pas à cause des péchés dont la mesure avait été comblée. Il y a donc une mesure pour les prévarications. « Les péchés des Amorrhéens, dit l'Écriture, n'étaient point encore au comble. » *Genes.*, xv, 16. Remarquez, je vous en prie, qu'il ne s'agit pas d'incendie, mais de carnage et d'extermination. Il devait y avoir quelques justes, ils devaient être meilleurs que leurs pères; c'est pourquoi le châtiment avait été moins rigoureux. Le prophète entre sur ce terrain, afin que leurs victoires sous Zorobabel ne les enorgueillissent pas et ne les fissent pas tomber dans la négligence.

Après ce qui concerne Antiochus, il ne signale aucune circonstance éclatante; il se borne à mentionner la fin de leurs maux et le temps de leur prospérité. — Alors il n'a point prédit la captivité présente? — Il l'a prédite, mais d'une façon obscure. D'où ces paroles du Christ: « Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, à celui qui lit de comprendre. » *Matth.*, xxiv, 15. Ce temps viendra comme si rien n'en avait été prédit. Il y en a qui prétendent fonder cette absence de prédiction sur ce point extrêmement raisonnable: la captivité, disent-ils, dont on parle ne devait pas avoir de terme; car il est écrit: « Je livrerai les méchants pour sa sépulture, et les riches pour sa mort. » *Isa.*, liii, 9. « Et toi, scelle cette vision, car elle s'accomplira après plusieurs jours. » Conserve-la, veille sur elle, afin qu'elle ne s'altère pas avec le temps. Vous le voyez, partout Dieu est pour les Juifs plein de ménagements. Ils descendent en Égypte, ils s'y pervertissent; loin de les abandonner, il les conduit dans le désert. Ils persistent dans leur malice; Dieu ne les délaisse pas; au contraire, il les introduit dans la terre promise. Sous Antiochus, il les protège encore. Ils ont beau rester malgré cela les mêmes, être encore aussi méchants sous le Christ; le Seigneur ne met cependant aucune borne à sa sollicitude. Et, de même que les bienfaits de la nature ne sauraient nous faire défaut, quoi qu'il arrive, ainsi en est-il du Créateur. Ou plutôt, ceux-là pourraient cesser à la rigueur: quant à la providence et à la sollicitude divine, elles



ne nous manqueront jamais. « Alors même qu'une mère oublierait le fruit de ses entrailles, moi je ne vous oublierai pas. » *Isa.*, XLIX, 15. Une mère ne considère pas la vertu de ses enfants ; elle remplit seulement la loi de la nature : ainsi le Seigneur ne cesse jamais de prendre soin de nous, et nous accorde en cela la même mesure.

« Et moi, Daniel, je restai couché et malade quelques jours ; et je me levai, et j'exécutais les ordres du roi ; et j'étais surpris de la vision, et il n'y avait personne qui l'expliquât. » *Ibid.*, 27. Qu'est-ce qui le rendit malade ? Apparemment la tristesse qu'il ressentit en songeant aux maux à venir, et en pensant que les maux présents n'étaient point arrivés encore à leur fin. Eh quoi ! disait-il, il reste tant de calamités à subir ! Peut-être se disait-il aussi : Je ne les ai pas encore réconciliés avec Dieu, et voilà qu'ils lui déclarent de nouveau la guerre. « Et je me levai, et j'exécutais les ordres du roi ; » je le servais. « Et j'étais surpris de la vision, et il n'y avait personne qui l'expliquât. » Une chose met le comble à la peine, c'est de ne pouvoir confier à autrui son chagrin. Sans doute la perversité de ses compatriotes l'en empêchait. « Et j'exécutais les ordres du roi. » Je ne négligeais rien, je remplissais ponctuellement tous les devoirs de ma charge.

## CHAPITRE IX.

« Dans la première année de Darius, fils d'Assuérus, de la race des Mèdes, qui régna sur le royaume des Chaldéens, dans une année de son règne, moi, Daniel, je compris dans les livres le nombre des années dont parla le Seigneur au prophète Jérémie, lui annonçant que la désolation de Jérusalem serait accomplie en soixante-dix ans. Et je tournai mon visage vers le Seigneur mon Dieu, pour prier et supplier dans les jeûnes, le sac et la cendre. » *Dan.*, IX, 1-3. Le Darius en question est Darius le Mède. Le prophète ne parle point précisément de la première année de son règne, et il ne dit pas : Dans la première année du règne de Darius ; mais : « Dans l'une des années de Darius, dans une

années de son règne. » On peut entendre par cette année la première du règne de ce prince, celle où Balthazar avait été peut-être tué. « Moi, Daniel, je compris dans les livres le nombre des années... ; » lors de la mort violente du roi. « Et je songeais... » Il n'ose point avant le temps se présenter devant le Seigneur. Les trois enfants le firent dans la fournaise, et Daniel dans sa fosse n'ose pas. Évidemment ou le dernier ou les premiers furent fautifs : ni ceux-là, ni celui-ci. Les premiers obéissaient aux sentiments de leur âme, le dernier montre l'intelligence qu'il avait du temps convenable. Il lisait donc avec intelligence les écrits des prophètes ? Je croirais volontiers que dans ses supputations il parlait non de la prise de Jérusalem, mais de la captivité des Israélites. Certainement, on aurait raison de voir dans les guerres la désolation de la ville sainte. Voyez aussi le nombre sabbatique. De même que quatre cent trente années se résolvent quelque part en deux cent quinze, de même je soupçonne dans ce cas-ci le nombre des années d'être moindre qu'il ne paraît, « ... dont parla le Seigneur au prophète Jérémie, lui annonçant que la désolation de Jérusalem serait accomplie en soixante-dix ans. Et je tournai mon visage vers le Seigneur mon Dieu, pour prier et supplier dans les jeûnes, le sac et la cendre. » Admirez la piété du prophète. « Et je tournai ma face... » Précédemment, avant l'humiliation, j'étais couvert de confusion ; mais à présent j'ai tourné ma face, j'ai été assez osé pour cela. S'il eût réclamé une chose à laquelle il aurait eu droit, il ne se fût pas servi d'expressions qui marquent l'incertitude. Malgré le zèle qu'il déploie en faveur de ses frères, malgré les faveurs dont le comblent le Seigneur et le prince, il ne paraît pas s'en apercevoir, et, comme s'il était dans la plus pénible des situations, il souffre plus que les malheureux eux-mêmes. Qui lui accorderait toute l'admiration qu'il mérite ? Après ces épreuves il n'ose point se présenter, tant qu'il ne voit pas les temps accomplis. Quel sera donc notre partage à nous, infortunés ?

Que dites-vous, ô Daniel ? Vous êtes comblé de biens ; Dieu vous honore, les hommes vous honorent : à quoi bon vous préoccuper du reste ? Telle était la conduite de Moïse. Mais non : il a recours « aux jeûnes, au sac et à la cendre. » C'est de cette

manière qu'il réclame ce qui lui est dû. Pourquoi, si on le lui devait ? De crainte que son peuple ne s'en rendît encore indigne. En effet, il ne saurait y avoir pour le Seigneur de nécessité ; il est supérieur aux lois. « Je cherchais prière et supplication... » C'est la première chose qu'il demande, qu'il me soit permis de prier pour eux. Il avait entendu Jérémie rapporter cette réponse du Seigneur : « Ne m'implore pas pour ce peuple, et ne demande rien pour lui. » *Jerem.*, VII, 16. Il a pour le rassurer la captivité, le temps, sa propre vertu, les épreuves sans nombre qu'il a souffertes ; et il n'a pas encore confiance, et il ne prie que couvert du sac et de la cendre. Que faire, nous si lâches ? Voilà celui qui devrait nous servir de modèle. On peut dire que les autres prophètes ont agi de la sorte par pauvreté ; mais en voici un qui, quoique parvenu au faite des honneurs, s'humilie plus que ses devanciers. Il était de race royale, il avait tout à souhait. Ainsi devrions-nous pleurer nos maux, ainsi nous intéresser à nos membres souffrants. Ainsi éclatait la compassion des prophètes ; et vous en voyez ici un admirable exemple. Moïse disait au Seigneur : « Pardonnez-lui, sinon effacez-moi de votre livre. » *Exod.*, XXX, 30-32. Quant à Daniel, il vivait dans le deuil et les macérations. Paul versait également des larmes continuelles, et bravait la géhenne elle-même. Aucun de ces saints ne songe à ses propres mérites : tel dans le corps humain, l'œil ne s'aperçoit guère de sa propre beauté, quand les pieds sont malades et en danger. Pourquoi de la cendre ? Elle rappelait à Daniel sa nature. Pourquoi un sac ? Il l'humiliait tout en le gênant. Pourquoi le jeûne ? Il lui remettait en mémoire la scène du paradis. C'est la coutume des saints de rechercher ce qui les afflige. Je ne mérite, disait le prophète, ni terre, ni vêtement, ni aucune des choses de la nature, mais de rudes traitements, moi qui ai porté les habits des Perses, et qui ai ceint mon front de leur tiare. Et dans quels termes s'exprime-t-il ? Écoutons ses aveux.

« Et je priai le Seigneur mon Dieu. » *Ibid.*, 4. Considérez son amour envers le Seigneur ; il l'appelle *mon Dieu* : il n'osait pas l'implorer, et il lui donna ce titre plein d'affection. « Je parlais encore et je priais, confessant mes péchés et les péchés de mon

peuple Israël, et répandant mes gémissements en présence du Seigneur mon Dieu pour la montagne sainte de mon Dieu ; je parlais encore en ma prière, lorsque je vis Gabriel, que j'avais déjà aperçu dans une vision au commencement, prendre son vol ; et il me toucha, vers l'heure du sacrifice du soir. Et il me donna l'intelligence, et il me dit : Daniel, je suis venu maintenant pour te faire comprendre. Au commencement de ta prière, la parole est sortie, et je suis venu t'annoncer que tu es un homme de désirs. Médite donc la parole et comprends la vision. » *Ibid.*, 20-23. Que les Juifs viennent ensuite nous dire : Pourquoi Isaïe répondit-il aux craintes qu'inspirait à Ozias la guerre que deux rois lui faisaient, en lui donnant un signe qui ne devait être réalisé que de nombreuses années plus tard ? nous leur dirons à notre tour : Pourquoi, tandis que Daniel priait pour la fin de la captivité et désirait apprendre à cet égard quelque chose, l'ange qui lui apparaît ne lui en dit-il absolument rien, et l'instruit-il d'événements qui ne devaient arriver que longtemps après ? Dans ce cas-ci comme dans le premier, la solution donnée dépasse de beaucoup la portée de la demande. On ne saurait douter du rétablissement de Jérusalem dès que l'on prédit son second renversement. Le but de l'ange est-il en cela d'affliger le prophète ? Certes non, mais d'inspirer aux Juifs plus de crainte. Et sur ce point, il y revient, non pas une et deux fois, mais plusieurs fois. La prospérité à venir de leur capitale était bien propre à les enfler outre mesure, puisque non-seulement elle devait être rebâtie, mais rebâtie par les mains des mêmes barbares qui l'avaient renversée. C'est Isaïe qui l'affirme, déclarant de cette manière la toute-puissance et la facilité d'action du Seigneur, et combien il lui en coûte peu de tout faire et de tout changer. *Isa.*, XLIX, 17. Les biens de leurs pères devaient donc être rendus aux Juifs, ils devaient remporter de nombreuses et de brillantes victoires ; les prophètes ne laissent là-dessus aucun doute. Ainsi Ézéchiël annonce que sept années doivent être employées à brûler les armes des captifs que l'on fera ; *Ezech.*, XXXIX, 9 ; et les autres prophètes parlent tous dans le même sens. Afin donc que l'orgueil de tant de succès ne les précipitât pas dans un état pire que le précédent, Daniel s'efforce par

le caractère effrayant de cette dernière prophétie, et par la répétition fréquente des mêmes menaces de les obliger à ne pas courir volontairement à leur perte. Voilà pourquoi pareillement le temps n'en est pas déterminé ; quelle utilité y avait-il à entrer dans ces détails ? Et remarquez l'époque à laquelle cette prophétie est proclamée : à l'époque du retour de la captivité, quand tout souriait aux Juifs et leur réussissait. De même Moïse, au moment de les introduire dans la terre de la promesse, et de les mettre en possession des biens qu'elle contenait, leur annonce les maux auxquels ils devaient être en butte, en leur disant : « J'en prends à témoin le ciel et la terre. » *Deuter.*, iv, 26. Il donne comme contrepoids à la négligence causée par la prospérité, la crainte de la menace, et il les retient par la frayeur dans le devoir. Zacharie insiste également sur ce même ordre d'idées et s'exprime encore plus clairement. Et vraiment rien n'est moins capable de soutenir la bonne fortune et la prospérité que la nature humaine.

« Je parlais encore dans ma prière lorsque je vis l'ange Gabriel, » son ange familier, « prendre son vol ; et il me toucha vers l'heure du sacrifice du soir ; » soit pour que la vision ne l'effrayât pas, soit pour qu'il saisit bien ce qui allait lui être dit. Et parce qu'il ne pouvait pas, à cause des autres Juifs, lui parler clairement, il le toucha fort à propos. « Et il me donna l'intelligence, et il me parla, et il me dit : Daniel, je suis venu maintenant pour te faire comprendre. Au commencement de ta prière, la parole est sortie. Et je suis venu t'annoncer que tu es un homme de désirs : médite donc la parole, et comprends la vision. » Fais bien attention à ce qui a été dit. Lorsqu'après avoir demandé une chose, il vous est répondu sur une autre, on a besoin d'une attention soutenue : « Et le retour aura lieu, et l'on bâtira la place publique et l'enceinte des murailles. » *Ibid.*, 25. Quelques-uns croient qu'il s'agit de la muraille que bâtit Agrippa : « Et les temps s'accompliront. Et après soixante-deux semaines l'onction sera profanée ; et il n'y aura pas de jugement favorable ; et la cité et le sanctuaire seront ruinés par un chef. Et ils seront désolés comme au temps d'un cataclysme ; et il en sera ainsi jusqu'à la fin d'une guerre qui sera semée de désastres. Et une semaine confirmera l'alliance

pour plusieurs. » Quels maux terribles annoncés ! « Au milieu d'une semaine, l'oblation, le sacrifice, les purifications cesseront ; et l'abomination de la désolation sera sur le temple, et elle persévéra jusqu'à la fin des temps, et elle sera portée à son comble. » *Ibid.*, 26, 27. Il termine son discours par les prédictions les plus sombres ; et, pour celles qui sont plus riantes, il les exprime en des termes obscurs ; par exemple celle-ci : « Une semaine confirmera l'alliance pour plusieurs. » Quant aux événements affligeants, il y revient sans cesse : « Et l'abomination de la désolation... » Celle dont Adrien fut l'auteur. On trouve ces faits prédits plus clairement dans Zacharie, qui énonce de même les événements heureux en faveur de ceux qui étaient restés. Peut-être compare-t-il cet état de choses aux années de la captivité d'Égypte, à laquelle ils survécurent : mais ne vous attendez plus maintenant à une chose absolument semblable. Voyez ce qui se passe : Le peuple juif ne retourne plus dans la ville sainte, comme il l'a fait autrefois. Qui donc a prédit ce retour ? Personne.

---

## CHAPITRE X.

« En la troisième année de Cyrus, roi des Perses, la parole fut révélée à Daniel, surnommé Baltasar. Et cette parole était vraie ; et une grande puissance et l'intelligence lui fut donnée dans une vision. En ces jours-là, moi, Daniel, je pleurai trois semaines. Je ne mangeai pas de pain, la chair et le vin n'entrèrent pas dans ma bouche, et je ne répandis sur moi aucun parfum jusqu'à ce que fussent passés les jours de trois semaines. » *Dan.*, x, 1, 3. Pourquoi pleure-t-il de nouveau ? Puisqu'il en était à la première année de Cyrus, à quoi bon des larmes ? et des larmes tous les jours, quand c'était bien assez d'un seul ? Encore une fois, il n'apprend rien du sujet pour lequel il pleure. Je crois bien qu'il pleurerait pour obtenir un terme aux calamités présentes. Or, Dieu ne lui dit rien sur ce point ; il confirme seulement avec plus de clarté ce qu'il lui avait déjà dit. Daniel prie afin que le peuple juif tout

entier retourne dans sa patrie. Quelque grands que fussent leurs maux, il soupirait après leur retour dans la terre de leurs pères. Eh bien, la même réponse, et plus formelle encore, lui est donnée. Remarquez, je vous prie, que les visions de Daniel ne lui sont pas accordées gratuitement; elles sont toujours le fruit de ses jeûnes. Veut-il avoir l'explication d'un songe? il commence par jeûner; Gabriel doit-il lui apparaître? encore un jeûne, et de plus le sac et la cendre; doit-il lui apparaître une seconde fois? ce n'est qu'après le jeûne et la prière. Voyez-le plaidant pour ainsi parler sa cause auprès du prophète.

« Et le vingt-quatrième jour du premier mois, j'étais près du grand fleuve qui est le Tigre. Et je levai mes yeux et je vis : Et voilà un homme vêtu de lin de Badim, et les reins ceints d'un or d'Ophir; et son corps était comme la pierre de Tharsis, et son visage comme l'aspect de la foudre, et ses yeux comme des éclairs; ses bras et ses cuisses étaient comme un airain étincelant; et sa voix, quand il parlait, ressemblait à la voix d'une multitude. Et moi Daniel je vis seul la vision; et ceux qui étaient avec moi ne la virent pas; et une grande frayeur se répandit sur eux, et ils s'enfuirent pleins d'effroi. Et je fus laissé seul, et je vis cette grande vision; et il ne resta pas de force en moi; et mon courage fut changé en faiblesse, et je n'eus plus de vigueur. Et j'entendis la voix de ses discours; et, tandis que je l'écoutais, j'étais prosterné sur la face, et mon visage touchait la terre. Et voilà qu'une main me toucha et me dressa sur mes genoux et sur mes pieds. Et la voix me dit : Daniel, homme de désirs, saisis le discours que je te fais entendre; reste debout, car j'ai été tout à l'heure envoyé vers toi. Et, comme il me parlait en ces termes, je me levai tremblant; et il me dit : Ne crains pas, Daniel; car, dès le premier jour où tu as appliqué ton cœur à comprendre et à s'affliger en présence du Seigneur, ton Dieu, tes paroles ont été entendues, et je suis venu à cause de tes discours. » *Ibid.*, 4-12. Le voyez-vous se justifier en quelque sorte lui-même? « Dès le premier jour..., j'ai été envoyé... » Pourquoi avez-vous tant tardé? « C'est que le prince du royaume des Perses m'a résisté pendant vingt-et-un jours. » Entendez-vous? « Il a déterminé les limites des nations

conformément au nombre de ses anges. » *Deut.*, xxxii, 8. Chaque peuple a son ange qui veut l'emporter sur les autres. « Et l'intelligence lui fut donnée dans une vision. » Il ne lui suffisait pas d'entendre les paroles prononcées. Voyez-vous de quelle manière singulière sont instruits les prophètes? — « Et la grande vertu » de la vision... Et vraiment elle est grande, puisque des hommes faibles triomphent de cet Antiochus dont les victoires étaient si nombreuses et si éclatantes. « Et la parole est vraie... » parce qu'elle devait rencontrer quelques incrédules. « ... Dont le surnom est Baltazar. » Il vous rappelle des circonstances antérieures, pour établir sa véracité. Il viole les prescriptions touchant la pâque. En effet, la pâque devait être célébrée le premier mois; et Daniel jeûna jusqu'au vingt-quatrième jour de ce mois. Or, ce jeûne commence le quatorzième jour et dure toute une semaine et deux jours encore, preuve que les observances légales étaient déjà abolies. Est-ce à la crainte, ô Daniel, que vous avez cédé? — Certainement non, répond-il. Remarquez le lieu où il a cette vision; c'est un lieu désert, comme pour Moïse. Les villes sont remplies de trop de bruit et de désordres : aussi le Christ est-il transfiguré sur une montagne.

« Et voilà que Michel, un des premiers princes, est venu à mon secours, et on m'a laissé là avec le prince du roi des Perses. Et je suis venu pour t'apprendre ce qui doit arriver à ton peuple dans les derniers jours; car la vision est pour les jours éloignés. Et, tandis qu'il me parlait de la sorte, je me jetai la face contre terre, et je gardai le silence. Et quelqu'un qui avait la ressemblance d'un fils de l'homme toucha mes lèvres. Et j'ouvris la bouche, et je parlai, et je dis à celui qui était debout devant moi : Seigneur, tout mon intérieur a été bouleversé pendant la vision, et il ne me reste plus de force. Et comment votre serviteur pourra-t-il, Seigneur, parler à mon Seigneur que voici? Car voilà qu'il n'est plus resté de force en moi et que je n'ai plus de souffle. Et une vision comme la vision d'un homme me toucha de nouveau et me fortifia, et me dit : Ne crains rien, homme de désirs, la paix est avec toi, prends courage et sois plein de force. Et, pendant qu'il me parlait, je repris des forces, et je dis : Que mon Seigneur daigne



parler, car vous m'avez ranimé. Et il me dit : Sais-tu pourquoi je suis venu à toi? Et je vais m'en retourner pour combattre le prince des Perses. Je m'en allais, et le prince des Grecs venait. Mais je t'annoncerai ce qui est marqué dans l'Écriture de vérité; et il n'est personne qui me vienne en aide en toutes ces choses, sinon Michel votre prince. Et voilà un homme revêtu d'une tunique, » sacerdotale, sans doute. « Et son aspect ressemblait à la foudre, et des flammes ardentes jaillissaient de ses yeux. » *Ibid.*, 13-21. Pourquoi cette apparition au milieu des éclairs? Pourquoi l'ange se montre-t-il dans cet appareil? Est-ce pour frapper le peuple de terreur? Quel avantage en pouvait-il résulter? Il voulait les déterminer à sécher leurs larmes, puisque l'avenir leur avait été si souvent annoncé sous le même jour : c'est un témoignage rendu par lui à l'importance des événements futurs; — ou bien il se proposait de convaincre le prophète. « Et une grande voix..., » pour effrayer encore. Aussi le prophète est-il saisi d'effroi; et, tandis que l'ange lui parle, il est terrifié une seconde fois, vraisemblablement parce que l'ange le voulait ainsi; car il pouvait le remplir de force puisqu'il lui avait dit précédemment : « Prends courage. » Et il demeure immobile. — Voyez-vous ce que c'est que l'apparition d'un ange? Il ne s'agit pas d'une apparition d'or ou d'airain; qui ne pourrait autrement en supporter la vue? — Mais ici de tout côté il n'y a que lumière. Ayant été envoyé vers toi, je ne t'annonce que ce qui t'intéresse, ne rends pas inutile la faveur qui t'est faite : « Tes paroles ont été entendues et je suis venu à l'occasion de tes paroles. » Que demandait-il, et quel était l'objet de sa prière? — Mais vous ne lui dites pas ce qu'il désire savoir, ni rien qui en approche. Apparemment voulait-il connaître quelque époque précise et ce qui devait arriver après.

« Et le prince du royaume des Perses m'a résisté. » Parlerait-il d'un prince régnant sur des mortels? nullement. Il dit ailleurs : « Le prince des Grecs est venu.... » Je croirais volontiers qu'il n'est ici question ni des chefs des peuples, ni des princes de la terre, mais des puissances supérieures. Les autres anges n'ayant pu résister à celui-ci, Daniel en est instruit. « Ton peuple est

divisé, lui est-il dit, que désires-tu davantage? » Et voilà que Michel un des premiers princes est venu à mon secours. « Et j'ai été laissé là avec le prince du roi des Perses. Et je suis venu t'apprendre ce qui doit arriver à ton peuple aux derniers jours; car la vision est pour les jours éloignés. » Pourquoi Michel n'est-il pas venu avant ces vingt jours? A mon avis, il veut faire comprendre au prophète que l'on demande des choses défendues, interdites, secrètes, et que c'est là faire en quelque façon violence aux anges. Voilà pourquoi Michel n'intervient pas tout d'abord; mais plus tard seulement, pour apprendre aux Juifs qu'ils n'étaient point dignes de retourner dans leur patrie. C'est, je le répète, une injure faite aux anges. « Et j'ai été laissé là... » pour entraîner de gré ou de force le prince du roi des Perses. Et quel est l'ange capable d'opposer de la résistance, une fois instruit de la volonté formelle et miséricordieuse du Seigneur? C'est, je pense, une façon d'exprimer sensiblement les choses, comme dans ces passages : « Qui se chargera d'aller me réduire Achab? » *II Paral.*, xviii, 19. « Laisse-moi, que je les extermine. » *Exod.*, xxxii, 10. Évidemment, quand il est retenu par le prophète, Dieu n'éprouve ni empêchement ni violence. Ainsi dans le cas présent. Il dit encore ailleurs : « Laisse-moi, car l'aurore est déjà montée. » *Genes.*, xxxii, 26. « Si je n'avais pas jeté mes regards sur ta face... <sup>1</sup>, » à propos de l'ange et de l'ânesse. Cela ne prouve donc pas que Dieu ait rencontré de la résistance; cela ne prouve qu'une seule chose, qu'il est fait injure aux anges.

Telle a été l'influence de Daniel : « Je suis descendu pour t'annoncer tout ce qui doit arriver à ton peuple. » Voyez comment, le point le plus important mis de côté, l'ange semble se justifier aux yeux du prophète. Daniel est une fois encore saisi de frayeur; l'ange le ranime et lui dit : « Je m'en vais combattre le prince des Perses. Et je m'en allais, et le prince des Grecs venait. » Il parle sans doute de l'un de ceux qui lui étaient opposés pour l'avenir et qui devaient soutenir la cause des Macédoniens : il n'était pas encore

<sup>1</sup> Ce texte n'est point dans la sainte Écriture, et on ne voit pas trop à quelle circonstance il est fait allusion.

persuadé. Mais existe-t-il des luttes parmi les anges, et des combats à propos des hommes? Oui, à cause de l'intérêt qu'ils nous portent. Et il n'avait point été encore persuadé; comme s'il eût dit: J'en suis réduit à défendre ma cause contre lui.

---

## CHAPITRE XI.

« Et il arriva dans la première année de Cyrus : j'étais debout plein de vigueur et de force. Et maintenant je t'annoncerai la vérité. » *Dan.*, XI, 1-2. C'est moi, dit-il, qui les ai sauvés. — On eût pu lui dire : Pourquoi combattez-vous ? pourquoi, si vous ne devez pas triompher ? — J'avais raison, répondit-il ; je les ai en cela protégés ; « car il n'est personne qui m'assiste en cela, sinon Michel, votre prince. » Il lui parle en ces termes pour lui persuader qu'il est loin d'être son ennemi, et seulement que les choses sur lesquelles le prophète l'interroge sont défendues. Ce n'est point qu'il ait besoin de soutien. Comment cela ? Il lui montre qu'il n'est point du nombre des princes. Après cela, il lui enseigne tout de la façon la plus précise, et il lui dit d'où viennent les défaites. Puis il lui raconte le salut et la prospérité de son peuple.

---

## CHAPITRE XII.

« Et quand la dispersion du peuple sera accomplie, on reconnaîtra le Saint, et toutes ces choses seront consommées. Et j'entendis, et je ne compris pas, et je dis : Seigneur, qu'y aura-t-il après ceci ? Et il me dit : Va, Daniel, les paroles sont fermées jusqu'au temps de la fin. Plusieurs seront élus, purifiés et éprouvés par le feu : les pécheurs agiront contre la loi, et tous les impies ne comprendront pas ; mais les sages comprendront. Et depuis le le sacrifice perpétuel aura été aboli, et qu'aura eu lieu l'abomination de la désolation, il s'écoulera mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Bienheureux celui qui attendra et arrivera jus-

qu'à mille trois cent trente-cinq jours. Pour toi, va et repose-toi ; il reste encore quelques jours jusqu'à la consommation et tu te reposeras le temps marqué jusqu'à la consommation des jours. » *Dan.*, XII, 7-13. « Pour toi, repose-toi ; » car ces choses n'arriveront que longtemps après le temps présent. Ce n'est donc pas le retour de la captivité qui est le sujet de ses gémissements, mais le sort des Juifs après ce retour.

---

### CHAPITRE XIII.

« Et le roi Astyage fut réuni à ses pères ; et le Perse Cyrus reçut le royaume. Et Daniel était un des convives du roi et au-dessus de tous ses amis. » *Dan.*, XIII, 65 et XIV, 1. Daniel nous raconte ce qui regardé Bel. « Ne vois-tu pas comme il mange et comme il boit ? » *Ibid.*, 5. Quelle singulière preuve de divinité, que de beaucoup manger et de beaucoup boire ? Daniel ne répondit pas : Eh quoi ! est-ce là un Dieu ? car le roi était aveuglé ; mais il voulut démontrer surabondamment l'erreur. — Mon Dieu, à moi, c'est le Créateur du ciel et de la terre ; et vous me mettez en avant un Dieu glouton et insatiable ! Non, il ne saurait y avoir de Dieu de cette sorte ; Dieu ne connaît ni la faim, ni la fatigue. — Mais ce n'est point par des raisonnements, c'est par la réalité qu'il veut le détromper. Le roi même détermine le châtiment. Pourquoi ce Dieu mange-t-il la nuit, et non devant tout le monde ? Comment les prêtres ne sentaient-ils pas qu'ils seraient pris tôt ou tard en flagrant délit de supercherie ? Lorsque Dieu conduit les événements, ne soyez étonné de rien. « Et il les fit mettre à mort... » *Ibid.*, 21. Et qu'arriva-t-il au sujet du dragon ? Eh quoi ! on adorerait un monstre ? Daniel le mit également à mort. Combien les monarques persans étaient simples et crédules ! « Il livra Daniel... » *Ibid.*, 29. Et pourquoi le livrer, après un triomphe aussi éclatant ? « Ambacum apporta à Daniel son repas. » *Ibid.*, 33. Admirez ce prodige. Ne pouvait-on pas lui apporter son repas d'une région autre que la Judée ? C'était une attention pour le prophète : de la sorte, il

n'avait pas à craindre ce qui lui était arrivé du temps de l'eunuque, et certain que les mets n'avaient rien d'impur, il n'était point exposé à souffrir la faim. Et comment reconnut-il Ambacum ? A la langue qu'il parlait. Ambacum devait répandre parmi les habitants de la Judée la nouvelle de ce prodige étonnant. Et comment Daniel n'eut-il pas peur des bêtes féroces ? Il mangeait, et elles restaient sans nourriture. Qu'elles ne touchassent pas à l'homme de Dieu, soit ; mais pourquoi s'abstenir complètement de nourriture ? On eût dit qu'elles étaient muselées et qu'un frein puissant les tenait en respect.

---

# HOMÉLIE

SUR CES PAROLES :

## LE FILS NE FAIT RIEN DE LUI-MÊME

---

### AVANT-PROPOS.

Nous sommes redevables de la découverte de cette belle homélie à Benzelius, qui la publia à Upsal en l'année 1708, d'après un manuscrit en assez mauvais état. Un manuscrit qui nous a été communiqué à Rome nous a permis de corriger les inexactitudes et les altérations qui s'y étaient glissées.

Ce fut une objection des Anoméens qui fournit le sujet de cette dissertation. Dans l'homélie qui précéda celle-ci, saint Chrysostome avait cité ce texte évangélique : « Mon Père travaille sans cesse, et je travaille de même, » et en avait conclu l'égalité du Père et du Fils, égalité que l'Évangéliste, ajoutait-il, exprime formellement dans ce passage : « C'est pourquoi on l'épiait avec plus d'acharnement, non-seulement parce qu'il avait violé le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son Père et se déclarait son égal. » Or, à cet argument puisé dans saint Jean, les Anoméens opposèrent cet autre texte du même évangéliste : « Le Fils ne saurait rien faire, s'il ne voit le Père le faire préalablement. » *Joan.*, v, 19. Cette objection étant de nature à jeter le trouble et la confusion dans l'esprit du peuple, il devenait nécessaire d'en donner une réfutation. En conséquence, Flavien après avoir dit quelques mots, céda la parole à Chrysostome, que le peuple souhaitait ar-

demment d'entendre : il savait à quel degré le saint docteur jouissait de la faveur des habitants d'Antioche, et avec quelle facilité, quelle force, il réfuterait les hérétiques. Quelle modestie, quelle piété, quelle candeur dans cet évêque, reconnaissant ainsi la supériorité d'un de ses inférieurs en fait d'éloquence ! Chrysostome, dont la vanité n'obscurcissait pas l'intelligence, se plaint sincèrement tout d'abord de la mission qui lui a été confiée par son évêque, véritable source de doctrine, et bien capable de mener à une heureuse fin une telle entreprise. Après cela il réfute l'argumentation de ses adversaires avec une vigueur qui n'est égalee que par son éloquence.

Il est certain que cette homélie a été prononcée dans la grande église d'Antioche, comme l'indique le texte, et en présence de Flavien, à une époque où Chrysostome était déjà particulièrement considéré des fidèles d'Antioche. Mais l'homélie qui précéda celle-ci, nous ne la possédons pas ; elle ne fait partie ni des dix que le saint docteur prononça à Antioche, ni des deux qu'il prononça à Constantinople contre les Anoméens. Les dix premières furent prononcées en 386 et 387. Ce que nous savons de celle qui nous occupe et de celle qui l'avait précédée, c'est qu'elles furent prononcées plus tard, alors que Chrysostome avait acquis par de nombreux discours, un brillant renom d'éloquence dans la ville d'Antioche.

---

## HOMÉLIE

Prononcée dans la grande église, après une courte allocution de l'évêque, sur ces paroles de l'Évangile : « Le Fils ne fait rien de lui-même qu'il ne le voie faire au Père. »

1. O violence ! ô tyrannie ! Mon maître, dans l'allocution qu'il vient de faire, nous permet à peine de toucher de nos lèvres son vase qui déborde. Assurément, ce n'est pas que la doctrine lui fasse défaut, car elle jaillit de sa bouche comme d'une source intarissable ; mais, je le répète encore une fois, il cède à la tyrannie de votre charité et à la bienveillance que vous ne cessez de témoi-

gner pour notre médiocrité. Voilà pourquoi il a si promptement terminé son discours ; son silence n'a eu d'autre but que d'aller au-devant de vos désirs, et il s'est déchargé sur nous du soin de vous payer toute sa dette. Puis donc qu'il a daigné nous céder la parole, et que nous vous voyons suspendus à nos lèvres, il faut nous résigner à nous préparer à la lutte ; mais vous, venez à notre aide, tendez-nous votre main, ranimez notre parole par vos prières, et, par votre attention soutenue, facilitez-nous la tâche de vous éclairer. Le prophète ne réclame pas seulement un conseiller admirable, il veut de plus un auditeur plein de prudence. *Isa.*, III, 3. Le combat que nous allons aborder n'est point un combat ordinaire : il exige des prières ferventes, une vigilance à toute épreuve, du côté des auditeurs ; du côté de l'orateur, un zèle ardent, afin que sa parole, d'une orthodoxie irréprochable, jette de profondes racines dans les âmes. Je ne désire pas seulement que vous me prêtiez votre attention, mais que vous vous instruisiez ; je ne veux pas seulement satisfaire votre curiosité, mais nourrir votre intelligence ; enfin, je ne veux pas que vous preniez pour vous seuls ma doctrine, mais que vous la transmettiez de plus à votre prochain. Alors nous verrons s'étendre l'assemblée, l'auditoire devenir plus brillant, quand vous parviendrez à ramener vos frères au moyen des enseignements que vous aurez puisés ici.

Dans la réunion précédente, j'ai cité ce texte évangélique : « Mon Père travaille sans cesse, et je travaille de même ; » *Joan.*, V, 17 ; j'en ai conclu l'égalité du Fils et du Père, vérité que l'évangéliste établit peu après en disant : « C'est pourquoi ils l'épiaient avec plus d'acharnement, non-seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son Père, et qu'il se faisait l'égal de Dieu. » *Ibid.*, 18. Là s'est terminé mon discours. Aujourd'hui nous avons à détruire les objections que les hérétiques soulèvent contre ces points de doctrine. Quoique nous n'ayons que des amis pour témoins du combat, il nous faut user d'une rigueur de raisonnement qui rende nos conclusions certaines et inexpugnables de tout point, absolument comme si nous discussions au milieu de nos ennemis. Je vous le disais tout à l'heure, je tiens encore plus à vous éclairer qu'à vous avoir comme simples audi-



teurs. Ma préoccupation a toujours été de vous revêtir d'une armure spirituelle sans défaut, de façon à ce qu'aucun membre ne soit à découvert ni exposé à un coup mortel. Nos armes à nous, c'est la parole, qui à la fois défend nos amis et frappe nos ennemis ; les frappe, dis-je, non pour les renverser à jamais, mais pour les remettre ensuite sur pied. Telle est la nature de ce combat : le trophée que l'on y érige a pour but le salut de ceux que l'on attaque. Afin d'en arriver à cette fin, prêtez-moi bien toute votre attention, repoussez toute pensée profane, réveillez votre intelligence et fixez sur moi un œil scrutateur. Que le riche ne s'abandonne pas à la nonchalance, que le pauvre ne se laisse pas accabler par les soucis de son indigence : que chacun, oubliant l'inégalité des conditions de la vie, soit pour nous un auditeur plein de zèle. Du reste, le sujet qui s'offre à nous aujourd'hui n'est pas un sujet vulgaire. Voilà pourquoi je vous renouvelle souvent ces avis, sachant sur quel abîme nous voguons. Et, quand je parle d'abîme, n'en soyez pas effrayés : sous la conduite de l'Esprit, on n'a point à craindre d'être englouti ; vous avancerez avec une facilité extrême, pourvu que vous ayez soin de suivre la voie que je vous marquerai. Ne vous livrez donc ni à la frayeur, ni au trouble. Les questions à traiter aujourd'hui jettent tout d'abord l'inquiétude et l'embarras dans l'esprit de l'auditeur superficiel ; mais qu'il attende la fin et la solution qu'il recevra le pénétrera d'un calme profond et le conduira dans un port à l'abri des orages. Encore une fois, pour en arriver là, point de trouble ni de crainte ; ne cessez de suivre sans défaillance la voie que vous indiquera la parole doctrinale. Quelles sont donc les difficultés qu'on nous oppose ? « Le Fils ne peut rien faire qu'il ne le voie faire au Père. » *Joan.*, v, 19. Il est vrai que l'Écriture s'exprime en ces termes. Mais pourquoi nous allègue-t-on ce passage ? On l'allègue dans un sens autre que celui de l'Écriture elle-même : car que prétendent-ils en conclure ? — Voyez-vous, nous dit-on, comment le Fils détruit cette ombre d'égalité dont vous parlez. — Et l'on poursuit : C'est parce que les Juifs soupçonnaient le Fils de se faire l'égal du Père, qu'il leur affirme le contraire par ces paroles : « Le Fils ne saurait rien faire qu'il ne le voie faire au Père. »

2. N'avais-je pas raison de dire que ce langage était de nature à vous jeter dans des perplexités, et à troubler tout d'abord l'auditeur ? Mais attendez un peu, et vous verrez nos adversaires percés par leurs propres traits. En premier lieu, tels n'étaient pas les soupçons des Juifs : nous avons établi ce point de la façon la plus claire dans notre précédente conférence ; nous y renverrons l'auditeur, pour ne pas revenir sur des choses déjà dites, et nous nous efforcerons de réfuter l'objection présente et de montrer que le Sauveur, en s'exprimant de la sorte, voulait, non pas enlever aux Juifs leur opinion, mais les y confirmer de la manière la plus formelle, et nous donner une preuve sans réplique des rapports étroits et de l'harmonie parfaite qui existent entre le Père et lui. Tel est l'espoir que je fonde sur ce texte que j'y vois une démonstration écrasante des liens naturels qui unissent le Père au Fils et de leur unité surnaturelle. Ne vous laissez pas déconcerter par les sophismes des hérétiques. Des peintures murales représentant des glaives, des lances, des javelots, n'effraieraient pas des soldats au regard fixe et farouche ; et cela, parce qu'il n'y aurait que des ombres et des images et non des armes véritables. Tels sont les raisonnements des hérétiques : pour les réduire à leur valeur, suivons de près le texte objecté, tournons sans cesse autour, et commençons en attendant par leur demander de quelle manière ils l'expliquent. Il ne suffit pas d'une simple lecture ; si une lecture suffisait, Philippe n'aurait pas demandé à l'eunuque : « Comprenez-vous ce que vous lisez ? » *Act.*, VIII, 30. Par où l'on voit que l'eunuque, malgré la lecture qu'il faisait, ne comprenait rien aux saints Livres. Aussi répondait-il : « De qui donc parle le prophète, de lui-même ou d'un autre ? » *Ibid.*, 34. S'il suffisait d'une simple lecture, comment se fait-il que les Juifs qui lisent l'Ancien Testament et qui y voient ce qui concerne la naissance du Christ, ses prodiges, ses miracles, le temps et le lieu de sa naissance, sa croix, sa sépulture, sa résurrection, son ascension, le trône qu'il occupe à la droite du Père, la descente du Saint-Esprit, la dispersion des Apôtres, la répudiation de la synagogue et la noblesse de l'Église, n'ont pas encore cru aujourd'hui ? La lecture ne suffit donc pas sans l'intelligence. De même que qui-

conque prendrait des aliments sans les digérer ne vivrait pas, de même quiconque lira sans avoir l'intelligence du texte parcouru, ne sera pas en possession de la vérité. Ne vous contentez donc pas de m'opposer ce passage évangélique; veuillez de plus m'en expliquer le sens.

Si je leur fais cette question, c'est pour réfuter leur explication insoutenable avant que de poser les bases solides de la vérité. Ainsi en agissent les architectes, ils ne bâtissent les fondements qu'après avoir jeté au loin tout ce qui en compromettrait la solidité, afin que l'édifice se construise en toute sécurité. Suivons, nous aussi, leur exemple. Dites-nous donc, le Fils ne peut-il absolument rien faire de lui-même? car il ne dit pas qu'il peut faire les hommes, non les anges; qu'il peut faire les anges, mais non les archanges; il dit qu'il ne peut « rien faire. » Cette parole exprime-t-elle une absolue impuissance? Certainement, puisque, d'après votre opinion, il est assujéti à une contrainte et à une force supérieure; puisqu'il ne fait de lui-même absolument rien, s'il ne le voit faire au Père. Or, cette doctrine établie, voilà autant de choses indignes de cette substance immortelle, ineffable et incompréhensible. Et que parlé-je du Christ? De moi-même, tout faible et tout misérable que je suis, de moi, tiré de la terre, on ne saurait dire que je ne puis de moi-même absolument rien; on ne saurait le dire non plus, ni de vous, ni de quelque homme que ce soit. Si cela était, vainement nous parlerait-on de supplice, d'enfer, de châtiménts; vainement nous parlerait-on de couronnes, de rétributions, de récompense. Nous n'aurions pas plus à craindre les uns, si nous péchions, qu'à espérer les autres, si nous faisons le bien, supposé que nous ne fassions rien de nous-mêmes; et cela, parce que la récompense est promise, non pas à l'œuvre, mais à la volonté. Ainsi, par exemple, qu'un homme fasse spontanément le bien, il reçoit un éloge et une récompense, non pas précisément parce qu'il a fait telle chose, mais parce qu'il l'a faite de sa pleine et libre volonté.

Et ce qui prouve cette vérité, ce sont les paroles suivantes : « Il y a des eunuques, disait le Sauveur, qui sont redevables de leur état aux hommes; et il y a des eunuques qui se sont rendus vo-

lontainement tels à cause du royaume des cieux. » *Matth.*, XIX, 12. Il désigne sous le nom d'eunuques, non ceux qui ont subi la mutilation, mais ceux qui ont retranché de leur cœur les mauvaises pensées, les mauvais désirs, sinon par le fer, du moins par la raison, la philosophie et l'assistance divine. Voici deux espèces d'eunuques : les uns mutilés par les hommes, les autres séparés par la piété de toutes mauvaises pensées. Cependant, malgré la différence qui existe entre eux à ce point de vue, les uns et les autres pratiquent la continence : ils la pratiquent, dis-je, également en fait, mais non eu égard aux sentiments. En effet, l'eunuque involontaire n'est pas réduit en fait à une moindre impuissance que le moine, eunuque volontaire. Mais, si le fait est le même, il n'en est pas ainsi de la fin qu'on se propose. C'est pourquoi le Sauveur, parlant des eunuques rendus tels par les hommes, ne leur assigne aucune récompense, attendu que c'est la nature et non la vertu qui les rend continents ; au lieu que, parlant des seconds, il leur donne pour récompense le royaume des cieux, en ajoutant ces mots : « A cause du royaume céleste. » Or, pourtant ni l'un ni l'autre n'a de rapport avec une femme ; mais en cela l'un obéit à la nécessité, tandis que l'autre n'obéit qu'à sa volonté libre et entière. Eh bien, je vous le demande, les hommes auront-ils par eux-mêmes le pouvoir de faire, de dire une infinité de choses, de raisonner et de parler ; et le Dieu des anges sera-t-il de lui-même dans l'impuissance de faire quoi que ce soit ? Et qui supporterait un pareil langage ? N'entendez-vous pas Paul s'écrier : « Dans une grande maison, il n'y a pas que des vases d'or et d'argent, il y a encore des vases de bois et d'argile, des vases d'honneur et des vases d'ignominie. Celui qui se conservera pur et s'abstiendra de toute turpitude sera un vase d'honneur sanctifié pour le Seigneur. » II *Timoth.*, II, 20.

3. Voyez-vous les hommes s'amender par eux-mêmes ? Car tel est le sens de ces mots : « Si quelqu'un se conserve pur... » De quoi donc est-il question ? Si je n'avais affaire qu'à des amis, je conclurais sur-le-champ ; mais comme nous avons à compter avec des adversaires et des ennemis, il est indispensable de réfuter leurs arguments. Revenons donc sur le texte allégué, afin d'en

éclaircir parfaitement le sens. Qu'il nous soit possible de faire et de dire quelque chose de nous-mêmes, c'est un point suffisamment établi : s'il n'en était pas ainsi, aucune couronne ne nous récompenserait de nos bonnes actions. Posons à l'hérétique une autre question : Que faut-il entendre par ces paroles : « S'il ne voit le Père faire une chose, il ne saurait rien faire de lui-même? » De ces paroles, je ne dis pas de leur explication, de ces paroles, ou plutôt du sens que les hérétiques leur attribuent faussement, on en vient à conclure une double création. Et comment cela? Puisque « il ne saurait rien faire s'il ne le voit faire au Père, » il s'ensuit évidemment qu'il faut admettre en premier lieu des œuvres du Père, lesquelles sont parfaites, en second lieu des œuvres du Fils, qui les a produites en prenant celles du Père pour modèle. En effet, il ne fait rien qu'il n'ait vu déjà fait par le Père. Pour qu'il voie des œuvres, il faut nécessairement que les œuvres existent. Et maintenant, je vous le demande, nous voyons un soleil ; pourriez-vous m'en montrer deux, afin que je puisse attribuer l'un au Père et l'autre au Fils? Avez-vous à me montrer deux lunes, deux terres, deux océans, et ainsi du reste? Impossible à vous de répondre ; car il n'y a qu'un soleil. Comment expliquez-vous qu'il ne fait rien, s'il ne le voit auparavant faire au Père? Après cela, de qui le soleil sera-t-il l'œuvre? — Du Père? Alors où est le soleil du Fils? — Du Fils? Alors où est le soleil du Père, qui a servi au Fils de modèle? Et comment expliquerez-vous cette parole : « Toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui? » *Joan.*, I, 3. Si toutes choses ont été faites par lui, à quel moment s'est opérée cette séparation? Voyez-vous la suite du raisonnement, dans quel embarras ils se jettent, et de quelle manière le mensonge se trahit lui-même?

J'ai cité leur explication, et vous la voyez elle-même se détruire. Je leur demanderais encore volontiers : Qui donc s'est revêtu de notre chair et s'est enfermé dans le sein d'une vierge? Est-ce le Père, est-ce le Fils? dites-le moi. N'est-il point évident que c'est le Fils unique de Dieu? Paul ne dit-il pas : « Ayez en vous-mêmes les sentiments du Christ Jésus qui, étant Dieu par nature, n'a point estimé un larcin de se regarder comme l'égal de Dieu, et qui

s'est anéanti prenant la forme d'un esclave. » *Philipp.*, II, 5-7. « Dieu a envoyé son Fils unique, né de la femme, né sous la loi. » *Galat.*, IV, 4. L'Écriture entière, l'Ancien comme le Nouveau Testament sont remplis de pareils témoignages : les choses elles-mêmes crient que le Fils unique, et non le Père, s'est incarné. Est-ce donc parce qu'il a vu le Père s'incarner, que le Fils s'est incarné aussi ? Car il ne se serait pas fait chair, s'il n'eût vu le Père se faire chair, puisque « il ne saurait rien faire de lui-même s'il ne le voit faire au Père. » Or, quand pourrais-je voir que le Père a fait une telle chose ? impossible à vous de le dire.

Et ne regardez pas ce point comme s'il n'avait aucune importance. Le principe de notre salut, c'est l'incarnation du Fils unique, son infini abaissement. Avant qu'il se fit homme, le mal régnait partout en tyran, la nuit la plus épaisse couvrait l'univers, partout des autels et des temples dédiés aux idoles, partout l'odeur de la graisse, la fumée des victimes, des torrents de sang versés, non-seulement le sang des bœufs et des brebis, mais celui des hommes eux-mêmes. Car « ils sacrifièrent leurs fils et leurs filles aux démons ; » *Psalm.*, CV, 37 ; ces Juifs qui avaient des prophètes, une loi, qui jouissaient des manifestations divines, et qui avaient vécu au milieu d'incessants prodiges. Les Juifs étant dans un tel état, songez au spectacle que devaient offrir les autres contrées de la terre : là les démons soufflaient en liberté leurs fureurs, le vice dominait, les passions imposaient leur empire ; là on se prosternait devant le bois, on adorait des pierres, des forêts, des montagnes, des collines, des arbres, des lacs, des fontaines, des fleuves. Mais à quoi bon parler de tous ces excès ? Les extrémités auxquelles se portaient les Juifs nous permettront suffisamment de comprendre ce qui se passait ailleurs. « Semblables à des étalons furieux, ils hennissaient tous après la femme de leur voisin. » *Jerem.*, V, 8. « Le bœuf connaît son maître, l'âne son étable, et Israël ne me connaît pas. » *Isa.*, I, 3. « Ce sont des chiens muets, incapables d'aboyer. » *Ibid.*, LVI, 10. « Tu t'es fait un front de prostituée ; tu agissais aux yeux de tous sans pudeur. » *Jerem.*, III, 3. « Il n'est personne qui ait l'intelligence et qui cherche Dieu ; tous se sont éloignés, tous sont devenus des êtres inutiles. »

*Psal.*, xiii, 2, 3. « Vainement l'orfèvre façonne l'argent ; leurs iniquités sont loin d'être consumées. » *Jerem.*, vi, 29. « Le blasphème, le mensonge, le vol, le meurtre, l'adultère, ont inondé la terre, le sang s'est mêlé au sang. » *Ose.*, iv, 2. « L'Éthiopien peut-il changer sa peau, et le léopard, les couleurs variées de son pelage ? Ce peuple pourra-t-il pratiquer la justice après avoir appris le mal ? » *Jerem.*, xiii, 23. « Malheur à moi, ô mon âme, s'écrie un autre prophète ; car la piété s'est enfuie de la terre, et il n'y a plus personne parmi les hommes qui fasse le bien ; tous jugent dans le sang. » *Mich.*, vii, 2. « J'ai pris en haine vos solennités, dit le Seigneur, je n'en veux pas, et je n'agrèerai pas les victimes que vous m'offrez dans vos assemblées. » *Amos*, v, 21. Elie disait : « Ils ont renversé vos autels, massacré vos prophètes, il ne reste plus que moi, et ils en veulent à ma vie. » *III Reg.*, xix, 10. « J'ai abandonné ma maison, s'écrie encore le Seigneur, j'ai renoncé à mon héritage, j'ai livré mon bien-aimé aux mains de ses ennemis. » *Jerem.*, xii, 7. « Ils ont immolé leurs fils et leurs filles aux démons, disait David ; ils ont répandu le sang innocent, le sang de leurs filles et de leurs fils. » *Psal.*, cvi, 37, 38.

4. Voyez-vous à quels excès se porte la tyrannie du mal ? Les Juifs ne sont plus que des chevaux et des chiens ; ils deviennent plus stupides que les ânes, plus abrutis que les bœufs, et leur fureur est telle qu'ils foulent aux pieds les lois de la nature. Mais, après l'apparition du Christ, que dit l'Écriture ? « Notre Père qui êtes dans les cieux. » *Matth.*, vi, 9. Auparavant elle disait : « Va trouver la fourmi, paresseux. » *Proverb.*, vi, 6. Maintenant nous voilà honorés de l'adoption divine, inscrits dans le ciel, admis parmi les chœurs des anges, participant à leurs concerts, et les émules des puissances incorporelles. Les hauts lieux ont disparu, les temples ont été renversés. On ne voit plus dans la pierre que la pierre, dans le bois que le bois, dans les arbres que des arbres, dans les fontaines que des fontaines. Le soleil de justice ayant paru, il a montré dans leur véritable nature les choses que cachaient auparavant la nuit de l'erreur et les ténèbres profondes de l'ignorance qui obscurcissaient les regards de l'humanité trompée. Mais, depuis que les rayons de ce soleil divin ont dissipé la nuée

ténébreuse de l'erreur, la lumière et le jour règnent en tous lieux, partout brillent les splendeurs éblouissantes du midi. Les Perses, qui autrefois épousaient leurs mères, pratiquent maintenant la virginité. Les peuples qui méconnaissaient et immolaient leurs propres enfants sont devenus les plus doux et les plus humains de tous. Les loups ont revêtu la douceur des brebis ; non-seulement les loups, mais des hommes plus féroces encore ; car le loup n'est point insensible à la voix de la nature : il reconnaît ses petits, tandis que les hommes poussaient la barbarie bien au delà. Oui, depuis l'incarnation du Fils unique et l'accomplissement de son œuvre, les hommes se dépouillant de cette férocité, ont recouvré leur noblesse native, et ils sont même montés jusqu'à la vertu des anges. Avant le Christ, les villes respiraient l'impiété : aujourd'hui le désert lui-même pratique la sagesse ; les cellules des moines couvrent les montagnes et les bois, les cellules de ces hommes qui renoncent à la vie de la terre pour vivre à la façon des anges. Mais à quoi bon l'apparat du discours, quand les choses elles-mêmes crient et montrent dans une lumière plus claire que celle du soleil, les biens qui, depuis l'enfantement admirable et spirituel de la Vierge, depuis l'incarnation et la rédemption, se sont déversés sur la terre entière ?

Pourtant cette œuvre si grande et si sublime, le Christ l'a faite de lui-même ; et Paul le dit en des termes assez éclatants : « Étant Dieu par nature, il n'a pas estimé un larcin de se croire l'égal de Dieu, et il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'un esclave. » *Philipp.*, II, 6, 7. L'entends-tu, hérétique ? « Il s'est anéanti lui-même. » L'Apôtre dit encore ailleurs : « Le Christ nous a aimés, et il s'est livré lui-même pour nous comme une oblation et une hostie d'une odeur agréable à Dieu. » *Ephes.*, V, 2. C'est aussi de lui-même qu'il a été crucifié et égorgé ; en effet, il disait : « J'ai le pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre. Personne ne me la ravira ; c'est moi qui la donne de moi-même. » *Joan.*, X, 18. Qu'avez-vous à dire ici, ô hérétique, vous qui torturez ce mot de l'Évangile : « Le Fils ne peut rien de lui-même ? » L'entendez-vous disant maintenant : « C'est moi qui la donne de moi-même, et qui la reprends également de moi-même. » Et ce



n'est point là un mot de peu d'importance, il est au contraire de l'importance la plus haute. Il est dit du Père aussi qu'il a pouvoir sur la vie et sur la mort. Voyez-vous dans quels filets vous vous êtes jeté ? Que répondrez-vous à ces paroles : « C'est moi qui la donne de moi-même et qui de moi-même la reprend ? » Pour quel motif avez-vous donc prétendu qu'il ne faisait rien de lui-même ? — Si je n'avais affaire qu'aux seuls hérétiques, comme je vous l'ai déjà dit, je les laisserais dans ces liens et dans ces embarras, et je me retirerais estimant ma victoire assez belle, et mon trophée assez glorieux, et les preuves de leur folie assez convaincantes. Mais, comme mon dessein n'est pas seulement de fermer la bouche à nos ennemis, comme je dois encore éclairer et instruire les nôtres, je ne terminerai pas ici mon discours, je tâcherai d'aller plus loin et de vous indiquer une autre œuvre propre à faire ressortir encore davantage les contradictions effrontées de nos adversaires. Et cette œuvre, quelle est-elle ? « Le Père ne juge personne ; c'est le Fils qui juge toutes les créatures. » *Joan.*, v, 22.

5. Je demande donc à l'hérétique : si le Père ne juge personne, et si le Fils exerce les jugements, comment en est-il ainsi ? S'il ne peut rien faire de lui-même, à moins de le voir faire au Père, supposé que le Père ne juge point et que tous les jugements soient entre les mains du Fils, comment ce dernier fait-il ce qu'il n'a pas vu faire ? Ne passez pas légèrement sur cet argument ; car il est de la plus grande valeur. Songez-y bien, quelle puissance que de faire comparaître à sa barre au jour de la justice tous les hommes qui ont existé depuis Adam jusqu'à la fin des siècles, les Juifs, les Gentils, les hérétiques, tous ceux qui se sont écartés de la foi orthodoxe ; de mettre à découvert toutes les paroles et les machinations secrètes, les fraudes, les embûches, les desseins cachés, et là, sans produire ni témoignages, ni preuves, ni documents, ni peintures, ni rien de semblable, de les convaincre par sa propre autorité ! Et cette œuvre si étonnante, le Sauveur l'accomplira sans l'avoir vu faire au Père et sans imiter son exemple, puisque le Père « ne juge personne ! »

Voyez-le encore ailleurs agissant avec pleine puissance, qu'il s'agisse de miracles à opérer, de loi à promulguer ou de toute

autre chose. Étant monté sur la montagne, il va donner un Testament Nouveau, et il s'exprime en ces termes : « Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne tuerez pas ; quiconque tuera passera par un jugement, et celui qui dira *Faute*, sera condamné au feu de l'enfer. Et moi je vous dis : Quiconque s'emportera sans raison contre son frère, sera condamné par le jugement. Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Œil pour œil, dent pour dent. Et aussi je vous dis de ne pas opposer de résistance au méchant, et, si l'on vous frappe sur la joue droite, de présenter encore la gauche. » *Matth.*, v, 21, 22 et 28. Qu'est donc ceci ? Celui qui ne fait rien de lui-même modifie les lois du Père, et leur substitue des lois plus parfaites ! Quand je dis, *modifie*, ne voyez en cela rien de blasphématoire, et n'en inférez pas un abaissement du Père. Si la loi modifiée est imparfaite, la faute n'en est pas à Dieu, mais à ceux auxquels la loi était destinée. Du reste, l'Ancien Testament appartient au Fils, de même que le Nouveau appartient au Père. Comment, s'il vous plaît, ne fait-il rien de lui-même, Celui qui se présente avec une autorité telle qu'il complète la loi ancienne ? Que les hérétiques sont faibles dans leurs opinions ! Les Juifs étaient frappés d'entendre le Sauveur parler « comme ayant autorité pour le faire, et non comme les Scribes et les Pharisiens : » *Matth.*, vii, 28 : les Juifs rendent témoignage à sa puissance, et les hérétiques soutiennent qu'il ne peut rien de lui-même. Et les Juifs ne parlent pas du Sauveur « comme devant être revêtu de l'autorité ; » mais « comme ayant autorité ; » car elle ne lui fut pas donnée plus tard, et il la possédait pleine, parfaite et sans besoin d'aucun complément. C'est pourquoi, interrogé sur sa royauté, il répondait : « Je suis né pour cela. » *Joan.*, xviii, 37. Quand on lui présente un paralytique, il lui remet ses péchés, puis il ajoute : « Afin que vous sachiez bien que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, — il lui dit : Prends ton grabat, et va-t'en dans ta maison. » *Matth.*, ix, 6. « La foule disait donc : Il fait tout comme ayant autorité. Le Sauveur dit : Le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre. — « J'ai, poursuit-il, le pouvoir de donner mon âme, et le pouvoir de la reprendre. » *Joun.*, x, 18. Il promulgue des lois avec autorité, il efface les

péchés avec autorité, il exerce un plein pouvoir sur la vie et la mort, et vous osez dire qu'il ne fait rien de lui-même ! Quel point plus victorieusement établi que celui-là !

6. Maintenant, si vous le voulez bien, puisque nous voilà débarrassés des hérétiques, donnons à la question sa solution complète. Et d'abord, sachez bien que ces mots : « Il ne peut pas, » appliqués à Dieu, sont une preuve non de faiblesse, mais de puissance. Quelqu'étrange que vous paraisse cette assertion, nous vous en donnerons une preuve irréfragable. Si je dis que Dieu ne peut pas pécher, loin de signaler en lui une faiblesse, je donne de sa puissance la plus haute idée. Si je dis que Dieu ne peut pas mentir, je démontre une fois de plus la même chose. De là ces paroles de Paul : « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui ; si nous ne croyons pas en lui, il n'en restera pas moins fidèle ; car il ne saurait se renier lui-même. » II *Timoth.*, II, 12, 13. Voyez-vous ces mots : « Il ne saurait, » prouver la puissance même du Seigneur ? Et que parlé-je de Dieu ? les choses sensibles me fourniront des preuves de ce que j'avance. Je dirai que le diamant ne peut pas être rompu ; est-ce un défaut que je signale, ou une qualité ? Si donc on vous dit que Dieu ne peut pas pécher, qu'il ne peut pas mentir, qu'il ne peut pas se renier lui-même, ne concluez pas de là sa faiblesse, mais sa toute-puissance, et l'incompatibilité qui existe entre toute imperfection et sa substance infinie. C'est dire que sa nature est inaltérable et parfaite. Ce point éclairci, revenons au sujet proposé. « Le Fils ne peut rien faire de lui-même. » Que signifie ce mot, « de lui-même ? » Rendons-nous-en bien compte, et vous comprendrez les rapports étroits qui unissent le Fils et le Père, l'indivisibilité de la substance divine, l'identité de la substance du Père et de celle du Fils. Quel est donc le sens de ces mots : « Le Fils ne peut de lui-même... ? » Ils signifient que le Fils ne peut rien faire en dehors du Père, qu'il ne peut accomplir aucune œuvre séparément du Père, qu'il ne peut rien faire qui soit étranger au Père, ni faire une chose que le Père ne ferait pas ; car ce que l'un fait, l'autre le fait. Ces expressions donc : « Il ne peut rien faire de lui-même..., » n'enlèvent au Fils ni sa puissance, ni sa liberté ; elles établissent plutôt son autorité, elles dé-

montrent la concorde, elles témoignent de l'harmonie, des rapports étroits qui existent entre le Fils et le Père, et de leur parfaite unité.

Comme le Sauveur violait le sabbat, les Juifs lui reprochaient cette prévarication en disant : Dieu a ordonné telle chose, et vous faites le contraire ; et lui de confondre leur impudence de cette manière : Je n'ai rien fait de contraire à ce qu'a fait mon Père ; car il n'y a ni opposition entre lui et moi, ni inimitié. Si telles ne furent pas ses expressions, s'il usa d'un langage plus grossier et plus terrestre, souvenez-vous qu'il s'adressait aux Juifs, qui voyaient en lui un ennemi du Seigneur. C'est pourquoi, afin de chasser tout soupçon de ce genre, il se hâte d'ajouter : « Les œuvres que le Père fait, le Fils les fait comme lui. » *Joan.*, v, 19. Or, si le Fils ne fait rien de lui-même, comment fait-il les mêmes œuvres que le Père ? Il n'y a rien de bien étonnant à faire ces œuvres : les apôtres les faisaient, puisqu'ils ressuscitaient les morts, guérissaient les lépreux ; mais ils ne les faisaient pas comme lui. Et de quelle manière les opéraient-ils ? « Pourquoi faites-vous attention à nous, comme si nous avions par notre propre puissance et notre propre vertu rendu la vie à ce paralytique ? » *Act.*, iii, 12. Et de quelle manière Jésus agissait-il ? « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, de même que le Père ressuscite les morts et vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut vivifier. » *Joan.*, v, 21. A la rigueur, il lui eût suffi de dire : « De même le Fils... ; » mais, pour fermer la bouche à ses ennemis, il ajoute : « Il vivifie ceux qu'il veut vivifier ; » à savoir, de sa pleine puissance. Pour la même raison, après ces mots : « Les œuvres que fait le Père, » il ne dit pas : Le Fils en fait de semblables, mais bien . « Ces mêmes œuvres, le Fils lui aussi les fait. » — En effet, « toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » *Joan.*, i, 3. Voyez-vous avec quelle précision il s'énonce, afin d'établir l'union et l'harmonie étroite qui règne entre son Père et lui : il ne parle pas d'œuvres semblables, mais des mêmes œuvres. C'est pour se mettre à notre portée dans le texte qui nous occupe qu'il emploie sagement les expressions citées. Il ne dit

pas : Le Fils ne fait rien..., s'il ne l'a auparavant appris de son Père ; — de crainte que vous ne voyiez en lui le disciple du Père. Il ne dit pas non plus : ... s'il n'en a reçu l'ordre ; — de crainte que vous ne le rangiez parmi les serviteurs, mais : « ... s'il ne le voit faire au Père. » Or, cette phrase ainsi terminée indique une parfaite union entre le Fils et le Père. Si le Fils peut voir le Père agir et savoir de quelle manière il agit, c'est une preuve qu'il possède avec lui une même substance. Plusieurs fois déjà nous vous avons démontré qu'il est impossible de voir parfaitement une substance, de la connaître clairement, si on ne possède pas la même nature. Ainsi, un homme dont la vertu était bien remarquable, Daniel, ne put voir à découvert la substance de l'ange qui lui était apparu. C'est pourquoi le privilège de la nature du Sauveur est ainsi quelque part signalé : « Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique de Dieu qui est dans le sein du Père nous l'a révélé. » *Joan.*, 1, 18. Il est dit dans un autre endroit : « Ce n'est pas que quelqu'un ait vu le Père ; celui-là seul qui vient de Dieu a vu le Père. » *Ibid.*, v, 19. Sans doute bien d'autres l'ont vu, les prophètes, les patriarches, les anges, les justes ; mais il s'agit ici d'une connaissance parfaite. Ne disons pas non plus que le Fils regarde d'abord, et puis qu'il agit ; comment expliquer dans ce cas le texte sacré : « Tout a été fait par lui et rien n'a été fait sans lui ; » *Joan.*, 1, 3 ; et cet autre : « Les œuvres que le Père fait, le Fils les fait comme lui? » *Joan.*, v, 19. Car, s'il les fait comme lui, de quelle manière pourrait-il les regarder d'abord et puis les faire ? On serait amené par un raisonnement pareil à conclure que le Père lui aussi n'agit qu'après avoir considéré un modèle distinct de lui, ce qui serait le comble de la démence et de la stupidité.

7. Mais, pour ne pas être entraînés trop loin dans notre discours par la réfutation de ces absurdités, ajoutons seulement ceci : Comme le Sauveur avait affaire aux Juifs, qui voyaient en lui un ennemi de Dieu et de leur législateur, ce qu'ils déduisaient de ses actes, il dut prendre un genre de langage simple et vulgaire, laissant à la prudence du lecteur le soin d'entendre sa parole en un sens digne de Dieu, et reprenant ceux qui l'entendraient en

un sens trop grossier ; de là ces paroles : « Les œuvres que fait le Père, le Fils les fait comme lui. » Ce n'est pas qu'il attende pour agir d'avoir vu le Père à l'œuvre, car il n'a pas besoin d'être dirigé ; il voit à découvert sa substance, et il la connaît parfaitement. « De même que mon Père me connaît, je connais mon Père ; » *Joan.*, x, 15 ; et il procède à la production de ses œuvres avec la puissance qui lui appartient, avec l'intelligence et la sagesse dont il est rempli, sans qu'il ait besoin ni de rien voir, ni de rien apprendre. Comment en aurait-il besoin, lui la parfaite image de son Père, lui qui fait tout ce que fait le Père, et avec la même puissance ? Effectivement, il a dit au sujet de cette puissance : « Moi et mon Père ne sommes qu'un. » *Joan.*, x, 30. Instruits sur ces divers points, et pénétrés de ce que nous venons d'entendre, fuyons les assemblées des hérétiques, conservons fidèlement la foi droite, mettons notre vie et nos mœurs en conformité parfaite avec nos croyances, afin d'arriver à la possession des biens à venir, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel gloire et puissance, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# HOMÉLIE

SUR

# MELCHISÉDECH

---

## AVANT-PROPOS.

Nous sommes encore redevables à Benzélius de l'homélie suivante, qu'il découvrit dans quelques manuscrits d'Angleterre et qu'il publia à Upsall. En bien des parties cette homélie rappelle l'homélie précédente. Quoiqu'elle ait pour sujet Melchisédech, ainsi que l'indique le titre, elle est en grande partie consacrée à combattre les Anoméens. Le saint docteur y combat encore les Melchisédecites, dont les uns soutenaient l'infériorité du Fils à l'égard même de Melchisédech et dont les autres voyaient en lui l'Esprit-Saint.

Quant au temps où cette homélie aurait été prononcée, nous n'en pouvons rien dire absolument. Impossible également de dire si elle l'a été à Constantinople ou à Antioche : j'inclinerais à opter pour cette dernière ville, parce que les erreurs des Anoméens y furent beaucoup plus ardemment combattues.

---

## HOMÉLIE.

1. Je voudrais vous faire asseoir aujourd'hui à la table de l'Apôtre; je me proposerais de déployer les voiles de mon dis-

cours sur l'océan des paroles de Paul. Que faire cependant ? Je crains qu'une fois que nous serons sortis du port et lancés au milieu des pensées de l'Apôtre, un éblouissement ne s'empare de nous comme il arrive aux navigateurs inexpérimentés. Lorsque, laissant la terre derrière soi, on ne voit autour du navire que les flots, autour de soi que ciel et eau, on se sent pris de vertige, et l'on s'imagine voir tourner ensemble le vaisseau et la mer. Mais ce n'est pas la mer elle-même, c'est l'inexpérience des navigateurs qui cause ces vertiges. On voit des matelots se dépouiller de leurs vêtements et se précipiter dans les flots, sans rien éprouver de pareil ; et dans la mer, on les voit y jouir d'une plus grande sécurité que les habitants de la terre ferme ; quoique l'eau salée baigne leur bouche, leurs yeux et leur corps tout entier, ils n'en sont aucunement incommodés. Vous avez vu le danger de l'inexpérience. L'expérience inspire du dédain pour les choses vraiment redoutables, l'inexpérience fait redouter et appréhender les choses les plus inoffensives. On verra des hommes assis sur le pont d'un navire pris de vertige au seul aspect de la mer ; on en verra d'autres calmes et sereins au milieu des flots. Quelque chose de semblable arrive pour l'âme. Elle aussi est souvent envahie par les flots des passions, flots plus terribles que ceux de la mer, lesquels, pareils à la tempête, s'efforcent de faire sombrer notre cœur, tandis que le souffle des convoitises criminelles le bouleverse de fond en comble. L'homme négligent et inexpérimenté ne sent pas sitôt se lever l'ouragan de la colère, qu'il se trouble et perd toute présence d'esprit. Mais l'homme expérimenté et sérieux brave l'effort de la tourmente : tel que le pilote assis au gouvernail, il tient son âme élevée au-dessus de toutes ces agitations, et il ne cesse ses efforts qu'après avoir ramené son esquif dans le port d'une philosophie sereine.

Ce qui arrive aux navigateurs, ce qui arrive à notre âme, doit arriver sans doute aussi dans l'interprétation de l'Écriture. Là aussi on doit se troubler, perdre le sens, lorsqu'on s'aventure sur cet océan ; non qu'il soit redoutable, mais parce que nous sommes des navigateurs sans expérience. Qu'un discours facile à comprendre par lui-même puisse être difficile à saisir à cause de



l'inexpérience des auditeurs, Paul nous en fournira lui-même une preuve. Après avoir dit que le Christ avait été grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech et avoir recherché quel était ce Melchisédech, l'Apôtre ajoute : « Nous aurions à son sujet un discours bien long à vous tenir et bien difficile à expliquer. » *Hebr.*, v, 11. Que dites-vous, ô Paul, comment ces choses seraient-elles difficiles à expliquer pour vous qui possédez la sagesse de l'Esprit, pour vous qui avez entendu des paroles ineffables, pour vous qui avez été ravi jusqu'au troisième ciel ? Si elles sont pour vous d'une explication difficile, qui donc sera capable de les saisir ? — Sans doute, répond-il, j'éprouve à les expliquer de la difficulté ; mais ce n'est pas à cause de mon incapacité personnelle, c'est plutôt à cause de la grossièreté de mes auditeurs. — En effet, après ces mots : « Bien difficiles à expliquer, » il dit aussitôt : « Parce que vous êtes durs à entendre. » Vous le voyez, c'est la grossièreté des auditeurs, et non la nature du discours qui a rendu difficile une doctrine qui ne l'était pas : la même raison rendra long un discours qui serait court par lui-même. C'est pourquoi l'Apôtre ne se borne pas à parler de la difficulté du discours ; il mentionne encore la longueur, et assigne pour cause à ces deux circonstances la dureté d'intelligence de ses auditeurs. De même qu'il ne faut pas présenter à des malades une table frugale, mais une table chargée de mets divers, afin que le malade, s'il ne veut pas de l'un, prenne de l'autre, s'il n'aime pas celui-ci, prenne celui-là, s'il a de la répugnance pour tel ou tel, puisse en choisir un autre ; en sorte que la variété vienne à bout de la difficulté, et que la multiplicité et la délicatesse des mets triomphent des répugnances de la nature ; ainsi faut-il faire dans le discours, lorsque nous avons à instruire des auditeurs sans expérience : nous devons leur offrir un long entretien fourni de comparaisons et d'exemples, de considérations préparatoires et de rapprochements, de façon à nous rendre accessibles et utiles à nos auditeurs. Mais, bien qu'il s'agisse d'un discours important et de difficile compréhension, l'Apôtre ne prive pas ses fidèles de sa doctrine sur Melchisédech ; en leur disant qu'elle « est importante et difficile à expliquer, » il ranime leur zèle et il prévient l'indif-

férence avec laquelle ils auraient pu l'écouter ; et de la sorte en leur offrant cette réfection, il sera sûr d'aller au-devant de leurs désirs.

2. Faisons, nous aussi, de cette manière. Encore que nous ne puissions sonder toute la profondeur de cette doctrine, confions-nous sans crainte aux flots de cette mer, et comptons non sur nos propres forces, mais sur la grâce qui nous sera donnée d'en haut. Oui, nous affronterons cet océan dans l'espoir de vous être utile beaucoup plus que par une confiance excessive en nous-même ; Paul sera encore ici notre modèle. Après avoir dit : « Nous aurions à son sujet un discours bien long à vous tenir et bien difficile à expliquer, » *Hebr.*, v, 11, il ajoute bientôt : « Ce Melchisédech, roi de justice et de Salem, c'est à savoir, de paix, dont on ne connaît ni le père, ni la mère, ni la généalogie, ni la mort, est à l'image du Fils de Dieu et demeure prêtre pour toujours. » *Hebr.*, vii, 1-4. N'êtes-vous pas étonné d'ouïr dire à propos d'un homme ces mots : « Sans père, sans mère, ni généalogie ? » - Et que parlé-je d'un homme ? Si ces mots concernaient le Fils lui-même, ils n'en soulèveraient pas moins une grave question. Car enfin, s'il n'a pas de père, comment peut-il être fils ? S'il n'a pas de mère, comment fils unique ? Il est nécessaire qu'un fils ait un père, sans quoi il n'est plus fils. Or, le Fils de Dieu est sans père et sans mère ; sans père quant à sa genèse terrestre, sans mère, quant à sa genèse céleste : il n'a pas eu de père sur la terre, ni de mère dans les cieux. « Sans généalogie. » Qu'ils prêtent l'oreille, ceux qui aspirent à connaître l'essence de sa nature. Quelques-uns prétendent que ces paroles : « Sans généalogie, » s'appliquent à sa genèse céleste. Mais les hérétiques ne veulent pas de ce sentiment ; car eux surtout scrutent curieusement la question de sa nature et de son essence ; les plus modérés d'entre eux, laissant de côté la naissance céleste du Fils, soutiennent que ces mots : « Sans généalogie, » regardent sa naissance terrestre. Établissons que Paul en parlant de la sorte avait en vue les deux générations inférieure et supérieure. Celle-ci est profondément mystérieuse et propre à terrifier ; d'où cette exclamation d'Isaïe : « Qui racontera sa génération ? » *Isa.*, lxxiii, 8. Mais, objectera-t-on, le prophète parle de la génération éternelle : que dire de Paul qui, embrassant les deux géné-

rations, ajoute que le Fils est « sans généalogie? » — Que l'Apôtre voulait nous persuader que le Sauveur était vraiment sans généalogie, aussi bien du côté de sa génération terrestre, n'ayant pas eu de père, que du côté de la génération céleste, n'ayant pas eu de mère ; voilà pourquoi il applique aux deux générations ces mots : « Sans généalogie. » Si la génération terrestre est incompréhensible, comment oserions-nous porter sur la génération céleste un regard scrutateur ? Si l'effroi qu'inspire le vestibule du temple interdit l'accès du vestibule lui-même, qui oserait pénétrer jusque dans le sanctuaire ? Que le Fils ait été engendré par le Père, je le sais à n'en pas douter ; comment l'a-t-il été, je l'ignore. Qu'il ait été enfanté par une vierge, je le sais également ; comment l'a-t-il été, je l'ignore. De même que les deux générations sont incontestables, le mode des deux est également mystérieux. Puisque je confesse qu'il est né d'une vierge, quoique j'en ignore le comment ; puisque je ne vois pas dans cette ignorance une raison de nier le fait, confessez, vous aussi, la même vérité à propos du Père, encore que vous ne sachiez pas comment le Fils a été engendré ? Si l'hérétique vous demande : Comment le Fils a-t-il été engendré par le Père ? servez-vous de la terre pour confondre son orgueil et répondez-lui : Veuillez descendre des cieux et nous montrer comment il est né d'une vierge ; alors vous pourrez vous occuper de sa naissance éternelle. Tenez-le ferme, circonvenez-le, ne le lâchez pas un instant, ne lui permettez pas de s'enfoncer dans le labyrinthe de ses raisonnements, pressez-le, et, par vos paroles, sinon de la main, faites lui rendre gorge. Ne lui laissez pas de répit, de peur qu'il ne vous échappe et ne s'enfuie. S'ils excitent du tumulte pendant la discussion, c'est parce que nous les serrons de près, et que nous ne les lâchons pas un instant en face des divins oracles. Élevez, vous aussi, autour d'eux une muraille formée de textes de l'Écriture, et ils ne pourront seulement ouvrir la bouche. Comment, dites-moi, le Fils est-il né d'une vierge ? Je ne sors pas de là, je ne fais point un seul pas en arrière. — Mais impossible à votre adversaire de vous fournir une explication satisfaisante ; il n'a que de mauvaises raisons à vous donner. Quand Dieu a fermé, qui donc pourrait ouvrir ? La foi seule nous

enseigne ces vérités. Si vous ne voulez pas de la foi, et si vous exigez des raisonnements, je vous rappellerai ce que disait le Christ à Nicodème : « Lorsque je vous tiens un langage terrestre vous ne croyez pas ; comment, si je vous tiens un langage céleste, croirez-vous ? » *Joan.*, III, 12. Je vous parle de la naissance virginale, et vous n'y comprenez rien, vous n'osez pas ouvrir la bouche ; et vous voudriez qu'on vous expliquât une naissance céleste ! Encore si le ciel était le seul objet de votre curiosité ; mais elle atteint le Souverain des cieux lui-même. « Si je vous tiens un langage terrestre, vous ne croyez pas. » Il ne dit pas : Vous n'êtes pas persuadés, mais : « Vous ne croyez pas ; » preuve que, si les choses terrestres exigent la foi, à plus forte raison les choses célestes. Cependant le Sauveur parlait à Nicodème d'une génération d'un ordre inférieur ; il l'entretenait sur le baptême et la régénération spirituelle ; vérités fort compréhensibles à l'aide de la foi. Il les a qualifiées de terrestres, non qu'elles soient réellement telles, mais parce qu'elles s'accomplissent sur la terre, et que comparées à cette génération ineffable de l'éternité, qui défie toute intelligence créée, elles ne méritent pas d'autre qualification. Si donc nous ne pouvons pas naturellement comprendre notre régénération au moyen de l'eau, et si pour la savoir nous avons besoin de la foi, sans en pouvoir connaître néanmoins le mode, quelle folie n'y aurait-il pas à vouloir expliquer par des raisonnements humains la génération céleste du Fils unique, à exiger un compte exact du mode de cette génération ? Comment le Fils de Dieu est à la fois sans père, sans mère et sans généalogie, nous l'avons suffisamment démontré.

3. Mais, parce que certains esprits ne saisissant pas ce qui a été écrit sur Melchisédech, ont prétendu ce personnage supérieur au Christ, et ont donné naissance à une hérésie nouvelle, d'où le nom de Melchisédecites qui leur est resté, il nous faut combattre leurs prétentions et l'erreur qu'ils appuient sur ce texte : « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech. » — Comment, disent-ils, ne serait-il pas supérieur au Christ, puisque c'est à son image et selon son ordre que le Christ est revêtu du sacerdoce ? — Or, nous soutenons, nous, que Melchisédech n'est qu'un homme

semblable à nous, et qu'il n'est supérieur ni au Christ, ni à Jean-Baptiste lui-même; car « parmi les enfants des hommes il n'en a paru aucun plus grand que Jean-Baptiste. » *Matth.*, xi, 11. D'autres, tombant dans une erreur différente, disent que Melchisédech est le Saint-Esprit : tel n'est pas notre sentiment; quelle eût été la nécessité de l'incarnation du Verbe de Dieu, si l'Esprit se fût depuis longtemps déjà fait homme? Puisqu'il n'est ni l'Esprit-Saint, ni plus grand que le Christ, qu'ils nous disent quelle est sa patrie? Est-ce le ciel, est-ce la terre, est-ce une région souterraine? S'ils font de Melchisédech un des habitants du ciel ou de tout autre lieu, lui aussi devra, qu'ils le sachent bien, fléchir le genou devant le Dieu fait homme né de la divine Marie. En effet, l'Apôtre dit que tout genou fléchira devant lui. *Philip.*, ii, 10. Or, si tout genou doit fléchir devant le Christ, il s'ensuit que Melchisédech est inférieur au Christ, puisqu'il l'adore. Encore si ces malheureux réfléchissaient à ce que l'Apôtre ajoute, en disant que Melchisédech « est à l'image du Fils de Dieu, » ils en concluraient qu'il en est de lui comme de nous tous qui avons été faits à l'image et à la ressemblance de Dieu. De leur côté, les Juifs disent que Melchisédech était né d'un commerce illégitime, et que pour cela il était « sans généalogie. » Nous leur répondons que leur assertion n'a aucune valeur. Salomon aussi était le fruit de l'adultère de la femme d'Urie, et néanmoins il a sa généalogie. Mais, comme Melchisédech était le type du Christ, qu'il en portait l'image, ainsi que Jonas, l'Écriture n'a point parlé de son père, afin qu'il nous offrît une image parfaite du Sauveur qui, lui, n'a vraiment ni père, ni généalogie.

Voici une autre objection des Melchisédecites : Quel est donc le sens de ces mots que lui adresse le Père : « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech? » *Psalm.*, cix, 4. Et voici notre réponse : Melchisédech était juste et la fidèle image du Christ. Poussé par un esprit prophétique, il discerna l'oblation qui devait être un jour offerte pour les Gentils, et, à l'exemple du Christ futur, il offrit en sacrifice à Dieu du pain et du vin. Or, la synagogue judaïque, qui honorait Dieu selon l'ordre d'Aaron, lui offrait en sacrifice non du pain et du vin, mais des taureaux et des

agneaux , et glorifiait le Seigneur par des hosties sanglantes ; c'est pourquoi Dieu, s'adressant à celui qui devait naître de la Vierge Marie, à Jésus-Christ son fils, lui dit : « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech ; » et non selon l'ordre d'Aaron, qui honore son Dieu en lui offrant des agneaux et des génisses. « Pour vous, c'est selon l'ordre de Melchisédech que vous êtes prêtre à jamais, » et vous ne cesserez d'offrir au Seigneur l'oblation de ceux qui se présentent le pain et le vin entre les mains. Que par lui gloire soit au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# HOMÉLIE

CONTRE

## LES JEUX DU CIRQUE ET LES THÉÂTRES

---

### AVANT-PROPOS.

Il est peu d'homélies dans les œuvres de saint Chrysostome qui soient comparables à l'homélie suivante jusqu'à présent inconnue, soit sous le rapport de la perfection littéraire, soit sous le rapport de l'intérêt historique. Le saint docteur nous en précise l'année, la semaine, le jour et l'occasion ; nous n'avons sur ces points qu'à reproduire ses indications.

En l'année 399, un an après l'installation de Chrysostome en qualité d'archevêque de Constantinople, il tomba des pluies tellement abondantes que la campagne fut sur le point d'être ravagée et la moisson d'être totalement perdue. De là force prières, supplications et processions, l'évêque prenant l'initiative, et le peuple se pressant en foule dans la célèbre église des Apôtres. On recourut principalement à l'intercession de Pierre, d'André, qui passait pour le fondateur de l'Église de Byzance, de Paul et de Timothée. Les pluies cessèrent ; mais la frayeur ne cessa pas de même, et les fidèles traversant le Bosphore, se rendirent avec leur évêque dans l'église des saints Pierre et Paul, située sur la rive opposée de la mer. Le surlendemain, qui était le vendredi saint, des jeux équestres devaient avoir lieu. Oubliant le péril passé, et sans souci de ce jour sacré qui leur rappelait la mort du Sauveur sur la croix,

un grand nombre de Constantinopolitains accoururent avec empressement à ce spectacle, et firent retentir la ville de grossières clameurs. Cependant Chrysostome enfermé chez lui se répandait en gémissements. On ne se borna pas même à cette profanation du vendredi saint. Le lendemain encore, jour du samedi saint, on se rendit en foule au théâtre où se donnaient des spectacles de prostitution. Ces spectacles, Chrysostome les décrit avec une incomparable énergie ; en même temps il flétrit la conduite des prévaricateurs, et prononce contre eux une sentence d'excommunication.

Mais cette excommunication est-elle simplement comminatoire ou bien une excommunication effective ? Quoi qu'il en soit des termes dont il se sert, je croirais volontiers qu'il voulait seulement suspendre une menace sur la tête des coupables, et que l'excommunication ne devait les frapper que dans le cas où ils seraient retombés dans la même faute.

Reste à savoir le jour où cette homélie a été prononcée. Saint Chrysostome y parle de la pluie qui était tombée trois jours auparavant. Or cette pluie était tombée le mercredi saint ; le jeudi saint il n'est pas dit qu'il en fût tombé une quantité quelconque ; le vendredi saint, les jeux équestres avaient attiré un grand nombre de fidèles ; le samedi saint, les fidèles s'étaient également rendus aux spectacles du théâtre : d'où il s'ensuivrait que l'homélie actuelle aurait été prononcée le jour même de Pâques ; de cette façon, trois jours entiers auraient séparé le jour de la pluie de ce dernier. Mais, si cette homélie fut prononcée le jour de Pâques, comment se fait-il qu'il n'y soit pas dit un mot de la résurrection du Seigneur ? Encore que le saint docteur fût tout plein de l'indignation qu'avait excitée en lui la conduite des profanateurs de la semaine sainte, il semble naturel toutefois qu'il ait dit, ne fût-ce qu'en passant, quelques mots de cette grande solennité. — D'autre part, si nous renvoyons cette homélie au jour suivant, elle ne sera plus séparée par trois jours de celui de la pluie, mais par quatre jours entiers ; à moins que Chrysostome en parlant de trois jours n'ait point prétendu donner une supputation exacte. Reste l'explication de Matthæi, qui paraît résoudre d'une manière satisfaisante la difficulté : De même que bien des fois Chrysostome, n'étant que



simple prêtre, prit la parole après son évêque dans une même assemblée, de même un prêtre ou un autre évêque put, le jour de Pâques, parler sur cette solennité, après que le saint docteur eut flétri les spectacles et leurs partisans. *Matthæi, J. Chrysost. Homil. Vol. II, Miscenæ, 1792.*

---

## HOMÉLIE

Contre les fidèles qui, désertant l'église, étaient accourus aux jeux du cirque et aux théâtres. De pareilles choses sont-elles bien supportables? devons-nous bien les tolérer?

1. De pareilles choses sont-elles bien supportables? devons-nous bien les tolérer? C'est à vous-mêmes que je veux en appeler contre vous-mêmes. Ainsi Dieu en agit avec les Hébreux; il les opposait à eux-mêmes quand il leur disait: « Mon peuple, que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je contristé ou causé de la peine? réponds-moi; » *Mich.*, vi, 3; et ailleurs: « Quel tort vos pères ont-ils trouvé à me reprocher? » *Jerem.*, ii, 5. Et moi aussi, à son exemple, je m'adresserai à vous et je vous dirai: De pareilles choses sont-elles bien supportables, et devons-nous les tolérer? Quoi! après de si nombreuses instructions, après des enseignements si multipliés, plusieurs d'entre vous ont osé désertir nos rangs pour aller assister au spectacle des courses de chevaux; ils ont poussé le désordre jusqu'à remplir la ville de vociférations, de cris déordonnés et de nature à provoquer les rires ou plutôt les gémissements? Pour moi, renfermé dans ma maison, en entendant ces cris éclater, je souffrais plus que ne souffrent les nautoniers ballottés par la tempête. De même que la pensée des dangers extrêmes dont ils sont menacés les remplit de crainte, tandis que les flots viennent se briser contre les parois du navire; ainsi je sentais ces clameurs venir se briser avec plus de furie encore contre moi, et je n'osais lever ma tête courbée sous la confusion. Cependant les uns assis sur une place élevée donnaient les plus tristes exemples, les autres occupant une place inférieure et répandus dans l'enceinte applaudissaient aux cochers, et poussaient des cris plus

inconvenants encore. Que dirions-nous, quelle excuse alléguerions-nous si un étranger se levant contre nous, s'était indigné : Est-ce bien là cette ville des apôtres ? Est-ce bien là cette ville qui a reçu dans ses murs un tel docteur ? Cette conduite est-elle bien digne d'un peuple dévoué au Christ de cette ville, devenue un théâtre spirituel et divin ? Vous n'avez même pas eu égard au jour où furent accomplis les mystères du salut de l'humanité ; le vendredi saint, en ce jour où votre Seigneur a été crucifié pour l'univers, où le grand sacrifice a été offert, le paradis ouvert, le larron ramené dans son antique patrie, la malédiction déchirée, le péché effacé, l'ancienne guerre éteinte, Dieu réconcilié avec les hommes, la face du monde renouvelée ; en ce jour où il eût fallu jeûner, glorifier Dieu, et offrir des prières de reconnaissance à l'auteur de tant de bienfaits conférés à la terre ; c'est alors que, désertant l'église, le sacrifice spirituel, l'assemblée de vos frères, la dignité du jeûne, vous vous laissez entraîner pieds et poings liés par le diable à un tel spectacle ? Est-ce bien supportable qu'une pareille conduite, et doit-on la tolérer ? Comment ne pas le répéter sans cesse, et ne pas chercher en cela un adoucissement à ma douleur, et, au lieu de la condamner au silence, comment ne pas la laisser éclater publiquement et se montrer à vos yeux ?

Et maintenant, où sera le moyen de nous rendre Dieu propice, de calmer son courroux ? Il y a trois jours à peine, une pluie torrentielle entraînait tout devant elle, arrachait en quelque sorte des mains des cultivateurs l'espoir de leur année, renversait les moissons jaunissantes, et avec l'abondance de ses eaux portait partout la ruine. On eut recours aux processions et aux supplications, la ville entière accourut en foule aux lieux consacrés aux apôtres, nous implorâmes l'intercession de saint Pierre et du bienheureux André, ces deux apôtres inséparables, ainsi que l'intercession de Paul et de Timothée. Après cela, la colère divine étant apaisée, nous traversâmes la mer, et affrontant les flots nous nous transportâmes auprès des célestes coryphées, de Pierre, fondement de la foi ; de Paul, vase d'élection ; nous y célébrâmes une fête spirituelle, et nous y glorifiâmes leurs combats, les victoires et les trophées qu'ils ont remportés sur les démons. Et voilà que,

repoussant la crainte dont le fléau vous avait pénétrés, les enseignements que vous rappelait la grandeur des souvenirs apostoliques, à la distance d'un seul jour, vous vous abandonnez à des transports, à des cris profanes, et vous prenez assez peu de souci de votre âme pour la livrer captive à la merci de vos passions ! Si vous vouliez tant voir des brutes courir, que ne mettiez-vous sous un même joug vos passions brutales, la convoitise et la haine, que ne leur imposiez-vous le joug de la philosophie, ce joug léger et doux ; que ne les assujettissiez-vous à la direction de la raison, que ne vous fixiez-vous pour terme de votre course celui de votre vocation céleste, et, au lieu de courir d'un crime à l'autre, que ne vous élançiez-vous de la terre au ciel ? Des courses de cette nature présentent non moins d'utilité que d'agrément. Mais, laissant vos intérêts voguer à l'aventure, vous étiez assis uniquement préoccupés de la victoire des autres, et consumant un si grand jour à des choses non-seulement vaines mais mauvaises.

2. Ne savez-vous donc pas que, si nous confions de l'argent à nos domestiques, nous leur en demandons compte jusqu'à la dernière obole ? Eh bien, Dieu aussi nous demandera un compte rigoureux de tous les jours de notre vie ; il nous demandera quel emploi nous avons fait de chaque instant ? Que lui dirons-nous ? Comment nous défendrons-nous quand le moment viendra de rendre compte de ce jour-là précisément ? Pour vous le soleil s'est levé, la lune a inondé la nuit de ses clartés, le chœur varié des astres a brillé au firmament ; pour vous les vents ont soufflé, les fleuves ont coulé ; pour vous les semences ont germé, les plantes se sont développées, la nature a suivi son cours, le jour est apparu, la nuit s'est enfuie : toutes ces choses ont été faites pour vous ; et, quand tous les êtres créés n'agissent que pour votre service, vous allez exécuter les désirs du démon ! Quoi ! après avoir reçu de Dieu une si belle demeure, je veux dire cet univers, vous lui en refusez le prix ! Et vous ne vous êtes pas contenté, d'agir ainsi le premier jour ; le lendemain, où vous auriez dû mettre un peu de relâche à votre folie de la veille, vous montez au théâtre, de la fumée vous courez au feu, et vous allez vous précipiter dans un gouffre encore plus redoutable. Et les vieillards souillaient leurs cheveux blancs, et les

jeunes gens exposaient leur jeunesse, et les pères y conduisaient leurs fils et jetaient leurs enfants étrangers au mal dans l'abîme du vice, méritant par là d'être appelés non les pères mais les bourreaux de leurs fils, puisqu'ils donnaient par leur corruption la mort à ces jeunes âmes. — Et de quelle corruption parlez-vous, demandera-t-on? — Voilà ce qui fait couler mes larmes, que vous ne sentiez même pas le mal qui vous consume, et ne songiez pas à recourir au médecin. Vous respirez de toutes parts l'adultère, et vous demandez de quelle corruption j'entends parler? N'avez-vous pas oui ces paroles du Christ? « Celui qui regarde une femme avec des yeux de convoitise a déjà commis l'adultère? » *Matth.*, v, 28. — Et si je ne la regarde pas dans ce but? répondez-vous. — Et comment arriverez-vous à me le persuader? Comment celui qui n'impose pas un frein à ses regards, et qui recherche au contraire avec empressement toute occasion de les satisfaire, comment pourra-t-il après cela rester sans tache? Est-ce que votre corps est une pierre, est-ce qu'il est de fer? Vous êtes revêtu d'une chair, et d'une chair humaine, d'une chair qui s'enflamme plus promptement que l'herbe au feu de la convoitise.

Et pourquoi parler du théâtre? Que nous rencontrions une femme sur la place publique, et nous sommes troublés. Et vous, qui occupez une place élevée, en un lieu où tout excite au mal, vous verrez une courtisane entrer la tête nue, le front impudent, couverte de vêtements dorés, affectant un maintien lascif, une démarche sensuelle, chantant des chansons obscènes sur des airs efféminés, proférant des propos honteux, et portant ses actes à un point de turpitude que vous, spectateur, avez peine à concevoir; vous vous penchez pour mieux la voir, et vous osez dire ensuite que vous ne ressentez aucune commotion humaine! Encore une fois, est-ce que vous avez pour corps du fer ou de la pierre? Ces grands hommes, ces hommes admirables qu'un seul regard fit tomber, sont-ils donc vos inférieurs en philosophie? Ne connaissez-vous pas ces mots de Salomon : « Comment marcher sur des charbons ardents et ne pas se brûler les pieds? comment prendre du feu dans son sein et ne pas embraser ses vêtements? Ainsi en sera-t-il de celui qui s'approche d'une femme étrangère. » *Proverb.*,

vi, 27-29. Si vous n'avez pas fait le mal en réalité, vous l'avez fait par le désir, et le péché s'est consommé dans votre pensée. Outre le temps que vous passez au théâtre, même quand vous en êtes sorti, alors que la courtisane s'est retirée, votre esprit vous retrace son image, ses paroles, ses gestes, ses regards, sa démarche, son élégance, sa négligence étudiée, ses chants lascifs, et vous emportez avec vous une infinité de blessures. N'est-ce pas là l'origine de la ruine des maisons, le fléau de la chasteté, la source des divisions conjugales, des rixes et des querelles, et d'une infinité d'ennuis moins raisonnables les uns que les autres ? En effet, lorsque vous êtes rentré chez vous, tout plein de cette femme et son captif, votre femme vous paraît moins aimable, vos enfants plus désagréables, vos serviteurs importuns, votre maison ennuyeuse, les soins et le gouvernement de la maison vous sont à charge, et quiconque se présente vous gêne et vous irrite.

3. La cause de tout cela, c'est que vous n'êtes pas revenu seul chez vous, et que vous y avez amené avec vous la courtisane : vous ne l'y avez pas amenée ouvertement, publiquement ; ce serait intolérable, et votre femme l'aurait bientôt chassée. Mais vous l'y avez portée dans votre cœur, dans votre conscience ; elle est là qui attise les feux impurs de Babylone, des feux bien plus redoutables encore, car ils ont pour aliments des matières bien différentes de la poix, des étoupes et du naphthé : ils sèment partout la désolation et la ruine.

De même que les malades, dévorés par la fièvre, ne sauraient supporter aucun de ceux qui les assistent, encore qu'ils n'aient rien à leur reprocher ; de même que, sous l'influence de ce mal violent, ils repoussent toute espèce d'aliments, font au médecin un mauvais accueil, se fâchent contre leurs proches, s'irritent contre leurs serviteurs ; ainsi les infortunés en proie au mal dont nous parlons, ne goûtent pas un instant de repos, et, occupés sans cesse de cette image, ils sont insupportables à tout le monde. Quelle terrible chose ! le loup, le lion, toutes les bêtes féroces fuient le chasseur qui fait pleuvoir sur elles ses traits ; et l'homme, cet être doué de raison, blessé grièvement, suit celle qui l'a blessé, afin de recevoir une blessure plus grave encore et de se délecter

sous le coup qui le frappe. Et voilà précisément ce qu'il y a de plus funeste et ce qui rend le mal incurable ; car le malade qui chérit son ulcère et qui ne veut point en être délivré, comment demandera-t-il un médecin ? Aussi suis-je accablé et déchiré de douleur en voyant qu'après avoir été si gravement atteints, vous vous éloignez d'ici, et, pour goûter un plaisir passager, vous vous condamnez à une peine sans fin. Oui, indépendamment même des supplices de l'enfer, vous attirez ici-bas sur vous un châtiement intolérable. Et n'est-ce pas, je vous le demande, un intolérable châtiement que d'entretenir de pareilles convoitises, que d'être en proie à des flammes toujours renaissantes, de porter partout en soi un foyer de criminel amour et les accusations de la conscience ? Comment osez-vous franchir le seuil de ces parvis sacrés ? comment osez-vous toucher cette table céleste ? comment entendrez-vous les exhortations à la continence, vous qui êtes couvert de blessures si graves, et qui êtes l'esclave de la passion opposée ?

Et pourquoi en dire davantage ? Ce que nous voyons en ce moment sous nos yeux suffit pour nous donner une juste idée de la douleur qu'ils éprouvent ; car je vois quelques-uns d'entre vous se frapper le front, tandis que je vous adresse ces paroles. Je vous remercie des sentiments de compassion que vous témoignez. Je pense bien que des fidèles sans reproche à cet égard sont au nombre de ceux que je signale, et qu'ils pleurent ainsi le triste état de leurs frères : de là mes pleurs et mes regrets en voyant le diable désoler un pareil troupeau. Mais, si vous le voulez bien, nous lui barrérons aisément le passage. Comment et de quelle manière ? En ramenant ceux qui sont malades à la santé, en déployant les filets de la doctrine et en allant à la recherche des victimes de la bête féroce, en les arrachant de la gueule même du lion. Ne me dites pas : Ils sont en petit nombre, ceux qui sont séparés du troupeau. Ne fussent-ils que dix, j'y verrais une grande perte ; n'y en eût-il même que cinq, que deux, qu'un seul. Le bon Pasteur laissa bien les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller à la recherche de la brebis égarée, et il ne revint pas qu'il ne l'eût retrouvée, qu'il ne pût en la ramenant compléter le troupeau. *Matth.*, xviii, 12. Ne me dites pas qu'il n'y a qu'un seul prévari-

cateur ; songez qu'il est une âme, que pour elle ont été faites toutes les choses visibles, que les lois, les châtimens, les supplices, les prodiges, les merveilles opérées par le Seigneur ont une âme pour raison d'être ; que pour elle Dieu n'a point épargné son propre Fils. Songez à la grandeur du prix qui a été donné pour cette seule âme, et vous ne dédaignerez pas son salut, et vous nous ramènerez ce frère au sortir d'ici, et vous le déciderez à ne plus retomber dans les mêmes fautes, et nous n'aurons pas besoin alors d'autre justification. S'il refuse d'écouter, soit nos conseils, soit vos exhortations, j'aurai recours à l'autorité que Dieu nous a donnée non pour détruire, mais pour édifier.

4. Aussi, je vous en avertis, et je le proclame à haute voix : Si l'un de vous, après cet avertissement et ces observations, retourne encore à ces théâtres funestes, je ne l'admettrai plus dans cette enceinte, je ne lui dispenserai plus les mystères, je ne lui permettrai pas de toucher à la table sacrée, et je ferai comme les bergers qui séparent complètement les brebis malades du reste du troupeau, afin qu'elles ne communiquent pas leur mal. Dans l'antiquité tout lépreux devait se tenir hors de l'enceinte du camp, et se fût-il agi d'un roi, on l'eût repoussé avec son diadème ; à plus forte raison repousserons-nous loin de l'enceinte sacrée celui que dévore la lèpre spirituelle. S'il a fallu d'abord user d'exhortations et de conseils, il n'est pas moins nécessaire de les faire suivre de mesures rigoureuses. Voilà déjà une année que je suis entré dans votre ville ; jamais je n'ai cessé de vous avertir sur ce point. Si malgré cela le mal persiste chez quelques-uns, nous n'hésiterons pas à y porter le fer. Si je n'ai point d'instrument d'acier, j'ai une parole plus tranchante que tout instrument ; si je n'ai point en mes mains le feu, une doctrine m'est confiée plus ardente que le feu et dont les atteintes brûlent plus profondément. Ne méprisez donc pas notre sentence. Quelque méprisable et quelque petit que nous soyons, nous avons été par la grâce de Dieu revêtu d'une autorité assez grande pour aller jusque-là. Loin de nous donc ces endurecis, afin que les bons deviennent encore meilleurs, et que les malades puissent se relever du mal auquel ils sont en proie. Si la publication de cette sentence vous a pénétrés de frayeur, car je

vous vois tous gémissants et confus, que l'on vienne à résipiscence, et elle sera aussitôt révoquée. Si nous avons le pouvoir de lier, nous avons le pouvoir de délier et même de lier de nouveau. Notre intention n'est pas de retrancher nos frères de l'Église, mais de sauvegarder l'honneur de l'Église. Les Grecs riraient bien de nous, les Juifs nous tourneraient bien en ridicule, si nous ajoutions à nos prévarications le mépris de nous-mêmes. Au contraire, ils feront notre éloge; ils admireront l'Église si nous respectons nos propres lois. Qu'aucun de ceux qui persévéreront dans cette voie honteuse ne se présente donc à l'Église, blâmez-le de votre côté ouvertement, et qu'il soit pour vous un ennemi public. « Si quelqu'un refuse d'obéir aux ordres que nous vous transmettons par notre épître, notez-le, et n'ayez point de rapports avec lui. » II *Thessal.*, III, 14. Faites, vous aussi, de même : gardez-vous et de lui adresser la parole, et de le recevoir dans votre maison, de l'admettre à votre table, d'aller ou de venir avec lui et de paraître avec lui sur la place publique. De même que les chasseurs ne se contentent pas de poursuivre dans une direction les animaux de capture difficile, et qu'ils les traquent de toutes parts, afin de les prendre dans leurs filets; nous aussi, poursuivons de même nos frères rebelles; et, vous d'un côté, nous, de l'autre, poussons-les dans les filets du salut. Pour en arriver là, il faut que notre indignation devienne la vôtre : faites mieux, pleurez les lois de Dieu violées, faites le sacrifice d'être quelque temps séparés de ceux de vos frères en proie à ce mal et prévaricateurs, afin d'être réunis éternellement avec eux.

Du reste, vous ne vous exposez pas à une responsabilité sans importance en demeurant indifférents à ces maux, et vous attirerez sur vous de terribles châtements. Lorsqu'un esclave dérobe chez un particulier de l'or ou de l'argent, est-ce que l'on ne punit pas avec le coupable ceux qui, connaissant le crime, refusent de le révéler? A plus forte raison en sera-t-il ainsi dans l'Église. Alors Dieu vous dirait : Vous avez vu ma maison dépouillée non point d'objets d'or et d'argent, mais de la pureté; vous avez vu celui qui avait reçu un corps auguste, et qui avait été admis au plus saint des sacrifices, courir vers des lieux où règne le diable et s'y



livrer à mille désordres ; et vous avez gardé le silence, et vous l'avez supporté, et vous n'avez pas averti le prêtre ; et puis vous n'auriez pas à rendre de cela un compte rigoureux ! Aussi, quelque peine que je doive en ressentir, je n'hésiterai pas à prendre les graves mesures que je crois nécessaires. Il me vaut bien mieux souffrir un peu en ce monde, et éviter ainsi le jugement à venir, que d'être puni un jour avec vous pour vous avoir trop ménagés. Non, il ne serait point indifférent et sans péril de garder sur ces choses le silence. Chacun de vous rendra compte de ses actions ; mais moi je suis responsable de votre salut à tous. C'est pourquoi je ne reculerai devant aucune mesure, devant aucun avis, dussé-je vous affliger, vous devenir à charge, afin de pouvoir comparaître à la barre du tribunal redoutable, sans avoir aucune faiblesse de ce genre à me reprocher. Puissent les prières des saints nous obtenir le prompt retour de nos frères égarés, et pour ceux qui sont restés fermes un accroissement de pureté et de vertu, afin que vous arriviez au salut, que notre cœur soit comblé de joie, et que Dieu soit glorifié, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# HOMÉLIE

SUR

## LES PÉRILS DES DERNIERS TEMPS

---

### AVANT-PROPOS.

L'homélie suivante, dont, à nos yeux, l'authenticité ne saurait soulever le plus léger doute, fut prononcée par saint Chrysostome après quelques jours d'absence que la maladie lui avait imposés : il n'était pas encore complètement rétabli ; mais l'amour de son peuple était plus fort que le mal. Comme il fut dans sa vie assez souvent malade, il serait assez difficile de savoir si ce discours fut prononcé à Constantinople ou à Antioche : j'inclinerais à donner cependant la préférence à cette dernière ville, parce que Chrysostome dit en commençant qu'il est encore inexpérimenté dans l'office de la prédication.

---

### HOMÉLIE.

Sur ces paroles de l'Apôtre : « Sachez que dans les derniers jours il y aura des temps difficiles. » If *Timoth.*, III, 1.

1. Je suis faible, sans ressources, et inexpérimenté dans l'office de la prédication ; mais, il est vrai, quand je vous vois réunis autour de moi, j'oublie ma faiblesse, je perds de vue ma pauvreté, je ne songe plus à mon inexpérience, tant votre charité exerce sur

moi d'empire ! Aussi vous présenté-je ma table, toute pauvre qu'elle est, avec plus d'empressement que les riches ne le feraient. C'est vous qui m'inspirez cet empressement par ce zèle pour la parole divine qui ranime les forces de ceux qui les ont perdues, par votre avidité pour la céleste doctrine, qui vous suspend en quelque sorte aux lèvres de celui qui vous parle. De même que les petits de l'hirondelle, à l'aspect de leur mère se dirigeant vers eux, se penchent hors du nid, laissent pendre leurs petites têtes, et prennent ainsi la nourriture qu'on leur apporte ; de même, les yeux attachés avec intérêt sur l'orateur, vous recevez de sa bouche les enseignements qu'il vous destine, et, avant même que les paroles aient jailli de sa bouche, votre intelligence les a déjà saisies. Qui ne nous féliciterait, vous et nous, de parler à « des oreilles qui écoutent ? » *Eccli.*, xxv, 12. L'effort est commun, commune sera la couronne, commun le profit, commune la récompense. Le Christ félicitait ses disciples en ces termes : « Bienheureux vos yeux, car ils voient ; bienheureuses vos oreilles, car elles entendent. » *Matth.*, xiii, 16. Permettez-moi de vous tenir le même langage, puisque vous avez témoigné le même empressement : « Bienheureux vos yeux, car ils voient ; bienheureuses vos oreilles, car elles entendent. » Que vos oreilles entendent, c'est une chose évidente ; que vos yeux voient comme voyaient les yeux des disciples, je m'efforcerai de le démontrer pour que rien ne manque à votre bonheur.

Que voyaient donc les disciples ? Les morts ressuscités, les aveugles recouvrant la vue, les lépreux guéris, les démons chassés, les paralytiques marchant, toutes les infirmités guéries. Or, ces miracles, vous les voyez, vous aussi, des yeux de la foi, sinon des yeux du corps ; car tels sont les yeux de la foi, ils voient ce qui n'est pas visible et ils saisissent ce qui n'existe pas encore. Où trouver la preuve de cette assertion, que la foi découvre et saisisse les choses qui ne se voient pas ? Écoutez ces mots de Paul : « La foi est la substance des choses qu'il faut espérer, la preuve de celles que nous ne voyons pas. » *Hebr.*, xi, 1. Ce qu'il y a de merveilleux est que, tandis que les yeux de la chair voient les choses visibles et ne voient pas les choses invisibles, la foi fait tout le

contraire : ses yeux saisissent les choses invisibles et ne saisissent pas les choses visibles. Qu'ils ne voient pas les choses visibles et qu'ils voient les choses invisibles, l'Apôtre encore nous l'affirme dans ce passage : « Ces tribulations courtes et légères produisent pour nous le poids immense d'une sublime et éternelle gloire; car nous considérons non les choses qui se voient, mais celles qui ne se voient pas. » II *Corinth.*, iv, 17. Et comment voir ce qui n'est pas visible? Comment, sinon des yeux de la foi? De là ce que nous lisons ailleurs : « C'est par la foi que nous comprenons la destination des siècles. » *Hebr.*, xx, 3. Et de quelle manière, puisque nous ne voyons rien? « Afin que ce qui était invisible devint visible. » Voulez-vous une autre preuve établissant que les yeux de la foi découvrent les choses invisibles? La voici dans ces paroles que Paul écrivait aux Galates : « Sous vos yeux Jésus-Christ a été crucifié en vous-mêmes. » *Galat.*, iii, 1.

2. Que dites-vous, ô bienheureux apôtre? Est-ce que les Galates ont vu le Christ crucifié en Galatie? Ne reconnaissons-nous pas tous qu'il a souffert en Palestine, au milieu de la Judée? Comment donc les Galates ont-ils pu voir son crucifiement? — Des yeux de la foi, et non des yeux de la chair. — Voyez-vous comment les yeux de la foi saisissent ce qui est invisible? Malgré l'intervalle d'espace et de temps qui les séparait du Sauveur, les Galates ont vu son supplice. C'est de la même manière que vous voyez les morts ressuscités; c'est ainsi qu'aujourd'hui vous avez vu le lépreux guéri, le paralytique recouvrer le mouvement : vous l'avez même vu mieux que les Juifs témoins de ces prodiges; car, tout témoins qu'ils en étaient, ils ne reconnurent pas le caractère miraculeux de ces faits, caractère que vous, quoique ne les ayant pas vus, savez reconnaître. J'ai donc eu raison de vous dire : « Bienheureux vos yeux, car ils voient. » *Matth.*, xiii, 16. Voulez-vous encore des preuves d'un autre genre de cette vérité, que les yeux de la foi considèrent les choses qui ne sont pas visibles, et ne s'arrêtent point aux choses visibles, — ils ne verraient point les premières, s'ils ne dédaignaient pas les secondes; — écoutez Paul nous dire d'Abraham qu'il vit des yeux de la foi la naissance d'Isaac son fils et qu'il reçut ainsi l'effet de la promesse : « Sa foi ne fut pas affaiblie,

dit-il, et il ne regarda pas son corps comme impuissant. » *Rom.*, iv, 19. Qu'elle est grande la vertu de la foi ! Si « les pensées des hommes sont timides et faibles, » la foi est forte et puissante. « Il ne regarda pas son corps comme impuissant. » Le voyez-vous laisser de côté les choses visibles, et ne pas s'arrêter à considérer sa vieillesse ? Pourtant elle frappait la première ses yeux ; mais il regardait avec les yeux de la foi et non avec les yeux du corps. Voilà pourquoi il ne vit ni sa vieillesse ni le sein fermé de Sara : « Il ne se préoccupa point du sein fermé de Sara ; » à savoir, de sa stérilité. *Ibid.*, 19. C'était là une double infirmité provenant l'une de l'âge avancé, l'autre d'un vice de nature. Non-seulement l'âge de la femme d'Abraham la rendait impropre à la conception, mais son sein lui-même, ses forces naturelles étaient paralysées ; en sorte que même avant la vieillesse elle ne pouvait avoir d'enfants à cause de sa stérilité. Que d'obstacles accumulés ! la vieillesse du mari et celle de la femme, la stérilité de celle-ci, chose plus grave encore que la vieillesse, le principal obstacle à la génération des enfants. N'importe, Abraham ne s'arrête à aucune de ces choses, et, levant les yeux de la foi vers le ciel, il compte sur la puissance de Celui qui lui a promis, comme sur la plus efficace des garanties. Aussi « n'eut-il pas la moindre défiance touchant la promesse de Dieu, et se fortifia-t-il par la foi. » *Ibid.*, 20.

La foi est comme un soutien inébranlable, comme un port sûr où l'âme n'a rien à craindre des erreurs qui naissent du raisonnement, et où elle jouit d'un calme parfait. « Bienheureux vos yeux, car ils voient. » Cette parole, nous devons la répéter sans cesse. Les Juifs aussi voyaient les prodiges accomplis sous leurs yeux ; pourtant ce n'est pas cette vision extérieure des choses qu'exalte le Sauveur : ce n'est point par les yeux du dehors que s'aperçoivent les miracles, mais par les yeux du dedans. Les Juifs voyaient l'aveugle et s'écrient : « C'est lui, ce n'est pas lui, appelons ses parents. » *Joan.*, ix, 8, 18. Entendez-vous leurs hésitations ? Il ne suffit donc pas de la vision corporelle pour discerner le miracle. Tout spectateurs et témoins qu'ils étaient, les Juifs s'écriaient : « C'est lui, ce n'est pas lui. » Et nous, qui n'étions pas présents, au lieu de dire : « C'est lui, ce n'est pas lui, »

nous disons : « C'est lui. » L'absence ne fait rien, quand on a les yeux de la foi ; de même que la présence ne sert de rien lorsque ces mêmes yeux font défaut. Quel avantage les Juifs ont-ils retiré de leur présence ? Aucun. Nous voyons plus clairement qu'ils n'ont vu. Puis donc que vos yeux voient, que vos oreilles entendent de la façon qu'a glorifiée le Sauveur, nous allons vous offrir les pierres précieuses de l'Écriture. Parce que les Juifs ne lui prêtaient aucune attention, le Christ, loin de résoudre leurs difficultés, rendait encore plus épaisses les ténèbres dans lesquelles ils étaient : parce que votre attention est irréprochable, il est juste de vous expliquer les questions les plus cachées. Les disciples s'étant approchés de leur Maître et lui disant avec surprise : « Pourquoi donc leur parlez-vous en paraboles ? » il leur répondit : « Parce qu'ils ont des yeux et ne voient pas. » *Matth.*, XIII, 10-13. Mais à vous, qui voyez sans voir, il est convenable de parler sans parabole. « Ils ont des oreilles et n'entendent pas, » disait encore le Fils de Dieu. Puisque vous entendez maintenant autant que si vous eussiez assisté à ses discours, bien que vous n'y fussiez pas présents, il est raisonnable de ne pas vous priver de cette réfection. D'autant plus que le Christ ne vous félicite pas moins qu'il ne félicitait les auditeurs de sa parole. « Vous avez vu et vous avez cru, disait-il ; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » *Joan.*, XX, 29. Ne soyez donc pas tièdes pour la vertu parce que vous vivez en ce siècle, au lieu d'avoir vécu dans le siècle du Sauveur. Vous n'avez qu'à vouloir pour n'en ressentir aucun dommage ; de même que plusieurs des contemporains du divin Maître, faute de bonne volonté, n'en ont retiré aucun profit.

3. Quel est donc le texte dont il a été fait aujourd'hui lecture ? « Sachez bien ceci, qu'aux derniers jours il y aura des temps difficiles. » II *Tim.*, III, 1. C'est Paul qui l'écrit dans sa seconde épître à Timothée. Menace vraiment effrayante ! Cependant prenons courage ; car l'Écriture nous instruit et sur ce temps-là et sur celui qui doit le suivre, et sur les temps qui concernent la consommation même des siècles. « Sachez bien ceci, il y aura vers les derniers jours des temps difficiles. » Paroles brèves, mais sens profond. Pareille aux parfums dont la qualité et non la quan

tité détermine la suavité, l'utilité de la divine Écriture dépend, non de la multitude des mots qu'elle renferme, mais de la vertu qui s'y trouve cachée. L'encens est sans doute par lui-même d'une douce odeur ; mais, si vous le jetez dans le feu, alors il exhale tout son parfum. De même l'Écriture sainte, bien que suave par elle-même, si elle vient à remplir notre âme, la pénètre comme l'encens renfermé dans l'encensoir, du parfum le plus agréable. « Sachez-le bien, aux derniers jours il y aura des temps difficiles. » Cela regarde la fin des siècles. Et en quoi cela vous touche-t-il, ô bienheureux Paul ? en quoi cela touche-t-il Timothée ? en quoi ceux qui entendaient alors vos paroles ? Ils devaient mourir sous peu de temps et devaient être arrachés au spectacle de ces calamités et de ces dépravations. — Je ne songe pas seulement au présent, répond l'Apôtre, je songe encore à l'avenir. Mon troupeau actuel n'est pas l'objet exclusif de ma sollicitude, le troupeau à venir me remplit également de crainte et d'angoisse.

Ainsi, tandis que nous nous occupons à peine des hommes avec lesquels nous vivons, l'Apôtre se préoccupait de ceux qui n'étaient pas encore nés. Ce n'est pas, en effet, lorsqu'il voit les loups se précipiter sur le troupeau et sur le point d'égorger ses brebis, que le bon pasteur les signale ; il le fait quand ces bêtes féroces sont encore loin. Tel Paul, ce pasteur si bon, du haut de sa dignité prophétique comme d'un lieu élevé, découvrant de son regard perçant les bêtes féroces à venir, annonce les attaques furieuses auxquelles elles se livreront vers la fin des siècles, pour engager les fidèles de l'avenir à se tenir sur leurs gardes, et pour donner au troupeau du Christ dans sa prophétie un boulevard. Un tendre père, lorsqu'il construit une maison, ne la fait pas grande et belle uniquement en vue de ses enfants, mais de plus en vue de ses petits-fils et de ses descendants. De même, un roi qui voudra ceindre de remparts une ville à laquelle il tient beaucoup, les fera construire assez forts et assez solides pour qu'ils puissent protéger et les générations présentes et les générations futures, soutenir les sièges qui se présenteront plus tard. Voilà ce qu'a fait Paul. Les saintes Écritures étant les remparts des Églises, il les destine à protéger avec les fidèles de son temps, les fidèles des siècles sui-

vants. Il a fait cette enceinte si solide et si sûre, il a pris tant de précautions en établissant ce boulevard autour du monde entier, que ses contemporains et les hommes des générations suivantes, ceux de la génération actuelle et ceux des générations futures n'ont eu et n'auront rien à craindre des assauts de l'ennemi. Oh ! les âmes des saints, comme elles sont aimantes, affectueuses ! Leur tendresse surpasse la tendresse des pères, leur amour, l'amour qu'inspire la nature, et leur dévouement, le dévouement qu'inspire la maternité, parce qu'elles sont pleines de l'Esprit-Saint et de la grâce divine.

4. Voulez-vous que je vous démontre d'une autre manière que les saints ne bornent pas leur sollicitude aux choses de leur temps, et qu'ils étendent aux siècles à venir les inquiétudes dont les pénètre le présent ? Les disciples s'approchent du Sauveur assis sur la montagne ; les disciples, à savoir, des hommes avancés en âge et peu éloignés du moment de quitter la vie de cette terre. Que lui demandent-ils, quel est le sujet de leurs inquiétudes et de leurs craintes ? A quel propos ont-ils recours à leur Maître ? Vont-ils l'interroger sur les choses de leur temps, ou sur les choses des temps plus éloignés ? Nullement ; passant à côté de ce sujet, ils lui disent : « Quel sera le signe de votre avènement et de la consommation des siècles ? » *Matth.*, xxiv, 3. Les voyez-vous questionnant le divin Maître sur la consommation des siècles, et préoccupés des hommes à venir ? C'est que les apôtres ne considèrent pas seulement ce qui les touche eux-mêmes, mais encore ce qui touche le prochain ; et cela, que vous les preniez tous ensemble ou que vous les preniez isolément. Prenez, par exemple, Pierre, le coryphée du cœur apostolique, la bouche des apôtres, le chef de la famille, le gouverneur de la terre entière, le fondement de l'Église, Pierre, dont l'amour pour le Christ était si ardent, et auquel le Christ disait : « Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » *Joan.*, xxi, 15 ; et si je parle de lui en des termes si élogieux, c'est afin que vous sachiez bien de quel amour profond il était animé pour son Maître : eh bien ! la principale preuve de son amour était sa sollicitude envers les serviteurs du Christ. Ce n'est pas moi qui l'affirme, c'est le Maître bien-aimé : « Si tu m'aimes, lui dit-il,



pais mes brebis. » Voyons donc s'il s'occupe vraiment du gouvernement de son troupeau, s'il en a la sollicitude, s'il chérit ses brebis sincèrement, s'il est animé d'un tendre dévouement à leur égard, afin de voir s'il aime réellement le souverain Pasteur; nous en trouverons là, a-t-il été dit, une solide preuve. Pierre avait renoncé à tout ce qu'il possédait, à ses filets, à tout ce que contenait sa barque; il avait quitté la mer, son métier et sa maison. Ne nous arrêtons pas à considérer le peu de valeur de ces biens; souvenons-nous seulement qu'ils étaient à lui et admirons sa générosité. La femme qui donne ses deux deniers, bien qu'elle n'ait pas une grande somme d'argent, n'en montre pas moins les richesses de la charité: de même l'apôtre, malgré sa grande pauvreté, n'en montra pas moins une générosité admirable. Ce qu'étaient pour d'autres leurs domaines, leurs esclaves, leur palais, leur or; la mer, ses filets, son bateau, son métier, l'étaient pour lui. Ne regardons conséquemment pas le peu qu'il laissait, mais l'universalité de son sacrifice; car ce qui est demandé, ce n'est pas de laisser peu ou beaucoup, mais de ne laisser pas moins que ce qu'il est possible de laisser. Pierre avait donc tout quitté, patrie, maison, amis, parents, sécurité même; car il s'attira l'inimitié du peuple juif: « Les Juifs avaient, en effet, arrêté que si quelqu'un reconnaissait en Jésus le Christ, il serait chassé de la synagogue. » *Joan.*, ix, 22. Il résulte de là que Pierre n'avait eu, touchant le royaume des cieux, ni crainte, ni hésitation; et il était profondément persuadé, soit après les pensées que les faits lui en fournissaient, soit avant ces pensées, par la seule voix du Sauveur, qu'il posséderait un jour ce royaume. Lorsqu'il eut dit au divin Maître: « Voilà que nous avons tout laissé pour vous suivre; quelle est la récompense qui nous sera donnée? » le Christ lui répondit: « Vous serez assis sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. » *Matth.*, xix, 27-28. Ma pensée, en posant ces préliminaires; est de vous ôter, quand je vous montrerai cet apôtre plein de dévouement pour ses frères, tout sujet de prétendre qu'il craignait pour son propre compte. Comment eût-il éprouvé quelque sentiment de crainte, puisque Celui qui devait le couronner, avait déjà proclamé les couronnes et les récompenses à lui réservées? Un jour,

devant Pierre qui avait tout quitté, qui était assuré de posséder le royaume des cieux, un riche se présenta et dit au Christ : « Que dois-je faire pour mériter l'héritage de la vie éternelle ? » *Matth.*, xix, 16 ; le Sauveur lui répondit : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, puis viens et suis-moi. » *Ibid.*, 21. Cette réponse ayant rempli le jeune homme de tristesse, le Sauveur dit à ses disciples : « Voyez combien il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume des cieux. En vérité, en vérité, je vous le dis, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » *Ibid.*, 23. A ce langage, Pierre dépouillé de tout, Pierre sûr du royaume céleste, sans crainte sur son salut, prévenu formellement des honneurs qui lui étaient réservés, Pierre s'écrie : « Qui pourra donc être sauvé ? » *Ibid.*, 25. Que craignez-vous donc, ô bienheureux Pierre ? Pourquoi cette anxiété, pourquoi cette frayeur ? Vous avez renoncé à tout, vous avez tout quitté : il n'est question ici que des riches ; ce sont les riches qui sont mis en accusation ; mais vous, ne vivez-vous pas dans le dénûment et l'indigence ? — Je ne considère pas mes seuls intérêts, répondit-il ; je me préoccupe aussi des intérêts d'autrui. — Voilà pourquoi, malgré la confiance dont il était rempli touchant ses intérêts propres, la sollicitude qu'il ressent pour ses frères, lui arrache cette question : « Qui pourra donc être sauvé ? »

5. Avez-vous vu la charité des apôtres et comment ils ne forment qu'un corps ? Avez-vous vu Pierre trembler à la fois et pour le présent et pour l'avenir ? Ainsi en était-il de Paul : ce qui lui faisait dire : « Sachez-le bien, il y aura vers les derniers jours des temps difficiles. » Il agit de même en une autre circonstance. Au moment de quitter l'Asie pour être conduit à Rome et de là transporté au ciel, — car la mort des saints n'est pas une mort, c'est plutôt un passage de la terre au ciel, d'un monde imparfait à un monde parfait, du royaume des serviteurs à celui du Maître, de celui des hommes à celui des anges ; — au moment donc d'aller trouver le Dieu souverain de toutes choses, il remplit sa tâche d'une façon admirable. Tout le temps qu'il était demeuré avec ses disciples, il leur avait dispensé la parole avec le plus grand

zèle. « Je suis pur, disait-il, de votre sang à tous ; » *Act.*, xx, 26 ; je n'ai rien omis de ce qui importait à votre salut. Après avoir ainsi mis sa conscience en toute sécurité, et avoir évité tout reproche de la part du Seigneur relativement au temps de sa vie, croyez-vous qu'il soit resté indifférent au sort des âmes à venir ? Non certes ; il s'estime au contraire responsable de leur salut, et il prononce avec le sentiment de leur perte ces paroles sur lesquelles nous reviendrons : « Veillez sur vous-mêmes et sur le troupeau tout entier. » *Act.*, xx, 28. Voyez-vous de quelle sollicitude il est animé à l'égard de ce troupeau ? Chacun de nous se préoccupe de ce qui le regarde ; lui se préoccupait des intérêts de tous. Aussi, dit-il des docteurs : « Ils veillent sur vos âmes, dont ils doivent rendre compte un jour. » *Hebr.*, xiii, 17. Responsabilité terrible que celle d'un si grand nombre d'âmes : cependant, pour en revenir à notre sujet, Paul appelle ses disciples et leur dit : « Veillez sur vous et sur le troupeau tout entier au milieu duquel l'Esprit-Saint vous a établis évêques et pasteurs. » Qu'est-il donc arrivé ? pourquoi cette exhortation ? que prévoyez-vous de grave, de difficile ? quel danger, quel fléau, quelle guerre nous menace ? Dites-le nous de grâce ; vous êtes plus élevé que nous, et votre regard embrasse à la fois le présent et l'avenir. « Je sais, poursuit-il, qu'après mon départ, le troupeau sera assailli par des loups cruels. » *Ibid.*, 29.

Je n'avançais donc rien d'inexact, et Paul ne porte pas seulement sa sollicitude et ses craintes sur les fidèles de son temps ; il s'inquiète encore de ceux qui devaient exister après son départ. « Des loups viendront, dit-il ; » non point des loups simplement, mais « des loups cruels qui ne ménageront pas le troupeau. » Double malheur, l'absence de Paul, et l'attaque des loups : le maître n'y sera pas, et les corrupteurs feront irruption. Et notez la méchanceté de ces bêtes féroces en même temps que la fureur des pervers : ils épient le moment où le maître est absent pour assaillir le troupeau. — Eh quoi ! vous nous laissez livrés à nous-mêmes, et vous vous contentez de nous prédire ces maux, et vous n'indiquez aucun moyen d'y obvier ! Mais en agissant de la sorte, vous augmenterez la timidité de ceux qui vous écoutent.

vous abattrez les âmes, vous leur ravirez leurs forces, vous paralysez leur énergie. — Voilà pourquoi il leur parle tout d'abord de l'Esprit-Saint : « ... au milieu duquel l'Esprit-Saint vous a établis pasteurs et docteurs. » Paul peut s'en aller, le Paraclet demeure. Voilà comment il relève leur courage, en leur rappelant la présence du Maître divin auquel il était lui-même redevable de sa puissance. Pourquoi donc les effraie-t-il? Pour les préserver de la négligence. C'est le devoir d'un conseiller, et de ne pas inspirer une trop grande confiance à son disciple, de crainte qu'il n'en devienne négligent, et de ne pas se borner à l'effrayer, de crainte qu'il ne soit entièrement paralysé. Aussi l'Apôtre parle-t-il de l'Esprit de Dieu pour prévenir l'abatement, et des loups pour prévenir la négligence. « Des loups cruels qui ne ménageront pas le troupeau. — Veillez sur vous. — Je n'ai rien omis. — Souvenez-vous de moi. » C'est assez du souvenir de Paul pour inspirer de la confiance. Mais il ne se borne pas à parler du souvenir de sa personne, il parle aussi du souvenir de ses actions. Qu'il ne demande pas un souvenir pour lui seulement, et qu'il désire un souvenir suivi de l'imitation de ses exemples, ce qui suit en convaincra quelque auditeur que ce soit : « Souvenez-vous de moi; car pendant trois ans je n'ai cessé ni le jour ni la nuit d'avertir chacun de vous avec gémissements et avec larmes. » *Act.*, xx, 31. Souvenez-vous de moi, mais aussi du temps que j'ai passé près de vous, de mes avis, de ma sollicitude, de mes larmes et de tous mes gémissements. De même qu'après avoir vainement supplié des malades qui nous sont chers de prendre la nourriture et les remèdes nécessaires, nous recourons aux larmes pour les fléchir; ainsi Paul, quand il voyait la parole doctrinale impuissante à toucher ses auditeurs, employait le langage des pleurs.

6. Qui n'eût point été ému à la vue de Paul gémissant et en larmes? qui de nous ne l'eût point été, alors même que son cœur eût surpassé les pierres en dureté? Vous l'avez vu ensuite prédire les événements futurs. C'est ce qu'il fait dans le passage cité plus haut : « Sachez-le bien; aux derniers jours il y aura des temps difficiles. » Pourquoi ces paroles s'adressent-elles à Timothée? Pourquoi ne dit-il pas : Que les hommes des siècles à venir le

sachent, il y aura des temps difficiles. — Sachez-le, vous, dit-il au contraire à Timothée, afin que vous appreniez que le disciple doit aussi bien que le maître embrasser l'avenir dans sa sollicitude. Or, si Paul n'eût point éprouvé cette sollicitude, il ne l'eût point communiquée à Timothée. Ainsi faisait le Christ : Quand ses disciples vinrent l'interroger sur la consommation des temps, il leur dit : « Vous entendrez des bruits de guerre. » *Matth.*, xxiv, 6. Pourtant ce n'étaient point leurs oreilles que ces bruits devaient frapper. Mais le corps des fidèles est un : de même que les disciples d'alors étaient instruits de ce qui devait arriver plus tard, de même nous apprenons nous aussi les choses qui arrivèrent de leur temps. Comme nous ne formons avec eux qu'un seul corps, ainsi que je viens de le dire, encore que nous en occupions seulement une extrémité, ni le temps, ni le lieu ne sauraient le diviser ; nous sommes tous unis les uns aux autres et resserrés étroitement, sinon par les nerfs, du moins par les liens de la charité. C'est pour cela que les disciples d'alors sont informés de ce qui nous regarde, et que de notre côté nous sommes renseignés sur ce qui les concerne.

Reste maintenant à chercher pourquoi l'Apôtre parle en toute circonstance d'événements graves à propos de la fin des temps. « Aux derniers jours, dit-il quelque part, plusieurs s'éloigneront de la foi. » I *Timoth.*, iv, 1. « Aux derniers jours, dit-il ici, il y aura des temps difficiles. » II *Timoth.*, iii, 1. Le Christ parlait aussi dans le même sens quand il disait : « A la fin des temps vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerre, de famines et de pestes. » *Matth.*, xxiv, 6, 7. Pourquoi à la fin des temps ce concours de calamités terribles ? Suivant quelques auteurs, la nature serait alors épuisée et décrépète, et, de même que le corps dans la vieillesse est sujet à une foule d'infirmités, la vieillesse de la nature lui attirerait ces calamités. Mais il est dans l'ordre et les lois des choses que le corps vieillisse ; tandis qu'on ne voit pas que la vieillesse de l'univers influe aucunement sur les pestes, les guerres, et les tremblements de terre. Non, il n'est pas vrai que ces fléaux se déchainent parce que les créatures vieilliront : « La famine, la peste, des tremblements de terre se produiront en divers

lieux. » Ce sera parce que les mœurs des hommes seront infectées par la corruption ; car ces fléaux sont la punition du péché, et le remède aux maladies morales. D'ailleurs ces maladies de l'humanité prendront alors une gravité particulière. Et pourquoi cela ? A mon avis, c'est que le jugement suprême et la sanction qui le suivra se faisant attendre, ainsi que l'avènement du juge, les hommes que devra atteindre ce jugement tomberont dans la négligence. Tel est le motif qui, d'après le Sauveur, provoqua la négligence du méchant serviteur. « Mon maître tarde à venir, » disait-il ; et alors il se mettait à frapper ses compagnons de travail et à dissiper les biens de son maître. Aussi, quand les disciples du Sauveur lui vinrent demander quel serait le jour de la consommation des temps, il ne voulut pas le leur indiquer, afin que l'incertitude de l'avenir nous maintint dans la crainte et que chacun, dans l'attente de ce qui lui était réservé et dans l'espérance de l'avènement du Christ, fût plus fidèle à ses devoirs. De là cet avertissement qui nous est donné : « Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne renvoyez pas de jour en jour, de peur que durant cette attente vous ne soyez brisé. » *Eccli.*, v, 8, 9. La mort est incertaine, et elle est incertaine afin que vous vous teniez toujours sur vos gardes. C'est pourquoi le jour du Seigneur viendra pareil au voleur qui vient la nuit ; et cela nous est dit pour que nous prenions nos mesures. Effectivement, celui qui prévoit l'invasion d'un voleur veille et tient sa lampe allumée. A vous également de tenir allumé le flambeau de la foi et d'une irréprochable vie, et de veiller sans cesse à cette lumière, ne sachant pas à quelle heure viendra l'Époux ; il nous faut être prêts à toute heure, afin qu'à son arrivée il nous trouve sur pied.

7. Je voudrais en dire davantage ; mais à peine la maladie qui m'a retenu longtemps loin de vous m'a-t-elle permis de vous dire ce que vous venez d'entendre. Ce temps a été bien long pour moi, encore plus long eu égard à la mesure de mon affection que par le nombre des jours. Quand on aime, une courte absence paraît sans fin. Paul écrivait aux Thessaloniens, dont il avait été quelque temps séparé : « Quant à nous, mes frères, qui avons été privé une heure de vous, nous avons eu hâte de vous voir

face à face et non pas de cœur seulement. » I *Thessal.*, II, 17. Si Paul, ce maître consommé en sagesse, ne put résister à une absence d'une heure, comment aurions-nous supporté une absence de plusieurs jours? Aussi, n'y tenant plus, nous sommes accourus vers vous et nous avons jugé le bonheur de nous retrouver en contact avec votre charité le meilleur de tous les remèdes. Oui, les soins des médecins, ou n'importe quels secours, sont moins salutaires pour moi que la jouissance de votre affection : puissé-je en jouir longtemps par les prières et l'intercession des saints, pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui gloire, honneur, puissance soient au Père, ainsi qu'au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# HOMÉLIE

SUR

## LA CHARITÉ PARFAITE,

SUR LA JUSTE RÉTRIBUTION DU MÉRITE ET SUR LA COMPOSITION.

---

1. Toute bonne action est un fruit de la charité : aussi la charité est-elle un sujet sur lequel on revient souvent. Tantôt c'est le Christ qui dit : « A cela tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres; » *Joan.*, XIII, 35; tantôt c'est Paul qui s'écrie : « Ne devez rien à personne, si ce n'est l'amour qu'on se doit les uns aux autres. » *Rom.*, XIII, 8. Il ne parle pas de la charité purement et simplement; mais il ajoute que nous nous la devons les uns aux autres. De même que nous sommes constamment tenus de donner au corps sa nourriture, et que nous la lui donnons constamment, car c'est une dette qui s'impose à notre vie tout entière; ainsi, d'après l'Apôtre, en est-il de la charité; et nous devons le faire avec d'autant plus de zèle que la charité nous mène à la vie éternelle et qu'elle demeurera éternellement avec nous. « Ces trois choses restent, la foi, l'espérance et la charité; mais la plus parfaite de toutes est la charité. » *I Corinth.*, XIII, 13. La charité ne nous est pas apprise seulement en paroles, elle nous est apprise encore en exemples. La première leçon qui nous en est donnée, c'est par la manière dont



nous avons été créés. Dieu forma le premier homme et il ordonna que tous les autres naquissent de celui-là, afin que nous nous regardions comme une seule et même famille et que nous persévérions dans des sentiments de charité les uns vis-à-vis des autres. Après cela il s'est servi des échanges pour entretenir cette charité mutuelle; de quelle manière, je vais vous le dire : En comblant la terre de biens, il a donné à chaque contrée une espèce particulière de fruits; de la sorte, les besoins que nous avons nous attirent les uns vers les autres, nous livrons à nos semblables le superflu que nous avons, nous en recevons ce qui nous manque, et ainsi s'entretient la charité. La même mesure, Dieu l'a appliquée aux individus. Il n'a pas permis à chacun de tout savoir; mais l'un connaît la médecine, l'autre l'art de bâtir, l'autre une autre chose, de façon que, ayant besoin les uns des autres, nous nous aimions mutuellement.

Il en est de même pour les dons spirituels, à ce que nous apprend l'Apôtre : « L'un reçoit le don de parler avec sagesse, l'autre celui de parler avec science, l'autre celui de prophétie, l'autre celui de guérir, l'autre celui de parler diverses langues, l'autre celui de les interpréter. » I *Corinth.*, XII, 8-10. Cependant il n'y a rien au-dessus de la charité, et c'est pourquoi il la préfère à tout le reste en ces termes : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, et quand je pénétrerais tous les mystères, quand j'aurais une foi capable de transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » I *Corinth.*, XIII, 1, 2. Il ne s'arrête pas encore là; et il déclare que la mort pour la religion ne lui servirait de rien s'il n'avait la charité. Ce n'est pas sans motif qu'il exalte cette vertu à ce point; il savait, cet observateur des commandements de Dieu, il savait parfaitement que là où cette vertu a jeté de profondes racines, les fruits de toutes sortes de biens ne tardent pas à se montrer. En effet, ces commandements : « Tu ne commettras point l'impureté, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne diras pas de faux témoignage, » et tous les autres quels qu'ils soient, sont impliqués dans ce commandement capital : « Tu aime-

ras ton prochain comme toi-même. » *Exod.*, xx, 13-16; *Levit.*, xix, 18; *Galat.*, v, 14. Mais pourquoi nous appesantir sur ces considérations d'un ordre peu élevé, tandis que nous garderions le silence sur des considérations d'un ordre sublime? C'est la charité qui a fait descendre jusqu'à nous le Fils bien-aimé de Dieu, qui l'a fait habiter et converser avec les hommes, chasser les terreurs de l'idolâtrie, publier la religion véritable, instruire les hommes à s'aimer les uns les autres. « Dieu a tellement aimé le monde, dit l'évangéliste Jean, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croira en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. » *Joan.*, iii, 16. Aussi Paul, dans l'ardeur de sa charité, laissa-t-il échapper ces paroles célestes : « Qui nous séparera de la charité du Christ? Sera-ce la tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, le dénûment, le péril, le glaive? » *Rom.*, viii, 35. Et, dédaignant ces obstacles, sans importance à ses yeux, il en signale de plus redoutables : « Non, poursuit-il, ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ni tout ce qu'il y a de plus haut, ni tout ce qu'il y a de plus profond, ni aucune créature ne pourra nous séparer de la charité de Dieu dans le Christ Jésus notre Seigneur. » *Ibid.*, 38, 39. Rien n'était donc capable d'éteindre dans l'âme de ce bienheureux la charité qui l'embrasait, ni le ciel, ni la terre, ni la mer, ni la gloire des cieus, ni les tourments de l'enfer; toutes ces choses, il les dédaignait pour le Christ. Demême, si nous examinions la vie des autres saints, nous trouverions que la charité a toujours été pour tous le principe de leur crédit sur le cœur de Dieu.

2. C'est la charité qui vous découvre dans le prochain un autre vous-même, qui vous apprend à vous réjouir de sa prospérité comme de la vôtre, à gémir sur ses infortunes comme sur vos infortunes propres. C'est la charité qui fait de nous tous un seul corps et de nos âmes autant de tabernacles du Saint-Esprit; car cet Esprit de paix aime à se reposer, non là où règne la division, mais là où règne l'union entre les cœurs. C'est la charité qui fait des biens de chacun les biens de tous, comme nous l'enseigne le Livre des Actes : « La foule des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Aucun d'eux ne considérait ce qu'il possédait comme lui appartenant; mais toutes choses leur étaient communes..... ;

on les distribuait à chacun selon ses besoins. » *Act.*, iv, 32-35. Quelle muraille formée de pierres énormes et fortement cimentées les unes avec les autres, pourrait par sa solidité et sa masse, braver aussi bien les efforts de l'ennemi que cette société d'hommes s'aimant entre eux et unis les uns aux autres par les liens de la plus parfaite harmonie! Les assauts du démon lui-même viendront se briser contre une telle muraille. Et certes je le comprends. Oui, tous ceux qui se présenteront à ses attaques étroitement pressés les uns contre les autres, sans qu'aucun passe jamais à l'ennemi, seront victorieux de ses stratagèmes, et pourront dresser les brillants trophées de la charité. De même que les cordes d'une lyre, quel qu'en soit le nombre, exhalent les plus mélodieux accents lorsqu'une main savante en harmonise les sons; de même les âmes qu'unit l'harmonie des sentiments exhalent les suaves accents de la charité. Voilà pourquoi Paul recommandait aux fidèles de rechercher dans leurs paroles, dans leurs pensées, les mêmes sentiments, d'estimer les autres supérieurs à eux-mêmes, de façon à ce que l'ambition ne chassât point la charité, et que tous, luttant de modestie entre eux, vécussent dans une concorde sans nuage.

« Soyez, dit-il encore, par la charité les serviteurs les uns des autres. — Car toute la loi se résume en une seule parole : Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. » *Galat.*, v, 13, 14; *Levit.*, xix, 18; *Philip.*, ii, 3; et iii, 16. Celui qu'anime la charité ne veut pas seulement ne pas commander, il veut de plus être commandé; il lui est moins doux de commander que d'obéir. Celui qu'anime la charité aime mieux octroyer une grâce que de la recevoir, être le créancier d'un ami que d'en être à cet égard le débiteur. Celui qu'anime la charité, tout en voulant faire du bien à son ami, ne voudrait point paraître le faire; car, tout en voulant tenir le premier rang par la bienfaisance, il ne voudrait point que cela fût connu. Peut-être quelques-uns d'entre vous ne comprennent pas ce que je dis; essayons de l'éclaircir par un exemple. Notre miséricordieux Seigneur voulait nous donner son Fils; afin de paraître, non pas nous faire une grâce, mais s'acquitter d'une dette, il ordonne à Abraham de sacrifier son enfant : de cette manière, quand il sacrifierait le sien, il ne semblerait pas octroyer

un bienfait, mais payer une dette, dans les richesses infinies de sa bonté. Je n'ignore pas que ceci paraît étrange à plusieurs : la raison en est que je parle d'une chose dont le ciel est maintenant la patrie; car, si je parlais d'une plante qui croît dans l'Inde, et que personne n'aurait pu connaître par expérience, je n'arriverais point à la dépeindre fidèlement, quelque soin que j'y consacrasse; de même, quoi que je dise, ce sera du temps perdu, parce que l'on ne comprend pas le sujet que je traite. Il s'agit, je le répète, d'une plante qui ne fleurit que dans le ciel. Mais, si nous le voulons, elle fleurira aussi en nous; et c'est pour cela que l'on nous enseigne à dire au Père des cieux : « Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. » *Matth.*, VI, 10.

3. N'allons donc pas nous imaginer qu'il ne nous est pas possible de posséder ce bien. Oui, cela nous est vraiment possible, si nous voulons pratiquer la vigilance, si nous voulons surtout pratiquer toute sorte de vertus. C'est notre volonté libre qui nous dirige, et non la fatalité du destin, comme quelques-uns le supposent; et c'est à vouloir ou ne pas vouloir qu'est le bien ou le mal. Voilà pourquoi le Seigneur nous a promis son royaume d'un côté, et de l'autre nous a menacés de ses châtimens. Or, il n'eût pas agi de la sorte avec des êtres rivés à la fatalité; car ces deux ordres de choses ne concernent que des actes émanés de la volonté. Le Seigneur ne nous eût pas non plus donné des lois et des conseils, si nous eussions été retenus dans les liens du destin. Mais, comme nous sommes libres et les arbitres de notre propre volonté; comme c'est la négligence qui nous rend mauvais, et le zèle qui nous rend bons, il a jugé nécessaire de nous préparer ces remèdes, et de nous amener soit à nous amender, soit à pratiquer la sagesse, par la crainte de ses châtimens et l'espérance de son royaume. Indépendamment de ces preuves, nous trouverons dans notre propre conduite des faits qui démontrent que nous ne sommes les instruments aveugles ni du destin, ni de la fortune, ni de la nature, ni du cours des astres. Car, si tels étaient les principes véritables de nos actions, et non pas la liberté humaine, pourquoi donc battriez-vous de verges votre esclave voleur? pourquoi traîneriez-vous au tribunal votre épouse adultère? pourquoi

rougissez-vous en faisant des choses déraisonnables? pourquoi ne pouvez-vous pas supporter une seule parole injurieuse? pourquoi, lorsqu'on vous traite d'adultère, de débauché, d'intempérant, appelez-vous cela un outrage? S'il n'y a du côté de la volonté aucune faute, ni votre action n'est un crime, ni ce que l'on vous dit une injure. Dès lors que vous êtes sans pitié pour les gens vicieux, que vous avez honte vous-même en faisant le mal, que vous cherchez à vous cacher, et que vous qualifiez de détracteurs ceux qui vous reprochent votre conduite; par toutes ces choses vous déclarez que la nécessité n'enchaîne pas notre vie, et que nous avons la dignité que donne la liberté. Lorsqu'il s'agit de personnes soumises à la nécessité, nous savons bien user d'indulgence. Qu'un possédé lacérât notre manteau, nous assaillit de coups, loin d'en tirer vengeance, nous gémirions et nous nous apitoierions sur son état. Et pourquoi cela? Parce qu'il n'aurait point agi librement, et qu'il aurait été l'instrument de la violence du démon. Nous excuserions de même toute autre action opérée sous l'influence de la fatalité; et c'est parce que nous sommes convaincus de la nullité de cette influence, que ni les maîtres ne pardonnent à leurs esclaves, ni les hommes à leurs femmes, ni les femmes à leurs maris, ni les pères aux enfants, ni les maîtres aux disciples, ni les princes aux sujets, et qu'au contraire nous sommes inexorables dans la recherche des crimes de nos semblables, et que nous en poursuivons de même la punition, recourant aux tribunaux, mettant en œuvre les châtiments corporels et les reproches, et prenant toute sorte de moyens pour délivrer du mal ceux à qui nous nous intéressons. A nos enfants, par exemple, nous donnons des gouverneurs, nous leur imposons des maîtres, nous employons les menaces, les fouets, et une infinité d'autres moyens, afin de les former à la vertu.

Mais quel besoin avons-nous d'efforts et de sueurs pour pratiquer le bien? S'il est écrit qu'un tel sera bon, il aura beau dormir et ronfler, il sera bon; ou plutôt il ne le sera pas, car on ne peut appeler bon celui qui est tel par nécessité. Quel besoin avons-nous d'efforts et de sueurs pour éviter le mal? S'il est écrit qu'un tel sera méchant, quelques épreuves qu'il subisse, il sera méchant;

ou plutôt il ne le sera pas, car on ne saurait appeler méchant celui que la nécessité pousse dans une mauvaise voie. De même, encore une fois, que vous ne traiterez pas de détracteur le démoniaque qui vous injuriera, vous frappera même, et que vous rendrez le démon et non lui responsable de ces injures ; de même nous ne devons pas qualifier de méchant l'homme que la fatalité pousse au mal, ni de bon celui qui fait le bien par le même principe. Accordez cela, et la confusion régnera dans les choses humaines ; il n'y aura plus ni vertu, ni vice, ni arts, ni lois, ni rien de semblable. Pourquoi, lorsque nous sommes malades, nous donner tant de soins, dépenser de l'argent, appeler des médecins, employer des remèdes, nous imposer la diète, mettre un frein à la volupté ? Si le destin décide de la maladie et de la santé, superflues sont ces dépenses, superflues les visites du médecin, superflue la diète rigoureuse qui nous est imposée. Mais ces dernières preuves et les précédentes ont établi le contraire. Laissons donc cette fable du destin : non, la nécessité n'est point l'arbitre suprême des choses humaines, elles ne sont soumises à d'autre empire qu'à l'empire honorable de la volonté libre.

4. Que ces raisons, et bien d'autres qu'il nous serait facile d'apporter à l'appui de cette proposition, si les présentes ne suffisaient pas à votre sagacité, nous déterminent à fuir le mal, à chérir la vertu, et à prouver ainsi par nos actes la pleine liberté que nous avons de faire ce qui nous plaît, afin de n'être point couverts de confusion au jour où nos œuvres paraîtront à la lumière. Car « il faut que tous nous comparaissons au tribunal du Christ, dit Paul, afin de recevoir chacun ce qui nous est dû soit en bien, soit en mal. » II *Corinth.*, v, 10. Pénétrons-nous, je vous en conjure, de la pensée de ce tribunal, supposons-le dressé devant nous, avec le juge sur son siège, au moment où toutes choses vont être révélées et montrées à tous les regards. Ce n'est point assez pour nous, en effet, d'y comparaître, tout ce qui nous regarde y sera de plus découvert. Et vous ne rougissez pas, et vous n'êtes point saisis de frayeur ! Est-ce que nous ne préférerions pas souvent la mort à la révélation de l'une de nos fautes secrètes aux yeux des amis que nous vénérons ? Quels seront donc nos sentiments, lorsque nos

péchés seront publiés à la face des anges et des hommes exposés à tous les regards? « Je vous accuserai, dit le Seigneur, et je mettrai sous vos yeux vos péchés. » *Psalm.*, XLIX, 21. Si, maintenant que cet instant est loin de nous, la seule hypothèse et la description verbale de cette scène réveille en nous les reproches accablants de la conscience, que deviendrons-nous quand l'heure fatale aura sonné, que l'univers tout entier sera rassemblé avec les anges et les archanges, les principautés et les puissances; quand les trompettes feront entendre sans relâche leurs accents et se répondront les unes aux autres, quand les justes seront ravis au-dessus des nuages, et que les pécheurs éclateront en sanglots? De quel effroi seront remplis en ce moment ceux qui resteront sur la terre? Alors, dit l'Évangile, « l'une sera prise et l'autre sera laissée; l'un sera pris et l'autre sera laissé. » *Matth.*, XXIV, 40. Que se passera-t-il dans leur âme quand ils verront leurs semblables transportés dans les cieux avec gloire, et eux-mêmes laissés ignominieusement ici-bas? Jamais, croyez-moi, jamais la parole n'exprimera la douleur qu'ils éprouveront. Avez-vous jamais vu des condamnés menés au dernier supplice? Que se passe-t-il en eux, à votre avis, pendant qu'ils marchent jusqu'à la porte fatale? Que ne voudraient-ils pas faire ou souffrir pour être soustraits à ce terrible moment? Pour moi, j'ai ouï dire à des condamnés que la clémence impériale avait graciés sur le lieu du supplice, qu'ils ne voyaient plus des hommes dans les hommes, tant leur âme était troublée et frappée! Et que parlé-je des condamnés? Une foule immense se pressait autour d'eux, laquelle en grande partie ne les connaissait en aucune manière; eh bien! si l'on eût scruté l'âme de ces spectateurs, quelque cruels, quelque inhumains, quelque fermes qu'ils fussent, on n'en eût trouvé aucun que la terreur et la tristesse n'eussent point ému et bouleversé.

Si la mort prochaine de gens avec qui nous n'avons aucun rapport nous touche à ce point, quelle sera notre émotion lorsque nous serons nous-mêmes exposés à un sort plus terrible encore, exclus du bonheur ineffable du ciel, et voués à des supplices sans fin? N'y eût-il pas d'enfer, quel châtement ce serait d'être privé de cette gloire éclatante et d'être honteusement repoussé! Ici-bas,

bien des gens qui verront vu le cortège de l'empereur, éprouveront moins de plaisir à contempler ce spectacle qu'ils n'éprouveront de peine en songeant à leur pauvreté et en pensant qu'ils ne sont point au nombre des courtisans en faveur, et de ceux qui approchent le prince. Que sera-ce donc alors? car croyez-vous que ce soit un châtiment léger que de ne point faire partie des célestes chœurs, de ne point participer à cette gloire inénarrable, d'être rejeté loin et bien loin de cette fête et de ces biens incompréhensibles? Ce n'est pas tout; il faut y joindre les ténèbres, le grincement des dents, les fers que rien ne pourra briser, le ver qui ne meurt pas, le feu qui ne s'éteint pas, le désespoir, les angoisses de l'âme, la langue ardente comme celle du mauvais riche, des pleurs que personne n'entendra, des gémissements et des frémissements que personne ne remarquera, des regards jetés de tous les côtés sans qu'il paraisse un consolateur; que penser des infortunés plongés dans ces supplices? Quel sort plus affreux, plus misérable que le sort de ces âmes?

5. Nous arrive-t-il d'entrer dans une prison, à la vue des prisonniers qui se présentent les uns livides, les autres chargés de fers, les autres plongés dans de ténébreux cachots, nous sommes brisés d'épouvante, et nous nous gardons bien après cela de rien faire qui puisse nous exposer à partager un semblable malheur; mais, quand il s'agira d'être précipités chargés de chaînes dans les tourments de l'enfer, quels seront nos sentiments, quelle sera notre conduite? Ces chaînes ne sont pas des chaînes de fer, mais des chaînes de feu et d'un feu qui ne se consume jamais; ce n'est pas non plus à la surveillance d'êtres semblables à nous que nous serons confiés, à des êtres que nous puissions fléchir, mais à des anges terribles et inexorables dont nous ne pourrons supporter le regard et que nos outrages envers le Seigneur auront enflammés de courroux. Il n'y aura pas là, comme sur la terre, de soulagement à espérer soit en argent, soit en nourriture, soit en paroles: là point de consolation, point de clémence à espérer. Un Noé, un Job, un Daniel y vissent-ils quelques-uns des leurs dans les tourments, ils n'oseraient venir à leur aide et leur tendre la main: les sentiments de pitié qu'inspire la nature seront alors eux-mêmes



effacés. Comme il y aura des justes dont les enfants ou les parents seront pécheurs, la volonté et non la nature étant le principe du mal, afin qu'ils jouissent d'un bonheur sans mélange et que ce bonheur ne soit pas altéré par l'influence irrésistible de la compassion, ce sentiment s'évanouira dans leurs âmes, et ils partageront l'indignation du Seigneur contre leurs propres entrailles. Même dès à présent, lorsque leurs enfants sont trop libertins, ils les retranchent de leur famille et ils les déshéritent; à plus forte raison agiront-ils ainsi au jour du jugement. Loin de vous donc toute espérance de bonheur, si vous ne faites pas le bien, quelque justes que soient vos nombreux ancêtres. « Chacun recevra, est-il écrit, selon ce qu'il aura fait soit en bien soit en mal. » II *Corinth.*, v, 10.

Prêtons, je vous en prie, l'oreille à ces paroles, et amendons notre vie. Si vous êtes dévoré du feu des convoitises criminelles, songez au feu de la vengeance, et les flammes impures s'évanouiront. Êtes-vous tenté de proférer quelque propos criminel, songez au grincement des dents, et cette crainte vous servira de frein. Voudriez-vous prendre le bien d'autrui, rappelez-vous la sentence du Juge : « Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures; » et vous repousserez ce désir. *Matth.*, xxii, 13. Êtes-vous dur et inhumain, songez à ces vierges qui n'ayant plus d'huile dans leurs lampes éteintes ne furent point admises à cause de cela dans la chambre de l'époux; et vous sentirez dans votre cœur pénétrer l'humanité. *Matth.*, xxv. L'intempérance et la volupté exciteraient-elles vos désirs, écoutez le riche s'écrier : « Envoyez-moi Lazare, afin que de l'extrémité de son doigt il rafraîchisse ma langue embrasée, » faveur qui ne lui fut pas accordée; et vous prendrez aussitôt ces mouvements en aversion. *Luc.*, xvi, 24. De cette manière il n'est pas de vertu que vous ne parveniez à pratiquer; car Dieu ne nous a rien ordonné de difficile. Savez-vous ce qui fait paraître difficiles les commandements? Notre négligence. Soyez fervents, et ce qui semble lourd vous sera léger et facile; soyez négligents, et ce qui est léger vous semblera insupportable. Pénétrons-nous bien de ces considérations, et, loin d'exalter le bonheur des gens qui vivent dans la

mollesse, nous en aurons toujours en vue la fin. Sur la terre ce bonheur a pour fin la matière et le fumier; dans l'autre vie le ver rongeur et le feu. N'exaltons pas le bonheur des ravisateurs du bien d'autrui, et considérons-en la fin : ici-bas ce ne sont qu'inquiétudes et labeurs; dans l'autre vie ce sont des chaînes insolubles et les ténèbres extérieures. N'exaltons pas le bonheur des amants de la gloire; considérons-en plutôt la fin : ici-bas servitude et déception, dans l'autre vie douleurs profondes et un feu qui ne finira pas. Si nous nous tenons à nous-mêmes ce langage, et si nous ne cessons de l'opposer à nos mauvais penchants, nous arriverons rapidement à fuir le vice, à pratiquer la vertu, à étouffer en nous l'amour des biens présents et à y allumer celui des biens à venir. Qu'ont donc les biens présents de solide, de nouveau, de surprenant, pour que nous leur consacrons toute notre activité? Ne les voyons-nous pas emportés dans un cercle qui ne s'arrête jamais, comme le jour et la nuit, la nuit et le jour, l'hiver et l'été, l'été et l'hiver; et puis rien de plus? Embrasons-nous plutôt de l'amour des biens futurs. Magnifique est la récompense réservée aux justes, et la parole ne saurait en donner une parfaite idée : ils revêtiront après la résurrection des corps incorruptibles et ils partageront la gloire et la royauté du Christ.

6. La grandeur de cette félicité, la comparaison suivante nous la fera comprendre, ou plutôt nous ne la comprendrons jamais clairement; servons-nous cependant des biens que nous avons sous les yeux pour nous en faire une idée, et tâchons autant qu'il est en nous de faire saisir le sujet qui nous occupe. Dites-moi donc : si vous, vieillard décrépit et misérable, on vous proposait de vous rajeunir tout à coup, de vous ramener à la fleur de votre âge, de telle sorte que vous l'emportiez sur tous en force et en beauté; si on s'engageait en outre à vous donner durant mille années l'empire de la terre entière, au milieu de la plus profonde paix, que ne seriez-vous point décidé à faire et à subir pour jouir de ces avantages? Or, voilà le Christ qui vous promet, non ces biens, mais des biens infiniment plus précieux. Ce n'est pas d'après la différence qui existe entre la vieillesse et la jeunesse qu'il faut juger de celle qui existe entre la corruption et l'incorruption,

ni d'après la différence qui sépare la pauvreté de la possession d'un empire, qu'il faut juger de la différence qui sépare la gloire présente et la gloire future, mais d'après celle qui existe entre un songe et la réalité. Je me trompe encore, et il n'est pas de comparaison capable d'exprimer au juste cette différence. Impossible de l'exprimer du côté du temps ; comment, en effet, rapprocher des choses présentes une vie qui n'aura pas de terme ? Du côté de la paix il y a autant de différence entre ces deux vies qu'entre la paix elle-même et la guerre ; et quant à l'incorruption, elle s'éloigne autant de la corruption que s'éloignerait de l'argile impure une perle de la plus belle eau. Ou plutôt, quoique vous disiez, vous resterez toujours au-dessous de la vérité. Quand même je comparerais les corps des bienheureux à une lumière radieuse, à l'éclair le plus éblouissant, je ne donnerais point une exacte idée de leur éclat. Que de richesses, que de corps ne devrait-on point sacrifier pour arriver à cette gloire ? De combien de vies même ne mériterait-elle pas le sacrifice ? Si maintenant on vous introduisait à la cour, si le prince vous adressait la parole en présence d'une foule nombreuse, et vous invitait à partager avec lui sa table et son palais, est-ce que vous ne vous proclameriez pas le plus fortuné des hommes ? Et, quand il dépend de vous de monter au ciel, de vous présenter au souverain même de l'univers, d'y briller de l'éclat des anges, d'y jouir d'une gloire inaccessible, vous vous demandez en hésitant si vous renoncerez aux biens de la terre, quand il vous faudrait sacrifier la vie elle-même avec les transports de la joie et de l'allégresse la plus grande et avec l'empressement le plus vif ! Pour obtenir une préfecture où vous trouverez l'occasion de commettre une foule d'injustices, car je ne qualifierai pas cela de bénéfice véritable, vous dépensez votre fortune, vous empruntez l'argent d'autrui, vous n'hésitez pas s'il le fallait à engager votre femme et vos enfants ; et quand on vous offre le royaume des cieux, un royaume que l'on est certain de posséder toujours, vous reculez, vous hésitez, et vous soupirez après les richesses !

D'ailleurs, si les parties apparentes du ciel sont si belles, si douces à voir, les parties invisibles et les cieux des cieux, quelle

beauté n'auront-ils pas ? Puisque vous ne pouvez pas les voir des yeux du corps, élevez-vous par la pensée, montez au-dessus de ce ciel, et contemplez le ciel supérieur avec sa hauteur incommensurable, sa lumière inaccessible, avec ses tribus d'anges, ses ordres d'archanges et les autres puissances incorporelles ; puis, descendant sur la terre, recourez aux images qu'elle nous fournit, et décrivez-moi l'appareil qui entoure un prince d'ici-bas, des gardes couverts d'or, un char ruisselant de pierres précieuses, attelé d'un couple de blanches mules étincelantes d'or, les lames dont le char est revêtu, les dragons représentés sur des vêtements de soie, les aspics aux yeux d'or, les chevaux couverts d'or et leurs freins d'or également. Toutefois, dès que nous apercevons l'empereur, nous ne voyons plus rien de tout cela : lui seul fixe nos regards avec son manteau de pourpre, son diadème, son trône, son agrafe, sa chaussure, et l'éclat de son visage. Après avoir rassemblé toutes ces images, transportez de nouveau votre pensée dans une sphère supérieure, et représentez-vous le jour terrible de l'avènement du Christ. Vous ne verrez alors ni chars dorés avec leur attelage de mules blanches, ni dragons, ni aspics ; mais vous verrez une scène tellement effrayante, tellement extraordinaire, que les vertus célestes seront elles-mêmes dans la stupeur ; « car les vertus des cieux, dit le Sauveur, seront profondément émues. » *Matth.*, xxiv, 29. Alors le ciel s'ouvrira tout entier, et le Fils unique de Dieu en descendra, escorté non d'une vingtaine ou d'une centaine de satellites, mais de plusieurs millions d'anges et d'archanges ; la terreur et l'effroi se répandront en tous lieux, la terre s'entr'ouvrira, tous les hommes qui auront vécu depuis Adam jusqu'à ce jour en sortiront et ressusciteront, tandis que le Sauveur s'avancera environné d'une gloire tellement éblouissante que ses rayons éclipsent la splendeur de la lune et du soleil. Oh ! que notre insensibilité est grande à nous qui, malgré les biens ineffables promis à nos efforts, soupignons encore avidement après les biens présents, et ne comprenons pas la malice du diable, qui se sert de ces biens sans valeur pour nous dépouiller des biens les plus précieux, qui nous donne un peu de boue pour nous ravir le ciel, qui nous montre une ombre pour nous

dérober la vérité, et qui nous berce de songes rians, car les richesses d'ici-bas ne sont pas autre chose, afin que le jour venu, nous soyons les plus pauvres des hommes. Puisque nous n'ignorons pas ces vérités, évitons, mes bien-aimés, les pièges du démon; prenons garde de partager sa condamnation et d'entendre un jour le Juge nous dire : « Éloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. » *Matth.*, xxv, 41.

7. Mais Dieu est bon, cela n'arrivera pas, dit-on. — Donc, c'est en vain que cela a été écrit. — Assurément non, est-il répliqué; mais ce n'est qu'une menace destinée à nous ramener à de meilleurs sentiments. — Et si nous ne voulons pas de ces sentiments, si nous persévérons dans l'iniquité, nous dispensera-t-il de ces supplices? Dans ce cas il refusera également aux bons leurs récompenses. — Il ne la leur refusera pas; car il est digne de lui de donner encore au delà du mérite. — D'où il suit que ce qui concerne les récompenses est certain, et que ce qui concerne les châtimens ne l'est pas! Oh! que la perfidie du démon est grande, que cette apparente humanité a de cruauté! Car c'est lui qui est l'auteur de ce raisonnement, source d'une erreur si funeste et de notre négligence. Il sait bien que la crainte du châtimens est pour notre âme un frein qui la retient, qui l'éloigne du vice; et voilà pourquoi il met tout en œuvre pour arracher de notre cœur ce sentiment, afin que nous nous précipitions aveuglément dans l'abîme. Comment triompherons-nous de ces efforts? Les témoignages de l'Écriture que nous invoquons n'ont, d'après nos contradicteurs, qu'une valeur comminatoire. Qu'ils parlent ainsi de châtimens à venir, soit, encore que ce langage ne manque pas d'impunité; mais, quant aux châtimens passés, et dont la réalité est incontestable, ils ne sauraient maintenir ce système. Nous leur adresserons donc cette question :

Avez-vous ouï parler du déluge, du fléau qui frappa l'humanité tout entière? Est-ce par forme de menace seulement qu'il avait été annoncé? Ces menaces n'ont-elles pas été exécutées dans toute leur étendue? Les montagnes de l'Arménie où l'arche se reposa n'en rendent-elles pas elles-mêmes témoignage? Les restes

de l'arche n'ont-ils pas été conservés jusqu'à ce jour? Alors aussi, bien des gens disaient ce que vous dites ; et, durant les cent ans de la construction de l'arche, tandis que le juste les avertissait et préparait le bois, personne n'ajoutait foi à sa parole : or, c'est parce qu'ils ne crurent pas à ces menaces orales, que la vengeance éclata tout à coup sur leur tête. Croyez-vous que l'auteur de ce châtement terrible ne voudra pas nous en infliger de plus terribles encore ? car les crimes de ce temps-là ne sont pas pires que les crimes d'aujourd'hui. En ce temps-là on se livrait à d'abominables impudicités : « Les enfants de Dieu entrèrent en rapports avec les filles des hommes. » *Genes.*, vi, 2. Aujourd'hui il n'est point de péché qu'on ne commette. Cependant entretenons-nous, si vous le voulez, de quelques autres châtements, afin que le passé garantisse la certitude de l'avenir. Quelqu'un de vous a-t-il jamais voyagé en Palestine ? Je le pense : à vous donc de rendre témoignage de la vérité de mes paroles. Au delà de Gaza et d'Ascalon, non loin de l'embouchure du Jourdain, il y avait une vaste contrée d'une fertilité telle qu'elle était comparée au paradis lui-même. « Lot aperçut, dit l'Écriture, toute la contrée des bords du Jourdain, laquelle était arrosée comme le paradis du Seigneur. » *Genes.*, xiii, 10. Eh bien, cette même contrée est aujourd'hui le plus désolé des déserts. On y voit des arbres, ces arbres ont des fruits ; mais ces fruits sont un mémorial de la colère divine. On y voit des grenadiers de superbe apparence et qui donnent d'eux-mêmes les plus favorables idées ; mais, quand on prend dans les mains les grenades et qu'on les brise, au lieu d'un fruit savoureux on ne trouve dedans que poussière et que cendre. Ainsi en est-il du sol, ainsi des pierres, ainsi de l'air. L'incendie y a tout dévoré, y a tout réduit en cendres, à l'exception de ce qui doit perpétuer le souvenir de la colère de Dieu, et annoncer les supplices à venir. Sont-ce là des menaces verbales ; sont-ce là des cliquetis de mots ? Si quelqu'un ne croit pas à l'enfer, qu'il se souvienne de Sodome, qu'il pense à Gomorrhe, à ces châtements du passé dont nous voyons encore aujourd'hui l'accomplissement. A ce sujet se rapportent ces passages de l'Écriture parlant de la sagesse : « C'est elle qui délivra le juste de ce feu qui tombait

sur la Pentapole, tandis que les impies périssaient. — Aussi cette terre reste déserte et fumante en témoignage de leurs crimes, et les arbres y portent des fruits qui ne mûrissent pas. » *Sap.*, x, 6, 7. Il faudrait maintenant désigner la cause de cette épouvantable catastrophe. Un seul genre de crime souillait les habitants de cette contrée, mais un crime horrible et abominable. Les jeunes gens étaient l'objet de leur passion, et c'est pour cela qu'ils furent dévorés par une pluie de feu. Or, aujourd'hui des crimes pareils, en plus grand nombre et de plus graves encore se commettent, et le feu ne tombe pas du ciel. Pourquoi cela ? Parce qu'un autre feu est préparé qui ne s'éteindra jamais. Comment, en effet, Celui qui punit un seul péché d'une façon si effrayante et qui n'eut égard ni aux supplications d'Abraham, ni à la piété de Lot, habitant de Sodome, nous pardonnerait-il, nous coupables d'une infinité de crimes ? Non, cela ne se peut, et cela ne sera pas.

8. Ne nous en tenons pas à ces exemples ; citons encore d'autres châtiments, afin que cette abondance de preuves établisse convenablement la vérité qui nous occupe. Vous avez tous ouï parler de Pharaon, roi d'Égypte ; vous savez quelle vengeance Dieu tira de lui : ce prince fut englouti avec toute son armée, ses chars et ses chevaux, dans les flots de la mer Rouge. Quant aux châtiments que les Juifs eurent à subir, Paul vous en parle dans les termes suivants : « Ne commettons pas de fornication comme le firent quelques-uns d'entre eux ; si bien que vingt-trois mille périrent en un seul jour. Ne murmurons pas comme murmurèrent quelques-uns d'entre eux, lesquels furent frappés par l'exterminateur. Ne tentons pas le Seigneur comme quelques-uns le tentèrent, lesquels furent tués par les serpents d'airain. » *I Corinth.*, x, 8-10. Si les Juifs expièrent de cette manière leurs péchés, quel traitement nous sera réservé ? Si l'on nous épargne, ce n'est pas que nous n'ayons à redouter aucun châtiment ; c'est au contraire pour que nous soyons plus sévèrement punis, dans le cas où nous refuserions de nous convertir. Voilà pourquoi, encore que rien de grave ne nous arrive, nous devons précisément à cause de cela craindre davantage. Les prévaricateurs cités tout à l'heure ne connais-

saient point l'enfer, et ils ont été punis en ce monde; mais nous, avec les péchés que nous commettons, si nous ne sommes aucunement frappés ici-bas, nous les expierons pleinement dans la vie à venir. Serait-il raisonnable d'ailleurs que ces malheureux beaucoup moins éclairés que nous, aient été frappés, et que nous, avec la doctrine parfaite dont nous avons été imbus, nous dont les fautes sont conséquemment plus graves, nous échappions aux châtimens ! Vous parlerai-je encore des autres désastres dont les Juifs furent frappés en Palestine par les Babyloniens, les Assyriens, les Macédoniens ; de la famine, des pestes, des guerres, de la captivité qui les désolèrent sous Titus et Vespasien ? Lisez l'ouvrage que Josèphe a écrit sur la ruine de Jérusalem, et vous aurez une idée de cette lamentable tragédie. Entr'autres calamités, ils furent réduits à une si cruelle famine, qu'ils dévoraient leurs boudriers, leurs chaussures, et d'autres objets mille fois plus repoussants. La nécessité, comme le dit l'écrivain juif, transformait toutes choses en aliment. Ce ne fut pas encore assez, et ils dévorèrent jusqu'à leurs propres enfants. Encore une fois, ils ont été si terriblement châtiés ; comment ne le serions-nous pas, nous dont les fautes sont plus graves ? S'ils l'ont été dès cette vie, pourquoi ne le sommes-nous pas dès cette vie ? N'est-il pas évident, même pour un aveugle, que ce châtiment nous attend dans le siècle futur ? Jetons un coup d'œil sur ce qui se passe sur la terre, et nous n'aurons aucune peine à croire à l'enfer.

Si Dieu est juste, s'il ne fait pas d'acception de personnes, ce qui est incontestable, d'où vient que certains homicides sont punis ici-bas et que d'autres ne le sont pas ? D'où vient que certains adultères sont punis et que d'autres meurent sans avoir subi aucune peine ? Que de violations de tombeaux sont restées impunies ; que de vols, que d'injustices, que de rapines ! Et, s'il n'y a pas d'enfer, où les criminels expieront-ils leurs crimes ? Allons plus loin, montrons à nos contradicteurs que le dogme de l'enfer n'est point une fable. Ce dogme est tellement certain que les poètes, les philosophes, les écrivains de toute nature ont admis la nécessité d'une rétribution à venir, et ont désigné l'enfer comme le lieu de supplice des méchants. S'ils n'ont pu exposer la vérité



dans toute sa pureté, n'ayant pour se guider que leur raison et des fragments incomplets de nos doctrines, ils n'en ont pas moins conçu l'idée d'un jugement. Ils nous parlent, en effet, des fleuves Coccyte et Phlégéon, des eaux du Styx, du Tartare, qui est aussi loin de la terre que la terre l'est du ciel, et de plusieurs genres de supplices : ils nous parlent, d'autre part, des Champs-Élysées, d'îles fortunées, de prairies émaillées de fleurs, de parfums qui s'exhalent dans ce séjour, de brise légère, de chœurs que forment les bienheureux vêtus de robes blanches et chantant des hymnes ; en un mot, ils retracent le sort qui attend au sortir de cette vie les méchants et les bons.

Que le dogme de l'enfer ne nous trouve donc pas incrédules, de crainte que nous n'y soyons engloutis : celui qui n'y croit pas devient à coup sûr plus négligent ; or, celui qui se néglige tombera certainement dans ce terrible séjour. Croyons sans hésitation aucune, entretenons-nous souvent sur ce sujet, et nos fautes deviendront plus rares. Le souvenir de ces entretiens profondément gravé dans notre âme, sera comme une médecine amère propre à la purifier de toute iniquité. Faisons donc usage de ce remède, afin d'acquérir la pureté qui nous rendra dignes de voir Dieu comme il est possible à un homme de le voir, et de jouir des biens à venir, par la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ : gloire à lui dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# HOMÉLIE

SUR

# LA CHASTETÉ

---

## AVANT-PROPOS.

Cette homélie a-t-elle été prononcée à Constantinople ou à Antioche, nous ne saurions le déterminer même d'une façon conjecturale. Elle a été adressée à de nouveaux baptisés. Du texte grec, il reste quelques lignes à peine.

---

## HOMÉLIE.

Un sujet que j'ai toujours estimé infiniment utile et vraiment digne des serviteurs du Christ, est le sujet de la chasteté : je l'estime tel, maintenant surtout que je m'adresse à des enfants de l'Église, qui viennent de se revêtir du Christ et qui doivent s'adonner à la chasteté de préférence à toute autre vertu. Certainement on applaudirait sans restriction à l'opportunité du discours qui serait adressé aux athlètes des jeux olympiques sur les combats qu'ils vont livrer, sur le courage dont ils ont besoin et la victoire qui les attend, au moment où ils descendraient dans le stade prêts à combattre. Et nous aussi, à la vue des athlètes du Sauveur qui viennent de puiser dans les divins mystères la force de l'Es-

prit, nous ne traiterons pas un sujet hors de propos, au moment où ils se préparent à livrer le spirituel combat, en les entretenant de la chasteté. Dans les combats du monde, la couronne ne vient qu'après la victoire ; dans les combats du Christ la victoire ne vient qu'après la couronne. Pourquoi le Christ nous couronne-t-il avant de nous envoyer au combat ? Pour intimider nos adversaires et relever nos pensées ; pour qu'au souvenir de l'honneur dont il nous a favorisés, nous évitions en paroles ou en actions, ce qui serait indigne de Dieu. Le prince qui, malgré la pourpre dont il serait couvert, malgré la couronne dont son front serait ceint, se laisserait emporter par les passions désordonnées à des actes indignes de la majesté royale, rentrerait en lui-même à l'aspect de son royal manteau et se promettrait bien de ne plus subir de si honteuses défaites. Et vous qui êtes revêtus du Christ, lorsque les convoitises criminelles auront vainement sollicité votre âme, jetez aussitôt un regard sur votre divin manteau, et vous vous sentirez soudain meilleur, et vous n'aurez rien à redouter des artifices du diable.

Il est beau de louer la chasteté, il est plus beau de la pratiquer. A la vérité, on n'est pas peu encouragé à la mettre en pratique, lorsqu'elle est fréquemment le sujet de ce que l'on dit ou de ce que l'on entend. Aussi Dieu a-t-il voulu que les Écritures sacrées célébrassent les vertus des saints, afin que tous les hommes fussent entraînés à les imiter, et qu'en suivant fidèlement leurs traces, ils formassent le dessein d'être chastes comme eux. Si la vue du triomphe des athlètes vainqueurs dans les combats gymniques a suffi pour inspirer à des spectateurs la résolution ardente de combattre eux-mêmes, de braver des fatigues et des sueurs sans nombre pour remporter une couronne d'olivier ou de laurier, avec quelle ardeur ne devrions-nous pas braver toute sorte d'épreuves pour la chasteté, à la vue des couronnes que les saints ont reçues des mains de Dieu, afin de mériter à notre tour, par nos belles et salutaires actions, les couronnes célestes ? Ne serait-ce point une chose intolérable et capable d'exciter l'indignation, si, quand une feuille de laurier ou d'olivier et la gloire de cette vie passagère séduisent les athlètes, nous restions insensibles aux

récompenses du Christ, si nous ne pouvions nous résoudre à fuir la volupté et à préférer à la concupiscence la crainte de Dieu ? Les hommes ne sont pas les seuls êtres chez lesquels se développe l'instinct d'imitation ; on le voit encore chez les animaux. Qu'une colombe, par exemple, s'envole, et toutes les autres la suivent ; qu'un étalon généreux bondisse au milieu du troupeau, il l'entraîne à sa suite tout entier. A vous aussi, troupeau du Christ, le chaste Joseph vous donne l'exemple et vous invite par de célestes transports, vous ses compagnons d'exil, à vous élancer sur ses traces. Formons donc avec ce saint jeune homme un chœur spirituel, et faisons non-seulement en paroles, mais surtout en actions, l'éloge de sa chasteté.

La chasteté, il la garda constamment et avec un soin jaloux, quand il pouvait asservir la femme de son maître et mener une voluptueuse vie au sein du luxe et de la mollesse. Mais, quelque brillante que fût cette perspective, il lui suffit de songer que les richesses et la puissance et la gloire s'évanouissent avec la vie présente et ne procurent que des avantages temporels, que la vertu seule n'a point de terme, pour opposer comme frein aux voluptés la crainte du Seigneur. Dédaignant les promesses de sa maîtresse et les plaisirs, il trouva son affreux cachot plus aimable que les plus riches palais. Et cependant qu'il est difficile à qui possède une beauté remarquable de se soustraire aux voluptés ! Mais Joseph pratiqua la chasteté d'une si excellente manière, qu'il abrita la beauté de son corps sous la beauté de son âme ; beau comme une étoile radieuse par le corps, beau par son âme comme un ange. Pour nous, ce n'est pas seulement la chasteté de ce jeune homme qui doit exciter notre surprise, ce sont encore les périls qu'il voulut braver pour la conserver, estimant l'esclavage des sens plus redoutable et plus affreux que la mort elle-même. Or, nous en serons surtout étonnés, lorsque à la connaissance parfaite de sa vertu nous joindrons celle des temps où il pratiquait à un si haut degré la pureté. Ce fut avant l'avènement sur la terre du Créateur et du Seigneur de l'univers, qu'il sut conserver son âme libre. Pourtant il était élevé dans une maison habitée par des impies, autour de lui on ne cessait de le pousser vers le mal, per-

sonne ne lui enseignait la chasteté : tous étaient les esclaves de la volupté, les serviteurs de leur ventre ; chez eux la piété, la sainteté étaient inconnues. Malgré ce milieu d'impiété dans lequel il vivait, malgré les tentatives de sa maîtresse, il ne livra pas les trésors célestes, il garda inviolable le temple de l'Esprit, il aima mieux mourir que de sacrifier à la sensualité. Quoiqu'il n'ait pas entendu Paul nous dire que nos corps sont les membres du Christ, quoiqu'il n'ait pas ouï la parole de Dieu, il n'en est pas moins grand aux yeux de ceux qui ont eu l'honneur de recevoir communication des divines promesses, et il ne nous enseigne pas moins de quelle manière nous devons combattre dans l'Église et veiller sur la pureté de notre âme. I *Corinth.*, vi, 15. Car n'est-il pas en droit de nous tenir ce langage : Si moi qui ai vécu avant le Christ, qui n'ai point eu connaissance des enseignements du sublime Paul, j'ai compris que les serviteurs de Dieu devaient être au-dessus de la volupté ; si j'ai gardé intacte ma chasteté, en dépit des périls nombreux auxquels elle était exposée, avec combien plus de raison ne devez-vous pas pratiquer dans la crainte et le tremblement cette vertu, pour n'être pas indignes de l'honneur qui vous est fait, et pour que les membres du Christ ne deviennent pas les membres d'une prostituée ? — Un semblable langage est capable d'inspirer à toute âme l'amour de cette vertu, et de calmer en elle l'ardeur des convoitises criminelles. La pluie qui tomberait sur un foyer l'éteindrait avec moins de facilité que ne seraient apaisées les passions mauvaises d'une âme qui serait pénétrée de ces discours.

Le même langage pourrait nous être adressé par le grand homme Job : non-seulement il pratiqua avec zèle la continence, mais il défendit à ses yeux de jamais fixer le visage d'une vierge, de crainte que son âme ne fût séduite par l'éclat de la beauté. Qui ne verrait avec stupeur et admiration cet homme qui combattait si énergiquement le démon et qui déjoua toutes ses ruses, éviter le visage des jeunes filles, et détourner ses yeux de leur beauté ? Quand le diable marche sur lui, il ne bat pas en retraite, il l'attend de pied ferme, sûr de ses forces : quand une vierge se présente, loin de l'attendre pour considérer sa beauté, il

se retire aussitôt. Il comprenait qu'il suffisait pour vaincre les démons de fermeté et d'audace, mais que pour remporter la victoire dans les combats de la chasteté, il fallait, non fréquenter les vierges, mais les fuir. Si donc vous vous engagez à garder la virginité, écoutez les avis du plus chaste des hommes, d'un homme qui avant l'incarnation pratiqua une chasteté parfaite. Au demeurant, nous devrions être étonnés de l'existence de ces justes, modèles de continence, avant l'avènement du Christ. Ils n'étaient point alors poussés au culte de cette vertu, les vierges pouvaient sans crime ne pas attacher un prix élevé à la possession de la virginité. Et comment cela? C'est que le Très-Haut, créateur de toutes choses, a pris notre nature pour amener du ciel sur la terre la pureté des anges. Lors donc que les hommes, après cet honneur qui leur a été fait, se courbent sous le joug de la volupté, on ne saurait assez flétrir cette conduite, par laquelle, faisant des membres du Christ les membres d'une prostituée, ils paralysent autant qu'il est en eux la divine miséricorde. Quoi ! les démons frémissent en apprenant que Dieu nous unit à lui, et des fidèles osent se séparer du Christ pour s'unir à des courtisanes ! Non, il y aurait moins de mal à tomber du ciel dans la boue, qu'il n'y en aurait pour un membre du Christ à devenir le membre d'une femme impudique.

Lors donc que la concupiscence agira sur votre âme, songez au Christ, représentez-vous Paul debout et vous disant : « Ne savez-vous donc pas que vos membres sont les membres du Christ ? Ferai-je donc des membres du Christ les membres d'une courtisane ? » A ce souvenir, la tentation s'évanouira. D'un regard, une maîtresse pudique et chaste ramène à la chasteté des servantes impudiques ; à plus forte raison le sentiment de la volupté s'évanouira-t-il au souvenir du Christ. Que la croix brille sans cesse à vos regards, et vous resterez exempt de toute faute. De même que la colonne de nuée, figure de la croix, défendait les Hébreux contre les attaques des Égyptiens ; de même la croix, dès qu'elle frappe nos regards, met en fuite les plaisirs mauvais : elle est la sauvegarde de l'âme, l'antidote de la concupiscence. Si la médecine guérit les maladies du corps, la parole du Christ guérit les maladies de l'âme. C'est pourquoi nous conjurons et supplions les

fidèles qui se sont rendus coupables de fautes de ce genre et qui sont encore asservis aux plaisirs de la chair, de revenir à eux, de ne pas se laisser abattre par les passions, de résister à leur entraînement, et, au lieu de s'imposer volontairement cette amère servitude, de les combattre avec courage, de fortifier leur esprit par la crainte du Seigneur et de chasser loin de leur maison ce tyran redoutable ; afin que, éloignés de toute souillure et de la société des pécheurs, nous puissions, l'âme pure et sans tache, nous approcher des divins et adorables mystères de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ : à lui gloire et puissance, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# DISCOURS

SUR

## LA MORT ET LA RÉSURRECTION

---

### AVANT-PROPOS

Nous n'avons que la traduction latine de ces deux discours ; mais l'invention et l'éloquence de Chrysostome s'y montrent clairement, et tout les fait juger dignes du saint docteur. On pourrait seulement penser qu'il ne les a pas prononcés dans cet ordre et dans cette forme, qu'une main étrangère les a recueillis et colligés ainsi. Voici ce qu'en disent nos frères les Bénédictins qui ont édité les œuvres de saint Augustin, parmi lesquelles ils les ont fait figurer, tome VI :

« Ces deux discours se trouvent dans un manuscrit de Corbie, manuscrit qui ne paraît pas avoir moins de mille ans. D'après les titres anciens, le premier a surtout pour objet de consoler le chrétien en face de la mort même, et le second, de lui montrer la résurrection comme la consolation la plus efficace. » On pourra les comparer à des homélies que nous donnerons dans la suite, telles que la XL<sup>e</sup> sur la première Épître aux Corinthiens et la LX<sup>e</sup> sur l'Évangile selon saint Jean.



## DISCOURS I.

1. Gardez un profond silence, mes frères, afin qu'une parole utile et maintenant nécessaire ne vous échappe pas. C'est quand une grave maladie se déclare qu'il faut recourir à l'art du médecin; c'est quand l'œil est troublé par la souffrance qu'on doit appliquer le collyre avec empressement. Et quant à celui qui n'éprouverait pas une telle douleur, qu'il se garde bien d'interrompre; mais plutôt qu'il écoute attentivement, vu que la connaissance du remède n'est pas indifférente à celui-là même qui jouit d'une bonne santé. Une plus vive attention convient néanmoins à celui dont les yeux sont malades et que stimule l'aiguillon de la douleur : qu'il ouvre les yeux pour recevoir le collyre de la parole sainte; ce n'est pas seulement un adoucissement qu'il obtiendra de la sorte, c'est la guérison. Il est certain que, si le malade s'obstine à fermer les yeux quand le médecin y verse le collyre, le remède se répand au dehors, et l'œil demeure dans le même état de souffrance. La même chose a lieu pour une âme malade : si la tristesse la subjuguant entièrement en défend l'entrée à nos salutaires instructions, le mal ne fera qu'augmenter, et peut-être réalisera-t-elle cette sentence du Livre saint : « La tristesse selon le monde opère la mort. » II *Corinth.*, VII, 10. Le bienheureux Paul, ce grand apôtre, ce docteur des chrétiens, cet habile médecin des âmes, nous apprend qu'il y a deux sortes de tristesses : l'une bonne, l'autre mauvaise; l'une produisant un heureux effet, l'autre stérile; l'une conduisant au salut, l'autre causant la perte de l'âme. Et pour que personne n'ait un doute là-dessus, voici ses expressions mêmes : « La tristesse qui est selon Dieu inspire la pénitence et sert d'inébranlable fondement au salut. » Telle est la tristesse que nous avons appelée bonne. Il ajoute aussitôt : « Mais la tristesse selon le monde opère la mort. » C'est la mauvaise tristesse.

2. Examinons donc, mes frères, celle que nous avons actuellement sous la main, qui s'agite dans les cœurs, qui se trahit dans

la parole; et voyons si cette tristesse est avantageuse ou nuisible, si elle peut produire le bien ou le mal. Devant nous gît un corps immobile, un homme est étendu là qui n'est pas un homme, des membres qui ne sont pas animés; on crie, et il ne répond pas; on l'appelle, et il n'entend pas; sous nos yeux est un visage livide, aux traits altérés, qui manifestent la présence de la mort. On songe à ce silence éternel, aux plaisirs qui ne sont plus, aux espérances brisées, aux nécessités subies, aux douces paroles échangées, aux relations d'une longue vie : et voilà ce qui nous arrache des larmes et des sanglots déchirants, ce qui jette notre âme tout entière dans une tristesse sans fond. A ces coups si terribles, à ces armes si bien trempées de la douleur, il faut opposer avant tout cette conviction, que tout ce qui naît dans ce monde doit mourir. Telle est la loi de Dieu, telle son immuable sentence, il la fulmina contre le premier homme après la chute de celui-ci : « Tu es terre, et tu retourneras dans la terre. » *Genes.*, III, 19. Faut-il donc tant s'étonner si, l'homme ayant cette destination, la loi divine s'accomplit en lui, si la sentence est exécutée? Ce qui fut de tout temps n'a rien d'étrange, ce qui se renouvelle chaque jour n'est pas une chose inouïe, le sort commun n'est pas une exception. Si nous avons vu passer par ce même chemin de la mort nos pères et leurs pères, si nous avons appris que les patriarches et les prophètes depuis Adam, dont la chute entraîna tout, n'ont pas autrement quitté le monde, élevons nos cœurs, sortons de cet abîme de tristesse : après tout c'est une dette que le mort a payée. Et pourquoi s'attrister, en effet, quand on acquitte une dette? Et c'est une dette que la mort, une dette qu'on ne saurait payer d'une autre manière, une dette dont la vertu ne nous affranchit pas plus que l'argent, ni la sagesse, ni la puissance, ni la royauté, puisque les rois ne peuvent pas plus s'y soustraire que leurs sujets. Volontiers je ne vous parlerais que pour augmenter votre tristesse dans le cas où la mort serait de nature à pouvoir être évitée ou même différée par le sacrifice de vos biens, sans que vous eussiez rien fait pour cela, plongé dans la négligence ou retenu par l'avarice; mais, puisque c'est là un décret immuable que Dieu même a porté, c'est en vain que nous pleurons et gémissons; nous semblons nous

en prendre à nous-mêmes de la mort qui vient d'arriver, alors cependant qu'il est écrit : « Les sorties de la mort appartiennent au Seigneur Dieu. » *Psalm.*, LXVII, 21. Si nous acceptons donc pleinement dans notre cœur cette condition essentielle de toute vie, l'œil de notre âme commencera d'être soulagé, comme après une première ablution.

3. Vous me direz : Je n'ignore pas que ce malheur frappe indistinctement tout le monde, je sais qu'en mourant on acquitte une dette ; mais je songe au bonheur passé, je repasse dans ma mémoire les relations que la mort est venue rompre. — Si c'est pour cela que vous vous abandonnez à la tristesse, vous êtes le jouet d'une erreur, vous n'obéissez pas à la raison. Vous devez savoir aussi que le Seigneur qui vous avait donné cette joie, peut vous en donner une plus grande, qu'il est en son pouvoir de remplacer par de meilleures relations celles que vous avez fatalement perdues. Ne songez pas seulement à votre avantage, et tenez compte du bien de celui qui n'est plus ; car la mort est peut-être un bien pour lui, selon cette parole de l'Écriture : « Il a été ravi pour que l'iniquité ne pervertit pas son intelligence. Son âme était agréable à Dieu ; aussi s'est-il hâté de l'enlever aux perversités de la terre. » *Sap.*, iv, 11-14. Quant aux habitudes rompues, que vous dirai-je, si ce n'est que le temps les fait oublier à la longue, si bien qu'elles paraissent n'avoir jamais existé ? Ce que le temps fait donc tout seul et par la simple succession des jours, beaucoup mieux la raison et la réflexion doivent-elles le faire. Mais ce qu'il faut avant tout méditer, c'est la divine sentence qui nous est transmise par l'Apôtre : « La tristesse selon le monde opère la mort. » Par conséquent, si les plaisirs, les avantages et les relations de la vie sont des choses terrestres et passagères, prenez garde que l'abattement et la tristesse qui les suivent ne soient une maladie mortelle. Je ne cesserai donc de vous la répéter cette belle sentence : « La tristesse selon le monde opère la mort. » Et comment la mort en est-elle la conséquence ? C'est qu'une tristesse excessive jette l'âme dans le doute et la conduit même quelquefois jusqu'au blasphème.

4. Quelqu'un peut-être me dira : Vous défendez donc de pleurer les morts, alors cependant que les patriarches, Moïse, ce grand

serviteur de Dieu, et beaucoup de prophètes sont un exemple du contraire, alors surtout que Job, cet homme si juste, alla jusqu'à déchirer ses habits à la mort de ses enfants? — Non, je ne défends pas de pleurer les morts; c'est l'Apôtre, cette lumière des nations, qui parle en ces termes : « Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères, ce qui concerne les morts, de peur que vous ne vous abandonniez à la tristesse comme ceux qui n'ont pas d'espoir. » I *Thessal.*, iv, 12. L'éclat de l'Évangile ne saurait être obscurci parce que les hommes vivant avant la loi ou même sous les ombres de la loi, pleuraient leurs morts. Ils avaient raison de les pleurer; le Christ n'était pas encore descendu des cieux, lui qui devait par sa résurrection tarir cette source de larmes. Ils avaient raison de pleurer; car la sentence de mort subsistait encore. Ils avaient raison de pleurer; car le dogme de la résurrection n'était pas encore prêché dans le monde. Sans doute, les saints espéraient la venue du Sauveur; mais en attendant ils pleuraient leurs morts, parce qu'ils n'avaient pas vu l'objet de leurs espérances. Enfin, Siméon, l'un des saints de la loi ancienne, après avoir vécu dans la sollicitude touchant sa propre mort, n'eut qu'à recevoir dans ses mains le Seigneur Jésus, l'enfant qui devait sauver les hommes, pour se réjouir aussitôt à cette même pensée de la mort : « Vous renvoyez maintenant, Seigneur, votre serviteur en paix; car mes yeux ont vu le salut que vous avez accompli. » *Luc.*, ii, 29, 30. Bienheureux Siméon! parce qu'il avait vu ce qu'il espérait, il regarde la mort comme un doux repos.

Vous me direz peut-être aussi : Mais nous lisons dans l'Évangile même que la fille du chef de la synagogue fut pleurée, et de plus que les sœurs de Lazare le pleuraient. — On ne pouvait avoir encore que la sagesse de l'ancienne loi, par la raison qu'on n'avait pas vu le Christ ressusciter d'entre les morts. Le Seigneur lui-même pleura Lazare gisant dans le tombeau, non certes pour nous donner l'exemple d'un regret ainsi manifesté, mais pour nous montrer par ses larmes qu'il avait réellement pris un corps humain. Peut-être pleura-t-il à cause des Juifs eux-mêmes, sachant qu'ils ne croiraient pas en lui sans un tel signe. La mort de Lazare, en effet, ne pouvait pas être un sujet de larmes, puisque

Jésus avait déclaré qu'elle n'était qu'un sommeil, en promettant de ressusciter son ami, ce qu'il fit en réalité.

5. Les anciens avaient donc leurs usages; on comprend leur fragilité, par la raison que le Christ n'était pas encore venu. Mais, du moment où le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous, depuis que le second Adam a détruit la sentence portée contre le premier, que par sa mort il a tué notre mort, et qu'il est ressuscité le troisième jour, la mort n'a plus rien de terrible pour les fidèles; plus de chute à prévoir, plus d'accident à craindre depuis que l'Orient nous est venu du haut des cieux. Le Seigneur lui-même nous crie de sa voix qui ne saurait mentir : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, serait-il déjà mort, vivra; et celui qui vit et croit en moi, ne verra jamais la mort. » *Joan.*, xi, 25, 26. La parole divine ne laisse aucun doute, mes frères bien-aimés, celui qui croit en Jésus-Christ et qui garde ses préceptes, vivra, lors même qu'il serait déjà mort. Recueillant cette parole et se l'appropriant de toute l'énergie de son âme, le bienheureux Paul nous donnait cette leçon : « Je ne veux pas que vous soyez dans l'ignorance, mes frères, concernant ceux qui dorment dans le tombeau, afin que vous ne vous abandonniez pas à la tristesse. » Admirable expression de l'Apôtre! avec un mot il nous enseigne la résurrection, avant d'aborder même cette doctrine. En déclarant que les morts dorment seulement, il fait évidemment pressentir qu'ils se lèveront. Donc, « au sujet de ceux qui dorment, ne soyez pas tristes comme les infidèles le sont. » Qu'on soit plongé dans le chagrin quand on n'a pas l'espérance, cela se comprend; mais nous qui sommes les enfants de l'espérance, réjouissons-nous. Quelle est cette espérance dont nous sommes nourris, le même apôtre nous le dit : « Si nous croyons que le Christ est mort et ressuscité, Dieu nous arrachera par Jésus à notre dernier sommeil, pour nous réunir à lui. » *Thessal.*, iv, 13. En effet, Jésus est notre salut dans la vie, et notre vie dans la mort. « La vie pour moi, dit l'Apôtre, c'est le Christ, et la mort m'est un gain. » *Philép.*, i, 21. Oui, vraiment un gain; car les tribulations et les angoisses que multiplie une vie prolongée, la mort les supprime en se précipitant.

Voici comment Paul décrit ensuite la future réalisation de nos espérances : « Nous vous le disons, sur la parole même du Seigneur, nous qui vivons encore et qui sommes réservés jusqu'à son avènement, nous ne préviendrons pas ceux qui dorment dans la tombe ; car, dès que le signal aura été donné par la voix de l'archange, au son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et les morts qui reposent dans le Christ ressusciteront les premiers ; après cela, nous qui vivons, nous serons enlevés avec eux sur les nuées pour aller au-devant du Christ dans les airs ; et de la sorte nous serons éternellement avec le Seigneur. » I *Thessal.*, iv, 14-16. Il veut dire par là que le Seigneur, à son second avènement, trouvera beaucoup de chrétiens possédant encore la vie corporelle, qui n'auront pas subi l'épreuve de la mort ; et cependant ils ne seront pas enlevés au ciel avant que les saints qui auront subi cette épreuve ne soient sortis de leurs tombeaux, rappelés à la vie par le son de la divine trompette et par la voix de l'archange. Après leur résurrection, ceux-ci se joindront aux vivants et seront enlevés avec eux sur les nuées pour aller au-devant du Christ dans les airs et pour régner à jamais avec lui. Il n'est pas possible de douter, au reste, que des corps ne soient en état de s'élever dans les airs malgré la pesanteur inhérente à leur nature, puisque, sur l'ordre du Seigneur, Pierre ayant encore ce même corps marcha sur les flots de la mer, et que le patriarche Hélié fut enlevé au ciel sur un char de feu, nous donnant ainsi un gage assuré de nos espérances.

6. Peut-être me demanderez-vous dans quel état seront les saints ressuscités d'entre les morts. C'est votre Seigneur lui-même qui va vous le dire : « Les justes rayonneront alors comme le soleil dans le royaume de leur Père. » *Matth.*, xiii, 43. Qu'est-ce encore que la splendeur du soleil ? Les fidèles devront nécessairement être transfigurés à l'image du Christ lui-même et briller de sa clarté, comme nous l'atteste l'Apôtre : « Nous vivons déjà dans le ciel ; c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps humilié en le rendant semblable à son corps glorieux. » *Philip.*, iii, 20, 21. Oui, sans nul doute, cette chair mortelle sera transformée sur le

modèle de la clarté du Christ, ce corps mortel revêtira l'immortalité; car « ce qui avait été semé dans l'infirmité surgira dans la puissance. » I *Corinth.*, xv, 43. La chair n'aura plus à craindre la corruption, elle n'aura plus à souffrir ni la faim ni la soif, ni les maladies ni les autres accidents malheureux. Une paix assurée, une sécurité parfaite sera le partage de cette nouvelle vie. C'est donc une tout autre gloire que celle du ciel; là règne une joie que rien n'altérera jamais.

7. Voilà ce que Paul avait dans le cœur et devant les yeux, quand il disait : « Je désirais être affranchi de mes liens, et m'en aller avec le Christ m'était bien préférable. » *Philip.*, 1, 23. Ailleurs il s'exprime encore plus clairement : « Tandis que nous habitons dans le corps, nous sommes exilés loin du Seigneur; car nous marchons dans la foi et non dans la vision. Notre désir serait bien plutôt de nous éloigner du corps et d'être en la présence du Seigneur. » II *Corinth.*, v, 6-8. Et nous, hommes de peu de foi, que faisons-nous, en tombant ainsi dans l'abattement et l'angoisse parce qu'une personne qui nous était chère s'en est allée vers le Seigneur? Que faisons-nous, en préférant ainsi notre exil sur la terre à la vue du Christ dans l'éternelle patrie? Oui, oui, la vie présente tout entière est un exil : comme des exilés, nous n'avons ici-bas qu'une demeure incertaine, nous sommes accablés de fatigues et de sueurs, nous marchons par des voies difficiles et semées de périls; de tout côté des embûches, de tout côté des sentiers détournés où nous courons risque de nous perdre. Et, quand nous sommes entourés de tant de dangers, non-seulement nous ne désirons pas d'en être nous-mêmes affranchis, mais encore nous regrettons et pleurons ceux qui viennent de l'être comme s'ils étaient perdus.

Que nous a donné Dieu par son Fils unique, si nous craignons à ce point la mort? Pourquoi nous glorifions-nous d'avoir été régénérés dans l'eau du baptême et par la vertu de l'Esprit, s'il nous en coûte tant d'abandonner la terre? Le Seigneur lui-même nous crie : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive; où je suis moi-même, là sera mon serviteur. » *Joan.*, xii, 26. Qu'un roi de la terre appelle quelqu'un dans son palais, à sa table, avec quel

empressement et quelle reconnaissance ne répondrait-on pas à son appel? Combien plus ne devons-nous pas accourir avec transport vers le Roi des cieux? Ceux qu'il reçoit, il ne se contente pas de les admettre à sa table, il les fait participer à sa royauté, selon cette sentence de l'Écriture : « Si nous sommes morts avec lui, avec lui nous vivrons; si nous prenons part à ses souffrances, nous aurons part à sa royauté. » II *Tim.*, II, 14. En parlant de la sorte je n'entends certes pas vous engager à détruire votre santé, à vous ôter la vie contrairement à la volonté du Créateur, je ne dis pas que l'âme ait le droit d'abrèger son séjour dans le corps; ce que je me propose, c'est d'obtenir de chacun de vous qu'il parte volontiers, avec un sentiment de joie, quand il est lui-même appelé, ou qu'il félicite les autres, quand ils partent avant lui. Voilà le but où tend toute la foi chrétienne, la vie véritable après la mort, le retour après le départ. Acceptons donc cette leçon de l'Apôtre et rendons avec confiance grâces à Dieu, qui nous fait ainsi triompher du trépas par le Christ Notre-Seigneur, à qui gloire et puissance, maintenant et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## DISCOURS II.

1. Dans le précédent entretien, nous avons succinctement parlé des consolations que nous pouvons avoir dans la mort et de l'espoir que nous avons de ressusciter un jour; nous venons en ce moment traiter ce même sujet d'une manière plus ferme et plus complète. Si les choses que nous avons dites sont certaines pour les fidèles, les infidèles n'y voient qu'une pure invention : c'est à ceux-ci que nous devons maintenant nous adresser. Tout incrédule parmi vous est par là même dans le doute pour ce qui regarde la substance corporelle; beaucoup ne croient pas que le corps, une fois réduit en poussière, puisse jamais ressusciter, revenir à la vie. Quant à l'âme, le doute n'est pas possible; les philosophes païens eux-mêmes reconnaissent son immortalité. Qu'est-



ce que la mort, si ce n'est la séparation du corps et de l'âme? Lorsque l'âme se retire, elle qui vit toujours, qui ne saurait mourir, parce qu'elle a pour principe le souffle même de Dieu, le corps meurt aussitôt : des deux substances qui sont en nous, l'une est immortelle, l'autre est sujette à la mort. Or, dès que l'âme a quitté la terre, cette substance invisible pour nous, est reçue par les anges, qui la placent dans le sein d'Abraham, si elle a été vertueuse, ou renfermée dans les prisons de l'enfer, si elle a été pécheresse ; et cela, jusqu'à ce que paraisse le jour déterminé où, reprenant son corps, elle viendra au tribunal du Christ rendre compte de ses œuvres. Donc, comme toute la question porte sur la chair, c'est de son infirmité qu'il faut prendre la défense, et sa résurrection qu'il faut démontrer.

2. Si le doute et l'incrédulité suggèrent à quelqu'un cette demande : « Comment les morts ressusciteront-ils, dans quel corps les verrons-nous paraître ? » je leur répondrai par la bouche et les expressions mêmes de l'Apôtre : « Insensé, ce que tu sèmes n'est vivifié qu'après être mort, et cette semence n'est qu'un simple grain de froment, ou bien un autre grain du même genre, » I *Corinth.*, xv, 35-37, lequel est mort et ne garde aucune fraîcheur ; et puis, quand il a pourri dans la terre, il s'élève plus fécond, se revêt de tendres feuilles et porte de riches épis. Eh quoi, celui qui ressuscite un grain de froment à cause de toi, ne pourra-t-il pas te ressusciter toi-même à cause de lui? Celui qui fait chaque jour sortir le soleil du tombeau de la nuit, qui donne en quelque sorte à la lune une vie nouvelle, qui ramène le cours des saisons, toujours pour notre avantage, n'aura-t-il plus aucun souci de nous, pour lesquels cependant il rétablit toutes choses, et souffrira-t-il qu'ils soient à jamais éteints ceux qu'il avait allumés de son souffle, animés de son esprit? Serait-il éternellement oublié, l'homme dont l'intelligence a connu Dieu et dont la vie s'est écoulée à son service? Mais, ce dont vous doutez, c'est que vous puissiez revivre après la mort, que votre corps puisse être reconstitué quand les os sont tombés en poussière.

O homme, dis-moi ce que tu étais avant d'avoir été conçu dans le sein de ta mère? Rien, assurément. Celui qui t'a créé de rien

ne pourra-t-il donc pas te créer une seconde fois de quelque chose ? Crois-moi, il lui sera plus facile de refaire un être qui fut déjà, que de créer un être qui n'avait jamais été. Une matière informe et vile s'est transformée, sous l'action de sa puissance, en veines, en nerfs, en os ; qui l'empêcherait de t'engendrer de nouveau du sein de la terre ? Craindrais-tu que tes os arides ne puissent plus se couvrir de ton ancienne chair ? Cesse donc, cesse de mesurer à ton impuissance la grandeur de la divinité. Ce même Dieu qui donne à toutes choses leur existence, qui revêt les arbres de feuilles et les prés de fleurs, pourra revêtir aussi tes os en un clin d'œil, quand aura brillé le printemps de la résurrection. Jadis le prophète Ézéchiël avait aussi douté de cette vérité, et, Dieu lui demandant s'il pensait que dussent revivre les ossements arides dispersés dans la plaine, il répondit : « Vous seul le savez, Seigneur. » *Ezech.*, xxxvii, 3. Lorsque, sur l'ordre de Dieu transmis par le prophète, les os se furent réunis en reprenant chacun leur place, lorsqu'il eut vu les nerfs les rattacher, les veines se rétablir dans toutes leurs ramifications, les chairs se former de nouveau et la peau les couvrir, il prophétisa encore, et l'âme de chacun rentra dans son propre corps, et tous ces morts se levèrent à la fois comme pour rendre un témoignage solennel de la résurrection future : confirmé dans sa foi par ce spectacle, le prophète a consigné cette vision dans ses écrits, afin d'en transmettre la connaissance à la postérité. Isaïe s'écrie donc avec raison : « Les morts se lèveront, ils ressusciteront ceux qui sont renfermés dans la tombe, ils tressailleront ceux qui gisent dans le sein de la terre ; car la rosée qui vient de vous sera leur guérison. » *Isa.*, xxvi, 19. Et dans le fait, comme la semence, humectée par la rosée, germe et se développe, ainsi les os des fidèles germeront sous la féconde rosée de l'Esprit.

3. Un doute vous reste encore : Comment, de ces ossements réduits en poussière, peut surgir l'homme entier ? — Mais vous-même, avec une légère étincelle, vous allumez un grand feu, et Dieu ne pourrait pas, avec le léger ferment de votre cendre, rétablir la masse en tière de votre corps, dont l'étendue d'ailleurs est si restreinte ? En vain me diriez-vous : Il n'existe plus aucun reste de la chair elle-

même; elle a été consumée par le feu ou dévorée par les bêtes. — Sachez d'abord que tout ce qui disparaît rentre dans le sein de la terre, et la puissance divine peut aisément l'en dégager. Vous-même, quand vous n'avez point de feu sous la main, vous frappez un fragment de pierre avec un petit morceau de fer, et vous dégagez autant de feu qu'il vous en faut. Quoi ! par cette adresse et cette intelligence que Dieu même vous a données, vous produisez une chose qui n'apparaissait pas, et l'infinie Majesté ne pourrait pas faire réparaître, par sa propre vertu, ce qui n'était plus visible pour nous ? Dieu peut tout, n'oubliez pas ce principe.

4. Vous n'avez qu'une chose à demander, s'il a promis de nous ressusciter; et puis, quand cette promesse vous sera certifiée par les plus imposants témoignages, quand vous en aurez pour caution l'infaillible autorité du Christ lui-même, n'hésitez plus dans votre foi, et désormais n'avez de la mort aucune crainte. Celui qui craint n'a pas une foi solide, et celui qui n'a pas une telle foi contracte une sorte de maladie incurable, puisqu'il accuse Dieu d'impuissance ou de mensonge : c'est jusque-là que va l'incrédulité. Autres sont les enseignements que nous ont transmis les bienheureux apôtres et les saints martyrs. Les apôtres donnent pour base à notre résurrection future la résurrection même du Christ; ils vont annonçant partout que les morts ressusciteront en lui, et, pour soutenir cette vérité, ils affrontent les tortures, ils ne reculent pas devant la croix. Si toute parole est inébranlable, quand elle a pour elle deux ou trois témoins, comment pourrait-on révoquer en doute la résurrection des morts, attestée non-seulement par la parole, mais encore par le sang de tant de vénérables témoins ? Et les martyrs, avaient-ils l'espoir de la résurrection, ou ne l'avaient-ils pas ? S'ils ne l'avaient pas eue, ils n'auraient certes pas accepté comme le bien par excellence une mort accompagnée des plus affreux tourments : ils avaient devant les yeux les récompenses futures et ne songeaient pas aux supplices présents. Ils n'ignoraient pas ce qui a été dit : « Les choses visibles n'ont qu'un temps, les choses invisibles sont éternelles. » *II Corinth.*, iv, 18.

Écoutez, mes frères, un exemple de vertu, celui d'une mère

exhortant ses sept enfants, non avec des larmes, mais avec des transports de joie. Elle voyait leurs corps déchirés par des ongles de fer, meurtris de coups, consumés par les flammes, et cependant elle ne pleurait pas, elle ne poussait pas des cris plaintifs; elle ne cessait au contraire d'inspirer le courage à ses enfants. Or, ce n'est pas la cruauté, c'est la foi qui parlait en elle; elle aimait ses enfants avec force et non avec mollesse; elle les engageait à souffrir des tourments qu'elle souffrait ensuite elle-même d'un cœur content, et cela, parce qu'elle avait la certitude qu'elle ressusciterait avec eux. Et pourquoi parler des hommes? Que n'aurions-nous pas à dire aussi des femmes, des enfants, des jeunes filles? Comme ils se sont fait un jeu d'une telle mort! avec quelle ardeur ils se sont jetés dans les rangs de la milice céleste! Ils pouvaient certes, s'ils l'avaient voulu, prolonger leur vie sur la terre, puisqu'on leur avait posé l'alternative, ou de vivre en reniant le Christ, ou de mourir en le confessant; mais ils aimèrent mieux renoncer à la vie temporelle pour entrer dans l'éternelle vie, quitter la terre pour aller habiter les cieux.

5. Après cela, mes frères, quel sujet de doute pourrait-il nous rester? où peut désormais trouver place la crainte de la mort! Si nous sommes les enfants des martyrs, si nous voulons avoir part à leur récompense, ne nous affligeons pas à la pensée de la mort, ne pleurons pas ceux qui nous sont chers et qui nous précèdent auprès du Seigneur. Si nous nous obstinons à les pleurer, les bienheureux martyrs nous reprocheront notre conduite; ils diront: O fidèles, ô vous qui désirez le royaume de Dieu! vous pleurez les vôtres alors qu'ils meurent tranquillement dans leur lit, sur une couche molle et délicate, vous ne gardez aucune mesure dans votre douleur; qu'auriez-vous donc fait, si vous les aviez vus torturer et mettre à mort par les infidèles en haine du Seigneur? Est-ce qu'un grand exemple ne vous fut pas anciennement donné? Le patriarche Abraham offrit son fils unique et le frappa du glaive de l'obéissance; celui qu'il aimait d'un si tendre amour, il ne l'épargna pas, pour montrer à quel point il était docile aux ordres du Seigneur. Si vous dites que le Patriarche agit ainsi parce que Dieu le lui avait commandé, je vous répondrai

que vous avez également un précepte par lequel il vous est défendu de vous abandonner au chagrin, à l'occasion de ceux qui dorment dans la tombe. Quand on n'observe pas les devoirs les moins importants, comment observera-t-on les grands devoirs ? Ignorez-vous qu'une âme qui se laisse abattre par de telles circonstances est rejetée lorsqu'il faut accomplir des œuvres généreuses ? Quel est celui qui, craignant un ruisseau, osera jamais s'engager dans la mer ? De même, celui qui pleure un mort avec tant d'amertume, pourrait-il jamais descendre dans la lice du martyr ? Au contraire, en se montrant ferme et généreux dans de semblables épreuves, on s'achemine vers de plus nobles combats.

6. C'en est assez, mes frères, pour vous inspirer le mépris de la mort et confirmer en vous l'espérance de la résurrection. Je veux néanmoins mettre sous vos yeux un exemple tiré des temps anciens ; aucun ne me paraît plus propre à nous consoler, et je désire que vous l'écoutez tous du fond du cœur avec une attention soutenue. David, ce grand monarque, avait un fils qu'il aimait comme son âme propre ; cet enfant étant frappé d'une grave maladie, le père se consumait de douleur. Quand tous les secours humains furent reconnus inutiles, le roi se tourna vers le Seigneur : laissant de côté toute la pompe royale, il s'assit par terre, s'enveloppa d'un cilice, ne mangeant ni ne buvant, et pendant sept jours il ne cessa de prier Dieu de lui conserver son enfant. Les anciens de sa maison vinrent à lui pour le consoler et le conjurer de prendre de la nourriture, craignant qu'il ne s'exposât lui-même à mourir tout en ne s'occupant que de rappeler son enfant à la vie. Ils ne purent rien obtenir, toutes leurs instances furent inutiles ; un violent amour méprise ainsi tous les dangers. Le monarque gît là dans le triste appareil du cilice, tant que son enfant demeure dans le même état ; les paroles ne lui procurent aucune consolation, le besoin de manger ne le sollicite même pas : son âme ne se nourrit que de tristes pensées, la douleur est le seul aliment qui le réconforte, il n'a d'autre breuvage que ses larmes. Voilà que cependant le décret de Dieu s'accomplit, l'enfant meurt ; la femme est dans la désolation, la maison tout en-

tière pousse des gémissements plaintifs, les serviteurs sont dans l'alarme, ne sachant ce qui va arriver : personne n'ose annoncer au maître la mort de son enfant, tant on redoute que, l'ayant si amèrement pleuré quand cet être chéri vivait encore, il ne mette fin à sa propre vie en apprenant qu'il a rendu le dernier souffle. Comme les serviteurs s'agitent et se parlent tout bas pour s'encourager ou se retenir, David a compris, il prévient une telle communication et demande si son enfant est mort. Les serviteurs ne peuvent dire le contraire, leurs larmes parlent pour eux ; on accourt, on se réunit, on tremble que le père, dans l'excès de sa tendresse, n'attente à ses jours. Mais tout à coup David se lève rejetant son cilice, avec un visage riant, comme si l'on venait de lui dire que son enfant est guéri ; il se rend au bain, puis au temple, il adore Dieu, il mange avec ses amis, refoulant toute plainte, ne poussant aucun soupir, la joie peinte sur la figure. La famille est dans l'étonnement, les amis sont frappés d'un changement aussi subit qu'insolite ; ils osent enfin demander au roi comment il se fait qu'il ait tant pleuré son fils vivant et qu'il ne gémisses pas sur sa mort. Cet homme si magnanime leur répond : Tant que mon enfant était en vie, je devais m'humilier, jeûner, pleurer devant le Seigneur ; car je pouvais espérer d'obtenir une prolongation de vie. Maintenant que la volonté de Dieu s'est accomplie, ce serait une chose insensée, impie même, de briser mon âme par d'inutiles lamentations. Il ajoute : « C'est moi qui dois aller vers lui, et non lui revenir à moi. » II *Reg.*, XII, 28.

Voilà un exemple de courage et de magnanimité. Si ce monarque, vivant encore sous la loi, ayant le droit dès lors, ce n'est pas assez dire, étant dans la nécessité de s'abandonner à la tristesse, a néanmoins surmonté la violence de ce sentiment, a mis de la sorte un terme à sa propre douleur comme à la douleur des siens ; nous qui vivons sous le règne de la grâce, qui devons espérer la résurrection, à qui par là même cette tristesse est interdite, comment pouvons-nous pleurer nos morts à la façon des infidèles, nous livrer à des clameurs que la raison même condamne et qui rappellent dans un autre sens les fureurs des bacchantes, déchirer nos vêtements et découvrir notre poitrine, faire

entendre des paroles insensées et des chants lugubres autour du corps et de la tombe des trépassés ? Je le demande encore, pourquoi cet étalage d'habits noirs, et n'est-ce pas un trait de plus de ressemblance avec les malheureux infidèles ? Ce sont là des emprunts faits à l'étranger, des choses qui ne nous sont pas permises ; et, seraient-elles permises, elles ne conviendraient pas. — Mais nous avons des frères et des sœurs que l'influence des parents et des voisins entraîne à de pareilles faiblesses, alors que par eux-mêmes ils seraient forts et respecteraient le précepte du Seigneur : on les accuserait de froideur et de cruauté, s'ils ne portaient pas les mêmes vêtements que les autres, s'ils ne donnaient pas les mêmes signes de douleur extravagante. — Quelle vanité, quelle ineptie de subir ainsi des idées fausses et qu'on ne partage pas, sans crainte de porter atteinte à la foi qu'on a reçue ! Dans une telle situation, pourquoi ne pas apprendre à raffermir son courage ? Pourquoi ne viendrait-il pas s'instruire sur la foi, celui qui conserve quelque doute ? Et si votre cœur, après tout, succombe au poids de sa douleur, pourquoi ne pas la renfermer dans le silence, au lieu de la proclamer avec cette inconsidération ?

7. Je veux encore vous proposer un exemple, dans le but de corriger ceux qui croient devoir pleurer de la sorte les morts, et cet exemple, je le tire de l'histoire même des païens. Il fut un prince idolâtre qui n'avait qu'un fils, objet de sa tendresse ; or, comme il sacrifiait au Capitole d'après les faux rites des Gentils, on vint lui annoncer que ce fils unique était mort : il ne laissa pas l'offrande qu'il avait dans ses mains, il ne versa pas une larme, il ne poussa pas un soupir ; écoutez plutôt ce qu'il répondit : Qu'on l'ensevelisse ; je savais bien que j'avais engendré un fils sujet à la mort. Quelle réponse, quel courage dans ce païen ! il n'exige pas même qu'on l'attende, il ne demande pas d'être présent à la sépulture de son fils. Que ferions-nous, mes frères, si le diable, au jour du jugement, plaçait cet homme en face de nous sous les yeux du Christ, et tenait ce langage : Celui-ci fut mon adorateur, je l'avais égaré par mes vains prestiges, en le faisant se prosterner devant des simulacres aveugles et sourds ; je ne lui avais promis ni la résurrection, ni le paradis, ni le royaume

céleste ; et cet homme, en apprenant la mort de son fils unique, conserva le calme le plus parfait, n'interrompit pas même les cérémonies de mon culte : tandis que tes chrétiens, tes fidèles, pour qui tu es mort sur une croix, afin de leur apprendre à ne pas redouter la mort et de leur donner l'assurance de la résurrection, non-seulement pleurent leurs morts, se couvrent de vêtements lugubres, mais encore refusent alors de se rendre à l'église ; tes ministres eux-mêmes, les pasteurs de ton troupeau suspendent l'exercice de leur ministère, sans respect pour ta volonté, sous le prétexte ou sous l'empire d'un deuil. Et pourquoi ? Parce que ta voix a retiré des ténèbres du siècle, pour les rappeler à toi, ceux que tu as voulu.

A cela, que pourrions-nous dire, mes frères ? Ne serons-nous pas couverts de confusion en voyant que sous ce rapport nous ne sommes pas même au niveau des infidèles ? Et certes, ce serait à l'infidèle de pleurer ; car, ne connaissant pas Dieu, dès qu'il meurt il va droit aux éternels supplices. Le juif aussi doit pleurer, puisqu'il a voué son âme à la damnation en refusant de croire au Christ. Il faut encore déplorer le sort de nos catéchumènes, si, par leur défaut de foi ou par la négligence du prochain, ils quittent la vie sans avoir reçu le baptême. Quant à celui qui meurt sanctifié par la grâce, marqué du signe de la foi, ou bien après une conversion sincère, ou bien avec l'innocence justement présumée, il faut le proclamer heureux, non le pleurer et l'accompagner d'amers regrets et de larmes intarissables ; que nos regrets du moins soient modérés, puisque nous savons que nous aurons à le suivre dans le temps marqué par la divine sagesse.

8. Essayez donc vos pleurs, suspendez vos soupirs, refoulez vos gémissements, ô fidèle ; au lieu de cette tristesse, ayez celle qui est selon Dieu et qui sait accomplir le salut sur une base solide, comme parle le bienheureux Paul ; c'est du regret de nos fautes qu'il s'agit. Sondez tous les replis de votre cœur, interrogez votre conscience, et, si vous y trouvez quelque sujet de repentir, ce que vous trouverez infailliblement étant homme, gémissiez dans la confession, versez des larmes dans la prière ; voilà une mort dont vous devez être en souci, le châtiment de votre âme ; pleurez sur



vos péchés, et dites avec David : « Je connais bien mon iniquité, et mon péché se dresse toujours devant moi. » *Psalm.*, L, 5. Vous n'éprouverez plus de la sorte les mêmes terreurs au sujet de votre corps, qui sera du reste rétabli dans un état meilleur, sur l'ordre même de Dieu et quand le moment sera venu. Voyez comment la divine parole embrasse ce double objet : « L'heure vient où les morts qui sont dans leurs tombeaux ressusciteront. » *Joan.*, v, 28. Voilà pour nous donner la sécurité, pour nous inspirer le mépris de la mort. Quelle est la suite du texte ? « Ceux qui ont fait le bien ressusciteront pour entrer dans la vie ; ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour subir leur jugement. » *Ibid.*, 29. Telle est la différence que présentera le spectacle de la résurrection. Toute chair, du moins toute chair humaine, doit nécessairement ressusciter ; mais l'homme de bien ressuscitera pour vivre, et le méchant pour souffrir, selon cette autre parole : « Voilà pourquoi les impies ne ressusciteront pas pour être jugés comme les justes, ni les pécheurs pour être admis dans leurs rangs. » *Psalm.*, L, 5.

Si nous ne voulons donc pas ressusciter pour être condamnés, repoussons cette tristesse que la mort nous cause, et n'admettons dans nos cœurs que celle dont la pénitence est le principe, appliquons-nous aux bonnes œuvres, faisons des progrès dans la vertu. Que la pensée de ce deuil et la vue de ce cadavre nous rappellent seulement que nous sommes mortels : c'est une leçon qui ne nous permettra pas de négliger notre salut, tant que nous sommes dans la possibilité de l'opérer, soit en nous élevant à des œuvres plus parfaites et plus fructueuses, soit en nous corrigeant si nous nous étions égarés ; de peur que, surpris tout à coup par la mort, nous demandions vainement le temps de faire pénitence, nous voulions alors répandre des aumônes et satisfaire pour nos péchés, sans pouvoir obtenir de réaliser cette inspiration tardive.

9. Après avoir vu, mes frères, la commune loi de la mort, la défense portée contre les larmes, la fragilité des anciens, auxquels n'était pas encore donnée la vertu du christianisme ; après avoir clairement entendu le mystère du Sauveur et les enseignements des apôtres touchant la résurrection ; après avoir rappelé les Actes des apôtres eux-mêmes et les souffrances des martyrs, puis encore

l'exemple de David et celui même d'un idolâtre ; après avoir enfin compris qu'il est deux sortes de tristesse, l'une nuisible et l'autre avantageuse, l'une qui perd et l'autre qui sauve ; après avoir recueilli tout cet enseignement, qu'avons-nous à faire autre chose, mes frères, que de rendre grâces à Dieu notre Père, et de lui dire : « Que votre volonté s'accomplisse sur la terre comme au ciel ? » *Matth.*, vi, 10. Vous avez donné la vie, vous avez décrété la mort ; vous nous introduisez dans le monde, vous nous en retirez, et, quand vous nous rappelez, c'est encore pour nous conserver la vie ; car rien ne périt pour ceux qui vous appartiennent, et vous nous assurez qu'un cheveu ne tombera pas même de leur tête sans votre permission. *Luc.*, xxi, 18. « Vous leur enlèverez le souffle, et ils seront frappés de mort, et ils retourneront dans la terre d'où ils sont sortis ; » mais aussi « vous enverrez votre esprit, et ils seront de nouveau créés, et vous renouvellez la face de la terre. » *Psalm.*, ciii, 29, 30. Voilà des paroles, chrétiens, dignes d'une bouche fidèle, voilà le remède qui procure la guérison : si nous l'appliquons à l'œil de notre âme, et pour le déterger, et pour l'oindre, non-seulement nous n'éprouverons pas la cécité qui provient du désespoir, mais encore nous écarterons les nuages que répand la tristesse ; bien mieux, nous verrons toutes choses avec beaucoup plus de perspicacité, et nous dirons avec Job, ce grand modèle de patience : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ravi ; tout s'est fait selon son bon plaisir. Béni soit le nom du Seigneur, » *Job.*, i, 21, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

---

# HOMÉLIE SUR LE LÉGISLATEUR

DE

## L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

---

### AVANT-PROPOS.

« N'était l'autorité de Photius, observe Savilius à propos de l'homélie suivante, cette homélie aurait pris place parmi les œuvres faussement attribuées à saint Chrysostome. Toutefois, poursuit le savant critique, l'autorité de Photius n'est pas, à mon avis, d'un poids assez fort pour emporter irrésistiblement mon assentiment, et me déterminer à considérer le discours dont il s'agit comme étant d'une authenticité irréfragable. Outre que Photius a plusieurs fois accepté comme authentiques des œuvres assez équivoques, l'homélie suivante est écrite en un style assez différent du style de Chrysostome; de plus, elle est parsemée d'allégories sans nombre, genre dont le saint docteur n'use jamais sans excuse préalable. En troisième lieu, Ignace y est nommé, chose bien extraordinaire pour notre orateur. Enfin, les brusques transitions que l'on y remarque d'une idée à l'autre sont loin de faire penser à la bouche d'or de l'archevêque de Constantinople. Au reste, le sujet lui-même, à savoir l'identité du législateur de l'Ancien et du législateur du Nouveau Testament, que saint Chrysostome a plusieurs fois traité magistralement dans ses œuvres incontestées, est ici

exposé superficiellement et sans chaleur. A en juger par l'épilogue, cette homélie aurait été prononcée en des temps difficiles, quand les barbares menaçaient de ruine l'empire d'Orient; ce qui n'indique pas non plus le temps où vivait le saint docteur. »

Pearson, dans son édition de saint Ignace, s'efforce de réfuter ces raisons diverses; il n'est heureux que contre la dernière, laquelle, il faut l'avouer, ne prouve rien. Mais les autres sont plus que suffisantes pour établir la non-authenticité de l'homélie qui nous occupe. La même conclusion se tirerait avec tout autant de force de ce que nous y lisons touchant « notre souveraine, la mère de Dieu, la sainte et toujours vierge Marie; » réunion de titres que l'on ne trouve exprimée dans aucun des Pères des cinq premiers siècles de l'Église. D'où nous inférerions que cette homélie aurait été composée postérieurement au cinquième siècle. On a essayé d'en déterminer le temps: pour moi, je donnerais la préférence à Ussérius qui en rapporte l'origine au règne de Justinien.

---

## HOMÉLIE.

Que l'Ancien et le Nouveau Testament sont l'œuvre d'un seul et même législateur. — Des vêtements sacerdotaux. — De la pénitence.

1. Si les prophètes annoncent l'Évangile du règne du Christ, les ministres de la grâce nouvelle sont chargés de l'expliquer, afin que les auditeurs de la divine parole charmés et ravis le mettent en pratique. Impossible de faire de la parole de vérité ses délices, si l'on n'a soif de cette parole doctrinale; de même que l'on n'éprouvera aucun plaisir à table si l'on n'a faim et soif, de même le langage de la vérité ne procure aucune jouissance à celui qui n'est point altéré des enseignements de l'Esprit-Saint. De là ce mot du Sauveur: « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » *Matth.*, v, 6. La véritable nourriture des âmes, les délices véritables des cœurs pieux, leur véritable trésor, c'est la parole de Dieu. Ne voyons-nous pas David tantôt s'en glorifier comme d'un trésor, tantôt le savourer avec délices? « Que

vos paroles sont douces à ma bouche ! s'écrie-t-il. Elles sont plus douces à ma langue que le miel le plus suave. » *Psalm.*, cxviii, 103. Il parle ici comme un homme au comble des délices ; et en vérité la parole divine en était pour lui une source intarissable. Aussi dit-il plusieurs fois : « Cherchez dans le Seigneur votre bonheur, et il vous accordera les demandes de votre cœur. » *Psalm.*, xxxvi, 4. Ailleurs il ne parle pas en homme comblé de délices, mais en homme comblé de trésors ; et ces trésors, c'est la loi qui en est la source : « Pour moi, dit-il, votre loi vaut mieux qu'un poids immense d'or et d'argent. » *Psalm.*, cxviii, 72. Telles sont les délices que donne la piété, les trésors que donne la justice. A nous donc d'être altérés des choses divines, d'être affamés des biens du ciel, de chercher à la table royale du Christ d'intarissables délices, et de nous attacher étroitement à cet Évangile du salut qui n'est point d'aujourd'hui, dont les prophètes ont posé les fondements et les apôtres élevé les murailles.

En effet, la date de l'apparition du Christ n'est point celle de l'apparition de l'Évangile ; les livres des prophètes en contenaient déjà les racines, et la prédication des apôtres en fit apparaître le fruit. C'est pourquoi Paul, se proposant de prouver que l'Évangile n'a pas commencé à l'incarnation, et qu'il a jeté dès les temps prophétiques son premier éclat, s'exprime en ces termes au sujet de l'Incarnation : « Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, mis à part pour l'Évangile de Dieu, que le Seigneur avait promis par ses prophètes dans les saintes Écritures touchant son Fils, qui est né de David selon la chair. » *Rom.*, I, 1-3. Or, l'Apôtre n'ignorait pas les rapports étroits de l'Ancien et du Nouveau Testament. S'il parle quelquefois d'un Testament nouveau, c'est pour faire ressortir la rénovation opérée sur la face de la terre ; — quoique nous ayons traité précédemment ce sujet, nous y revenons pour vous le remettre en mémoire ; — il l'appelle encore nouveau pour le distinguer de l'ancien ; il le qualifie de meilleur pour en établir la dignité, d'éternel par opposition à l'autre qui était temporel. Mais il le désigne également sous le nom de second Testament. Pourquoi second ? Pour le rattacher étroitement au premier. Quand une chose est sans rapport aucun avec une autre, on ne lui donne

pas la qualification de seconde. Parce que Dieu avait parlé dans l'un et dans l'autre Testament, Paul qualifie l'un de premier et l'autre de second, caractérisant de la sorte l'harmonie qui règne entre les deux. Aussi Paul, quoique ayant à prêcher le royaume indivisible du Père, du Fils et du Saint-Esprit, parle tantôt de l'Évangile du Père, tantôt de l'Évangile du Fils : « Paul, serviteur de Jésus-Christ, dit-il, appelé à l'apostolat, mis à part pour l'Évangile de Dieu. » Cependant, de peur que ces mots, « l'Évangile de Dieu, » ne suggérassent la pensée que le Fils n'avait aucun droit sur cet Évangile, l'Apôtre ajoute un peu plus bas dans la même Épître : « Je prends à témoin le Dieu que je sers de toute mon âme dans l'Évangile de son Fils. » *Rom.*, 1, 9. Voyez-vous l'admirable sagesse du prédicateur, et sa doctrine sans défaut? Pour qu'on ne le soupçonnât pas non plus de servir un Dieu à propos de la loi, et d'en honorer un autre à propos de l'Évangile, il dit ailleurs : « Béni soit Dieu, que je sers depuis mes ancêtres avec une conscience pure. » Il *Timoth.*, 1, 3. Je ne suis point passé de l'un à l'autre; j'ai seulement appris à connaître celui que je ne connaissais pas. Dans un autre endroit, le même apôtre, voulant montrer que le langage de l'Ancien et du Nouveau Testament provient d'une seule bouche et d'un même Seigneur, emprunte à l'Ancien Testament un témoignage dont il rapproche un témoignage évangélique : « Il est écrit, dit-il : Vous ne lierez point la bouche au bœuf qui foule le grain; et : Le travailleur est digne de son salaire. » I *Timoth.*, v, 18. Or ces mots : « Vous ne lierez pas... » sont de Moïse, tandis que ceux-ci : « Le travailleur est digne de sa récompense, » sont du Sauveur, qui les a prononcés dans l'Évangile. *Deut.*, xxv, 4; *Luc.*, x, 7. Paul, qui veut prouver que de la même source émanent les uns et les autres, rapproche ces témoignages prononcés en des temps divers, mais pour exprimer la même vérité : « Il est écrit : Vous ne lierez point la bouche au bœuf qui foule le grain; et : Le travailleur est digne de son salaire. » — Vous avez une image de cet Évangile dans les filets de Pierre, qui sont aujourd'hui offerts à votre attention. Pierre ne les a pas tendus une seule fois; ou du moins, s'il ne l'a fait historiquement qu'à une époque déterminée, au point de vue

de l'efficacité il ne cesse de les tendre. Pour moi, toutes les fois qu'on prêche l'Évangile, je me représente Pierre, André, le chœur apostolique tout entier déployant le filet évangélique.

2. Assurément c'était un admirable spectacle que de voir le Sauveur sur la mer et ses auditeurs debout le long du rivage : étrange chose que les poissons sur la terre et sur la mer le pêcheur. Le filet dont nous parlons était donc la figure de la parole évangélique : « Il trouva, dit l'historien, des pêcheurs lavant leurs filets, » et conséquemment ayant renoncé à l'espérance de toute capture ; *Luc.*, v, 2 ; car le pêcheur, à moins d'avoir désespéré de tout succès, ne lave jamais ses filets. Le Sauveur trouve donc ces hommes ne comptant plus sur leur pêche, et le Maître de toute pêche s'arrête ; et là que fait-il ? D'abord, il leur expose la doctrine de la vérité ; ensuite, il leur ordonne de lancer leurs filets. Les paroles sans les faits n'étant point assez claires, il fallait que la doctrine fût suivie d'œuvres à l'appui de cette vérité, que l'on trouve, quand Dieu l'ordonne, ce qui était naguère introuvable, et que l'on prend ce qui n'existait pas : « Lancez vos filets, dit le Sauveur. Et Pierre de lui répondre : Maître, nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris ; cependant sur votre parole je jeterai le filet. » *Luc.*, v, 4, 5. J'admire la foi de Pierre qui, après avoir perdu tout espoir, croit néanmoins au langage nouveau qu'il entend : « Sur votre parole je lancerai le filet. » Pourquoi dit-il : « Sur votre parole ? » Parce que cette parole est celle qui a consolidé les cieux, posé les fondements de la terre, marqué à la mer ses limites, donné à l'homme sa couronne de fleurs, communiqué l'être à tout ce qui existe, selon ce mot de Paul : « Il soutient toutes choses par la parole de sa puissance. » *Hebr.*, i, 3. « Sur votre parole, je lancerai mon filet. » Pourtant cette parole était antérieure au filet, et les poissons n'étaient point venus ; fussent-ils venus, le bruit des pêcheurs les aurait mis en fuite. Mais quand la parole de Celui qui appelle aussi bien les choses qui ne sont pas que celles qui sont, fut descendue, la puissance de Celui qui la prononçait ayant touché les flots avant le filet lui-même, une multitude de poissons s'assemblèrent ; image de l'Église universelle ; le filet se rompait, et il fallut faire signe

aux pêcheurs qui conduisaient une autre barque de venir prêter assistance. Il était nécessaire que deux esquifs concourussent à cette pêche : si le chœur des prophètes ne vient en aide à la main des apôtres, et si les oracles des prophètes ne sont suivis de leur accomplissement apostolique, la pêche reste sans résultat.

Le Sauveur voulait donc nous montrer dans cette pêche une image de l'Église; il voulait en même temps éclairer Pierre et ranimer par cet exemple le courage en son âme : « Ne crains rien, lui dit-il; désormais ce sont des hommes que tu prendras. » *Luc.*, v, 10. « Désormais, » à partir de ce moment où j'ai fait éclater sous vos yeux ma puissance, où je vous ai fait voir que les bêtes obéissent à ma voix, et que tout s'incline devant ma volonté. Que cet exemple te suffise, et désormais occupe-toi de prendre les hommes. Le Sauveur, en effet, ne dit pas : Tu seras pêcheur d'hommes; mais « tu prendras des hommes. » D'ordinaire on prend des poissons pour les livrer à la mort; quant aux hommes, ils ne doivent être pris que pour passer de la mort à la vie; de là ces mots : « Désormais ce sont des hommes que tu prendras. » Et pourquoi ajoute-t-il : « Ne crains rien ? » Sans doute il lui fait une magnifique promesse; mais que signifie ceci : « Ne crains rien ? » C'est que Pierre songeait à ses péchés passés, et alors le Seigneur lui dit : Ne va point craindre parce que tu es pêcheur : considère-toi désormais comme un apôtre chargé par un ordre du Seigneur de prendre dans tes filets la terre entière. — Que tout pêcheur prête l'oreille à cette parole du Christ : « Ne crains rien; » seulement, qu'il fasse désormais pénitence.

Ce filet donc, pour reprendre la suite des idées, était l'image de la doctrine évangélique du Sauveur. Cet évangile, Paul l'appelle tantôt un évangile de justice, tantôt un évangile de paix, tantôt un évangile de puissance. Comme la grâce de la prédication évangélique était de nature à mettre un terme aux guerres, à faire cesser les dissensions des hommes, touchant la religion, et qu'elle les appelait tous indistinctement au salut, de là ce nom d'évangile de justice qui lui est donné; comme elle arrête les efforts hostiles du démon, de là ce nom d'évangile de paix; enfin, parce qu'elle propage, au moyen de paroles sans éclat, la connaissance de Dieu,



elle a reçu le nom d'évangile de puissance. Écoutez Paul s'écrier : « Je ne rougis pas de l'Évangile; car il est la puissance de Dieu pour sauver tous ceux qui croient. » *Rom.*, I, 16. Or, la puissance éclate surtout lorsque le prédicateur, sans recourir aux artifices des raisons humaines, étend son empire sur la terre entière. Aussi le Sauveur disait-il à Paul : « Ma grâce te suffit, car ma puissance éclate au sein de la faiblesse. » II *Corinth.*, XII, 9. Il n'y eût certainement pas eu de merveille à ce que le Christ dissipât les ténèbres de l'univers, s'il eût montré sa divinité à découvert; mais ce qui est admirable, c'est que dans un corps mortel il ait manifesté une gloire incorporelle et incorruptible. Que vivant et resplendissant d'une gloire vivifiante, il eût inondé la terre de vie, il n'y aurait pas là de quoi être étonné; mais qu'il extermine la mort par la mort, que du sein des ignominies jaillisse une gloire immortelle, voilà ce qui fait éclater la puissance du Logos. Dans un autre endroit, l'Apôtre nous parle de l'Évangile de paix : « Préparez vos pieds, dit-il, pour aller prêcher l'évangile de la paix. » *Ephes.*, VI, 15. Ailleurs, il mentionne l'évangile de justice en ces termes : « Je ne rougis pas de l'Évangile, car il nous révèle la justice de Dieu. » *Rom.*, I, 16, 17. Qu'est-ce à dire, *la justice de Dieu*? La première loi n'ayant été donnée qu'aux Juifs, tandis que l'Évangile s'adresse à tous les hommes, à cause de cela Paul l'appelle l'évangile de justice. C'est un acte de justice de la part de Dieu qui a créé tous les hommes, de les éclairer tous sans distinction. C'est un acte de justice de ne point établir de distinction entr'eux quant au salut et quant à la vocation. Dans l'Ancien Testament, la vocation n'avait point pour règle unique la justice; elle était en quelque façon l'effet d'une économie destinée à préparer la voie à la justice même. Toutefois, je n'irai pas la qualifier dans un cas de juste et dans l'autre d'injuste; je dirai seulement que l'une était la voie et la préparation de l'autre. Dieu a donné sa loi à Israël; ce qui a fait dire à David : « C'est le Seigneur qui communique sa parole à Jacob, ses jugements et ses lois à Israël. Il n'a point agi de la sorte envers toutes les nations, et il ne leur a point manifesté ses jugements. » *Psalm.*, CXLVII, 8, 9.

3. Ainsi donc, tandis qu'il a découvert sa loi à un peuple pri-

vilégié, maintenant il pèse en quelque façon la doctrine de la vérité et la distribue également à tous les hommes. Écoutez-moi bien, je vous en prie. C'est agir selon la justice que de sauver tous les hommes sans distinction, de ne faire aucune différence entre l'homme libre et l'esclave, entre le grec et le barbare, entre l'homme et la femme, et d'agir selon cette parole de Paul : « Dans le Christ Jésus il n'y a ni barbare, ni scythe, ni homme, ni femme, ni esclave, ni homme libre. » *Coloss.*, III, 11. Voyez-vous cette égalité ? Nous sommes égaux par nature, encore que nous soyons inégaux suivant l'opinion ; et voilà pourquoi Dieu ramène la nature humaine à sa beauté primitive. Lorsqu'Adam fut créé, il n'était question pour lui ni d'étranger, ni de scythe, ni de barbare, ni de grec, ni d'esclave, ni d'homme libre, ni de distinction de sexe : c'est du seul Adam que furent formés les deux sexes. Ce n'est pas non plus la nature qui a créé l'esclavage ; l'homme seul, par son libre arbitre, en est l'auteur. C'est tantôt la famine ou une guerre malheureuse qui nous l'imposent ; tantôt nous le créons volontairement, par exemple lorsque nous vendons notre propre liberté en nous mariant à des esclaves, et en nous soumettant au joug de l'esclavage. Le premier genre d'esclavage a pour origine la perversité de l'homme. Écoutez-en, s'il vous plaît, l'histoire.

Après le déluge, Noé ayant bu du vin et n'y ayant pas mis la modération convenable, se trouva ivre sans y prendre garde ; car l'ignorance, et non la passion, le conduisit à cet état. Dans son ivresse, il parut en état de nudité, ce qui excita les railleries de son fils. Or, que lui dit le père quand il fut revenu à lui : « Maudit soit Chanaan ; il sera l'esclave de ses frères. » *Genes.*, IX, 25. Voyez-vous le péché introduisant sur la terre l'esclavage ? De là ce mot du Sauveur : « Quiconque fait le péché, devient l'esclave du péché. » *Joan.*, VIII, 34. Le Libérateur du genre humain étant donc venu, et ayant expié, ou plutôt effacé le péché ; — car, la racine ayant été coupée, le fruit tomba de lui-même ; — l'Apôtre alors appelle l'Évangile un évangile de justice, parce qu'il éclaire également tous les hommes. Les Juifs s'imaginaient que l'Évangile, prêché par le Fils de Dieu, leur était exclusivement destiné ; mais leur attente fut déçue. Aussi David s'écriait-il : « Nous avons

reçu, ô mon Dieu, votre miséricorde au milieu de votre peuple; votre nom et vos louanges, ô Dieu, retentissent jusqu'aux extrémités de la terre. » *Psalm.*, XLVII, 10, 11. Et, pour montrer que cette diffusion de sa miséricorde sur la terre entière était la justice dont nous parlons, il ajoutait : « La justice remplit votre droite. » Toutes les fois qu'un texte prophétique, profond et mystérieux, s'offrirait devant vous, cherchez-en le sens, non par le bruit, mais par l'intelligence, non en vous bornant à considérer le son des paroles, mais en scrutant la signification des pensées. Si vous chantez en toute vérité les louanges de Dieu, si vous chantez surtout ce passage de David : « Nous avons reçu, ô mon Dieu, votre miséricorde au milieu de votre peuple; votre nom et vos louanges, ô Dieu, retentissent jusqu'aux extrémités de la terre; la justice remplit votre droite; » en même temps que vous ferez entendre ces accents, vous serez rempli du Saint-Esprit; car le fidèle qui, l'âme renouvelée, chante vraiment les divines louanges, devient le temple de l'Esprit de sainteté. Ne prenez pas d'ailleurs le chant des psaumes pour une chose sans importance : quoiqu'il paraisse ne charmer que les oreilles, il remplit l'âme d'un véritable enthousiasme. C'est pourquoi le bienheureux Élisée, interrogé sur l'avenir au nom de quelques princes, répondait : « Donnez-moi un homme qui sache jouer du psaltérion. » Un musicien habile se présenta, et, tandis qu'il jouait, « l'Esprit-Saint, raconte l'Écriture, descendit sur Élisée. » *IV Reg.*, III, 15. Serait-ce donc que le Saint-Esprit céderait au charme des sons, qu'il se laisserait attirer par les chants, puisqu'il se repose dans l'âme du prophète ? Ne suffisait-il pas de la pureté d'Élisée pour que l'Esprit divin descendit en lui ? Pourquoi donc ce langage ? « Donnez-moi un homme qui sache jouer du psaltérion. » Assurément, ce n'est pas que l'Esprit de Dieu soit charmé par la douceur du chant ; mais aux accents du musicien l'âme d'Élisée devait se renouveler. et par cela même devenir plus digne de l'inspiration sacrée. Si le prophète invoque l'Esprit, c'est une preuve, non pas du charme que le chant exerçait sur lui, mais de l'influence rénovatrice qu'il exerçait sur l'âme ; et, en effet, ce n'est point le chanteur qui reçut l'inspiration, mais l'auditeur.

Il faut donc nous bien rendre compte du sens profond des psaumes, et principalement de celui dont lecture nous a été faite aujourd'hui : « Le Seigneur a régné, que la terre tressaille, que les îles se réjouissent en grand nombre. » *Psalm.*, xcvi, 1. Ces expressions, « le Seigneur a régné, » comment les entendez-vous? Croyez-vous qu'il s'agisse d'une récente investiture de la royauté? Si le psalmiste eût dit : Le Seigneur règne, il eût marqué par là son éternelle grandeur. Mais il dit : « Le Seigneur a régné. » Nous l'avons dit naguère, et nous le répéterons aujourd'hui : antérieurement à l'avènement du Christ, à la promulgation de l'Évangile, la nature humaine subissait une triple servitude : la servitude du diable, celle du péché, celle de la mort. Et comment cela? Paul va vous le dire : « De même que le péché a régné sur notre corps mortel, ainsi la grâce a régné sur nous par Jésus-Christ. » *Rom.*, vi, 12. Voilà pour l'empire du péché. Où est-il question de l'empire du diable? Écoutez ce que dit le Sauveur : « Si Satan chassait Satan, il serait divisé contre lui-même; comment son empire subsisterait-il? » *Matth.*, xii, 26. Voilà pour l'empire du démon. Et celui de la mort? Écoutez encore l'Apôtre : « La mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'avaient pas péché. » *Rom.*, v, 14. Ce triumvirat diabolique, à savoir, le démon, le péché, la mort, exerçait sa tyrannie, au détriment de la pure et sainte Trinité : le démon précipitant les hommes dans l'erreur, le péché dans la mort, la mort dans le sépulcre, lorsque David vient évangéliser les victimes de cette tyrannie, et les presser de secouer ce joug odieux, pour se ranger sous la domination qu'il proclame en ces termes : « Le Seigneur a régné. » C'en est fait du règne de la mort, c'en est fait de l'empire du péché, c'en est fait de la puissance du démon. « Le Seigneur a régné, que la terre se réjouisse. » Certes, il était juste qu'elle fût dans l'allégresse, revenant d'un si long esclavage à la liberté, revenant de si longues erreurs à l'éclat le plus brillant, sortant du sépulcre pour monter sur un trône, s'arrachant à l'ignominie pour resplendir de gloire. « Le Seigneur a régné. » Nous retrouvons ailleurs les mêmes expressions; car il est bon de rapprocher les passages à peu près semblables : « Le Seigneur a

régné ; il s'est revêtu de gloire. » *Psalm.*, xcii, 1. Nous usons, nous, d'un vêtement matériel pour couvrir notre misérable nature ; mais pourquoi Dieu voile-t-il sa substance incorporelle, sa substance éblouissante de lumière, ou plutôt plus éblouissante que la lumière ? Le vêtement dont il est ici question, c'est le corps du Christ. « Le Seigneur a régné ; il s'est revêtu de gloire ; » le mot gloire désigne la chair du Sauveur ; car cette chair était sans tache et exempte de toutes les souillures du péché. « Jamais il ne commit de prévarication, jamais le mensonge ne fut trouvé dans sa bouche. » *Isa.*, liii, 9. « Le Seigneur s'est revêtu de puissance et il a ceint ses reins. » Comme la ceinture est un ornement royal, et qu'elle désigne à la fois le monarque et le juge, Dieu se présente avec ces deux caractères ; ce qui faisait dire à Isaïe : « Une tige sortira de la racine de Jessé, et une fleur s'élèvera sur cette tige, et sur elle se reposera l'Esprit de Dieu, et la justice sera la ceinture de ses flancs, et la vérité le baudrier de ses reins. » *Isa.*, xi, 1-5.

4. Nous trouvons ce vêtement du Sauveur, je parle de sa chair, figuré obscurément sous la loi par le grand prêtre. Écoutez attentivement de quelle manière l'ombre présageait dès lors la vérité, la figure représentait la réalité de l'Évangile. Je m'exprime simplement, et je m'efforce de descendre à la portée des intelligences grossières et sans instruction, afin qu'elles n'errent point de côté et d'autre. Lorsque le grand prêtre pénétrait dans le Saint des saints, il était revêtu d'une robe qui le couvrait de la tête jusqu'aux pieds ; il portait l'huméral, la ceinture, des caleçons, une lame d'or, la tiare de corybantion, le rational sur la poitrine, et tous les ornements qu'énumère l'Écriture sainte. *Exod.*, xxv. Autres sont les figures, autre en est la signification. Ce n'est point dans l'hyacinthe et la pourpre, dans l'écarlate et le fin lin, que Dieu met ses complaisances ; ce qu'il demande, c'est la pureté des âmes. Toutefois, ces choses corporelles étaient, d'une certaine façon, l'image des vertus. Et vraiment, si le Seigneur eût pris un intérêt sérieux à ces parures, pourquoi Moïse, avant Aaron, n'en aurait-il pas été revêtu ? Et voilà Moïse qui revêt les prêtres d'ornements dont il est lui-même dépouillé. Moïse n'avait point été purifié par l'eau,

et il purifiait les autres ; il n'avait pas reçu l'onction, et il la donnait ; il ne portait point de robe sacerdotale, et il en revêtait les prêtres, preuve que la vertu est pour l'homme un vêtement parfait et suffisant. Prenez donc le grand prêtre, et portez vos regards sur sa tête : le nom même de cette partie de ses ornements est obscur, problématique et traduit par un mot grec. Commencez donc par la tête : Qu'est-ce qui se présente en premier lieu ? Est-ce la tiare, est-ce autre chose que l'Écriture désigne ? Et après cette chose vague, la tiare ? Certainement ce terme désigne une espèce de vêtement. Le grand prêtre étant la tête du peuple, il convenait qu'il portât sur sa tête un signe de son autorité. Une autorité sans limites est insupportable ; celle qui se définit elle-même par un symbole extérieur reconnaît une loi. Il est donc ordonné au grand prêtre de n'avoir point la tête nue et de la couvrir, afin de ne pas oublier que lui, la tête du peuple, dépend d'une autre tête. C'est pourquoi aussi, dans l'ordination des prêtres de l'Église, on pose l'Évangile du Christ sur leur tête, afin que celui à qui l'on impose les mains sache bien qu'il reçoit la tiare véritable de l'Évangile, et que, s'il est la tête des autres, il est cependant soumis aux lois évangéliques ; en sorte que celui qui est au-dessus du peuple entier s'incline sous la loi, et que celui qui signifie à ses frères les commandements à exécuter, les subit avant eux. A ce sujet, un ancien illustre, Ignace, qui fut honoré de la double dignité du sacerdoce et du martyre, écrivait à un prêtre en ces termes : « Qu'il ne se fasse rien en dehors de votre volonté ; mais vous-même, ne faites rien en dehors de la volonté divine. » Si donc on impose au prêtre l'Évangile, c'est pour lui rappeler qu'il n'est pas affranchi de toute autorité ; et de là ce mot de Paul à propos du voile d'une femme : « La femme doit avoir son voile sur la tête, » en signe de dépendance. I *Corinth.*, xi, 10.

Il y avait donc une tiare, symbole d'autorité ; il y avait aussi une lame d'or sur laquelle était gravé et inscrit le nom de Dieu, pour enseigner que la puissance de Dieu c'était le nom même de Dieu. Après la tiare et la lame d'or venaient deux pierres précieuses que le grand prêtre avait au-dessus des épaules, et qui, chacune, portaient inscrits les noms des six tribus d'Israël. C'est encore là

un symbole nouveau de la dignité sacerdotale : cette pierre précieuse, l'émeraude, offre deux qualités remarquables, une couleur également belle et foncée, et une pureté qui la fait resplendir comme un miroir. Comme il convient que le prêtre soit sobre et vigilant, que sa vie serve de miroir à la foule, Dieu veut qu'il porte sur ses épaules une image de ces vertus. Et pourquoi sur les épaules ? Parce que le nom de Dieu était sur sa tête ; ces deux choses étaient ainsi au-dessous l'une de l'autre. Pourquoi encore sur les épaules ? Pour signifier les actions ; car la force d'agir réside dans les épaules : il faut que la beauté de la vérité éclate chez le prêtre par des actes. Aussi le Seigneur s'adressait-il un jour à Jérusalem en ces termes : « Mets ton cœur sur tes épaules, fille méprisée, car le Seigneur a préparé ton salut. » *Jerem.*, xxxi, 21. L'Écriture se sert des termes épaules et mains pour désigner les actions ; par exemple dans ce passage de David : « Il les a conduits par l'intelligence de ses mains. » *Psalm.*, lxxvii, 72. Est-ce que l'intelligence réside dans les mains ? Non ; mais il s'agit de l'intelligence qui se traduit par les actes. Sur sa poitrine, le grand prêtre mettait le rational, sur lequel étaient fixées douze pierres précieuses, une sardoine, une topaze, une émeraude, une escarboucle, un saphir, un diamant, un ligure, une agate, une améthyste, une chrysolithe, un jaspé et un onyx. Sur ces douze pierres étaient gravés les noms des douze tribus. Il y a ici quelque chose de mystérieux : sur les épaules du grand prêtre se trouvaient deux pierres ayant même nom et même nature, deux émeraudes ; sur sa poitrine se trouvent des pierres de nature diverse. Que veut dire cela ? Comme notre nature originelle est à tous la même, et que la diversité des sentiments nous a seule divisés, le rôle de la nature et de l'opinion est ici caractérisé. Le nom de Dieu était donc une vertu en acte, se manifestant par la raison et par la vérité. Au bas de la robe sacerdotale appelé frange, on voyait des fleurs de grenadier, des grenades d'or, et des sonnettes. Pourquoi ces ornements sur le prêtre ? En quoi des fleurs plaisaient-elles à Dieu ? Voulait-il donc que le grand prêtre s'entourât de fleurs terrestres ? C'est que tout, dans les ornements sacerdotaux, figurait la vertu : sur la tête, le nom de Dieu ; sur la poitrine, le

rational ; au bas de la tunique, des fleurs et des fruits, les fruits des vertus, l'aumône, la justice, la miséricorde.

5. A nous aussi de nous parer de fleurs vraiment belles et parfaites : les fleurs pour le prêtre sont l'affabilité, la débonnairété, les bonnes mœurs, la douceur des paroles, la fidélité, la bonne renommée, la vérité, la justice ; il faut de plus les entremêler de sonnettes, je veux dire des bonnes œuvres correspondantes. Toute vertu a son accent ; ce qui faisait dire à Paul : « Par vous la parole de Dieu a retenti. » *I Thessal.*, I, 8. Et d'où est parti ce son ? « Jésus parcourait toutes les villes et toutes les bourgades, prêchant, guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple. » *Matth.*, IX, 35. C'est de là qu'est parti le son qui s'est répandu sur la terre entière. Soutenez votre attention. Comprenez-vous ces ornements qui ne sont pas autres que les vertus ? Or, le grand prêtre était le type du Christ. Nous n'insisterions pas ici sur ces figures, si Paul ne nous en fournissait l'occasion. Certainement, si Paul ne nous eût donné la clef de ce mystère de justice, nous n'eussions jamais pu la découvrir. L'Apôtre nous montre donc dans la personne du grand prêtre une figure du Christ, en ces termes : « Le Christ n'est point entré dans un sanctuaire bâti de main d'homme, figure du sanctuaire véritable, mais dans le ciel lui-même pour y paraître devant Dieu en notre faveur. » *Hebr.*, IX, 24. C'était là pour les Juifs en ce temps un sujet de division, un singulier problème. Aux apôtres, qui prêchaient le Sauveur en tant qu'il est roi, prêtre et prophète, les Juifs répondaient en citant la loi. Autre, disaient-ils, est la tribu de la royauté, autre celle du sacerdoce. La tribu de Lévi est la tribu sacerdotale ; la tribu royale est celle de Juda. Par conséquent, si le Christ est roi, il n'est point prêtre ; s'il est prêtre, il n'est point roi. Devant cette objection, Paul raisonne pour la détruire de la manière suivante : Ne croyez pas que le Christ ait été prêtre selon l'ordre de votre sacerdoce. Chez vous le sacerdoce et la royauté étaient divisés ; ils sont réunis dans le Christ. « Vous êtes prêtre, est-il écrit, selon l'ordre de Melchisédech. » *Psalm.*, CIX, 4. Sur quoi il poursuit : Si le premier sacerdoce était parfait, à quoi bon annoncer un prêtre qui paraîtrait selon l'ordre de Melchisédech et non plus selon celui



d'Aaron. « Or, le sacerdoce changé, un changement dans la loi devient indispensable. » *Hebr.*, vii, 12. Notre Sauveur est donc grand prêtre, non en tant que Dieu, mais en tant qu'homme; il est assis à la droite de Dieu dans le ciel à cause de nous, grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Il y aurait à dire bien des choses sur ce point; mais ce n'est pas maintenant le moment. *Hebr.*, v, 11. Appliquez-vous, je vous prie. Dans l'ancienne loi, il y avait l'holocauste, le sacrifice pour le péché, l'oblation: en venant en ce monde, le Sauveur met un terme à ces sacrifices, tous figuratifs, il les remplace tous par celui de son propre corps. « A son entrée dans le monde, il dit: Vous n'avez voulu ni sacrifice ni oblation; vous m'avez adapté un corps; vous n'avez pas réclamé d'holocauste pour le péché. Alors j'ai dit: Me voici; dès le commencement du livre, c'est de moi qu'il a été écrit. » *Hebr.*, x, 5-7; *Psalms.*, xxxix, 7,8. Après avoir cité cette prophétie, il ajoute: « Puisque vous n'avez pas voulu du sacrifice et de l'oblation pour le péché, j'ai dit: Me voici. » L'Apôtre conclut: « Il abroge le premier sacrifice pour établir le second. » Mais comment trouver dans le corps du Christ le sacrifice et l'oblation? C'est Paul encore qui nous l'apprend: « Je vous en conjure, mes frères, au nom de la miséricorde de Dieu, marchez dans la charité comme des fils chéris, à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est donné pour nous en sacrifice et en oblation à Dieu, en odeur de suavité. » *Ephes.*, v, 1, 2. Pour vous donc il est grand prêtre, pour lui-même il est Dieu.

Ne changez rien aux paroles du Dieu vivant. C'est au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, que vous avez été baptisés: pourquoi donc substituez-vous à ces noms pleins de vie des noms imaginés par la sagesse humaine, tels que: celui qui est engendré et celui qui ne l'est pas; le créé et l'incréd; celui qui est toujours et celui qui n'est pas toujours. Comment Dieu supporterait-il ces termes insensés? Pour avoir changé un seul mot, peu s'en fallut qu'un prophète autrefois ne fût frappé de mort. Remarquez le peu d'importance de ce mot: Des ignorants appelaient le langage des prophètes *λήμμα*, *sumtio Domini*. « Or, le Seigneur dit par la bouche de Jérémie: Si le peuple, ou un prêtre, ou un prophète

t'interroge et te dit : Quel est le langage du Seigneur, *λῆμμα, sumtio Domini?* répondez-leur : C'est vous qui êtes *λῆμμα sumtio Domini* ; car je vous ferai enlever, je vous briserai, pour que vous ne vous exprimiez plus de la sorte. » *Jerem.*, xxiii, 33. Pour le changement d'un seul mot Dieu fait entendre des menaces, et vous introduisez des termes incorrects pour exprimer les vérités les plus importantes ! Et vous altérez le nom du Père, et vous portez atteinte à la dignité du Fils, et vous obscurcissez la gloire du Saint-Esprit ! Comment vous dérober aux mains du Seigneur ? C'est une terrible et redoutable chose que d'altérer la parole du Dieu vivant, de notre Dieu et de notre maître. Quand sa parole est altérée, Dieu est transporté d'indignation ; et, quand on dénature ses dogmes, il ne serait pas indigné ! Êtes-vous donc plus sage que le Sauveur, plus éclairé que l'Évangile ? Craignez le jugement de Dieu, craignez ce nom redoutable, ayez en horreur l'iniquité, embrassez la pénitence, et votre foi vous conduira au salut ; car la pénitence donne le salut à ceux qui vivent dans l'hérésie, comme à ceux que détiennent les autres genres de prévarication.

6. La pénitence étant la racine de la piété, rentrons en nous-mêmes, et recourons à la pénitence pour obtenir de Dieu qu'il mette fin aux guerres, qu'il extermine les barbares, qu'il arrête les incursions des ennemis et qu'il nous accorde la jouissance de tous les biens. La pénitence touche singulièrement le cœur de Dieu, lorsqu'on y a recours sérieusement. Ainsi, le peuple se rend un jour coupable de péché ; il se repent, il pleure et le Seigneur dit : « J'ai écouté et j'ai entendu les gémissements d'Éphraïm, qui se lamentait et qui s'écriait : Vous m'avez frappé, Seigneur, et je ne me suis point corrigé, et je me suis conduit comme un taureau fougueux ; convertissez-moi, et je serai converti. » Et que répond le Seigneur ? « Parce que mes paroles sont présentes à sa pensée, je ne me souviendrai plus de sa conduite, et j'aurai pitié de lui. » *Jerem.*, xxxi, 18-20. Que personne ne vous épouvante ; ne craignez ni l'opinion, ni le tourbillon des barbares, ni l'horreur de la tempête. Nos ennemis fussent-ils innombrables, notre défenseur à nous est encore plus puissant. Est-ce leur nom-

bre qui vous jette dans la défiance et dans la crainte? écoutez ce que vous dit le prophète Élisée : « Ne craignez rien, nous avons de notre côté un plus grand nombre de combattants qu'ils n'en ont du leur. » *IV Reg.*, vi, 16. Si de leur côté il y a la foule des barbares, du nôtre il y a les phalanges angéliques. Du côté des serviteurs de Dieu combattent l'armée des anges, le chœur des prophètes, la puissance des apôtres, les prières des martyrs. Et ne croyez pas que les martyrs soient les seuls à prier pour nous ; les anges aussi supplient Dieu en notre faveur quand nous sommes dans l'adversité ; et non-seulement ils le supplient, mais ils obtiennent de sa bonté une réponse satisfaisante. Le prophète Zacharie écrivait : « Et l'ange qui parle en moi prit la parole et dit au Seigneur. » Or voici quelle fut sa prière : « Seigneur des armées, jusques à quand refuserez-vous de prendre en pitié Jérusalem et les villes de Juda que vous avez dédaignées? C'est déjà la soixante-dixième année. » *Zachar.*, i, 9-12. Qu'en résulta-t-il? Dieu repoussa-t-il la prière de l'ange? Bien loin de là; que lui répondit-il? « Le Seigneur fit entendre à l'ange qui parle en moi des paroles de consolation, et des discours d'encouragement. » *Ibid.*, 13. Prions donc nous aussi le Seigneur des anges, et il nous enverra l'un d'entre eux, et la phalange de nos ennemis sera dissipée. Un tableau en cire plein de piété a frappé et réjoui mes regards : j'y voyais représenté un ange mettant des nuées de barbares en fuite, j'y voyais leurs tribus foulées aux pieds, et ce mot de David justifié : « Seigneur, dans votre cité, vous réduirez à rien leur image. » *Psalm.*, LXXII, 20. Que David dise donc maintenant aussi à notre sujet : « Que leur voie soit remplie de ténèbres et de pièges, et que l'ange de Dieu les chasse devant lui. » *Psalm.*, XXXIV, 6. Le Seigneur a bien su en diverses circonstances exterminer ses ennemis. L'armée de Sennachérib, roi des Assyriens, était bien nombreuse, et un seul ange envoyé par Dieu frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille ennemis. *IV Reg.*, XIX.

Mais nous, hommes, nous mesurons toujours les événements à la mesure des raisonnements humains, et nous disons en nous-mêmes : Qu'arrivera-t-il, si nous n'avons de notre côté aucun soldat, et si, avant que le général arrive jusqu'ici, on porte parmi

nous la dévastation ? Que faire alors ? Est-ce que, parce que vous serez surpris, Dieu le sera également ? Est-ce que Dieu n'est point en tous lieux à la fois, parce que vous n'y êtes pas ? Est-ce que Dieu pourra faire ceci, et ne pourra pas faire cela ? A son ordre, la mer inanimée obéit et engloutit ses ennemis ; les poissons vinrent se précipiter dans le filet de Pierre ; et un ange ne pourrait pas, si Dieu le voulait, exterminer entièrement les ennemis de la vérité, sans en excepter un seul ? Pour nous, bornons-nous à vivre dans la tempérance, à prier et à implorer notre Dieu. Les ennemis avaient autrefois à leur tête un général distingué ; je le désigne par son nom afin que tous le connaissent bien ; les ennemis étaient donc commandés par Sisara ; et David rappelle ce fait dans ce passage : « Traitez-les comme vous traitâtes Madian et Sisara, comme vous traitâtes Jabin au torrent de Cisson. » *Psalm.*, LXXXII, 10. Jabin était roi, Sisara n'était que général en chef : il avait à sa disposition huit cents chars en fer, et des troupes innombrables. L'effroi gagna le peuple juif ; il vit cette nuée d'ennemis, et il fut glacé d'épouvante. Or, que dit notre miséricordieux Seigneur au défenseur de sa religion par l'organe de la prophétesse Débora ? « Ne crains rien ; voici que le Seigneur l'a livré entre tes mains ; » *Judic.*, iv, 14 ; et cet exploit, ce n'est pas ta main qui l'accomplira, mais la main d'une femme. Remarquez de quelle manière Dieu confond la forfanterie. Des hommes n'avaient pu tenir ferme, et une femme se met à la tête de l'armée. Sisara entra chez une femme appelée Jaël ; et, comme il était accablé de chaleur, il lui demanda de l'eau. Jaël lui donna du lait. Admirez la sagesse de cette femme. Le lait produisant le double effet de désaltérer et de provoquer le sommeil, elle lui offrit du lait ; ce que l'Écriture relate en ces termes : « Il lui demanda de l'eau, et elle lui offrit du lait, » de manière à le désaltérer et à l'endormir. *Ibid.*, 19. Puis, tandis que l'étranger dormait, Jaël saisit un marteau et un clou et vint auprès de son ennemi. Quelle prudence en cette femme ! Pourquoi ne saisit-elle pas un glaive ou une épée ? C'est qu'elle redoutait d'être surprise par Sisara se réveillant, quand elle tiendrait le glaive dans sa main. Voilà pourquoi, au lieu de prendre une arme virile, elle choisit un clou ; les femmes

ayant coutume, pour accomplir leur tâche, de fixer un clou dans la muraille. Elle prend donc un chemin détourné pour en arriver à ses fins. Du reste, elle avait Dieu avec elle, Dieu qui devait accomplir ce qu'il avait annoncé; ce n'était pas là une ruse de Jaël, c'était l'exécution de l'oracle diyin : « La main d'une femme te donnera la mort. » *Judic.*, iv, 9. Le Seigneur lui vint donc en aide, et chargea l'orgueilleux général des liens du sommeil. Alors Jaël le frappa à la tempe de son clou et de son marteau si fortement que le clou s'enfonça même dans la terre; et c'est ainsi que Sisara mourut aux pieds d'une simple femme.

7. L'occasion ne fait jamais défaut au Seigneur; et, quand il veut, l'absence de tout auxiliaire n'est point pour lui un obstacle. Il suffit de l'arme de Dieu, d'un soldat de Dieu, de la force de Dieu, de la seule volonté de Dieu. Disons au Christ : Prononcez une parole, et vos ennemis seront dissipés; prononcez une parole, et votre cité ressentira votre miséricorde; prononcez une parole, et vos créatures ressentiront votre pitié. « Vos ennemis, ajouterons-nous, ont fait entendre leur voix; et ceux qui vous haïssent ont élevé la tête. » *Psalm.*, lxxxii, 3. Voulez-vous apprendre l'exploit d'une autre femme, instrument également de la volonté de Dieu? Il y avait un homme nommé Abimélech, lequel avait mis à mort ses soixante-dix frères : ce fratricide ayant soumis le peuple entier à son autorité, il vint mettre le siège devant une ville. Tandis que tous étaient glacés à la vue des horreurs de la guerre, Dieu arma de nouveau la main d'une femme : elle se présenta sur la muraille, et, saisissant un fragment d'une meule de moulin, elle le précipita sur le tyran et lui brisa la tête. Considérez cependant l'orgueil extrême qu'il manifeste à ses derniers moments : « Tire ton glaive, dit-il à un de ses gardes présents, et frappe-moi, pour qu'on ne dise pas : Une femme l'a mis à mort. » *Judic.*, ix, 14. Son corps mourait, mais son orgueil restait : il perdait la vie, mais il ne perdait pas son vain orgueil. Et maintenant aussi nous trouverons à Dieu une Débora, nous lui trouverons une Jaël. Nous avons la Vierge sainte, Marie la mère de Dieu, qui intercède pour nous. Or, si une femme ordinaire triompha de ses ennemis, avec combien plus de facilité la mère de Dieu confondra-t-elle les

ennemis de la vérité? Avec son armure complète, celui dont nous parlions tout à l'heure ne voyait dans une femme qu'un sujet de dérision, et pourtant il y trouva un chef redoutable au combat. Il ne croyait pas toucher à la tombe, et la tombe était ouverte sous ses pas; il croyait avoir affaire à une morte, et cette morte lui enleva la vie. Nous avons donc la mère de Dieu, Marie, notre sainte souveraine; mais les prières des apôtres nous sont également nécessaires. Adressons-nous donc à Paul, et disons-lui comme ces fidèles des premiers temps : « Lorsque vous passerez en Macédoine, venez à notre aide. » *Act.*, xvi, 9. Puisque nous avons les apôtres, ne tombons pas dans la négligence; puisque notre sainte souveraine, la mère de Dieu toujours vierge, Marie, prie pour nous, gardons-nous de toute torpeur; puisque nous avons le chœur des martyrs, préservons-nous du relâchement.

Qu'il ne nous suffise pas de prier; joignons-y, si cela nous semble utile, le jeûne : or, le jeûne spirituel est préférable au jeûne corporel, le jeûne volontaire au jeûne forcé. Le Sauveur disait au sujet de certains démons : « Cette espèce de démons ne peut se chasser que par le jeûne et la prière. » *Matth.*, xvii, 20. Si le jeûne et la prière mettent en fuite les démons, comment ne mettront-ils pas les barbares en fuite? Supplions donc, je le répète, la glorieuse sainte Vierge et mère de Dieu Marie; supplions les saints et glorieux apôtres; supplions les saints martyrs. Lorsqu'on a recours à de plus puissants que soi, seulement dans la nécessité, on ne trouve pas toujours un accueil favorable. — Avant cette occasion, répondra-t-on, vous ne songiez pas à me témoigner des égards et de l'honneur; il a fallu que la nécessité vous y poussât. — Hors la nécessité, des égards de ce genre n'inspirent pas de défiance. Si vous honorez le juge avant toute nécessité, lorsqu'elle se fera sentir, vous pourrez compter sur sa bienveillance. Gagnons donc le cœur des martyrs spontanément, et sans attendre d'y être forcés. Mortifions-nous avant la tempête, comme si elle avait fondu sur nous, afin que lorsqu'elle éclatera nous trouvions le calme. Tout ceci je le dis sur le ton de l'exhortation, et non du commandement; je vous y engage, mais je ne vous l'impose pas :

nous vous en conjurons, vivez dans la sobriété. Il est facile à Dieu de confondre nos ennemis au delà de tout ce que nous pourrions dire ou croire, d'avoir compassion de la terre, de combler l'empereur de gloire, d'affermir l'empire, et de faire éclater sa divine splendeur en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui gloire soit dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

---

# HOMÉLIE

SUR CE TEXTE :

## EN VERTU DE QUELLE AUTORITÉ FAITES-VOUS CELA

---

### AVANT-PROPOS.

L'homélie suivante, que son premier éditeur attribue dans une certaine mesure à saint Chrysostome, aurait été adressée aux fidèles d'Antioche, parce que l'orateur y parle à la fin de leur commun évêque, à savoir de Flavien. Elle ressemble à une improvisation plutôt qu'à un discours composé d'avance. De ce que nous y trouvons au paragraphe sixième touchant les deux dernières épîtres de saint Jean, que Chrysostome et les églises de la Syrie et d'Antioche n'admettaient pas au nombre des épîtres catholiques, on peut inférer que, si cette homélie n'est point du saint docteur dont elle porte le nom, elle dut être prononcée par l'un des prêtres d'Antioche : ce qui le prouverait encore serait l'allusion faite à la présence de Flavien et aux erreurs des Anoméens, alors nombreux dans cette ville. A ne considérer que le style, on n'y remarquera aucun des caractères du style ordinaire du grand orateur. Tillemont insinue que ce discours aurait bien pu être prononcé par l'évêque Sévérien en présence de Chrysostome, archevêque de Constantinople ; mais il oublie ce que nous avons rappelé touchant les deux épîtres de saint Jean qui n'étaient pas admises par l'église d'Antioche, mais qui n'étaient point exclues par celle de Constantinople.



Vers la fin de l'homélie, l'orateur, quel qu'il soit, réfute des reproches qu'on avait fait courir sur son compte à l'occasion de quelques-unes de ses propositions, et il prouve que toutes ses paroles étaient conformes de tout point aux enseignements de la foi catholique.

---

## HOMÉLIE

Sur ce texte : « En vertu de quelle autorité faites-vous cela ? » *Matth.*, *xxi*, 23.

1. Le principe du salut des hommes c'est la crainte de Dieu, et la loi divine est la source de tous les biens que nous possédons. Du reste la loi divine ne se conçoit pas sans la crainte de Dieu, ni la crainte de Dieu sans la loi divine. D'une part, la crainte sert de ministre aux commandements de la loi ; de l'autre, la crainte des commandements a pour juge la loi. Par conséquent, quiconque s'approche pénétré de crainte, et de la loi, et du Dieu qui l'a donnée, prend droit de cité parmi les saints et se range au nombre des justes. Au contraire, celui qui méprise cette divine crainte, et qui aborde la loi du Seigneur avec arrogance, celui-là se rend indigne de la grâce et rompt avec la piété véritable. Aussi les âmes qui abordent la loi de Dieu avec crainte et amour, ces âmes sont éclairées et instruites en toute droiture ; car c'est la vérité même qui les forme à la piété ; se trouvant à la source même de la vérité, elles s'écrient : « Vous êtes béni, Seigneur ; enseignez-moi votre justice. » *Psalm.*, *cxviii*, 12. C'est ainsi que les saints, grâce à leur piété, grâce à leur amour pour le Seigneur, apprennent de la vérité même la vérité : quant aux ennemis de la vérité, ou plutôt quant aux hommes ennemis de leur propre bonheur, lesquels préfèrent à la simplicité l'enflure et l'orgueil, ils se présentent avec toutes les allures de la tyrannie à celui qui enseigne la vraie piété. N'est-ce pas ce que firent les Juifs, d'après le récit évangélique qui a frappé vos oreilles ? Ils vont trouver dans le temple où il était Notre-Seigneur Jésus, le roi des saints, non point avec la crainte qui convenait à des serviteurs paraissant devant leur

maître, non pas comme des hommes qui paraissent devant Dieu, ni même comme des disciples paraissant devant celui qui les instruit ; c'est en ennemis de la vérité, en satellites de l'iniquité que, trahissant leur propre malice, ils s'efforcent de mettre en défaut par des raisonnements humains la sagesse surhumaine du Sauveur. « Les prêtres et les anciens du peuple, raconte l'historien sacré, s'approchèrent de Jésus dans le temple et lui dirent : « En vertu de quelle autorité faites-vous cela ? Qui vous a donné ce pouvoir ? » *Matth.*, XXI, 23. O cœurs vides de crainte ! Quel langage audacieux, quelle arrogance dans ce procédé ! Quelle folie chez ces méchants ! Quelle longanimité chez le Sauveur ! Voilà ce que dit l'argile, et ce que supporte l'ouvrier : L'œuvre s'élève contre l'artiste ; et notre bienfaiteur, et celui qui ne dépend de personne souffre une chose pareille ! On demande raison à la Raison divine, et l'on épilogue sur sa puissance, sommet de toute autorité. C'est bien le cas d'argumenter des paroles du Sage : O homme, pourquoi la terre et la cendre s'enorgueillissent-elles ? Quoi ! c'est Dieu que vous interrogez ? C'est à lui que vous demandez compte de ses œuvres ; c'est à la Majesté suprême que vous osez dire : « En vertu de quelle autorité faites-vous cela ? » Pourquoi, au lieu de l'interroger, ne vous rendez-vous pas compte de la puissance de ses œuvres elles-mêmes ? Examinez scrupuleusement dans le sanctuaire le plus secret de votre âme la nature des choses, et voyez si de pareils prodiges sont le résultat d'un conseil humain, et si ces actes du Seigneur ne supposent pas une puissance divine. Interrogez les lois de la nature, les limites de sa puissance, considérez la force des raisons : à qui donc appartient le pouvoir de ressusciter les morts, aux hommes ou à Dieu ? A qui appartient-il de guérir les lépreux, de mettre en fuite les maladies, de faire disparaître d'une seule parole toutes les infirmités, soit de l'âme, soit du corps ? Qui peut d'un peu de boue rendre la lumière ; est-ce Dieu ou bien l'homme ? Pourquoi donc ne pas vous adresser à la nature elle-même, et pourquoi poser effrontément au Créateur cette indiscreète question : « En vertu de quelle autorité faites-vous cela ? » Ce sont, je le répète, les paroles de ces hommes qui ne reculent devant aucun degré d'audace, qui de-

mandent raison à la Raison divine, et qui entreprennent de circonvvenir dans leurs raisonnements celui qui prend les sages de ce monde dans leurs propres filets. I *Corinth.*, III, 19. Quelle folie ! On éprouve par des paroles le Verbe de Dieu, qui se rit de tous les artifices de langage et qui démêle les raisonnements les plus inextricables. Que peut donc le verbe de l'homme contre le Verbe divin ? Que peut une sagesse sophistique contre la sagesse céleste ? « En vertu de quelle autorité faites-vous cela ? » Demandez-le au paralytique ; demandez-lui à quelle puissance il est redevable de la santé qu'il possède ; demandez-le aux miracles eux-mêmes, et ne portez pas un regard scrutateur sur celui qui en est l'auteur. Vous n'aurez pas de réponse d'ailleurs ; car la divine grâce en juge indignes les questionneurs inconvenants.

Ainsi a coutume d'en agir le Verbe divin : voit-il une âme perverse et sans droiture, il la repousse comme indigne de la grâce ; et, bien qu'elle s'efforce maintes fois de s'éclairer, la Vérité lui refuse la vérité. Les Juifs multiplient leurs questions, et ils ne sont pas une seule fois satisfaits, parce qu'ils questionnent d'une façon inconvenante. Le silence du Sauveur leur infligeait un si cruel tourment que dans une circonstance célèbre ils s'écriaient : « Jusques à quand tiendrez-vous nos âmes en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le clairement. » *Joan.*, x, 24. Même après cette interpellation le Sauveur ne répond pas ; le ton sur lequel ils l'interrogent les rend indignes de réponse. Que leur dit le Christ ? « Je vous l'ai dit, et vous ne m'avez pas écouté ; que voulez-vous que je vous dise de nouveau ? Les œuvres que j'accomplis vous rendront témoignage de moi. » *Joan.*, ix, 27 ; x, 25. Vous le voyez, il veut que l'on interroge ses œuvres, et non pas qu'on s'enquière curieusement de sa puissance. Les Juifs lui disent : « Si vous êtes le Christ, dites-le clairement : jusques à quand tiendrez-vous nos âmes en suspens ? » et il ne leur est rien répondu, parce qu'ils interrogent non pour s'instruire, mais en vue de l'accuser. Le prince des prêtres Caïphe, homme digne de la synagogue d'alors, en vint à ce point de démence qu'il s'écria : « Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, dites-nous si vous êtes le Fils du Dieu béni. » *Matth.*, xxvi, 63. Pour nous apprendre à

accueillir avec piété quelque discours que ce soit, le Sauveur répond à l'adjuration, mais il ne résout pas la question posée. « Dites-nous si vous êtes le Fils du Dieu béni. » Et le Seigneur lui répondit : « Vous l'avez dit. » Ainsi tout en traitant par cette confession l'adjuration avec l'honneur qu'elle méritait, il ne satisfait pas la malice de ses ennemis, ni leur fourberie qu'il déteste. C'est donc parce que leurs questions étaient irrespectueuses que les Juifs n'obtenaient pas de réponse; et c'était justice, les desseins pervers établissant une barrière entre Dieu et nous. Le Seigneur ne voulut pas manifester sa sagesse à ceux qui la scrutaient d'un œil impie : « Car la sagesse n'entrera pas dans l'âme perverse. » *Sap.*, 1, 4.

2. Mais si les Juifs, malgré leurs questions répétées, ne virent point leur curiosité satisfaite, une femme d'une foi pure et sincère, sans intention aucune de mettre à l'épreuve l'incompréhensible puissance de Dieu, se présentant avec simplicité au Seigneur, et lui adressant ces paroles, sans recherche à la vérité, mais animées d'une admirable foi : « Nous savons que le Messie, appelé aussi le Christ, lorsqu'il sera arrivé, nous enseignera toutes choses, » obtient aussitôt du Sauveur, qui chérit la simplicité, une réponse à son désir : « C'est moi, qui vous parle en ce moment. » *Joan.*, iv, 25, 26. Elle n'avait pas encore formulé de question, et elle fut éclairée; elle n'avait pas encore semé la parole de la foi, et elle cueillit sur-le-champ le fruit de la piété. C'est que Dieu, qui met ses complaisances dans les simples et les saints, dévoile à ceux qui se présentent à lui en toute simplicité les mystères de sa bienfaisante sagesse; tandis qu'à la vue d'une âme où règne la perversité, il retient ses bienfaits et refuse de communiquer sa doctrine. Écoutez ce qu'il disait par la bouche de Moïse : « Si vous marchez devant moi avec droiture, j'agirai envers vous avec droiture; » et, si vous usez de voies obliques, ma fureur s'appesantira sur vous du côté auquel vous ne penserez pas. Ce n'est pas que la nature divine puisse faillir à la droiture; mais pour les méchants il n'y a même pas de droiture dans ce qui leur vient de la vérité. « En vertu de quelle autorité faites-vous cela? Qui vous a donné ce pouvoir? Et le Sauveur leur répondit. » Faites bien attention ici à la règle que nous donne le souverain de

l'univers. Et cette règle, quelle est-elle? Il veut que nous ne répondions pas toujours aux questions que nous adresseront les hérétiques pervers, les Juifs, les Gentils, tous ceux qui se sont éloignés de la vraie religion. Souvent, en effet, il arrive que la question ne mérite pas de réponse : à des interrogations absurdes il faut opposer des interrogations d'une sûre portée. Le Seigneur leur dit donc : « Je vous ferai à mon tour une question : Si vous y répondez, je vous répondrai moi-même. Le baptême de Jean, d'où venait-il, du ciel ou des hommes? » *Matth.*, **xxi**, 24, 25. Admirez de quelle manière la source même de la sagesse confond par cette question le mensonge : admirez le Verbe de Dieu réfutant par ses raisonnements l'iniquité; admirez l'erreur percée de ses propres traits et détruite par ses propres artifices. « Le baptême de Jean d'où venait-il, du ciel ou bien des hommes? » Les Juifs pèsent en eux-mêmes la question et disent : « Si nous répondons : Du ciel; il répliquera : Alors pourquoi n'y avez-vous pas cru? » *Ibid.*, 26. L'iniquité n'ignore pas le sort qui lui est réservé; elle sait que les moyens par lesquels elle s'élève causent sa ruine. Comme ils n'avaient point écouté Jean, ils redoutaient d'avouer qu'il fût venu au nom de Dieu, et ils craignaient qu'une réponse soudaine ne les écrasât : « Si nous disons : Des hommes; nous avons à craindre la foule qui nous lapiderait. » *Luc.*, **xx**, 6. L'opinion que tout le monde s'est formée sur le compte du juste nous exposerait à une vengeance inévitable : « Car tout le peuple regardait Jean comme un prophète. » *Matth.*, **xxi**, 26. Ils ne voulurent donc pas confesser la vérité, à savoir, qu'il venait de Dieu : d'autre part, quoique ayant rejeté la vérité divine, ils n'osèrent pas néanmoins proférer le mensonge, préservés de cette impudence par la crainte, par une crainte non divine, mais humaine. Ainsi en est-il : bien des fois on n'aura pas la crainte de Dieu, et l'on sera l'esclave de la crainte des hommes. Pour les Juifs, ils craignaient le peuple. Que ne craignaient-ils le Seigneur, au lieu de craindre le peuple! ils eussent agi en hommes religieux et non en impies. « Ils lui dirent : Nous ne le savons pas. » *Marc.*, **xi**, 33. Comme l'iniquité se cache dans les méchants; comme l'impiété trahit sa propre absurdité! Semblable à une vipère ou à tout autre animal des plus

féroces qui se cache dans un obscur repaire, qui ne sort de son antre qu'à la dérobée, et ne se montre jamais entièrement; les Juifs enfoncés dans la tanière de la perversité, n'osent offrir leurs sentiments à la lumière. Aussi le Seigneur leur répondit-il : « Et moi non plus je ne vous le dirai pas. » *Ibid.*, 27. C'est par le silence qu'il les châtie de leur inconvenante question : n'ayant pas convaincu leur méchanceté, il les avait embarrassés dans ses raisonnements. Autrefois l'ânesse de Balaam ne pouvait se tourner ni à droite, ni à gauche, parce que l'ange lui barrait le passage : pareille chose arriva aux Juifs impies; ils n'osaient tourner leurs regards ni vers la droite de la vérité, à cause de la réponse du Sauveur prête à les accabler, ni vers la gauche du mensonge, parce qu'ils redoutaient le peuple.

Et nous aussi, mes frères, mettons en pratique cette règle que nous donne le Seigneur, de ne pas toujours répondre aux questions des hérétiques. Êtes-vous interrogé par eux sur un point délicat, réfutez leur interrogation absurde par une autre interrogation faite avec justesse. Souvent un hérétique vous demandera : Connaissez-vous Dieu, ou ne le connaissez-vous pas? Si vous répondez : Je le connais, il ajoute aussitôt : Vous connaissez donc celui que vous adorez? Certainement, répondrez-vous; car comment oser dire qu'on adore ce qu'on ne connaît pas? L'hérétique poursuit : Vous connaissez donc la substance divine? Répondez-vous négativement, il repart : Donc vous ne connaissez pas ce que vous adorez. — Telles sont leurs questions pleines de détours; tels sont les circuits de ces serpents venimeux. Vous le voyez; mais gardez-vous bien d'en être troublés. Il faut savoir une chose, mes frères; c'est qu'il y a plusieurs façons de connaître. On peut connaître l'existence de Dieu, on peut ne pas connaître sa nature. Même en ce qui regarde les hommes, il y a plusieurs sortes de connaissances. Je sais, par exemple, qu'un tel reste dans cette ville; mais je ne sais pas quel métier il exerce : je sais qu'il exerce telle profession; mais j'ignore à quelle famille il appartient. Ainsi, je connais en partie, j'ignore en partie. En définitive, ni une connaissance partielle ne donne la science complète, ni l'ignorance de certains points ne détruit la connaissance partielle. Que conclure donc? Je

sais que Dieu existe, qu'il est bon, immortel, incorruptible, incompréhensible, au-dessus de toute intelligence, incorporel, immuable : je sais tout cela, et de la sorte je connais ce que j'adore. Quant à son essence, je ne la connais pas ; du reste, on ne m'a pas appris à chercher curieusement en quoi elle consiste, mais à m'enquérir seulement de ce qu'est le Seigneur. Je ne trouverai certes pas un docteur plus profond que l'Apôtre, un docteur qui puisse m'enseigner une piété meilleure ; or, voici l'enseignement qu'il nous donne de sa voix la plus claire : « Il faut pour celui qui s'approche de Dieu croire qu'il est, » non pas « savoir en quoi consiste son essence, » mais « croire qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent. » *Hebr.*, xi, 6. J'adore donc en connaissance de cause, quoique je n'aie point été instruit à subtiliser sur la divine substance : on m'a appris à croire, mes frères, non à subtiliser. Lis, ô hérétique, cette confession de foi que tu as prononcée dans un profond et redoutable mystère. Lorsque tu t'es présenté au baptême, quel a été ton langage ? As-tu formulé des recherches, des spéculations inspirées par la curiosité, ou simplement la foi ? Tu t'es présenté d'une autre façon ; c'est à d'autres conditions que l'on t'a conféré cette grâce. Si tels étaient tes sentiments lorsqu'elle t'a été conférée, tu as maintenant violé tes promesses ; car, après avoir été admis par ta foi à ces terribles et effrayants mystères, maintenant qu'ils sont accomplis, tu déconsidères la foi pour mettre en honneur l'examen.

3. Mais écoutez ce que disent les ennemis de la vérité. C'est donc vainement que Dieu nous a donné la raison ? C'est inutilement que nous avons reçu la faculté de juger ? Il faut soumettre la foi au jugement de la raison, et ne pas laisser la religion hors de tout examen. Soit ; cependant il faut que la parole divine et les règles de piété que le Seigneur nous a tracées servent de limite à cet examen. Or, vous transgressez ces règles, vous vous écartez des Écritures inspirées, vous scrutez indiscretement les choses divines, vous faites violence à la vérité, et vous êtes constamment beaucoup plus préoccupé de suivre vos raisonnements dans leurs détours que d'obéir à la foi. Enseignez-moi donc, vous le serviteur très-humble de la raison, comment le ciel peut se sou-

tenir à une si grande hauteur, avec une telle concavité et sans point d'appui dans son immense circonférence? Dites-moi comment il demeure ainsi, quels sont les fondements sur lesquels il est établi, comment après tant de siècles il n'a rien perdu de sa beauté, comment l'harmonie qu'il présente n'a pas été altérée. Montrez-moi les colonnes qui le portent; montrez-moi la base sur laquelle repose une masse si considérable. Et que parlé-je du ciel? de cette terre que je foule, veuillez d'abord m'expliquer la constitution. Qu'elle ait été fondée sur les eaux, on me l'a appris et vous le reconnaissez comme moi. *Psalm.*, xxiii, 2. Mais comment la chose s'est accomplie, à vous de l'expliquer. Ne vous contentez pas de cette affirmation verbale, rendez-moi raison des faits que je ne comprends pas; comment tant de montagnes énormes, tant de collines, tant de vallées peuvent-elles être portées sur les eaux? Dites-moi de quelle manière la mer a été renfermée dans ses limites; dites-moi comment, avec ses flots furieux et amoncelés jusqu'à une prodigieuse hauteur, à peine a-t-elle touché le sable qu'elle se brise et respecte la borne que lui a fixée le législateur. Expliquez-moi, mon frère, comment la terre qui est nue, comment cette unique mère peut donner naissance à des plantes si diverses; d'où viennent ces racines les unes douces, les autres amères; d'où viennent les espèces variées de fruits. N'est-ce pas une seule terre qui les produit, la même rosée qui les nourrit? D'où vient donc leur différence? Enseignez-moi d'où sont sorties les fontaines, de quels abîmes elles ont jailli? Comment toutes ces choses, pourrions-nous les comprendre? Il est vrai que toutes nos difficultés sur ces points se résolvent d'une façon satisfaisante à la fois pour la religion et pour la vérité. Le bienheureux David a chanté quelque part en ces termes : « La parole de Dieu est droite, et toutes ses œuvres réclament la foi. » *Psalm.*, xxxii, 4. Eh quoi! les œuvres divines ne sauraient sans la foi se comprendre, et il serait possible de trouver Dieu sans la foi! On ne trouverait pas sans la foi ses œuvres, et on trouverait le Fils par la voie de la raison! « La parole de Dieu est droite, et toutes ses œuvres réclament la foi. » Mais laissons les ennemis de la vérité pour revenir aux enseignements d'une foi saine et incontestable; mon-



trons dans tout l'éclat de la vérité la règle que la piété nous marque.

Dans l'antiquité, il n'est pas de personnage plus vénérable que Moïse ; parmi les modernes, il n'en est pas de plus sage que Paul. Parcourez l'Ancien Testament, et vous ne trouverez personne de plus grand que Moïse : « Je t'ai rencontré, lui fut-il dit, et tu as trouvé grâce entre tous. » *Exod.*, xxxiii, 12. Personne dans le Nouveau Testament qui surpasse Paul en perfection ; c'était « un vase d'élection, » et le Christ parlait par sa bouche. N'allez point au delà des limites que Moïse et Paul ont fixées. Or, Moïse qu'a-t-il trouvé, l'intelligence de la substance divine ou la gloire de Dieu ? Moïse, mes frères, désira de voir Dieu, en homme rempli du divin amour, et ignorant qu'il désirait là une chose impossible ; néanmoins la demande qu'il adresse au Seigneur révèle sa pensée : « Je vous en supplie, ô mon Dieu, lui dit-il, si j'ai trouvé grâce en votre présence ; que je vous voie à découvert, montrez-vous à moi. » *Exod.*, xxxiii, 13. Moïse était en cela frère de Philippe qui disait : « Montrez-nous le Père, et cela nous suffit. » *Joan.*, xiv, 8. Pourtant il l'avait vu dans le buisson, il l'avait vu sur le mont Sinaï, il l'avait vu apparaître en divers lieux et révéler sa présence de diverses manières ; nonobstant, ce bienheureux désire le contempler face à face, se forgeant de la nature divine, homme qu'il était, une idée tout humaine. Dieu fut sensible à ce désir de son fidèle serviteur ; il commence par le convaincre de l'impossibilité de ce qui lui était demandé : « Nul, lui dit-il, ne verra ma face et ne vivra. » *Exod.*, xxxiii, 20. La capacité de l'être qui désire n'est pas en rapport avec l'objet de son désir ; un œil mortel ne saurait contempler une nature immortelle. — Eh quoi ! Seigneur, laisserez-vous donc sans récompense un tel amour, et n'offrirez-vous pas au moins l'ombre de ce qu'il désire à celui qui a porté si haut son amour ? — C'est pourquoi Dieu lui dit : « Je te placerai dans le rocher, et je te couvrirai de ma main ; et quand ma gloire passera, tu me verras par derrière ; mais tu ne verras pas ma face. » *Exod.*, xxxiii, 22, 23. Il ne lui dit pas : Lorsque je passerai, mais : « Lorsque ma gloire passera. » Or, voir sa gloire passer, ce n'est point contempler l'essence du Seigneur.

Moïse ne vit que sa gloire, et encore ne la vit-il pas pleinement, mais seulement par derrière : non pas que la nature divine soit corporelle, étant d'une simplicité qui exclut toute composition ; mais Dieu, en se faisant connaître, au lieu d'agir conformément aux exigences de sa majesté, a égard à la capacité de ceux qu'il veut admettre au bonheur de le voir. Moïse arriva jusqu'à voir sa gloire, il n'alla point au delà ; et vous, hérétique, dépassant la gloire de Dieu, vous portez sur son essence elle-même un regard téméraire !

Venons-en au bienheureux Paul. La considération de quelques conseils particuliers de la Providence, et la profondeur où descendait sa pensée, donnaient à Paul dans le Nouveau Testament une sorte de vertige, et il faisait entendre dans sa stupeur ces frappantes paroles : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Combien ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies inabordables ! Qui a connu la pensée du Seigneur ? Qui lui a servi de conseiller ? Qui lui a donné le premier pour en recevoir à son tour ? » Et il termine en ces termes : « De lui, par lui, et en lui subsistent toutes choses ; gloire à lui dans tous les siècles. » *Rom.*, xi, 33-36. Le voyez-vous, arrivé devant la gloire de Dieu, ne pas dépasser cette limite ? Et que parlé-je des hommes ? Montez en esprit dans les régions supra-mondaines ; interrogez les cieux et dites-leur : Que pourrez-vous m'apprendre sur Dieu ? Racontez-moi, ô cieux, ce que c'est que Dieu ; enseignez-moi en quoi consiste son essence. Quelque assurance que vous mettiez à les interpeller de cette manière, il vous sera répondu par cette divine parole de Jérémie : « Le ciel fut saisi d'horreur à ce langage. » *Jerem.*, ii, 12. Et vraiment il est dans la stupeur lorsqu'il nous voit scruter d'un œil sacrilège la nature incréée. D'un autre côté le bienheureux David flagellera votre curiosité immodérée, et vous dira : N'avez-vous pas entendu ces paroles : « Les cieux racontent, » non pas la nature, mais « la gloire de Dieu ? » N'a-t-il pas chanté sur sa harpe sainte : « Les cieux racontent la gloire de Dieu ? » *Psal.*, xviii, 1. Ce n'est point l'essence de Dieu qu'ils expliquent, c'est sa gloire qu'ils proclament. Encore une fois, ne vous imaginez pas que les intelligences célestes en sachent davantage.

Demandez-le aux anges; demandez-le leur, dis-je; car, s'il ne vous est point permis d'entrer en conversation avec les puissances d'en haut, l'Écriture vous en dédommage et fermera pour eux votre bouche audacieuse. Interrogez donc les anges; interrogez-les quand vous les verrez former des chœurs ou chanter des hymnes sur la terre. Demandez leur : Qu'enseignez-vous de nouveau, qu'annoncez-vous de merveilleux? Et le chœur céleste vous répondra sur-le-champ par ce passage évangélique : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté. » *Luc.*, II, 14. Les anges sont descendus sur la terre, et ils n'ont pas dépassé les limites de la gloire divine; et ces limites, les hérétiques n'hésitent pas à les violer. En est-il de même des puissances supérieures, de celles qui sont au-dessus des anges? Je parle des archanges, qui sont des intelligences distinctes. Interrogez les Chérubins, vrai trône royal : « Vous qui êtes assis sur les Chérubins, découvrez-vous. » *Psalm.*, LXXIX, 2. Interrogez les Chérubins, vrai trône de saphir, sur lequel est assis quelqu'un de semblable au Fils de l'Homme. *Ezech.*, X, 1; I, 24-26. Et la voix des Chérubins retentit pareille à la voix des grandes eaux, criant : « Bénie soit la gloire du Seigneur au lieu de son séjour. » *Ezech.*, III, 12.

4. Voyez-vous le profond respect des chérubins? Ils sont arrivés jusqu'à la gloire, et ils n'ont pas dépassé cette limite. « Bénie soit la gloire du Seigneur. » Et comment? « Au lieu de son séjour. » Preuve qu'elle se manifeste dans les régions célestes, et qu'elle laisse bien loin les puissances du ciel et les vertus invisibles, quelle que soit leur dignité. Ils ne parlent pas, ces chérubins, comme rapprochés de la majesté divine, mais comme en étant éloignés. « Bénie soit la gloire du Seigneur au lieu de son séjour. » Ce n'est pas qu'il y ait de lieu pour le Seigneur, lui qui circonscrit tous les lieux; mais cette expression de lieu sert à désigner la majesté dont il est entouré. Vous avez entendu le langage des Chérubins : « Bénie soit la gloire du Seigneur. » Ils n'en dirent pas davantage. — Mais vous, qui êtes près de lui, vous devez bien savoir les mystères de Dieu. — En effet, « les Séraphins étaient debout autour de lui. » *Isa.*, VI, 2. — Qu'avez-vous donc à nous ap-

prendre ? parlez en toute liberté. — Or, voici ce qu'ils répondront : Quelque élevée que soit la dignité de notre nature, nous en connaissons néanmoins les bornes, et nous n'allons pas au delà des limites imposées à notre connaissance ; nous ne faisons pas de notre Créateur l'objet de notre curiosité ; nous ne nous appliquons pas à pénétrer les secrets de celui à qui nous devons notre noblesse. D'ailleurs, nous savons que son incompréhensible nature défie tout examen, est indépendante des raisonnements humains : l'intelligence angélique aussi bien que les esprits supramondains et les puissances célestes sont infiniment au-dessous de la gloire de celui qu'ils adorent ; et c'est pourquoi, nous aussi, nous n'allons pas au delà de ces limites. — Les Chérubins ne les dépassèrent pas, et ils chantèrent avec un profond respect l'hymne des cieus : « Saint, saint, saint le Seigneur des armées, toute la terre est pleine de sa gloire. » *Isa.*, vi, 3. N'êtes-vous point confondu par Moïse et Paul, qui s'arrêtèrent devant la gloire divine ? Du moins que le ciel, lorsqu'il la publie, vous confonde. Le ciel vous laisse-t-il insensible ? inclinez-vous devant les anges. Les anges eux-mêmes les dédaignent-vous ? craignez les Chérubins. Votre audace vous élève-t-elle encore au-dessus ? que les Séraphins vous ramènent à de meilleurs sentiments. Seriez-vous rebelle aux enseignements du ciel comme à ceux de la terre ? sortez alors du chœur sacré, éloignez-vous des divins parvis ; car vous ne pouvez à la fois porter sur Dieu un regard scrutateur et compter au nombre des fidèles.

Et que parlé-je de Dieu ? Ignorez-vous combien est redoutable la témérité qui porte à scruter la nature divine ? Non ; si vous prétendez exercer sur les œuvres de Dieu votre témérité, Dieu vous jugera indignes de sa familiarité, il vous repoussera loin de lui, parce que vous tenterez une tâche impossible. Voyez Moïse, cet homme si grand, si extraordinaire, l'auteur de tant de prodiges, le médiateur de Dieu et des hommes, lui qui divisa les flots de la mer, qui fit tomber la manne du ciel ; dès qu'il osa mesurer à la mesure de la raison humaine un des préceptes de Dieu, et résister à l'ordre divin, il attira sur lui un châtement irrévocable. Arrivé près du rocher, il dit au peuple : « Peuple incrédule et dur, est-

ce que je pourrai de ce rocher tirer de l'eau pour vous ? » Et que lui répondit le Seigneur ? « Parce que tu ne m'as pas glorifié en présence du peuple, tu n'entreras pas dans la terre que je vous ai promise. » *Num.*, xx, 10-12. Ici, prêtez-moi toute votre attention. « Parce que tu ne m'as pas glorifié... » Qu'est-ce à dire, glorifier ? Proclamer simplement que tout est possible à Dieu. Car c'est un péché d'examiner les œuvres de Dieu à la lumière de la raison, et de borner sa puissance, dont rien ne saurait arrêter les manifestations. David a plaidé la cause de Moïse qui était tombé par la langue et non par la pensée ; car les fautes des justes viennent de la langue, tandis que celles des impies viennent principalement de la pensée. *Psalm.*, cv, 33. En effet, l'impie est de cœur éloigné de Dieu, bien que par ses paroles il semble en être rapproché : « Ce peuple, disait le Seigneur, m'honore des lèvres ; mais son cœur est loin de moi ; » *Isa.*, xxix, 13 ; le juste, au contraire, ferme dans ses résolutions, trouve maintes fois dans la langue une occasion de chute. Voilà pourquoi David plaide la cause de Moïse, prophète comme lui : « Et ils l'ont irrité aux eaux de la contradiction, et Moïse fut puni à cause d'eux, » et non pour lui-même. *Psalm.*, cv, 32. Que signifient ces mots, « à cause d'eux ? » L'incrédulité qu'il manifesta ne jaillissait pas de son âme livrée à elle-même ; ayant été troublé par les murmures du peuple, son cœur n'était plus libre, mais entièrement bouleversé.

Au surplus, les doctrines dont je viens de parler sont le fruit d'une officine d'iniquité. Où donc avez-vous ouï parler d'engendré et de non-engendré ? où donc avez-vous ouï ces termes qui respirent la folie et l'orgueil ? On néglige ceux que nous a enseignés l'Esprit-Saint, et on propage ceux qui viennent du diable. Si telles sont vos investigations, pourquoi revendiquez-vous Paul comme votre maître ? Si tel est le champ où s'exerce votre curiosité, pourquoi vous glorifiez-vous d'être les disciples de Pierre ? Renoncez à votre foi, et cherchez tant que vous voudrez. — Je me garderais bien, répliquez-vous, de m'écarter de l'Écriture. — Eh bien, vous, le promoteur de la raison, expliquez-nous comment le Sauveur entra au cénacle, les portes fermées ? A quoi bon nous occuper d'autres sujets, qui souvent sont également préjudiciables et à ceux qui

parlent, et à ceux qui écoutent? Je ne vous dirai pas de m'expliquer la nature invisible de Dieu, de quelle manière le Père a engendré, quel a été le mode de la divine génération; je me contente de vous interroger sur un fait relatif au mystère de l'incarnation.

5. Encore une fois, dites-nous comment le Sauveur a pu entrer, les portes étant fermées, comment son corps a pu pénétrer dans la salle. La nature des corps s'oppose à ce fait : l'Évangile seul l'affirme, en sorte qu'à s'en rapporter à la foi, ce fait est très-certain. *Joan.*, xx, 26. Comment donc cela s'est-il accompli? Il ne s'agit pas d'une nature incorporelle, laquelle pénètre tous les corps : il s'agit d'une nature incorporelle unie à un corps, instrument de cette nature incorporelle ; car le Sauveur avait un corps humain. A la vue de cet étrange prodige, les disciples crurent à la présence d'un esprit, le fait dont ils étaient témoins dépassant la puissance de la nature corporelle. Mais le Fils de Dieu dissipa leurs doutes par ces paroles : « Touchez-moi, et voyez ; car les esprits n'ont point de chair et d'os, comme vous me voyez en avoir. » *Luc.*, xxiv, 39. Comment donc y pénétra-t-il? Est-ce que les ais se sont écartés devant lui comme l'air l'aurait fait? ou bien son corps a-t-il été réduit de manière à passer à travers le bois? C'est ce que vous ne sauriez dire et ce que je ne pourrais expliquer : l'Écriture ne me l'ayant point enseigné, je ne pousse pas plus loin ma curiosité ; je m'en rapporte à ce qu'elle en dit, quelque répugnance que j'éprouve. Je crois que le Sauveur est entré dans le cénacle ; comment y est-il entré, je ne le recherche point... Il y est entré les portes fermées ; car l'Écriture ne dit pas qu'il entra les portes ouvertes ou entr'ouvertes, mais « les portes fermées. » Elle affirme le fait ; elle ne dit rien de la manière dont il a été accompli. Pierre sortit bien de sa prison ; mais les portes lui en furent ouvertes. Ce que l'Écriture énonce en ces termes : « La porte de fer s'ouvrit d'elle-même devant eux. » *Act.*, xii, 10. Elle ne dit pas : Elle laissa d'elle-même passer Pierre. C'est que le corps de Pierre était un corps purement humain, une agglomération d'éléments purement humains. Sans doute le corps du Christ était humain aussi, à cause des rapports étroits qui l'unissent à

l'humanité ; mais il était divin, également divin, à cause de son union avec le Verbe, et de l'enfantement admirable de la Vierge. Comment donc est-il entré les portes ouvertes ? Comment est-il monté aux cieux, les cieux étant fermés ? O folie des hommes assez téméraires pour poser de pareilles questions ! Bien différents sont ceux dont la piété accepte tous les enseignements de la foi. Et que répondent nos adversaires ? — C'est que nous ne trouvons pas que la foi ait conservé partout sa pureté ; nous trouvons au contraire qu'elle a été altérée ; il ne faut pas croire indifféremment, mais seulement après un sérieux examen. — Bien des points sont communs en cela à nos adversaires et à ceux du dehors ; une étroite parenté rapproche les opinions des hérétiques et celles des Gentils : si les premières sont des inventions du démon, les secondes sont les enseignements du démon. Quelques-uns des ennemis de la foi disent donc qu'il y a danger à ne pas soumettre la foi à la raison, et qu'à moins de faire précéder la foi d'un examen diligent, la foi ne nous sera d'aucune utilité. — Par où voulez-vous, disent-ils, commencer cette étude de la nature de la foi ? Voulez-vous reprendre la question à la création du monde ? portez vos regards sur le premier homme ; je le trouve déchu de la foi. Considérez les paroles du démon, de cet être auquel les attentats les plus audacieux coûtent si peu de chose ; considérez ce qu'il ose, ce qu'il dit, ce qu'il prétend. Vous prétendez que le serpent a dit au premier homme : « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » *Genes.*, III, 5. Le premier homme crut aux paroles du serpent, et pour avoir cru il périt. Donc la foi est le principe de tous les maux.

Voilà comment raisonnent ces ennemis de la vérité, ces adversaires de la religion. Mais ils ne connaissent pas, les impies, la nature vraie de la foi, ils ne savent pas même ce qu'ils nous objectent. Nous ne disons pas, nous, qu'il suffise de croire, n'importe à qui, pour avoir la foi et pour être mis au nombre des fidèles ; il faut pour cela croire vraiment à Dieu même. Avez-vous prouvé qu'Adam soit tombé pour avoir cru à Dieu ? C'est parce qu'il a cru au démon qu'il est tombé ; c'est parce qu'il n'a pas cru à Dieu qu'il est tombé. Pourquoi détournez-vous les mots de leur

vrai sens ? Écoutez ce que disait Jérémie : « Prêtez l'oreille, vous qui haïssez la justice, vous qui bouleversez tout ce qui est droit. » *Mich.*, III, 9. Vous auriez dû conclure : Donc, le principe de tous les maux, c'est l'incrédulité. Si Adam eût cru à ces paroles du Seigneur : « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous mourrez de mort, » il ne serait pas tombé, il aurait eu la foi, et la foi qui conduit au salut. Ne dénaturez pas le sens du mot foi. Le fidèle n'est pas celui qui croit, n'importe à qui ; celui qui croit à Dieu, voilà celui qui est fidèle et qui en porte le nom. Laissez là vos recherches et embrassez la foi. La foi éclaire tout, la foi sanctifie tout, la foi nous rend dignes de l'Esprit-Saint. « Étienne était plein de foi et de force. » *Act.*, VI, 8. Si la foi ne l'eût d'abord éclairé, le saint diacre n'eût pas été rempli de force. Où est la foi, là se trouve la force ; où est l'incrédulité, là est la faiblesse. Le principe de tous les biens est la foi ; la source de tous les biens, c'est encore la foi. Saisissons-nous donc des armes du salut. Pourquoi devenir l'esclave des mots et fuir la vérité ? Pourquoi aborder des questions que les anges eux-mêmes n'osent pas approfondir ? Que dis-je, les anges ? les démons eux-mêmes ne l'osent pas. Refusez-vous de marcher sur les traces de Pierre, de Paul, des anges, des Chérubins, des Séraphins ! Alors soyez le disciple des démons. Les démons virent le Sauveur et ils s'écrièrent : « Laissez-nous ; qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Fils de Dieu ? » *Matth.*, VIII, 29. Les démons confessent le Fils de Dieu ; et vous, hérétique, vous proférez des blasphèmes ! Les démons proclament son égalité avec le Père, et vous soutenez qu'il ne lui est pas égal !

— Et pourrai-je faire différemment, répond l'hérétique, puisque le Seigneur dit : « ... afin qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu ? » *Joan.*, XVII, 3. C'est le Père qu'il affirme être seul le Dieu véritable. Je m'en tiens à la vérité que Dieu a promulguée. — C'est à un mot que vous vous en rapportez, et c'est de la lettre que vous vous rendez l'esclave. Observez, je vous prie, les limites qui vous sont marquées dans vos spéculations. Dieu a dit par la bouche d'un prophète : « Je suis le premier, et je suis après tout cela, et il n'en est pas d'autre que moi. Tournez-vous vers moi, et



vous serez sauvés jusqu'aux extrémités de la terre. Je suis Dieu, et il n'en est point d'autre. J'en jure par moi-même. — Je suis le premier, et je suis après tout cela... » Il ajoute aussitôt : « Et il n'en est pas d'autre que moi. » *Isa.*, XLIV, 6 ; XLV, 21-23. C'est ainsi qu'il établit l'unité de sa nature, et l'absence de toute communication entre elle et une autre nature distincte. Dieu donc a dit : « Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre ; » après avoir dit par son prophète : « J'ai déployé seul les cieux. » *Isa.*, XLIV, 24. Remarquez ce mot « seul » vous qui insistez sur ce texte, « seul vrai Dieu. » « J'ai déployé seul les cieux. — Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre ; j'en jure par moi-même. » Notez l'autorité et le pouvoir de celui qui parle en ces termes : « Il n'y en a point d'autre, je suis seul Dieu ; j'en jure par moi-même, » expressions signifiant qu'il n'y a personne au-dessus de celui qui tient un pareil langage. Aussi l'Apôtre a-t-il dit : « Comme il n'y avait au-dessus de lui personne par lequel il pût jurer, il a juré par lui-même. » Il est donc au-dessus de tous, celui qui dit : « J'en jure par moi-même, la justice sortira de ma bouche, et ma parole ne sera pas vaine. » Et que jurez-vous ? « Que tout genou fléchira devant moi, que toute langue confessera le vrai Dieu. » *Isa.*, XLV, 24. Qui parle ainsi, ô hérétique ? Est-ce le Père ou le Fils ? Pour moi, fidèle, et pour tout vrai chrétien, il y a simultanément la dignité du Père et l'autorité du Fils. Remarquez bien ceci, que plusieurs des choses que nous avançons, nous les établissons par la discussion, au lieu de les énoncer dogmatiquement. Or, pour moi et pour tout fidèle, c'est un dogme religieux inébranlable, que là où le Père parle seul, le Fils et l'Esprit-Saint sont également compris. Où parle le Père, se trouve l'autorité du Fils ; où se manifeste l'autorité du Père, se trouve la puissance du Fils ; où agit l'Esprit-Saint, se trouve l'opération du Père. On ne saurait diviser la gloire de la Trinité sainte, parce qu'on ne saurait diviser le dogme de la vérité. Ne proclamez donc pas la royauté du Père seul.

6. Si je m'exprime de la sorte, c'est pour mettre à l'épreuve nos ennemis, et pour enlever à certains esprits heureux de calomnier, l'occasion de dire : Voyez donc comment il parle. Tout, d'après lui, dépend du Fils ; c'est le Fils qui inspire les prophètes, et la

prophétie à laquelle le Père est étranger, dépend uniquement du Fils. Pour moi, la limite de la foi reste inébranlable. — C'est un combat véritable que la présente dissertation. Je vous montre ici le Fils prenant la parole, et quand je vous aurai convaincu, je serai moi-même persuadé que le Père parle, que le Fils révèle la vérité, que l'Esprit-Saint rend des oracles. « J'étais d'abord, je suis après cela, et il n'est point d'autre Dieu que moi ; j'en jure par moi-même. » Quel est celui qui dit : « Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre. — De ma bouche sortira la justice ; ma parole ne sera pas vaine ; car tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le Dieu véritable ? » Comment entendez-vous cela ? pour qui ce recours au jurement ? Ne dites pas, vous, ce que vous ne savez pas ; je ne dirai pas non plus ce dont je ne serai pas assuré. Suivons le docteur spirituel qui est capable de nous mettre en possession de la vraie piété. Ce n'est donc pas moi que vous allez entendre ; écoutez plutôt avec moi. Comme maître de la doctrine ecclésiastique, c'est Paul que je reconnais ; et quand je dis Paul, je dis par cela même le Christ ; car c'est le Christ qui parlait en la personne de Paul, conformément à ce texte de l'Apôtre : « Voulez-vous donc mettre à l'essai le Christ même, qui parle en moi ? » II *Corinth.*, XIII, 3. Aussi la prophétie d'Isaïe dont nous venons de nous occuper : « Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre ; j'en jure par moi-même, tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le Dieu véritable, » Paul l'entend du Christ. Et où en trouvez-vous la preuve ? Dans ce passage de l'Épître aux Romains : « Mais vous, pourquoi jugez-vous votre frère ? pourquoi méprisez-vous votre frère ? pour quoi vous jugez-vous les uns les autres ? Nous comparâtrons tous devant le tribunal du Christ ; car il est écrit : Je vis, dit le Seigneur ; tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera le Dieu véritable. » *Rom.*, XIV, 10-13. C'est le même qui a dit : « Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre ; j'en jure par moi-même, tout genou fléchira devant moi. » Si Paul rapporte au Christ cette prophétie, en sorte que le Christ parle par la bouche du prophète, comme le Christ dit : « Je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre, » s'ensuit-il qu'il ravisse au Père la divinité ?

Assurément non, il ne la lui ravit pas ; car leur gloire est indivisible. Il demeure donc clairement démontré que, si le Fils, en disant : « Je suis seul Dieu, » n'enlève rien au Père, de même quand il dit du Père : « ... afin qu'on vous connaisse, vous, le seul vrai Dieu, » il ne s'éloigne pas davantage de la vérité. Outre cet avantage que nous retirons de ce témoignage, il prouve encore la divinité du Christ par ces mots : « Et toute langue confessera le Dieu véritable. » Or, celui qui dit : « Je suis seul Dieu, » et : « Je suis le vrai Dieu, » est le Fils. Pourquoi des façons de parler différentes, à propos de la même vérité ? Apprenez donc pourquoi il a dit : « ... vous le seul vrai Dieu, » et ne disputez pas davantage.

Le Sauveur est le maître du monde, le rédempteur de la terre, relevant ceux qui sont tombés, ramenant ceux qui se sont égarés, renouvelant les choses qui ont vieilli. Comme il savait que sa doctrine devait se répandre dans le monde entier, pour guérir les Gentils de leurs erreurs, et les Juifs de leur incrédulité, il se servit d'un langage à double tranchant, réfutant par ces mots « ... seul vrai Dieu, » l'opinion de la pluralité des faux dieux ; et par ceux-ci : « ... celui que vous avez envoyé, le Christ, » réfutant l'opinion qui niait l'Incarnation. Il prêche le seul vrai Dieu, mais sans se mettre hors de cause, pour exterminer les instruments de l'erreur. Et, pour vous convaincre qu'il est le Dieu véritable, Fils du vrai Dieu, Jean l'évangéliste, dans l'évangile duquel nous lisons ces mots : « ... afin qu'on vous connaisse, vous le seul vrai Dieu ; » le même héraut de ces vérités, les exprime aussi dans son épître ; car la première épître n'est point mise au rang des apocryphes, est reçue dans les églises, tandis que les Pères rejettent du canon la deuxième et la troisième : quant à la première, ils reconnaissent tous unanimement qu'elle est de Jean. Il est donc important de savoir ce que dit dans son épître ce saint évangéliste au sujet de Dieu. « Nous savons, dit-il, que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné un sens afin que nous le connaissions lui le Dieu véritable, et que nous soyons dans le vrai Dieu, en Jésus-Christ son Fils, car il est le vrai Dieu et l'éternelle vie. » I *Joan.*, v, 20.

Voilà, mes frères, ce qu'a dit Jean après avoir dit ce que vous avez entendu tout à l'heure. Si vous le jugez bon, raisonnons et discutons encore un peu à propos du mot *seul*. Lançons des traits sans nombre contre les infidèles, non pour les blesser en leurs corps, mais pour éclairer leurs intelligences. Quant aux fidèles, envoyons-leur des paroles, au lieu des traits destinés aux infidèles. « Les traits du puissant sont aigus, les peuples tomberont sous vos coups, vos ennemis seront frappés au cœur, » est-il écrit. *Psalm.*, XLIV, 6. Voici ce que disait le bienheureux Jérémie, ou plutôt Baruch, qui fut son disciple comme Élisée le fut d'Élie : « C'est lui qui affermit la terre pour un temps sans limites, et qui l'a couverte d'animaux et de quadrupèdes. Il envoie la lumière, et elle va ; il l'appelle, et elle obéit avec tremblement. Les étoiles ont brillé au lieu qui leur avait été assigné, et elles se sont réjouies. Il les a appelées, et elles ont répondu : Nous voici ; et elles ont brillé avec joie pour celui qui les a créées. » Et, après cette théologie admirable, il conclut : « Celui-là est notre Dieu, et il n'y en aura point d'autre que lui. » *Baruch*, III, 32-38. Notez bien de quelle manière il exclut tout autre Dieu. « Et il n'y en aura point d'autre que lui. Il a trouvé toutes les voies de la sagesse, et il l'a donnée à Jacob son enfant, à Israël son bien-aimé. Après cela il parut sur la terre, et il conversa avec les hommes. » Ainsi ce Dieu qui est le nôtre, et hormis lequel il n'y en a point, a paru sur la terre et a conversé avec les hommes. Voyez-vous la vérité confirmée? Voyez-vous toute issue fermée à l'erreur, le Juif réduit à l'impuissance de calomnier le vrai et de dire : Dieu est apparu à Moïse, il s'est montré sur la montagne? — Il n'y a point d'autre Dieu que lui, et pourtant il ne refuse pas au Père la divinité. Et, si le Père seul est nommé, le Fils en sera-t-il pour cela exclu? Lorsque Dieu-Père ou Fils, déclare qu'il est unique, il ne nie pas les rapports inséparables de sa nature : ni le Père ne nie le Fils, ni le Fils ne nie le Père ; toutes les fois que de semblables formes de langage sont employées, c'est pour réfuter quelque erreur des hérétiques. Pourquoi donc diriger contre le Fils unique vos blasphèmes? Si Dieu ne communique point sa gloire aux idoles, ne la communiquera-t-il pas pour cela à celui qu'il a en-

gendré? Certainement il la lui communique, non par grâce, mais en vertu de sa nature. — Et comment établissez-vous que le Christ reçoit communication de la gloire du Père? N'est-il pas écrit : « Je ne donnerai pas ma gloire à un autre? » *Isa.*, XLII, 8.

7. Ecoutez le Sauveur s'entretenant avec les apôtres et leur disant : « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père, » du Père qui a dit : « Je ne donnerai pas ma gloire à un autre. » Creusez cette parole et vous trouverez le sens. Il n'a pas été dit : Je ne donnerai pas ma gloire à mon Fils; mais : « Je ne la donnerai pas à un autre. » Or, ce mot « un autre » désigne un être avec lequel on n'est point en relation intime, et duquel on est séparé par la nature. Tel n'est pas le Fils : « Le Père et moi ne sommes qu'un. » *Joan.*, x, 30. Il est donc incontestable que ce texte, « afin que l'on vous connaisse, vous le seul vrai Dieu, » ne prouve pas que le Fils ne soit pas Dieu véritable. N'allez pas repousser à tort notre langage, comme si nous laissions de l'obscurité sur notre pensée; ce qui est arrivé à quelques-uns de nos frères à propos du calice. Ils nous ont mis en cause en prétendant que la question proposée n'avait pas été pleinement éclaircie. — Il a laissé, disaient-ils, le sujet dans le vague et sans solution. — Et qu'y avait-il donc à dire de plus? Que manquait-il à ce que vous aviez entendu pour former une complète démonstration? D'abord, pour le texte « si c'est possible que ce calice passe loin de moi, » *Matth.*, xxvi, 39; et pour le sens qu'il présente au premier aspect, soumettant en quelque façon à une autorité supérieure le suppliant qui prononce cette prière, nous avons cité ce langage du Seigneur, qui respire le sentiment d'une autorité vraiment divine et qui fait bien ressortir la dignité de celui qui parle : « J'ai le pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre. » *Joan.*, x, 18. Nous avons ajouté que cette parole, « j'ai le pouvoir, » convenait à la divinité, au lieu que celle-ci, « si c'est possible que ce calice passe loin de moi, » avait été inspirée, non par la divinité, mais par l'humanité. A l'appui de cette explication nous avons invoqué ce témoignage du Seigneur. « L'esprit est prompt, mais la chair est faible; » et nous avons remarqué ce qu'il y avait d'absurde à rejeter sur la majesté divine la responsabilité d'une

parole faible que le Seigneur attribuait à son humanité. Quant au motif qui a porté le Christ à s'exprimer en ces termes, « que ce calice passe loin de moi, » ce n'est pas qu'il reculât devant le mystère de la croix et devant la mort ; mais il songeait aux ignorants que la croix devait scandaliser. Cette explication nous l'avons fait suivre de ce témoignage : « Priez pour ne pas entrer en tentation. » *Ibid.* On nous a calomnié encore d'un autre côté, nous accusant d'avoir demandé s'il eût été possible de racheter les hommes par un genre de mort différent. Or, nous n'avons jamais dit cela, et nous ne le dirons jamais. Je n'ai pas parlé d'une autre mort, mais d'un autre moyen capable d'assurer le salut de l'humanité, c'est-à-dire sans mort aucune. J'avais expliqué ce qu'il fallait entendre par calice ; quant à un moyen différent, cela signifiait un moyen autre que la mort. Les faits se sont ainsi passés, non parce que le Seigneur aurait refusé de donner sa vie pour le salut du monde, mais pour nous convaincre par cette faiblesse de la chair, que ce qui craignait en lui, ce qui était dans le trouble, était venu d'une chair véritable ; car « l'esprit est prompt et la chair est faible. »

Ainsi, en attribuant à la chair ces paroles où se trahit la faiblesse, il sauvegarde la majesté de la divinité. Pourquoi donc mettre en cause ce que je ne dis pas ? Pourquoi tourner à votre profit le langage que je ne tiens pas ? Je parlais d'autre chose, je faisais allusion, non à la mort, mais au mystère de l'Incarnation. Il n'a point été dit, en effet : Si cela est possible, que ce calice soit changé. A la chair la faiblesse, à la divinité incarnée la souffrance. Si le Sauveur parle de façon à trahir la faiblesse, c'est pour montrer qu'il est revêtu d'une nature qui redoute la mort. Pour que vous ne revinssiez pas sur ce texte, j'ai ajouté encore ce qui suit : Comment se fait-il que les apôtres aient généralement méprisé la mort, et que le Seigneur des apôtres en ait craint et redouté les approches ? Cela, je le répéterai encore, mes frères, en ce moment. Quoi ! Paul affirme hautement qu'il est prêt, non-seulement à souffrir la captivité, mais à mourir pour le nom du Christ, et le Maître de Paul reculerait devant la mort ! Le cœur de Paul reste ferme, et l'âme du Christ serait troublée ! car ne dit-il pas : « Maintenant mon âme est dans le trouble ? » *Act.*, XXI, 13 ; *Joan.*, XII,

27. Toutes ces choses, je les ai dites en votre présence. Et elles ne vous persuadent pas? et ces mots, « si c'est possible... » vous scandalisent? — Oui, répondez-vous. — Eh bien, mes frères, venons-en aux mains avec ces opiniâtres; efforçons-nous de relever par la force de la vérité ceux que la faiblesse de l'incrédulité a entraînés dans la chute.

Si le Christ eût été assez puissant, il ne se serait pas énoncé de la sorte : « Si c'est possible, que ce calice passe... » Prenez-vous-en donc également à Dieu qui, dans la loi, emploie cette forme de langage qui convient si peu à sa puissance. Tandis qu'il parlait sur le sommet du Sinaï, au milieu de ce redoutable et effrayant appareil, quand le peuple était saisi d'épouvante à la voix du Dieu vivant, celui dont la puissance n'a pas de bornes, celui dont la providence suffit à tout, le dispensateur de tous les biens dit à Moïse : « Qui disposera leurs cœurs de manière à ce qu'ils me craignent et observent mes commandements tous les jours de leur vie, afin que bien leur en advienne, ainsi qu'à leurs enfants? » *Deuter.*, v, 29. Dieu dit : « Qui disposera le cœur de ce peuple? » — Et qui plus que vous, Seigneur, aurait la puissance de le disposer de la sorte? N'est-ce pas vous qui dispensez tous les biens, principalement les biens qui regardent la piété? N'est-ce pas vous qui donnez un cœur bon à ceux qui vous aiment, n'êtes-vous pas la source universelle? Pourquoi donc David vous adressait-il cette prière : « Seigneur, créez en moi un cœur pur? » *Psalm.*, I, 12. Les prophètes attendent de vous un cœur pur, avec tous les autres biens, et, empruntant le langage de l'homme, vous dites : « Qui disposera le cœur de ce peuple...? » Mais qui plus que vous peut donner? Il est vrai que si, dans votre bonté, vous vous êtes exprimé ainsi, Moïse ne s'en est pas tenu à cette parole et il a proclamé votre majesté, dévoilé votre autorité, glorifié votre puissance. « Le Seigneur Dieu, dit-il au peuple dans le Deutéronome, vous a donné un cœur pour comprendre, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre jusqu'au jour présent. » *Deuter.*, XXIX, 4.

8. Voyez-vous le Seigneur donner le cœur, les yeux, les oreilles et toutes choses? Comment donc celui qui donne toutes choses a-t-il pu dire : « Qui disposera le cœur de ce peuple de manière

à...? » Encore une fois, si le cœur ne venait pas de lui, comment aurait-il dit par la bouche d'Ézéchiel : « Je leur ôterai leur cœur de pierre et je leur donnerai un cœur de chair, et sur leur cœur je graverai ma loi. » *Ezech.*, xi, 19; *Jerem.*, xxxi, 33. De même donc que dans le cas présent Dieu, le maître des cœurs, parle en ces termes : « Qui disposera...? » de même le Fils unique dont la puissance remplit la terre entière et qui peut dire en toute vérité : « J'ai le pouvoir de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre, » s'exprime en tant qu'homme et en raison de la faiblesse inhérente à la chair lorsqu'il s'écrie : « Si c'est possible, que ce calice passe loin de moi. » Ne faites donc pas de ce qui n'a pas été dit un prétexte à des propos messéants, mais attachez-vous à la doctrine que l'on vous a prêchée; quoi qu'il en soit, ne la dépréciez pas, si vous ne la comprenez pas. Je sais bien ce qui vous porte à la déprécier; je sais bien ce qui vous inspire ces sentiments : c'est la passion, c'est l'envie. Lorsque l'œil est net, il voit et distingue parfaitement les objets; mais, si la fumée l'obscurcit et altère sa beauté, si de la poussière y pénètre, la vue est troublée, on ne voit plus clair comme on voyait auparavant. Ainsi en est-il de nos auditeurs : tant qu'ils gardent pur l'œil de la foi, pures les paupières de la charité, ils voient clair et bien; mais, si la fumée du blasphème obscurcit leurs paroles, si la poussière de l'envie pénètre dans leur âme, leur vue est troublée, ils perdent la pureté de leurs sentiments, ils entendent ce qu'ils n'ont pas entendu, et ce qu'ils ont entendu ils le comprennent mal. La divine Écriture a signalé les obstacles contre lesquels viendraient heurter ceux dont la pensée devait s'égarer au sujet des saintes Lettres; et c'est pourquoi un prophète, après avoir rempli sa céleste mission, s'écriait : « Quel est le sage qui comprendra ces choses? Quel est l'homme prudent qui connaîtra ceci? Car les voies du Seigneur sont droites, et les justes seuls y marcheront. » *Osee*, xiv, 10. Ne transformez donc pas, mon frère, nos paroles en pierre de scandale. Notre parole est simple comme la vérité. Ce n'est point une personne, deux, trois, dix, cent qui l'ont entendue, c'est une multitude sans fin, une foule innombrable.



Véritable océan de piété, ce ne sont pas les flots, c'est la foi qui remplit l'Église. Chez nous l'esquif de la doctrine ne fait point naufrage, il ne redoute ni les écueils, ni l'agitation des vagues, ni la tourmente ; le port calme où il aborde, ce sont les âmes remplies de l'amour du Seigneur.

En voilà bien assez sur ce point. Au surplus, nous ne devons pas oublier que les saints de Dieu sont maintes fois sujets à la calomnie : qu'y a-t-il donc d'étonnant si la calomnie nous atteint, nous misérables, obscurs, nous qui ne sommes que néant ? N'avez-vous pas entendu David s'écrier : « Délivrez-moi des calomnies des hommes ? » *Psalm.*, cxviii, 134. Les apôtres du Sauveur ont été victimes eux aussi de la calomnie. « Il est des gens, disait Paul, qui nous calomnient et nous font dire qu'il faut faire le mal pour qu'il en résulte du bien. » *Rom.*, iii, 8. Je ne saurais m'attrister d'être calomnié avec les saints, encore que je sois indigne de leur société. J'ai pour juges vous tous ici présents, et avant vous tous notre commun père qui juge sans prévention et selon la vérité : il connaît nos sentiments, il connaît notre langage ; car c'est de lui que nous l'avons reçu. Nous vous demanderons s'il a blâmé quelques-unes de nos paroles, s'il les a redressées : il n'a rien fait de pareil. Assurément, s'il l'eût fait, il eût cédé à l'amour et non à la haine ; car le père reprend ceux qu'il aime, et il prend en aversion ceux qu'il ne redresse pas. Notre admirable père à nous, tout en louant ce qui est bien, ne laisse point une erreur sans y porter remède ; et c'est bien le devoir d'un père de louer les instructions irréprochables et conformes à la foi. Son suffrage remplacera donc avantageusement tous les autres, hormis celui de Dieu la sainteté même.

Attachons-nous donc à la piété, conservons inébranlablement notre foi. Croyez à la vérité, et ne la combattez jamais. Ne dénaturez pas la foi, ne faites pas de la nature divine la matière de votre curiosité, et ne soumettez pas à des raisonnements mortels la majesté éternelle. La voie du raisonnement est périlleuse ; la voie de l'intelligence par la foi est sûre et sans danger. Ecoutez la divine sentence : « Quand un homme serait consommé en perfec-

tion devant les enfants des hommes, si la sagesse qui vient de vous n'est pas en lui, il sera sans valeur aucune. » *Sap.*, ix, 6. Fuyez les vaines recherches, et ne préférez pas à la foi de simples paroles. Prenez Paul pour docteur, choisissez Pierre pour guide ; embrassez la foi de l'un et de l'autre. Prêtez l'oreille à Pierre disant : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » *Matth.*, xvi, 6. Marchez à la suite de Paul chantant le Fils de Dieu, et tantôt s'écriant : « Dieu nous a parlé en son Fils par lequel il a fait les siècles ; en son Fils la splendeur de sa gloire, l'image de sa substance, qui soutient toutes choses par la parole de sa puissance ; » tantôt disant à propos des Juifs : « Ce sont nos pères desquels est sorti selon la chair le Christ qui est le Dieu au-dessus de toutes choses, et béni dans tous les siècles. » Ainsi soit-il. *Rom.*, ix, 5 ; *Hebr.*, i, 2-3.

FIN DU TOME DIXIÈME.



# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME DIXIÈME

### EXPLICATION DES PSAUMES.

(Suite).

PSAUME CXLIV. — « Je vous exalterai, ô mon Dieu, ô mon Roi; et je bénirai votre nom dans les siècles et dans les siècles des siècles. » <i>ŷ.</i> 1.	4
PSAUME CXLV. — « Mon âme loue le Seigneur. Je louerai le Seigneur durant ma vie; je chanterai mon Dieu tant que je resterai sur la terre. » <i>ŷ.</i> 2.....	14
PSAUME CXLVI. — « Louez le Seigneur, parce qu'il fait bon le louer. » <i>ŷ.</i> 1.....	19
PSAUME CXLVII. — « Jérusalem, louez le Seigneur; Sion, louez votre Dieu. » <i>ŷ.</i> 1.....	23
PSAUME CXLVIII. — « Louez le Seigneur du haut des cieux, louez-le dans les hauteurs célestes; louez-le, vous tous ses anges. » <i>ŷ.</i> 1 et 2.	33
PSAUME CXLIX. — « Chantez au Seigneur un cantique nouveau. » <i>ŷ.</i> 1.	46
PSAUME CL. — « Louez Dieu dans ses saints. » Un autre dit : « Dans son saint. » Un autre encore : « Dans sa sanctification. ».....	50

### Homélie sur l'homme devenu riche.

AVANT-PROPOS.....	54
HOMÉLIE I. — Sur cette parole du prophète David : « Ne craignez pas lorsque l'homme sera devenu riche et que la gloire de sa maison se sera multipliée. » <i>Psalm.</i> , XLVIII, 17. — De l'hospitalité.....	55

HOMÉLIE II prononcée à Constantinople, dans la grande église, après qu'un autre avait porté la parole, en présence d'un petit nombre d'auditeurs. — Sur ce texte : « Ne craignez pas lorsqu'un homme sera devenu riche. » — Sur l'aumône .....	76
--	----

### Homélie sur la grande semaine.

AVANT-PROPOS.....	85
HOMÉLIE prononcée dans la Grande Semaine; il y est dit pourquoi cette semaine est ainsi nommée. — Sur cette parole : « Mon âme, loue le Seigneur. » <i>Psalm.</i> , cXLV, 2. — Sur le gardien de la prison, dont il est parlé dans les Actes.....	85

### Opuscule douteux.

AVANT-PROPOS.....	99
HOMÉLIE — Sur le roi David et sur l'apôtre Paul, touchant la pénitence. — Sur diverses paroles du psalmiste qui se rapportent au Christ. — Nous ne devons pas désespérer de notre salut.....	99

### Commentaires sur le prophète Isaïe.

AVANT-PROPOS.....	105
PRÉAMBULE.....	107
CHAPITRE I. — De la Vision d'Isaïe.....	109
CHAPITRE II. — Parole révélée à Isaïe, fils d'Amos.....	131
CHAPITRE III. — « Et voilà que le Dominateur, le Seigneur, le Dieu des armées enlèvera de la Judée et de Jérusalem les hommes et les femmes valides. » <i>Isa.</i> , III, 1.....	151
CHAPITRE IV. — « En ce jour-là sept femmes saisiront un seul homme en lui disant : Nous mangerons notre pain, nous porterons nos vêtements; que votre nom seulement soit invoqué sur nous, enlevez notre opprobre. » <i>Isa.</i> , IV, 1.....	175
CHAPITRE V. — « Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé sur ma vigne. » <i>Isa.</i> , V, 1.....	178
CHAPITRE VI. — « Or il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias. » <i>Isa.</i> , VI, 1.....	196
CHAPITRE VII. — « Et il arriva dans les jours d'Achaz, fils de Joathan, fils d'Ozias, roi de Juda. » <i>Isa.</i> , VII, 1.....	211

CHAPITRE VIII. — « Et le Seigneur me dit : Prends un volume de parchemin qui soit neuf et grand, écris dessus avec un style d'homme : Qu'on se hâte d'enlever les dépouilles ; car le moment est proche. Donne-moi pour témoins deux hommes fidèles, Urie le prêtre et Zacharie, fils de Barachie. Et j'approchai de la prophétesse, et elle conçut et mit au monde un fils. Alors le Seigneur me dit : Appelle-le Prompt à ravir les dépouilles, Rapide au butin. Car, avant que l'enfant sache prononcer le nom de son père et de sa mère, il s'emparera de la puissance de Damas et des dépouilles de Samarie à la face du roi des Assyriens. » *Isa.*, VIII, 1-4... 232

**Homélie sur Ozias.**

AVANT-PROPOS..... 239

HOMÉLIE I. — De ceux qui s'étaient réunis dans l'église, de l'ordre à garder dans les divines louanges. — Sur cette parole : « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » *Isa.*, VI, 3..... 241

HOMÉLIE II. — Sur cette parole du prophète Isaïe : « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » — Il ne faut pas passer sur le temps ni perdre un mot des divines Écritures..... 255

HOMÉLIE III. — Sur le second livre des Paralipomènes, où il est dit : « Le cœur d'Ozias s'enfla. » Il *Paral.*, XXVI, 16. — Sur l'humilité. — L'homme vertueux ne doit pas se livrer à la confiance. — Combien l'arrogance est un grand mal..... 262

HOMÉLIE IV. — Sur cette même parole du prophète Isaïe : « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias, que je vis le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime. » — Éloge de la ville d'Antioche. Contre ceux qui prohibent le mariage, divine démonstration..... 274

HOMÉLIE V. — Sur cette parole du prophète Isaïe : « Il arriva dans l'année où mourut le roi Ozias, que je vis le Seigneur. » — C'est à bon droit que Ozias fut frappé de la lèpre pour avoir franchi les limites de sa puissance en voulant offrir l'encens, ce qui n'appartient pas aux rois, mais seulement aux prêtres..... 289

HOMÉLIE VI. — Sur les Séraphins..... 298

**Homélie sur les maux de la vie.**

AVANT-PROPOS..... 308

HOMÉLIE — Sur cette parole du Prophète : « Moi, le Seigneur Dieu, j'ai fait la lumière et les ténèbres, je donne la paix et j'envoie les maux. » *Isa.*, XLV, 7..... 308

**Homélie sur le libre arbitre,**

AVANT-PROPOS.....	325
HOMÉLIE — Sur ce passage du prophète Jérémie : « Seigneur, la voie de l'homme n'est pas en son pouvoir; il ne marchera pas et il ne conduira pas lui-même ses pas. » <i>Jerem.</i> , x, 23.....	325

**Homélie sur l'obscurité des prophéties.**

AVANT-PROPOS.....	340
HOMÉLIE I. — De l'obscurité des prophéties touchant le Christ, les Gentils et la réprobation des Juifs; de l'utilité de cette obscurité....	344
HOMÉLIE II. — De l'obscurité de l'Ancien Testament. — De la miséricorde divine. — Qu'il ne faut pas s'accuser les uns les autres. ....	358

**Commentaire sur le prophète Daniel.**

AVANT-PROPOS.....	385
CHAPITRE I.....	386
CHAPITRE II.....	394
CHAPITRE III.....	410
CHAPITRE IV.....	414
CHAPITRE V.....	426
CHAPITRE VI.....	426
CHAPITRE VII.....	434
CHAPITRE VIII.....	442
CHAPITRE IX.....	446
CHAPITRE X.....	451
CHAPITRE XI.....	456
CHAPITRE XII.....	456
CHAPITRE XIII.....	457

**Homélie sur ces paroles: Le Fils ne fait rien de lui-même.**

AVANT-PROPOS.....	459
HOMÉLIE prononcée dans la grande église, après une courte allocution de l'évêque, sur ces paroles de l'Évangile : « Le Fils ne fait rien de lui-même qu'il ne le voie faire au Père. ».....	460

**Homélie sur Melchisédech.**

AVANT-PROPOS.....	476
HOMÉLIE.....	476

**Homélie contre les jeux du cirque et les théâtres.**

AVANT-PROPOS.....	484
HOMÉLIE. — Contre les fidèles qui, désertant l'église, étaient accourus aux jeux du cirque et aux théâtres. De pareilles choses sont-elles bien supportables? devons-nous bien les tolérer?.....	486

**Homélie sur les périls des derniers temps.**

AVANT-PROPOS.....	495
HOMÉLIE. — Sur ces paroles de l'Apôtre : « Sachez que dans les derniers jours il y aura des temps difficiles. » Il <i>Timoth.</i> , III, 1.....	495

**Homélie sur la charité parfaite, sur la juste rétribution du mérite et sur la componction.**

HOMÉLIE.....	509
--------------	-----

**Homélie sur la chasteté.**

AVANT-PROPOS.....	527
HOMÉLIE.....	527

**Discours sur la Mort et la Résurrection.**

AVANT-PROPOS.....	533
DISCOURS I.....	534
DISCOURS II.....	541



**Homélie sur le législateur de l'Ancien et du Nouveau  
testament.**

AVANT-PROPOS.....	552
HOMÉLIE. — Que l'Ancien et le Nouveau Testament sont l'œuvre d'un seul et même législateur. — Des vêtements sacerdotaux. — De la pénitence.....	553

**Homélie sur ce texte: En vertu de quelle autorité faites-  
vous cela.**

AVANT-PROPOS.....	573
HOMÉLIE — Sur ce texte : « En vertu de quelle autorité faites-vous cela ? » <i>Math.</i> , XXI, 23.....	574

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIÈME.







